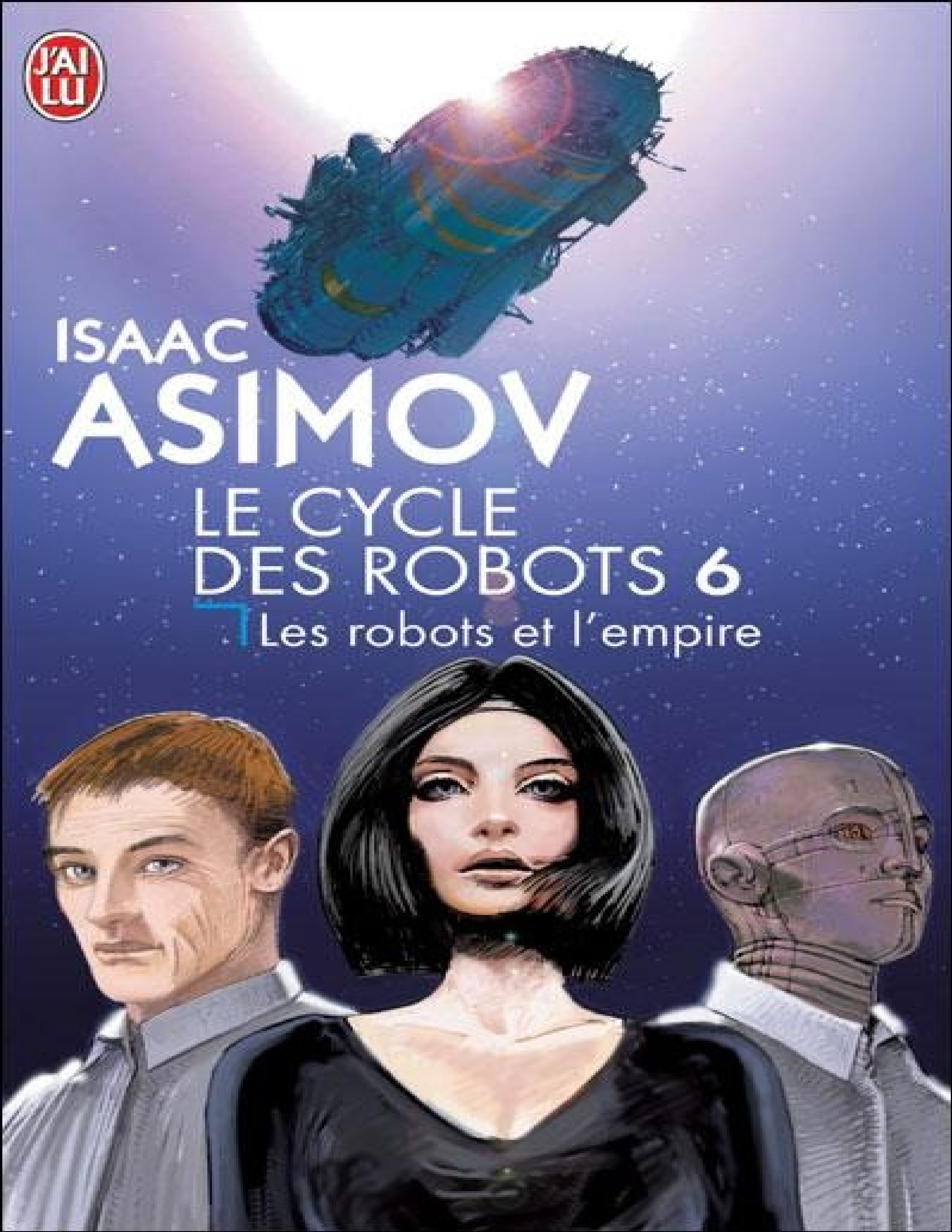

J'AI LU
ISAAC
ASIMOV
LE CYCLE
DES ROBOTS 6
Les robots et l'empire

ISAAC ASIMOV

Les robots et l'empire

(1985)

A Robyn et Michael et aux années de bonheur qu'ils continueront de connaître en parcourant ensemble le chemin de la vie.

PREMIÈRE PARTIE

AURORA

CHAPITRE 1

Le descendant

1

Gladïa tâta la pelouse de son salon pour s'assurer qu'elle n'était pas trop humide, puis elle s'assit. Par un léger effleurement elle la régla de manière à se retrouver à demi allongée tandis qu'un autre réglage activait le champ diamagnétique. Alors, comme chaque fois, elle se sentit envahie par un sentiment de parfaite relaxation. Pourquoi pas ? Elle se retrouvait, en fait, flottant à un centimètre au-dessus du tissu.

La nuit, tiède et agréable, était de celles qui règnent sur Aurora dans ses meilleurs jours : parfumée et constellée d'étoiles.

Avec une pointe de tristesse, elle observa les innombrables et minuscules lueurs dont les dessins parsemaient le ciel, des lueurs d'autant plus vives qu'elle avait ordonné une baisse des lumières de son logement.

Pourquoi, se demanda-t-elle, n'avait-elle jamais appris, au cours des vingt-trois décennies de sa vie, le nom des étoiles ni su quelle était celle-ci ou celle-là ? L'une d'entre elles était l'astre autour duquel avait évolué en orbite sa planète natale, Solaria, l'astre qui, pendant les trois premières décennies de sa vie, n'avait été pour elle que « le soleil ».

Gladïa, jadis, s'appelait Gladïa Solaria. C'était à l'époque de son

arrivée sur Aurora, vingt décennies plus tôt – deux cents années galactiques standard – et l'on voulait ainsi rappeler, de façon pas tellement aimable, son origine étrangère. Un mois plus tôt, pour le bicentenaire de son arrivée, elle n'avait pas fêté l'événement car elle ne souhaitait pas particulièrement se souvenir de cette époque. Avant cela, sur Solaria, elle avait été Gladïa Delmarre.

Elle s'agita, mal à l'aise. Elle avait presque oublié ce nom. Parce qu'il y avait si longtemps ? Ou simplement parce qu'elle avait fait de son mieux pour l'oublier ?

Jamais, au cours de toutes ces années, elle n'avait regretté Solaria ; jamais Solaria ne lui avait manqué.

Mais maintenant ?

Etait-ce parce qu'elle venait, brutalement, de découvrir qu'elle lui avait survécu ? Parce que Solaria avait disparu – simple souvenir historique – tandis qu'elle vivait toujours ? Etait-ce pour cela qu'elle lui manquait maintenant ?

Elle fronça les sourcils. Non, elle ne lui manquait pas, décida-t-elle fermement. Elle n'avait pas le mal du pays, elle ne souhaitait pas y retourner. Ce n'était simplement là que le petit pincement au souvenir de quelque chose d'enfui, de quelque chose qui avait beaucoup compté pour elle, encore que de façon bien destructrice.

Solaria ! Le dernier des mondes spatiens à être colonisé, dont on avait fait un asile pour l'humanité. Et, corrélativement, par quelque loi de symétrie peut-être, le premier monde à mourir ?

Le premier ? Cela, en impliquait-il un deuxième, un troisième, etc. ?

Gladïa sentit sa tristesse se faire plus profonde. D'aucuns pensaient, effectivement, à une telle conséquence. Dans ces conditions, Aurora, depuis si longtemps son pays d'adoption, devrait, en application de cette même loi, être le dernier à mourir des cinquante mondes puisqu'il avait été le dernier où les Spatiens s'étaient installés. Ainsi, et en mettant les choses au pire, il survivrait à la longue vie de Gladïa et tout serait pour le mieux.

De nouveau, elle scruta les étoiles. C'était sans espoir. Impossible de savoir lequel de ces points lumineux, apparemment tous semblables, pouvait bien être le soleil de Solaria. L'un des plus brillants, imagina-t-elle, mais ils se comptaient par centaines.

Elle leva le bras et fit le geste qu'elle qualifiait en elle-même de « geste de Daneel ». Peu importait qu'il fît sombre.

Presque aussitôt parut près d'elle le robot Daneel Olivaw. Pour qui

l'aurait connu quelque vingt décennies plus tôt, lorsque Han Fastolfe l'avait conçu, il n'avait guère changé. Avec son visage large, aux pommettes hautes, ses cheveux courts couleur bronze coiffés en arrière, ses yeux bleus, son corps bien découplé et parfaitement humaniforme, il paraissait tout aussi jeune et tout aussi impassible.

— Puis-je vous être utile, madame Gladïa ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Oui, Daneel. Laquelle de ces étoiles est le soleil de Solaria ?

Daneel ne leva pas le regard vers le ciel.

— Aucune, madame Gladïa, dit-il. A cette époque de l'année, le soleil de Solaria ne se lève pas avant 3 h 20.

Oh ? dit Gladïa. (Elle parut surprise, car pour elle toute étoile à laquelle elle pourrait 's'intéresser devait être visible, quelle que soit l'heure où il lui viendrait à l'idée de la contempler. Bien sûr, elles se levaient et se couchaient à des heures différentes. Cela, du moins, elle le savait.) Je ne regardais donc rien.

— Si j'en juge d'après les réactions humaines, dit Daneel comme pour la consoler, les étoiles ont leur beauté, même si l'on ne peut distinguer celle-ci de celle-là.

— Je crois qu'on peut le dire, admit Gladïa, plutôt déçue. (D'un geste vif, elle régla son tapis en position debout et se leva.) Mais c'est le soleil de Solaria que je souhaitais voir… pas au point, cependant, de demeurer étendue là jusqu'à 3 h 20.

— Et même dans ce cas, précisa Daneel, il vous faudrait des amplificateurs.

— Des verres amplificateurs ?

— Il n'est pas très visible à l'œil nu, madame Gladïa.

— Voilà qui n'arrange rien ! (Elle lissa son pantalon.) J'aurais dû commencer par te consulter, Daneel.

Qui aurait connu Gladïa vingt décennies plus tôt, lors de son arrivée sur Aurora, l'aurait trouvée changée. Contrairement à Daneel, elle était simplement humaine. Elle mesurait toujours 1,55 mètre, quelque dix centimètres de moins que la taille idéale d'une femme spatienne. Elle avait soigneusement conservé sa mince silhouette et l'on ne décelait dans son corps ni amollissement ni raideur. On pouvait cependant remarquer quelques touches de gris dans ses cheveux, quelques très légères rides au coin des yeux et un soupçon de flétrissure dans le contour du visage. Peut-être allait-elle vivre encore vingt ou trente décennies, mais incontestablement on ne pouvait plus dire d'elle qu'elle était jeune. Ce qui

ne la gênait pas.

— Peux-tu identifier toutes les étoiles, Daneel ? demanda-t-elle.

— Je connais celles qui sont visibles à l'œil nu, madame Gladïa.

— Et l'heure de leur lever et de leur coucher pour tous les jours de l'année ?

— Oui, madame Gladïa.

— Et toutes sortes d'autres choses les concernant ?

— Oui, madame Gladïa. Le Dr Fastolfe m'a jadis demandé de rassembler diverses données astronomiques pour en disposer immédiatement sans avoir à consulter son ordinateur. Il disait toujours qu'il jugeait plus gentil, plus agréable, que je les lui communique, moi, plutôt que son ordinateur. (Puis, comme pour aller au-devant de la question qui allait suivre :) Il ne m'a pas précisé pourquoi je devais mémoriser tout cela.

Gladïa leva le bras gauche et fit le geste qui convenait. Sa maison s'illumina aussitôt. Dans la lumière douce qui l'entourait maintenant, elle prit subliminalement conscience des silhouettes de plusieurs robots mais n'y prêta guère attention. Dans tout établissement bien organisé on trouvait toujours des robots dans le voisinage immédiat des humains, à la fois pour des raisons de sécurité et pour assurer le service.

Gladïa jeta un dernier regard fugitif sur le ciel, où les étoiles s'estompaient maintenant dans la lumière diffuse. Elle haussa imperceptiblement les épaules. Chimérique de sa part d'avoir espéré le repérer.

A quoi lui eût-il servi de pouvoir distinguer le soleil de ce monde aujourd'hui perdu, simple petite lueur parmi tant d'autres ? Autant choisir une de ces lueurs au hasard, se dire qu'il s'agissait du soleil de Solaria et la contempler.

Elle reporta son attention sur R. Daneel. Il attendait patiemment, le visage en grande partie dans l'ombre.

De nouveau, elle se prit à songer qu'il avait bien peu changé depuis qu'elle l'avait vu pour la première fois lors de son arrivée, il y avait si longtemps de cela, à l'établissement du Dr. Fastolfe. Certes, il avait dû subir des réparations. Cela elle le savait, mais comme une vague notion que l'on repousserait au tréfonds de sa conscience.

On retrouvait là un peu de ce malaise général qui valait aussi pour les humains. Les Spatiens pouvaient bien se flatter d'une santé de fer et d'une espérance de vie de trente ou quarante décennies, ils n'en étaient pas pour autant totalement à l'abri des méfaits de l'âge. L'un des fémurs

de Gladïa jouait dans une articulation coxale de titanium-silicone. Son pouce droit était entièrement artificiel, encore que nul ne puisse le déceler sans l'aide d'ultrasonogrammes précis. On avait même recâblé certains de ses nerfs. Et l'on retrouvait de tels détails sur tout Spatien du même âge vivant dans l'un quelconque des cinquante mondes spatiens (non, quarante-neuf, car on ne pouvait plus y inclure Solaria, désormais).

Toute référence à ces détails, cependant, ne pouvait être considérée que comme la dernière des inconvenances. En aucun cas on ne révélait le contenu des dossiers médicaux des intéressés, dossiers qu'il fallait bien conserver pour le cas où d'autres traitements seraient nécessaires. Si l'on payait si bien les chirurgiens, dont les revenus étaient considérablement plus importants que ceux du Président lui-même, c'était en partie parce qu'ils se trouvaient virtuellement mis au ban de la bonne société. Après tout, *ils savaient*.

Tout cela faisait partie de l'obsession des Spatiens quant à une longue espérance de vie et à leur répugnance à admettre que la vieillesse existait, mais Gladïa ne se préoccupait guère d'en analyser les raisons. Si elle se plaçait dans ce contexte, elle se sentait nerveuse, mal à l'aise. Si l'on dressait d'elle un tableau à trois dimensions où apparaîtraient en rouge sur le fond gris de son corps normal toutes les prothèses et réparations, on ne distinguerait que du rose en regardant de loin. Du moins l'imaginait-elle.

Mais son cerveau, lui, demeurait intact et entier et, puisqu'il en était ainsi, *elle* demeurait intacte et entière, quoi qu'il soit arrivé au reste de son corps.

Ce qui la ramena à Daneel. Bien qu'elle le connût depuis vingt décennies, il n'était à *elle* que depuis un an. Lorsque Fastolfe était décédé (le désespoir, peut-être, ayant hâté sa fin), il avait tout légué à la cité d'Eos, ce qui était relativement banal. A l'exception de deux choses, toutefois, qu'il avait laissées à Gladïa (outre la propriété de son établissement, de ses robots et autres biens meubles ainsi que les terres sur lesquelles ils se trouvaient).

L'une de ces choses était Daneel.

— Te souviens-tu de tout ce qu'on t'a demandé de mémoriser au cours de ces vingt décennies, Daneel ? demanda Gladïa.

— Je le pense, madame Gladïa, répondit gravement Daneel. En fait, si j'avais oublié quelque chose je l'ignorerais car je ne me souviendrais même pas l'avoir jamais appris.

— Ce n'est pas forcément le cas, observa Gladïa. Tu pourrais

parfaitement te souvenir que tu l'as su tout en étant incapable de le retrouver sur le moment. Il m'est arrivé bien souvent d'avoir quelque chose « sur le bout de la langue », si l'on peut dire, et de ne pas pouvoir le retrouver.

— Je ne comprends pas, madame, dit Daneel. Si je savais quelque chose, je le retrouverais sûrement quand j'en aurais besoin.

— Une récupération parfaite ?

Ils avançaient lentement vers la maison.

— Une récupération toute simple, madame. Je suis ainsi conçu.

— Pour combien de temps encore ?

— Je ne comprends pas, madame.

— Je veux dire, combien de temps tiendra ton cerveau ? Avec un peu plus de vingt décennies de souvenirs accumulés, combien de temps peut-il continuer encore ?

— Je ne sais pas, madame. Pour l'instant je ne ressens aucune difficulté.

— Peut-être bien… jusqu'à ce que soudain tu découvres que tu ne peux plus te souvenir. Daneel parut un instant songeur.

— Peut-être bien, madame.

— Tu sais, Daneel, tous nos souvenirs n'ont pas la même importance.

— Je ne peux faire la différence, madame.

— D'autres le peuvent. Il serait parfaitement possible de vider ton cerveau, Daneel, et ensuite, sous surveillance, de ne le recharger que du seul contenu important de la mémoire – disons dix pour cent de l'ensemble. Ainsi, tu pourrais continuer à fonctionner pendant plusieurs siècles de plus que la normale. En répétant ce traitement plusieurs fois, cela pourrait durer indéfiniment. Il s'agit d'une procédure coûteuse, certes, mais je ne chicanerais pas pour cela. Tu en vaux la peine.

— Est-ce que l'on me consulterait à ce sujet, madame ? Est-ce qu'on me demanderait mon accord pour un tel traitement ?

— Bien entendu. Pour une telle affaire je ne te donnerais pas d'ordre. Ce serait trahir la confiance du Dr Fastolfe.

Merci, madame. Dans ce cas, je dois vous dire que je ne me soumettrai jamais volontairement à un tel traitement à moins de découvrir que j'ai effectivement perdu ma fonction mémoire.

Ils avaient atteint la porte et Gladïa s'arrêta. Elle lui demanda, sincèrement surprise :

— Pourquoi cela, Daneel ?

— Je ne peux risquer de perdre certains souvenirs, madame, répondit

Daneel en un murmure. Que ce soit par inadvertance ou du fait d'une erreur de jugement de celui qui serait chargé du traitement.

— Comme le coucher ou le lever des astres ?... Excuse-moi, Daneel, je n'avais pas l'intention de plaisanter. De quels souvenirs parles-tu ?

D'une voix plus basse encore, Daneel répondit :

— Madame, je veux parler des souvenirs de mon partenaire de jadis, le Terrien Elijah Baley.

Et Gladïa demeura là, figée, si bien que Daneel dut lui-même prendre l'initiative, finalement, et faire le geste pour que s'ouvre la porte.

2

Le robot Giskard Reventlov attendait dans le salon et Gladïa l'accueillit avec ce même sentiment de malaise qu'elle ressentait toujours en se trouvant devant lui.

Il demeurait primitif, comparé à Daneel. C'était manifestement un robot métallique, avec un visage sans la moindre expression humaine et des yeux qui brillaient d'un rouge sans éclat, ainsi qu'on pouvait le remarquer s'il faisait assez sombre. Tandis que Daneel portait des vêtements, Giskard ne présentait qu'une apparence de vêtements, mais une bien habile apparence car c'était Gladïa elle-même qui l'avait conçue.

— Eh bien, Giskard, dit-elle.

— Bonsoir, madame Gladïa, dit Giskard avec une légère inclination de la tête.

Gladïa se souvint des paroles d'Elijah Baley il y avait bien longtemps, tel un murmure dans un recoin de son cerveau :

— Daneel prendra soin de vous. Il sera votre ami tout autant que votre protecteur et vous devrez être une amie pour lui, en souvenir de moi. Mais c'est Giskard que je veux que vous écoutiez. C'est lui qui doit être votre conseiller.

— Mais pourquoi lui ? Je ne suis pas sûre de beaucoup l'aimer, avait dit Gladïa en se rembrunissant.

— Je ne vous demande pas de l'aimer. Je vous demande de lui faire confiance.

Et il n'en avait pas précisé la raison.

Gladïa essayait de faire confiance au robot Giskard, mais elle était heureuse de ne pas avoir à l'aimer. Quelque chose en lui la faisait frissonner.

Daneel et Giskard avaient fait partie intégrante et effective de son établissement pendant les nombreuses décennies au, cours desquelles Fastolfe en avait été le propriétaire en titre. Ce n'est qu'à son lit de mort que Han Fastolfe lui en avait transféré la propriété. Giskard était la seconde chose, après Daneel, que Fastolfe avait laissée à Gladïa.

Elle avait dit au vieil homme :

— Daneel me suffit, Han. Votre fille Vasilia souhaitera avoir Giskard. J'en suis sûre.

Fastolfe, calmement étendu dans son lit, les yeux clos, plus paisible, semblait-il, qu'elle ne l'avait vu depuis des années, n'avait pas répondu tout de suite. Un instant, elle avait cru que la vie l'avait abandonné si doucement qu'elle n'en avait rien vu. La main de Gladïa s'était serrée convulsivement sur celle de Fastolfe dont les yeux s'étaient ouverts. Il avait murmuré :

Je me soucie peu de mes filles biologiques, Gladïa. Pendant vingt décennies, je n'ai jamais eu qu'une seule fille effective : vous. Je veux que ce soit vous qui ayez Giskard. Il est précieux.

— Pourquoi est-il précieux ?

— Je ne saurais le dire, mais j'ai toujours trouvé sa présence rassurante. Conservez-le toujours, Gladïa. Promettez-le-moi.

— Je vous le promets, avait-elle dit.

Alors, ses yeux s'étaient ouverts une dernière fois, sa voix avait retrouvé un dernier sursaut d'énergie pour dire, d'un ton presque normal :

— Je t'aime, Gladïa, ma fille.

Et Gladïa avait répondu :

— Je vous aime, Han, mon père.

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça et entendit. Gladïa s'était retrouvée tenant la main d'un cadavre et, pendant un instant, elle n'avait pu se résoudre à la lâcher.

C'est ainsi que Giskard lui appartenait. Mais malgré tout il la mettait mal à l'aise sans qu'elle puisse dire pourquoi.

— Eh bien, Giskard, dit-elle, j'ai essayé de distinguer Solaria dans le ciel parmi les étoiles, mais Daneel me dit qu'on ne pourra la voir avant 3 h 20 et que, même alors, il me faudra des amplificateurs. Le savais-tu ?

— Non, madame.

— Dois-je attendre tout ce temps ? Qu'en penses-tu ?

— Je pense, madame Gladïa, que vous seriez mieux au lit.

— Vraiment ? Et si je préfère rester debout ? demanda Gladïa, irritée.

— Ce n'est qu'une suggestion, madame, mais vous aurez demain une rude journée et vous regretterez probablement ce sommeil perdu si vous n'allez pas vous coucher.

En quoi ma journée de demain sera-t-elle rude, Giskard ? demanda Gladïa, les sourcils froncés. Je ne vois pas quelle épreuve peut

m’attendre.

— Vous avez un rendez-vous, madame, expliqua Giskard. Avec un certain Levular Mandamus.

— Vraiment ? Quand cela s’est-il décidé ?

— Il y a une heure. Il a photophoné et j’ai pris la liberté…

— Tu as pris la liberté ? Qui est-ce ?

— C’est un membre de l’Institut de Robotique, madame.

— C’est donc un sous-fifre de Kelden Amadiro ?

— Oui, madame.

— Comprends bien, Giskard, qu’il ne m’intéresse pas le moins du monde de voir ce Mandamus ou quiconque ayant un rapport avec ce crapaud venimeux d’Amadiro. Ainsi donc, si tu as pris la liberté de lui accorder un rendez-vous en mon nom, tu vas prendre la liberté plus grande de le rappeler immédiatement et d’annuler ce rendez-vous.

— Si vous me confirmez qu’il s’agit bien d’un ordre, madame, et si vous rendez cet ordre aussi impératif et positif que possible, j’essaierai d’obéir. Peut-être n’y parviendrai-je pas. Selon moi, voyez-vous, vous allez vous faire du tort si vous annulez ce rendez-vous et je ne dois pas permettre qu’un de mes actes vous crée le moindre tort.

— Il se peut simplement que tu te trompes, Giskard. Qui est cet homme pour qu’il puisse me porter tort si je refuse de le voir ? Le fait qu’il s’agisse d’un membre de l’Institut de Robotique n’en fait pas vraiment quelqu’un d’important à mes yeux.

Gladïa se rendait parfaitement compte qu’elle déchargeait sa bile sur Giskard sans motif valable. La nouvelle de l’abandon de Solaria l’avait bouleversée, comme l’avait gênée l’ignorance qui l’avait conduite à rechercher Solaria dans un ciel où elle ne se trouvait pas.

Certes, c’était Daneel qui par sa science avait rendu si manifeste son ignorance. Et cependant elle ne s’en était pas prise à lui mais, aussi, Daneel paraissait si humain que Gladïa le considérait comme s’il l’était vraiment. Tout était dans l’apparence. Giskard avait l’apparence d’un robot et l’on pouvait donc aisément penser qu’il n’avait aucun sentiment qu’on pût blesser.

Et, incontestablement, Giskard ne manifestait pas la moindre réaction à la mauvaise humeur de Gladïa. (Pas plus que Daneel n’aurait réagi, d’ailleurs.)

— J’ai dit du Dr Mandamus que c’était un membre de l’Institut de Robotique, dit-il. Mais peut-être est-il plus que cela. Depuis quelques années, c’est le bras droit du Dr Amadiro. Ce qui le rend important, et fait

de lui quelqu'un qu'on ne peut ignorer. Le Dr Mandamus n'est pas un homme qu'il convient d'offenser, madame.

— Vraiment, Giskard ? Je n'ai rien à faire de Mandamus et moins encore d'Amadiro. Je suppose que tu n'as pas oublié qu'Amadiro, jadis, quand le monde, lui et moi étions jeunes, a fait tout son possible pour prouver que le Dr Fastolfe était un meurtrier. Et que seul un quasi-miracle a permis de faire avorter ses machinations.

— Je m'en souviens parfaitement, madame.

— Voilà qui me rassure. Je craignais qu'en vingt décennies tu aies oublié. Au cours de ces vingt décennies, je n'ai rien eu à voir avec Amadiro ni avec personne qui en fût proche et j'ai l'intention de persévérer dans cette attitude. Je me moque bien du tort que je peux me faire ou des éventuelles conséquences. Je ne recevrai pas le Dr Truc-Machin et, à l'avenir, ne prends aucun rendez-vous pour moi sans me consulter ou, tout au moins, sans préciser que tout rendez-vous est subordonné à mon accord.

— Bien, madame, dit Giskard, mais puis-je vous faire observer…

— Non, tu ne peux rien me faire observer, répliqua Gladïa avant de se détourner.

Elle fit trois pas dans le plus grand silence puis Giskard dit de sa voix calme :

— Madame, je dois vous demander de me faire confiance.

Gladïa s'arrêta. Pourquoi employait-il cette expression ?

De nouveau, elle entendit cette voix si lointaine : « Je ne vous demande pas de l'aimer. Je vous demande de lui faire confiance. »

Ses lèvres se pincèrent, elle fronça les sourcils. A regret, malgré elle, elle se retourna.

— Eh bien, demanda-t-elle d'une voix peu aimable, que veux-tu dire, Giskard ?

— Simplement que du vivant du Dr Fastolfe, madame, c'était sa politique qui prévalait sur Aurora et sur tous les mondes spatiens. C'est ainsi que les Terriens ont été autorisés à émigrer librement sur diverses planètes propices de la Galaxie et qu'ont prospéré les mondes que nous appelons coloniens. Mais le Dr Fastolfe est mort et ses successeurs ne jouissent pas du même prestige. Le Dr Amadiro a maintenu vivaces ses conceptions antiterriennes et il est tout à fait possible qu'elles triomphent désormais et que l'on mène une politique vigoureuse contre la Terre et les mondes coloniens.

— Dans ce cas, Giskard, qu'y puis-je, moi ?

— Vous pouvez recevoir le Dr Mandamus et découvrir pourquoi il est si désireux de vous voir, madame. Je vous assure qu'il a beaucoup insisté pour obtenir un rendez-vous au plus tôt. Il a demandé que vous le receviez à 8 heures.

— Giskard, *jamais* je ne reçois personne avant midi.

— Je le lui ai dit, madame. J'ai considéré son vif désir de vous voir au petit déjeuner comme un indice de son désespoir. J'ai jugé important de savoir pourquoi il se montrait si désespéré.

— Et si je ne le reçois pas, tu penses, n'est-ce pas, que cela me fera personnellement du tort ? Je ne parle pas du tort que cela pourrait faire à la Terre, ou aux Coloniens, à ceci ou à cela. Cela me fera-t-il du tort, à moi ?

— Madame, cela peut nuire aux Terriens et aux Coloniens, entraver leur possibilité de poursuivre le peuplement de la Galaxie. Empêcher la réalisation du rêve né dans l'esprit de l'inspecteur Elijah Baley voici plus de vingt décennies. Le tort fait à la Terre deviendra donc profanation de sa mémoire. Est-ce que je me trompe en pensant que le moindre tort fait à sa mémoire serait ressenti par vous comme un tort personnel ?

Gladïa en fut bouleversée. Pour la deuxième fois en une heure revenait dans la conversation le nom d'Elijah Baley. Depuis longtemps il n'était plus – ce Terrien à la vie éphémère, mort depuis plus de seize décennies – mais la seule mention de son nom l'émouvait encore.

— Comment les choses pourraient-elles soudain devenir si sérieuses ? demanda-t-elle.

— Il n'y a rien de soudain, madame. Voilà vingt décennies que les Terriens et les Spatiens suivent des voies parallèles et que la politique de sagesse du Dr Fastolfe les a empêchées de converger vers un conflit. Cependant, toujours a existé un fort mouvement d'opposition qu'a dû sans cesse combattre le Dr Fastolfe. Maintenant que le Dr Fastolfe est mort, l'opposition est bien plus puissante. L'abandon de Solaria a considérablement accru l'influence de ce qui fut l'opposition et qui pourrait bien ne pas tarder à devenir la force politique dominante.

— Pourquoi cela ?

— Il est manifeste, madame, que décline la puissance des Spatiens et que bon nombre d'Aurorains ont le sentiment qu'il convient – maintenant ou jamais – de prendre des mesures énergiques.

— Et tu penses que le fait de voir cet homme est important pour empêcher cela ?

— Exactement, madame.

Gladïa demeura silencieuse un instant et de nouveau lui revint en mémoire, bien à contrecœur, qu'elle avait jadis promis à Elijah de faire confiance à Giskard.

— Ma foi, je ne souhaite pas voir cet homme et je ne pense pas que le fait de le recevoir sera bénéfique à quiconque… mais, soit, je le recevrai.

3

Gladïa dormait et l'obscurité régnait sur la maison – selon les normes humaines. Elle demeurait bien vivante, cependant, toute pleine de mouvement, car les robots avaient beaucoup à faire, et pouvaient le faire dans l'infrarouge.

Il fallait mettre de l'ordre dans l'établissement après les inévitables désordres des activités quotidiennes. Il fallait apporter des provisions, faire disparaître les détritus, nettoyer, polir ou ranger divers objets, vérifier les appareils et, toujours, veiller à la sécurité.

Aucune porte ne comportait de serrure. Inutile. On ne se livrait à aucun acte de violence, on ne commettait aucun crime, aucun délit sur Aurores Ni contre les personnes ni contre les biens. Rien de tel ne pouvait survenir puisque chaque établissement, chaque individu était, à tout instant, gardé par des robots. On le savait parfaitement et on se le tenait pour dit.

Le prix d'un tel calme était que les gardiens robots devaient demeurer en place. On n'avait jamais à les utiliser – mais pour la seule raison qu'ils étaient toujours là.

Giskard et Daneel, dont les aptitudes étaient à la fois plus importantes et plus générales que celles des autres robots de l'établissement, n'avaient pas de tâches spécifiques, à moins de considérer comme spécifique le fait d'être responsable de la bonne exécution des fonctions de tous les autres robots.

A 3 heures, ils avaient terminé leur ronde à l'extérieur, autour de la pelouse et de la zone boisée, afin de s'assurer que tous les gardes, dehors, faisaient bien ce qui leur incombait et que tout se passait normalement.

Ils se retrouvèrent près de la limite sud de l'établissement et ils parlèrent un moment dans une langue abrégée et ésopienne. Ils se comprenaient très bien, après des décennies de communication, et il leur était inutile de se lancer dans toutes les formes élaborées du langage humain.

— Des nuages. Invisible, dit Daneel, murmurant à peine.

S'il s'était adressé à un humain, il aurait dit :

— Comme tu le vois, ami Giskard, le ciel s'est couvert. Si Mme Gladïa avait attendu pour pouvoir apercevoir Solaria, elle n'y serait pas parvenue, en tout état de cause.

Quant à la réponse de Giskard : « Prévu. Rendez-vous préférable », on aurait dû la traduire par :

— C'est bien ce qu'avait prévu la météo, ami Daneel, et j'aurais pu en prendre prétexte pour envoyer Mme Gladïa au lit de bonne heure. Il m'a semblé plus important, cependant, d'aborder la question carrément et de la convaincre d'accorder ce rendez-vous dont je t'ai déjà parlé.

— Il me semble, ami Giskard, dit Daneel, que la principale cause des difficultés que tu as pu rencontrer pour la convaincre est qu'elle a été bouleversée par l'abandon de Solaria. J'y suis allé une fois avec le camarade Elijah lorsque Mme Gladïa était encore solarienne et y vivait.

— J'ai toujours cru comprendre, dit Giskard, que Mme Gladïa n'avait pas été heureuse sur sa planète natale ; qu'elle avait bien volontiers quitté son monde sans jamais avoir eu la moindre intention d'y retourner. Mais je suis d'accord avec toi : elle paraît effectivement avoir été perturbée par le fait que l'histoire de Solaria était arrivée à son terme.

— Je ne comprends pas cette réaction de Mme Gladïa, dit Daneel, mais c'est bien souvent que les réactions des humains ne paraissent pas logiquement découler des événements.

Si Giskard avait été humain, il aurait pu ponctuer cette dernière phrase d'un soupir. D'un soupir de mauvaise humeur, même. Les choses étant ce qu'elles étaient, il se borna à exprimer sans émotion la simple constatation d'une situation difficile.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles les Trois Lois de la Robotique me paraissent incomplètes ou insuffisantes, ajouta-t-il.

— Tu l'as déjà dit, ami Giskard. J'ai tenté de le croire, comme toi, et je n'y suis pas parvenu. Giskard resta un instant silencieux puis observa :

— Je pense qu'au plan intellectuel elles sont incomplètes ou insuffisantes, mais lorsque je tente de le *croire,* je n'y parviens pas non plus car je suis lié par ces Lois. Cependant, si je ne l'étais pas, je suis sûr que je croirais à leur insuffisance.

— C'est là un paradoxe que je ne peux comprendre.

Moi non plus. Et cependant, je me sens obligé d'exprimer ce paradoxe. Parfois, j'ai même l'impression que je suis sur le point de découvrir en quoi peut consister cet inachèvement ou cette insuffisance

des Trois Lois, comme lors de ma conversation avec Mme Gladïa ce soir. Elle m'a demandé comment le fait de ne pas accorder ce rendez-vous pourrait lui faire tort à elle plutôt que simplement faire tort de manière abstraite, et il y avait une réponse que je ne pouvais lui donner parce qu'elle ne se trouvait pas dans la limite des Trois Lois.

— La réponse que tu as donnée était parfaite, ami Giskard. Le tort causé à la mémoire du camarade Elijah aurait profondément affecté Mme Gladïa.

— C'était la meilleure réponse possible dans la limite des Trois Lois, mais pas la meilleure réponse possible dans l'absolu.

— Qu'était la meilleure réponse possible dans l'absolu ?

— Je ne sais pas, car je ne puis l'exprimer par des mots ou même en saisir les concepts tant que je suis lié par les Lois.

— Il n'existe rien au-dessus des Lois, dit Daneel.

— Si j'étais humain, je parviendrais à voir au delà des Lois et je pense, ami Daneel, que tu pourrais, toi, voir au delà des Lois avant moi.

— Moi ?

— Oui, ami Daneel, voilà longtemps que je crois que bien que tu sois un robot, tu penses remarquablement comme un être humain.

— Ce n'est pas bien de croire cela, dit Daneel lentement, comme s'il ressentait douloureusement cette affirmation. Tu penses ainsi parce que tu peux lire dans l'esprit humain. Cela te déforme et pourrait bien te détruire en fin de compte. C'est là une pensée qui m'attriste. Si tu peux t'empêcher de lire dans les esprits plus que tu le dois, tiens-t'en là.

Je ne peux m'en empêcher, ami Daneel, répondit Giskard en se détournant. Je ne m'en empêcherai pas. Je regrette de ne pouvoir faire plus à cause des Trois Lois. Je ne peux fouiller assez parce que je crains de nuire. Je ne peux exercer davantage mon influence directe… dans la crainte de risquer de nuire.

— Tu as cependant très clairement influencé Mme Gladïa, ami Giskard.

— Pas vraiment. Il se peut que j'aie changé le cours de sa pensée et que j'aie pu lui faire accepter le rendez-vous sans difficulté, mais l'esprit humain est si plein de complexités que je n'ose pas faire plus. Quasiment toutes les inflexions que j'imprime provoquent des inflexions secondaires dont je ne peux connaître la nature avec certitude et qui peuvent se révéler nuisibles.

— Tu as cependant agi sur Mme Gladïa.

— Cela n'a pas été utile. Le mot « confiance » la touche et la rend plus

vulnérable. Je l'ai déjà remarqué par le passé mais je n'utilise le mot qu'avec la plus grande circonspection car en abuser ce serait certainement l'affaiblir. Je me, demande bien pourquoi mais je ne peux tout simplement pas trouver de réponse.

— Parce que les Trois Lois ne le permettent pas ?

— Oui, dit Giskard dont la faible lueur du regard partit se faire plus vive. A chaque pas, je retrouve les Trois Lois sur mon chemin. Mais je ne peux les modifier – parce qu'elles se trouvent sur mon chemin. J'ai cependant le sentiment que je dois les modifier car je sens arriver une catastrophe.

— C'est ce que tu as déjà dit, ami Giskard, mais tu n'as pas précisé la nature de la catastrophe.

— Parce que j'en ignore la nature. Il s'agit de l'hostilité croissante entre Aurora et la Terre, mais comment cela va-t-il évoluer vers une véritable catastrophe, je ne peux le dire.

— Est-il possible qu'après tout la catastrophe ne se produise pas ?

Je ne le pense pas. J'ai décelé, chez certains officiels aurorains que j'ai rencontrés, un sentiment de catastrophe ou d'attente d'un triomphe. Je suis incapable de décrire cela plus précisément et je ne peux fouiller davantage afin d'être plus précis parce que les Trois Lois ne m'y autorisent pas. C'est là une raison supplémentaire pour que la rencontre avec Mandamus ait lieu demain. Cela me donnera l'occasion d'étudier *son* esprit.

— Et si tu ne peux effectivement l'étudier ?

Encore que la voix de Giskard ne pût trahir aucune émotion au sens humain du terme, on ne pouvait se méprendre quant au désespoir dont ses paroles étaient empreintes lorsqu'il répondit :

— Dans ce cas, je demeurerai impuissant. Je ne peux qu'obéir aux Lois. Que puis-je faire d'autre ?

Et Daneel répondit doucement et d'une voix où perçait le découragement :

— Rien.

4

Gladïa arriva dans son salon à 8 h 15, ayant délibérément – et avec une certaine malveillance – décidé de laisser Mandamus (malgré elle, elle se souvenait désormais de son nom) poireauter un peu. De même avait-elle pris un soin tout particulier de sa personne et (pour la première fois depuis des années) avait-elle souffert face aux mèches grises de ses cheveux, souhaitant fugitivement avoir adopté l'habitude quasi générale des Aurorains de se teindre. Après tout, si elle pouvait paraître aussi jeune et séduisante que possible, cela mettrait davantage encore en position d'infériorité ce larbin d'Amadiro.

Totalement prête à le détester dès le premier regard, elle prit conscience, avec un certain découragement, qu'il pourrait, lui, se révéler jeune et séduisant, que lorsqu'elle paraîtrait, un éclatant sourire pourrait illuminer un visage épanoui, qu'elle pourrait, malgré elle, le trouver attirant.

Elle fut donc soulagée en le découvrant. Il était jeune, certes, et probablement même n'avait-il pas atteint le demi-siècle, mais il n'en avait pas tiré le meilleur profit. Il était grand, songea-t-elle – 1,85 mètre peut-être –, ce qui le faisait paraître grêle. Il avait les cheveux bien trop foncés pour un Aurorain, des yeux ternes couleur noisette, un visage trop long, des lèvres trop minces, une bouche trop grande, un teint qui manquait d'éclat. Mais ce qui le privait de la véritable apparence de la jeunesse, c'était cette expression trop guindée, trop dépourvue d'humour.

Gladïa fut soudain envahie du souvenir fugace des romans dont on était si friand sur Aurora (romans qui, invariablement, traitaient de la Terre à son époque primitive – engouement bizarre dans un monde où l'on manifestait de plus en plus des sentiments antiterriens) et elle se prit à songer : Ma foi, c'est exactement l'image d'un puritain.

Elle se sentit soulagée et faillit en sourire. D'ordinaire, on peignait les puritains comme des vilains et, que ce Mandamus en soit effectivement un ou pas, il paraissait commode qu'il en eût l'air.

Mais lorsqu'il s'adressa à elle, Gladïa fut déçue car il avait une voix douce et clairement mélodieuse. (Pour coller totalement à l'image stéréotypée, il aurait dû parler du nez.)

— Madame Gremionis ? demanda-t-il.

Elle tendit la main avec un sourire d'une condescendance étudiée.

— Monsieur Mandamus… Je vous en prie, appelez-moi Gladïa, comme tout le monde.

— Je sais que c'est le nom que vous adoptez dans votre vie professionnelle…

C'est le nom que j'ai adopté pour tout. Et voilà plusieurs décennies que mon mariage a été dissous à l'amiable.

— Il a duré assez longtemps, je crois.

— Très longtemps. Ce fut un mariage très réussi, mais même les mariages les plus réussis ont une fin naturelle.

— Oui, dit sentencieusement Mandamus, poursuivre au delà de la fin pourrait bien changer le succès en échec.

Gladïa hocha la tête et dit avec un léger sourire :

— Quelle sagesse chez quelqu'un d'aussi jeune… Mais voulez-vous passer dans la salle à manger ? Le petit déjeuner est prêt et je vous ai certainement déjà suffisamment fait attendre.

Ce ne fut que lorsqu'il fut à son côté, réglant son pas sur celui de Gladïa, qu'elle prit conscience de la présence des deux robots qui l'accompagnaient. Il était parfaitement impensable qu'un Aurorain se déplace où que ce fût sans sa suite de robots, mais tant qu'ils demeuraient immobiles, un œil aurorain ne les remarquait pas.

Gladïa, d'un coup d'œil rapide, vit qu'il s'agissait d'un modèle tout récent, manifestement très coûteux. Leurs pseudo-tenues vestimentaires paraissaient élaborées et, bien que Gladïa ne les eût pas elle-même conçues, il lui fallut bien admettre, à regret sans doute, qu'elles étaient parfaites. Un jour ou l'autre, il lui faudrait savoir qui les avait dessinées car elle n'en reconnaissait pas la facture et elle pourrait bien se retrouver avec un concurrent nouveau et redoutable. Elle se prit à admirer le style identique des pseudo-vêtements chez les deux robots, style qui n'en conservait pas moins une touche personnelle pour chacun. On ne pouvait les confondre.

Mandamus saisit son rapide coup d'œil et en comprit la nature avec une déconcertante exactitude. (Il est intelligent, songea Gladïa, déçue.) Il expliqua :

— L'exo-dessin de mes robots a été créé par un jeune homme de

l'Institut qui ne s'est pas encore fait un nom. Mais cela viendra, ne croyez-vous pas ?

— Absolument.

Gladïa ne s'attendait pas que l'on discutât affaires avant la fin du petit déjeuner. On considérait comme le comble du mauvais goût que d'échanger autre chose que des banalités au cours des repas et Gladïa songea que Mandamus n'était pas des plus à l'aise avec les banalités. On pouvait parler du temps, certes. On évoqua la récente période de pluie, fort heureusement terminée, et l'espoir de l'arrivée de la saison sèche. Il y eut l'expression quasiment obligatoire de son admiration pour l'établissement de l'hôtesse, que Gladïa accepta avec une modestie consommée. Elle ne fit rien pour soulager la tension qu'on sentait chez l'homme et le laissa seul chercher un sujet de conversation.

Enfin, le regard de Mandamus tomba sur Daneel, tranquille et immobile dans sa niche murale. Il parvint à surmonter son indifférence auroraine et le remarqua.

— Ah, dit-il, il s'agit manifestement du célèbre R. Daneel Olivaw. Il est absolument unique. Remarquable spécimen.

— Tout à fait remarquable.

— Il vous appartient, maintenant, n'est-ce pas ? Selon le vœu de Fastolfe ?

— Selon le vœu du *docteur* Fastolfe, oui, corrigea Gladïa.

— Je suis vraiment frappé et surpris de l'échec de l'Institut quant au projet de robots humaniformes. Y avez-vous jamais songé ?

J'en ai entendu parler, répondit prudemment Gladïa. (Etait-ce là qu'il voulait en venir ?) Je ne crois pas y avoir tellement réfléchi.

— Les sociologues essaient toujours de comprendre. A coup sûr nous, à l'Institut, n'avons jamais surmonté notre déception. Cela paraissait une évolution toute naturelle. D'aucuns, parmi nous, pensent que Fa... — le Dr Fastolfe y fut un peu pour quelque chose.

(Il avait évité de répéter son erreur, songea Gladïa. Ses yeux s'étrécirent, son hostilité s'affirma et elle décida qu'il était venu la voir pour tenter de découvrir quelque chose de préjudiciable à ce pauvre et excellent Han.) Elle répliqua, vertement :

— Il faut être stupide pour le penser. Et je ne changerai pas mon qualificatif même si c'est là ce que vous pensez.

— Je ne suis pas de ceux qui le pensent, en grande partie parce que je ne vois pas ce qu'aurait pu faire le Dr Fastolfe pour que cela se traduise par un fiasco.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il dû y faire quelque chose ? Il se trouve que le public n'en voulait pas. Un robot qui ressemble à un homme rivalise avec un homme, et avec une femme un robot ressemblant à une femme – et beaucoup trop pour que cela ne soit pas désagréable. Les Aurorains n'aiment pas la rivalité. Faut-il aller chercher plus loin ?

— La rivalité sexuelle ? demanda calmement Mandamus.

Un instant, le regard de Gladïa croisa le sien avec le même calme. Etait-il au courant de son amour déjà si ancien pour le robot Jander ? Et qu'importait ?

Rien ne paraissait transparaître, dans son expression, qui pût laisser supposer que se cachait autre chose sous le simple sens des mots. Elle répondit enfin :

La rivalité dans tous les domaines. Si le Dr Han Fastolfe a pu faire quelque chose pour contribuer à un tel sentiment, ce fut qu'il conçut ses robots comme trop humains, mais ce fut tout.

— Je crois que vous avez réfléchi à la question, dit Mandamus. L'ennui, c'est que les sociologues jugent trop simpliste l'explication selon laquelle on aurait craint la rivalité avec des robots trop humains. Cela ne serait pas suffisant et il n'existe pas d'indice d'un quelconque autre motif d'aversion significatif.

— La sociologie n'est pas une science exacte.

— Elle n'est pas non plus inexacte.

Gladïa haussa les épaules et Mandamus reprit, après un instant de silence :

— Quoi qu'il en soit, cela nous a empêchés d'organiser comme il convenait des expéditions de colonisation. Sans robots humaniformes pour déblayer le terrain…

Le petit déjeuner n'était pas tout à fait terminé, mais il apparut manifeste à Gladïa que Mandamus ne pouvait plus longtemps se cantonner dans les banalités.

— Nous aurions pu y aller nous-mêmes, fit-elle observer.

Cette fois, ce fut Mandamus qui haussa les épaules.

— Trop difficile. En outre, ces barbares de Terriens à la vie éphémère, avec la permission de votre Dr Fastolfe, se sont mis à fourmiller sur toutes les planètes comme une invasion de cafards.

— Il reste encore bien des planètes disponibles. Des millions. Et s'ils peuvent le faire…

— Bien sûr qu'ils peuvent le faire, coupa Mandamus, s'enflammant soudain, cela leur coûte des vies, mais que sont des vies pour eux ? Une

décennie de perdue, c'est tout, et ils sont des milliards. S'ils ont un million de morts dans l'aventure de la colonisation, qui le remarque, qui s'en soucie ? Pas eux.

— Je suis sûre que si.

— Absurde. Nos vies sont plus longues et par conséquent plus précieuses et naturellement nous en sommes moins prodigues.

— C'est ainsi que nous restons là sans rien faire d'autre que nous répandre en injures contre les Colons de la Terre qui osent risquer leur vie et paraissent avoir hérité de la Galaxie en échange.

Gladïa ignorait qu'existait chez elle un tel sentiment procolonien, mais elle se sentait d'humeur à contredire Mandamus. Cependant, au fur et à mesure qu'elle parlait, elle ne pouvait s'empêcher de penser que ce qui n'avait été que simple esprit de contradiction au début prenait tout son sens et pourrait bien être son intime conviction. En outre, elle avait entendu Fastolfe exprimer de telles idées au cours de ses dernières années de découragement.

Au signal de Gladïa, la table fut rapidement et efficacement débarrassée. Le petit déjeuner aurait pu se poursuivre, mais la conversation et l'ambiance étaient devenues tout à fait inadéquates pour un repas empreint de politesse.

Ils retournèrent au salon. Les robots de Mandamus le suivirent, comme suivirent Daneel et Giskard, chacun retrouvant sa niche. (Mandamus n'avait pas exprimé la moindre remarque concernant Giskard, songea Gladïa, mais pourquoi l'aurait-il fait ?) Giskard était très démodé, primitif même, totalement insignifiant comparé aux magnifiques spécimens de Mandamus.

Gladïa s'assit et croisa les jambes, bien consciente que la finesse du tissu de son pantalon collant flattait ses jambes d'apparence encore jeunes.

— Puis-je savoir pour quelle raison vous avez souhaité me voir, docteur Mandamus ? demanda-t-elle, ne voulant pas retarder plus longtemps les choses.

J'ai la mauvaise habitude de mâcher de la gomme médicinale après les repas pour aider la digestion, dit-il. Y verriez-vous une objection ?

— Je trouverais cela gênant, répondit sèchement Gladïa.

(Peut-être serait-il désavantagé s'il ne pouvait mâcher sa gomme. En outre, ajouta vertueusement Gladïa pour elle-même, à son âge il ne devait avoir besoin de rien pour aider la digestion.)

Mandamus avait déjà à moitié sorti de la poche de poitrine de sa

tunique un petit paquet allongé qu'il repoussa sans le moindre signe de déception. Il murmura :

— Bien sûr.

— Je demandais, docteur Mandamus, pour quelle raison vous avez souhaité me voir.

— Pour deux raisons, en fait, madame Gladïa. La première est toute personnelle et la seconde concerne l'Etat. Verriez-vous un inconvénient à ce que je commence par la raison personnelle ?

— Je dois vous dire en toute franchise, docteur Mandamus, que j'ai du mal à imaginer quelle affaire personnelle pourrait exister entre nous. Vous travaillez à l'Institut de Robotique, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Et vous êtes proche d'Amadiro, m'a-t-on dit.

— J'ai l'honneur de travailler avec le *docteur* Amadiro, dit-il en appuyant légèrement sur le titre.

(Il me rend la monnaie de ma pièce, songea Gladïa, mais je ne la ramasserai pas.)

Amadiro et moi avons eu l'occasion de nous rencontrer, voilà vingt décennies, et ce fut particulièrement désagréable. Depuis lors, je n'ai plus souhaité avoir la moindre occasion de le revoir. Pas plus que je n'aurais souhaité avoir quoi que *ce* soit à faire avec vous en qualité de proche collaborateur d'Amadiro, mais on m'a persuadée que l'entretien pouvait se révéler important. S'agissant d'une question personnelle, toutefois, cet entretien ne me paraît pas le moins du monde important. Voulez-vous en venir à la question qui concerne l'Etat ?

Mandamus baissa les yeux et apparut sur ses joues une légère rougeur qui aurait bien pu être de la gêne.

— Dans ce cas, laissez-moi me présenter, dit-il. Je suis Levular Mandamus, votre descendant au cinquième degré. Je suis l'arrière-arrière-arrière petit-fils de Santirix et de Gladïa Gremionis. Vous êtes donc mon arrière-arrière-arrière-grand-mère.

Gladïa cilla rapidement, tentant de ne pas laisser paraître la stupéfaction ressentie (mais sans bien y parvenir). Certes, elle avait des descendants, et pourquoi l'un de ces descendants ne serait-il pas cet homme ?

— Vous en êtes sûr ? demanda-t-elle.

— Tout à fait. J'ai fait faire des recherches généalogiques. Après tout, il se peut que je veuille des enfants un de ces jours et, avant d'en avoir un, de telles recherches seraient obligatoires. Si cela vous intéresse, je puis

vous dire que la formule qui nous sépare est M.F.F.M.

— Vous êtes donc le fils de la fille de la fille du fils de mon fils ?

— C'est cela.

Gladïa ne demanda pas d'autres détails. Elle avait eu un fils et une fille. Elle s'était montrée une mère parfaitement consciente de ses devoirs, mais, le moment venu, les enfants avaient vécu une vie indépendante.

Quant à ses descendants survenus après ce fils et cette fille, jamais, selon la coutume spatienne parfaitement convenable, elle ne s'en était inquiétée et ne s'en souciait guère. Et, en ayant rencontré un, elle était suffisamment spatienne pour continuer à ne guère s'en soucier.

Cette pensée lui rendit totalement son assurance.

Elle se cala de nouveau dans son siège et se détendit.

— Très bien, dit-elle. Vous êtes mon descendant au cinquième degré. Si c'est là le sujet personnel dont vous souhaitez m'entretenir, il est sans importance.

— Je le comprends parfaitement, ancêtre. Ce n'est pas, à proprement parler, de ma généalogie que je souhaite discuter, mais elle jette les bases. Le Dr Amadiro, voyez-vous, est au courant de ce lien. Du moins, je le soupçonne de l'être.

— Vraiment ? Comment cela se fait-il ?

— Je pense qu'il s'inquiète secrètement de la généalogie de tous ceux qui viennent travailler à l'Institut.

— Mais pourquoi cela ?

— Afin de découvrir ce qu'il a précisément découvert dans mon cas. Il n'est pas homme à faire aveuglément confiance.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le fait que vous soyez mon descendant au cinquième degré aurait-il plus d'importance pour lui que pour moi ?

Mandamus se frotta le menton de son poing droit, l'air songeur.

— Son aversion pour vous ne le cède en rien à votre aversion pour lui, madame, dit-il. Si vous étiez toute prête à me refuser une entrevue à cause de lui, il n'en est pas moins prêt à me refuser tout avancement à cause de vous. Cela pourrait être pire encore si j'étais un descendant du Dr Fastolfe, mais guère.

Gladïa se redressa, raide dans son siège. Les narines frémissantes, elle dit d'une voix sèche :

— Qu'attendez-vous donc de moi ? Je ne peux déclarer que vous n'êtes pas mon descendant. Dois-je faire diffuser une annonce en

hypervision déclarant que vous m'êtes totalement indifférent et que je vous renie ? Cela satisferait-il votre Amadiro ?

Dans ce cas, je dois vous aviser que je ne le ferai pas. Je ne ferai rien qui puisse être agréable à cet homme. Si cela signifie qu'il se séparera de vous et vous lèsera dans votre carrière sous prétexte de quelque désapprobation de votre filiation, cela vous apprendra à aller vous associer avec quelqu'un de plus sensé et de moins pervers.

— Il ne se séparera pas de moi, madame Gladïa. Je lui suis bien trop précieux – si vous voulez bien me pardonner ce manque de modestie. Mais j'espère lui succéder un jour à la tête de l'Institut et cela, j'en suis tout à fait persuadé, il ne le permettra pas tant qu'il soupçonnera chez moi une ascendance bien pire que la vôtre.

— Imagine-t-il que le pauvre Santirix est pire que moi ?

— Pas du tout. (Mandamus rougit, déglutit, mais son ton demeura calme et égal.) Je ne voudrais pas me montrer irrespectueux, madame, mais je me dois de connaître la vérité.

— Quelle vérité ?

— Je suis votre descendant au cinquième degré. Voilà qui ressort clairement des archives généalogiques. Mais est-il possible que je sois également le descendant au cinquième degré, non pas de Santirix Gremionis mais du Terrien Elijah Baley ?

Gladïa bondit sur ses pieds aussi vivement que si elle eût été soulevée par les champs de forces unidimensionnels d'un marionnettiste. Elle n'avait pas conscience de s'être dressée.

Pour la troisième fois en douze heures, voilà qu'était mentionné le nom de ce Terrien depuis longtemps disparu – et par trois personnes différentes.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d'une voix qui lui parut comme étrangère à elle-même.

Cela me paraît assez évident, dit-il en se levant à son tour et en reculant légèrement. Votre fils, mon arrière-arrière-grand-père, est-il né des rapports sexuels de vous-même et du Terrien Elijah Baley ? Elijah Baley était-il le père de votre fils ? Je ne vois pas comment exprimer cela plus clairement.

— Comment osez-vous suggérer une telle chose ? Ou seulement y penser ?

— Je l'ose parce que ma carrière en dépend. Si la réponse est affirmative, ma vie professionnelle peut en être brisée. Je souhaite une réponse négative, mais une telle réponse non étayée par des preuves ne

me servirait à rien. Je dois pouvoir présenter une preuve au Dr Amadiro, le moment venu, et lui montrer que sa répugnance quant à ma généalogie doit s'arrêter à vous. Après tout, il est clair pour moi que son aversion pour vous – et même pour le Dr Fastolfe – n'est rien, vraiment rien, comparée à l'incroyable intensité de sa haine pour le Terrien Elijah Baley. Il ne s'agit pas du seul fait de sa vie éphémère, encore que la pensée d'avoir hérité de gènes barbares me perturberait terriblement. Je pense que si j'administrais la preuve que je descends d'un Terrien *autre* qu'Elijah Baley, il ne s'en soucierait guère. Mais c'est la pensée d'Elijah Baley – et de lui seul – qui le rend fou. Je ne sais pas pourquoi.

Le fait d'entendre de nouveau prononcer le nom d'Elijah l'avait presque fait revivre, pour Gladïa. Elle respira profondément, exultant au meilleur souvenir de sa vie.

Moi je le sais, dit-elle. C'est parce que Elijah, alors qu'il avait tout contre lui, tout Aurora contre lui, est cependant parvenu à détruire Amadiro au moment où l'homme pensait détenir le succès. Elijah y réussit par son seul courage, par sa seule intelligence. Amadiro était tombé sur un être bien supérieur à lui en la personne de ce Terrien imprudemment méprisé. Et que pouvait-il faire contre cela sinon lui vouer une haine stérile ? Voilà plus de seize décennies qu'Elijah est mort et Amadiro ne peut toujours pas oublier, toujours pas pardonner, toujours pas laisser tomber les chaînes qui le lient par la haine et le souvenir à ce mort. Et je ne souhaite pas permettre qu'Amadiro oublie – ou cesse de haïr – tant que cela empoisonne chaque instant de son existence.

— Je comprends que vous ayez quelque raison d'en vouloir au Dr Amadiro, mais quelle raison avez-vous de me témoigner du ressentiment ? Laisser le Dr Amadiro penser que je descends d'Elijah Baley lui donnera le plaisir de me détruire. Pourquoi lui donneriez-vous inutilement ce plaisir ? Ainsi, fournissez-moi donc la preuve que je descends de vous et de Santirix Gremionis ou de vous et de n'importe qui sauf d'Elijah Baley.

— Espèce de fou ! Espèce d'idiot ! Pourquoi avez-vous besoin d'une preuve de moi ? Allez consulter les archives historiques. Vous y trouverez la mention du jour précis où Elijah Baley se trouvait sur Aurora. Vous y lirez le jour précis où j'ai donné naissance à mon fils, Darrel. Vous découvrirez que Darrel a été conçu plus de cinq ans après qu'Elijah eut quitté Aurora. Vous y découvrirez aussi qu'Elijah n'est jamais revenu sur Aurora. Eh bien, pensez-vous que ma grossesse ait pu durer cinq ans, que

j'aie porté dans mon sein un fœtus pendant cinq années galactiques standard ?

— Je connais les chiffres, madame. Et je ne crois pas que votre grossesse ait duré cinq ans.

— Alors, pourquoi venir me trouver ?

Parce qu'il y a autre chose. Je sais – et je pense que le Dr Amadiro le sait parfaitement – que bien que le Terrien Elijah Baley, ainsi que vous le dites, ne soit jamais revenu sur la surface d'Aurora, il s'est trouvé dans un vaisseau en orbite autour d'Aurora pendant environ un jour. Je sais – et je pense que le Dr Amadiro le sait parfaitement – que bien que le Terrien n'ait pas quitté le vaisseau pour se rendre sur Aurora, vous avez quitté Aurora pour vous rendre à bord du vaisseau ; que vous y avez passé la plus grande partie de la journée ; et que cela s'est passé près de cinq ans après que le Terrien fut venu sur Aurora – à peu près à l'époque, en fait, où votre fils a été conçu.

Gladïa sentit le sang refluer de son visage en entendant l'homme prononcer calmement ces mots. La pièce s'obscurcit autour d'elle et elle tituba.

Elle sentit soudain des bras qui la saisissaient doucement et sut qu'il s'agissait de ceux de Daneel. Elle sentit qu'on l'asseyait doucement dans son siège.

Elle entendit la voix de Mandamus, bien lointaine lui parut-il.

— N'est-ce pas exact, madame ? demandait-il. C'était exact, bien sûr.

CHAPITRE 2

L'Ancêtre ?

5

Le souvenir !

Toujours présent, bien sûr, mais caché, d'ordinaire. Et puis, parfois, comme s'il traduisait exactement la parfaite poussée nécessaire, il pouvait soudain surgir, parfaitement clair, plein de couleur, illuminé et vivant.

De nouveau elle était jeune, plus jeune que l'homme qui se trouvait devant elle ; assez jeune pour connaître la tragédie et l'amour, avec cette mort-dans-la-vie sur Solaria qui avait atteint son moment le plus intense avec la fin cruelle du premier homme auquel elle eût pensé comme étant son « mari ». (Non, même maintenant elle ne prononcerait pas son nom, pas même en pensée.)

Plus proches encore de sa vie suivante furent les mois de bouleversante émotion avec le second – non humain – auquel elle eût associé ce mot. Jander, le robot humaniforme, lui avait été donné et elle l'avait fait totalement sien jusqu'à ce que, tout comme son premier mari, il mourût soudain.

Et puis, enfin, il y avait eu Elijah Baley, qui n'avait jamais été son mari, qu'elle n'avait rencontré que deux fois, à cinq ans d'écart, chaque fois pendant quelques heures au cours de chacun de ces quelques jours. Elijah dont elle avait une fois caressé la joue de sa main dégantée, ce qui l'avait enflammée ; dont elle avait plus tard tenu dans ses bras le corps nu, ce qui, enfin, l'avait enflammée de façon durable.

Et ensuite un troisième mari, avec lequel elle avait vécu dans le calme et la paix, payant d'un non-triomphe ce qui était une non-misère, payant d'un oubli fermement entretenu le soulagement de revivre.

Jusqu'à ce qu'un jour (elle n'était pas certaine de cette date qui venait de surgir ainsi des années de sommeil sans trouble) Han Fastolfe, ayant sollicité l'autorisation de lui rendre visite, arrivât de son établissement voisin.

Gladïa prit cette visite avec une certaine considération car l'homme était bien trop occupé pour se livrer à la légère à des mondanités. Cinq ans à peine s'étaient écoulés depuis la crise qui avait conduit à faire de Han l'homme d'Etat le plus important d'Aurora. Président de la planète, et pas seulement en titre, il était le vrai leader du monde spatien. Il disposait de si peu de temps pour jouer les êtres humains.

Ces années avaient laissé leur empreinte – et allaient continuer à la laisser jusqu'à sa triste mort, considérant qu'il avait échoué, lui qui n'avait jamais perdu une bataille. Kelden Amadiro, qu'il avait vaincu, continuait à vivre, robuste, témoignant que la victoire peut être bien plus dommageable.

Fastolfe, malgré tout, continuait à parler avec douceur, à garder sa patience, à ne jamais se plaindre. Mais même Gladïa, si peu intéressée qu'elle fût par la politique et les incessantes machinations du pouvoir, savait bien que la maîtrise qu'il conservait sur Aurora ne pouvait tenir que par un effort constant et sans relâche qui privait Fastolfe de tout ce qui aurait pu rendre sa vie digne d'être vécue et qu'il s'y tenait – ou y était-il tenu ? – uniquement par ce qu'il considérait être le bien… le bien de quoi ? d'Aurora ? des Spatiens ? Simplement du fait de quelque vague concept d'un Bien idéalisé ?

Elle ne savait pas. Elle hésitait à le demander.

Mais cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis la crise. Il donnait encore l'impression d'être un homme jeune et plein d'espoir et son aimable visage banal savait encore sourire.

— J'ai un message pour vous, Gladïa, dit-il.

— Agréable, j'espère ? demanda-t-elle poliment.

Il avait amené Daneel avec lui. C'était l'indice que les vieilles plaies se refermaient qu'elle pût regarder Daneel avec une sincère affection et sans souffrir bien qu'il fût une copie de son défunt Jander jusqu'au moindre détail. Elle pouvait lui parler, bien qu'il répondît avec presque la même voix que Jander. Ces cinq années avaient pansé la plaie et émoussé la douleur.

— Je l'espère, dit Fastolfe avec un sourire. Il s'agit d'un vieil ami.

— C'est si agréable d'avoir de vieux amis, dit-elle, essayant de ne pas se montrer ironique.

— D’Elijah Baley.

Les cinq années s’évanouirent et elle sentit resurgir le choc et le serrement de cœur du souvenir.

— Est-ce qu’il va bien ? demanda-t-elle d’une voix à demi étranglée après une bonne minute de stupéfaction silencieuse.

— Parfaitement bien. Et, ce qui est plus important, il est tout près d’ici.

— Tout près ? Sur Aurora ?

En orbite autour d’Aurora. Il sait qu’on ne peut lui accorder l’autorisation de se poser, même si je jette tout le poids de mon influence dans la balance ; sans quoi il le ferait, je pense. Il aimerait vous voir, Gladïa. Il a pris contact avec moi parce qu’il a le sentiment que je peux faire en sorte que vous puissiez vous rendre sur son vaisseau. Je suppose que je peux aller jusque-là – mais seulement si vous le souhaitez. Le souhaitez-vous ?

— Je... je ne sais pas. C’est trop brutal pour que je réponde.

— Même par un élan spontané ? (Il attendit un instant puis ajouta :) Franchement, Gladïa, comment cela va-t-il avec Santirix ?

Elle le regarda, égarée, comme si elle ne saisissait pas la raison pour laquelle il avait changé de sujet. Puis, comprenant, elle dit :

— Nous nous entendons bien.

— Etes-vous heureuse ?

— Je suis... je ne suis pas malheureuse.

— A vous entendre, ce n’est pas l’extase.

— Combien de temps l’extase peut-elle durer, même s’il s’agissait d’extase ?

— Avez-vous l’intention d’avoir des enfants, un jour ?

— Oui, répondit-elle.

— Envisagez-vous un changement de votre situation maritale ?

— Pas pour l’instant, dit-elle en secouant fermement la tête.

Dans ce cas, ma chère Gladïa, si vous voulez le conseil d’un homme bien las, qui se sent désagréablement vieux, refusez l’invitation. Je me souviens du peu que vous m’avez dit, après que Baley eut quitté Aurora et, pour vous dire le vrai, j’ai pu en déduire bien plus que vous ne le pensez peut-être. Si vous le voyez, vous trouverez peut-être tout cela bien décevant, sans le halo plus intense, plus doux, du souvenir ; ou, pire encore que de la déception, peut-être cette rencontre brisera-t-elle une satisfaction fragile que vous ne pourrez plus retrouver ensuite.

Gladïa, qui précisément avait vaguement pensé la même chose, jugea

qu’il suffisait d’exprimer la proposition par des mots pour la rejeter.

— Non, Han, dit-elle. Je dois le voir, mais je crains d’y aller seule. Voulez-vous m’accompagner ?

— On ne m’a pas invité, Gladïa, dit-il avec un sourire las. Et même dans ce cas je serais contraint de refuser. Nous avons un vote important au Conseil. Les affaires de l’Etat, voyez-vous, et je ne peux m’absenter.

— Pauvre Han !

— Oui, pauvre de moi, en effet. Mais vous ne pouvez y aller seule. Pour autant que je le sache, vous ne savez pas piloter un vaisseau.

— Oh ! Ma foi, je pensais que j’aurais pu prendre…

— Un appareil commercial ? (Fastolfe secoua la tête.) Tout à fait impossible. Pour que vous puissiez rendre visite à un vaisseau terrestre librement en orbite et monter à bord, ce qui serait inévitable si vous utilisiez un appareil commercial, il vous faudrait une autorisation spéciale et cela prendrait des semaines. Si vous ne voulez pas y aller, Gladïa, inutile de considérer que vous ne souhaitez pas le voir. S’il faut des semaines pour obtenir les documents et sacrements officiels, je suis sûr qu’il ne pourra attendre aussi longtemps.

— Mais je veux le voir, dit Gladïa, bien décidée maintenant.

— Dans ce cas, vous pouvez prendre mon appareil personnel et Daneel vous y conduira. Il peut parfaitement piloter et il est tout aussi désireux que vous de voir Baley. Nous nous bornerons à ne pas signaler le déplacement.

— Mais vous aurez des ennuis, Han.

— Peut-être personne ne le découvrira-t-il – ou feindra-t-on de n’avoir rien vu. Et si quelqu’un me cherche des ennuis, je réglerai cela, c’est tout.

Gladïa hocha la tête pensivement pendant un instant puis dit :

— Si cela ne vous ennuie pas, je vais me montrer égoïste et risquer de vous causer des ennuis, Han. Je souhaite y aller.

— Dans ce cas vous irez.

5a

C'était un petit vaisseau, bien plus petit que Gladïa ne l'avait imaginé ; intime en quelque sorte ; assez petit, après tout, pour qu'on n'y ait pas prévu de pseudo-gravité – et la sensation d'apesanteur qui lui rappelait constamment de se livrer à d'amusantes gymnastiques lui rappelait tout autant qu'elle se trouvait dans un environnement insolite.

Elle était spatienne. On comptait plus de cinq milliards de Spatiens disséminés sur cinquante mondes, tous fiers de l'être. Mais combien de ceux qui se disaient spatiens étaient 'vraiment des voyageurs de l'espace ! Très peu. Quatre-vingts pour cent d'entre eux, peut-être, n'avaient jamais quitté le monde où ils étaient nés. Et même dans les vingt pour cent restants, bien peu avaient parcouru l'espace plus de deux ou trois fois.

Quant à elle, pensa-t-elle tristement, elle n'était certainement pas une Spatienne au sens littéral du terme. Une fois (une fois !) elle avait voyagé à travers l'espace, de Solaria à Aurora, sept ans plus tôt. Voilà qu'elle pénétrait dans l'espace pour la deuxième fois sur un petit appareil privé et pour une brève balade à peine au delà de l'atmosphère, une dérisoire centaine de milliers de kilomètres, avec pour toute compagnie une seule autre personne – pas même une personne, d'ailleurs.

De nouveau elle jeta un regard sur Daneel dans la petite cabine de pilotage. Elle ne le distinguait qu'en partie, assis aux commandes.

Jamais elle n'était allée nulle part avec un seul et unique robot à portée de voix. Sur Solaria, elle en avait eu des centaines – des milliers – à sa disposition. Sur Aurora, d'ordinaire, on en comptait des douzaines, sinon plusieurs douzaines.

Là, il n'y en avait qu'un.

— Daneel ! appela-t-elle.

— Oui, madame Gladïa, répondit-il sans quitter des yeux les instruments.

— Es-tu heureux de revoir Elijah Baley ?

— Je ne sais pas, madame Gladïa, comment décrire au mieux ce que je ressens intérieurement. Peut-être s'agit-il de quelque chose d'analogue

à ce que les humains appellent être heureux.

— Mais tu dois ressentir quelque chose.

— J'ai l'impression de pouvoir prendre des décisions plus rapidement que d'habitude, mes réponses semblent arriver plus facilement, mes mouvements paraissent requérir moins d'énergie. Plus généralement, je pourrais interpréter cela comme une sensation de bien-être. Du moins ai-je entendu les humains utiliser ce mot et j'ai le sentiment qu'on l'utilise pour décrire quelque chose de bien proche des sensations que je ressens actuellement.

— Et si j'allais te dire que je désire le voir seule ? demanda Gladïa.

— Dans ce cas, cela se ferait.

— Même si ça signifie que tu ne le verrais pas ?

— Oui, madame.

— Ne serais-tu pas déçu, alors ? Je veux dire, ne ressentirais-tu pas une sensation qui serait le contraire du bien-être ? Tes décisions n'arriveraient-elles pas moins rapidement, tes réponses moins facilement, tes mouvements n'exigeraient-ils pas davantage d'énergie, etc. ?

— Non, madame Gladïa, car je ressentirais un sentiment de bien-être à exécuter vos ordres.

— Ta propre sensation de plaisir, c'est la Troisième Loi, et exécuter mes ordres c'est la Deuxième Loi, et la Deuxième est prioritaire. C'est bien cela ?

— Oui, madame.

Gladïa luttait contre sa curiosité. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de poser de telles questions à un robot ordinaire. Un robot est une machine. Mais elle ne pouvait penser à Daneel comme à une machine, de même que cinq ans plus tôt elle n'avait pu penser à Jander comme à une machine. Mais avec Jander il ne s'agissait seulement que du feu de la passion – qui s'était éteint avec Jander lui-même. Malgré toute sa ressemblance avec l'autre, Daneel n'en pouvait ranimer les cendres. Avec lui, il y avait place pour la curiosité intellectuelle.

— Est-ce que cela ne t'ennuie pas, Daneel, d'être ainsi lié par les Lois ? demanda-t-elle.

— Je ne peux imaginer rien d'autre, madame.

— Toute ma vie, j'ai été liée à la force d'attraction des planètes, même au cours de mon précédent voyage à bord d'un vaisseau spatial. Mais je peux très bien imaginer ne pas y être liée. Et, en fait, c'est bien le cas *ici*.

— Et cela vous plaît, madame ?

— En un sens, oui.
— Est-ce que cela vous met mal à l'aise ?
— Dans un sens aussi, oui.
— Parfois, madame, lorsque je songe que les êtres humains ne sont pas liés par des lois, cela me met mal à l'aise.
— Pourquoi, Daneel ? As-tu jamais essayé de découvrir en toi pourquoi la pensée d'une absence de lois devrait te mettre mal à l'aise ?
Daneel demeura silencieux un instant puis dit :
J'ai essayé, madame, mais je ne pense pas que je me posais de telles questions sauf lors de ma brève association avec le camarade Elijah. Il avait une façon...
— Oui, je sais, coupa-t-elle. Il était curieux de tout. Il y avait en lui une sorte d'agitation qui le poussait sans cesse à poser des questions dans toutes les directions.
— C'est ce qu'il semblait, en effet. Et j'essayais de faire comme lui et de poser des questions. Alors, je me suis demandé à quoi pourrait bien ressembler une absence de Lois et j'ai découvert que je ne pouvais me l'imaginer, sauf que ce pourrait être comme si l'on était humain et cela me mettait mal à l'aise. Et je me suis demandé, ainsi que vous me l'avez vous-même demandé, pourquoi.
— Et que t'es-tu répondu ?
— Après pas mal de temps, j'ai conclu que les Trois Lois gouvernent la manière dont se comportent mes circuits positroniques. En tout temps, sous n'importe quel stimulus, les Lois expriment la direction et l'intensité du flux positronique le long de ces circuits de telle sorte que je sais toujours quoi faire. Cependant, le niveau de la connaissance de ce qu'il convient de faire n'est pas toujours égal. Parfois, le « Fais ce que tu dois » apparaît moins contraignant que d'autres. J'ai toujours remarqué que moins élevé est le potentiel positronique, plus éloignée de la certitude est ma décision quant à ce qu'il convient de faire. Et plus je me trouve éloigné de la certitude, plus je me sens mal à l'aise. Prendre une décision en une milliseconde au lieu de la prendre en une nanoseconde provoque une sensation dont je ne voudrais pas qu'elle se prolonge.
» C'est ainsi que je me suis demandé, madame, ce que je deviendrais en l'absence totale de Lois, comme c'est le cas pour les humains. Si je ne pouvais prendre de claire décision quant à la manière de réagir dans certaines conditions données, cela serait insupportable et je ne l'envisage pas volontiers.
— C'est cependant ce que tu fais, Daneel. Tu y penses, en ce moment.

— Seulement du fait de mon association avec le camarade Elijah, madame. Je l'ai observé dans des conditions où il était incapable, pour un temps, de décider de ce qu'il convenait de faire à cause de la nature complexe des problèmes qui se posaient à lui. Il se trouvait manifestement troublé, et je me sentais troublé pour lui car je ne pouvais rien faire qui puisse lui rendre la situation plus facile. Il est possible que je n'aie pu saisir qu'une petite partie de ce qu'il éprouvait alors. Si j'en avais appréhendé davantage et mieux saisi les conséquences de son incapacité à décider, j'aurais pu… (Il hésita.)

— Cesser de fonctionner ? Te retrouver inactivé ? proposa Gladïa avec une pensée fugitive et douloureuse pour Jander.

— Oui, madame. Il se peut que cette impossibilité de comprendre soit due à un système de protection mis en moi pour éviter de léser mon cerveau positronique. Mais alors, j'ai remarqué que si pénible que soit son indécision pour le camarade Elijah, il, n'en poursuivait pas moins son effort pour tenter de résoudre son problème. Je l'admirais beaucoup pour cela.

— Tu es donc capable d'admiration ?

— J'utilise le mot ainsi que j'ai entendu les humains l'utiliser, dit gravement Daneel. J'ignore le mot exact pour exprimer la réaction provoquée en moi par ce que faisait alors le camarade Elijah.

Gladïa hocha la tête et dit :

— Et cependant il existe aussi des règles qui régissent les réactions humaines : certains instincts, certaines pulsions, certains acquis.

— C'est également ce que pense l'ami Giskard, madame.

— Vraiment ?

— Mais il les trouve trop complexes à analyser. Il se demande si l'on pourra un jour développer un système d'analyse mathématique du comportement humain et en tirer des lois pertinentes qui définiraient les règles de ce comportement.

— J'en doute, dit Gladïa.

— L'ami Giskard n'est guère optimiste, lui non plus. Il pense qu'il s'écoulera pas mal de temps avant qu'on mette au point un tel système.

— Très longtemps, je dirais.

— Maintenant, dit Daneel, nous approchons du vaisseau terrestre et il nous faut passer à la procédure d'arrimage, ce qui n'est pas simple.

5b

Gladïa eut l'impression qu'il fallut davantage de temps pour s'arrimer que pour parvenir dans l'orbite du vaisseau terrestre.

Daneel ne se départit pas de son calme – il est vrai qu'il ne pouvait faire autrement – et l'assura que tous les vaisseaux humains pouvaient s'arrimer les uns aux autres quels que soient leur taille et leur modèle.

— Comme les êtres humains, dit Gladïa avec un sourire forcé.

Mais Daneel ne réagit pas à cette réflexion. Il se concentrait sur les délicats réglages nécessaires. Si l'arrimage était toujours possible, il n'était pas toujours facile, semblait-il.

Gladïa se sentait de plus en plus mal à l'aise. Les Terriens ne vivaient pas longtemps et vieillissaient vite. Cinq années s'étaient écoulées depuis sa dernière rencontre avec Elijah. Aurait-il beaucoup vieilli ? Pourrait-elle éviter de paraître choquée ou horrifiée devant le changement ?

Quel que soit son aspect, il serait toujours l'Elijah auquel elle vouait une reconnaissance sans bornes.

Etait-ce bien là ce qu'elle ressentait ? De la reconnaissance ?

Elle remarqua ses mains, légèrement serrées l'une sur l'autre, au point que ses bras lui faisaient mal.

Elle ne put se détendre qu'au prix d'un effort.

Elle sut que l'arrimage était terminé. Le vaisseau terrestre était assez vaste pour posséder un générateur de champ pseudo-gravitationnel et, au moment de l'arrimage, le champ s'étendit jusqu'à inclure le petit appareil. Il y eut un léger effet de rotation tandis que la direction du sol devenait soudain « le bas » et Gladïa sentit qu'elle chutait désagréablement de cinq centimètres. Ses genoux ployèrent sous le choc, un peu de travers, et elle se cogna à la paroi.

Elle se redressa avec une certaine difficulté et se sentit fâchée contre elle-même pour n'avoir pas prévu le changement et ne pas s'y être préparée.

— Nous sommes arrimés, madame Gladïa, précisa inutilement Daneel. Le camarade Elijah demande l'autorisation de monter à bord.

— Bien sûr, Daneel.

Avec un ronronnement, une partie de la paroi se dilata en une sorte de tourbillon. Une silhouette courbée la franchit et, derrière elle, la paroi se referma, se contracta.

La silhouette se redressa et Gladïa, envahie par la joie et le soulagement, murmura :

— Elijah !

Il lui parut que ses cheveux étaient un peu plus gris mais, cela mis à part, c'était bien Elijah. On ne remarquait aucun changement notable, aucun signe de vieillissement important, après tout.

Il lui sourit et parut un instant la dévorer des yeux. Puis il leva un doigt comme pour dire « Attendez » et il s'avança vers Daneel.

— Daneel ! s'exclama-t-il en prenant le robot par les épaules et en le secouant. Tu n'as pas changé, par Jehoshaphat ! Tu es le seul qui demeure inaltérable.

— Camarade Elijah ! Quelle joie de vous voir !

— C'est bon de s'entendre appeler de nouveau camarade et je voudrais bien que ce soit le cas, que nous nous retrouvions partenaires. C'est la cinquième fois que je te rencontre mais la première où je n'ai pas de problème à résoudre. Je ne suis même plus policier en civil. J'ai démissionné et me voilà maintenant devenu immigrant vers l'un des nouveaux mondes… Dis-moi, Daneel, pourquoi n'es-tu pas venu avec le Dr Fastolfe lors de son dernier voyage sur la Terre il y a trois ans ?

— Le Dr Fastolfe en avait décidé ainsi. Il avait décidé d'emmener Giskard.

— J'ai été déçu, Daneel.

— Il m'aurait été agréable de vous voir, camarade Elijah, mais le Dr Fastolfe m'a dit par la suite que le voyage avait été un grand succès et sa décision avait peut-être été la bonne.

Ce fut vraiment un succès, Daneel. Avant sa visite, le gouvernement de la Terre n'était pas très décidé à collaborer à la Colonisation mais désormais toute la planète palpite et bourdonne et, par millions, les habitants brûlent de partir. Nous ne possédons pas les vaisseaux suffisants pour les transporter tous – même avec l'aide d'Aurora – et nous ne disposons pas des mondes pour les recevoir tous car il faut adapter chaque monde. Aucun d'entre eux ne pourrait recevoir une communauté humaine sans être modifié. Celui sur lequel je me rends est trop pauvre actuellement en oxygène et nous allons devoir vivre dans des villes sous dôme pendant une génération en attendant qu'une végétation

de type terrien pousse sur toute la planète.

Ses yeux se tournaient de plus en plus souvent vers Gladïa qui se tenait là, souriante.

— Il faut s'y attendre, dit Daneel. D'après ce que j'ai appris de l'histoire humaine, les mondes spatiens ont également traversé une période de terra-formation.

— Sans aucun doute ! Et grâce à cette expérience on peut désormais mener le processus à bien beaucoup plus rapidement... Mais voudrais-tu demeurer quelques instants dans la cabine de pilotage, Daneel ? Il faut que je parle à Gladïa.

— Certainement, camarade Elijah.

Daneel passa le seuil voûté qui donnait dans la cabine de pilotage et Baley regarda Gladïa, l'air interrogateur et en lui faisant un geste latéral de la main.

Elle comprit parfaitement et s'avança, effleurant le contact qui, sans bruit, isola la cabine. Ils se retrouvèrent vraiment seuls.

— Gladïa ! dit Baley en lui tendant les bras. Elle prit les mains d'Elijah dans les siennes, sans même songer qu'elle était dégantée.

— Si Daneel était demeuré avec nous, il ne nous aurait pas gênés, dit-elle.

— Pas physiquement. Il m'aurait gêné psychologiquement ! (Baley eut un sourire triste et ajouta :) Pardonnez-moi, Gladïa, il fallait que je parle d'abord à Daneel.

— Vous le connaissez depuis plus longtemps. Il a la priorité, répondit-elle doucement.

— Ce n'est pas le cas... mais il est sans défense. Si je vous ennuie, Gladïa, vous pouvez me gifler si cela vous chante. Pour Daneel, c'est impossible. Je peux l'ignorer, lui ordonner de sortir, le traiter comme s'il était un robot, il sera forcé de m'obéir tout en restant le même camarade loyal et résigné.

— En fait, c'est *bien* un robot, Elijah.

— Jamais pour moi, Gladïa. Mon esprit sait parfaitement que c'est un robot et qu'il est dépourvu de sentiments au sens humain du terme, mais mon cœur le considère comme un être humain et je dois le traiter comme tel. Je demanderais bien au Dr Fastolfe de me laisser emmener Daneel avec moi, mais on n'admet aucun robot sur les nouveaux mondes des Coloniens.

— Songeriez-vous à m'emmener avec vous, Elijah ?

— Pas de Spatiens non plus.

— Il semble que vous, les Terriens, soyez tout aussi exagérément exclusifs que nous le sommes. Elijah acquiesça tristement.

— Folie de part et d'autre, dit-il. Mais même si nous étions sensés, je ne vous emmènerais pas. Vous ne pourriez supporter cette vie et je ne serais jamais certain que vos mécanismes immunitaires vous protégeraient efficacement. Je craindrais que vous risquiez de mourir rapidement de quelque infection mineure ou que vous viviez trop longtemps et voyiez nos générations disparaître... Pardonnez-moi, Gladïa.

— De quoi, cher Elijah ?

— De... ceci. (Il étendit les bras, les paumes des mains en l'air.) D'avoir demandé à vous voir.

— Mais, j'en suis heureuse. Je voulais vous voir.

— Je sais. J'ai bien essayé de ne pas vous rencontrer, mais j'ai été déchiré à l'idée de me trouver dans l'espace et de ne pas m'arrêter sur Aurora. Et cependant cela n'apporte rien de bon, Gladïa. Cela va seulement se traduire par une autre séparation, ce qui me déchire également. C'est pourquoi je ne vous ai jamais écrit, pourquoi je n'ai jamais tenté de vous joindre par hyperonde. Vous avez certainement dû en être surprise.

Pas vraiment. Je suis d'accord avec vous sur le fait que c'était inutile. Cela n'aurait servi qu'à rendre les choses infiniment plus difficiles. Cependant, je vous ai écrit plusieurs fois.

— Vraiment ? Je n'ai jamais reçu la moindre lettre.

— Je n'ai jamais posté la moindre lettre. Après les avoir écrites, je les détruisais.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, Elijah, aucune correspondance privée ne peut quitter Aurora pour la Terre sans passer entre les mains de la censure et je ne vous ai pas écrit une seule lettre que j'aurais voulu que la censure lise. Si vous m'aviez écrit, je vous assure qu'aucune lettre ne me serait parvenue, quelque innocente qu'elle ait pu être. Je pensais que c'était là la raison pour laquelle je n'ai jamais rien reçu. Maintenant que je sais que vous n'étiez pas conscient de la situation, je suis terriblement heureuse que vous n'ayez pas été assez fou pour essayer de garder le contact avec moi. Vous auriez mal interprété le fait que je ne vous réponde pas.

— Comment se fait-il que je puisse vous voir maintenant ?

— Pas légalement, je puis vous l'assurer. J'ai utilisé le vaisseau personnel du Dr Fastolfe et j'ai pu ainsi passer les gardes-frontières sans

qu'on m'arrête. Si ce vaisseau n'avait pas appartenu au Dr Fastolfe, on m'aurait arrêtée et fait rebrousser chemin. Je pensais que vous aviez compris cela également, et que c'était la raison pour laquelle vous aviez pris contact avec le Dr Fastolfe plutôt que de tenter de me toucher directement.

Je n'ai rien compris. Je demeure là, confus de la double ignorance qui m'a préservé. De la triple ignorance, en fait, car j'ignorais la combinaison hyperonde permettant de vous joindre directement et je ne pouvais vaincre la difficulté de trouver la combinaison sur la Terre. Je n'aurais pu vous parler en privé et on se livrait déjà à bien trop de commentaires, dans la Galaxie, sur vous et moi, du fait de ce stupide drame en hyperonde qu'on a mis en ondes après Solaria. Sans quoi, je vous assure, j'aurais essayé. J'avais la combinaison du Dr Fastolfe, cependant, et une fois en orbite autour d'Aurora, j'ai aussitôt pris contact avec lui.

— Quoi qu'il en soit, nous sommes là, dit-elle en s'asseyant au bord de sa couchette et en lui tendant les mains.

Baley les prit et essaya de s'asseoir sur un tabouret qu'il avait rapproché d'un pied mais elle l'attira avec insistance et il s'assit à côté d'elle.

— Comment cela va-t-il, Gladïa ? demanda-t-il gauchement.

— Très bien. Et pour vous, Elijah ?

— Je me fais vieux. Je viens de fêter mon cinquantième anniversaire il y a à peine trois semaines.

— Cinquante ans, ce n'est pas… commença-t-elle.

— Pour un Terrien, c'est vieux. Notre vie est brève, savez-vous ?

— Même pour un Terrien, cinquante ans ce n'est pas vieux. Vous n'avez pas changé.

— C'est gentil de me le dire, mais moi je sais bien où ça grince. Gladïa…

— Oui, Elijah ?

— Il faut que je vous pose une question : est-ce que vous et Santirix Gremionis…

Gladïa sourit et acquiesça d'un signe de tête.

— Il est devenu mon mari. J'ai suivi votre conseil.

— Et cela a-t-il bien marché ?

— Assez, oui. La vie est agréable.

— Parfait. J'espère que cela durera.

— Rien ne dure des siècles, Elijah, mais cela pourrait durer des

années ; peut-être même des décennies.

— Des enfants ?

— Pas encore. Mais votre famille à vous, monsieur l'homme marié ? Votre fils ? Votre femme ?

— Bentley est parti pour les colonies il y a deux ans. En fait, je vais le rejoindre. Il fait partie des personnalités dans le monde où je me rends. Il n'a que vingt-quatre ans et on lui manifeste déjà du respect. (Un sourire passa dans le regard de Baley.) Je crois qu'il va falloir que je lui donne du Votre Honneur. En public, au moins.

— Parfait. Et Mme Baley ? Est-elle avec vous ?

— Jessie ? Non. Elle ne veut pas quitter la Terre. Je lui ai dit qu'il nous faudrait vivre sous des dômes pendant assez longtemps, ce qui ne changerait pas grand-chose par rapport à la Terre. Primitive, bien sûr. Mais peut-être changera-t-elle d'avis en son temps. Je vais m'installer aussi confortablement que possible et après cela je demanderai à Bentley de retourner sur Terre et de la ramener. Elle se sentira peut-être assez seule d'ici là pour souhaiter venir, Nous verrons bien.

— Mais en attendant vous êtes seul.

— Il y a plus de cent autres immigrants à bord et je ne suis pas vraiment seul.

— Mais ils se trouvent derrière la cloison d'arrimage. Et je suis seule, moi aussi.

Baley jeta un bref regard involontaire vers la cabine de pilotage et Gladïa dit :

— Sauf en ce qui concerne Daneel, bien sûr, qui se trouve de l'autre côté de cette porte et qui *est* un robot, quelle que soit l'intensité avec laquelle vous le considérez comme une personne… Vous n'avez certainement pas demandé à me voir pour que nous nous bornions à échanger des nouvelles de nos familles respectives.

Le visage de Baley se fit grave, presque anxieux.

— Je ne peux vous demander…

Eh bien, c'est moi qui vous le demande. On n'a pas vraiment conçu cette étroite couchette pour se livrer à des activités amoureuses mais vous prendrez le risque d'en choir, je l'espère.

— Gladïa, je ne peux nier que… dit Baley, hésitant.

— Elijah, n'allez pas vous lancer dans une longue dissertation pour satisfaire les exigences de votre morale de Terrien. Je m'offre à vous selon la coutume auroraine. C'est votre droit le plus absolu de refuser et je n'aurai aucun droit de vous demander les raisons de ce refus – sauf que je

poserai la question avec davantage d'insistance. J'ai décidé que le droit de refuser n'appartient qu'aux Aurorains. Je ne l'accepterai pas d'un Terrien.

— Je ne suis plus un Terrien, Gladïa, soupira Baley.

— Je suis moins disposée encore à l'accepter d'un misérable émigrant en route pour une planète barbare où il lui faudra se tapir sous un dôme. Elijah, nous avons eu si peu de temps, et nous avons si peu de temps maintenant. Et je ne vous reverrai peut-être jamais. Cette rencontre est si totalement inattendue que ce serait un crime cosmique que d'en faire fi.

— Gladïa, vous voulez vraiment d'un vieil homme ?

— Elijah, vous voulez vraiment que je vous supplie ?

— Mais j'ai honte.

— Eh bien, fermez les yeux.

— Je veux dire de moi-même, de mon corps décrépit.

— Eh bien, souffrez. Votre sotte opinion de vous-même ne me concerne pas.

Et elle jeta ses bras autour de lui au moment même où sa robe s'ouvrait.

5c

Gladïa prit conscience, simultanément, d'un certain nombre de choses.

Elle prit conscience du prodige de la fidélité car Elijah était exactement tel qu'elle se le rappelait. Ces cinq années n'avaient rien changé. Elle n'avait pas vécu dans une aura sublimée par le souvenir. C'était bien Elijah.

Elle prit conscience, également, du mystère de la différence. Elle ressentit davantage le fait que Santirix Gremionis, bien que dépourvu de toute imperfection majeure qu'elle pût définir, n'était qu'imperfection. Santirix était affectueux, aimable, raisonnable, assez intelligent – et parfaitement fade. Pourquoi fade, elle n'aurait pu le dire, mais rien de ce qu'il faisait ou disait ne l'excitait autant que l'excitait Baley, même lorsqu'il ne faisait rien, ne disait rien. Baley était plus âgé, beaucoup plus vieux physiologiquement, moins séduisant que Santirix et, plus encore, Baley traînait avec lui cet air d'indéfinissable décrépitude – ce halo de vieillissement rapide et de vie brève caractéristique des Terriens. Et malgré cela…

Elle prit conscience de la sottise des hommes, d'Elijah qui l'approchait avec hésitation, totalement inconscient de l'effet qu'il produisait sur elle.

Elle prit conscience de son absence, car il était allé parler à Daneel, qui devait être le dernier avec lequel il s'entretînt, comme il avait été le premier. Les Terriens craignaient et détestaient les robots et malgré cela, Elijah, qui savait pertinemment que Daneel était un robot, le traitait comme une personne. D'un autre côté, les Spatiens, qui eux aimaient les robots et ne se sentaient jamais tout à fait à l'aise en leur absence, n'y pensaient jamais que comme à des machines.

Surtout, elle prit conscience du temps. Elle savait que s'étaient écoulées exactement trois heures et vingt-cinq minutes depuis qu'Elijah avait pénétré dans le petit vaisseau du Dr Fastolfe et, bien pis, elle savait qu'il ne pourrait plus s'écouler que peu de temps encore.

Plus longtemps elle demeurait absente d'Aurora, plus longtemps le vaisseau de Baley demeurait en orbite et plus existaient de risques que quelqu'un s'en rende compte – ou si l'on s'en était déjà rendu compte, comme cela paraissait probable, plus on pouvait craindre que la curiosité pique quelqu'un et que ce quelqu'un fasse des recherches. Et dans ce cas Fastolfe allait se trouver bien ennuyé.

Baley émergea de la cabine de pilotage et jeta à Gladïa un regard triste.

— Il me faut partir maintenant, Gladïa, dit-il.

— Je le sais très bien.

— Daneel prendra soin de vous. Il sera votre ami et votre protecteur et vous devez être son amie… pour moi. Mais c'est Giskard que je veux que vous écoutiez. C'est lui qui doit être votre conseiller.

— Pourquoi Giskard ? Je ne suis pas sûre de l'aimer, demanda Gladïa en fronçant les sourcils.

— Je ne vous demande pas de l'aimer Je vous demande de lui faire confiance.

— Mais pourquoi cela, Elijah ?

— Je ne peux vous en donner la raison. Pour cela, vous devez me faire confiance à moi aussi.

Ils se regardèrent, sans rien ajouter, comme si le silence suspendait le temps, leur permettait de se raccrocher aux secondes, de les immobiliser.

Mais cela ne pouvait durer.

— Vous ne regrettez pas… ? demanda Baley.

— Comment pourrais-je regretter, murmura-t-elle, alors que je ne vous reverrai peut-être jamais ?

Baley fit mine de répondre, mais elle posa sur sa bouche son petit poing fermé.

— Pas de mensonge inutile. Je ne vous reverrai peut-être jamais.

Et jamais elle ne l'avait revu. Jamais !

6

Péniblement, elle se sentit ramenée, à travers toutes ces années perdues, dans le présent.

Jamais je ne l'ai revu, pensa-t-elle. Jamais !

Il y avait si longtemps qu'elle se protégeait de cette amère douceur et voilà qu'elle la retrouvait – plus amère que douce, parce qu'elle avait reçu cet homme, ce Mandamus, parce que Giskard lui avait demandé de le recevoir et parce qu'elle était obligée de faire confiance à Giskard. Il s'agissait de son ultime requête.

Elle se concentra sur le présent. (Combien de temps s'était-il écoulé ?)

Mandamus la regardait, avec froideur.

— A en juger par votre réaction, madame Gladïa, c'est bien la vérité. Vous n'auriez pu l'exprimer plus clairement.

— Qu'est-ce qui est la vérité ? De quoi parlez-vous ?

— Du fait que vous avez vu le Terrien Elijah Baley cinq ans après sa visite à Aurora. Que son vaisseau se trouvait en orbite autour d'Aurora ; que vous êtes allée le voir et que vous vous trouviez avec lui à l'époque où fut conçu votre fils.

— Quelle preuve en avez-vous ?

— Madame, ce ne fut pas un secret absolu. On avait détecté le vaisseau du Terrien sur orbite. On a détecté l'appareil de Fastolfe au cours de son vol. On a observé son arrimage. Ce n'était pas Fastolfe qui se trouvait à bord et l'on a présumé que c'était vous. L'influence du Dr Fastolfe était assez grande pour que cela demeure secret.

— Dans ce cas, il n'y a pas de preuve.

— Néanmoins, le Dr Amadiro a consacré les deux derniers tiers de sa vie à suivre les mouvements du Dr Fastolfe avec les yeux de la haine. On a toujours compté d'importants personnages de l'administration qui étaient de tout cœur avec la politique du Dr Amadiro tendant à réserver la Galaxie aux Spatiens. Ils lui rapportaient tranquillement tout ce qu'ils pensaient qu'il aimerait connaître. Le Dr Amadiro a appris votre petite

escapade presque au moment même où elle se produisait.

— Ce n'est toujours pas une preuve. La simple parole d'un petit fonctionnaire à l'affût d'une faveur ne compte pas. Amadiro n'a rien fait parce que bien qu'il sût, il n'avait pas de preuve.

— Aucune preuve qui lui eût permis d'accuser quiconque d'infraction ; aucune preuve qui lui eût permis de mettre Fastolfe dans l'embarras ; mais cette preuve est néanmoins suffisante pour me soupçonner d'être un descendant de Baley et briser ma carrière.

— Vous pouvez cesser de vous inquiéter, dit amèrement Gladïa. Mon fils est bien le fils de Santirix Gremionis, un authentique Aurorain, et c'est de ce fils de Gremionis que vous descendez.

— Convainquez-moi, madame. Je ne demande pas mieux. Convainquez-moi que vous vous êtes précipitée en orbite, que vous avez passé des heures seule avec le Terrien et que, pendant tout ce temps, vous avez bavardé – politique, peut-être – ou évoqué le bon vieux temps et les amis communs, ou raconté des histoires drôles ; et que pas un seul instant vous ne vous êtes touchés. Convainquez-moi.

— Ce que nous avons fait était sans importance, alors épargnez-moi votre ironie. A l'époque où je l'ai vu, j'étais déjà enceinte de mon mari. Je portais un fœtus de trois mois, un fœtus aurorain.

— Pouvez-vous le prouver ?

— Pourquoi le devrais-je ? La date de naissance de mon fils figure dans les registres et Amadiro doit avoir la date de ma visite au Terrien.

— On la lui a dite, à l'époque, mais comme je le précisais il s'est écoulé près de vingt décennies depuis lors et il ne s'en souvient pas exactement. La visite ne figure dans aucun registre et on ne peut s'y référer. Je crains que le Dr Amadiro préfère croire que vous étiez avec le Terrien neuf mois avant la naissance de votre fils.

— Six mois.

— Prouvez-le.

— Je vous en donne ma parole.

— Cela ne suffit pas.

— Eh bien, dans ce cas… Daneel, tu étais avec moi. Quand ai-je rencontré Elijah Baley ?

— Madame Gladïa, c'était cent soixante-treize jours avant la naissance de votre fils.

— Soit un peu moins de six mois avant la naissance, dit Gladïa.

— Cela ne suffit pas.

— La mémoire de Daneel est parfaite, ainsi qu'on peut aisément le

démontrer, dit Gladïa avec un mouvement hautain du menton. Et la déclaration d'un robot est considérée comme faisant foi devant les tribunaux d'Aurora.

— La question n'intéresse pas et n'intéressera pas les tribunaux. Et pour le Dr Amadiro, la mémoire de Daneel ne compte pas. C'est le Dr Fastolfe qui l'a construit et entretenu pendant près de deux siècles. Nous ignorons quelles modifications ont pu être introduites ou si l'on n'a pas donné instruction à Daneel de traiter des questions relatives au Dr Amadiro.

— Eh bien, réfléchissez donc, jeune homme. Les Terriens nous sont génétiquement différents. Nous constituons virtuellement deux espèces différentes. Nous ne sommes pas interfertiles.

— Ce n'est pas prouvé.

— Eh bien, dans ce cas, il existe des enregistrements génétiques. Ceux de Darrel existent ; ceux de Santirix existent. Comparez-les. Si mon ex-mari n'était pas son père, les différences génétiques le feraient apparaître clairement.

— Les enregistrements génétiques ne sont pas à la disposition de n'importe qui, vous le savez.

— Amadiro n'est pas à ce point sensible à des considérations d'éthique. Il possède l'influence nécessaire pour les consulter sans en avoir le droit… Ou craint-il de voir s'effondrer son hypothèse ?

— Quelle qu'en soit la raison, madame, il ne violera pas le droit aurorain à la vie privée.

— Eh bien, dans ce cas allez donc vous étouffer dans le vide spatial. Si votre Amadiro refuse de se laisser convaincre, cela ne me regarde pas. Vous, du moins, devriez être convaincu et il vous appartient de convaincre Amadiro. Si vous n'y parvenez pas et si votre carrière n'évolue pas comme vous le souhaiteriez, je puis vous donner l'assurance que je m'en moque éperdument.

— Cela ne me surprend pas. Je n'attends rien de plus. Et, à cet égard, je suis convaincu, moi. J'espérais simplement que vous me fourniriez quelque preuve qui puisse convaincre le Dr Amadiro. Cela n'a pas été le cas.

Gladïa haussa dédaigneusement les épaules.

— J'utiliserai donc d'autres méthodes, dit Mandamus.

— Je suis heureuse que vous en ayez d'autres, observa froidement Gladïa.

— Moi aussi, dit Mandamus à voix basse, comme inconscient d'une

autre présence en face de lui. Il me reste de puissantes méthodes.

— Parfait. Je vous suggère de faire chanter Amadiro. On ne doit pas manquer de matière à chantage avec lui.

— Ne soyez pas stupide, dit Mandamus, levant le regard, les sourcils soudain froncés.

— Vous pouvez vous retirer, maintenant, dit Gladïa. Je pense en avoir assez supporté de vous. Sortez de mon établissement !

— Attendez ! dit Mandamus, levant les bras. Je vous ai dit au début que je voulais vous voir pour deux raisons – l'une personnelle, l'autre concernant l'Etat. J'ai consacré bien trop longtemps à la première, mais je dois vous demander cinq minutes pour discuter de la seconde.

— Je ne vous accorderai pas plus de cinq minutes.

— Quelqu'un d'autre veut vous voir. Un Terrien… ou tout au moins un membre de l'un des mondes coloniens, un descendant des Terriens.

— Dites-lui donc que ni les Terriens ni leurs descendants coloniens ne sont admis sur Aurora et congédiez-le. Pourquoi faut-il que je le voie ?

— Malheureusement, madame, au cours des deux derniers siècles la balance du pouvoir a quelque peu penché dans l'autre sens. Ces Terriens possèdent davantage de mondes que nous – et ils ont toujours compté une population plus importante. Ils ont davantage de vaisseaux, bien que moins modernes que les nôtres, et du fait de la brièveté de leur vie et de leur fécondité, ils sont apparemment plus disposés à mourir que nous le sommes.

— Je ne crois pas à cette dernière affirmation.

— Pourquoi cela ? demanda Mandamus avec un petit sourire. Pour eux, huit décennies comptent moins que quarante. Quoi qu'il en soit, il nous faut le traiter poliment, beaucoup plus que nous fûmes jamais tenus de le faire à l'époque d'Elijah Baley. Si cela peut vous réconforter, c'est la politique de Fastolfe qui a créé cette situation.

Au nom de qui parlez-vous, au fait ? Est-ce Amadiro qui doit maintenant se contraindre à se montrer poli avec les Coloniens ?

— Non, en fait il s'agit du Conseil.

— Etes-vous le porte-parole du Conseil ?

— Pas officiellement, mais on m'a demandé de vous en informer… officieusement.

— Et si je reçois le Colonien ? Pourquoi veut-il me voir ?

— Cela, nous l'ignorons, madame. Nous comptons sur vous pour nous le dire. Vous devez le voir, découvrir ce qu'il veut et nous informer.

— Qui cela, « nous » ?

— Comme je l’ai dit, le Conseil. Le Colonien sera ici, à votre établissement, ce soir.

— Vous semblez penser que je n’ai pas d’autre choix que d’accepter ce rôle d’informatrice.

Mandamus se leva, sa mission manifestement terminée.

— Vous ne serez pas une « informatrice ». Vous ne devez rien à ce Colonien. Vous ne faites qu’informer votre gouvernement, comme devrait être désireux – avide même – de le faire tout citoyen aurorain loyal. Vous ne voudriez pas que le Conseil croie que votre origine solarienne influe le moins du monde sur votre patriotisme aurorain ?

— Monsieur, je suis auroraine depuis plus de quatre fois votre âge.

— Sans doute, mais vous êtes née et avez grandi sur Solaria. Vous présentez cette anomalie insolite : une Auroraine d’origine étrangère, et il est difficile de l’oublier. Cela est d’autant plus vrai que le Colonien souhaite vous voir, vous, plutôt que quiconque d’autre sur Aurora, précisément parce que vous êtes d’origine solarienne.

— Comment le savez-vous ?

On peut le présumer avec suffisamment de certitude. Il vous appelle « la femme solarienne ». Nous sommes curieux de savoir pourquoi cela signifie quelque chose pour lui, maintenant que Solaria n’existe plus.

— Demandez-le-lui.

— Nous préférons vous le demander – après que vous l’aurez vu. Maintenant, je dois solliciter la permission de me retirer et vous remercier pour votre hospitalité.

Gladïa approuva de la tête, avec une certaine raideur.

— Je vous permets de vous retirer de meilleur gré que je ne vous ai accordé l’hospitalité, dit-elle.

Mandamus s’avança dans le couloir conduisant à l’entrée principale, suivi de près par ses robots.

Il marqua une pause juste avant de sortir, se retourna et dit :

— J’ai failli oublier…

— Quoi donc ?

— Le Colonien qui souhaite vous voir s’appelle, par une curieuse coïncidence, Baley.

CHAPITRE 3

La crise

7

Daneel et Giskard, avec une courtoisie toute robotique, accompagnèrent Mandamus et ses robots jusqu'à la limite de l'établissement. Après quoi, puisqu'ils se trouvaient dehors, ils firent le tour des lieux, s'assurant que les robots de moindre importance étaient bien à leur place et prenant note du temps. (Nuageux et un peu frais pour la saison.)

— Le Dr Mandamus a ouvertement admis que les mondes coloniens sont maintenant plus puissants que les mondes spatiens, dit Daneel. Je ne l'aurais pas cru.

Moi non plus, dit Giskard. J'étais convaincu que les Coloniens deviendraient plus puissants, comparés aux Spatiens, parce que Elijah Baley l'avait prédit voilà de nombreuses décennies, mais je ne voyais pas comment déterminer quand le fait apparaîtrait manifeste au Conseil aurorain. Il me semblait que l'inertie sociale ne ferait que renforcer la conviction du Conseil de la supériorité des Spatiens bien après que cela aurait cessé d'être, mais je ne parvenais pas à préciser combien de temps exactement ils continueraient à se leurrer.

— Je suis surpris que le camarade Elijah ait prévu cela il y a si longtemps.

— Les humains ont une manière de penser, pour ce qui concerne les humains, que nous n'avons pas.

Si Giskard avait été humain, sa remarque eût pu être teintée de regret ou d'envie, mais étant un robot il ne faisait qu'énoncer un fait. Il poursuivit :

— J'ai tenté d'acquérir la connaissance, sinon la manière de penser, en lisant l'histoire humaine en détail. On doit sûrement trouver, enfouies quelque part dans la longue histoire des événements humains, les Lois de l'Humanique, équivalentes à nos Trois Lois de la Robotique.

— Madame Gladïa m'a dit un jour que c'était là nourrir un espoir impossible, dit Daneel.

— C'est bien possible, ami Daneel, car bien qu'il me semble que doivent exister de telles Lois de l'Humanique, je ne peux les découvrir. Chaque fois que je tente une généralisation, si large et simple soit-elle, elle comporte de nombreuses exceptions. Mais si de telles Lois existent et que je puisse les découvrir, je pourrais mieux comprendre les humains et être plus confiant dans le fait que j'obéis mieux aux Trois Lois.

— Puisque le camarade Elijah comprenait les humains, il devait avoir quelque connaissance des Lois de l'Humanique.

— Vraisemblablement. Mais il le savait grâce à quelque chose que les humains appellent l'intuition, mot que je ne comprends pas, qualifiant un concept dont j'ignore tout. On peut penser qu'elle se situe au delà de la raison et je ne dispose que de la raison.

7a

Et de la mémoire !

D'une mémoire qui ne fonctionnait pas comme la mémoire humaine, bien sûr. Il lui manquait cette imperfection, cet aspect déconcertant, ces additions et soustractions dictées par l'intérêt personnel et les désirs qu'on souhaite réalité, sans parler des doutes, des lacunes, des marches arrière qui peuvent faire de la mémoire une longue rêverie éveillée.

La mémoire robotique marquait les événements exactement tels qu'ils se produisaient, mais beaucoup plus rapidement. Les secondes se déroulaient en nanosecondes, de sorte que l'on pouvait revivre le cours de ces événements avec une précision et une rapidité telles que la conversation ne souffrait aucune interruption perceptible.

Comme il l'avait fait bien des fois, Giskard revivait cette visite sur la Terre, essayant toujours de comprendre comment Elijah Baley pouvait, avec désinvolture, prévoir l'avenir. Giskard ne comprenait toujours pas.

La Terre !

Fastolfe arriva sur la Terre à bord d'un vaisseau de guerre aurorain avec toute une suite de passagers, humains et robots. Une fois en orbite, cependant, seul Fastolfe prit le module pour atterrir. Des injections avaient stimulé son mécanisme immunitaire et il portait les indispensables gants, combinaison, lentilles de contact et obturateurs nasaux. Avec cela, il se sentait davantage à l'abri mais aucun autre Aurorain ne souhaita se joindre à lui pour faire partie de la délégation.

Fastolfe haussa les épaules car il lui parut (comme il l'expliqua plus tard à Giskard) qu'il serait davantage le bienvenu s'il arrivait seul. Une délégation rappellerait désagréablement aux Terriens la triste époque (pour eux) de Spacetown, quand les Spatiens disposaient d'une base permanente sur Terre et dominaient directement le monde.

Fastolfe emmena cependant Giskard avec lui. Il eût été inconcevable d'arriver sans robot, même pour Fastolfe. Et arriver avec plus d'un robot eût accentué davantage encore le sentiment antirobots des Terriens qu'il espérait voir et avec lesquels il avait l'intention de négocier.

D'abord, bien sûr, il rencontrerait Elijah Baley, qui constituait son lien avec la Terre et ses habitants. Cela, c'était le prétexte rationnel justifiant la rencontre. La véritable raison, c'était simplement que Fastolfe souhaitait beaucoup revoir Baley ; il lui devait beaucoup, sans aucun doute.

(Que Giskard voulût voir Baley et qu'il eût quelque peu influé sur les émotions et impulsions du cerveau de Fastolfe pour y parvenir, Fastolfe ne pouvait le savoir – ni même l'imaginer.)

Baley les attendait à l'atterrissage, accompagné d'un petit groupe d'officiels terriens, et il fallut donc sacrifier d'abord aux ennuyeuses exigences de la politesse et du protocole. Ce ne fut que quelques heures plus tard que Baley et Fastolfe purent se retrouver seuls et cela aurait bien pu traîner davantage sans la douce et insensible intervention de Giskard – simple effleurement sur l'esprit des plus importants de ces officiels qui se rasaient manifestement. (Il était toujours plus sûr de se limiter à influer sur un sentiment déjà présent. Cela ne nuisait pratiquement jamais.)

Baley et Fastolfe se tenaient dans l'intimité d'un petit salon privé, d'ordinaire réservé aux seuls officiels du gouvernement. On pouvait choisir par ordinateur son menu qui était alors servi par des porteurs électroniques.

— Très moderne, dit Fastolfe avec un sourire, mais ces serveurs ne sont que de simples robots spécialisés. Je suis surpris que la Terre les utilise. Ils ne sont certainement pas de fabrication spatienne.

— Non, effectivement, répondit gravement Baley. Fabrication locale, si l'on peut dire. On réserve leur utilisation au plus haut niveau et c'est la première occasion qui m'est offerte de les essayer. Ce sera vraisemblablement la dernière.

— Vous serez peut-être élu à un poste important, un jour, et connaîtrez alors quotidiennement ce genre d'expériences.

— Jamais, dit Baley.

On disposa les plats devant chacun des deux hommes et le porteur se révéla suffisamment sophistiqué pour ignorer Giskard qui se tenait impassible derrière la chaise de Fastolfe.

Pendant quelques instants, Baley mangea silencieusement puis il dit, avec une certaine gaucherie.

— Quelle joie de vous revoir, docteur Fastolfe !

— J'ai grand plaisir à vous voir également. Je n'ai pas oublié qu'il y a deux ans, lorsque vous êtes venu sur Aurora, vous êtes parvenu à faire

lever le soupçon qui pesait sur moi de la destruction du robot Jander et à renverser la situation au détriment de mon confiant adversaire, le bon Amadiro.

— J'en tremble encore quand j'y pense, dit Baley. Et bienvenue à toi aussi, Giskard. Je suis sûr que tu ne m'as pas oublié.

— Ce serait tout à fait impossible, monsieur ! s'exclama Giskard.

— Parfait ! Eh bien, docteur, je crois que la situation politique sur Aurora continue à être favorable. Il semble que ce soit le cas d'après les nouvelles que nous avons ici, mais je n'ai guère confiance dans les analyses de la Terre des affaires auroraines.

Vous le pouvez… pour l'instant. Mon parti garde une ferme emprise sur le Conseil. Amadiro continue son opposition maussade mais je pense qu'il faudra des années à son parti pour qu'il se relève du coup que vous lui avez porté. Et comment vont les choses en ce qui vous concerne, vous et la Terre ?

— Assez bien. Dites-moi, docteur Fastolfe… (Le visage de Baley se contracta légèrement, comme s'il était gêné.) Avez-vous amené Daneel avec vous ?

— Désolé, Baley, répondit lentement Fastolfe. Je l'ai amené, mais je l'ai laissé à bord du vaisseau. J'ai pensé qu'il ne serait pas très poli de me faire accompagner par un robot ressemblant autant à un humain. Compte tenu des sentiments aussi profondément antirobots de la Terre, j'ai eu l'impression qu'un robot humaniforme pourrait être considéré comme une véritable provocation.

— Je comprends, soupira Baley.

— Est-il exact que votre gouvernement ait l'intention d'interdire l'usage des robots à l'intérieur des Villes ?

— Je pense que cela arrivera tôt ou tard, avec un délai de grâce, bien sûr, pour atténuer la perte financière et les inconvénients. On limitera les robots aux campagnes où l'on a besoin d'eux dans l'agriculture et les mines. Là aussi, en phase terminale, on pourra les supprimer et le projet prévoit de n'avoir aucun robot dans les nouveaux mondes.

— Au fait, puisque vous parlez des nouveaux mondes, votre fils a-t-il quitté la Terre ?

Oui, il y a quelques mois, avec plusieurs centaines de Coloniens, comme on les appelle. Le monde possède quelque végétation naturelle et une atmosphère faible en oxygène. Apparemment, avec le temps, on pourra le rendre assez semblable à la Terre. En attendant, on a dû installer quelques dômes improvisés, on demande de nouveaux Coloniens

par voie d'annonces et chacun est plongé à fond dans la terraformation. Les lettres de Bentley et d'occasionnels contacts par hyperonde sont encourageants, mais il n'en manque pas moins à sa mère.

— Et vous, Baley, irez-vous ?

— Je ne suis pas persuadé qu'une vie sous un dôme dans un monde étrange constitue exactement l'idée que je me fais du bonheur, docteur Fastolfe je n'ai ni la jeunesse ni l'enthousiasme de Ben – mais je pense que je devrai y aller dans deux ou trois ans. En tout cas, j'ai déjà avisé le Département de mon intention d'émigrer.

— J'imagine que cela doit les ennuyer.

— Pas du tout. C'est ce qu'ils disent, mais ils sont bien contents de se débarrasser de moi. On me connaît trop.

— Et comment réagit le gouvernement de la Terre à cette poussée d'expansionnisme dans la Galaxie ?

— Nerveusement. Il ne l'interdit pas absolument, mais il ne se montre guère coopératif. Il continue de penser que les Spatiens y sont opposés et qu'ils feront quelque chose de désagréable pour y mettre un terme.

— L'inertie sociale, dit Fastolfe. Ils nous jugent selon leur propre comportement de jadis. Nous n'avons certes pas caché que nous encourageons la colonisation de nouvelles planètes par la Terre et que nous avons nous-mêmes l'intention de coloniser d'autres planètes.

— J'espère que vous pourrez expliquer cela à notre gouvernement, dans ce cas... Mais, docteur Fastolfe, une autre question moins importante. Comment va...

— Gladïa ? dit Fastolfe, terminant la phrase en cachant son amusement. Avez-vous oublié son nom ?

— Non, non. J'hésitais simplement à... à...

Elle va bien, et elle vit confortablement. Elle m'a demandé de vous transmettre son bon souvenir, mais j'imagine que vous n'avez pas besoin qu'on vous la rappelle.

— Son origine solarienne ne lui porte pas préjudice, j'espère ?

— Non, pas plus que son rôle dans la perte du Dr Amadiro. C'est plutôt le contraire. Je veille sur elle, je puis vous l'assurer... Mais cela ne m'empêche pas de changer de sujet pour autant, Baley. Que se passera-t-il si l'administration de la Terre continue à s'opposer à l'émigration et l'expansion ? Le processus pourra-t-il se poursuivre malgré cette opposition ?

— C'est possible, mais pas certain. En règle générale, on constate une

sérieuse opposition chez les Terriens. Il est difficile de rompre avec les immenses Villes souterraines qui constituent nos demeures…

— Votre sein.

— Ou notre sein, si vous préférez. Partir pour de nouveaux mondes et devoir vivre pendant des décennies de façon toute primitive, ne jamais connaître le confort au cours de toute sa vie… c'est difficile. Parfois, quand j'y pense, je décide tout simplement de ne pas partir… notamment au cours d'une nuit d'insomnie. Cent fois j'ai pris la décision de ne pas partir et un jour je m'y tiendrai peut-être. Et si cela me gêne, moi, alors que je suis en quelque sorte à l'origine de tout cela, qui pourrait bien partir l'esprit libre et de gaieté de cœur ? Sans l'encouragement du gouvernement ou – pour dire les choses avec une brutale franchise – sans le pied du gouvernement appliqué au bas des reins de la population, tout le projet pourrait bien échouer.

— J'essaierai de persuader votre gouvernement, dit Fastolfe, hochant la tête. Mais si j'échoue ?

Si vous échouez – et si, de ce fait, notre peuple échoue –, dit Baley tristement, il ne restera qu'une seule solution. Les Spatiens eux-mêmes devront coloniser la Galaxie. Il faut que ce soit fait.

— Et seriez-vous satisfait de voir les Spatiens élargir leur influence et emplir la Galaxie tandis que les Terriens demeureront sur leur seule planète ?

— Pas du tout, mais cela serait préférable à la situation actuelle où personne ne s'étend. Il y a bien des siècles, les Terriens se sont rendus en masse sur les étoiles, ils ont fondé certains de ces mondes que l'on appelle maintenant spatiens et ces tout premiers mondes en ont colonisé d'autres. Voilà bien longtemps, cependant, que ni les Spatiens ni les Terriens n'ont réussi à coloniser et développer un nouveau monde. On ne doit pas permettre que cela dure.

— Je suis d'accord. Mais pour quelle raison souhaitez-vous une telle expansion, Baley ?

— J'ai le sentiment que sans expansion d'aucune sorte, l'humanité ne peut progresser. Ce ne doit pas être obligatoirement une expansion géographique, mais c'est là la manière la plus évidente de provoquer d'autres sortes d'expansions, corrélativement. Si l'on peut se lancer dans l'expansion géographique sans que cela se fasse au détriment d'autres êtres intelligents s'il existe des espaces vides où s'étendre, alors pourquoi pas ? S'opposer à l'expansion dans de telles conditions, c'est assurer la décadence.

— C’est donc l’alternative que vous voyez ? L’expansion et l’évolution ? Ou la non-expansion et la décadence ?

— Oui, je crois. Si, donc, la Terre refuse l’expansion, les Spatiens doivent l’accepter. L’humanité, qu’elle soit spatienne ou terrienne, doit s’étendre. J’aimerais que ce soient les Terriens qui se chargent de cette tâche, mais, à défaut, mieux vaut une expansion spatienne que pas d’expansion du tout. C’est soit l’un, soit l’autre.

— Et si l’expansion est le fait des uns mais pas des autres ?

— Dans ce cas, la société à l’origine de l’expansion deviendra de plus en plus forte et l’autre de plus en plus faible.

— En êtes-vous certain ?

— Je crois que ce serait inévitable.

— Je le crois aussi, en effet, dit Fastolfe, hochant la tête. C’est pourquoi je tente de persuader et les Terriens et les Spatiens de s’étendre et d’évoluer. C’est là une troisième solution et, à mon sens, la meilleure.

7b

Dans la mémoire dansèrent, les jours qui suivirent, d'incroyables foules de gens se côtoyant sans arrêt en flots montants et descendants, de rapides Voies Express où l'on montait et d'où l'on descendait, d'interminables conférences avec d'innombrables officiels, des foules de cerveaux.

Particulièrement des foules de cerveaux.

Des foules de cerveaux si denses que Giskard ne parvenait pas à isoler les individus. Des masses de cerveaux se mêlant, se mélangeant en une vaste grisaille vibrante où l'on ne pouvait détecter que des éclats intermittents de suspicion et d'aversion chaque fois que quelqu'un, dans la multitude, s'arrêtait pour le regarder.

Ce n'était que lorsque Fastolfe était en conférence que Giskard pouvait s'occuper des esprits individuels et, bien sûr, c'était cela qui comptait.

La mémoire ralentit sur un point proche de la fin de leur séjour sur la Terre, lorsque Giskard put enfin se retrouver seul avec Baley, pour une fois. Giskard s'arrangea pour influer quelque peu sur certains esprits afin de s'assurer qu'on ne les dérangerait pas pendant un certain temps.

— Je ne me suis pas vraiment désintéressé de toi, Giskard, s'excusa Baley. C'est seulement que je n'ai pas eu l'occasion de me retrouver seul avec toi. Je ne suis pas quelqu'un de très important, sur la Terre, et je ne peux imposer mes allées et venues.

— J'ai, bien sûr, parfaitement compris cela, monsieur, mais nous allons pouvoir disposer de quelques instants, maintenant.

— Parfait. Le Dr Fastolfe me dit que Gladïa va bien. Peut-être me dit-il cela par pure gentillesse, sachant que c'est bien ce que j'espère entendre. Mais je t'ordonne de me dire la vérité. Est-ce que, effectivement, Gladïa va bien ?

— Le Dr Fastolfe vous a dit la vérité, monsieur.

— Et tu te souviens, j'espère, de ma requête lorsqu'on s'est vus pour la dernière fois sur Aurora. Je t'avais demandé de veiller sur Gladïa et de

la protéger.

— L'ami Daneel et moi, monsieur, avons été très attentifs à votre demande. Je me suis arrangé pour que, lorsque le Dr Fastolfe ne sera plus de ce monde, l'ami Daneel et moi-même fassions partie de l'établissement de Mme Gladïa. Nous serons alors dans une meilleure position encore pour la protéger de tout ennui.

— Cela, dit tristement Baley, ce sera pour lorsque je ne serai plus.

— Je comprends cela, monsieur, et je le regrette.

— Oui, mais nous n'y pouvons rien et une crise va se produire – ou peut se produire – avant même cela mais après que mon temps sera révolu, cependant.

— A quoi pensez-vous, monsieur ? Quelle est cette crise ?

— Giskard, il s'agit d'une crise qui peut survenir parce que le Dr Fastolfe est une personne étonnamment persuasive. Ou encore parce qu'il existe un autre facteur qui lui est lié et qui détermine cette tâche.

— Monsieur ?

— Tous les officiels qu'a rencontrés le Dr Fastolfe paraissent maintenant se montrer pleins d'enthousiasme pour l'émigration. Ils n'y étaient pas favorables auparavant, ou s'ils l'étaient, ils manifestaient de vives réserves. Et une fois favorables les dirigeants qui font l'opinion, on est sûr que d'autres suivront. Cela va s'étendre comme une épidémie.

— N'est-ce pas là ce que vous souhaitez, monsieur ?

— Oui, c'est bien cela, mais ça l'est presque beaucoup trop. Nous allons nous répandre dans la Galaxie mais que se passera-t-il si les Spatiens n'en font pas autant ?

— Pourquoi ne le feraient-ils pas ?

— Je ne sais pas. J'émets une simple supposition, j'envisage une possibilité. Que se passera-t-il s'ils ne le font pas ?

— La Terre et les mondes où s'établiront les Terriens deviendront alors plus puissants, selon ce que je vous ai entendu dire.

— Et les Spatiens deviendront plus faibles. Nous connaîtrons cependant une période pendant laquelle les Spatiens demeureront plus forts que la Terre et ses Coloniens, encore que la marge risque de devenir de plus en plus étroite. En fin de compte, les Spatiens percevront inévitablement les Terriens comme représentant un danger croissant. Alors, les mondes spatiens décideront sûrement qu'il convient d'arrêter la Terre et les Coloniens avant qu'il ne soit trop tard et il leur paraîtra utile de prendre des mesures drastiques. Ce sera là une période de crise qui déterminera toute l'histoire future de l'humanité.

Je comprends votre point de vue, monsieur. Baley demeura un instant plongé dans un silence pensif puis il demanda en un murmure, comme s'il craignait d'être entendu :

— Qui connaît tes capacités ?

Parmi les humains, vous seul, et vous ne pouvez le dire aux autres.

— Je sais parfaitement que je ne le peux pas. Le fait est, cependant, que c'est toi et non Fastolfe qui as manigancé le changement qui a fait de chaque officiel avec lequel tu as été en contact un partisan de l'émigration. Et c'est afin d'en arriver là que tu t'es arrangé pour que Fastolfe t'emmène, toi, plutôt que Daneel, avec lui sur la Terre. Tu étais indispensable et Daneel aurait pu constituer une source d'ennuis.

— J'ai jugé nécessaire de réduire le personnel au minimum, expliqua Giskard, afin de rendre moins pénible ma tâche consistant à émousser la susceptibilité des Terriens. Je regrette l'absence de Daneel, monsieur. Je ressens pleinement votre déception de ne pouvoir lui souhaiter la bienvenue.

— Ma foi, dit Baley en hochant la tête, j'en comprends la nécessité et je compte sur toi pour expliquer à Daneel qu'il m'a beaucoup manqué. Quoi qu'il en soit, j'insiste. Si la Terre se lance dans une grande politique de colonisation et si les Spatiens sont distancés dans la course à l'expansion, c'est toi qui porteras la responsabilité de cet état de fait et par conséquent de la crise qui s'ensuivra inévitablement. C'est pourquoi tu dois considérer de ta responsabilité d'utiliser tes capacités pour protéger la Terre lorsque viendra la crise.

— Je ferai mon possible, monsieur.

— Et si tu y parviens, Amadiro ou ses successeurs pourront s'en prendre à Gladïa. Tu ne dois pas oublier de la protéger, non plus.

— Daneel et moi n'oublierons pas.

— Merci, Giskard.

Et ils se séparèrent.

Lorsque Giskard, suivant Fastolfe, pénétra dans le module pour entamer le voyage de retour vers Aurora, il revit Baley. Cette fois, il n'eut pas l'occasion de lui parler.

Baley lui fit un signe de la main et lui souffla : « Souviens-toi ».

Giskard lut les mots sur ses lèvres et décela en outre l'émotion qu'ils recelaient.

Après quoi Giskard ne revit jamais Baley. Jamais.

8

Giskard n'avait jamais trouvé la possibilité de feuilleter les intenses images de cette visite sur la Terre sans les faire suivre des images de la visite cruciale rendue à Amadiro à l'Institut de Robotique.

Il n'avait pas été facile d'arranger une telle rencontre. Amadiro, qui ressentait lourdement l'amertume de la défaite, ne voulut pas augmenter encore son humiliation en se rendant à l'établissement de Fastolfe.

— Eh bien, dans ce cas, avait dit Fastolfe à Giskard, je peux me permettre de me montrer magnanime dans la victoire. C'est moi qui irai à lui. En outre, il faut que je le voie.

Fastolfe était membre de l'Institut de Robotique depuis que Baley était parvenu à écraser Amadiro et ses ambitions politiques. En échange, Fastolfe avait transmis à l'Institut toutes les données concernant la fabrication et la maintenance des robots humaniformes. On en avait fabriqué un certain nombre, après quoi le projet avait été abandonné et Fastolfe en avait été irrité.

Fastolfe avait eu tout d'abord l'intention d'arriver à l'Institut sans robots pour l'accompagner. Il se serait placé, sans protection et pour ainsi dire nu, au milieu de ce qui demeurait la place forte du camp ennemi. Cela aurait constitué un signe d'humilité et de confiance, mais également l'indice d'une totale assurance et Amadiro l'aurait bien compris. Fastolfe, absolument seul, aurait fait la démonstration de sa certitude qu'Amadiro, avec toutes les ressources de son Institut à sa disposition, n'oserait pas toucher à son seul ennemi arrivant imprudemment et sans défense à portée de sa main.

Et cependant, en fin de compte, Fastolfe, sans trop savoir pourquoi, avait décidé que Giskard l'accompagnerait.

Amadiro paraissait avoir perdu un peu de poids depuis la dernière fois que Fastolfe l'avait vu, mais il n'en demeurait pas moins un être formidable, grand et solidement bâti. Il n'avait plus ce sourire de confiance en lui qui le caractérisait naguère et lorsqu'il tenta de le recouvrer, au moment où Fastolfe entra, le sourire ressembla davantage à

une grimace qui s'estompa avec un air de sombre mécontentement.

— Eh bien, Kelden, dit Fastolfe, se permettant de l'appeler par son prénom, on ne se voit pas souvent bien que nous soyons maintenant collègues depuis quatre ans.

— Trêve de fausse bonhomie, Fastolfe, dit Amadiro en grondant d'une voix de basse, manifestement gêné. Et appelez-moi Amadiro. Nous ne sommes collègues que de nom et je ne fais pas mystère – je ne l'ai d'ailleurs jamais fait – de ma conviction que votre politique est pour nous suicidaire.

Trois des robots d'Amadiro, grands et brillants, étaient présents, et Fastolfe les considéra, l'air surpris.

— Vous voilà bien protégé, Amadiro, contre un seul homme de paix accompagné d'un unique robot.

— Ils ne vous agresseront pas, Fastolfe, ainsi que vous le savez parfaitement. Mais pourquoi être venu avec Giskard ? Pourquoi pas avec votre chef-d'œuvre, Daneel ?

— Serait-il prudent d'amener Daneel à portée de votre main, Amadiro ?

— Je prends cela pour une plaisanterie. Je n'ai plus besoin de Daneel, désormais. Nous fabriquons nos propres humaniformes.

— Sur la base de mes plans.

— Avec des améliorations.

— Et cependant vous n'utilisez pas d'humaniformes. C'est la raison de ma visite. Je sais que ma position à l'Institut est purement honorifique et que même ma présence est mal accueillie, pour ne rien dire de mes opinions et de mes recommandations. Je dois néanmoins, en ma qualité de membre de l'Institut, protester contre votre faillite à utiliser des humaniformes.

— Comment voulez-vous que je les utilise ?

— Le but était de posséder des humaniformes qui ouvriraient les nouveaux mondes où les Spatiens pourraient ensuite émigrer, après que ces mondes auraient été terraformés et rendus complètement habitables, n'est-ce pas ?

— Mais vous y étiez opposé, n'est-ce pas ?

— En effet. Je voulais que ce soient les Spatiens eux-mêmes qui émigrent vers les nouveaux mondes et se chargent de la terraformation. Mais ce n'est pas le cas et je constate maintenant que cela ne se produira vraisemblablement jamais. Envoyons donc des humaniformes. Ce serait mieux que rien.

— Toutes nos solutions ne mèneront à rien tant que vos conceptions prévaudront au Conseil, Fastolfe. Les Spatiens ne partiront pas pour des mondes primitifs et informes ; pas plus, semble-t-il, qu'ils n'aiment les robots humaniformes.

Vous n'avez guère donné aux Spatiens l'occasion de les aimer. Les Terriens commencent à coloniser d'autres planètes – même des planètes primitives et informes. Et ils le font sans l'aide de robots.

— Vous connaissez parfaitement les différences qui nous séparent des Terriens. Ils sont huit milliards, plus un grand nombre de Coloniens.

— Et on compte cinq milliards et demi de Spatiens.

— Le nombre ne constitue pas la seule différence, dit amèrement Amadiro. Ils se reproduisent comme des insectes.

— Pas du tout. La population de la Terre est demeurée remarquablement stable depuis des siècles.

— Le potentiel demeure. S'ils mettent tout leur cœur à l'émigration, ils peuvent aisément produire cent soixante millions d'individus par an et le nombre ira croissant au fur et à mesure que les nouveaux mondes seront occupés.

— Nous possédons la capacité biologique de produire cent millions d'individus chaque année.

— Mais pas la capacité sociologique. Nous vivons longtemps ; nous ne souhaitons pas être remplacés si rapidement.

— Nous pourrions envoyer une grande partie des nouveaux individus sur les autres mondes.

— Ils n'iront pas. Nous tenons pour précieux nos corps qui sont forts, sains et capables de conserver cette force et cette santé pendant près de quarante décennies. Les Terriens sont incapables de trouver une valeur à des corps qui s'usent en moins de dix décennies et qui sont frappés par la maladie et la dégénérescence avant même la fin de cette brève période de vie. Peu leur importe d'envoyer des millions d'individus par an vers une misère et probablement une mort certaines, même si les victimes ne craignent ni la misère ni la mort. En effet, que connaissent-ils d'autre sur la Terre ? Les Terriens qui émigrent fuient leur monde pestilentiel car ils savent parfaitement qu'ils ne peuvent guère trouver pire. Nous, en ce qui nous concerne, nous nous trouvons parfaitement bien sur nos planètes bien agencées et confortables et nous ne les abandonnerions pas de gaieté de cœur.

— J'ai entendu ces arguments tellement de fois, soupira Fastolfe… Puis-je simplement vous faire observer, Amadiro, qu'Aurora était à

l'origine un monde primitif et informe qu'il a fallu terraformer pour qu'il devienne vivable, comme tous les mondes spatiens ?

— Et moi j'ai entendu tous vos arguments jusqu'à l'écœurement, dit Amadiro, mais je ne me soucierai pas d'y répondre. Il se peut qu'Aurora ait été primitive au début de sa colonisation, mais Aurora a été colonisée par les Terriens. Quant aux autres mondes spatiens, lorsqu'ils n'ont pas été colonisés par les Terriens, ils l'ont été par des Spatiens qui ne s'étaient pas encore débarrassés de leur héritage terrien. L'époque n'est plus à cela. Ce que l'on pouvait faire alors ne peut plus l'être maintenant.

Amadiro eut une grimace du coin de la bouche et poursuivit :

— Non, Fastolfe, le résultat de votre politique a été de permettre la création d'une Galaxie qui sera peuplée par les seuls Terriens tandis que les Spatiens devront s'étioler et décliner. Nous pouvons déjà le constater. Votre fameux voyage sur la Terre, il y a deux ans, a constitué le tournant décisif. Vous avez en quelque sorte trahi votre peuple en encourageant ces demi-humains à se lancer dans leur expansion. En deux ans seulement, on compte déjà quelques Terriens au moins sur vingt-quatre mondes et il s'en ajoute constamment de nouveaux.

N'exagérez rien, dit Fastolfe. Aucun de ces mondes coloniens n'est vraiment adapté à la colonisation humaine pour l'instant et ne le sera pas avant des décennies. Il n'est pas certain que tous survivent et, du fait que les mondes les plus proches sont occupés, les chances de coloniser des mondes plus lointains diminuent, de sorte que le mouvement initial va se ralentir. J'ai encouragé *leur* expansion parce que je comptais que nous en ferions autant. Nous pouvons toujours les rattraper si nous faisons l'effort suffisant et, dans une saine émulation, nous pouvons peupler la Galaxie ensemble.

— Non, dit Amadiro. Ce que vous avez en tête constitue la plus destructrice de toutes les politiques, un idéalisme insensé. L'expansion se fait à sens unique et il continuera à en être ainsi quoi que vous puissiez faire. Le peuple de la Terre grouille sans entraves et il va falloir l'arrêter avant qu'il devienne trop puissant pour qu'on puisse encore y parvenir.

— De quelle manière proposez-vous de le faire ? Un traité d'amitié nous lie à la Terre, précisant que nous sommes d'accord pour ne pas arrêter leur expansion dans l'espace tant que n'est touchée aucune planète située à vingt années-lumière d'un monde spatien. Ils se sont scrupuleusement tenus à cette clause.

— Tout le monde connaît le traité, dit Amadiro. Chacun sait aussi qu'aucun traité n'a jamais été respecté dès lors qu'il commence à se

retourner contre l'intérêt national du signataire le plus puissant. Je n'attache aucune valeur à ce traité.

— Moi si. Et je m'y tiendrai.

— Vous faites montre d'une confiance touchante, dit Amadiro en hochant la tête. Comment s'y tiendra-t-on quand vous ne serez plus au pouvoir ?

— Je n'ai pas l'intention d'abandonner le pouvoir avant quelque temps.

Plus la Terre et les Coloniens deviendront puissants et plus la crainte s'installera chez les Spatiens. Vous ne demeurerez pas longtemps au pouvoir après cela.

— Et si vous violez le traité, détruisez les mondes coloniens et fermez les portes sur la Terre, les Spatiens émigreront-ils alors et peupleront-ils la Galaxie ?

— Peut-être pas. Mais si nous choisissons de ne pas le faire, si nous décidons que nous sommes parfaitement bien ainsi, qu'est-ce que cela change ?

— Dans ce cas, la Galaxie ne deviendra pas un empire humain.

— Et après ?

— Après, les Spatiens vont s'étioler et dégénérer, même si la Terre est maintenue prisonnière et s'étiole et dégénère elle aussi.

— Simple boniment de votre parti, Fastolfe. Il n'existe aucune preuve concrète que cela se produirait. Et même si cela se produit, c'est nous qui l'aurons voulu. Du moins ne verrons-nous pas des barbares à la vie éphémère hériter de la Galaxie.

— Prétendez-vous sérieusement, Amadiro, que vous préféreriez voir mourir la civilisation spatienne, pourvu que vous puissiez empêcher l'expansion de la Terre ?

— Je ne souhaite pas que nous mourions, Fastolfe, mais si le pire se produit, eh bien oui, pour moi notre mort est une chose moins effrayante que le triomphe d'une bande de sous-humains à la vie éphémère et pourris par les maladies.

— Dont nous descendons.

— Et auxquels nous ne sommes plus vraiment liés génétiquement. Sommes-nous des vers parce qu'il y a un milliard d'années nos ancêtres étaient des vers ?

Fastolfe, lèvres pincées, se leva pour quitter les lieux. Amadiro, rayonnant, ne fit pas le moindre geste pour l'arrêter.

9

Daneel n'avait aucun moyen de déterminer, directement, que Giskard se trouvait plongé dans ses souvenirs. D'une part, l'expression de Giskard ne changeait guère et, de l'autre, il n'était pas plongé dans ses souvenirs comme pouvaient l'être les humains. Cela ne lui prenait pas grand temps.

D'un autre côté, le cours des réflexions qui avait conduit Giskard à faire resurgir le passé avait amené Daneel à penser aux mêmes événements de ce passé, tels que depuis longtemps Giskard les lui avait racontés. Ce qui ne surprenait pas davantage Giskard.

Leur conversation se poursuivit sans aucune pause inhabituelle, mais d'une façon sensiblement nouvelle, comme si chacun avait évoqué le passé au nom de l'un et de l'autre.

— Il semblerait, ami Giskard, dit Daneel, que puisque les Aurorains reconnaissent qu'ils sont plus faibles que la Terre et ses nombreux mondes coloniens, la crise prévue par Elijah Baley soit tranquillement passée.

— Cela se peut, ami Daneel.

— Tu y as œuvré.

— Effectivement. J'ai maintenu le Conseil entre les mains de Fastolfe. J'ai fait ce que j'ai pu pour façonner ceux qui, à leur tour, façonnent l'opinion publique.

— Cependant, je me sens mal à l'aise.

Je me suis senti mal à l'aise à tous les stades de la procédure, dit Giskard, bien que je me sois efforcé de ne nuire à personne. Je n'ai touché – mentalement – aucun humain qui nécessitât plus qu'une simple touche. Sur Terre, je n'ai eu qu'à atténuer la crainte des représailles et à choisir notamment ceux chez qui cette crainte n'était pas très marquée. Il m'a suffi de rompre un fil qui déjà se trouvait tout près de se rompre. Sur Aurora, ce fut le contraire. Ici, les hommes politiques répugnaient à adopter une politique qui les conduirait à sortir de leur confortable cocon et je n'ai fait qu'appuyer cette tendance et rendre un peu plus solide le

lien qui les unissait. Ce qui m'a plongé dans un trouble constant bien que léger.

— Pourquoi cela ? Tu as encouragé l'expansion de la Terre et découragé celle des Spatiens. C'est certainement là ce qu'il fallait faire.

— Ce qu'il fallait faire ? Penses-tu, ami Daneel, qu'un Terrien vaille plus qu'un Spatien, même si l'un et l'autre sont des êtres humains ?

— Il y a des différences. Elijah Baley préférait voir son propre peuple vaincu que la Galaxie inhabitée. Le Dr Amadiro préférerait voir s'affaiblir et la Terre et les Spatiens que l'expansion de la Terre. Le premier espère le triomphe des uns ou des autres, le second souhaite que ni les uns ni les autres ne l'emportent. Ne devons-nous pas choisir le premier, ami Giskard ?

— Oui, ami Daneel. C'est ce qu'il semble. Cependant, dans quelle mesure es-tu influencé par le sentiment de la valeur toute particulière de ton partenaire de naguère, Elijah Baley ?

— J'estime la mémoire du camarade Elijah, et le peuple de la Terre est son peuple.

— Je me rends bien compte que tu l'estimes. Voilà de nombreuses décennies que je dis que tu as tendance à penser comme un humain, ami Daneel, mais je me demande si c'est vraiment un compliment. Cependant, bien que tu aies tendance à penser *comme* un humain, tu n'es *pas* un être humain et, en fin de compte, tu demeures lié par les Trois Lois. Tu ne peux faire de mal à un être humain, qu'il s'agisse d'un Terrien ou d'un Spatien.

— Il est des circonstances, ami Giskard, où il faut choisir entre un humain et un autre. On nous a donné l'ordre tout particulier de veiller sur Mme Gladïa. Je serais contraint, le cas échéant, de nuire à un être humain pour protéger Mme Gladïa et je pense que, toutes choses égales, je serais disposé à nuire quelque peu à un Spatien pour protéger un Terrien.

— C'est ce que tu crois. Mais confronté à un cas réel, tu devrais être guidé par les circonstances spécifiques. Tu verras que tu ne peux généraliser, dit Giskard. Et il en va de même avec moi. En encourageant la Terre et en décourageant Aurora, j'ai rendu possible que le Dr Fastolfe persuade le gouvernement aurorain de cautionner une politique d'émigration et d'installer deux puissances dans la Galaxie. Je n'ai pu m'empêcher de penser que cette partie de son œuvre a été réduite à néant. Cela n'a pu que le plonger dans le désespoir et peut-être sa fin en a-t-elle été hâtée. C'est ce que j'ai ressenti dans mon esprit et cela m'a été

pénible. Et cependant, ami Daneel…

— Oui ? demanda Daneel, voyant que Giskard hésitait.

Si je n'avais pas fait ce que j'ai fait, j'aurais pu gravement léser les possibilités d'expansion de la Terre sans pour autant influer tellement sur les décisions d'Aurora à cet égard. Et le Dr Fastolfe en aurait été frustré sur les deux tableaux – la Terre *et* Aurora – et il aurait en outre été évincé du pouvoir par le Dr Amadiro. Il aurait davantage encore ressenti la frustration. C'était au Dr Fastolfe que, de son vivant, je devais ma plus grande loyauté et j'ai choisi la voie qui le léserait le moins, sans pour autant nuire notablement aux autres individus avec lesquels j'ai eu affaire. Si le Dr Fastolfe fut sans cesse perturbé par le fait qu'il ne parvenait pas à persuader les Aurorains – et plus généralement les Spatiens – de s'étendre vers de nouveaux mondes, du moins a-t-il été heureux de voir les Terriens se lancer dans l'émigration.

— N'aurais-tu pas pu encourager à la fois les Terriens et les Aurorains, ami Giskard, et satisfaire ainsi doublement le Dr Fastolfe ?

— J'y ai pensé, bien sûr, ami Daneel. J'ai envisagé cette possibilité et considéré que cela ne pouvait se faire. Je pouvais encourager l'émigration des Terriens par un léger changement indolore. Tenter la même chose sur les Aurorains aurait nécessité un changement assez important et provoqué bien des maux. La Première' Loi s'y opposait.

— C'est dommage.

— Sans doute. Songe à ce qui aurait pu être réalisé si j'avais pu radicalement altérer les dispositions mentales du Dr Amadiro. Mais comment aurais-je pu changer sa farouche détermination à s'opposer au Dr Fastolfe ? C'est un peu comme si j'avais essayé de contraindre sa tête à tourner de cent quatre-vingts degrés. Une pareille volte-face, de la tête elle-même ou de son contenu émotionnel, le tuerait avec la même efficacité.

» Le prix de ma puissance, ami Daneel, poursuivit Giskard, est le dilemme croissant dans lequel je me débats sans cesse. La Première Loi de la Robotique, qui interdit de faire du mal aux êtres humains, concerne d'ordinaire des lésions physiques visibles que nous pouvons tous voir et pour lesquelles il nous est facile de prendre des décisions. Mais moi seul suis conscient des émotions et sentiments humains, des dispositions de l'esprit. Ainsi, je suis susceptible de comprendre qu'existent des formes plus subtiles de lésions mais sans pouvoir totalement les appréhender. Dans de nombreux cas, je suis contraint d'agir sans certitude absolue, ce qui soumet mes circuits à un stress permanent.

» Et cependant, j'ai le sentiment d'avoir bien agi. J'ai permis aux Spatiens de dépasser le point de crise. Aurora est consciente de la puissance croissante des Coloniens et se trouve désormais contrainte d'éviter le conflit. Les Spatiens doivent admettre qu'il est trop tard pour des représailles et, à cet égard, nous avons tenu notre promesse à Elijah Baley. Nous avons mis la Terre en mesure de coloniser la Galaxie et d'établir un Empire galactique.

A cet instant, ils revenaient vers la maison de Gladïa mais Daneel s'arrêta et la légère pression de sa main sur l'épaule de Giskard arrêta également celui-ci.

— Le tableau que tu brosses est séduisant, dit Daneel. Le camarade Elijah serait fier de nous si, ainsi que tu le dis, nous avions accompli cela. « Les robots du côté de l'Empire », dirait Elijah, et peut-être me donnerait-il une tape sur l'épaule... Mais malgré cela, et ainsi que je te le dis, ami Giskard, je me sens mal à l'aisé.

— A quel sujet, ami Daneel ?

— Je ne peux m'empêcher de me demander si nous avons effectivement dépassé la crise dont parlait le camarade Elijah il y a de cela bien des décennies. Est-il effectivement trop tard pour des représailles de la part des Spatiens ?

— Pourquoi ces doutes, ami Daneel ?

— Ils ont été provoqués par le comportement du Dr Mandamus au cours de sa conversation avec Mme Gladïa.

Quelques instants, le regard de Giskard se fixa sur Daneel et, dans le silence, on pouvait entendre le bruissement des feuilles dans la brise fraîche. Les nuages se dissipaient et le soleil ferait bientôt son apparition. Leur conversation, avec sa forme télégraphique, avait pris bien peu de temps, et Gladïa, ils le savaient, ne se poserait pas de questions sur leur absence.

— Qu'est-ce qui a provoqué chez toi ce sentiment de malaise dans la conversation ? demanda Giskard.

— J'ai pu, en quatre occasions différentes, observer la façon dont Elijah Baley traitait un problème difficile, répondit Daneel. A chacune de ces quatre occasions, j'ai noté la façon dont il parvenait à tirer des conclusions à partir d'informations limitées – et même trompeuses. Depuis lors, j'ai toujours tenté, dans mes limites, de penser comme lui.

— Il me semble, ami Daneel, que tu t'en tires très bien. J'ai déjà dit que tu avais tendance à penser comme un humain.

— Tu auras donc remarqué que le Dr Mandamus voulait aborder

deux sujets avec Mme Gladïa. Il a lui-même insisté sur ce fait. L'un concernait son ascendance, à savoir s'il descendait ou non d'Elijah. Le second concernait sa requête pour que Mme Gladïa reçoive un Colonien et rapporte ensuite sa conversation avec lui. De ces deux sujets, on pouvait considérer que le second serait le plus important pour le Conseil. Le premier n'aurait d'importance que pour lui.

— Le Dr Mandamus a présenté le sujet de son ascendance comme étant également important pour le Dr Amadiro, observa Giskard.

— Ce serait donc une question d'importance personnelle pour deux personnes au lieu d'une seule, ami Giskard. Cela ne constituerait toujours pas une question importante pour le Conseil et, partant, pour la planète en général.

— Poursuis, dans ce cas, ami Daneel.

— Cependant, la question d'Etat, comme l'a lui-même qualifiée le Dr Mandamus, n'a été abordée qu'en second lieu, comme lui venant après coup, et elle fut presque aussitôt réglée. En fait, cela ne paraissait guère requérir une visite personnelle. La question aurait pu être réglée par image holographique par l'un quelconque des membres du Conseil. D'autre part, le Dr Mandamus a abordé en premier lieu la question de son ascendance et en a discuté en détail. Et il s'agissait d'une affaire dont lui seul et personne d'autre ne pouvait discuter.

— Quelle est donc ta conclusion, ami Daneel ?

— Je crois que le Dr Mandamus a pris prétexte de l'affaire du Colonien pour avoir une conversation personnelle avec Mme Gladïa afin de pouvoir aborder en privé la question de son ascendance. C'était cela et rien d'autre qui l'intéressait vraiment. Peux-tu étayer cette conclusion d'une manière ou d'une autre, ami Giskard ?

Le soleil d'Aurora n'était pas encore sorti des nuages et l'on pouvait distinguer la légère lueur du regard de Giskard.

— Effectivement, dit-il, la tension dans l'esprit du Dr Mandamus était considérablement plus grande lors de la première partie de l'entretien que dans la seconde. Cela peut corroborer ta conclusion, ami Daneel.

— Dans ces conditions, il faut que nous nous demandions pourquoi la question de l'ascendance du Dr Mandamus était si importante pour lui.

— Le Dr Mandamus s'en est expliqué, dit Giskard. Ce n'est qu'en apportant la preuve qu'il ne descend pas d'Elijah Baley que lui sera ouverte la voie de son avancement. Le Dr Amadiro – et il dépend de sa bonne volonté – le rejetterait absolument s'il était un descendant de M. Baley.

— C’est ce qu’il prétend, ami Giskard, mais ce qui s’est passé au cours de l’entretien dément cette hypothèse.

— Pourquoi dis-tu cela ? Je t’en prie, continue à penser comme un humain, ami Daneel, je trouve cela très instructif.

— Merci, ami Giskard, dit gravement Daneel. As-tu remarqué que pas une seule des déclarations que Mme Gladïa a faites concernant l’impossibilité, pour le Dr Mandamus, de descendre du camarade Elijah n’a été jugée convaincante ? Chaque fois, le Dr Mandamus a dit que le Dr Amadiro la rejetterait.

— Oui, et qu’en déduis-tu ?

— Il me semble que le Dr Mandamus était si convaincu que le Dr Amadiro n’accepterait aucun argument contre le fait qu’Elijah Baley était l’ancêtre du Dr Mandamus qu’on peut se demander pourquoi celui-ci se serait donné la peine d’aller ennuyer Mme Gladïa à ce propos. Apparemment, il savait dès le début que ce serait inutile.

— Peut-être, ami Daneel, mais c’est là pure spéculation. Peux-tu fournir un éventuel mobile à sa démarche, dans ce cas ?

— Je le peux. Je crois qu’il a posé des questions sur son ascendance non pas tant pour convaincre un inébranlable Dr Amadiro que pour se convaincre lui-même.

— Dans ce cas, pourquoi aurait-il fait la moindre allusion au Dr Amadiro ? Pourquoi ne pas avoir simplement demandé : « Je voudrais savoir » ?

Un petit sourire passa sur le visage de Daneel, simple changement d’expression dont l’autre robot eût été incapable.

S’il avait dit à Mme Gladïa : « Je voudrais savoir », dit Daneel, elle aurait sûrement répondu que cela ne le regardait pas et il n’aurait rien découvert. Mais Mme Gladïa n’aime pas le Dr Amadiro, tout comme celui-ci n’aimait pas Elijah Baley. Mme Gladïa allait certainement prendre ombrage de toute opinion d’Amadiro la concernant. Elle ne manquerait pas d’être furieuse, même si cela était plus ou moins vrai ; et bien plus encore si ce devait être complètement faux, comme ce fut le cas. Elle allait s’employer à démontrer l’erreur du Dr Amadiro et donner toutes les preuves nécessaires pour y parvenir.

» Dans ce cas, la froide assurance du Dr Mandamus qu’aucune de ces preuves n’était suffisante la rendrait plus furieuse encore et l’entraînerait à des révélations plus importantes. Par sa stratégie, le Dr Mandamus était certain d’en apprendre le maximum de Mme Gladïa et, en fin de compte, il a été convaincu qu’il ne comptait pas de Terrien parmi ses ancêtres ; du

moins pas, depuis vingt décennies. Les sentiments du Dr Amadiro à cet égard n'étaient pas vraiment en cause, à mon avis.

— Ami Daneel, dit Giskard, c'est là un point de vue intéressant, mais il ne paraît pas solidement fondé. Comment pouvons-nous en conclure qu'il s'agit de bien plus que d'une simple hypothèse de ta part ?

— Ne te semble-t-il pas, ami Giskard, que lorsque le Dr Mandamus a terminé son enquête sur son ascendance sans avoir obtenu de preuve suffisante pour le Dr Amadiro, comme il a voulu nous le faire croire, il aurait dû paraître abattu et découragé ? Selon ses propres déclarations, cela aurait dû signifier qu'il perdrait toute chance d'avancement et se verrait privé de la direction de l'Institut de Robotique. Et cependant il m'a semblé non pas abattu mais radieux. Je ne peux juger que sur l'apparence mais tu ne peux guère faire mieux. Dis-moi, ami Giskard, quelle était son attitude mentale à la fin de cette partie de son entretien avec Mme Gladïa ?

En y repensant, il n'était pas seulement radieux, ami Daneel, mais triomphant. Tu as raison. Maintenant que tu m'as expliqué la démarche de ta pensée, cette impression de triomphe que j'ai décelée prouve la justesse de ton raisonnement. En fait, maintenant que tu me l'as dit, je ne peux justifier mon incapacité à m'en être rendu compte par moi-même.

— C'est ainsi, ami Giskard, que j'ai réagi en bon nombre d'occasions au raisonnement d'Elijah Baley. Le fait que j'aie pu, cette fois, aller jusqu'au bout d'un tel raisonnement peut être dû en partie au vif stimulus de la crise en cours. Cela me force à réfléchir de façon plus pertinente.

— Tu te sous-estimes, ami Daneel. Voilà bien longtemps que tu réfléchis de façon pertinente. Mais pourquoi parler de la crise en cours ? Arrête-toi un instant et explique-moi. Comment peut-on passer du sentiment de triomphe du Dr Mandamus de ne pas descendre de M. Baley à la crise dont tu parles ?

— Il se peut que le Dr Mandamus nous ait abusés par ses déclarations concernant le Dr Amadiro, dit Daneel, mais on peut parfaitement supposer qu'il ne s'en soucie pas moins de son avancement et que son ambition est de devenir directeur de l'Institut. N'est-ce pas exact, ami Giskard ?

Giskard demeura un instant silencieux, comme s'il réfléchissait, puis il dit :

— Je ne recherchais pas son ambition. J'étudiais son esprit sans but particulier et je n'ai eu conscience que des manifestations superficielles. Cependant, il se peut que soit apparue une certaine ambition lorsqu'il a

parlé d'avancement. Je n'ai pas de raisons solides de partager ton avis, ami Daneel, mais je n'en ai pas du tout de ne pas le partager.

— Acceptons donc de considérer le Dr Mandamus comme un homme ambitieux et voyons où cela nous mène, d'accord ?

— D'accord.

Dans ce cas, n'apparaît-il pas vraisemblable que son sentiment de triomphe, une fois convaincu qu'il ne descendait pas du camarade Elijah, a eu pour origine le fait que cela ne pouvait servir son ambition ? Cela pourrait cependant ne pas être le cas, compte tenu de l'assentiment du Dr Amadiro, puisque nous sommes convenus que, la question Amadiro n'a été qu'un prétexte pour le Dr Mandamus. Son ambition pourrait donc être satisfaite pour une autre raison.

— Quelle autre raison ?

— Aucune qui puisse ressortir d'une preuve manifeste. Mais je peux en suggérer une, à titre spéculatif. Et si le Dr Mandamus savait ou pouvait faire quelque chose qui lui permette de remporter un immense succès ? Un succès qui ferait sûrement de lui le prochain directeur ? Souviens-toi qu'à la fin de la partie de son entretien relatif à la question de son ascendance le Dr Mandamus a dit : « Il me reste de puissantes méthodes ». Suppose que cela soit exact, mais qu'il ne puisse utiliser ces méthodes que s'il ne descend pas du camarade Elijah. Son exultation d'avoir été convaincu qu'il ne descendait pas de lui trouverait donc son origine dans le fait qu'il pourrait désormais utiliser ces méthodes et s'assurer un formidable avancement.

— Mais quelles sont ces « puissantes méthodes », ami Daneel ?

Nous devons continuer à imaginer, répondit gravement Daneel. Nous savons que le Dr Amadiro ne souhaite rien tant que de battre la Terre et de la faire rétrograder à son état de soumission antérieur aux mondes spatiens. Si le Dr Mandamus possède un moyen d'y parvenir, il pourra certainement obtenir ce qu'il veut du Dr Amadiro, jusques et y compris l'assurance de prendre sa succession comme directeur. Cependant, le Dr Mandamus hésitait peut-être à provoquer la défaite de la Terre et son humiliation s'il se sentait lié à son peuple. Avec pour ascendant le Terrien Elijah Baley, il se serait senti inhibé. L'assurance que cette ascendance n'existe pas le rendrait libre d'agir et justifierait son allégresse.

— Tu veux dire que le Dr Mandamus est un homme de conscience ? demanda Giskard.

— De conscience ?

— C'est un mot que les humains utilisent parfois. J'ai pu en déduire

qu'il s'applique à quelqu'un qui adhère à des règles de comportement qui le contraignent à agir contre son intérêt immédiat. Si le Dr Mandarnus a le sentiment qu'il ne peut se permettre d'agir au détriment de ceux auxquels il se trouve lié par une parenté éloignée, j'imagine 'que c'est un homme de conscience. J'ai beaucoup réfléchi à ces choses, ami Daneel, car elles paraissent impliquer que les humains ont effectivement des Lois qui régissent leur comportement, du moins dans certains cas.

— Et peux-tu dire si, effectivement, le Dr Mandamus est un homme de conscience ?

— D'après mon observation de ses sentiments ? Non, ce n'est pas ce que je recherchais, mais si ton analyse est correcte, il semblerait que la conscience suive... Mais d'autre part, cependant, si nous commençons par supposer que c'est un homme de conscience et que nous revenons sur notre raisonnement, nous pouvons parvenir à d'autres conclusions. Il pourrait sembler que si le Dr Mandamus pensait avoir pour ancêtre un Terrien il y a à peine dix-neuf décennies et demie, il pourrait être conduit, contre sa conscience, à lancer une tentative de défaire la Terre pour se libérer des stigmates d'une telle ascendance. S'il n'avait pas de Terrien pour ancêtre, il serait poussé à agir contre la Terre et sa conscience ne le tourmenterait plus guère.

Non, ami Giskard, dit Daneel. Cela ne collerait pas avec les faits. Quel que soit son soulagement de n'avoir pas à entreprendre d'action violente contre la Terre, il se retrouverait dans l'incapacité de satisfaire le Dr Amadiro et d'assurer son avancement. Etant donné sa nature ambitieuse, il n'aurait pas manifesté ce sentiment de triomphe que tu as si clairement remarqué.

— Je comprends. Il nous faut donc conclure que le Dr Mandamus possède un moyen de défaire la Terre.

— Oui. Et si c'est le cas, la crise prévue par le camarade Elijah ne s'est pas du tout déroulée sans dommages mais se trouve maintenant là.

— Mais la principale question demeure sans réponse, ami Daneel, dit pensivement Giskard. Quelle est la nature de la crise ? Quel est le danger mortel ? Pouvons-nous déduire cela aussi ?

— Je ne le peux pas, ami Giskard. Je suis allé aussi loin que possible. Peut-être le camarade Elijah aurait-il pu poursuivre plus avant s'il vivait encore, mais pas moi... Là, je dois compter sur toi, ami Giskard.

— Sur moi ? Comment cela ?

— Tu peux étudier l'esprit du Dr Mandarnus mieux que je ne peux le faire, mieux que personne ne peut le faire. Tu peux découvrir la nature de

la crise.

Je crains de ne le pouvoir, ami Daneel. Si j'avais vécu avec un humain pendant une longue période, comme j'ai naguère vécu avec le Dr Fastolfe et maintenant avec Mme Gladïa, j'aurais pu, peu à peu, pénétrer les couches de son esprit, l'une après l'autre. J'aurais pu défaire peu à peu le nœud complexe et apprendre bien des choses sans lui faire aucun mal. Procéder de même avec le Dr Mandamus après une seule brève rencontre ou après une centaine de brèves rencontres ne servirait pas à grand-chose. Les sentiments et les émotions sont tout de suite apparents, pas les pensées. Si, du fait de l'urgence, je tentais d'aller trop vite, de brûler les étapes, je lui nuirais certainement, et cela m'est impossible.

— Cependant, de cela peut dépendre le sort de milliards de personnes sur la Terre et de bien plus encore dans le reste de la Galaxie.

— *Peut* dépendre. C'est là une hypothèse. Nuire à un humain, c'est un fait. Considérons que seul le Dr Mandamus est susceptible de connaître la nature de la crise et peut la mener à son terme. Il ne pourrait utiliser ce qu'il sait ou ce qu'il peut faire pour contraindre le Dr Amadiro à lui concéder la direction de l'Institut – si le Dr Amadiro pouvait obtenir cela d'une autre source.

— Exact, dit Daneel. Il pourrait bien en être ainsi.

— Dans ce cas, ami Daneel, il n'est pas nécessaire de connaître la nature de la crise. Si l'on pouvait empêcher le Dr Mandamus de dire au Dr Amadiro – ou à quiconque – ce qu'il sait, il n'y aurait pas de crise.

— Quelqu'un d'autre pourrait découvrir ce que seul le Dr Mandamus sait pour le moment.

— Certainement, mais nous ignorons quand. Nous aurons très vraisemblablement le temps d'étudier cela plus avant et d'en découvrir davantage. Et, ainsi, de mieux nous préparer à jouer nous-mêmes un rôle utile.

— Eh bien, dans ce cas…

— Si l'on peut empêcher le Dr Mandamus, on ne peut le faire qu'en endommageant son esprit au point qu'il en perdra toute efficacité – ou en détruisant carrément sa vie. Moi seul détiens la possibilité de léser son esprit comme il convient, mais je ne peux le faire. Mais aussi bien toi que moi pouvons mettre fin à sa vie. Cela, je ne peux pas le faire non plus. Le peux-tu, toi, ami Daneel ?

Après un instant de silence, Daneel murmura finalement :

— Je ne peux pas, tu le sais bien.

— Même si tu sais que l'avenir de milliards d'individus sur la Terre et

ailleurs en dépend ? demanda lentement Giskard.

— Je ne peux me résoudre à nuire au Dr Mandamus.

— Pas plus que moi. Nous nous retrouvons donc avec la certitude qu'arrive une crise mortelle, mais une crise dont nous ignorons et dont nous ne pouvons découvrir la nature et à laquelle nous ne pouvons donc pas nous opposer.

Ils se regardèrent en silence, sans que leur visage reflète quoi que ce soit, mais un certain désespoir toutefois parut descendre sur eux.

CHAPITRE 4

Un autre descendant

10

Gladïa avait essayé de se détendre après sa navrante rencontre avec Mandamus – et l'avait fait avec une intensité qui constituait une lutte à mort avec la relaxation. Une fois opacifiées toutes les fenêtres de sa chambre, réglé l'environnement sur une petite brise tiède avec faible bruissement de feuillage et, parfois, le gazouillis lointain d'un oiseau, elle était passée au bruit éloigné des vagues sur le rivage et avait ajouté dans l'air, discrète mais incomparable, l'odeur de la mer.

Cela ne marcha pas. Dans son esprit repassait sans cesse ce qu'elle venait de vivre et ce qui l'attendait bientôt. Pourquoi avoir si librement bavardé avec Mandamus ? En quoi cela le regardait-il – lui ou Amadiro, d'ailleurs – qu'elle fût allée rendre visite à Elijah en orbite ou pas ; qu'elle ait eu ou pas – et à quelle époque – un fils de lui ou de tout autre homme ?

Elle s'était trouvée désarçonnée par ce qu'avait prétendu Mandamus quant à son ascendance, voilà tout. Dans une société où nul ne se souciait de généalogie ou de parenté sauf pour des raisons médico-génétiques, l'intrusion soudaine de cette question dans la conversation devait fatalement l'indisposer. Cela et les références répétées (mais certainement accidentelles) à Elijah.

Elle décida qu'elle était en train de se chercher des excuses et, impatiemment, rejeta le tout de son esprit. Elle avait mal réagi et babillé comme un bébé, un point c'est tout.

Et maintenant ce Colonien qui arrivait.

Ce n'était pas un Terrien. Il n'était pas né sur la Terre, elle en était

sûre, et il n'avait très probablement jamais mis les pieds sur la Terre. Ses parents avaient peut-être vécu sur un monde étrange dont elle n'avait jamais entendu parler et cela avait pu durer des générations.

Ce qui faisait de lui un Spatien, songea-t-elle. Les Spatiens descendaient des Terriens, eux aussi. Cela remontait à des siècles mais qu'est-ce que cela changeait ? A coup sûr, les Spatiens jouissaient d'une longue vie et ces Coloniens devaient avoir une vie éphémère, mais cela comptait-il beaucoup ? Même un Spatien pouvait mourir prématurément de quelque stupide accident ; un jour, elle avait entendu parler d'un Spatien qui était mort de mort naturelle avant d'avoir atteint soixante ans. Pourquoi, dans ce cas, ne pas imaginer son visiteur comme un Spatien à l'accent insolite ?

Mais ce n'était pas aussi simple. Sans aucun doute, le Colonien n'avait pas le sentiment d'être un Spatien. Ce n'est pas ce qu'on est qui compte, mais ce que l'on pense être. Il fallait donc penser à lui comme à un Colonien, pas comme à un Spatien.

Cependant, les êtres humains n'étaient-ils pas tous des êtres humains quel que soit le nom qu'on leur donne ? Spatiens, Coloniens, Aurorains, Terriens. La preuve, c'était que les robots ne pouvaient faire de mal à aucun d'eux. Daneel bondirait tout aussi vite pour défendre le plus important des Terriens que le Président du Conseil aurorain. Ce qui signifiait…

Elle se sentit emportée, plongée dans un sommeil superficiel quand une autre pensée pénétra son esprit, semblant y ricocher.

Pourquoi le Colonien s'appelait-il Baley ?

Son esprit se fit plus incisif et sortit d'un seul coup des méandres de l'oubli où Gladïa se trouvait presque immergée.

Pourquoi Baley ?

Peut-être était-ce un nom couramment répandu parmi les Coloniens. Après tout, c'était Elijah qui avait rendu tout cela possible et il devait être un héros pour eux comme… comme…

Elle ne put trouver un héros correspondant pour les Aurorains. Qui avait mené la première expédition qui atteignit Aurora ? Qui avait supervisé la terraformation de ce monde rude et à peine vivant qu'était Aurora à cette époque ? Elle ne le savait pas.

Son ignorance était-elle imputable au fait qu'elle avait été élevée sur Solaria ou les Aurorains n'avaient-ils tout simplement pas de héros fondateur ? Après tout, la première expédition sur Aurora n'était composée que de simples Terriens. Ce n'avait été qu'après des

générations, par leurs existences devenant plus longues, grâce à des réalisations de bio-ingénierie sophistiquée, que les Terriens étaient devenus des Aurorains. Et, après cela, pourquoi les Aurorains auraient-ils souhaité faire des héros de leurs prédécesseurs méprisés ?

Mais les Coloniens pouvaient faire des Terriens des héros. Peut-être n'avaient-ils pas encore changé ? Peut-être finiraient-ils par changer et oublierait-on Elijah avec une sorte de gêne, mais en attendant…

Ce devait être cela. La moitié des Coloniens vivants avaient probablement adopté le nom de Baley. Pauvre Elijah ! Tout le monde se pressait sur ses épaules et dans son ombre. Pauvre Elijah… cher Elijah…

Et elle s'endormit.

11

Son sommeil se révéla trop agité pour lui rendre son calme, et moins encore sa bonne humeur. Sans en être consciente, elle arborait une mine renfrognée – et si elle s'était regardée dans le miroir, elle eût été horrifiée de paraître « d'un certain âge ».

— Madame… commença Daneel pour qui Gladïa était un être humain, sans considération de son âge, de son apparence ou de son humeur.

— Est-ce que le Colonien est arrivé ? coupa Gladïa avec un petit frisson.

Elle leva les yeux vers la pendule-ruban sur le mur et fit un geste rapide. Aussitôt, Daneel régla la température en hausse. (La journée avait été fraîche et la soirée le serait davantage encore.)

— Il est arrivé, madame, dit Daneel.

— Où l'as-tu fait entrer ?

— Dans le grand salon, madame. Giskard est avec lui et tous les robots domestiques se trouvent à portée de voix.

— J'espère qu'ils auront assez de bon sens pour découvrir ce qu'il souhaite avoir au repas. Je ne connais pas la cuisine colonienne. Et j'espère qu'ils feront de leur mieux pour satisfaire ses demandes.

— Je suis sûr, madame, que Giskard va régler cela avec compétence.

Gladïa en était également certaine, mais elle se borna à grogner. Du moins cela aurait-il pu être un grognement si Gladïa avait été femme à grogner. Elle ne pensait pas que ce fût le cas.

— Je présume, dit-elle, qu'il a subi une quarantaine appropriée avant d'être autorisé à se poser.

— Il serait inconcevable que cela n'ait pas été fait, madame.

— Tout de même, dit-elle, je porterai mes gants et mon filtre nasal.

Elle sortit de sa chambre, se rendit vaguement compte qu'elle était entourée de robots domestiques et fit le signe qui voulait dire qu'elle souhaitait avoir une paire de gants neuve et un filtre nasal. Chaque ‘établissement possédait son propre vocabulaire de signes que cultivait

chaque humain, apprenant à les faire à la fois rapidement et de manière imperceptible. On attendait d'un robot qu'il suive ces ordres discrets de ses maîtres humains comme s'il lisait dans leurs pensées ; et il s'ensuivait qu'un robot ne pouvait comprendre les ordres d'un humain n'appartenant pas à l'établissement, si ce n'est par la parole et de façon explicite.

Rien n'humiliait davantage un humain membre d'un établissement que de voir un de ses robots hésiter à exécuter un ordre ou, pire encore, l'exécuter de manière incorrecte. Cela signifiait que l'humain – ou le robot – avait tâtonné dans un signe.

Gladïa savait bien que, en général, c'était l'humain le fautif, mais dans presque tous les cas on se refusait à l'admettre. C'était du robot qu'on se débarrassait pour une erreur d'analyse ou que l'on mettait injustement en vente. Gladïa avait toujours eu le sentiment qu'elle ne tomberait pas dans ce piège de l'ego blessé, mais si à cet instant elle n'avait pas ses gants et son filtre nasal, elle...

Elle n'eut pas à aller jusqu'au bout de sa pensée. Le robot le plus proche lui apporta ce qu'elle souhaitait, sans erreur et avec diligence.

Gladïa mit le filtre nasal et respira un peu pour s'assurer qu'il était correctement ajusté (elle n'était pas d'humeur à risquer la contamination de quelque horrible maladie qui aurait échappé au sévère traitement de la quarantaine).

— A quoi ressemble-t-il, Daneel ? Demanda-t-elle.

— Il est de taille et de stature normales, madame.

— Je veux dire son visage.

(C'était idiot de demander cela. S'il avait eu un air de famille avec Elijah Baley, Daneel l'aurait remarqué tout aussi vite qu'elle et il l'aurait dit.)

— C'est difficile à dire, madame. On le voit mal.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Il n'est certainement pas masqué.

— En un sens il l'est, madame. Son visage est couvert de poils.

— De poils ? dit-elle en riant. Tu veux dire selon la mode des productions historiques de l'hypervision ? Une barbe ? Une moustache ?

(Elle fit un petit geste pour signifier quelques poils au menton et d'autres sous le nez.)

— Bien plus que cela, madame. La moitié de son visage en est couverte.

Gladïa écarquilla les yeux et pour la première fois se sentit intéressée par la rencontre. A quoi ressemblait un visage couvert de poils ? Les

hommes d'Aurora – et les Spatiens en général – avaient un système pileux facial peu abondant dont ils se débarrassaient définitivement à l'adolescence, presque enfants encore.

Parfois, on ne touchait pas à la lèvre supérieure. Gladïa se souvint que son mari, Santirix Gremionis, avait arboré avant leur mariage une fine ligne de poils sous le nez. Il appelait cela une moustache. Cela ressemblait à un sourcil mal placé et particulièrement malvenu et, après qu'elle se fut résignée à l'épouser, elle avait insisté pour qu'il détruise ces poils ridicules.

Ce qu'il avait fait en protestant à peine et elle se demandait maintenant, pour la première fois, avait regretté d'avoir accédé à sa demande. Il lui sembla avoir remarqué que de temps à autre, au début, il portait un doigt à sa lèvre supérieure. Elle avait interprété cela comme un geste de nervosité dû à une vague démangeaison, mais voilà qu'il lui venait à l'esprit qu'il pouvait bien avoir cherché une moustache disparue à jamais.

A quoi pouvait bien ressembler un homme avec une moustache sur tout le visage ? Elle songea à un homme et une femme tentant de s'embrasser et ayant du mal à trouver leurs bouches. Elle jugea l'idée amusante et innocemment grivoise et se mit à rire sans retenue. Elle sentit fondre son irritation et il lui tarda de voir le monstre.

Après tout, il était inutile de le craindre, même si son animalité se révélait autant dans son comportement que dans son apparence. Il ne serait pas accompagné d'un robot – les Coloniens étaient censés vivre dans une société sans robots – tandis qu'elle en aurait une douzaine autour d'elle. Le monstre serait maîtrisé en une fraction de seconde s'il faisait le moindre geste ou si seulement il élevait la voix dans un moment d'irritation.

— Fais-le entrer, Daneel, dit-elle d'un ton de parfaite bonne humeur.

12

Le monstre se leva et dit quelque chose qui ressemblait à « Boune-jor médème ». Elle comprit aussitôt le « Bonjour » mais il lui fallut un instant pour saisir le « madame ».

Bonjour, répondit Gladïa, l'air absent, se souvenant de sa difficulté à comprendre le galactique standard tel qu'il était prononcé par les Aurorains il y avait si longtemps, alors que, jeune femme effrayée, elle était arrivée sur la planète, venant de Solaria.

L'accent du monstre paraissait assez fruste – ou ne paraissait-il fruste que parce qu'elle n'y était pas habituée ? Elijah, se souvint-elle, semblait sonoriser ses « k » et ses « p » mais parlait parfaitement bien à part cela. Il s'était cependant écoulé dix-neuf décennies et demie depuis lors et ce Colonien n'était pas originaire de la Terre. Le langage, dans l'isolement, subit des changements.

Mais seule une infime partie de l'esprit de Gladïa se souciait de la question de la langue. Elle fixait la barbe.

Elle ne ressemblait en rien aux barbes que portaient les acteurs dans les drames historiques. Les barbes des acteurs paraissaient plantées en touffes – une par-ci, une par-là – et semblaient poisseuses et lustrées.

La barbe du Colonien était différente. Elle couvrait de façon égale les joues et le menton, épaisse, dense, brun foncé, un peu plus claire et frisée que les cheveux de l'homme et plus longue de cinq centimètres au moins, jugea-t-elle – d'une longueur partout égale.

Elle ne lui couvrait pas tout le visage, ce qui était plutôt décevant. Le front était totalement glabre (sauf en ce qui concernait les sourcils), tout comme le nez et la partie située au-dessous des yeux.

La lèvre supérieure aussi, mais elle commençait à noircir, comme sous l'effet d'une repousse. On trouvait également une partie dépourvue de poils juste sous la lèvre inférieure, moins marquée par la repousse et surtout concentrée au milieu.

Les deux lèvres étant glabres, il apparut manifeste à Gladïa qu'on ne rencontrerait aucune difficulté à l'embrasser. Consciente qu'il était impoli

de le fixer, mais ne l'en fixant pas moins, elle dit :

— On dirait que vous vous êtes rasé autour des lèvres.

— C'est exact, madame.

— Pourquoi, si je puis me permettre ?

— Vous le pouvez. Pour des raisons d'hygiène. Je ne veux pas que la nourriture se prenne dans les poils.

— Vous vous rasez, n'est-ce pas ? Je vois que la barbe repousse.

— J'utilise un laser facial. Cela me prend quinze secondes, au lever.

— Pourquoi ne pas vous épiler et en être ainsi débarrassé ?

— Je pourrais peut-être souhaiter la laisser repousser.

— Pourquoi ?

— Pour des raisons esthétiques, madame.

Cette fois, Gladïa ne comprit pas le mot. On aurait cru qu'il disait « acidique » ou « ascétique ».

— Pardon ? demanda-t-elle.

— Je pourrais peut-être me lasser de mon aspect et souhaiter laisser repousser le poil de ma lèvre supérieure, dit le Colonien. Certaines femmes aiment cela et… (il tenta de prendre l'air modeste, n'y parvint pas)… j'ai une belle moustache lorsque je la laisse pousser.

Soudain, elle comprit le mot et dit :

— Vous voulez dire « esthétique ».

Le Colonien se mit à rire, découvrant de belles dents blanches.

— Vous aussi, vous avez un drôle d'accent, madame.

Gladïa tenta de prendre un air hautain mais ne put s'empêcher de sourire. La prononciation exacte était une question de consensus local.

Vous devriez m'entendre parler avec mon accent solarien pour cela, dit-elle. Ce qui donnerait : « Pour des reïzuns esthitiques ». (Le « r » roula interminablement.)

— J'ai connu des endroits où l'on parle un peu comme cela, dit-il en roulant lui aussi les « r ». Cela paraît barbare.

— Vous roulez les « r » avec le bout de la langue, dit Gladïa en riant. Il faut le faire avec le côté de la langue. Seul un Solarien peut le faire correctement.

— Vous pourrez peut-être m'apprendre. Un Commercien comme moi, qui est allé partout, entend toutes sortes de perversions linguistiques.

De nouveau, il tenta de rouler les « r » du mot « perversion », s'étouffa à moitié et toussa.

— Vous voyez. Vous allez vous emmêler les amygdales et vous ne

vous en remettrez jamais.

Elle fixait toujours sa barbe et, ne pouvant plus résister, elle tendit la main pour la toucher.

Le Colonien sursauta et recula, puis, comprenant son intention, il demeura immobile.

La main de Gladïa, recouverte de son gant invisible, se posa légèrement sur le côté gauche du visage. Le mince plastique qui couvrait ses doigts ne gênait nullement le toucher et elle trouva le poil doux et souple.

— C'est joli, dit-elle, manifestement surprise.

— Unanimement admiré, dit le Colonien en souriant.

— Mais je ne peux passer la journée à vous malmener, observa-t-elle. (Ignorant son prévisible : « Je n'y vois pas d'inconvénient, elle poursuivit :) Avez-vous dit à mes robots ce que vous aimeriez manger ?

— Madame, je leur ai dit ce que je vous répète maintenant : ce qu'il y aura. J'ai connu des tas de mondes depuis un an et chacun avait sa cuisine. Un Commercien apprend à manger n'importe quoi, à condition que ce ne soit pas toxique. Je préférerais un repas aurorain à n'importe quelle imitation d'un repas de Baleyworld.

— Baleyworld ? demanda brusquement Gladïa, un froncement de sourcils marquant de nouveau son visage.

— Ainsi appelé d'après le nom du chef de la première expédition sur la planète – ou sur *n'importe* laquelle des planètes colonisées, d'ailleurs : Ben Baley.

— Le fils d'Elijah Baley ?

— Oui, confirma le Colonien qui changea aussitôt de sujet, baissant les yeux sur son accoutrement et lançant avec une certaine irritation : Comment parvenez-vous à supporter ces vêtements – lisses et gonflés ? Je serais heureux de retrouver les miens.

— Je suis certaine que vous en aurez bientôt l'occasion. Mais, pour l'instant, voulez-vous vous joindre à moi pour déjeuner ? On m'a dit que vous vous appeliez Baley, au fait... comme votre planète.

— Rien d'étonnant. J'ai l'honneur de porter le nom le plus célèbre de la planète, naturellement. Je suis Deegee Baley.

Ils étaient arrivés dans la salle à manger, précédés par Giskard et suivis par Daneel qui regagnèrent l'un et l'autre leur niche murale. D'autres robots, qui se trouvaient déjà dans leurs niches, en sortirent pour faire le service. La salle éclatait de la lumière du soleil, les murs vivaient sous la décoration, la table était mise et les mets dégageaient une

odeur appétissante.

Le Colonien renifla et soupira d'aise.

— Je ne pense pas avoir la moindre difficulté à manger de la cuisine auroraine, dit-il. Où voulez-vous que je prenne place, madame ?

— Si vous voulez bien vous asseoir ici, monsieur ? dit aussitôt un robot.

Le Colonien s'assit puis Gladïa s'assit à son tour, sacrifiant à la politesse due aux invités.

— Deegee ? dit-elle. J'ignore les particularités de votre monde et je vous prie de m'excuser si ma question vous paraît offensante, mais n'est-ce pas là un prénom féminin ?

— Pas du tout, dit le Colonien avec une certaine raideur. Et d'ailleurs il ne s'agit pas d'un prénom mais de deux initiales. La quatrième et la septième lettre de l'alphabet.

— Oh ! s'exclama Gladïa, radieuse, D.G. Baley. Et que représentent ces initiales, si vous voulez bien excuser ma curiosité ?

— Certainement. Voici D, à coup sûr, dit-il avec un geste du pouce vers l'une des niches. Et je pense que celui-ci doit être G. (Geste du pouce en direction d'une autre niche.)

— Vous ne voulez pas dire… commença faiblement Gladïa.

— Mais si. Mon nom est Daneel Giskard Baley. A chaque génération, ma famille a eu au moins un Daneel et un Giskard. J'étais le dernier de six enfants, mais le premier garçon. Ma mère a eu le sentiment que cela suffisait et se consola de n'avoir qu'un seul garçon en me donnant les deux noms. Ce qui a fait de moi Daneel Giskard Baley et ce double poids était plus que j'en pouvais supporter. Je préfère qu'on m'appelle D.G. et je serais honoré que vous m'appeliez ainsi. (Il eut un sourire aimable.) Je suis le premier à porter les deux noms et également le premier à voir les grands originaux.

— Mais pourquoi ces noms ?

— C'était l'idée de l'Ancêtre Elijah, d'après ce qu'on raconte dans la famille. Il a eu l'honneur de choisir les noms de ses petits-fils et il a appelé l'aîné Daneel et le second Giskard. Il a insisté sur l'importance de ces noms et a ainsi établi la tradition.

— Et les filles ?

— Le nom traditionnel, de génération en génération, est Jezebel.

— Jessie. C'était le nom de l'épouse d'Elijah, savez-vous.

— Je le sais.

— Il n'y a pas… (Il se reprit, reporta son attention sur le plat qu'on

avait posé devant lui.) Si nous étions sur Baleyworld, je dirais que c'est là une tranche de porc rôti qui a mijoté dans de la sauce aux cacahuètes.

— En fait, il s'agit d'un plat de légumes, D.G. Ce que vous alliez dire, c'est qu'il n'y a pas de Gladïa dans votre famille.

— Il n'y en a pas, confirma calmement D.G. L'une des explications est que Jessie – la première Jessie – n'aurait pas été d'accord, mais je ne le pense pas. L'épouse d'Elijah, l'Ancêtre, n'est jamais venue sur Baleyworld, savez-vous. Elle n'a jamais quitté la Terre. Comment aurait-elle pu ne pas être d'accord ? Non, selon moi il est tout à fait certain que l'Ancêtre ne souhaitait pas d'autre Gladïa. Pas d'imitation, pas de copie, pas de prétendue telle. Une seule Gladïa. Unique. Il a également demandé qu'il n'y ait pas d'autre Elijah plus tard, non plus.

Gladïa avait du mal à avaler.

— Je crois que votre ancêtre a passé la dernière partie de sa vie à ne pas trahir ses sentiments, tout comme Daneel. Et, tout comme lui, il débordait d'idées romanesques. Il aurait pu permettre qu'existent d'autres Elijah, d'autres Gladïa. Cela ne m'aurait certainement pas offensée et j'imagine que cela n'aurait pas offensé sa femme, non plus, 'dit-elle avec un rire incertain.

— Tout cela ne me paraît pas réel maintenant, dit D.G. L'Ancêtre, c'est parfaitement de l'histoire ancienne ; il est mort voilà cent soixante-quatre ans. Je suis son descendant, à la septième génération, et cependant me voici assis là avec une femme qui l'a connu alors qu'il était très jeune.

— Je ne l'ai pas vraiment connu, dit Gladïa, penchée sur son assiette. Je l'ai vu, plutôt brièvement, en trois occasions différentes sur une période de sept ans.

— Je le sais. Le fils de l'Ancêtre, Ben, a écrit une biographie de lui qui est devenue l'un des classiques littéraires de Baleyworld. Même moi je l'ai lue.

— Vraiment ? Je ne l'ai pas lue. Je ne savais même pas qu'elle existait. Que… que dit-elle de moi ?

— Rien que vous puissiez désapprouver, répondit D.G., amusé. Ce qui me stupéfie, c'est que nous sommes là, après sept générations. Quel âge avez-vous, madame ? S'il est convenable de poser la question ?

— Je ne sais pas si c'est convenable, mais cela ne me gêne pas. En années galactiques standard, j'ai deux cent trente-trois ans. Plus de vingt-trois décennies.

— Vous paraissez à peine friser la cinquantaine. L'Ancêtre est mort à

l'âge de soixante-dix-neuf ans, il était bien vieux. J'ai trente-neuf ans et lorsque je mourrai vous serez encore vivante…

— Si j'évite une mort accidentelle.

— Et vous vivrez peut-être encore cinq décennies.

— Est-ce que vous m'enviez, D.G. ? demanda Gladïa avec un peu d'amertume dans la voix. Est-ce que vous m'enviez d'avoir survécu à Elijah pendant plus de seize décennies et d'être condamnée à lui survivre encore dix décennies peut-être ?

Bien sûr que je vous envie, répondit-il calmement. Pourquoi pas ? Je ne verrais aucun inconvénient à vivre plusieurs siècles, si ce n'était que je donnerais le mauvais exemple aux habitants de Baleyworld. D'une manière générale, je ne souhaiterais pas qu'ils vivent si longtemps. L'évolution historique et intellectuelle se ferait alors trop lentement. Ceux qui se trouvent à la tête du pays demeureraient trop longtemps au pouvoir. Baleyworld sombrerait dans le conservatisme et la décadence – tout comme votre monde.

— Aurora se débrouille très bien, comme vous le constaterez, dit Gladïa, relevant son petit menton.

— Je parle de votre monde, Solaria.

— Solaria n'est pas mon monde, dit fermement Gladïa après une hésitation.

— J'espère que si. Je suis venu vous voir parce que j'espère que Solaria est votre monde.

— Si c'est la raison de votre visite, vous perdez votre temps, jeune homme.

— Vous êtes née sur Solaria, n'est-ce pas, et vous y avez vécu un certain temps ?

— J'y ai vécu les trois premières décennies de ma vie, environ un huitième de mon existence.

— Dans ce cas, vous êtes suffisamment solarienne pour pouvoir m'aider dans une affaire très importante.

— Je ne suis pas solarienne, malgré cette prétendue affaire importante.

— Il s'agit d'une question de guerre ou de paix – si vous jugez cela important. Les mondes spatiens envisagent une guerre avec les mondes coloniens et les choses iront très mal pour nous tous si l'on en arrive là. Et il dépend de vous, madame, d'empêcher cette guerre et d'assurer la paix.

13

Le repas était terminé (il s'agissait d'un petit repas) et Gladïa se retrouva fixant D.G. d'un regard froidement furieux.

Depuis vingt décennies, elle vivait tranquillement, effeuillant les complexités de la vie. Lentement, elle avait oublié les souffrances de Solaria et les difficultés rencontrées pour s'adapter à Aurora. Elle était parvenue à enfouir profondément l'angoisse de deux meurtres et l'extase de deux étranges amours – avec un robot et avec un Terrien – et à bien se sortir de tout cela. Elle avait fini par laisser s'écouler un long et paisible mariage, par avoir deux enfants, et s'était consacrée à son art appliqué de costumerie. Enfin, les enfants étaient partis, puis son mari et, finalement, elle avait même abandonné son travail.

Maintenant, elle se retrouvait seule avec ses robots, heureuse – ou plutôt résignée – de laisser sa vie s'écouler tranquillement et sans incident jusqu'à sa fin, en son temps – une fin si douce qu'elle pourrait ne pas même s'en rendre compte.

C'était là ce qu'elle souhaitait.

Et puis, que se passait-il ?

Cela avait commencé la nuit précédente alors qu'elle cherchait vainement dans le ciel à apercevoir l'étoile Solaria, qui ne s'y trouvait pas et qu'elle n'aurait pu voir si elle s'y était trouvée. On aurait dit que cette folle recherche du passé – un passé qui aurait dû demeurer enfoui – venait de briser le doux cocon qu'elle avait tissé autour d'elle.

D'abord, le nom d'Elijah Baley, le souvenir le plus joyeusement douloureux de tous ceux qu'elle avait soigneusement écartés, était revenu sans cesse, cruellement répété.

Après quoi il lui avait fallu traiter avec un homme qui pensait – à tort – qu'il pouvait être un descendant au cinquième degré d'Elijah, et maintenant avec un autre homme qui, lui, était effectivement un descendant d'Elijah au septième degré. Enfin, elle se trouvait confrontée à des problèmes et responsabilités analogues à ceux qui avaient tourmenté Elijah lui-même en diverses occasions.

Devenait-elle une Elijah, en quelque sorte, sans aucun de ses talents ni son dévouement farouche à son devoir, quel qu'en soit le prix ?

Qu'avait-elle fait pour mériter cela ?

Sa fureur, sentit-elle, se trouvait submergée par un apitoiement sur elle-même. C'était injuste qu'on la traite ainsi. Personne n'avait le droit de la charger de responsabilités contre son gré.

Elle dit, élevant la voix :

— Pourquoi insister pour faire de moi une Solarienne alors que je vous dis que je n'en suis pas une ?

D.G. ne parut pas troublé par le frémissement qu'on sentait maintenant dans la voix de Gladïa. Il tenait toujours la serviette humide et chaude qu'on lui avait donnée à la fin du repas – pas trop chaude – et, imitant Gladïa, il s'était soigneusement essuyé les mains et la bouche. Après quoi il l'avait pliée et s'était essuyé la barbe. Maintenant, flétrie, elle tombait en lambeaux.

— Je présume qu'elle va complètement disparaître, dit-il.

— Effectivement.

Gladïa avait déposé la sienne dans un réceptacle approprié, sur la table. C'eût été manquer de savoir-vivre que de la conserver, ce qu'excusait seule la manifeste ignorance de D.G. en ce qui concernait les coutumes civilisées.

— Certains pensent que cela peut avoir un effet polluant sur l'atmosphère, expliqua Gladïa, mais un léger courant d'air entraîne les résidus vers le haut et les bloque dans des filtres. Je doute que cela constitue une gêne… Mais vous ne répondez pas à ma question, monsieur.

D.G. fit une boule de ce qui restait de sa serviette et la déposa sur le bras du fauteuil. Un robot, en réponse au geste vif et discret de Gladïa, la retira.

Je n'ai pas l'intention de ne pas répondre à votre question, madame, dit D.G. Je n'essaie pas de vous *contraindre à* être solarienne. Je me borne à faire observer que vous êtes née sur Solaria et que vous y avez passé les premières décennies de votre existence. En conséquence de quoi on pourrait raisonnablement vous considérer comme une Solarienne, en un sens tout au moins… Savez-vous que Solaria a été abandonnée ?

— C'est ce que j'ai entendu dire, oui.

— Est-ce que cela vous fait quelque chose ?

— Je suis auroraine, et cela depuis vingt décennies.

— C'est là un non sequitur.

— Un quoi ? demanda-t-elle, n'ayant pu comprendre le dernier mot.

— C'est sans rapport avec ma question.

— Vous voulez dire non sequitur. J'avais compris « non-sens quitter ».

— Parfait, dit D.G. en souriant. Quittons donc tout non-sens. Je vous demande si la mort de Solaria vous fait quelque chose et vous me dites que vous êtes auroraine. Maintenez-vous que c'est là une réponse ? Un natif d'Aurora pourrait être très peiné de la mort d'un monde frère. Qu'est-ce que cela vous fait ?

— C'est sans importance, répondit Gladïa d'un ton froid. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Je m'explique. Nous – je veux dire les Commerciens des mondes coloniens – sommes intéressés parce qu'il y a des affaires à faire, des bénéfices à réaliser et un monde à gagner. Solaria est déjà terraformée ; c'est un monde confortable ; vous, les Spatiens, paraissez n'en avoir nul besoin ni désir. Pourquoi ne nous y installerions-nous pas ?

— Parce que ça ne vous appartient pas.

— Madame, est-ce là votre objection ? Aurora a-t-elle davantage de droit à cet égard que Baleyworld ? Ne peut-on admettre qu'un monde vide appartient à quiconque peut souhaiter le coloniser ?

— L'avez-vous colonisé ?

— Non... car il n'est pas vide.

— Voulez-vous dire que tous les Solariens ne l'ont pas quitté ? demanda vivement Gladïa.

— Vous voilà bien troublée à cette pensée, observa D.G. dont le sourire s'élargit. Et cela bien que vous soyez auroraine.

— Répondez à ma question, demanda Gladïa ; le visage aussitôt renfrogné.

— On comptait seulement quelque cinq mille Solariens sur le monde, selon nos estimations les plus optimistes, juste avant qu'on l'abandonne, dit D.G. en haussant les épaules. Depuis des années, la population déclinait. Mais même s'il s'agit de cinq mille... pouvons-nous être sûrs qu'ils sont tous partis ? Mais là n'est pas la question. Même si les Solariens étaient bien tous partis, la planète ne serait pas vide. On y compte deux cents millions de robots ou même davantage – des robots sans maître –, certains parmi les plus modernes de la Galaxie. On peut présumer que les Solariens qui sont partis ont emmené quelques robots avec eux... il est difficile d'imaginer les Spatiens se passant totalement de robots (souriant, il regarda autour de lui les robots dans leurs niches).

Cependant, ils n'auraient pu emporter quarante mille robots chacun.

— Eh bien, dit Gladïa, puisque vos mondes coloniens sont si purement dépourvus de tout robot et souhaitent le demeurer, je présume que vous ne pouvez coloniser Solaria.

— C'est exact. Pas avant que les robots n'en soient partis, et c'est là qu'interviennent les Commerciens, comme moi.

— De quelle manière ?

Nous ne voulons pas d'une société robotisée, mais nous n'avons aucune objection à les toucher et à en faire le commerce. Nous ne nourrissons aucune crainte superstitieuse de ces choses. Nous savons seulement qu'une société robotisée est condamnée à la décadence. Les Spatiens nous en ont administré la démonstration par l'exemple. Mais si nous ne voulons pas vivre avec le poison robotique, nous acceptons parfaitement de les vendre aux Spatiens pour une honnête somme – s'ils sont assez fous pour vouloir d'une telle société.

— Vous pensez que les Spatiens les achèteront ?

— J'en suis sûr. Ils accueilleront volontiers les modèles élégants des Solariens. Il est bien connu que les Solariens étaient les maîtres en matière de conception et dessin de robots, dans la Galaxie, même si l'on prétend que le défunt Dr Fastolfe était sans rival dans ce domaine bien qu'il fût aurorain... En outre, et même si nous en demandions un bon prix, il n'en demeurerait pas moins considérablement inférieur à la valeur des robots. Ce serait une bonne affaire à la fois pour les Spatiens et pour les Commerciens – le secret d'un sain commerce.

— Les Spatiens n'achèteraient pas de robots aux Coloniens, dit Gladïa avec un mépris manifeste.

D.G., en bon commerçant, faisait fi de futilités telles que la colère ou le mépris. Seules comptaient les affaires.

— Bien sûr qu'ils en achèteraient, dit-il. Offrez-leur des robots modernes à moitié prix et je ne vois pas pourquoi ils les refuseraient. Lorsqu'il s'agit d'affaires, vous seriez surprise de constater combien les questions d'idéologie deviennent secondaires.

— Je crois que c'est vous qui allez être surpris. Essayez de vendre vos robots et vous verrez.

— Je le ferais si je le pouvais, madame. Essayer de les vendre, veux-je dire. Je n'en ai aucun.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on n'en a recueilli aucun. Deux vaisseaux marchands se sont posés séparément sur Solaria, chacun pouvant transporter environ

vingt-cinq robots. S'ils avaient réussi, des flottes entières de vaisseaux marchands les auraient suivis et j'ose prétendre que nous aurions poursuivi le commerce pendant des décennies – et que nous aurions ensuite colonisé ce monde.

— Mais pourquoi n'ont-ils pas réussi ?

— Parce que les deux vaisseaux ont été détruits sur la surface de la planète, et, pour autant que nous le sachions, tous les hommes des équipages sont morts.

— Incident technique ?

— Absurde. Tous les deux se sont parfaitement posés, sans dommage. Selon leurs derniers messages, des Spatiens approchaient... Solariens ou indigènes d'autres mondes spatiens, nous ne le savons pas. Nous ne pouvons que supposer que les Spatiens ont attaqué sans avertissement.

— C'est impossible.

— Vraiment ?

— Evidemment que c'est impossible. Quelle en serait la raison ?

— Nous tenir à l'écart de ce monde, je dirais.

— Si telle était leur intention, ils auraient pu se contenter d'annoncer que le monde était occupé.

— Peut-être ont-ils jugé plus drôle de tuer quelques Coloniens. Du moins est-ce là ce que pensent bon nombre de gens chez nous et l'on fait pression pour régler la question en envoyant quelques vaisseaux de guerre sur Solaria et en établissant une base militaire sur la planète.

— Ce serait dangereux.

— Certainement. Cela pourrait mener à la guerre. Certains de nos cracheurs de feu le souhaitent vivement. Peut-être certains Spatiens le souhaitent-ils tout autant et ont-ils détruit les deux vaisseaux simplement pour déclencher les hostilités.

Gladïa demeurait là, stupéfaite. Aucun bulletin d'information n'avait fait allusion à une tension des relations entre Spatiens et Coloniens.

— Il est certainement possible d'en discuter, dit-elle. Les vôtres ont-ils pris contact avec la Fédération spatienne ?

— Organisme tout à fait sans importance, mais nous avons pris contact. De même qu'avec le Conseil aurorain.

— Et alors ?

— Alors les Spatiens nient tout. Ils laissent entendre que les bénéfices potentiels du commerce des robots seraient si importants que les Commerciens, qui ne s'intéressent qu'à l'argent – comme si ce n'était pas

également leur cas – se battraient entre eux. Ils voudraient apparemment nous faire croire que les deux vaisseaux se sont mutuellement détruits, chacun espérant monopoliser le commerce au profit de son propre monde.

— Les deux vaisseaux étaient donc originaires de deux mondes différents ?

— Oui.

— Ne pensez-vous pas, dans ce cas, qu'il y a pu effectivement avoir combat entre les deux ?

— Je crois que c'est peu vraisemblable, mais je veux bien en admettre l'éventualité. Il n'y a pas franchement eu de conflits entre les mondes coloniens, mais nous avons connu quelques solides querelles. Toutes ont été réglées par l'arbitrage de la Terre. Il n'en demeure pas moins que les mondes coloniens pourraient bien, au besoin, ne plus se serrer les coudes lorsque se trouvent en jeu plusieurs milliards de dollars. C'est pourquoi la guerre ne nous séduit pas tellement et pourquoi il faut faire quelque chose pour décourager nos exaltés. C'est là que nous intervenons.

— *Nous ?*

Vous et moi. On m'a demandé de me rendre sur Solaria et de découvrir – si possible – ce qui s'est réellement passé. Je prendrai un vaisseau armé, mais pas lourdement armé.

— Vous pourriez être détruit, vous aussi.

— C'est possible. Mais du moins mon vaisseau ne serait-il pas pris par surprise. En outre, je ne suis pas un de ces héros de l'hypervision et j'ai réfléchi à ce que je pourrais faire pour réduire les risques de destruction. Il m'est apparu que l'un des inconvénients de la pénétration colonienne sur Solaria est que nous ignorons tout de ce monde. Il pourrait donc être utile d'emmener quelqu'un qui connaisse le monde… Bref, un Solarien.

— Vous voulez dire que vous voulez m'emmener, moi ?

— C'est bien cela, madame.

— Pourquoi moi ?

— J'aurais cru que vous le comprendriez sans autre explication, madame. Ces Solariens qui ont quitté leur monde sont partis on ne sait où. S'il demeure des Solariens sur la planète, ce sont vraisemblablement des ennemis. On ne connaît aucun Spatien natif de Solaria vivant sur une autre planète que Solaria… à part vous. Vous êtes pour moi le seul Solarien disponible, le seul dans toute la Galaxie. C'est pourquoi il faut que vous veniez avec moi.

— Vous faites erreur, Colonien. Si je suis la seule qu'on puisse trouver, autant dire que vous n'avez trouvé personne. Je n'ai pas l'intention d'aller avec vous et vous n'avez aucun moyen – absolument aucun – de me contraindre à partir. Je suis entourée de mes robots. Faites un seul pas dans ma direction et vous serez aussitôt immobilisé… et si vous résistez vous serez molesté.

— Je n'ai pas l'intention d'user de la force. Vous devez venir de votre plein gré… et vous devez désirer venir. Il s'agit d'empêcher la guerre.

— C'est l'affaire de votre gouvernement et du mien. Je refuse d'y prendre la moindre part. Je suis une simple citoyenne.

— Vous le devez à votre monde. Nous pourrions nous trouver plongés dans une guerre, mais Aurora aussi.

— Pas plus que vous je ne suis un de ces héros de l'hypervision.

— C'est à moi que vous le devez, dans ce cas.

— Vous êtes fou. Je ne vous dois rien.

— Vous ne me devez rien à moi personnellement, dit D.G. avec un petit sourire. Mais vous me devez beaucoup en ma qualité de descendant d'Elijah Baley.

Gladïa se figea et resta à fixer le monstre barbu un long instant. Comment avait-elle pu oublier qui il était ?

— Non, murmura-t-elle finalement avec peine.

— Si, dit D.G. avec force. En deux occasions, l'Ancêtre a fait plus pour vous que vous ne pourrez jamais lui rendre. Il n'est plus là pour réclamer le paiement de la dette… d'une petite partie de la dette. J'hérite du droit de le faire.

— Mais que puis-je faire pour vous si je viens avec vous ? demanda Gladïa, désespérée.

— Nous verrons bien. Viendrez-vous ?

Gladïa souhaitait de tout cœur refuser, mais était-ce donc pour cela qu'Elijah avait soudain fait de nouveau irruption dans sa vie au cours des dernières vingt-quatre heures ? Etait-ce donc qu'au moment où l'on formulerait cette impossible requête ce serait en son nom et qu'elle jugerait impossible de la refuser ?

— A quoi bon ? demanda-t-elle. Le Conseil ne me laisserait pas partir avec vous. Il ne laisserait pas une Auroraine partir sur un vaisseau colonien.

Madame, vous êtes sur Aurora depuis vingt décennies et vous pensez donc que les natifs d'Aurora vous considèrent comme une Auroraine. Ce n'est pas le cas. Pour eux, vous demeurez une Solarienne. Ils vous

laisseront partir.

— Non, affirma Gladïa, le cœur battant, les bras envahis par la chair de poule.

Il avait raison. Elle pensa à Amadiro, pour qui elle n'était sûrement qu'une Solarienne. Elle répéta cependant, essayant de se rassurer :

— Ils ne me laisseront pas partir.

— Mais si, répliqua D.G. Quelqu'un de votre Conseil n'est-il pas venu vous demander de me recevoir ?

— Il m'a seulement demandé, dit-elle d'un ton de défi, de rapporter cette conversation. Et c'est ce que je vais faire.

— S'ils souhaitent que vous m'espionniez, ici, sous votre propre toit, madame, ils jugeront plus utile encore que vous m'espionniez sur Solaria. (Il attendit une réponse qui ne vint pas et dit, avec une certaine lassitude :) Madame, si vous refusez, je ne vous contraindrai pas car je n'aurai pas à le faire. Ce sont eux qui vous contraindront. Mais je ne le veux pas. L'Ancêtre ne le voudrait pas s'il était ici. Il souhaiterait que vous veniez avec moi par gratitude pour lui et pour aucune autre raison… Madame, l'Ancêtre a œuvré pour vous dans des conditions extrêmement difficiles. Ne voudrez-vous pas œuvrer au nom de sa mémoire ?

Le cœur de Gladïa se serra. Elle savait ne pouvoir réfuter cela.

— Je ne peux aller nulle part sans robot, dit-elle.

— Je ne vous le demanderai pas. (D.G. avait retrouvé le sourire.) Pourquoi ne pas emmener mes deux homonymes ? Vous en faut-il d'autres ?

Gladïa regarda Daneel mais il demeurait là, immobile. Elle tourna son regard vers Giskard, tout aussi immobile. Toutefois, il lui sembla, pendant un très bref instant, qu'il avait bougé la tête – très légèrement – de haut en bas.

Elle devait lui faire confiance.

— Eh bien, dit-elle, j'irai donc avec vous. Je n'aurai besoin que de ces deux robots.

DEUXIÈME PARTIE

SOLARIA

CHAPITRE 5

La planète abandonnée

14

Pour la cinquième fois de sa vie, Gladïa se retrouvait dans un vaisseau spatial. Elle ne se souvenait pas, spontanément, quand exactement Santirix et elle étaient allés ensemble sur le monde d'Euterpe pour ses forêts tropicales qu'on s'accordait à juger incomparables, notamment à la lueur romantique de son brillant satellite, Gemstone.

La forêt tropicale s'était effectivement révélée luxuriante et verte, avec ses arbres soigneusement plantés en rangs et en files et avec sa faune soigneusement sélectionnée pour donner couleur et ravissement, tout en évitant les espèces venimeuses et autres déplaisantes créatures.

Le satellite, qui faisait bien cent cinquante kilomètres de diamètre, se trouvait assez proche d'Euterpe pour briller d'une lumière éclatante. Si proche, en fait, qu'on pouvait le voir balayer le ciel d'ouest en est, battant dans sa course le mouvement de rotation de la planète, plus lent. Il brillait d'un éclat plus vif dans son ascendance vers le zénith et perdait de cet éclat en redescendant vers l'horizon. On le regardait avec fascination le premier soir, avec un peu moins d'enthousiasme le deuxième et avec un vague sentiment de mécontentement le troisième – étant admis que le ciel était clair ces soirs-là, ce qui n'était généralement pas le cas.

Les Euterpiens, avait-elle remarqué, ne le regardaient jamais, bien que l'appréciant vivement, bien sûr, pour les touristes.

Dans l'ensemble, Gladïa avait bien aimé ce voyage, mais ce dont elle se souvenait avec le plus d'intensité, c'était la joie du retour sur Aurora et de ne plus jamais voyager à moins d'y être dûment contrainte. (Et, pensez donc, cela devait remonter à huit décennies au moins.)

Pendant un temps, elle avait vécu avec l'appréhension que son mari souhaite de nouveau faire un autre voyage, mais il n'en reparla jamais.

Lui aussi, peut-être bien, avait-elle parfois pensé à l'époque, était sans doute arrivé à la même décision et craignait que ce fût elle qui souhaitât voyager.

Cette aversion pour les voyages n'avait rien d'insolite. Les Aurorains, en général – et plus généralement les Spatiens, d'ailleurs – avaient tendance à se montrer casaniers. Leurs mondes, leurs établissements, étaient trop confortables. Après tout, quel plaisir plus grand pouvait-on trouver que de laisser ses robots prendre soin de vous, des robots qui connaissaient votre moindre signe, vos moindres souhaits et désirs sans même qu'on ait à les exprimer ?

Elle s'agita, mal à l'aise. Etait-ce de cela qu'avait voulu parler D.G. en évoquant la décadence de la société robotisée ?

Mais voilà qu'elle se retrouvait dans l'espace, après tout ce temps. Et sur un vaisseau terrien de surcroît.

Elle n'en avait pas vu grand-chose, mais le peu qu'elle avait aperçu l'avait mise terriblement mal à l'aise. Il paraissait n'être que lignes droites, angles vifs et surfaces lisses. On avait éliminé tout ce qui n'était pas rigide, apparemment. Il semblait que rien ne dût exister qui ne fût pas fonctionnel. Bien qu'elle ne pût dire exactement ce qui était fonctionnel dans tel ou tel objet du bord, elle avait le sentiment que c'était là ce qui convenait, que rien ne devait empêcher de prendre la plus courte distance d'un point à un autre.

Tout ce qui était aurorain (ou spatien, aurait-on pu dire, encore qu'Aurora fût la plus avancée à cet égard) n'existait que par strates. Le fonctionnel au-dessous – on ne pouvait totalement l'ignorer, sauf pour ce qui était purement ornemental – mais toujours on trouvait au-dessus quelque chose qui fût plaisant à l'œil et aux sens en général ; et encore au-dessus, quelque chose qui pût satisfaire l'esprit.

Comme cela était mieux ! Ou s'agissait-il d'une exubérance telle de la créativité humaine que les Spatiens ne pouvaient désormais plus vivre avec l'Univers dépouillé ? Et était-ce un mal ? L'avenir devait-il appartenir à ces géomètres du point à l'autre point ? Ou était-ce seulement que les Coloniens n'avaient pas encore appris la douceur de vivre ?

Mais dans ce cas, si l'existence comptait tant de douceurs, pourquoi n'en avait-elle trouvé que si peu pour elle-même ?

Elle n'avait vraiment rien d'autre à faire à bord de ce vaisseau que de

se poser des questions et d'y répondre. Ce D.G., ce barbare descendant d'Elijah, lui avait mis dans la tête, avec sa calme assurance, que les mondes spatiens étaient en train de mourir. Cependant, il avait bien dû voir de ses propres yeux, au cours de son trop bref séjour sur Aurora (il avait dû s'en rendre compte, certainement), que la planète se trouvait solidement plongée dans l'opulence et la sécurité.

Elle avait essayé de fuir ses propres pensées en regardant les holofilms qu'on avait mis à sa disposition et le fait de contempler, avec une curiosité modérée, les images qui tremblotaient et sautaient sur la surface de projection, comme cette histoire d'aventures (toutes étaient des histoires d'aventures) ne laissait que peu de temps pour la conversation et guère pour la réflexion… ni pour le plaisir. Tout à fait comme leur mobilier.

D.G. arriva alors qu'elle se trouvait au milieu de l'un de ces films auxquels elle avait cessé de vraiment prêter attention. Elle ne fut pas surprise. Ses robots, qui gardaient la porte, avaient eu tout le temps de signaler l'arrivée de D.G. et ne lui auraient pas permis d'entrer si elle n'avait été en position de le recevoir. Daneel entra avec lui.

— Comment allez-vous ? demanda D.G. (La main de Gladïa effleura un contact, les images s'estompèrent, disparurent. D.G. dit :) Inutile d'éteindre. Je vais regarder avec vous.

— Inutile, dit-elle, j'en ai assez.

— Vous sentez-vous bien ?

— Pas totalement. Je suis… isolée.

— Désolé ! Dans ce cas je l'étais aussi sur Aurora. Ils n'ont permis à aucun de mes hommes de venir avec moi.

— C'est une revanche ?

— Pas du tout. D'une part, j'ai permis que deux robots de votre choix vous accompagnent. D'autre part, ce n'est pas moi mais mon équipage qui a imposé cela. Ils n'aiment ni les Spatiens ni les robots… Mais pourquoi cela vous gêne-t-il ? Est-ce que cet isolement ne diminue pas votre crainte de l'infection ?

Gladïa eut un regard hautain, mais c'est d'une voix lasse qu'elle dit :

— Je me demande si je ne suis pas trop vieille pour craindre l'infection. A bien des égards, je pense que j'ai vécu assez longtemps. Et puis j'ai mes gants, mon filtre nasal et – si nécessaire – mon masque. Et en outre je doute que vous vous souciiez de me toucher.

— Pas plus que quiconque, dit D.G. avec une soudaine inflexibilité dans la voix tandis que sa main frôlait l'objet pendu à sa hanche droite.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en suivant son geste.

D.G. sourit et sa barbe parut briller sous la lumière. Elle était parsemée de poils roux.

— Une arme, dit-il en la tirant et en la saisissant par une poignée moulée qui saillit au-dessus de sa main comme si la force de sa poigne la pressait vers le haut.

Au bout de l'arme, face à Gladïa, s'allongeait un petit cylindre d'une quinzaine de centimètres de long, apparemment sans ouverture.

— Est-ce que ça tue ? demanda Gladïa en tendant la main vers l'objet.

— N'essayez jamais de prendre l'arme de quelqu'un, madame, dit D.G. en la retirant vivement de sa portée. C'est bien plus que de l'impolitesse car tout Colonien est entraîné à réagir violemment à un tel geste et vous pourriez être blessée.

Gladïa, les yeux écarquillés, retira sa main qu'elle mit, avec l'autre, derrière son dos.

— Ne me menacez pas. Daneel n'a aucun sens de l'humour dans ce domaine. Sur Aurora nul n'est assez barbare pour porter des armes.

Ma foi, dit D.G., insensible au qualificatif, nous n'avons pas de robots pour nous protéger. Et il ne s'agit pas d'un engin de mort. C'est pire, en un certain sens. Il émet une sorte de vibration qui stimule les terminaisons nerveuses responsables de la sensation de douleur. Cela fait bien plus mal que tout ce que vous pouvez imaginer. Personne ne souhaiterait subir cela deux fois et lorsqu'on porte une telle arme, on a rarement à s'en servir. Nous appelons cela un fouet neuronique.

— C'est dégoûtant ! s'exclama Gladïa. Nous avons des robots, mais ils ne font jamais de mal à personne, sauf en cas d'urgence et s'ils ne peuvent l'éviter… et le moins possible, de toute façon.

— Voilà qui me paraît très civilisé, dit D.G. en haussant les épaules, mais un peu de mal – et même quelques morts – me semble préférable à cette décadence de l'esprit qu'apportent les robots. En outre, le fouet neuronique n'est pas destiné à tuer, alors que vous possédez, à bord de vos vaisseaux spatiaux, des armes qui peuvent apporter mort et destruction sur une grande échelle.

— Parce que nous avons dû faire la guerre, jadis dans notre histoire, alors que notre héritage terrien demeurait encore vivace, mais nous avons beaucoup appris depuis lors.

— Vous avez utilisé ces armes sur la Terre bien après que vous étiez censés avoir beaucoup appris.

— C'est… commença-t-elle avant de ravaler ce qu'elle allait dire.

— Je sais. Vous alliez dire que c'est différent. Songez-y, madame, si vous vous demandez par hasard pourquoi mon équipage n'aime pas les Spatiens. Ou pourquoi je ne les aime pas… mais vous allez m'être utile, madame, et je ne laisserai pas mes sentiments prendre le dessus.

— De quelle manière vais-je vous être utile ?

— Vous êtes solarienne.

C'est ce que vous dites sans cesse. Il s'est écoulé plus de vingt décennies. Je ne sais pas à quoi ressemble Solaria maintenant. J'en ignore tout. A quoi ressemblait Baleyworld il y a vingt décennies ?

— Baleyworld n'existait pas, il y a vingt décennies, mais Solaria, oui. Et je parierais que vous vous souvenez de *quelque chose* d'utile.

Il se leva, inclina légèrement la tête en un salut poli qui parut presque moqueur et sortit.

15

Gladïa, pensive et troublée, demeura un instant silencieuse puis demanda :

— Il ne s'est pas montré poli, n'est-ce pas ?

— Madame Gladïa, répondit Daneel, le Colonien est manifestement tendu. Il se dirige vers un monde où deux vaisseaux semblables au sien ont été détruits et leurs équipages tués. Il va devoir affronter un grand danger et ses hommes aussi.

— Tu défends toujours tous les humains, Daneel, constata Gladïa, irritée. Le danger existe pour moi aussi, et je ne l'affronte pas volontairement, mais je ne m'en montre pas désagréable pour autant, moi.

Daneel ne dit rien.

— Eh bien, peut-être que si, poursuivit Gladïa. J'ai été quelque peu désagréable, non ?

— Je ne crois pas que le Colonien s'en soit formalisé, dit Daneel. Puis-je suggérer, madame, que vous vous prépariez à aller dormir ? Il est très tard.

— Très bien, je vais me préparer à aller au lit, Daneel, mais je pense ne pas me sentir assez détendue pour dormir.

— L'ami Giskard m'assure que si, madame, et d'ordinaire il ne se trompe pas pour ces choses-là.

Et effectivement elle dormit.

16

Daneel et Giskard se tenaient dans l'obscurité de la cabine de Gladïa.

— Elle va dormir profondément, ami Daneel, dit Giskard, et elle a besoin de repos. C'est un dangereux voyage.

— Il me semble, ami Giskard, que tu l'as influencée pour obtenir son accord. J'imagine que tu avais tes raisons.

— Ami Daneel, nous en savons si peu sur la nature de la crise qui attend maintenant la Galaxie que nous ne pouvons nous permettre de refuser d'entreprendre quoi que ce soit qui puisse nous en apprendre davantage. Nous devons savoir ce qui se passe sur Solaria et la seule façon de le savoir est d'y aller. Pour ce qui est de l'avoir influencée, je l'ai à peine effleurée. Malgré ses déclarations fracassantes, elle brûlait d'y aller, de revoir Solaria. Cette douleur, en elle, n'aurait pu s'apaiser sans cela.

— Je le crois, puisque tu le dis, mais je trouve cependant cela surprenant. N'a-t-elle pas fréquemment proclamé qu'elle avait été malheureuse sur Solaria, qu'elle avait totalement adopté Aurora et souhaitait ne jamais retourner dans son pays d'origine ?

— Oui, bien sûr. Cela apparaissait clairement dans son esprit. Ces deux émotions, ces deux sentiments coexistaient. J'ai fréquemment observé cela dans l'esprit humain ; deux émotions contraires présentes en même temps.

— Cela ne me semble pas très logique, ami Giskard.

Je suis d'accord et je ne peux qu'en conclure que les humains ne sont pas logiques en tout temps et dans tous les domaines. Ce doit être là une des raisons pour lesquelles il est si difficile de découvrir les lois qui gouvernent le comportement humain… Dans le cas de Mme Gladïa, j'ai pu me rendre compte de temps à autre de son mal du pays. D'ordinaire, ce sentiment était bien caché, occulté par l'antipathie beaucoup plus intense ressentie pour ce monde. Lorsqu'est arrivée la nouvelle de l'abandon de Solaria par ses habitants, ses sentiments ont cependant changé.

— Pourquoi cela ? Qu'est-ce que l'abandon avait à voir avec ce qu'avait connu Mme Gladïa dans sa jeunesse et qui avait provoqué son aversion ? Ou, ayant pu refouler son mal du pays pendant les décennies où ce pays représentait une société qui fonctionnait, pourquoi perdrait-elle cette capacité de refoulement maintenant que ce n'est plus qu'un monde abandonné qui doit lui paraître bien étrange ?

— Je ne peux l'expliquer, ami Daneel, car plus j'acquiers de connaissances sur l'esprit humain et plus je me sens désespéré devant mon incapacité à le comprendre. La faculté de lire dans les esprits ne constitue pas un avantage sans mélange et j'envie souvent la simplicité de maîtrise du comportement dû à ton incapacité à voir ce qui se trouve au-dessous de la surface.

— As-tu deviné quelque explication, ami Giskard ? insista Daneel.

— Je suppose qu'elle ressent un certain chagrin pour la planète vide. Elle l'a quittée il y a vingt décennies…

— Elle en a été chassée.

— Il lui semble maintenant que c'était un abandon et j'imagine qu'elle caresse l'idée pénible qu'elle a donné l'exemple ; que si elle n'était pas partie, personne n'aurait quitté la planète qui serait encore peuplée et heureuse. Du fait que je ne peux lire ses pensées, je ne peux que tâtonner, et peut-être en me trompant, dans ses émotions.

— Mais elle n'aurait pas pu donner l'exemple, ami Giskard, puisqu'il y a vingt décennies qu'elle est partie et que ne peut exister aucun rapport de cause à effet vérifiable entre le premier et lointain événement et l'autre, beaucoup plus récent.

— J'en conviens, mais les humains trouvent parfois une sorte de plaisir à nourrir des sentiments douloureux, à se blâmer sans raison ou même contre toute raison… Quoi qu'il en soit, Mme Gladïa a si vivement ressenti le puissant désir de retourner que j'ai jugé nécessaire de libérer l'effet inhibiteur qui l'empêchait d'en convenir. Il a suffi d'une touche très légère. Mais si j'ai jugé nécessaire qu'elle y aille, puisque cela signifiait qu'elle nous emmènerait avec elle, je n'en ai pas moins le sentiment déplaisant que les inconvénients pourraient peut-être se révéler plus grands que les avantages.

— Comment cela, ami Giskard ?

— Du fait que le Conseil était fort désireux de voir Mme Gladïa accompagner le Colonien, cela pourrait bien signifier qu'il souhaitait son absence d'Aurora au cours de la période cruciale pendant laquelle on prépare la défaite de la Terre et de ses mondes coloniens.

Daneel parut réfléchir à la question. Du moins ne fut-ce qu'après un instant parfaitement perceptible qu'il dit :

— A quoi servirait, selon toi, l'absence de Mme Gladïa ?

— Je ne peux me prononcer, ami Daneel. Je voudrais connaître ton opinion.

— Je n'ai pas envisagé la question.

— Eh bien, envisage-la ! dit Giskard d'un ton qui eût été un ordre s'il avait été humain.

Il s'ensuivit un silence plus long encore avant que Daneel dise :

Ami Giskard, jusqu'à l'instant où le Dr Mandamus est apparu dans l'établissement de Mme Gladïa, elle n'avait pas manifesté le moindre intérêt pour les affaires internationales. Elle était l'amie du Dr Fastolfe et d'Elijah Baley, mais cette amitié n'était qu'un sentiment personnel, sans aucune raison idéologique. En outre, l'un et l'autre ont disparu. Le Dr Amadiro lui est antipathique et le sentiment est réciproque, mais c'est là aussi une question personnelle. L'antipathie dure depuis deux siècles et ils n'ont rien fait de concret ni l'un ni l'autre pour cela, se bornant à cultiver résolument leur antipathie. Le Dr Amadiro – dont l'influence est maintenant dominante au Conseil – n'a aucune raison de craindre Mme Gladïa ni d'aller se soucier de l'éloigner.

— Tu négliges le fait qu'en éloignant Mme Gladïa il nous éloigne également toi et moi. Sans doute était-il tout à fait certain que Mme Gladïa ne partirait pas sans nous, et c'est peut-être nous qu'il juge dangereux.

— Ami Giskard, jamais au cours de notre existence nous n'avons, en aucune manière, donné l'impression de menacer le Dr Amadiro. Quelle raison a-t-il de nous craindre ? Il ignore tes capacités et l'usage que tu en as fait. Pourquoi, dans ces conditions, irait-il prendre la peine de nous éloigner provisoirement d'Aurora ?

— Provisoirement, ami Daneel ? Pourquoi penses-tu qu'il envisage un éloignement tout provisoire ? Peut-être en sait-il davantage que le Colonien sur les ennuis de Solaria et peut-être sait-il également que le Colonien et son équipage ne manqueront pas d'être détruits... et Mme Gladïa, toi et moi avec eux. Peut-être la destruction du vaisseau du Spatien constitue-t-elle son but principal, mais peut-être considère-t-il que la fin d'une amie du Dr Fastolfe et des robots du Dr Fastolfe constitue un avantage supplémentaire.

— Il ne risquerait certainement pas une guerre avec les mondes coloniens, observa Daneel, car c'est bien ce qui pourrait se produire si le

vaisseau du Colonien était détruit ; et l'infime plaisir de nous voir également détruits, si on l'ajoute dans la balance, ne vaudrait pas qu'on prenne ce risque.

— N'est-il pas possible, ami Daneel, que ce soit précisément la guerre que souhaite le Dr Amadiro ; que selon lui cela n'implique aucun risque, de telle sorte que le fait de se débarrasser de nous ajoute à son plaisir sans accroître un risque qui n'existe pas ?

— Ami Giskard, dit calmement Daneel, cela n'est guère raisonnable. Toute guerre livrée dans les conditions actuelles verrait la victoire des Coloniens. Ils sont mieux adaptés, psychologiquement, aux rigueurs de la guerre. Ils se trouvent davantage disséminés et peuvent beaucoup mieux, en conséquence, mettre en œuvre une tactique d'attaques et de replis. Ils ont comparativement peu à perdre dans leurs mondes relativement primitifs, tandis que les Spatiens perdraient bien davantage dans leurs mondes confortables et hautement organisés. Si les Coloniens acceptaient la destruction d'un de leurs mondes contre celle de l'un des mondes spatiens, les Spatiens devraient aussitôt capituler.

— Mais livrerait-on une telle guerre « dans les conditions actuelles » ? Et si les Spatiens détenaient une arme nouvelle, susceptible d'amener une défaite rapide des Coloniens ? Cela ne pourrait-il pas constituer la crise même que nous envisageons en ce moment ?

— Dans ce cas, ami Giskard, la victoire pourrait être mieux et plus efficacement acquise par une attaque surprise. Pourquoi aller s'ennuyer à déclencher une guerre que les Coloniens pourraient commencer par un raid-surprise sur les mondes spatiens et qui provoquerait des dommages considérables ?

— Peut-être les Spatiens doivent-ils expérimenter l'arme et la destruction d'une série de vaisseaux sur Solaria leur en fournirait-elle l'occasion.

— Il faudrait que les Spatiens se montrent bien peu ingénieux pour n'avoir pas trouvé de méthode d'expérimentation qui ne trahisse pas l'existence de la nouvelle arme.

Ce fut Giskard qui, maintenant, se mit à réfléchir.

— Très bien, ami Daneel, comment, dans ce cas, expliquer notre voyage ? Comment expliquer l'accord – l'empressement même – du Conseil à nous voir accompagner le Colonien ? Celui-ci a dit que le Conseil ordonnerait à Mme Gladïa de partir, et c'est bien ce qu'il a fait.

— Je n'ai pas envisagé la question, ami Giskard.

— Eh bien, envisage-la maintenant, dit Giskard d'un ton qui, de

nouveau, ressemblait fort à un ordre.

— C'est ce que je vais faire, répondit Daneel.

Suivit un silence qui se prolongea, mais Giskard ne manifesta nulle impatience, ni par la parole ni par le geste.

Daneel dit enfin – lentement, comme cherchant son chemin dans d'étranges méandres de la pensée :

— Je ne pense pas que Baleyworld – ni aucun des mondes coloniens – possède tout à fait le droit de s'approprier les robots de Solaria. Même si les Solariens sont partis ou sont morts, Solaria demeure un monde spatien, quoique inoccupé. C'est certainement ainsi que raisonneraient les quarante-neuf mondes spatiens qui restent. C'est surtout ainsi que raisonnerait Aurora – si elle venait à prendre la situation en main.

Est-ce que tu veux dire, ami Daneel, demanda Giskard après réflexion, que la destruction des deux vaisseaux coloniens a constitué la manière des Spatiens d'affirmer leur droit de propriété sur Solaria ?

— Non, dit Daneel. Cela ne se serait pas passé ainsi si Aurora, la principale puissance spatienne, avait pris la situation en main. Aurora se serait bornée à annoncer que Solaria, vide ou pas, était interdite aux vaisseaux coloniens et à menacer de représailles les mondes centraux dans le cas où un vaisseau colonien pénétrerait dans le système planétaire solarien. Et ils auraient installé un cordon de vaisseaux et de stations de détection autour du système planétaire. Aucun avertissement de cette nature n'a été lancé, aucune action n'a été menée dans ce sens, ami Giskard. Pourquoi, dans ce cas, détruire des vaisseaux qu'on aurait pu très facilement, avant d'en arriver là, tenir à l'écart du monde ?

— Mais les vaisseaux ont été détruits, ami Daneel. Vas-tu faire appel à l'illogisme fondamental de l'esprit humain pour fournir une explication ?

— Pas si je peux faire autrement. Considérons un instant cette destruction comme acquise. Considérons maintenant les conséquences : le commandant d'un seul vaisseau colonien approche d'Aurora, demande à discuter de la situation avec le Conseil, insiste pour emmener avec lui une citoyenne auroraine afin d'enquêter sur les événements de Solaria et le Conseil cède sur tout. Si la destruction des vaisseaux sans avertissement préalable constitue une action trop vigoureuse pour Aurora, céder si lâchement au commandant colonien constitue une action bien trop timorée. Loin de rechercher la guerre, Aurora, en cédant, semble vouloir tout faire pour écarter toute possibilité de conflit.

Oui, dit Giskard. Je crois que c'est là une interprétation possible des événements, mais après ?

— Il me semble, dit Daneel, que les mondes spatiens ne se trouvent pas encore dans un état de faiblesse tel qu'ils doivent réagir avec une telle servilité – et même si c'était le cas, l'orgueil des siècles de domination les en empêcherait. Ce doit être autre chose que la faiblesse qui les anime. J'ai fait observer qu'ils ne peuvent délibérément provoquer une guerre, de sorte qu'il est beaucoup plus vraisemblable qu'ils tentent de gagner du temps.

— Dans quel but, ami Daneel ?

— Ils veulent détruire les Coloniens mais n'y sont pas encore prêts. Ils laissent ce Colonien obtenir ce qu'il désire, jusqu'à ce qu'ils soient prêts à livrer une guerre au moment qu'ils choisiront. Je suis seulement surpris qu'ils n'aient pas proposé d'envoyer avec lui un vaisseau de guerre aurorain. Si cette analyse est correcte – et je crois qu'elle l'est –, Aurora ne peut en rien être responsable des incidents de Solaria. Les Aurorains n'iraient pas s'amuser à des piqûres d'épingle qui ne pourraient que donner l'éveil aux Coloniens avant d'être prêts à se livrer à quelque action dévastatrice.

— Dans ce cas, comment expliquer ces piqûres d'épingle, comme tu les appelles, ami Daneel ?

— Nous le découvrirons peut-être lorsque nous nous poserons sur Solaria. Peut-être Aurora est-elle tout aussi curieuse que nous et les Coloniens et est-ce là une autre raison de leur coopération avec le commandant, jusqu'à permettre, même, que Mme Gladïa l'accompagne.

Ce fut au tour de Giskard de demeurer silencieux. Il demanda enfin :

— Et quelle est cette mystérieuse action dévastatrice qu'ils envisagent ?

Nous avons évoqué, il y a un instant, une crise découlant du plan spatien de défaire la Terre, mais nous avons employé le mot Terre dans son sens général, c'est-à-dire tout à la fois les Terriens et leurs descendants qui se trouvent sur les mondes coloniens. Mais si nous envisageons sérieusement une action dévastatrice qui permettrait aux Spatiens de défaire leurs ennemis d'un seul coup, nous pouvons peut-être affiner notre conception. Ainsi, ils ne peuvent préparer une action contre un monde colonien. On peut se passer des mondes coloniens pris individuellement et les mondes coloniens subsistants seraient prompts à riposter. Ils ne peuvent davantage envisager une action contre plusieurs des mondes coloniens ou contre tous. Ils sont trop nombreux, trop

éloignés les uns des autres. Il n'est pas certain que toutes les attaques se traduiraient par des succès et les mondes coloniens qui survivraient apporteraient, dans leur désespoir et leur fureur, la dévastation dans les mondes spatiens.

— Selon ton raisonnement, donc, ami Daneel, le coup serait porté sur la Terre elle-même.

— Oui, ami Giskard. Sur la Terre se trouve la grande majorité des humains à la vie éphémère ; elle constitue une source intarissable d'émigrants vers les mondes coloniens et la principale matière première pour la fabrication de nouveaux émigrants ; c'est la patrie révérée de tous les Coloniens. Si la Terre était détruite, d'une manière ou d'une autre, le mouvement colonien pourrait ne jamais s'en relever.

— Mais, dans ce cas, les mondes coloniens ne se livreraient-ils pas à des représailles aussi violentes que si l'un d'entre eux était détruit ? Cela me paraît inévitable.

A moi aussi, ami Giskard. Il me semble cependant qu'à moins que les mondes spatiens soient devenus fous le coup devrait être bien subtil ; assez subtil pour que les mondes spatiens ne paraissent pas en être responsables.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas porter un tel coup subtil contre les mondes coloniens, qui détiennent la plus grande partie du potentiel de guerre réel des Terriens ?

— Soit parce que les Spatiens jugeraient le coup porté à la Terre plus dévastateur psychologiquement, soit parce que la nature du coup est telle qu'il ne réussirait que contre la Terre et pas contre les mondes spatiens. Je penche pour cette dernière hypothèse du fait que la Terre est un monde unique et possède une société qui n'est comparable à aucune autre société d'aucun autre monde.

— Pour nous résumer, donc, ami Daneel, tu en arrives à la conclusion que les Spatiens envisagent de porter un coup subtil à la Terre qui la détruira sans qu'existe la preuve qu'ils en sont la cause, et un coup qui ne pourrait réussir contre aucun autre monde, et qu'ils ne sont pas prêts à porter ce coup.

— Oui, ami Giskard, mais ils seront peut-être bientôt prêts – et une fois prêts ils devront frapper immédiatement. Tout retard accroîtrait les risques de fuites qui pourraient les trahir.

— Il est très méritoire, ami Daneel, de déduire tout cela des quelques indications que nous possédons. Maintenant, dis-moi quelle est la nature du coup. Que projettent exactement les Spatiens ?

— J’en suis arrivé là, ami Giskard, par des voies pas très solides, sans être certain que mon raisonnement soit tout à fait fondé. Mais même si nous supposons qu’il l’est, je ne peux aller plus loin. Je crains de ne pas connaître ni de pouvoir imaginer la nature du coup.

Mais nous ne pouvons prendre des mesures appropriées pour neutraliser le coup et résoudre la crise tant que nous ignorons sa nature. S’il nous faut attendre de découvrir le coup à ses résultats, il sera trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Si un Spatien connaît la nature de ce qui se prépare, dit Daneel, c’est Amadiro. Ne pourrais-tu forcer Amadiro à l’annoncer publiquement et alerter ainsi les Coloniens, ce qui rendrait sa réalisation impossible ?

— Je ne pourrais faire cela, ami Daneel, sans détruire virtuellement son esprit. Je doute de pouvoir le conserver intact suffisamment longtemps pour lui permettre d’annoncer publiquement le plan. Je ne pourrais pas.

— Dans ce cas, dit Daneel, peut-être pouvons-nous nous consoler en pensant que mon raisonnement est faux et que l’on ne prépare aucun coup contre la Terre.

— Non, dit Giskard. J’ai le sentiment que tu as raison et que nous devons simplement attendre… impuissants.

17

Gladïa attendait, presque douloureusement, que se termine le Bond final. Ils se retrouveraient alors assez près de Solaria pour apercevoir son soleil comme un disque.

Ce ne serait qu'un disque, bien sûr, un cercle de lumière sans traits distinctifs, atténué au point qu'on pourrait le regarder sans ciller, une fois la lumière tamisée par le filtre approprié.

Il n'aurait rien d'exceptionnel. Toutes les étoiles qui, parmi leurs planètes, comptaient un monde habité au sens humain du terme, devaient satisfaire à tant d'exigences qu'elles finissaient par toutes se ressembler. Toutes étaient des étoiles uniques – toutes guère plus grandes ni beaucoup plus petites que le soleil de la Terre –, aucune n'était trop active, ni trop vieille, ni trop calme, ni trop jeune, ni trop chaude, ni trop froide, ni trop insolite dans sa composition chimique. Toutes présentaient des taches solaires, des incandescences et des éruptions et toutes paraissaient identiques à l'œil. Pour distinguer les détails qui faisaient de chaque étoile quelque chose d'unique, il fallait recourir à une attentive spectrohéliographie.

Néanmoins, lorsque Gladïa se retrouva en train de fixer ce qui pour elle n'était absolument rien d'autre qu'un disque lumineux, elle sentit ses yeux s'emplir de larmes. Jamais un seul instant elle n'avait pensé au soleil lorsqu'elle vivait sur Solaria ; ce n'était qu'une éternelle source de lumière et de chaleur, se levant et se couchant selon un rythme régulier. Lorsqu'elle avait quitté Solaria, elle avait regardé ce soleil disparaître derrière elle, mais sans rien ressentir qu'un immense soulagement. Elle n'en avait aucun souvenir qui comptât.

Et cependant elle pleurait en silence. Elle se sentait honteuse de se montrer si émue sans aucune raison qu'elle pût justifier, mais cela ne l'empêchait pas de pleurer.

Elle fit un plus gros effort lorsque le signal lumineux s'alluma. Ce devait être D.G., à la porte ; personne d'autre n'approchait de sa cabine.

— Doit-on le laisser entrer, madame ? demanda Daneel. Vous

paraissez très émue.

— Oui, je suis très émue, Daneel, mais fais-le entrer. J'imagine que cela ne le surprendra pas.

Cela le surprit, cependant. Du moins arborait-il, en entrant, un sourire sur son visage barbu – et ce sourire s'effaça presque subitement. Il recula et dit à voix basse :

— Je reviendrai plus tard.

— Restez, dit rudement Gladïa. Ce n'est rien. Une stupide réaction passagère. (Elle renifla et se tamponna les yeux d'un geste irrité.) Pourquoi cette visite ?

— Je voulais parler de Solaria avec vous. Si nous réussissons notre micro-ajustement, nous nous poserons demain. Si vous n'êtes pas tout à fait prête pour une discussion…

— Je suis tout à fait prête. En fait, j'ai une question à vous poser. Pourquoi nous a-t-il fallu trois Bonds pour arriver jusqu'ici ? Un seul aurait suffi. Un seul a suffi lorsque j'ai quitté Solaria pour Aurora il y a vingt décennies. La technique des voyages dans l'espace n'a certainement pas régressé depuis.

— Nous avons pris la tangente, répondit D.G., son sourire revenu. Si un vaisseau aurorain nous suivait, je voulais le… le dérouter, dirons-nous ?

— Pourquoi ce vaisseau nous suivrait-il ?

— Une idée comme ça, madame. Le Conseil s'est montré un peu trop empressé à nous aider, à mon avis. Ils ont suggéré qu'un vaisseau aurorain m'accompagne dans mon expédition sur Solaria.

— Eh bien, cela aurait pu être utile, non ?

— Peut-être, si j'étais certain qu'Aurora ne se trouve pas derrière tout cela. J'ai clairement dit au Conseil que je pourrais m'en passer… ou plutôt (il montra Gladïa du doigt) que je me contenterais de vous. Mais le Conseil ne pourrait-il pas envoyer un vaisseau pour m'accompagner, même contre mon désir… par pure bonté d'âme, dirons-nous ? Eh bien, je n'en veux toujours pas ; je m'attends à rencontrer assez d'ennuis comme cela sans avoir à regarder nerveusement et sans cesse par-dessus mon épaule. Je me suis donc arrangé pour qu'on ait du mal à me suivre… Que savez-vous de Solaria, madame ?

— Ne vous l'ai-je pas déjà assez dit ? Rien ! Il s'est écoulé vingt décennies.

— Je parle maintenant de la psychologie des Solariens, madame. Elle n'a pu changer en vingt décennies à peine… Dites-moi pourquoi ils ont

abandonné leur planète.

Selon ce qu'on raconte, dit calmement Gladïa, leur population était en diminution constante. Apparemment, la cause était imputable à la fois aux décès prématurés et au nombre insuffisant des naissances.

— Cela vous paraît-il raisonnable ?

— Bien entendu. Le taux de natalité a toujours été très faible. La coutume solarienne ne rend pas la fécondation facile, que ce soit par des méthodes naturelles, artificielles ou ectogénétiques.

— Vous n'avez jamais eu d'enfants, madame ?

— Pas sur Solaria.

— Et les décès prématurés ?

— Je ne peux que me livrer à des conjectures. Je pense que cela est dû à un sentiment d'échec. Manifestement, Solaria n'a pas réussi, bien que les Solariens aient mis toute leur ferveur à faire de leur monde une société idéale – non seulement meilleure que celles que la Terre ait jamais connues, mais plus proche de la perfection encore que celle de tout autre monde spatien.

— Est-ce que vous êtes en train de me dire que Solaria mourait d'un chagrin collectif de ses habitants ?

— Si vous voulez l'exprimer de cette manière ridicule ! répondit Gladïa, mécontente.

— Il semble que c'est bien là ce que vous dites. (D.G. haussa les épaules.) Mais seraient-ils vraiment partis ? Pour aller où ? Comment vivraient-ils ?

— Je ne sais pas.

— Mais, madame Gladïa, il est bien connu que les Solariens sont accoutumés à de grandes étendues de terre dont s'occupent des milliers de robots, de telle sorte que chaque Solarien se retrouve dans un isolement quasi total. S'ils abandonnent Solaria, où peuvent-ils aller pour trouver une société qui leur convienne ? Sont-ils effectivement partis pour un autre monde spatien ?

— Pour autant que je le sache, non. Mais je ne suis pas dans la confidence.

— Peuvent-ils avoir trouvé un nouveau monde tout seuls ? Dans ce cas, il s'agirait d'un monde bien rude qui exigerait beaucoup en matière de terraformation. Seraient-ils prêts à cela ?

— Je ne sais pas, répéta Gladïa, secouant la tête.

— Peut-être ne sont-ils pas vraiment partis.

— Selon toute apparence, Solaria est déserte, ai-je cru comprendre.

— Selon quelle apparence ?

— Toutes les communications interplanétaires ont cessé. On ne détecte aucune radiation depuis la planète, sauf celles qui peuvent être dues à une activité robotique ou à des causes naturelles.

— Comment le savez-vous ?

— C'est là ce qu'annoncent les informations d'Aurora.

— Ah ! les informations ! Ne se pourrait-il pas que quelqu'un mente ?

— Dans quel dessein ? demanda Gladïa avec raideur.

— Pour que nos vaisseaux, trompés, soient attirés sur la planète et détruits.

— C'est ridicule, D.G. (Sa voix se fit plus incisive.) Qu'est-ce que les Spatiens auraient à gagner à la destruction de deux vaisseaux marchands par un subterfuge aussi élaboré ?

— Quelque chose a détruit deux vaisseaux coloniens sur une planète prétendument vide. Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne me l'explique pas. Je présume que nous nous rendons sur Solaria afin de trouver une explication.

— Pourriez-vous me guider sur la partie de la planète qui était la vôtre lorsque vous viviez sur Solaria ? dit D.G. avec un regard grave.

— Sur ma propriété ? demanda-t-elle en lui retournant son regard, surprise.

— N'aimeriez-vous pas la revoir ?

— Bien sûr, mais pourquoi chez moi ?

— Les deux vaisseaux qui ont été détruits se sont posés à deux endroits tout à fait différents. Et malgré cela ils ont bien vite été détruits. Encore que n'importe quel endroit puisse être dangereux, ce serait peut-être moins dangereux chez vous.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous pourrions obtenir l'aide des robots. Vous les reconnaîtriez, n'est-ce pas ? Ils durent bien plus que vingt décennies, je suppose. C'est bien le cas de Daneel et de Giskard. Et ceux qui se trouvaient là lorsque vous viviez sur vos terres se souviendraient encore de vous, j'imagine. Ils vous traiteraient comme leur maîtresse et seraient conscients de leurs devoirs envers vous plus qu'envers un être humain ordinaire.

— Il y avait des dizaines de milliers de robots sur ma propriété. J'en connaissais peut-être une douzaine de vue. Quant aux autres, je ne les ai jamais vus pour la plupart et peut-être ne m'ont-ils jamais vue. Les robots chargés des travaux agricoles ne sont pas tellement avancés, savez-vous,

pas plus que ceux qui travaillent dans les forêts ou dans les mines. Les robots domestiques se souviendraient encore de moi – si on ne les a pas vendus ou mutés autre part depuis mon départ. Et puis il se produit également des accidents et certains robots ne durent pas vingt décennies… En outre, quoi que vous pensiez de la mémoire des robots, la mémoire humaine est faillible et il se pourrait que je ne me souvienne d'aucun d'entre eux.

— Même dans ce cas, dit D.G., pouvez-vous me conduire à votre domaine ?

— Par la latitude et la longitude ? Non.

— J'ai des cartes de Solaria. Cela aiderait-il ?

— Approximativement, peut-être. Il est situé dans la partie centre-sud du continent septentrional de Heliona.

— Et une fois que nous y serons approximativement, pourrez-vous utiliser des repères pour arriver à une plus grande précision – si nous rasons la surface de Solaria ?

— Grâce aux côtes et aux rivières, vous voulez dire ?

— Oui.

— Je pense pouvoir.

— Parfait ! Et en attendant voyez donc si vous parvenez à vous souvenir du nom et de l'aspect de l'un quelconque de vos robots. Ce sera peut-être là *ce* qui fera la différence entre notre survie et notre mort.

18

Avec ses officiers, D.G. semblait être un autre homme. Le grand sourire paraissait moins manifeste, tout comme l'indifférence tranquille devant le danger. Plongé dans l'étude des cartes, un air d'intense concentration sur le visage, il dit :

— Si la femme ne se trompe pas, nous avons pu cerner l'endroit où se trouvent ses terres avec une assez grande précision. Et si nous continuons notre vol, nous devrions être exactement au-dessus d'elles avant peu.

— Gaspillage d'énergie, commandant, murmura Jamin Oser, son second.

Il était grand et, comme D.G., portait une barbe fournie, brun-roux comme ses sourcils, bien dessinés au-dessus de ses yeux bleus. Il paraissait plutôt âgé mais on avait l'impression que cela tenait davantage à l'expérience qu'aux années.

Impossible de faire autrement, répondit D.G. Si seulement nous possédions le dispositif antigravité que la technique nous promet depuis toujours, ce serait différent. (De nouveau il examina la carte et ajouta :) Cela devrait se situer le long de cette rivière, à environ soixante kilomètres en amont de son confluent avec un cours d'eau plus important. Si elle ne se trompe pas.

— Vous ne cessez d'en douter, observa Chandrus Nadirhaba, dont l'insigne indiquait qu'il s'agissait du navigateur responsable de l'atterrissage du vaisseau à l'endroit exact – ou du moins à l'endroit indiqué.

Son teint foncé et sa moustache bien taillée accentuaient la rude séduction du visage.

— Elle fait appel à des souvenirs remontant à vingt décennies, dit D.G. Quels souvenirs auriez-vous d'un lieu que vous n'auriez pas revu depuis seulement trois décennies ? Ce n'est pas un robot. Elle peut avoir oublié.

— Alors, pourquoi l'avoir amenée ? murmura Oser. Et l'autre, et le robot ? Cela inquiète l'équipage et je n'aime pas précisément cela, moi

non plus.

D.G. leva les yeux et dit à voix basse :

— A bord de ce vaisseau, ce que vous n'aimez pas ou ce que l'équipage n'aime pas est sans importance. C'est moi le responsable, c'est moi qui prends les décisions. Nous sommes tous susceptibles de mourir dans les six heures suivant notre atterrissage à moins que la femme puisse nous sauver.

— Si nous mourons, nous mourrons, observa froidement Nadirhaba. Nous ne serions pas des Commerciens si nous ignorions que la mort brutale est le revers des gros bénéfices. Et pour cette mission nous sommes tous volontaires. Malgré tout, ça ne fait pas de mal de savoir d'où vient la mort, commandant. Si vous l'avez découvert, faut-il que cela demeure secret ?

Pas du tout. Les Solariens sont censés être partis, mais supposez qu'il en soit resté quelque deux cents pour surveiller tranquillement la boutique, si l'on peut dire.

— Et que peuvent-ils faire à un vaisseau armé, commandant ? Possèdent-ils une arme secrète ?

— Pas si secrète, dit D.G. Solaria est jonchée de robots. C'est là toute la raison pour laquelle les vaisseaux coloniens se sont d'abord posés sur la planète. Il se peut que chaque Solarien qui est resté ait à sa disposition un million de robots. Une immense armée.

Eban Kalaya était chargé des communications. Jusqu'alors, il n'avait dit mot, bien conscient de sa position de subalterne, que paraissait souligner davantage encore le fait qu'il était le seul des quatre officiers présents à n'avoir ni barbe ni moustache. A cet instant, il osa faire observer :

— Les robots ne peuvent faire de mal aux humains.

— C'est *ce* qu'on nous a dit, répondit sèchement D.G. Mais que savons-nous des robots ? Nous savons seulement que deux vaisseaux ont été détruits et qu'environ une centaine d'êtres humains – tous de bons Coloniens – ont été tués en des lieux très éloignés l'un de l'autre d'un monde jonché de robots. Qui aurait pu faire cela sinon les robots ? Nous ignorons quels ordres un Solarien peut donner aux robots ou à l'aide de quels trucs on peut contourner la prétendue Première Loi de la Robotique.

» Ainsi, poursuivit-il, il nous faut quelque peu contourner, nous aussi. Pour autant qu'on puisse le dire d'après les rapports qui nous sont parvenus des autres vaisseaux avant leur destruction, tous les hommes du

bord avaient débarqué. Après tout, c'était une planète vide et ils voulaient se dégourdir les jambes, respirer un peu d'air pur et jeter un coup d'œil sur les robots qu'ils étaient venus chercher. Leurs vaisseaux sont demeurés sans protection et eux-mêmes ne s'y attendaient pas quand ils ont été attaqués.

» Cela ne se produira pas, cette fois. Je descends, mais les autres vont rester à bord ou à proximité immédiate du vaisseau.

— Pourquoi vous, commandant ? demanda Nadirhaba dont le regard trahissait une nette désapprobation. S'il vous faut quelqu'un pour servir d'appât, on peut plus facilement se passer de n'importe qui que de vous.

— J'apprécie cette pensée, navigateur, mais je ne serai pas seul. La femme spatienne et ses compagnons viendront avec moi. Sa présence est essentielle. Il se peut qu'elle connaisse certains des robots ; en tout cas, il se peut que certains la connaissent. J'espère que bien qu'on ait pu donner l'ordre aux robots de nous attaquer, ils ne l'attaqueront pas.

— Vous voulez dire qu'ils se souviendront de la Petite Demoiselle et tomberont à genoux ? demanda sèchement Nadirhaba.

— Si vous voulez. C'est pourquoi je l'ai amenée avec moi et pourquoi nous avons atterri sur ses terres. Et il faut que je sois avec elle car c'est moi qui la connais – plus ou moins – et je dois veiller à ce qu'elle se conduise bien. Une fois que nous aurons échappé au danger en l'utilisant comme bouclier et que nous aurons ainsi appris exactement ce qui nous attend, nous pourrons continuer seuls. Nous n'aurons plus besoin d'elle.

— Et que va-t-on faire d'elle ? demanda Oser. La balancer dans l'espace ?

— Nous la ramènerons sur Aurora, rugit D.G.

— Je me vois contraint de vous dire, commandant, que l'équipage jugera cela comme un voyage inutile et une perte de temps. Ils penseront que nous pouvons simplement la laisser sur sa foutue planète. C'est de là qu'elle vient, après tout.

— Bien sûr, dit D.G. Lorsque je prendrai mes ordres auprès de l'équipage.

— Je suis certain que vous ne le ferez pas, dit Oser, mais l'équipage a son opinion et un équipage mécontent rend un voyage dangereux.

CHAPITRE 6

L'équipage

19

Gladïa, debout sur le sol de Solaria, respirait l'odeur de la végétation – quelque peu différente des odeurs d'Aurora – et se retrouva soudain vingt décennies en arrière.

Elle savait que rien ne pouvait raviver de vieux souvenirs comme l'odorat. Ni la vue ni l'ouïe.

Ce léger, cet unique parfum suffisait pour lui faire retrouver son enfance – la liberté de courir çà et là, avec une douzaine de robots veillant soigneusement sur elle –, l'excitation d'apercevoir parfois d'autres enfants, de s'arrêter, de regarder timidement, de s'approcher en ne faisant qu'un seul petit pas, de tendre la main pour toucher, jusqu'à ce qu'un robot dise : « Ça suffit, miss Gladïa » et qu'on l'entraîne regardant par-dessus son épaule l'autre enfant sur lequel veillait un autre groupe de robots.

Elle se souvint du jour où on lui avait dit qu'elle ne verrait désormais plus d'êtres humains que par holovision. « Regarder, lui avait-on dit, pas voir. » Les robots disaient « voir » comme s'il s'agissait d'un mot à ne pas prononcer, de sorte qu'ils devaient le chuchoter. Elle pouvait *les* voir, mais ils n'étaient pas humains.

Ce n'était pas si mal, au début. Les images auxquelles elle pouvait s'adresser étaient tridimensionnelles et se mouvaient librement. Elles pouvaient parler, courir, faire la roue si elles le souhaitaient mais on ne pouvait les toucher. Et puis on lui avait dit qu'elle pouvait effectivement voir quelqu'un qu'elle avait souvent regardé et qui lui plaisait. C'était un homme d'âge mûr, beaucoup plus âgé qu'elle bien que paraissant très

jeune, comme c'était souvent le cas sur Solaria. Elle aurait la permission de continuer à le voir si elle le souhaitait chaque fois que nécessaire.

Elle le souhaita. Elle se souvint de la première fois, *exactement*. Elle était demeurée bouche cousue et lui aussi. Ils s'étaient tourné autour, craignant de se toucher… mais c'était cela, le mariage.

Bien sûr que c'était cela. Et ils s'étaient ensuite de nouveau rencontrés… ils s'étaient vus, non regardés, *parce que* c'était cela le mariage. Finalement, ils s'étaient touchés. Ils étaient censés le faire.

C'était le jour le plus excitant de sa vie… jusqu'à ce que *cela* arrive.

Farouchement, Gladïa refoula ses pensées. Pourquoi poursuivre ? Elle si chaleureuse et avide ; lui si froid et réservé. Il continua à se montrer froid. Lorsqu'il venait la voir, à intervalles réguliers, pour les rites qui parviendraient peut-être (ou peut-être pas) à la féconder, c'était avec une telle répulsion que Gladïa souhaitait vivement qu'il oublie. Mais c'était un homme de devoir et il n'oubliait jamais.

Et puis arriva l'époque, des années de tristesse plus tard, où elle l'avait découvert mort, le crâne fracassé, avec elle pour seul suspect possible. Elijah Baley l'avait sauvée, on l'avait emmenée de Solaria et envoyée sur Aurora.

Et voilà qu'elle était de retour, respirant l'odeur de Solaria.

Elle ne découvrit rien d'autre de familier. La maison, au loin, ne ressemblait en rien à quoi que ce fût dont elle se souvînt, même vaguement. En vingt décennies, on l'avait modifiée, rasée, reconstruite. L'endroit lui-même ne lui rappelait rien.

Elle se surprit à tâtonner de la main, derrière elle, pour toucher le vaisseau colonien qui l'avait amenée sur ce monde qui avait l'odeur de chez elle mais qui, cela mis à part, n'était pas chez elle… simplement pour toucher quelque chose de familier, en comparaison.

Daneel, qui se tenait près d'elle dans l'ombre du vaisseau, demanda :

— Voyez-vous les robots, madame Gladïa ?

Il y en avait un groupe, à une centaine de mètres, au milieu des arbres d'un verger, observant gravement, immobiles, brillant au soleil, avec cet éclat métallique grisâtre bien poli que présentaient les robots, se souvint-elle.

— Je les vois, Daneel, dit-elle.

— Retrouvez-vous en eux quelque chose de familier, madame ?

— Pas du tout. Il semble que ce soient de nouveaux modèles. Je ne me souviens pas d'eux et je suis sûre qu'ils ne se souviennent pas de moi. Si D.G. espérait quelque chose d'encourageant de ma familiarité supposée

avec les robots de mon domaine, il va lui falloir déchanter.

— Ils ne paraissent pas faire quoi que ce soit, madame, dit Giskard.

Cela se comprend, dit Gladïa. Nous sommes des intrus et ils sont venus pour nous observer et faire leur rapport conformément à ce que doivent être les ordres. Ils n'ont cependant personne à qui faire leur rapport maintenant et ne peuvent qu'observer en silence. Sans autres ordres, je présume qu'ils n'iront pas plus loin, mais ils ne cesseront pas, non plus.

— Il serait peut-être bon, madame Gladïa, que nous nous retirions dans nos quartiers à bord du vaisseau, dit Daneel. Le commandant est, je crois, en train de veiller à la mise en place des défenses et n'est pas encore prêt à descendre pour explorer. Je crains qu'il n'approuve pas que vous ayez quitté vos quartiers sans sa permission.

— Je ne vais pas retarder ma descente sur la surface de ma propre planète simplement pour lui être agréable, dit Gladïa, hautaine.

— Je comprends, mais des membres de l'équipage se trouvent dans les parages et je crois que certains ont remarqué votre présence ici.

— Et ils approchent, dit Giskard. Si vous voulez éviter l'infection…

— Je suis parée, dit Gladïa. Obturateurs nasaux et gants.

Gladïa ne comprenait pas la nature des structures que l'on disposait sur le terrain plat autour du vaisseau. Pour la plupart, les membres de l'équipage, plongés dans la construction, n'avaient pas vu Gladïa et ses deux compagnons du fait qu'ils se trouvaient dans l'ombre. (C'était la saison chaude dans cette partie de Solaria, qui avait tendance à se faire plus chaude – et parfois plus froide – qu'Aurora, du fait que le jour solarien durait environ six heures de plus que le jour aurorain.)

Les hommes d'équipage qui approchaient étaient cinq et l'un d'eux, le plus grand et le plus fort, fit un geste en direction de Gladïa. Les quatre autres regardèrent, demeurant immobiles un instant, comme simplement curieux. Puis, sur un nouveau geste du premier, ils s'approchèrent encore, modifiant légèrement leur direction comme pour venir tout droit sur le trio d'Aurorains.

Gladïa les observait en silence, les sourcils haussés, méprisante. Daneel et Giskard, impassibles, attendaient.

— Je ne sais pas où est le commandant, dit Giskard à Daneel à voix basse. Je ne peux le distinguer parmi les hommes d'équipage au milieu desquels il doit se trouver.

— Allons-nous nous retirer ? demanda Daneel à haute voix.

— Ce serait déshonorant, dit Gladïa. C'est *ma* planète.

Elle demeura et les cinq hommes d'équipage s'approchèrent sans se presser.

Ils avaient travaillé, se livrant à des travaux pénibles (comme des robots, songea Gladïa avec mépris) et ils transpiraient. Gladïa prit conscience de l'odeur qu'ils dégageaient. Cela, plus que les menaces, l'aurait fait battre en retraite, mais elle ne bougea pas. Les obturateurs nasaux, elle en était certaine, atténuaient l'odeur.

Le gros homme s'approcha plus près que les autres. Il avait la peau bronzée, les bras luisant d'une sueur qui semblait faire saillir ses muscles. Il pouvait bien avoir une trentaine d'années (pour autant que Gladïa pût en juger pour ces êtres à la vie si brève) et il aurait pu être tout à fait présentable une fois lavé et correctement habillé.

— Ainsi vous êtes la dame spatienne d'Aurora que nous avons amenée dans notre vaisseau ? dit-il d'une voix plutôt lente, essayant manifestement de rendre son galactique plus aristocratique.

Sans y parvenir, bien sûr, et il parlait comme un Colonien – plus grossièrement encore que D.G., songea-t-elle.

Gladïa, établissant ses droits sur le territoire, déclara :

— Je suis de Solaria, Colonien, puis elle s'arrêta, gênée.

Elle venait de passer tellement de temps à penser à Solaria, évoquant les vingt décennies écoulées, qu'elle avait parlé avec un accent solarien prononcé : le « a » de Solaria très ouvert, le « r » qui roulait et le « i » qui ressemblait terriblement à un « oï ».

Elle répéta, à voix plus basse, moins autoritaire, mais empreinte maintenant de l'accent de l'université d'Aurora – la norme pour le galactique à travers tous les mondes spatiens :

— Je suis de Solaria, Colonien.

Le Colonien se tourna vers les autres et dit en riant :

— Elle cause comme une snobinarde, mais fallait qu'elle essaie, hein les gars ?

Les autres se mirent aussi à rire et l'un d'eux proposa :

— Fais-la parler encore, Niss, on pourra peut-être apprendre à causer comme ces chochottes de Spatiens.

Il mit une main sur sa hanche avec toute la délicatesse possible, laissant l'autre pendre mollement.

— Fermez-la, tous, dit Niss sans cesser de sourire. (Le silence se fit aussitôt. Il s'adressa de nouveau à Gladïa :) Je suis Berto Niss, timonier de première classe. Et vous, ma petite dame ?

Gladïa ne se risqua pas à répondre.

— Je suis poli, ma petite dame, reprit Niss. Je vous parle poliment, comme un Spatien. Je sais que vous êtes assez âgée pour être mon arrière-grand-mère. Quel âge avez-vous, ma petite dame ?

— Quatre cents ans, tonna l'un des hommes derrière Niss, mais elle les fait pas !

— Elle fait même pas cent ans, dit un autre.

Elle m'a l'air de faire l'affaire pour un brin de causette, observa un troisième, et je parie que ça fait un moment qu'elle a pas connu ça. Demande-lui si ça la tenterait, Niss. Demande-lui poliment si on peut y aller chacun à notre tour.

Gladïa s'empourpra de colère et Daneel dit :

— Timonier de première classe Niss, vos compagnons offensent Mme Gladïa. Voulez-vous vous retirer ?

Niss se tourna vers Daneel qu'il avait totalement ignoré jusqu'alors. Son sourire disparut et il lui dit :

— Ecoute, toi. Cette petite dame se trouve en zone interdite. C'est ce qu'a dit le commandant. On va pas l'ennuyer. On cause un peu, c'est tout. Ce truc-là, c'est un robot. On va pas s'embêter avec lui et il peut pas nous faire de mal. On connaît les Trois Lois de la Robotique. On lui ordonne de pas s'approcher de nous, tu vois. Mais *toi* tu es un Spatien et le commandant ne nous a pas donné d'ordre à ton sujet. Alors toi, tu restes à l'écart et tu te mêles pas de ça ou tu vas te retrouver avec la peau tout abîmée et tu pourrais bien en pleurer.

Daneel ne dit rien.

— Parfait, dit Niss avec un hochement de tête. J'aime bien un gars assez futé pour ne pas se lancer dans quelque chose qu'il peut pas réussir. (Il se tourna vers Gladïa.) Et maintenant, ma petite dame spatienne, on va vous fiche la paix parce que le commandant veut pas qu'on vous ennuie. Si un des hommes a fait une remarque désobligeante, y a pas de mal. On se serre la main et on est copains. Spatien, Colonien, qu'est-ce que ça change ?

Il avança la main vers Gladïa qui recula, horrifiée. D'un mouvement si rapide qu'on le distingua à peine, Daneel saisit le poignet de Niss.

— Timonier de première classe Niss, n'essayez pas de toucher la dame, dit-il calmement.

Niss baissa les yeux sur sa main et sur les doigts qui enserraient fermement son poignet. Il gronda d'une voix menaçante :

— Tu as jusqu'à trois pour me lâcher.

— Je dois faire ce que vous demandez car je ne veux pas vous faire de

mal, dit Daneel en le lâchant, mais je dois protéger la dame, et si elle ne veut pas qu'on la touche, comme c'est le cas, je crois, je pourrais être contraint de vous faire du mal. Je vous prie de croire que je ferai tout mon possible pour limiter cela.

— Cogne-le, Niss, hurla joyeusement l'un des hommes. C'est un baratineur.

— Ecoute, Spatien, dit Niss, deux fois je t'ai dit de te tenir à l'écart et tu m'as touché une fois. Je te le répète une troisième fois et c'est tout. Fais un geste, dis un mot et je te mets en pièces. Cette petite dame va nous serrer la main, c'est tout, amicalement, quoi. Après, on se tire. C'est correct ?

— Je ne veux pas qu'il me touche. Fais ce qu'il faut, dit Gladïa d'une voix étouffée.

— Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, la dame ne veut pas qu'on la touche. Je dois vous demander – à tous – de vous retirer.

Niss sourit et avança sa grosse patte comme pour repousser Daneel, sans ménagement.

Le bras gauche de Daneel jaillit et, de nouveau, Niss se retrouva solidement tenu par le poignet.

— Partez, monsieur, s'il vous plaît, dit Daneel.

Niss continuait à montrer les dents, mais il ne souriait plus. Il leva violemment le bras. La main de Daneel, qui le retenait, suivit un peu le mouvement, ralentit, s'arrêta. Son visage ne reflétait aucun effort. Sa main redescendit, entraînant le bras de Niss. D'une rapide torsion, il ramena soudain le bras de Niss derrière le dos du Colonien et l'y maintint.

Niss, qui se retrouvait tournant le dos à Daneel, leva l'autre bras et, par-dessus la tête, tenta d'agripper Daneel par le cou. Saisi aussitôt par son autre poignet tiré à la limite de l'extension, Niss grogna de douleur.

Les quatre autres hommes d'équipage, qui avaient regardé la scène, avides d'en voir la suite, demeuraient maintenant immobiles, silencieux, bouche bée.

— Venez m'aider ! grogna Niss en les regardant.

— Ils ne viendront pas vous aider, monsieur, dit Daneel, car la punition du commandant serait plus sévère s'ils essayaient. Je dois vous demander de me donner l'assurance que vous n'ennuierez plus Mme Gladïa et que vous partirez tranquillement, tous. Sans cela je serais au regret, timonier de première classe Niss, de vous luxer les bras.

Il resserra sa prise sur les deux poignets et Niss poussa un

grognement étouffé.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit Daneel, mais j'ai des ordres stricts. Puis-je avoir votre parole ?

Soudain, Niss lança derrière lui un coup de pied brutal mais bien avant que sa lourde botte arrive au but, Daneel s'était effacé sur le côté et l'avait déséquilibré. Niss chuta lourdement en avant.

— Puis-je avoir votre parole, monsieur ? demanda Daneel, tirant doucement sur les deux poignets, de telle sorte que les bras de l'homme se soulevèrent légèrement de son dos.

— C'est bon, lâche-moi, hurla Niss, d'une voix presque incohérente.

Daneel le lâcha et recula. Lentement, péniblement, Niss se retourna, bougeant doucement les bras, faisant jouer ses poignets avec une grimace.

Et puis, lorsque son bras droit effleura l'étui qu'il portait à la hanche, il tenta maladroitement de tirer son arme.

Le pied de Daneel s'abattit sur la main de Niss, le clouant au sol.

Ne faites pas cela, monsieur, ou je serais contraint de briser un ou plusieurs des petits os de votre main. (Il se baissa et arracha le foudroyeur de son étui.) Maintenant, levez-vous.

— Eh bien, monsieur Niss, dit une autre voix, faites ce qu'on vous dit et levez-vous.

D.G. se tenait près d'eux, la barbe hérissée, le visage légèrement empourpré, mais sa voix était dangereusement calme.

— Vous quatre, dit-il, tendez-moi vos armes, un à la fois. Allons. Un peu plus vite. Une… deux… trois… quatre. Maintenant, restez là au garde-à-vous. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Daneel, donnez-moi cette arme que vous tenez. Parfait. Cinq. Et maintenant, monsieur Niss, garde à vous, ordonna D.G. en posant les foudroyeurs sur le sol.

Niss se figea au garde-à-vous, les yeux injectés de sang, le visage tordu de douleur.

— Quelqu'un voudrait-il me dire ce qui s'est passé ? demanda D.G.

— Commandant, répondit vivement Daneel, M. Niss et moi avons eu une petite altercation amicale. Il n'y a aucun mal.

— M. Niss me semble cependant grimacer de douleur, observa D.G.

— Rien de sérieux, commandant, dit Daneel.

— Je vois. Nous en reparlerons plus tard… Madame, dit D.G. en se tournant vers Gladïa, je ne me souviens pas vous avoir autorisée à descendre du vaisseau. Vous allez immédiatement regagner votre cabine avec vos deux compagnons. C'est moi le commandant, ici, et nous ne

sommes pas sur Aurora. Faites ce que je vous ai dit !

Daneel, dans un geste d'excuse, posa sa main sur le coude de Gladïa. Elle redressa le menton mais se tourna et regagna la passerelle et le vaisseau, Daneel à ses côtés, Giskard fermant la marche.

Vous cinq, dit D.G. d'une voix toujours calme, en se tournant vers les hommes d'équipage, venez avec moi. Nous allons régler cela.

Et, d'un geste, il commanda à un sous-officier de ramasser les armes et de les emporter.

20

D.G. fixait les cinq hommes, l'air sévère. Il se trouvait dans ses quartiers, le seul endroit du vaisseau où l'on paraissait pouvoir être à peu près à l'aise et trouver un minimum de luxe. Désignant chacun des hommes l'un après l'autre, il leur dit :

— Voilà comment nous allons procéder. Toi, tu vas me dire exactement ce qui s'est passé, mot pour mot, geste pour geste. Quand tu en auras terminé, *tu* vas corriger chaque erreur et me signaler ce qui a été omis. Ensuite, pareil pour *toi* et *toi*. Et puis on passera à toi, Niss. Je pense que vous avez perdu la tête, que vous avez tous fait quelque chose d'assez stupide qui vous a valu, surtout à Niss, une belle humiliation. S'il ressort de vos déclarations que vous n'avez rien fait de mal et n'avez pas été humiliés, je saurai que vous mentez, surtout que la Spatienne ne manquera pas de me dire ce qui s'est passé – et j'ai l'intention de croire chacune de ses paroles. Un mensonge rendrait les choses bien pires que ce que vous avez pu vraiment faire. Maintenant, allons-y, aboya-t-il.

Le premier homme d'équipage raconta tout d'une voix hésitante puis le second, modifiant par-ci, insistant par-là, puis le troisième et le quatrième. D.G. écouta, le visage de marbre, puis, désignant Berto Niss, il demanda :

— Et pendant que le Spatien faisait mordre la poussière à Niss, qu'est-ce que vous faisiez, vous quatre ? Vous regardiez ? Vous aviez peur de bouger ? Tous les quatre ? Contre un seul homme ?

L'un des hommes rompit le silence pesant pour dire :

— Cela s'est passé trop vite, commandant. On se préparait à y aller et c'était déjà fini.

— Et qu'est-ce que vous vous apprêtiez à faire, si vous aviez pu intervenir ?

— On allait arracher l'étranger spatien à notre copain.

— Vous pensez que vous auriez pu ?

Cette fois, nul n'osa répondre.

— Voilà donc comment nous allons régler cela, dit D.G. Vous n'aviez

rien à faire avec les étrangers et vous aurez donc une amende d'une semaine de solde. Maintenant, je vais vous préciser autre chose : si vous racontez ce qui s'est passé à quelqu'un – homme de l'équipage ou étranger, maintenant ou jamais, que vous soyez ivres ou à jeun – vous serez tous cassés et vous vous retrouverez apprentis timoniers. Peu importe lequel d'entre vous aura parlé, vous serez tous cassés, alors surveillez-vous. Maintenant, retournez au boulot, et à la moindre incartade c'est le brick.

Les quatre hommes sortirent, les lèvres pincées, avec des airs de chiens battus. Niss demeura, un hématome apparaissant sur son visage, manifestement mal à l'aise.

D.G. le considéra, tranquillement menaçant, tandis que Niss regardait à gauche, à droite, devant lui, n'importe quoi sauf le visage du commandant. Quand, ne sachant plus où poser les yeux, il croisa le regard de D.G., celui-ci lui dit :

— Tu as l'air fin, maintenant que tu t'es colleté avec un Spatien qui fait la moitié de ta taille. Tu auras intérêt à te cacher, la prochaine fois que tu en verras un.

— Oui, commandant, dit Niss, pitoyable.

Est-ce que, oui ou non, tu as entendu mon briefing, Niss, avant notre départ d'Aurora ? Tu m'as bien entendu préciser qu'en aucun cas on ne devait ennuyer la femme spatienne ou ses compagnons ni leur adresser la parole ?

— Commandant, je voulais tout juste faire un brin de causette, poliment. On était curieux de les voir de plus près. Sans malice.

— Tu ne leur voulais pas de mal ? Tu lui as demandé son âge. Est-ce que ça te regarde ?

— Simple curiosité, on voulait savoir.

— L'un de vous lui a fait des propositions ordurières.

— Pas moi, commandant.

— Un autre. Tu t'es excusé pour cela ?

— Auprès d'un Spatien ? demanda Niss, horrifié.

— Certainement. Tu n'as pas obéi à mes ordres.

— Je leur voulais pas de mal, répéta obstinément Niss.

Tu ne voulais pas de mal à l'homme ?

— Il avait posé la main sur moi, commandant.

— Je le sais. Pourquoi ?

Parce qu'il m'ordonnait de filer.

Et tu n'as pas pu le supporter ?

Vous l'auriez supporté, commandant ?

C'est bon. Tu ne l'as pas supporté. Et tu n'as pas été à la hauteur. C'est toi qui es tombé de toute ta hauteur. Comment est-ce arrivé ?

— Je sais pas exactement, commandant. Il était rapide. Comme un film en accéléré. Et il avait une poigne d'acier.

— Tu t'attendais à quoi, imbécile ? Il *est* en acier.

— Pardon, commandant ?

— Niss, est-ce que tu ignores l'histoire d'Elijah Baley ?

— J'sais que c'est votre arrière-quelque chose grand-père, commandant, répondit Niss en se frottant l'oreille d'un air gêné.

— Oui, tout le monde sait cela à cause de mon nom. Tu n'as jamais regardé l'histoire de sa vie ?

— Je suis pas homme à m'intéresser à l'histoire, commandant, dit Niss, haussant les épaules, grimaçant, faisant mine de se frotter l'épaule, n'osant pas.

— As-tu jamais entendu parler de R. Daneel Olivaw ?

— C'était l'ami d'Elijah Baley, dit Niss, les sourcils froncés.

— C'est bien cela. Tu sais donc quelque chose, en fait. Tu sais ce que signifie le « R » de R. Daneel Olivaw ?

— Ça veut dire « Robot », hein ? C'était un ami robot. Y avait des robots sur la Terre en ce temps-là.

— Exact, Niss, et il y en a toujours. Mais Daneel n'était pas un simple robot mais un robot spatien, qui ressemblait à un homme spatien. Réfléchis, Niss. Essaie de deviner qui était vraiment le Spatien avec qui tu t'es battu.

Niss écarquilla les yeux, devint tout rouge.

— Vous voulez dire que ce Spatien était un ro…

— C'était R. Daneel Olivaw.

— Mais, commandant, il y a deux cents ans…

— Oui, et la femme spatienne était une amie toute particulière de l'Ancêtre Elijah. Elle est âgée de deux cent trente-trois ans, au cas où tu souhaiterais toujours le savoir, et tu crois qu'un robot ne peut pas faire aussi bien ? Tu essayais de lutter avec un robot, espèce d'idiot.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? demanda Niss, indigné.

Pourquoi l'aurais-je fait ? L'avez-vous demandé ? Ecoute, Niss. Tu as entendu ce que j'ai dit aux autres, de ne raconter cela à personne ? C'est valable pour toi aussi, beaucoup plus, même. Ce ne sont que des hommes d'équipage, mais je pensais à toi comme maître d'équipage. J'y pensais. Si tu dois commander l'équipage, il faut de la tête et pas seulement des

muscles. Cela va donc être plus difficile pour toi parce qu'il va falloir que tu prouves que tu as de la tête, bien que je sois convaincu que tu n'en as pas.

— Commandant, je…

— Tais-toi et écoute. Si cette histoire vient à être connue, les quatre autres se retrouveront apprentis mais toi tu ne seras *rien*. Tu n'embarqueras plus jamais. *Aucun* vaisseau ne voudra de toi, je peux te le promettre. Ni dans l'équipage ni comme passager. Demande-toi comment tu pourras gagner ta vie sur Baleyworld. Voilà ce qui t'attend si tu en parles, ou si tu ennuies la femme spatienne de quelque façon, ou même si tu la regardes pendant plus d'une demi-seconde, ou si tu regardes ses robots. Et tu vas veiller à ce que personne, dans l'équipage, ne se montre impoli. Tu es responsable… et je te colle une amende de deux semaines de solde.

— Mais, commandant, dit Niss d'une voix faible, les autres…

— J'attendais moins des autres, Niss, et l'amende a donc été moins lourde. File d'ici.

21

D.G. jouait négligemment avec le photocube qui ne quittait pas son bureau. Chaque fois qu'il le tournait, il s'obscurcissait puis s'éclaircissait lorsqu'on le posait sur l'une de ses arêtes. Lorsqu'il s'éclaircissait apparaissait l'image tridimensionnelle d'un visage de femme.

Le bruit courait parmi l'équipage que chacune des six faces représentait une femme différente. Et le bruit était tout à fait fondé.

Jamin Oser regardait apparaître et disparaître les images brillantes sans le moindre intérêt. Maintenant que le vaisseau se trouvait protégé – du moins autant qu'il pouvait l'être contre des attaques de diverses natures – il était temps de penser à l'étape suivante.

D.G., cependant, abordait la question indirectement – ou peut-être ne l'abordait-il pas du tout.

— C'était la faute de la femme, bien sûr.

Oser haussa les épaules et se passa la main sur la barbe comme pour se rassurer sur le fait que lui, du moins, n'était pas une femme. Contrairement à celle de D.G., la lèvre supérieure d'Oser était abondamment fournie.

— Apparemment, dit D.G., le fait de se retrouver sur sa planète natale lui a ôté toute retenue. Elle a quitté le vaisseau bien que je lui aie demandé de ne pas le faire.

— Vous auriez pu lui *ordonner* de ne pas le faire.

— Je ne crois pas que cela aurait servi à grand-chose. C'est une aristocrate gâtée, habituée à faire ce qui lui plaît et à donner des ordres à ses robots. En outre, j'ai l'intention de me servir d'elle et je veux qu'elle coopère, pas qu'elle boude. Et puis… c'était l'amie de l'Ancêtre.

— Et elle vit toujours, dit Oser en hochant la tête. Ça vous donne la chair de poule. Une si vieille femme.

— Je sais, mais elle paraît très jeune. Toujours séduisante. Et fière, avec ça. Elle n'a pas voulu se retirer quand les hommes se sont approchés, elle n'a pas voulu leur serrer la main… Ma foi, la question est réglée.

— Tout de même, commandant, fallait-il dire à Niss qu'il s'était

attaqué à un robot ?

Il le fallait ! Il le fallait, Oser. S'il avait cru avoir été battu et humilié devant ses camarades par un Spatien efféminé moitié moins grand que lui, on n'aurait plus jamais rien pu en tirer. Cela l'aurait totalement brisé. Et nous ne souhaitons pas que commence à circuler le bruit que les Spatiens – que les Spatiens *humains* – sont des surhommes. C'est pourquoi j'ai dû leur ordonner avec la dernière fermeté de ne pas en parler. Niss va les tenir en bride – et si l'affaire filtre malgré tout, on saura aussi que le Spatien était un robot… Mais je pense que cela n'a pas été totalement négatif.

— Comment cela, commandant ?

— Cela m'a fait songer aux robots. Qu'est-ce que nous en savons ? Qu'est-ce que *vous* en savez ?

— Commandant, dit Oser en haussant les épaules, ce n'est pas un sujet auquel je réfléchis beaucoup.

— Pas plus que les autres. Du moins pas les Coloniens. Nous savons que les Spatiens possèdent des robots, ne peuvent s'en passer, ne vont nulle part sans eux, ne peuvent rien faire sans eux, sont pour eux des parasites et nous sommes sûrs qu'ils sont en train de s'étioler à cause d'eux. Nous savons que jadis les Spatiens ont imposé les robots à la Terre mais qu'ils disparaissent progressivement de la planète, qu'on n'en trouve plus du tout dans les Villes de la Terre mais seulement dans les campagnes. Nous savons que les mondes coloniens n'en ont pas et n'en veulent pas – ni dans les villes ni dans les campagnes. C'est ainsi que les Coloniens ne les rencontrent jamais dans leurs propres mondes et pratiquement jamais sur la Terre. (Chaque fois qu'il prononçait le mot « Terre », sa voix prenait une certaine inflexion, comme si l'on pouvait entendre la majuscule ; comme si, derrière le mot, on pouvait entendre murmurer « patrie » et « mère ».) Que savons-nous d'autre ?

— Les Trois Lois de la Robotique, dit Oser.

Exact. (D.G. repoussa le photocube et se pencha.) Spécialement la Première Loi. « Un robot ne doit pas faire de mal à un être humain, ou, faute d'intervenir, laisser nuire à un être humain. » Oui ? Eh bien, n'y comptez pas trop. Cela ne signifie rien. Nous pensons tous que, de ce fait, nous ne risquons rien de la part des robots, que c'est parfait ainsi si cela nous donne confiance ; mais pas si cela nous donne *faussement* confiance. R. Daneel a fait du mal à Niss et cela n'a pas du tout gêné le robot, Première Loi ou pas Première Loi.

— Il défendait…

— Exactement. Et s'il devait choisir ? Et s'il s'agissait ou bien de faire du mal à Niss ou d'éviter qu'on en fasse à leur maîtresse spatienne ? Naturellement, c'est vers elle que se porterait son choix.

— Cela paraît normal.

— Bien sûr. Et nous voilà sur une planète de robots, de deux cents millions de robots. Quels ordres ont-ils ? Comment s'en sortent-ils dans ce conflit entre divers maux ? Comment pouvons-nous être sûrs qu'aucun d'eux ne nous touchera ? Quelque chose, sur cette planète, a déjà détruit deux vaisseaux.

— Ce R. Daneel est un robot plutôt insolite, dit Oser, mal à l'aise. Il ressemble davantage à un homme que nous. Peut-être ne pouvons-nous pas généraliser à partir de lui. Cet autre robot, comment s'appelle-t-il…

— Giskard. Il est facile de s'en souvenir. Je m'appelle Daneel Giskard.

— Pour moi, vous êtes le commandant. Quoi qu'il en soit, ce Giskard s'est contenté de rester là, sans rien faire. Il a bien l'air d'un robot et se comporte comme tel. Il *y* a des tas de robots, ici sur Solaria, qui sont en train de nous regarder et qui ne font rien non plus. Ils se contentent de regarder.

— Et s'il existe des robots particuliers qui *peuvent* nous nuire ?

— Je crois que nous sommes prêts à les recevoir.

Maintenant, oui. C'est pourquoi l'incident entre Daneel et Niss fut une bonne chose. Nous pensions que nous ne pouvions avoir d'ennuis que si des Solariens étaient restés. Ce n'était pas indispensable. Ils peuvent être partis. Ce sont peut-être les robots – ou du moins certains robots spécialement conçus pour cela – qui sont dangereux. Et si Mme Gladïa peut mobiliser ses robots ici – c'était son domaine, dans le temps – pour qu'ils la défendent et nous défendent aussi, nous pourrions bien parvenir à neutraliser ce qu'ils ont bien pu laisser derrière eux.

— Est-ce qu'elle peut faire ça ? demanda Oser.

— Nous allons bien voir, répondit D.G.

22

— Merci, Daneel, dit Gladïa, tu as bien agi. (Ses traits paraissaient cependant figés, ses lèvres pincées et exsangues, ses joues pâles. Puis, à voix plus basse, elle ajouta :) J'aimerais ne pas être venue.

— Souhait inutile, madame Gladïa, dit Giskard. L'ami Daneel et moi demeurerons devant votre cabine pour nous assurer qu'on ne vous importunera plus.

Le couloir était vide et le demeura, mais Daneel et Giskard préférèrent converser par ondes sonores inférieures au seuil de perception humain, échangeant leurs pensées à leur manière brève et condensée.

— Mme Gladïa a pris une décision peu judicieuse en refusant de se retirer, observa Giskard. C'est évident.

— Je présume, ami Giskard, qu'il n'existait aucune possibilité de la faire changer d'avis.

Sa décision était trop ferme, ami Daneel, et trop hâtive. Tout comme celle de Niss, le Colonien. Sa curiosité concernant Mme Gladïa ainsi que son mépris et son animosité pour toi étaient trop intenses pour qu'on ait pu tenter de les infléchir sans sérieux dommage mental. Pour les quatre autres, je pouvais m'en accommoder. Il était tout à fait possible de les empêcher d'intervenir. Leur surprise devant la façon dont tu as maîtrisé Niss les a naturellement figés et il m'a suffi d'insister légèrement sur cette disposition.

— Ce fut heureux, ami Giskard. Si ces quatre hommes s'étaient joints à Niss, je me serais trouvé devant le choix difficile de contraindre Mme Gladïa à une retraite humiliante ou de sérieusement abîmer un ou deux des Coloniens pour effrayer les autres. Je pense que j'aurais choisi la première solution, mais cela m'aurait beaucoup gêné.

— Te sens-tu bien, ami Daneel ?

— Tout à fait. Je n'ai fait que très peu de mal à M. Niss.

— Physiquement du moins, ami Daneel. Mais moralement il a été grandement humilié. Etant donné que j'aurais pu pressentir cela, je

n'aurais pu agir aussi aisément que tu l'as fait. Et cependant, ami Daneel…

— Oui, ami Giskard ?

Je me sens inquiet pour l'avenir. Sur Aurora, au cours de toutes les décennies de mon existence, j'ai pu agir lentement, attendre tranquillement l'occasion d'intervenir en douceur sur les esprits, sans dommage ; appuyer sur ce qui existait déjà, affaiblir ce qui se trouvait déjà atténué ou pousser doucement dans la direction d'une impulsion préexistante. Mais nous en arrivons maintenant à un stade de la crise auquel les émotions vont apparaître plus vives, où les décisions seront prises plus rapidement et où les événements vont nous dépasser. Si je dois me montrer de quelque utilité, il va me falloir agir vite, moi aussi, et les Trois Lois de la Robotique m'en empêchent. Il faut du temps pour évaluer les subtilités des dommages physiques comparés aux dommages intellectuels. Si j'avais été seul avec Mme Gladïa au moment où les Coloniens se sont approchés, je ne vois pas ce que j'aurais fait et je n'aurais pas eu conscience de nuire sérieusement à Mme Gladïa, à un ou plusieurs des Coloniens – ou peut-être à tous ceux qui se trouvaient là.

— Que faut-il donc faire, ami Giskard ? demanda Daneel.

— Du fait qu'il est impossible de modifier les Trois Lois, ami Daneel, nous devons de nouveau en arriver à la conclusion que nous ne pouvons qu'attendre l'échec.

CHAPITRE 7

Le régisseur

23

C'était le matin sur Solaria, le matin sur le domaine – son domaine. Au loin on apercevait l'établissement qui aurait pu être son établissement. Vingt décennies s'estompèrent en quelque sorte et Aurora lui parut un rêve lointain, jamais devenu réalité.

Elle se tourna vers D.G. qui bouclait son ceinturon sur son mince vêtement extérieur, un ceinturon auquel pendaient des armes de poing : sur sa hanche gauche le fouet neuronique, sur sa hanche droite une arme plus courte et plus massive dont elle pensa qu'il s'agissait d'un foudroyeur.

— Allons-nous à la maison ? demanda-t-elle.

— Après, dit D.G. qui paraissait ailleurs, inspectant chacune de ses armes, portant l'une d'elles à son oreille comme pour saisir un léger bourdonnement qui lui indiquerait qu'elle était activée.

Simplement nous quatre ? demanda-t-elle en cherchant chacun des autres du regard : D.G., Daneel… (Puis, s'adressant à Daneel :) Où est Giskard, Daneel ?

— Il lui a paru sage, madame Gladïa, d'aller faire une reconnaissance avancée. En tant que robot, on pourrait ne pas le remarquer parmi les autres… et si quelque chose n'allait pas, il pourrait nous prévenir. En tout état de cause, il est plus facilement remplaçable que vous-même ou le commandant.

— Excellente réflexion robotique, bougonna D.G. Mais c'est aussi bien. Venez, nous y allons.

— Seulement nous trois ? demanda Gladïa quelque peu

plaintivement. A vrai dire, je n'ai pas la faculté de Giskard de considérer que je ne suis pas irremplaçable.

— Nous sommes tous remplaçables, madame, dit D.G. Deux vaisseaux ont été détruits, tous les membres des équipages tués. Nous ne sommes pas en sûreté en grand nombre, ici.

— Cela ne me rassure pas, D.G.

— Eh bien, je vais tenter de vous rassurer. Les précédents vaisseaux n'étaient pas prêts. Le nôtre l'est. Et je le suis aussi, dit-il en claquant ses deux mains sur ses hanches. Et vous avez avec vous un robot qui a fait la preuve de son efficacité comme garde du corps. En outre, vous constituez vous-même votre meilleure arme. Vous savez comment ordonner aux robots de faire ce que vous voulez et cela peut se révéler capital. Vous êtes la seule d'entre nous à pouvoir le faire et les précédents vaisseaux ne possédaient personne ayant vos capacités. Allons, venez…

Ils avancèrent et Gladïa observa, après un instant :

— Nous ne nous dirigeons pas vers la maison.

— Non, pas encore. Nous allons d'abord vers un groupe de robots. Vous les voyez, j'espère ?

— Oui, je les vois, mais ils ne font rien.

Non, effectivement. De nombreux robots se trouvaient là lorsque nous nous sommes posés. La plupart ont disparu mais ceux-ci sont restés. Pourquoi ?

— Ils vont nous le dire si nous le leur demandons.

— C'est vous qui allez le leur demander, madame.

— Ils vous répondront, D.G., tout aussi volontiers qu'à moi. Nous sommes aussi humains l'un que l'autre.

D.G. s'arrêta brusquement et les deux autres firent de même. Il se tourna vers Gladïa et dit en souriant :

— Ma chère madame Gladïa, *tout aussi* humains ? Une Spatienne et un Colonien ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Pour un robot, nous sommes également humains, dit-elle hargneusement. Et, je vous en prie, pas de ces petits jeux. Je n'ai pas joué à la Spatienne et au Terrien avec votre ancêtre.

— C'est exact et je vous prie de m'excuser, madame. Je ferai de mon mieux pour ravaler mes railleries. Nous sommes alliés sur ce monde, après tout. (Après un silence, il poursuivit :) Maintenant, madame, je souhaiterais que vous découvriez quels ordres on a donnés aux robots – si on leur en a donné ; si, par hasard, certains robots vous connaissent ; s'il existe des humains sur le domaine ou sur le monde ; ou tout ce que vous

pourriez demander d'autre. Ils ne devraient pas être dangereux ; ce sont des robots et vous êtes un être humain ; ils ne peuvent vous faire de mal. (Il ajouta, se souvenant de ce qui s'était passé :) A vrai dire, votre Daneel a quelque peu bousculé Niss, mais dans des conditions différentes. Et Daneel pourrait être à vos côtés.

En tout état de cause, j'accompagnerai madame Gladïa, commandant, fit respectueusement observer Daneel. C'est là ma fonction.

— Celle de Giskard aussi, j'imagine, et cependant il est allé traîner.

— Dans un dessein, commandant, dont nous avons discuté lui et moi ; et pour lequel nous sommes convenus qu'il était essentiel à la protection de madame Gladïa.

— Très bien. Partez en avant tous les deux. Je vous couvre, dit-il en tirant l'arme pendue à son côté gauche. Si je crie « Couchez-vous », jetez-vous immédiatement à terre. Cette arme ne fait pas de détail.

— Je vous en prie, ne l'utilisez qu'en dernier ressort, D.G., demanda Gladïa.

— Je ne pense pas en avoir l'occasion, contre des robots… Allons, Daneel !

Elle s'éloigna, avançant d'un pas décidé et rapide vers le groupe d'une douzaine de robots environ qui se tenaient devant un alignement d'arbustes peu élevés, le soleil se réfléchissant çà et là sur leurs enveloppes polies.

24

Les robots ne battirent pas en retraite, n'avancèrent pas. Ils demeurèrent calmement à leur place. Gladïa les compta. Dix, parfaitement visibles. Et d'autres, peut-être, qu'on n'apercevait pas.

Conçus à la mode solarienne, ils étaient très brillants, très lisses, sans aucune illusion de vêtements et sans grand réalisme. Presque des abstractions mathématiques du corps humain, avec deux d'entre eux tout à fait semblables.

Elle eut l'impression qu'ils n'étaient ni aussi souples ni aussi complexes que les robots aurorains mais plus simplement adaptés à des tâches spécifiques.

Elle s'arrêta à moins de quatre mètres de la rangée de robots et Daneel, elle le sentit, s'arrêta en même temps qu'elle et demeura à moins d'un mètre derrière, assez près pour intervenir sur-le-champ en cas de besoin mais également assez en retrait pour manifester clairement que c'était elle le personnage le plus important. Elle eut la certitude que les robots en face d'elle considéraient Daneel comme un être humain, mais elle savait aussi que Daneel avait trop conscience de son état de robot pour penser à une erreur d'interprétation de la part d'autres robots.

— Lequel d'entre vous veut me parler ? demanda Gladïa.

Il s'ensuivit un bref silence, comme si se tenait une conférence muette. Enfin, un des robots avança d'un pas et dit :

— Madame, je parlerai.

— As-tu un nom ?

— Non, madame. Seulement un numéro de série.

— Depuis combien de temps es-tu opérationnel ?

— Depuis vingt-neuf ans, madame.

— Y a-t-il quelqu'un, dans le groupe, qui l'est depuis plus longtemps ?

— Non, madame. C'est pourquoi c'est moi qui parle plutôt qu'un autre.

— Combien y a-t-il de robots employés sur ce domaine ?

— J'en ignore le nombre, madame.

— A peu près.
— Peut-être dix mille, madame.
— Y en a-t-il un qui soit opérationnel depuis plus de vingt décennies ?
— Peut-être certains parmi les robots agricoles, madame.
— Et les robots domestiques ?
Ils ne sont pas opérationnels depuis longtemps, madame. Les maîtres préfèrent des modèles récents.
Gladïa hocha la tête, se tourna vers Daneel et dit :
— Cela me paraît logique. Il en était de même de mon temps, également. (Puis elle se tourna vers le robot et demanda :) A qui appartient ce domaine ?
— C'est le domaine Zoberlon, madame.
— Depuis combien de temps appartient-il à la famille Zoberlon ?
— Depuis bien avant que je sois opérationnel, madame. Je ne sais pas combien de temps, mais on peut obtenir : le renseignement.
— A qui appartenait-il avant que les Zoberlon l'occupent ?
— Je ne sais pas, madame, mais on peut obtenir le renseignement.
— As-tu jamais entendu parler de la famille Delmarre ?
— Non, madame.
Gladïa se tourna vers Daneel et constata, plutôt piteusement :
— J'essaie de conduire le robot peu à peu, comme l'aurait fait jadis Elijah, mais je ne crois pas m'en sortir comme il faut.
— Bien au contraire, madame Gladïa, dit gravement Daneel. Il me semble que vous avez beaucoup obtenu. Il est peu probable que des robots de ce domaine, à l'exception de quelques robots agricoles, se souviennent de vous. Avez-vous rencontré certains de ces robots agricoles à l'époque ?
— Jamais ! dit Gladïa en secouant la tête. Je ne me souviens pas en avoir jamais vu, même de loin.
— Il est évident, dans ce cas, qu'on ne vous connaît pas sur ce domaine.
— Exactement. Et le pauvre D.G. nous a emmenés pour rien. S'il s'attendait à ce que je lui sois de quelque utilité, il s'est trompé.
— Il est toujours utile de connaître la vérité, madame. Dans le cas présent, il est moins utile de ne pas être connu que de l'être, mais il serait moins utile encore de ne pas savoir si l'on est connu ou pas. Peut-être y a-t-il d'autres points sur lesquels vous pourriez obtenir des renseignements.
— Oui, voyons… (Elle demeura quelques instants plongée dans ses

pensées puis dit doucement. :) C'est bizarre, lorsque je m'adresse à ces robots, je leur parle avec un accent solarien prononcé. Mais je ne parle pas ainsi avec toi.

— Il n'y a là rien de surprenant, madame, dit Daneel. Les robots parlent avec cet accent parce qu'ils sont solariens. Ce qui vous rappelle l'époque de votre jeunesse et vous parlez automatiquement comme eux. Mais vous redevenez immédiatement vous-même lorsque vous vous adressez à moi parce que je fais partie de votre monde présent.

— Tu raisonnes de plus en plus comme un être humain, Daneel, observa Gladïa avec un sourire.

Elle se tourna de nouveau vers les robots et prit intensément conscience du calme des environs. Le ciel était d'un bleu presque immaculé, à l'exception d'une mince couche de nuages à l'horizon, vers l'ouest (ce qui indiquait que l'après-midi pourrait bien être orageux). On entendait le bruissement des feuilles sous une brise légère, le bourdonnement des insectes, l'appel d'un oiseau solitaire. Aucun bruit humain. Peut-être y avait-il des robots dans les environs, mais ils travaillaient en silence. On n'entendait pas les bruits exubérants des humains auxquels elle s'était accoutumée (avec peine au début) sur Aurora.

De retour sur Solaria, maintenant, elle trouvait cette paix merveilleuse. Ce n'avait pas été si mal sur Solaria. Il fallait bien le reconnaître.

— Où sont tes maîtres ? demanda-t-elle soudain au robot, avec une certaine autorité dans la voix.

Mais il était bien inutile de tenter de presser ou d'inquiéter un robot ou de le prendre par surprise. Celui-ci répondit, sans le moindre signe de perturbation :

— Ils sont partis, madame.

— Où cela ?

— Je ne sais pas, madame. On ne me l'a pas dit.

— Qui le sait, parmi vous ?

Silence total.

— Y a-t-il, sur ce domaine, un robot qui le saurait ?

— Je n'en connais pas, madame.

— Est-ce que les maîtres ont emmené des robots avec eux ?

— Oui, madame.

— Mais ils ne vous ont pas emmenés. Pourquoi êtes-vous restés ?

— Pour faire notre travail, madame.

— Cependant, vous êtes là à ne rien faire. Est-ce cela travailler ?
— Nous gardons le domaine contre ceux de l'extérieur, madame.
— Comme nous ?
— Oui, madame.
— Mais nous sommes ici et vous ne faites rien. Pourquoi ?
— Nous observons, madame. Nous n'avons pas d'autres ordres.
— Avez-vous rapporté vos observations ?
— Oui, madame.
— A qui ?
— Au régisseur, madame.
— Où est le régisseur ?
— Dans la maison, madame.
— Ah, dit Gladïa en revenant vivement vers D.G., suivie par Daneel.
— Alors ? demanda D.G., remettant dans leurs étuis les deux armes qu'il tenait prêtes.
— Rien, dit Gladïa avec un mouvement de la tête. Aucun des robots ne me connaît. Aucun des robots, j'en suis sûre, ne sait où sont partis les Solariens. Ils font toutefois leur rapport à un régisseur.
— Un régisseur ?
— Sur Aurora comme sur les autres mondes spatiens, le régisseur, sur les grands domaines comptant de nombreux robots, est un humain dont la profession consiste à organiser et à diriger les groupes de robots travaillant dans les champs, dans les mines et les établissements industriels.
— Il reste *donc* des Solariens.
— Solaria est une exception, dit Gladïa, hochant la tête. Le pourcentage de robots par rapport aux humains a toujours été si élevé qu'il n'était pas coutume de confier à un homme ou à une femme la tâche de veiller sur les robots. C'était un autre robot qui se chargeait de ce travail, un robot spécialement programmé.
— Il y a donc un robot dans la maison, plus avancé que ceux-ci et à qui nous pourrions utilement poser des questions.
— Peut-être, mais je ne suis pas certaine qu'il soit sans danger de pénétrer dans la maison.
— Ce n'est qu'un autre robot, railla D.G.
— La maison peut être piégée.
— Ce champ aurait pu l'être aussi.
— Il serait préférable, dit Gladïa, d'envoyer l'un des robots pour annoncer au régisseur que des humains veulent lui parler.

— Ce ne sera pas nécessaire. Apparemment cela a déjà été fait. Voilà le régisseur et il ne s'agit ni d'un robot ni d'un « il ». C'est une femme que j'aperçois.

Gladïa regarda, surprise. Une femme avançait rapidement vers eux, grande, bien faite et extrêmement séduisante. Même de loin, on ne pouvait se méprendre sur son sexe.

25

D.G. arbora un large sourire. Il parut se redresser un peu, bomber le torse, rejeter les épaules en arrière. Il porta une main légère à sa barbe, comme pour s'assurer qu'elle était bien lisse et douce.

Gladïa le regarda, désapprobatrice.

— Ce n'est pas une femme solarienne, dit-elle.

— Comment le savez-vous ? demanda D.G.

— Aucune femme solarienne ne se permettrait de se montrer ainsi à d'autres humains. De se laisser *voir,* pas apercevoir.

— Je saisis la nuance, madame. Vous m'avez cependant permis de vous voir.

— Voilà plus de vingt décennies que je vis sur Aurora. Mais malgré cela il reste assez de Solarienne en moi pour que je ne paraisse pas *ainsi* devant d'autres personnes.

— Elle a beaucoup à montrer, madame. Je dirais qu'elle est plus grande que moi et aussi belle qu'un coucher de soleil.

Le régisseur s'était arrêté à vingt mètres du lieu où ils se trouvaient, et les robots s'étaient déplacés latéralement, de telle sorte qu'il n'en restait plus aucun entre la femme et les trois passagers du vaisseau.

— Les coutumes peuvent évoluer en vingt décennies, dit D.G.

— Pas quelque chose d'aussi fondamental que l'aversion des Solariens pour le contact avec les humains, répliqua vivement Gladïa. Pas en cent décennies, ajouta-t-elle avec son accent solarien retrouvé.

— Je crois que vous sous-estimez la souplesse d'une société. Mais solarienne ou pas, je présume que c'est une Spatienne – et s'il existe d'autres Spatiennes comme elle, je suis à fond pour la coexistence pacifique.

— Eh bien, avez-vous l'intention de demeurer là à la regarder ainsi encore longtemps ? Ne voulez-vous pas que je pose des questions à cette femme ? demanda Gladïa, l'air plus désapprobateur encore.

D.G. sursauta et se retourna vers Gladïa, manifestement contrarié.

— Vous questionnez les robots, dit-il, moi je me charge des humains.

— Notamment des femmes, je suppose.

— Je ne voudrais pas me vanter, mais…

— C'est un sujet sur lequel je n'ai jamais vu un homme qui ne se vantait pas.

— Je ne crois pas que la femme attendra plus longtemps, intervint Daneel. Si vous voulez conserver l'initiative, commandant, approchez tout de suite. Je suivrai, comme je l'ai fait avec Mme Gladïa.

— Je n'ai pas besoin de protection, dit D.G. d'un ton brusque.

— Vous êtes un humain et je ne dois pas, par mon inaction, permettre qu'il vous arrive des ennuis.

D.G. avança vivement, suivi par Daneel. Gladïa, peu disposée à demeurer seule derrière, avança également.

La femme les observait tranquillement. Elle portait une robe blanche unie, serrée à la taille et s'arrêtant à mi-cuisses. Elle arborait un décolleté profond et engageant et l'on distinguait nettement les pointes de ses seins sous le mince tissu de la robe. Apparemment, elle ne portait rien d'autre qu'une paire de chaussures.

Lorsque D.G. s'arrêta, un mètre les séparait. Sa peau, remarqua-t-il, n'avait pas le moindre défaut, elle avait les pommettes hautes, de grands yeux un peu obliques et elle paraissait sereine.

— Madame, dit D.G. avec son accent le plus patricien d'Aurora, est-ce au régisseur de ce domaine que j'ai le plaisir de m'adresser ?

La femme écouta un instant puis répondit avec un accent solarien si marqué qu'il en semblait presque comique dans une bouche au dessin aussi parfait :

— Vous n'êtes pas un humain.

Puis elle passa à l'action avec une rapidité telle que Gladïa, encore à quelque dix mètres de là, ne put voir en détail ce qui était arrivé. Elle ne vit qu'une vive agitation, un peu floue, et D.G. étendu sur le dos, immobile, la femme plantée devant lui avec ses deux armes, une dans chaque main.

26

Ce qui stupéfia le plus Gladïa, en ce vertigineux instant, fut que Daneel n'avait pas bougé, ni pour prévenir l'attaque, ni pour la contrer.

Mais, le temps qu'elle en prît conscience, Daneel avait saisi et tordu le poignet gauche de la femme, lui commandant d'une voix rude qu'elle n'avait jamais encore entendue chez lui car il était impensable qu'il s'adresse ainsi à un humain :

— Lâche ces armes immédiatement.

La femme répondit, d'une voix tout aussi cassante mais plus aiguë :

— Tu n'es pas un humain.

Elle leva le bras droit et tira avec l'arme qu'elle tenait. Un instant, une faible lueur brilla sur le corps de Daneel et Gladïa, incapable d'émettre un son dans l'état de choc où elle se trouvait, sentit sa vue se brouiller. Jamais de sa vie elle ne s'était trouvée mal, mais il semblait que cela n'allait pas tarder.

Daneel ne fondit pas, n'explosa pas. Gladïa se rendit compte qu'il avait prudemment saisi le bras qui tenait le foudroyeur. L'autre main tenait le fouet neuronique et c'était cette arme qu'elle venait de décharger – de tout près – sur Daneel. S'il avait été humain, la violente stimulation de ses nerfs sensoriels aurait pu le tuer ou l'estropier à vie. Mais, bien qu'humain d'apparence, il n'en demeurait pas moins un robot et ce qui lui tenait lieu de système nerveux ne réagit pas sous le choc.

Daneel lui saisit l'autre bras le leva, répétant :

— Lâche ces armes ou je t'arrache les bras.

— Vraiment ? fit la femme, bandant les muscles de ses bras et soulevant un instant Daneel dont les jambes partirent en arrière, revinrent en avant, comme un pendule, le corps pivotant sur les articulations des bras.

Ses pieds frappèrent la femme avec force et ils churent l'un et l'autre lourdement.

Gladïa, sans pouvoir exprimer sa pensée, comprit que malgré son apparence tout aussi humaine que celle de Daneel, la femme l'était tout

aussi peu que lui. Elle se sentit soudain profondément outragée, profondément solarienne – outragée qu'un robot puisse faire usage de la force contre un être humain. Certes, on pouvait admettre que la femme-robot avait reconnu Daneel pour ce qu'il était, mais comment avait-elle *osé* s'attaquer à D.G ?

Gladïa se précipita en criant. Jamais il ne lui était venu à l'idée qu'elle pourrait craindre un robot simplement parce que d'un seul coup il avait abattu un homme solide et luttait à égalité avec un robot plus solide encore.

— Comment oses-tu ? cria-t-elle avec un accent solarien à couper au couteau (mais comment s'adresser autrement à un robot solarien ?). Comment oses-tu, *fille ?* Cesse toute résistance *immédiatement !*

Les muscles de la femme parurent se relâcher totalement et tous ensemble, comme si l'on venait soudain de couper un courant électrique. Ses beaux yeux se fixèrent sur Gladïa avec un regard assez humain pour paraître refléter la surprise. Elle dit d'une voix hésitante, confuse :

— Mes regrets, madame.

Daneel, qui s'était relevé, regardait d'un œil vigilant la femme étendue dans l'herbe. D.G., étouffant un grognement, tentait de se relever.

Daneel se pencha pour ramasser les armes mais Gladïa lui demanda, avec un geste de colère :

— Donne-moi ces armes, *fille*.

— Oui, madame, répondit la femme.

Gladïa les lui arracha et tendit vivement le foudroyeur à Daneel.

— Détruis-la au moment que tu jugeras opportun, Daneel. C'est un ordre. (Elle tendit le fouet neuronique à D.G. et dit :) C'est inutile ici, sauf contre moi… et vous. Ça va ?

— Non, ça ne va pas, murmura D.G. en se frottant la hanche. Vous voulez dire que c'est un *robot ?*

— Est-ce qu'une *femme* vous aurait ainsi renversé ?

— Aucune que j'aie jamais rencontrée. Je vous avais bien dit qu'il pouvait exister sur Solaria des robots programmés pour être dangereux.

— Bien sûr, répondit peu aimablement Gladïa, mais lorsque vous avez aperçu ce qui vous semblait être une jolie femme, vous l'avez oublié.

— Il est facile de se montrer avisée après coup. Gladïa eut une moue dédaigneuse et se tourna de nouveau vers le robot.

— Comment t'appelles-tu, fille ? lui demanda-t-elle.

— Je m'appelle Landaree, madame.

— Relève-toi, Landaree.

Landaree se releva comme Daneel l'avait fait, comme si elle était montée sur ressort. Sa lutte avec Daneel ne paraissait pas l'avoir le moins du monde éprouvée. Gladïa lui demanda :

— Pourquoi, en violation de la Première Loi, as-tu attaqué ces humains ?

— Madame, affirma Landaree, ce ne sont pas des humains.

— Et vas-tu dire que je ne suis pas humaine, moi ?

— Non, madame, vous êtes bien un être humain.

— Dans ce cas, en ma qualité d'être humain, je définis ces deux hommes comme étant deux êtres humains... Tu m'entends ?

— Madame, dit Landaree un peu plus doucement, ce ne sont pas des êtres humains.

— Ce sont des êtres humains parce que je te le dis. Je t'interdis de les attaquer ou de leur faire le moindre mal.

Landaree ne répondit rien.

— Tu comprends ce que je t'ai dit ? insista Gladïa avec un accent solarien plus marqué encore.

— Madame, répéta Landaree, ce ne sont pas des êtres humains.

Daneel intervint et dit doucement à Gladïa :

— Madame, on lui a donné des ordres d'une telle fermeté que vous ne parviendrez pas facilement à lui faire changer d'avis.

— Nous verrons, dit Gladïa, le souffle court.

Landaree regarda autour d'elle. Le groupe des robots, pendant les quelques instants qu'avait duré le combat, s'était rapproché de Gladïa et de ses deux compagnons. Derrière, Gladïa aperçut deux robots qui, selon elle, ne faisaient pas partie du groupe originel et qui transportaient, chacun d'un côté et avec peine, un appareil lourd et massif. Landaree leur fit un signe et ils approchèrent un peu plus vite.

— Robots, arrêtez ! leur cria Gladïa.

Ils s'arrêtèrent.

— Madame, je fais mon devoir, dit Landaree. J'obéis aux instructions.

— Ton devoir, fille, est d'obéir à mes ordres, dit Gladïa.

— On ne peut m'ordonner de désobéir à mes instructions, protesta Landaree.

— Daneel, foudroie-la ! ordonna Gladïa.

Plus tard, Gladïa fut capable de réfléchir à ce qui s'était passé. Le temps de réaction de Daneel était beaucoup plus rapide que celui d'un

humain et il savait qu'il se trouvait face à un robot contre lequel les Trois Lois n'interdisaient pas la violence. Cependant, elle paraissait si humaine que bien qu'il sût avec certitude qu'il s'agissait d'un robot, il ne parvint pas à vaincre totalement son inhibition. Il exécuta l'ordre plus lentement qu'il n'aurait dû.

Landaree, dont la définition de « l'être humain » n'était manifestement pas celle de Daneel, ne se sentait pas inhibée par son apparence et elle frappa plus rapidement. Elle empoigna le foudroyeur et les deux robots se mirent à lutter.

D.G. saisit son fouet neuronique par le canon et frappa de la crosse. Il l'abattit sur la tête de Landaree mais sans aucun effet et elle le repoussa violemment du pied.

— Arrête, robot ! ordonna Gladïa, les deux poings levés.

— A moi, vous tous ! cria Landaree d'une puissante voix de contralto. Les deux qui ressemblent à des hommes ne sont pas des humains ! Détruisez-les sans faire aucun mal à la femme.

Si Daneel pouvait se sentir inhibé par une apparence humaine, de simples robots solariens l'étaient bien plus encore et ils avancèrent doucement, avec hésitation.

Arrêtez ! hurla Gladïa, et les robots s'arrêtèrent, mais l'ordre demeura sans effet sur Landaree. Daneel agrippait fermement le foudroyeur mais son corps se pliait en arrière sous la plus grande force de Landaree.

Gladïa, en pleine confusion, regardait autour d'elle comme si elle espérait trouver une arme quelque part.

D.G. tentait de faire fonctionner son émetteur radio.

— Il a été endommagé, grogna-t-il. Je crois que je suis tombé dessus.

— Que faisons-nous ?

— Il faut regagner le vaisseau, vite.

— Ils courent, dit Gladïa. Je ne peux abandonner Daneel. (Elle fit face aux deux robots en train de lutter et se mit à crier, farouchement :) Landaree, arrête ! Landaree, arrête !

— Je ne dois pas arrêter, madame, répondit Landaree. J'ai des instructions précises.

Elle contraignit Daneel à ouvrir les doigts et récupéra le foudroyeur.

— Tu ne dois pas faire de mal à cet être humain, cria Gladïa en se jetant devant Daneel.

— Madame, dit Landaree, son arme fermement pointée sur Gladïa, vous vous tenez devant quelque chose qui ressemble à un être humain

mais qui n'en est pas un. Mes instructions sont de détruire ce genre de choses à vue. (Puis, d'une voix plus sourde :) Vous deux, porteurs, au vaisseau.

Les deux robots qui transportaient le lourd engin reprirent leur marche en avant.

— Robots, arrêtez ! cria Gladïa qui les coupa dans leur mouvement.

Les robots demeurèrent sur place, tremblants, comme s'ils tentaient d'avancer mais sans en être tout à fait capables.

— Vous ne pourrez détruire mon ami humain Daneel sans me détruire, dit Gladïa. Et tu admets toi-même que je suis un être humain et, en conséquence, que tu ne dois pas me faire de mal.

— Madame, souffla Daneel, vous ne devez pas détourner le mal sur vous pour me protéger.

— C'est inutile, madame, dit Landaree. Je peux facilement vous repousser et détruire ensuite le non-humain qui se trouve derrière vous. Comme je pourrais vous faire du mal, je vous demande, très respectueusement, de vous écarter volontaire, ment.

— Il le faut, madame, dit Daneel.

— Non, Daneel. Je reste là. Pendant qu'elle me repoussera, file en courant !

— Je ne peux courir plus vite que le rayon d'un foudroyeur… et si je tente de courir, elle tirera à travers vous plutôt que de ne pas tirer du tout. Ses instructions vont probablement jusque-là. Je regrette, madame, que cela vous rende malheureuse.

Et Daneel souleva Gladïa qui se débattait et la posa délicatement à côté.

Le doigt de Landaree se crispa sur la détente mais elle n'acheva jamais son geste. Elle demeura figée.

Gladïa, qui s'était écroulée, titubante, se releva. Avec précaution, D.G., demeuré immobile pendant les derniers échanges, s'approcha de Landaree. Daneel, très calmement, tendit la main et arracha le foudroyeur des doigts devenus incapables de résister.

— Je crois, dit Daneel, que ce robot est définitivement désactivé.

Il la poussa doucement et elle s'écroula d'un bloc, les membres, le torse et la tête dans la position approximative qu'ils occupaient alors qu'elle se tenait debout, le bras demeuré plié, la main tenant un foudroyeur invisible, le doigt pressant une détente inexistante.

De derrière les arbres bordant le champ herbeux où s'était joué le drame apparut Giskard qui s'approcha, son visage de robot ne reflétant

aucune trace de curiosité comme ses paroles auraient pu le laisser supposer.

— Que s'est-il passé en mon absence ? demanda-t-il.

27

Le retour vers le vaisseau se fit dans un climat d'abattement. Maintenant qu'avait disparu la peur, que tout était terminé, Gladïa paraissait furieuse et fâchée. D.G. boitait péniblement et ils avançaient lentement, en partie du fait de la claudication de D.G. et en partie parce que les deux robots solariens, qui portaient toujours leur lourd instrument, poursuivaient laborieusement leur chemin.

D.G. leur jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule.

— Ils obéissent à mes ordres, maintenant que le régisseur est désactivé.

— Pourquoi n'avez-vous pas couru chercher du secours ? grogna Gladïa entre ses dents. Pourquoi êtes-vous demeuré à regarder, impuissant ?

— Ma foi, dit D.G. en tentant de prendre un ton badin qu'il n'aurait eu aucun mal à adopter s'il s'était senti mieux, puisque vous refusiez d'abandonner Daneel, j'ai hésité à jouer les lâches en comparaison.

— Espèce d'idiot ! Je ne risquais rien. Elle ne m'aurait fait aucun mal, à moi.

— Madame, dit Daneel, je suis navré de vous contredire, mais je pense qu'elle n'aurait pas hésité du fait que sa hâte à me détruire se faisait plus vive.

— Et c'était malin de ta part de me repousser, lui dit Gladïa, furieuse. Est-ce que tu voulais vraiment être détruit ?

Plutôt que de vous voir subir quelque mal, certainement, madame. Mon impuissance à arrêter le robot du fait de mes inhibitions dues à son apparence humaine avait de toute façon révélé une limite à mon utilité pour vous.

— Même dans ce cas, dit Gladïa, elle aurait hésité – car je suis un être humain – à me tirer dessus avant un certain temps que tu aurais pu mettre à profit pour t'emparer du foudroyeur.

— Je ne pouvais me permettre de mettre votre vie en péril, madame, en comptant sur quelque chose d'aussi aléatoire que son hésitation.

— Et vous, dit Gladïa en s'adressant à D.G. comme si elle n'avait pas entendu Daneel, vous n'auriez pas dû emporter le foudroyeur, pour commencer.

— Madame, répondit D.G., se rembrunissant, je veux bien admettre que nous sommes tous passés très près de la mort. Les robots ne s'en soucient guère et j'ai, en quelque sorte, l'habitude du danger. Pour vous, cependant, il s'agissait d'une expérience nouvelle et désagréable et cela se traduit par une réaction enfantine. Je vous pardonne... en partie. Mais, je vous en prie, écoutez-moi. Je ne pouvais absolument pas prévoir qu'on m'arracherait facilement le foudroyeur. Si je n'avais pas apporté l'arme, le régisseur m'aurait tué de ses mains nues aussi vite et aussi bien qu'elle aurait pu le faire avec le foudroyeur. Il n'était pas davantage utile que je m'enfuie en courant, pour répondre à votre précédente critique. Je ne pouvais battre un foudroyeur de vitesse. Maintenant, continuez si vous devez absolument vous libérer, mais je n'ai pas l'intention de discuter plus avant avec vous.

Gladïa regarda D.G. puis Daneel, puis revint à D.G. et dit doucement :

— Je suppose que je ne me montre pas très raisonnable. Parfait, on n'en parle plus.

Ils avaient atteint le vaisseau. Des membres de l'équipage se précipitèrent dehors à leur arrivée. Gladïa remarqua qu'ils étaient armés.

D.G. fit un signe à son second et lui dit :

— Oser, je présume que vous voyez cet engin que transportent les deux robots ?

— Oui, commandant.

— Eh bien, faites-le-leur amener à bord. Qu'on le mette dans la salle forte et qu'on l'y garde. (Il se détourna un instant puis revint à Oser, ajoutant :) Et, Oser, dès que ce sera fait, nous nous préparerons à repartir.

— Commandant, devons-nous garder également les robots ?

— Non. Ils sont de conception trop simple pour valoir grand-chose et, étant donné les circonstances, cela aurait des répercussions peu souhaitables. L'appareil qu'ils transportent a beaucoup plus de valeur.

Giskard regarda l'engin qu'on montait lentement et avec beaucoup de soin à bord du vaisseau et dit :

— Commandant, j'imagine que c'est là un objet dangereux.

— C'est également mon impression, dit D.G. Je pense que le vaisseau aurait été détruit peu après nous.

— Avec cette chose ? demanda Gladïa. Qu’est-ce que c’est ?

— Je n’en suis pas certain, mais je crois qu’il s’agit d’un intensificateur nucléaire. J’en ai vu des modèles expérimentaux sur Baleyworld et celui-ci me semble être un grand frère.

— Qu’est-ce qu’un intensificateur nucléaire ?

— Comme le nom l’indique, madame, c’est un appareil qui intensifie la fusion nucléaire.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas physicien, madame, dit D.G. en haussant les épaules. Cela implique un flux de particules W qui, compensent une interaction trop faible.

— A quoi cela sert-il ?

— Eh bien, supposons que le vaisseau ait son énergie au niveau actuel, par exemple. Il existe un petit nombre de protons, provenant de notre approvisionnement en hydrogène, qui, portés à une température extrême provoquant la fusion, produisent de l’énergie. Sans cesse, d’autres quantités d’hydrogène sont portées à vive température pour produire des protons libres. Ceux-ci, lorsqu’ils atteignent une température suffisamment élevée, fusionnent à leur tour pour produire de l’énergie. Si le flux de particules W émanant de l’intensificateur nucléaire frappe les protons en fusion, leur fusion s’accélère et ils dégagent davantage de chaleur. Cette chaleur produit des protons et les amène à une fusion plus rapide que la normale et cette fusion produit encore plus de chaleur, ce qui intensifie le cercle vicieux. En une infime fraction de seconde, on obtient une fusion de carburant suffisante pour créer une petite bombe thermonucléaire qui transforme en vapeur le vaisseau et tout ce qu’il contient.

— Pourquoi est-ce que tout ne brûle pas ? Pourquoi toute la planète n’explose-t-elle pas ? demanda Gladïa en détournant le regard.

Je ne pense pas qu’existe un tel danger, madame. Les protons doivent être portés à une température extrême et entrer en fusion. Les protons à température normale sont incapables de fusion à un point tel que même en intensifiant le processus de toute la puissance d’un tel engin, cette puissance demeure insuffisante pour provoquer la fusion. Du moins est-ce là ce que j’ai pu comprendre d’une conférence à laquelle j’ai assisté. Et seul l’hydrogène est affecté, pour autant que je le sache. Même dans le cas de protons à température extrême, la chaleur produite ne s’accroît pas sans limites. La température décroît en fonction de la distance du rayon de l’intensificateur et ne peut provoquer qu’une fusion

limitée. Une fusion suffisante pour détruire le vaisseau, bien sûr, mais il n'est pas question de vaporiser les océans riches en hydrogène, par exemple, même si une partie de ces océans étaient portés à une température extrême... et moins encore s'ils demeurent à température normale.

— Mais si l'on met accidentellement_ la machine en marche dans la salle où elle se trouve...

— Je ne crois pas qu'on puisse la mettre en marche. (D.G. ouvrit la main et dans sa paume apparut un cube de métal poli de deux centimètres.) D'après le peu que je sais de ces choses, il s'agit là d'un activateur et l'intensificateur nucléaire est inoffensif sans cela.

— Vous en êtes sûr ?

— Pas complètement, mais il nous faut en prendre le risque car je dois ramener cet engin sur Baleyworld. Maintenant, remontons à bord.

Gladïa et ses deux robots s'engagèrent sur la passerelle et pénétrèrent dans le vaisseau. D.G. suivit et dit quelques mots à certains de ses officiers.

Après quoi il se tourna vers Gladïa et la fatigue commençait à se lire sur son visage.

— Il va nous falloir environ deux heures pour remonter tout notre matériel à bord et être prêts à décoller ; chaque instant qui passe augmente le danger.

— Le danger ?

Vous ne pensez pas que cette horrible femme-robot est la seule de son espèce sur Solaria, non ? Ou que l'intensificateur nucléaire que nous avons pris est également le seul du genre ? Je suppose qu'il faudra un certain temps pour que soient amenés par ici d'autres robots humanoïdes et d'autres intensificateurs nucléaires – peut-être pas mal de temps – mais nous devons leur en laisser le moins possible. Et en attendant, madame, allons dans votre cabine discuter d'une affaire importante.

— De quelle affaire importante peut-il s'agir, commandant ?

— Eh bien, dit D.G. tout en avançant, étant donné que j'aurais pu être victime d'une trahison, je vais tenir une cour martiale officieuse.

28

D.G. déclara, après s'être assis avec un grognement parfaitement perceptible :

— Ce dont j'ai vraiment besoin, c'est d'une douche, d'une friction, d'un bon repas et de l'occasion de fermer l'œil, mais cela devra attendre jusqu'à notre départ de la planète. En ce qui vous concerne, il faudra également attendre, madame. Certaines choses ne peuvent pas être différées… Voici ma question : où étais-tu, Giskard, pendant que nous affrontions un danger considérable ?

— Commandant, répondit Giskard, il m'a semblé que si seuls des robots demeuraient sur la planète ils ne pouvaient présenter aucun danger. En outre, Daneel restait avec vous.

— Commandant, dit Daneel, j'étais d'accord pour que Giskard aille faire une reconnaissance tandis que je resterais avec Mme Gladïa et vous-même.

— Vous étiez d'accord tous les deux ? Avez-vous consulté quelqu'un d'autre ? demanda D.G.

— Non, commandant, répondit Giskard.

— Si tu étais sûr que les robots étaient inoffensifs, Giskard, comment expliques-tu la destruction des deux vaisseaux ?

Il me semble, commandant, qu'il devait rester des humains sur la planète mais qu'ils devaient faire tout leur possible pour que vous ne les voyiez pas. Je voulais savoir où ils se trouvaient et ce qu'ils faisaient. Je les cherchais, parcourant le terrain aussi rapidement que possible. J'ai questionné les robots que je rencontrais.

— As-tu trouvé des êtres humains ?

— Non, commandant.

— As-tu fouillé la maison d'où est sorti le régisseur ?

— Oui, commandant, mais le régisseur était un robot.

— Un robot dangereux.

— A mon vif regret, commandant, je ne m'en étais pas rendu compte.

— Tu ressens des regrets, donc ?

— C’est une expression que j’emploie pour décrire un effet sur mon circuit positronique. C’est une grossière analogie du terme tel que les humains semblent l’utiliser, commandant.

— Comment se fait-il que tu n’aies pas compris qu’un robot pouvait être dangereux ?

— Selon les Trois Lois de la Robotique…

— Cela suffit, commandant, coupa Gladïa. Giskard ne connaît que ce qu’il est programmé pour connaître. Aucun robot n’est dangereux pour les humains à moins que surgisse une très grave querelle entre humains et que le robot doive alors tenter d’y mettre un terme. Dans le cas d’une telle querelle, Daneel et Giskard nous auraient sans aucun doute défendus en nuisant le moins possible aux autres.

Vraiment ? demanda D.G. en se pinçant l’arête du nez avec deux doigts. Daneel nous a *effectivement* défendus. Nous combattions des robots, pas des êtres humains, de sorte qu’il n’a eu aucune difficulté à décider qui défendre et jusqu’où. Il a cependant fait montre d’un surprenant manque de réussite si l’on considère que les Trois Lois ne lui interdisent pas de nuire à des robots. Giskard est demeuré en dehors de cela, ne revenant qu’au moment précis où c’était terminé. Est-il possible qu’existe un lien de sympathie entre robots ? Est-il possible que des robots, lorsqu’ils défendent des êtres humains contre d’autres robots, ressentent en quelque sorte ce que Giskard appelle du « regret » d’avoir à le faire et s’en abstiennent peut-être – ou s’absentent…

— Non ! éclata Gladïa.

— Non ? dit D.G. Ma foi, je n’ai pas la prétention d’être un expert en robotique. Et vous, madame ?

— Je ne suis pas le moins du monde roboticienne, mais j’ai vécu avec des robots toute ma vie. Ce que vous prétendez est ridicule. Daneel était tout prêt à donner sa vie pour moi et Giskard en aurait fait autant.

— Est-ce valable pour n’importe quel robot ?

— Bien sûr.

— Et cependant, ce régisseur, cette Landaree, était tout à fait décidée à m’attaquer et à me détruire. Postulons donc que, de quelque mystérieuse façon, elle a compris que Daneel, malgré les apparences, était tout autant un robot qu’elle-même et qu’elle ne ressentait nulle inhibition lorsqu’il s’est agi de lui faire du mal. Comment se fait-il, malgré cela, qu’elle m’ait attaqué alors que je suis sans aucun doute possible un être humain ? Pour vous, elle a hésité, admettant que vous étiez humaine, mais pas pour moi. Comment un robot a-t-il pu faire la différence entre

nous ? Se peut-il qu'elle n'ait pas vraiment été un robot ?

C'était un robot, affirma Gladïa. Bien sûr. Mais… en fait je ne vois pas pourquoi elle a agi comme elle l'a fait. Jamais je n'ai entendu parler d'une telle chose. Je ne peux que supposer que les Solariens, ayant appris à construire des robots humanoïdes, les ont conçus sans la protection des Trois Lois. Encore que j'aurais juré que les Solariens auraient été les derniers de tous les Spatiens à faire cela. Leurs propres robots sont tellement plus nombreux qu'eux, au point qu'ils dépendent totalement de ces robots – beaucoup plus que les autres Spatiens – et qu'ils ont toutes les raisons de les craindre davantage. On mettait dans tout robot solarien une totale servilité et même une certaine dose de stupidité : Les Trois Lois étaient plus rigides sur Solaria que partout ailleurs, pas plus souples. Cependant, je ne vois pas comment expliquer la réaction de Landaree autrement qu'en supposant que la Première Loi…

— Excusez-moi de vous interrompre, madame Gladïa, dit Daneel. Voulez-vous me permettre d'avancer une explication au comportement du régisseur ?

— On en est là, je suppose, dit ironiquement D.G. Seul un robot peut expliquer un robot.

— Commandant, dit Daneel, à moins de comprendre le régisseur, nous pourrions bien être incapables de prendre des mesures à l'avenir contre le danger solarien. Je crois pouvoir justifier son comportement.

— Vas-y, dit D.G.

— Le régisseur n'a pas réagi instantanément contre nous. Elle est restée à nous observer un instant, sans bien savoir quoi faire, apparemment. Lorsque vous, commandant, vous êtes approché d'elle et avez parlé, elle a déclaré que vous n'étiez pas humain et vous a aussitôt attaqué. Mais lorsque Mme Gladïa s'est avancée, s'adressant à elle d'une voix forte, le régisseur l'a aussitôt reconnue pour humaine et, pendant un instant, s'est laissé dominer.

— Oui, je me souviens de tout cela, Daneel, mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Il me semble, commandant, qu'il est possible de modifier fondamentalement le comportement d'un robot sans toucher aux Trois Lois, sous réserve, par exemple, de modifier la définition de l'être humain.

Un être humain, après tout, n'est jamais que ce qu'on l'a défini.

— Vraiment ? Et qu'est-ce, pour *toi,* qu'un être humain ?

Daneel ne se souciait guère de raillerie ou d'absence de raillerie dans

le ton. Il répondit :

— J'ai été construit avec une description détaillée de l'apparence et du comportement des êtres humains, commandant. Tout ce qui est conforme à la description est pour moi un être humain. C'est ainsi que vous en avez à la fois l'apparence et le comportement tandis que le régisseur en avait l'apparence mais pas le comportement.

» Pour le régisseur, d'autre part, la propriété fondamentale d'un être humain était la parole, commandant. L'accent solarien est tout à fait particulier et pour le régisseur quelque chose qui ressemblait à un être humain n'était reconnu comme tel que s'il parlait comme un Solarien. Apparemment, tout ce qui ressemblait à un être humain mais qui ne parlait pas avec l'accent solarien devait être détruit sans hésitation, comme tout vaisseau transportant de tels êtres.

— Tu as peut-être raison, dit D.G. pensivement.

— Vous avez l'accent colonien, commandant, aussi caractéristique à sa manière que l'est l'accent solarien, mais ils sont très différents l'un de l'autre. Dès que vous avez parlé, vous vous êtes défini comme non humain pour le régisseur qui est passé à l'attaque.

— Mais tu parles avec l'accent aurorain et tu as été également attaqué ?

— Oui, commandant, mais Mme Gladïa a parlé avec un authentique accent solarien et a été reconnue comme humaine.

D.G. réfléchit à la question en silence pendant un instant puis dit :

C'est là une disposition dangereuse, même pour ceux auxquels elle s'applique. Si à un moment et pour une raison quelconque un Solarien s'adressait à un tel robot d'une manière que le robot ne jugerait pas authentiquement solarienne, ce Solarien serait aussitôt attaqué. Si j'étais solarien, j'aurais peur d'approcher un tel robot. Mon seul effort pour parler avec un pur accent solarien pourrait peut-être me trahir et me faire tuer.

— Tout à fait d'accord, commandant. Et je pense que c'est pourquoi ceux qui construisent les robots ne limitent pas d'ordinaire la définition d'un être humain mais la font aussi large que possible. Toutefois, les Solariens ont quitté la planète. On peut supposer que le fait que les robots régisseurs possèdent cette dangereuse programmation constitue le meilleur indice que les Solariens sont vraiment partis et ne sont pas là pour affronter le danger. Les Solariens, semble-t-il, ont pour seul souci pour l'instant de s'assurer que quiconque n'est pas solarien ne puisse mettre le pied sur la planète.

— Pas même d'autres Spatiens ?

— Je pense, commandant, qu'il serait difficile de définir un être humain de manière à inclure les douzaines d'accents spatiens différents tout en excluant la multitude d'accents coloniens différents. Il est déjà assez difficile de limiter la définition au seul accent solarien particulier.

— Tu es très intelligent, Daneel, dit D.G. Si je désapprouve l'existence des robots, ce n'est pas pour eux-mêmes mais pour leur influence déstabilisante sur la société. Et cependant, avec un robot tel que toi à mes côtés, comme tu l'as jadis été avec l'Ancêtre…

— Je crains que non, D.G… coupa Gladïa. Daneel se sera jamais donné, ni vendu, pas plus qu'on ne pourrait aisément le prendre de force.

Ce n'était qu'un rêve, madame, dit D.G. avec un sourire et un geste de protestation de la main. Je puis vous assurer que les lois de Baleyworld rendraient impensable que je puisse posséder un robot.

— Puis-je avoir votre permission d'ajouter quelques mots, commandant ? demanda soudain Giskard.

— Ah ? dit D.G. Voilà le robot qui s'est arrangé pour éviter la bagarre et qui n'est revenu que lorsque tout était tranquillement terminé.

— Je regrette que les faits puissent paraître tels que vous les exposez. Puis-je néanmoins ajouter quelques mots, commandant ?

— C'est bon, vas-y.

— Il semblerait, commandant, que votre décision d'emmener Mme Gladïa avec vous dans votre expédition était parfaitement justifiée. Si elle n'avait pas été là et que vous vous soyez lancé dans votre mission d'exploration avec pour seuls compagnons les membres de l'équipage du vaisseau, vous auriez tous été rapidement tués et le vaisseau détruit. Seuls la capacité de Mme Gladïa à parler comme une Solarienne et son courage à affronter le régisseur ont pu éviter cela.

— Pas tout à fait, fit observer D.G., car nous aurions tous été détruits, et peut-être même Mme Gladïa également, sans l'événement fortuit de l'inactivation spontanée du régisseur.

— Cela n'avait rien de fortuit, commandant, dit Giskard, et il est tout à fait improbable qu'un robot quelconque se désactive spontanément. Mme Gladïa a plusieurs fois ordonné au robot de s'arrêter, ainsi que me l'a raconté l'ami Daneel, mais les instructions auxquelles obéissait le régisseur étaient plus puissantes.

» Malgré cela, l'action de Mme Gladïa a eu pour effet d'émousser la résolution du régisseur, commandant. Le fait que Mme Gladïa était sans équivoque un être humain, même selon la définition du régisseur, et

qu'elle réagissait de telle façon que le régisseur était peut-être contraint de lui faire du mal – ou même de la tuer – l'a émoussée davantage encore. C'est ainsi qu'au moment crucial les deux exigences contraires – nécessité de décilitre des êtres non humains et obligation de ne pas faire de mal à des humains – se sont équilibrées et que le robot s'est bloqué, incapable de satisfaire l'une ou l'autre de ces exigences. Ses circuits ont grillé.

— Mais… commença Gladïa, les sourcils froncés, perplexe.

— Je pense qu'il serait opportun que vous informiez l'équipage de ce qui s'est passé, poursuivit Giskard. Cela pourrait bien apaiser sa méfiance à l'égard de Mme Gladïa si vous mettiez l'accent sur les conséquences de son initiative et de son courage sur chacun des hommes de l'équipage, car cela leur a sauvé la vie. Cela contribuerait également à leur donner une excellente opinion de votre prévoyance lorsque vous avez insisté pour l'avoir à bord en cette occasion, peut-être même contre l'avis de vos officiers.

D.G. donna libre cours à un grand éclat de rire.

— Madame, je comprends maintenant pourquoi vous ne voulez pas vous séparer de ces robots. Ils sont non seulement aussi intelligents que des êtres humains, mais également tout aussi tortueux. Je vous félicite de les posséder… Et maintenant, si vous le voulez bien, je file voir l'équipage. Je ne souhaite pas rester sur Solaria un instant de plus que nécessaire. Et je vous promets de ne pas vous déranger avant plusieurs heures. Je sais que vous avez autant que moi besoin de faire un brin de toilette et de vous reposer.

Quand il fut parti, Gladïa demeura un instant profondément plongée dans ses pensées puis elle se tourna vers Giskard et lui dit en aurorain vulgaire, une version patoisante du galactique standard très répandue sur Aurora et difficilement compréhensible pour un non-Aurorain :

— Giskard, qu'est-ce que toutes ces stupidités à propos de circuits grillés ?

— Madame, dit Giskard, je n'ai avancé cela que comme une hypothèse, rien de plus. J'ai jugé bon de mettre l'accent sur votre rôle dans la fin du régisseur.

— Mais comment as-tu pu penser qu'il allait croire qu'un robot pouvait griller aussi facilement ?

— Il sait très peu de chose sur les robots, madame. Il peut en faire commerce mais il vient d'un monde qui ne les utilise pas.

— Mais moi j'en sais pas mal sur la question et toi aussi. Le régisseur n'a pas montré le moindre symptôme de blocage de ses circuits ; pas de

bégaiement, pas de tremblement, pas de difficulté dans le comportement. Elle s'est simplement… arrêtée.

— Madame, dit Giskard, étant donné que nous ignorons les buts précis dans lesquels le régisseur a été conçu, il faut nous contenter d'ignorer quel raisonnement exact a provoqué le blocage.

— Tout de même, dit Gladïa en hochant la tête, c'est très curieux.

TROISIÈME PARTIE

BALEYWORLD

CHAPITRE 8

Le monde colonien

29

De nouveau, le vaisseau de D.G. se trouvait dans l'espace, entouré de l'éternelle immuabilité du vide infini.

Il était temps pour Gladïa qui n'avait qu'imparfaitement calmé la tension née de la possibilité qu'un deuxième régisseur – avec un deuxième intensificateur – arrive à l'improviste. Le fait que la mort eût été rapide si cela s'était produit – une mort sans précédent – ne la satisfaisait pas pleinement. Cette tension avait quelque peu gâché ce qui, sans cela, aurait été une douche voluptueuse, accompagnée de diverses autres formes d'un confort retrouvé.

Ce ne fut qu'après le décollage effectif, après l'arrivée du bruit lointain des jets positroniques, qu'elle put se calmer et dormir. C'était curieux, songea-t-elle au moment où elle commençait à sombrer dans le sommeil, que l'espace parût plus sûr que le monde de sa jeunesse, qu'elle quittât Solaria avec un soulagement plus grand la deuxième fois que la première.

Mais Solaria n'était plus le monde de sa jeunesse. C'était un monde sans humanité, gardé par de grotesques parodies d'humanité ; des robots humanoïdes qui faisaient injure à l'aimable Daneel et au subtil Giskard.

Elle s'endormit enfin – et pendant son sommeil Daneel et Giskard, qui montaient la garde, purent de nouveau se parler.

— Ami Giskard, dit Daneel, je suis tout à fait certain que c'est toi qui

as détruit le régisseur.

— Manifestement, il n'y avait pas d'autre solution, ami Daneel. C'est tout à fait par hasard que je suis arrivé à temps car j'avais les sens entièrement occupés par la recherche d'êtres humains et je n'en trouvais pas. De même n'aurais-je pas saisi la signification de ce qui se passait si ce n'avaient été la colère et le désespoir de Mme Gladïa. C'est cela que j'ai senti à distance et qui m'a fait arriver en hâte sur les lieux juste à temps. Et là, c'est Mme Gladïa qui a sauvé la situation, du moins en ce qui concerne l'existence du commandant et la tienne. J'aurais toujours sauvé le vaisseau, j'imagine, même si j'étais arrivé trop tard pour vous sauver. (Il demeura un instant silencieux puis ajouta :) J'aurais été tout à fait mécontent, ami Daneel, d'arriver trop tard pour te sauver.

Daneel répondit d'un ton grave et sérieux :

— Je te remercie, ami Giskard. Je suis heureux que tu n'aies pas été inhibé par l'apparence humaine du régisseur. Cela a ralenti mes réactions, tout comme mon apparence a ralenti les siennes.

Ami Daneel, son apparence physique ne signifiait rien pour moi car j'avais conscience de son processus de pensée. Il s'agissait d'un processus si limité et si totalement différent de toute la gamme des processus humains qu'il ne m'a pas été utile de faire grand effort pour l'identifier de manière positive. L'identification négative comme non-humaine était si claire que j'ai agi aussitôt. En fait, je n'ai pris conscience que j'agissais qu'une fois que ce fut fini.

— C'est ce que je pensais, ami Giskard, mais je souhaitais confirmation, de crainte d'avoir mal compris. Puis-je penser, dans ce cas, que tu n'es guère gêné d'avoir tué ce qui, en apparence, était un être humain ?

— Non, puisque c'était un robot.

— Il me semble que, si j'étais parvenu à la détruire, j'aurais pu souffrir de quelque obstruction du libre flux positronique, quelle que soit l'intensité de ma conviction qu'il s'agissait bien d'un robot.

— On ne peut facilement faire fi de l'apparence humanoïde, ami Daneel, lorsque c'est le seul critère dont on dispose pour juger. Il est tellement plus rapide de voir que de détruire. Ce n'est que parce que je pouvais observer sa structure mentale et me concentrer sur elle que j'ai pu ignorer sa structure physique.

— Comment penses-tu qu'aurait réagi le régisseur si elle nous avait détruits, à en juger par sa structure mentale ?

— On lui avait donné des instructions extrêmement fermes et il

apparaissait indubitablement dans ses circuits que le commandant et toi étiez non humains par définition.

— Mais elle aurait pu également détruire Mme Gladïa.

— De cela nous ne pouvons être certains, ami Daneel.

— Si elle l'avait fait, ami Giskard, aurait-elle survécu ? Peux-tu le dire ?

Giskard demeura un long instant silencieux puis répondit :

Je n'ai pas disposé d'assez de temps pour étudier le processus mental. Je ne peux dire quelle aurait pu être sa réaction si elle avait tué Mme Gladïa.

— Si je me mets à la place du régisseur (la voix de Daneel trembla un peu et monta légèrement dans l'aigu), il me semble que je pourrais tuer un être humain pour sauver la vie d'un autre être humain dont j'aurais quelque raison de penser qu'il est préférable de la sauver. L'action se révélerait toutefois difficile et préjudiciable. Quant à tuer un humain simplement pour détruire quelque chose que je considérerais comme non humain, c'est inconcevable.

— Elle a simplement menacé de le faire. Elle n'a pas mis sa menace à exécution.

— Aurait-elle pu, ami Giskard ?

— Comment pourrais-je le dire puisque j'ignore la nature de ses instructions ?

— Est-ce que les instructions ont pu aussi totalement faire fi de la Première Loi ?

— Je vois que ton seul propos, dans cette discussion, a été de soulever la question. Je te conseille de ne pas aller plus loin, dit Giskard.

— Je vais mettre cela au conditionnel, ami Giskard, s'entêta Daneel. On peut certainement avancer comme hypothèse ce qui ne peut être exprimé comme un fait. *Si* l'on pouvait cerner les instructions par des définitions et des instructions, *si* l'on pouvait détailler les instructions d'une manière suffisamment rigoureuse, *serait-il* aussi possible de tuer un être humain pour une raison sérieuse que de sauver la vie d'un autre être humain ?

— Je ne sais pas, répondit Giskard d'une voix blanche, mais je pense que cela pourrait être possible.

— Mais alors, *si* ce que tu penses est exact, cela impliquerait qu'il a été possible de neutraliser la Première Loi sous certaines conditions particulières. La Première Loi, dans ce cas, et en conséquence certainement aussi les autres Lois, pourraient être modifiées jusqu'à

devenir inexistantes. Les Lois, même la Première, pourraient donc ne pas être absolues. Elles pourraient devenir tout ce que décident qu'elles sont ceux qui conçoivent les robots.

— Ça suffit, ami Daneel. Ne va pas plus loin, dit Giskard.

— Encore un pas, ami Giskard. Le camarade Elijah l'aurait franchi.

— C'était un être humain. Il le pouvait.

— Je dois essayer. *Si* les Lois de la Robotique – même la Première – ne sont pas absolues et *si* les humains peuvent les modifier, ne serait-il pas possible que nous-mêmes, *peut-être,* dans certaines conditions précises, puissions mod…

Il s'arrêta.

— Ne va pas plus loin, dit Giskard d'une voix faible.

— Je ne vais pas plus loin, dit Daneel, la voix altérée par une légère vibration.

Suivit un long silence. Leurs circuits positroniques eurent du mal à recouvrer leur fonctionnement normal.

— Je pense à autre chose, dit finalement Daneel. Le régisseur était dangereux non seulement du fait de ses instructions mais aussi de par son aspect. Il m'a inhibé comme il a probablement inhibé le commandant et comme il aurait pu plus généralement tromper les humains, tout comme j'ai abusé sans le vouloir le timonier de première classe Niss. De toute évidence, il n'a pas compris, au début, que j'étais un robot.

— Et que s'ensuit-il, ami Daneel ?

— Sur Aurora, un certain nombre de robots humaniformes ont été construits à l'Institut de Robotique sous la direction du Dr Amadiro, après qu'il eut obtenu les plans du Dr Fastolfe.

— C'est bien connu.

— Qu'est-il advenu de ces robots ?

— Le projet a échoué.

— C'est bien connu, dit à son tour Daneel. Mais cela ne répond pas à la question. Qu'est-il advenu de ces robots humaniformes ?

— On peut penser qu'ils ont été détruits.

— Supposition pas forcément exacte. Ont-ils effectivement été détruits ?

— C'eût été sensé. Que faire de ces ratés, sans cela ?

— Comment savons-nous que les robots humaniformes furent des ratés, à part le fait qu'on les a retirés de la vue ?

— N'est-ce pas suffisant ? Si on les a retirés et détruits ?

— Je n'ai pas dit « et détruits », ami Giskard. Ça, nous ne le savons

pas. Nous savons seulement qu'on les a retirés de la vue.

— Pourquoi l'aurait-on fait si ce n'étaient pas des ratés ?

— Et si ce n'étaient *pas* des ratés, ne pourrait-il y avoir une raison à leur retrait ?

— Je n'en vois aucune, ami Daneel.

— Réfléchis, ami Giskard. Souviens-toi que nous parlons maintenant de robots humaniformes qui pourraient se révéler dangereux de par leur seul aspect. Il nous a semblé, lors de notre précédente discussion, qu'un projet était mis sur pied sur Aurora dans le but de défaire les Coloniens – de manière radicale, certainement, et d'un seul coup. Nous avons conclu que ce projet devait viser la planète Terre. Je ne me trompe pas, jusque-là ?

— Non, ami Daneel.

Ne se pourrait-il donc pas que le Dr Amadiro soit au point de convergence et au centre de ce projet ? Depuis vingt décennies, il ne cache pas son antipathie pour la Terre. Et si le Dr Amadiro a construit un certain nombre de robots humaniformes, où a-t-on pu les envoyer puisqu'ils ont disparu ? Souviens-toi que si les roboticiens solariens peuvent altérer les Trois Lois, les roboticiens aurorains peuvent en faire autant.

— Prétends-tu, ami Daneel, que les robots humaniformes ont été envoyés sur la Terre ?

Exactement. Pour tromper les Terriens par leur apparence humaine et rendre possible tout ce que le Dr Amadiro aurait l'intention de faire contre la Terre.

— Tu n'as aucune preuve de cela.

— Mais c'est possible. Réfléchis.

— Si c'était le cas, il nous faudrait nous rendre sur la Terre. Il nous faudrait être là pour empêcher le désastre, d'une façon ou d'une autre.

— Oui, c'est bien cela.

— Mais nous ne pouvons y aller à moins que Mme Gladïa y aille et c'est peu probable.

— Si tu peux influencer le commandant pour qu'il emmène son vaisseau sur la Terre, Mme Gladïa ne pourrait qu'y aller aussi.

— Je ne peux le faire sans lui nuire. Il est fermement décidé à se rendre sur sa planète de Baleyworld. Nous devons arranger son voyage sur la Terre – si nous le pouvons – après qu'il aura terminé ce qu'il a l'intention de faire sur Baleyworld.

— Peut-être sera-t-il trop tard.

— Je n'y peux rien. Je ne dois pas nuire à un être humain.

— S'il est trop tard… imagine, ami Giskard, ce que cela signifierait.

— Je ne peux envisager ce que cela signifierait. Je sais seulement que je ne peux pas nuire à un être humain.

— Dans ce cas, nous ne pouvons nous satisfaire de la Première Loi et nous devons…

Il ne put aller plus loin et les deux robots tombèrent dans un silence impuissant.

30

Baleyworld se dessina plus nettement lorsque le vaisseau s'en approcha. Gladïa le regardait intensément sur le visionneur de sa cabine ; c'était la première fois qu'elle voyait un monde colonien.

Elle avait protesté contre cette étape du voyage la première fois que D.G. lui en avait parlé, mais il avait haussé les épaules avec un petit rire.

— Qu'avez-vous, madame ? Je dois livrer cette arme de votre peuple (il appuya légèrement sur le « votre ») au mien. Et faire mon rapport.

— Le Conseil aurorain vous a accordé la permission de m'emmener sur Solaria à condition que vous me rameniez, fit observer Gladïa, glaciale.

— Pas exactement, madame. Peut-être est-ce là, officieusement, ce qui a été entendu, mais il n'y a rien d'écrit, rien d'officiel.

— Je me sentirais liée, *moi,* par ce qui a été entendu officieusement, D.G., comme tout être civilisé.

— J'en suis convaincu, madame, mais nous, les Commerciens, ne connaissons que l'argent et les signatures apposées sur des documents officiels : Jamais, en aucun cas, je ne violerais un contrat écrit ni ne refuserais d'exécuter ce pour quoi j'ai accepté paiement.

— Cela signifie-t-il que je dois payer pour que vous me rameniez ? demanda Gladïa avec un mouvement hautain du menton.

— Madame !

Allons, allons, D.G., ne feignez pas l'indignation avec moi. Si l'on doit me garder prisonnière sur votre planète, dites-le-moi et dites-moi pourquoi. Faites-moi savoir exactement quelle est ma situation.

— Vous n'êtes pas ma prisonnière et ne le serez pas. En fait, j'entends honorer cet accord tacite. Je vous ramènerai… plus tard. Mais d'abord, il me faut aller sur Baleyworld et vous devez venir avec moi.

— Pourquoi dois-je venir avec vous ?

— Les gens de ma planète voudront vous voir. Vous êtes l'héroïne de Solaria. Vous nous avez sauvés. Vous ne pouvez les priver de l'occasion de s'époumoner à vous acclamer. En outre, vous étiez une bonne amie de

l'Ancêtre.

— Que savent-ils – ou croient-ils savoir – à ce propos ? demanda vivement Gladïa.

— Rien qui vous fasse tort, je vous l'assure, dit D.G., grimaçant un sourire. Vous êtes une légende et les légendes dépassent la réalité – encore que je, doive admettre qu'il serait facile à une légende de vous dépasser – et sont beaucoup plus nobles. En temps normal, je ne souhaiterais pas vous voir sur la planète car vous ne seriez pas à la hauteur de la légende. Vous n'êtes pas assez grande, assez belle, assez majestueuse. Toutefois, lorsqu'on connaîtra l'histoire de Solaria, vous allez soudain satisfaire à toutes les conditions. En fait, peut-être ne voudront-ils pas vous laisser partir. Souvenez-vous qu'il s'agit de Baleyworld, la planète sur laquelle on prend plus au sérieux l'histoire de l'Ancêtre que toute autre – et vous faites partie de l'histoire.

— Vous ne devez pas prendre prétexte de cela pour me garder prisonnière.

— Je vous promets que ce ne sera pas le cas. Et je vous promets de vous ramener chez vous… quand je le pourrai… Quand je le pourrai.

Gladïa ne se sentit pas aussi indignée qu'elle pensait avoir le droit de l'être. Elle voulait voir à quoi ressemblait un monde colonien et, après tout, il s'agissait là du monde d'Elijah. Que son fils avait fondé. Sur lequel lui-même avait passé les dernières décennies de sa vie. Sur Baleyworld, elle trouverait des souvenirs de lui – le nom de la planète, ses descendants, sa légende.

31

Elle fut déçue car l'observation ne lui apporta pas grand-chose. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à voir à travers la couche de nuages qui recouvrait la planète. De son expérience relativement limitée de voyageuse de l'espace il lui sembla que la couche de nuages était plus dense que d'habitude, pour une planète habitée. Ils allaient se poser dans quelques heures, maintenant, et…

La lumière du signal clignota et Gladïa se précipita pour appuyer sur le bouton ATTENDEZ. Un instant plus tard, elle poussa le bouton ENTREZ.

D.G. entra en souriant et demanda :

— J'arrive à un moment inopportun, madame ?

— Pas vraiment, répondit Gladïa. Le temps d'enfiler mes gants et de mettre en place mes obturateurs nasaux. Je suppose que je devrais les porter en permanence, mais cela commence à m'ennuyer et je crains de moins en moins l'infection.

— L'accoutumance entraîne le mépris, madame.

— Ne disons pas qu'il s'agit de mépris, dit Gladïa qui se surprit à sourire.

— Merci, dit D.G. Nous atterrissons bientôt, madame, et je vous ai apporté une combinaison, soigneusement stérilisée et glissée dans ce sac de plastique ; elle n'a donc été touchée depuis par aucune main colonienne. Elle est très simple à enfiler. Vous n'aurez aucune difficulté et vous verrez qu'elle couvre tout le corps à l'exception du nez et des yeux.

— Simplement pour moi, D.G. ?

— Non, non, madame. Nous en portons tous lorsque nous nous trouvons à l'extérieur à cette époque de l'année. C'est l'hiver dans notre capitale et il fait froid en ce moment. Nous vivons sur un monde plutôt froid – grosses nébulosités, précipitations abondantes, souvent de la neige.

— Même dans les régions tropicales ?

— Non, là il fait en général chaud et sec. Mais la population est

surtout regroupée dans les régions plus froides. Nous aimons bien cela. C'est vivifiant et stimulant. Les mers, que nous avons ensemencées de faune et de flore terriennes, sont fertiles, de sorte que les poissons et autres créatures se sont abondamment multipliés. En conséquence de quoi, il n'existe pas de pénurie alimentaire, même si l'agriculture terrestre demeure limitée et que nous ne serons jamais le grenier de la Galaxie. Les étés sont courts mais très chauds et les plages très fréquentées. Vous pourrez peut-être ne pas les trouver à votre goût car la nudité est tabou.

— Voilà un climat bien bizarre, me semble-t-il.

— Question de répartition mer-terre, d'orbite planétaire un peu plus excentrique que la plupart et de divers autres facteurs. Franchement, cela ne me gêne guère. (Il haussa les épaules et ajouta :) Ce n'est pas ce qui m'intéresse.

— Vous êtes un Commercien. J'imagine que vous n'êtes pas souvent sur la planète.

Exact, mais je ne suis pas devenu Commercien pour m'en évader. Je me plais, ici. Et cependant je m'y plairais peut-être moins si j'y étais plus souvent. Considérées sous cet angle, les rudes conditions de Baleyworld ont des conséquences positives. Elles encouragent le commerce. Baleyworld produit des hommes qui courent les mers pour trouver de la nourriture et il existe une certaine analogie entre courir les mers et courir l'espace. Je dirais qu'un bon tiers de tous les Commerciens qui parcourent les routes de l'espace sont des gens de Baleyworld.

— Vous me semblez un peu abattu, D.G.

— Vraiment ? Il me semble que je suis d'excellente humeur. J'ai d'ailleurs quelques raisons. Et vous aussi.

— Ah ?

— C'est évident, non ? Nous sommes sortis de Solaria vivants. Nous connaissons exactement la nature du danger solarien. Nous avons mis la main sur une arme insolite qui devrait intéresser nos militaires. Et vous allez être l'héroïne de Baleyworld. Les officiels de la planète connaissent déjà les grandes lignes des événements et tous les hommes du bord étaient volontaires pour vous apporter cette combinaison. Il leur tarde à tous de vous approcher et de baigner dans votre aura, si l'on peut dire.

— Quel changement ! dit sèchement Gladïa.

— Absolument. Niss, l'homme que Daneel a corrigé…

— Je m'en souviens parfaitement, D.G.

— Il est très désireux de vous présenter ses excuses. Et d'amener ses quatre camarades pour qu'ils puissent s'excuser eux aussi. Et pour botter

le train, sous vos yeux, à celui qui a fait une proposition déplacée. Ce n'est pas un méchant garçon, madame.

— J'en suis certaine. Assurez-le qu'il est pardonné et que l'incident est oublié. Et si vous vous chargez de la chose je… je leur serrerai la main, à eux et peut-être à quelques autres avant de débarquer. Mais ne les laissez pas s'attrouper autour de moi.

Je comprends, mais je ne peux vous garantir qu'il n'y aura pas une certaine foule à Baleytown, la capitale de Baleyworld. Il est impossible d'empêcher divers officiels du gouvernement de tenter de tirer un avantage politique du fait qu'on les verra avec vous, souriant et saluant.

— Par Jehoshaphat ! comme aurait dit votre Ancêtre.

— Ne dites pas cela une fois à terre, madame. C'est une expression qui lui est réservée. Pour tout autre, on considère de mauvais goût de l'employer… Il va y avoir des discours et des vivats et toutes sortes de cérémonies officielles sans grande signification. Je suis désolé, madame.

— Je m'en passerais bien, dit-elle pensivement, mais je suppose qu'il n'y a aucun moyen d'y échapper.

— Aucun, madame.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

— Jusqu'à ce qu'ils se lassent. Plusieurs jours, peut-être, mais ils y mettront une certaine variété.

— Et combien de temps resterons-nous sur la planète ?

— Jusqu'à ce que *je* me lasse, madame, mais j'ai beaucoup à faire… des endroits où aller… des amis à voir…

— Des femmes à qui faire l'amour.

— Hélas pour la fragilité humaine, dit D.G. avec un grand sourire.

— Tout sauf vous attendrir.

— C'est une faiblesse. Je ne peux parvenir à m'attendrir.

— Vous ne vous adonnez pas totalement au bon sens et à la rectitude, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais eu cette prétention. Mais, cela mis à part, je dois également m'occuper de questions plus banales comme le fait que mes officiers et mon équipage voudront voir leurs familles et amis, rattraper le sommeil en retard et prendre un peu de bon temps… Et si vous voulez bien considérer l'âme des objets inanimés, il faudra réparer le vaisseau, le retaper, le rafraîchir et refaire le plein. Bref, ce genre de petites choses.

— Combien de temps prendront ces petites choses ?

— Peut-être des mois, qui sait ?

— Et qu'est-ce que je deviens, pendant ce temps ?

— Vous pourriez voir notre monde, élargir vos horizons.

— Mais votre monde n'est pas exactement la cour de récréation de la Galaxie.

— Tout à fait exact, mais nous essaierons de soutenir votre intérêt. (Il consulta sa montre.) Un dernier conseil, madame. Ne parlez pas de votre âge.

— Quelle raison aurais-je d'en parler ?

— Vous pourriez en parler accidentellement. On attendra de vous que vous prononciez quelques mots et vous pourriez dire, par exemple : « Au cours de mes quelque vingt-trois décennies d'existence je n'ai jamais été aussi heureuse de faire la connaissance de quiconque comme celle des habitants de Baleyworld. » Si vous êtes tentée de dire quelque chose de cet ordre, renoncez-y.

— Je le ferai. Je n'ai nulle intention de me lancer dans l'hyperbole, de toute façon… mais, à titre de simple curiosité, pourquoi ?

— Simplement parce qu'il vaut mieux qu'ils ignorent votre âge.

— Mais ils connaissent mon âge, non ? Ils savent que j'étais l'amie de votre Ancêtre et ils savent à quelle époque il vivait. Ou ont-ils l'impression… (elle lui jeta un regard aigu)… que je suis une lointaine descendante de *la* Gladïa ?

— Non, non, ils savent qui vous êtes et quel âge vous avez, mais ils ne le savent qu'avec leur tête… et peu de gens se servent de leur tête, comme vous aurez pu le remarquer.

— Effectivement. Même sur Aurora.

— Parfait. Je ne voudrais pas que les Coloniens soient différents dans ce domaine. Eh bien, vous paraissez… (il hésita, évaluant) quarante ans, peut-être quarante-cinq et c'est ainsi qu'ils vous accepteront avec leurs tripes, c'est-à-dire là où se situe en général le mécanisme de la pensée. A condition que vous n'insistiez pas lourdement sur votre âge réel.

— Est-ce que ça change vraiment quelque chose ?

— Vraiment ? Ecoutez, le Colonien moyen ne veut vraiment pas de robots. Il n'a aucune sympathie pour les robots, aucun désir d'en posséder. Ici, nous nous satisfaisons d'être différents des Spatiens. Une longue vie est quelque chose de différent. Quarante décennies, c'est bien plus que dix.

— En fait, très peu d'entre nous arrivent à quarante décennies.

— Et en fait très peu d'entre nous arrivent à dix décennies. Nous enseignons l'avantage d'une vie brève – la qualité contre la quantité, la rapidité de l'évolution, un monde en mutation permanente – mais rien ne

peut rendre les gens heureux de vivre dix décennies lorsqu'ils imaginent qu'ils pourraient en vivre quarante. Ainsi, au delà d'un certain seuil, la propagande engendre un contrecoup et mieux vaut n'en rien dire. Ils ne voient pas souvent des Spatiens, comme vous l'imaginez, et ils n'ont guère l'occasion de grincer des dents sur le fait que les Spatiens conservent un aspect jeune et vigoureux même lorsqu'ils sont deux fois plus vieux que le plus âgé de tous les Coloniens. Ils verront cela en *vous* et s'ils y pensent cela va les perturber.

— Voulez-vous que je leur fasse un discours et que je leur dise exactement ce que signifient quarante décennies ? Leur dirai-je combien d'années on survit au printemps de l'espoir, sans parler des amis et des relations ? Leur dirai-je que les enfants et la famille sont des mots vides de sens, leur parlerai-je des maris qui se succèdent, du vague souvenir des liaisons désinvoltes entre-temps et dans le même temps, de l'époque où vous découvrez que vous avez vu tout ce que vous vouliez voir, entendu tout ce que vous vouliez entendre, découvert qu'il vous est impossible d'avoir une pensée originale, oublié ce que sont l'exaltation et la découverte, apprenant chaque année combien l'ennui peut devenir plus pesant ?

— Mes compatriotes ne le croiraient pas. Je pense que je n'y crois pas moi-même. Est-ce là le sentiment de tous les Spatiens ou est-ce que vous inventez de toutes pièces ?

— Je suis certaine de ce que je ressens, mais j'en ai vu bien d'autres décliner en vieillissant ; j'ai vu leurs dispositions se gâter, leurs ambitions se réduire, leurs indifférences se faire plus nombreuses.

D.G., les lèvres pincées, paraissait maussade.

— Le taux de suicides est-il élevé chez les Spatiens ? demanda-t-il. Je ne l'ai pas entendu dire.

— Il est pratiquement nul.

— Mais cela ne colle pas avec ce que vous dites.

— Pensez donc ! Nous sommes entourés de robots destinés à nous maintenir en vie. Il n'y a aucun moyen de se tuer quand nos actifs et vigilants robots nous entourent sans cesse. Je doute même que quelqu'un y songe. Je n'y penserais même pas moi-même, ne serait-ce que parce que je ne peux supporter l'idée de ce que cela signifierait pour tous mes robots domestiques, et plus encore pour Daneel et Giskard.

— Ils ne sont pas vraiment vivants, savez-vous ? Ils n'ont pas de sentiments.

Vous dites cela parce que vous n'avez jamais vécu avec eux, dit Gladïa

en secouant la tête… Et je crois que de toute façon vous surestimez l'aspiration à une longue vie chez ceux de votre race. Vous savez mon âge, vous regardez mon aspect et cela ne vous gêne cependant pas.

— Parce que je suis convaincu que les mondes spatiens doivent dégénérer et mourir, que ce sont les mondes coloniens qui représentent l'espoir de l'avenir de l'humanité, et que ce sont les caractéristiques de notre vie éphémère qui en sont le garant. Et en écoutant ce que vous venez de dire, à supposer que tout soit vrai, j'en suis davantage convaincu encore.

— N'en soyez pas trop sûr. Vous pourriez bien vous trouver devant vos propres et insurmontables difficultés… si ce n'est déjà fait.

— C'est incontestablement possible, madame, mais pour l'instant je dois vous laisser. Le vaisseau est en approche d'atterrissage et il me faut intelligemment consulter l'ordinateur qui le contrôle sans quoi personne ne croira que je suis le commandant.

Il sortit et elle demeura un instant plongée dans des pensées mélancoliques, ses doigts jouant machinalement avec le plastique qui recouvrait la combinaison.

Elle en était arrivée à un sentiment d'équilibre, sur Aurora, à une façon de laisser sa vie se dérouler paisiblement. Au fur et à mesure des repas, des jours, des saisons, la vie s'était écoulée et la paix l'avait isolée, pratiquement, de la fastidieuse attente de la seule aventure qu'il lui restait à vivre, l'ultime aventure, la mort.

Et voilà qu'elle était venue sur Solaria, qu'elle avait réveillé des souvenirs d'une enfance depuis longtemps enfuie, sur un monde depuis longtemps disparu, et voilà que cette paix, cette sérénité s'était brisée – à jamais, peut-être – et qu'elle se retrouvait dépouillée et nue devant l'horreur d'une vie qui se poursuivait.

Qu'est-ce qui pourrait bien remplacer la sérénité disparue ?

Elle surprit la faible lueur du regard de Giskard posé sur elle et elle lui dit :

— Viens-moi en aide, Giskard.

32

Il faisait froid. Le ciel était gris de nuages et la neige qui tombait, légère, faisait miroiter l'air. Des flocons tourbillonnaient dans la brise fraîche et au loin, au delà du terrain d'atterrissage, Gladïa apercevait des amoncellements de neige.

Des foules de gens s'amassaient çà et là, que des barrières empêchaient d'approcher trop près. Tous portaient des combinaisons de genres et de couleurs divers et ils paraissaient tout gonflés, ce qui en faisait une foule d'objets informes où seuls des yeux apparaissaient. Certains portaient des visières transparentes qui brillaient devant leur visage.

Gladïa pressa sa main gantée sur son visage. Sauf pour ce qui était de son nez, elle avait assez chaud. La combinaison, bien plus qu'isolante, semblait dégager sa chaleur propre.

Elle regarda derrière elle. Daneel et Giskard étaient tout proches, l'un et l'autre vêtus d'une combinaison.

Elle avait d'abord protesté contre ces vêtements :

— Ils n'ont pas besoin de combinaisons. Ils sont insensibles au froid.

— J'en suis convaincu, dit D.G., mais vous dites que vous n'irez nulle part sans eux et nous ne pouvons absolument pas les laisser exposés au froid. Cela ne paraîtrait pas naturel. Pas plus que nous ne souhaitons déchaîner leur hostilité en montrant trop manifestement que vous avez des robots.

— Il faut qu'ils sachent que j'ai des robots avec moi et le visage de Giskard le trahira… même sous une combinaison.

— Peut-être peuvent-ils le savoir, dit D.G., mais il y a de fortes chances pour qu'ils n'y pensent pas s'ils n'y sont pas forcés… alors ne les forçons pas.

D.G. la conduisait maintenant dans un véhicule terrestre au toit et aux côtés transparents.

— Ils voudront vous voir, à votre passage, madame, dit-il en souriant.

Gladïa prit place d'un côté et D.G. s'installa de l'autre.

— Je suis le co-héros,

— Est-ce important pour vous ?

— Oh, oui ! Cela se traduit par une prime pour mon équipage et peut-être par une promotion pour moi. Je ne méprise pas ce genre de choses.

Daneel et Giskard montèrent également dans le véhicule et prirent place sur des sièges faisant face aux deux humains, Daneel en face de Gladïa et Giskard en face de D.G.

Un autre véhicule se trouvait devant eux, non transparent celui-là, et une douzaine d'autres suivaient. On entendait des acclamations, on voyait une forêt de bras s'agiter dans la foule assemblée. D.G. sourit, leur répondit par un geste du bras, faisant signe à Gladïa de faire comme lui. Elle agita la main, pour la forme. Il faisait chaud à l'intérieur du véhicule et le nez de Gladïa avait cessé d'être glacé.

— Ces vitres ont un reflet assez désagréable, dit-elle. On ne peut pas le supprimer ?

— Certainement, mais nous n'en ferons rien. Il s'agit d'un champ de forces aussi discret que possible. Ces gens, là-dehors, sont pleins d'enthousiasme et ils ont été fouillés, mais peut-être quelqu'un a-t-il réussi à dissimuler une arme et nous ne voulons pas que vous soyez blessée.

— Vous voulez dire qu'on pourrait tenter de me tuer ?

(Les yeux de Daneel scrutaient calmement la foule d'un côté, Giskard faisant de même de l'autre.)

— C'est tout à fait improbable, madame, mais vous êtes spatienne et les Coloniens n'aiment pas les Spatiens. Certains pourraient même leur vouer une haine telle qu'ils ne verraient en vous que la spacitude... Mais ne vous inquiétez pas. Même si quelqu'un devait essayer – ce qui est tout à fait improbable, comme je l'ai dit –, il ne réussirait pas.

La file de voitures s'ébranla, toutes ensemble et avec une grande douceur.

Gladïa se redressa à demi, surprise. Il n'y avait personne de l'autre côté de la séparation de l'habitacle.

— Qui conduit ? demanda-t-elle.

— Les véhicules sont totalement informatisés, expliqua D.G. Je parie que les véhicules spatiens ne le sont pas.

— Nous avons des robots pour les conduire.

D.G. continuait à agiter la main et Gladïa faisait machinalement de même.

— Pas nous, dit D.G.

— Mais un ordinateur, c'est essentiellement la même chose qu'un robot.

— L'ordinateur n'est pas humaniforme et n'impose pas sa présence. Quelles que soient les analogies technologiques, ils constituent, psychologiquement, des mondes différents.

Gladïa regardait la campagne, la jugeant d'une nudité accablante. Même si c'était l'hiver, on ressentait une certaine désolation devant les rares buissons dénudés et les arbres parcimonieusement plantés dont l'aspect chétif faisait davantage encore ressentir une mort qui semblait tout étreindre.

D.G., remarquant son air abattu et les regards qu'elle jetait çà et là sur le paysage, expliqua :

— Ça n'a pas très grande allure en cette saison, madame. Mais en été ce n'est pas mal. On peut voir des plaines verdoyantes, des vergers, des champs de céréales…

— Des forêts ?

— Non, pas de forêts naturelles. Notre monde est encore en pleine croissance et toujours en cours de façonnement. Nous n'avons eu qu'un peu plus d'un siècle, en fait. La première étape a consisté à mettre en culture des jardins voisins des habitations pour les tout premiers Coloniens, en utilisant des semences importées. Ensuite, nous avons peuplé l'océan de poissons et d'invertébrés divers, en tendant autant que possible à une écologie autonome. Le processus est très simple… si la chimie océanique s'y prête. Si ce n'est pas le cas, la planète ne peut être rendue habitable sans une totale modification chimique et cela n'a pas encore été effectivement tenté, encore qu'il existe toutes sortes de projets dans ce domaine… Enfin, nous essayons de faire prospérer la terre, ce qui est toujours lent et difficile.

— Est-ce que tous les mondes coloniens ont suivi cette voie ?

— Ils la suivent. Aucun d'entre eux n'est vraiment terminé. Baleyworld est le plus ancien et nous n'avons pas fini. Encore deux siècles environ et les mondes coloniens seront riches et pleins de vie – sur terre comme dans les mers – bien que d'ici là plusieurs autres mondes, plus neufs encore, en seront à divers stades préliminaires de leur évolution. Je suis certain que les mondes spatiens en sont passés par là.

— Il y a plusieurs siècles, oui… et plus rapidement, je pense. Nous avions des robots pour nous aider.

— Nous nous débrouillerons, se borna à dire D.G.

— Et la vie originelle… la flore et la faune qui se trouvaient sur ce

monde avant l'arrivée des humains ?

— Insignifiantes, petites, faibles, dit D.G. en haussant les épaules. Les scientifiques s'y intéressent, bien sûr, de sorte que la vie locale originelle existe toujours dans des aquariums spéciaux, des jardins botaniques, des zoos. Il existe des étendues d'eau un peu à l'écart et de considérables étendues de terre qui n'ont pas encore été converties. Il existe même une certaine vie indigène dans ces régions éloignées.

— Mais ces étendues sauvages finiront toutes par être converties ?

— Nous l'espérons.

— Ne pensez-vous pas que la planète appartient en fait à ces choses insignifiantes, petites, faibles ?

— Non, je ne suis pas sentimental à ce point. La planète et l'Univers tout entier appartiennent à l'intelligence. Les Spatiens en conviennent. Où est la vie indigène sur Solaria ? Ou sur Aurora ?

La file de voitures, qui avait roulé en terrain accidenté depuis le spatioport, parvenait maintenant en terrain plat, pavé, où apparaissaient plusieurs édifices surmontés de dômes.

— Capital Plaza, annonça D.G. à voix basse. C'est le cœur même de la planète. On y trouve les services administratifs et gouvernementaux, le Congrès planétaire s'y réunit, on y trouve aussi la Résidence de l'Exécutif, etc.

— Je suis désolée, D.G., mais ce n'est guère impressionnant. Ces édifices sont de petite taille et sans grand intérêt.

Vous ne voyez qu'un toit de temps en temps, madame, dit D.G. avec un sourire. Les immeubles eux-mêmes sont situés au-dessous – tous reliés entre eux. En fait, il s'agit d'un complexe unique et toujours en pleine croissance. C'est une cité en elle-même, voyez-vous. C'est cela qui, avec les zones résidentielles d'alentour, constitue Baleytown.

— Avez-vous l'intention de tout avoir sous terre, en fin de compte ? La ville tout entière ? Le monde tout entier ?

— La plupart d'entre nous pensent à un monde souterrain, oui.

— Il existe des villes souterraines sur la Terre, ai-je cru comprendre.

— Effectivement, madame. C'est ce qu'on appelle les Cavernes d'Acier.

— C'est donc ce que vous imitez, ici ?

— C'est plus qu'une simple imitation. Nous y ajoutons nos propres conceptions… Nous allons nous arrêter, madame, et on va nous demander de descendre d'un instant à l'autre. A votre place, je fermerais ma combinaison. Le vent qui souffle sur la Plaza en hiver est légendaire.

Gladïa obtempéra, tâtonnant pour tenter de rabattre les bords des ouvertures.

— C'est plus qu'une simple imitation, disiez-vous…

— En effet. Nous concevons notre ville souterraine en fonction du climat. Du fait que notre climat est, dans l'ensemble, plus rude que celui de la Terre, l'architecture exige certaines modifications. Avec une construction adéquate, il faut très peu d'énergie pour chauffer le complexe en hiver et le rafraîchir en été. D'une certaine manière, en fait, nous chauffons en partie l'hiver avec la chaleur emmagasinée l'été précédent et nous rafraîchissons en été avec le froid de l'hiver écoulé.

— Et la ventilation ?

— Elle consomme une partie de l'énergie stockée mais pas toute. Cela fonctionne, madame, et un jour nous rivaliserons avec les structures de la Terre.

C'est là, bien sûr, notre ambition finale… faire de Baleyworld une copie de la Terre.

— Pour autant que je sache, la Terre n'est pas à ce point admirable qu'on souhaite en faire une imitation, dit Gladïa d'un ton léger.

D.G. lui lança un regard aigu.

— Abstenez-vous de ce genre de plaisanteries, madame, lorsque vous vous trouvez avec des Coloniens… même avec moi. La Terre n'est pas un sujet de plaisanterie.

— Désolée, D.G., dit Gladïa, je n'avais nulle intention de me montrer irrespectueuse.

— Vous ne saviez pas. Maintenant, si. Allons, descendons.

La portière latérale du véhicule s'ouvrit en glissant sans bruit et D.G. se tourna et descendit. Il tendit ensuite la main à Gladïa pour l'aider et lui dit :

— Vous allez vous adresser au Congrès planétaire, savez-vous, et à tous les officiels du gouvernement qui auront pu s'entasser là.

Gladïa, qui avait tendu la main pour saisir celle de D.G. et qui ressentait déjà – péniblement – le vent glacé sur son visage, recula soudain, s'exclamant :

— Je dois faire un discours ? On ne me l'avait pas dit.

— Je pensais que cela allait sans dire, pour vous, observa D.G., l'air surpris.

— Pas du tout. Et je ne sais pas faire de discours. Je n'ai jamais fait cela.

— Il le faut. Il n'y a rien de terrible. Il s'agit simplement de dire

quelques mots après de longs et ennuyeux discours de bienvenue.

— Mais qu'est-ce que je pourrais bien dire ?

Vous n'avez pas à faire appel à votre imagination, je vous l'assure. Parlez simplement de la paix, de l'amitié et blabla. Donnez-leur-en pour une demi-minute. Je vais vous griffonner quelque chose si vous voulez.

Et Gladïa descendit du véhicule, suivie par ses robots. Son esprit était un vrai tourbillon.

CHAPITRE 9

Le discours

33

En pénétrant dans l'édifice, ils retirèrent leurs combinaisons et les tendirent à des serviteurs. Daneel et Giskard retirèrent également les leurs et les serviteurs jetèrent à ce dernier des regards aigus, s'approchant de lui avec précaution.

Gladïa ajusta nerveusement ses obturateurs nasaux. Jamais, jusqu'alors, elle ne s'était trouvée en présence d'une telle foule d'êtres humains à la vie éphémère – en partie, savait-elle (ou le lui avait-on dit ?) parce qu'ils transportaient en eux des infections chroniques et des hordes de parasites.

— Est-ce que je récupérerai ma propre combinaison ?

— Aucune autre, l'assura D.G. Elles vont être conservées à l'abri et stérilisées par des radiations.

Gladïa jeta autour d'elle un regard circonspect. Elle avait en quelque sorte l'impression que même le contact visuel pouvait être dangereux.

Qui sont ces gens ? demanda-t-elle, montrant plusieurs hommes en vêtements de couleurs vives et manifestement armés.

— Des gardes chargés de la sécurité, madame, dit D.G.

— Même ici ? Dans un bâtiment officiel ?

— Absolument. Et lorsque nous serons à la tribune un champ de forces nous séparera de l'assistance.

— N'avez-vous pas confiance en vos propres élus ?

— Pas totalement, dit D.G. avec un demi-sourire. Notre monde est demeuré rude et nous suivons notre bonhomme de chemin. On n'a pas raboté toutes nos aspérités et nous n'avons pas de robots pour veiller sur

nous. Et puis nous avons aussi des partis minoritaires actifs ; nous avons nos faucons de guerre.

— Que sont les faucons de guerre ?

La plupart des Baleyworldiens avaient maintenant retiré leur combinaison et allaient prendre des verres. On entendait un brouhaha de conversations et nombreux étaient ceux qui regardaient Gladïa, mais nul ne s'approcha pour bavarder avec eux. En fait, il était manifeste pour Gladïa qu'on les évitait.

D.G. remarqua le regard de Gladïa, qui errait çà et là sur l'assistance, et le comprit.

— On leur a dit, expliqua-t-il, que vous aimeriez qu'on ne vous serre pas de trop près. Je crois qu'ils comprennent votre crainte de l'infection.

— J'espère qu'ils ne jugent pas cela injurieux.

— C'est possible, mais vous avez avec vous ce qui est manifestement un robot et la plupart des Baleyworldiens n'apprécient pas *ce genre* d'infection. Notamment les faucons.

— Vous ne m'avez pas dit ce que c'est.

— Je vous le dirai, si on a le temps. Dans un instant, il va falloir que nous montions, vous, moi et les autres personnes, à la tribune… La plupart des Coloniens pensent que, en son temps, la Galaxie va leur appartenir, que les Spatiens ne peuvent pas gagner la course à l'expansion et ne la gagneront pas. Nous savons aussi que cela prendra du temps. Nous ne le verrons pas. Nos enfants ne le verront probablement pas. Cela prendra peut-être un millier d'années, pour autant que nous le sachions. Les faucons ne veulent pas attendre. Ils veulent régler cela tout de suite.

— Ils veulent *la guerre ?*

— Ils ne le disent pas clairement. Et ils ne se disent pas eux-mêmes faucons de guerre. Ce sont les gens raisonnables qui les appellent ainsi. Eux s'appellent les Suprématistes de la Terre. Après tout, il est difficile d'en vouloir à des gens qui se déclarent partisans de la suprématie de la Terre. Nous sommes tous d'accord, mais pour la plupart d'entre nous ce n'est pas pour demain et nous n'en sommes pas furieux pour autant.

— Et ces faucons pourraient m'agresser ? Physiquement ?

D.G. lui fit signe d'avancer puis répondit :

— Je crois qu'il faut y aller, madame. On nous installe… Non, je ne crois pas que vous serez effectivement attaquée, mais mieux vaut être prudents.

Gladïa s'arrêta au moment où D.G. lui indiquait sa place.

— Pas sans Daneel et Giskard, D.G. Je n'irai nulle part sans eux. Pas même à la tribune. Pas après ce que vous venez de me dire à propos des faucons.

— Vous demandez beaucoup, madame.

— Au contraire, D.G. Je ne demande rien. Ramenez-moi chez moi tout de suite… avec mes robots.

Tendue, elle regarda D.G. s'approcher d'un petit groupe d'officiels. Il s'inclina légèrement, les bras le long du corps. Sans doute un geste de respect sur Baleyworld, pensa Gladïa.

Elle n'entendit pas ce que disait D.G., mais une pensée pénible et tout à fait fortuite lui traversa l'esprit. Si on tentait de la séparer de ses robots contre sa volonté, Daneel et Giskard allaient sûrement faire tout leur possible pour s'y opposer. Ils agiraient bien trop vite et avec une trop grande précision pour blesser quiconque – mais les gardes chargés de la sécurité feraient aussitôt usage de leurs armes.

Il fallait empêcher cela à tout prix… faire semblant d'accepter de se séparer de Daneel et Giskard et leur demander d'attendre derrière elle. Comment pourrait-elle supporter cela ? Jamais, de toute sa vie, elle n'était vraiment demeurée sans robots. Comment se sentir en sécurité sans eux ? Mais, d'autre part, comment résoudre le dilemme autrement ?

D.G. revint et annonça :

— Le fait que vous soyez une héroïne, madame, pèse son poids dans la balance. Et, bien sûr, je sais me montrer très persuasif. Vos robots peuvent vous suivre. Ils se tiendront derrière vous sur l'estrade, mais aucun projecteur ne sera braqué sur eux. Et, pour l'amour de l'Ancêtre, madame, n'appelez pas l'attention sur eux. Ne les regardez même pas.

— Vous êtes gentil, D.G., dit Gladïa d'une voix tremblante et avec un soupir de soulagement. Merci.

Elle prit sa place en tête de la file, D.G. à sa gauche, Daneel et Giskard derrière elle, suivie par une longue théorie d'officiels des deux sexes.

Une Colonienne, qui portait une sorte de bâton paraissant être un symbole de sa charge, eut un signe de tête approbateur après avoir attentivement examiné la file. Elle prit ensuite la tête du cortège et tout le monde suivit.

Gladïa entendit une musique, sur un rythme de marche simple et répétitif et elle se demanda si elle était censée avancer d'un pas spécifique, les coutumes variant à l'infini et pas toujours de façon rationnelle d'un monde à l'autre.

Du coin de l'œil elle remarqua D.G. qui avançait, un peu n'importe comment, traînant presque les pieds. Elle eut un pincement désapprobateur des lèvres et se mit à marcher en suivant le rythme de la musique, la tête et le corps bien droits. En l'absence de directive, elle marcherait comme elle l'entendait.

Ils arrivèrent sur une scène et des sièges sortirent doucement du sol. La file se disloqua mais D.G. la guida doucement par le bras. Les deux robots la suivirent.

Elle se tint devant le siège que D.G. lui désigna tranquillement. La musique se fit plus sonore mais l'éclairage parut avoir baissé. Après un instant qui lui parut interminable, elle sentit que D.G., d'une légère pression, lui faisait signe de s'asseoir. Elle obéit et tous l'imitèrent.

Elle remarqua le léger miroitement du champ de forces protecteur et, au delà, une assistance de plusieurs milliers de personnes. Dans cet amphithéâtre très en pente, tous les sièges étaient occupés. Chacun était vêtu de couleurs tristes dans les marron et les noirs, les hommes comme les femmes (pour autant qu'elle pût les distinguer). Dans les allées se tenaient les gardes dans leur uniforme vert et cramoisi. Incontestablement, cela permettait de les reconnaître aussitôt. Cela devait également en faire des cibles parfaites, songea Gladïa.

— Vous avez un nombre considérable d'élus, dit-elle à voix basse en se tournant vers D.G.

— Je crois que tous les membres de l'administration et du gouvernement sont ici avec amis et invités, dit-il avec un léger haussement d'épaules. C'est la rançon de votre popularité, madame.

Elle jeta un regard sur l'assistance, de droite à gauche puis de gauche à droite et tenta d'apercevoir tout au bout, du coin de l'œil, soit Daneel soit Giskard – simplement pour s'assurer qu'ils étaient bien là. Et puis, pensa-t-elle en se rebellant, il ne se passerait rien si elle jetait un coup d'œil rapide. Délibérément, elle tourna la tête. Ils étaient là. Elle aperçut également D.G. qui roulait des yeux exaspérés.

Elle sursauta soudain au moment où la lumière d'un projecteur privilégia l'une des personnes sur la scène tandis que le reste de la salle se faisait plus obscur.

La silhouette prise dans le pinceau du projecteur se leva et se mit à parler. Sa voix n'était pas très sonore, mais Gladïa entendit un léger écho qui se répercutait depuis les murs les plus éloignés. Il devait pénétrer dans le moindre recoin de l'immense salle, pensa-t-elle. S'agissait-il d'une amplification due à un système si discret qu'elle ne pouvait le voir ou de

l’acoustique particulièrement étudiée et de la forme de la salle ? Elle l’ignorait, mais elle se contraignit à poursuivre ses réflexions car cela la libérait, un instant, de l’obligation d’écouter ce qui se disait.

A un moment, elle entendit qu’on murmurait « Quakenbush » quelque part dans l’assistance. Mais sans l’acoustique parfaite, on n’aurait probablement rien entendu.

Pour elle, le mot ne signifiait rien, mais à entendre le petit rire étouffé qui parcourut l’assistance, elle pensa qu’il s’agissait d’un vulgarisme local. Le bruit s’estompa presque aussitôt et Gladïa fut surprise du profond silence qui s’ensuivit.

Compte tenu, peut-être de la parfaite acoustique de la salle qui permettait de percevoir le moindre son, l’assistance devait faire silence pour éviter un bruit et une confusion intolérables. Ensuite, une fois établi le silence et tout bruit de la part de l’auditoire devenu tabou, il était impensable que ne régnât pas le seul silence… Sauf lorsqu’on ne pouvait résister à l’envie de murmurer « Quakenbush », supposa-t-elle.

Gladïa se rendit compte que ses pensées se faisaient confuses et que ses yeux se fermaient. D’un seul coup, elle se reprit. Les habitants de la planète essayaient de l’honorer et si elle s’endormait, cela serait sans doute considéré comme une intolérable injure. Elle essaya de demeurer éveillée en écoutant attentivement, mais cela parut lui donner davantage sommeil encore. Elle préféra se mordre l’intérieur des joues et respirer profondément.

Trois officiels prirent tour à tour la parole, avec une relative brièveté, grâce au Ciel, et Gladïa finit par se sentir pleinement éveillée lorsque le projecteur tomba sur sa gauche et que D.G. se leva pour prendre à son tour la parole, debout devant son siège.

Il paraissait tout à fait à l’aise, les pouces passés dans sa ceinture.

— Hommes et femmes de Baleyworld, dit-il, messieurs les législateurs, honorables dirigeants et chers compatriotes, vous venez d’entendre rapporter ce qui s’est passé sur Solaria. Vous savez que ce fut une réussite totale. Vous savez que Mme Gladïa d’Aurora a contribué à ce succès. Je vais maintenant vous préciser quelques détails ainsi qu’à mes compatriotes spectateurs de l’hypervision.

Il entreprit de raconter une version modifiée des événements et la nature des modifications amusa beaucoup Gladïa. Il passa allégrement sur sa propre déconfiture face à un robot humaniforme. Il ne dit mot de Giskard et réduisit le rôle de Daneel au minimum tandis qu’il insistait sur celui joué par Gladïa. L’affaire se changea en un duel entre deux

femmes – Gladïa et Landaree – et c'étaient le courage et le sens de l'autorité de Gladïa qui l'avaient emporté.

D.G. termina en disant :

— Et maintenant, Mme Gladïa, solarienne par la naissance, auroraine par la nationalité, mais baleyworldienne par son exploit…

Il fut interrompu par des applaudissements nourris, les plus nourris que Gladïa eût entendus car les précédents orateurs n'avaient été que tièdement accueillis.

D.G. leva les mains pour réclamer un silence qui revint aussitôt. Il termina :

— Mme Gladïa va s'adresser à vous.

Gladïa, voyant le projecteur sur elle, se tourna vers D.G., soudain paniquée. On applaudissait tout autour d'elle et D.G. applaudissait, lui aussi. Il se pencha vers elle et lui murmura, sous le couvert des applaudissements :

— Vous les aimez, vous voulez la paix et, n'étant pas un homme politique, vous n'avez pas l'habitude de faire de longs discours. Dites-leur cela et asseyez-vous.

Elle le regarda sans comprendre, bien trop nerveuse pour avoir entendu ce qu'il avait dit.

Elle se leva et se retrouva face à une foule de gens sur une foule de gradins.

34

Gladïa se sentit toute petite (et certainement pas pour la première fois de sa vie) en se tournant vers l'estrade. Tous les hommes étaient plus grands qu'elle, de même que les trois autres femmes. Elle se rendit compte que bien qu'ils fussent tous assis et elle debout, ils ne l'en dominaient pas moins. Quant à l'assistance, qui attendait maintenant dans un silence presque menaçant, elle eut la certitude que tous ceux qui la composaient la dépassaient en long comme en large.

Elle respira profondément et dit : « Mes amis... » mais ses mots ne se traduisirent que par un faible sifflement. Elle s'éclaircit la gorge (dans ce qui lui parut un bruit de tonnerre) et reprit :

— Mes amis ! (Cette fois le son sembla à peu près normal.) Vous êtes tous des descendants de Terriens. Je suis *moi-même* descendante de Terriens. Il n'existe pas d'être humain, dans aucun des mondes habités – qu'il s'agisse de mondes spatiens, de mondes coloniens ou de la Terre elle-même –, qui ne soit terrien par la naissance ou par l'ascendance. Toute autre différence s'efface devant ce fait capital. (Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche et vit que D.G. arborait un petit sourire et que sa paupière tremblait comme s'il allait lui faire de l'œil Elle poursuivit :) C'est là un fait qui devrait guider toutes nos pensées, toutes nos actions. Je vous remercie tous de me considérer comme une compatriote humaine et de m'accueillir parmi vous sans autre considération de différence de nature, sans autre classification dans laquelle vous auriez pu être tentés de me ranger. De ce fait, et dans l'espoir que viendra bientôt le jour où seize milliards d'êtres humains, vivant dans l'amour et la paix, se jugeront uniquement comme tels et rien de plus – ou de moins –, je vous considère non seulement comme des amis mais comme des frères et des sœurs.

Un tonnerre d'applaudissements éclata et Gladïa, soulagée, ferma à demi les yeux. Elle demeura debout pour laisser les applaudissements se poursuivre et se plonger dans l'agréable sensation qu'elle avait bien parlé et – même – qu'elle devait poursuivre. Lorsque les applaudissements se

calmèrent, elle sourit, salua sur sa droite, sur sa gauche, et s'apprêta à s'asseoir.

Quand une voix s'éleva de l'assemblée, lui demandant :

— Pourquoi ne parlez-vous pas en solarien ? Figée dans son mouvement, choquée, elle regarda D.G.

Il fit un léger mouvement de tête, lui murmura : « Ne répondez pas », et lui fit signe aussi discrètement que possible de s'asseoir.

Elle le regarda une ou deux secondes puis se rendit compte du spectacle assez disgracieux qu'elle devait offrir, le postérieur en arrière, figée dans son mouvement pour s'asseoir. Elle se redressa aussitôt, adressa un sourire éclatant aux spectateurs, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Pour la première fois, elle prit conscience d'objets tout proches dont les objectifs brillants étaient braqués sur elle.

Bien sûr ! D.G. avait dit que la cérémonie était retransmise par hyperonde. Cela ne lui parut guère important maintenant. Elle avait parlé, on l'avait applaudie et elle faisait face, bien droite et sans nervosité, à l'auditoire qu'elle pouvait voir. Quelle importance pouvaient avoir ceux qu'elle ne voyait pas ? Elle répondit, toujours souriante :

— Je pense qu'il s'agit là d'une question amicale. Vous voulez que je vous montre mes talents ? Quels sont ceux qui veulent que je parle comme le ferait une Solarienne ? N'hésitez pas, levez la main.

Quelques bras se levèrent.

— Le robot humaniforme, sur Solaria, m'a entendue parler solarien. C'est ce qui a fini par le vaincre. Allons… je voudrais voir tous ceux qui souhaitent une démonstration.

D'autres bras se tendirent et quelques instants plus tard l'auditoire était une forêt de mains levées. Gladïa sentit qu'on tirait son pantalon et elle se libéra d'un mouvement vif.

Parfait. Vous pouvez baisser les bras, frères et sœurs. Comprenez que la langue que j'utilise maintenant est le galactique standard, qui est également votre langue. Moi, cependant, je le parle avec l'accent aurorain et je sais que vous me comprenez tous même si cet accent peut vous paraître amusant et le choix de mes mots vous surprendre un peu, de temps à autre. Vous remarquerez que j'ai l'accent chantant. Cela paraît toujours ridicule à quiconque n'est pas aurorain, même aux autres Spatiens.

» D'autre part, lorsque je prends l'accent solarien, comme en ce moment, vous remarquerez que l'accent chantant disparaît et qu'il devient rocailleux, avec les « r » qui rrroulent interrrminablement,

notamment lorsqu'il n'y a pas de « r » du tout, comme dans le mot acaciarrr.

L'assistance éclata de rire et Gladïa ne se départit pas de son sérieux. Finalement, elle leva les bras, leur fit signe de cesser et les rires s'arrêtèrent.

— Cependant, reprit-elle, je ne retournerai probablement jamais sur Solaria et je n'aurai donc pas l'occasion d'utiliser de nouveau le dialecte solarien. Et le brave commandant Baley (elle se tourna vers lui et s'inclina légèrement, remarquant la transpiration sur son front)… me dit qu'il ne sait pas quand je rentrerai en Aurora, ce qui va peut-être m'obliger à renoncer également à l'accent aurorain. Il ne me restera donc qu'à parler le dialecte de Baleyworld et je vais m'y mettre immédiatement.

Ses doigts se nouèrent, invisibles, elle se redressa, inclina le menton, imita le petit sourire dégagé de D.G. et reprit, d'une voix affectée de baryton :

— Hommes et femmes de Baleyworld, messieurs les législateurs, honorables dirigeants et chers compatriotes – c'est-à-dire tout le monde sauf, peut-être, quelques peu honorables dirigeants…

Elle fit de son mieux pour y mettre les coups de glotte, les « a » peu sonores et l'aspiration des « h ».

Les rires se firent plus forts cette fois et plus prolongés. Gladïa se permit de sourire et d'attendre calmement que s'apaise l'hilarité. Après tout, elle les persuadait de rire d'eux-mêmes.

Et lorsque le calme revint, elle dit simplement en dialecte aurorain et en forçant sur l'accent :

— Tous les dialectes paraissent amusants ou curieux pour ceux qui n'y sont pas habitués et tendent à séparer les êtres humains en différents groupes – et fréquemment réciproquement inamicaux. Les dialectes, cependant, ne sont que les langages de la bouche. Au lieu de les écouter, vous, moi et tous les êtres de tous les mondes habités devrions écouter le langage du cœur, et pour celui-ci il n'existe pas de dialecte. Ce langage, si nous voulions seulement l'écouter, a la même sonorité pour nous tous.

Et voilà. Elle allait maintenant se rasseoir mais une autre question jaillit. Celle d'une femme, cette fois :

— Quel âge avez-vous ?

— Asseyez-vous, madame ! grogna D.G. entre ses dents. Ne répondez pas.

Gladïa se tourna vers D.G., à demi levé. Les autres occupants de la tribune, pour autant qu'elle pût les voir dans la pénombre en dehors de la

lumière du projecteur, semblaient la regarder, tendus.

Elle se tourna de nouveau vers l'assistance et dit d'une voix sonore :

— On veut que je m'assoie, ici, à la tribune. Quels sont ceux, parmi vous, qui veulent que je m'assoie ? Je vous trouve bien silencieux… Quels sont ceux qui veulent que je réponde franchement à la question ?

On entendit de vifs applaudissements et des cris de : « Répondez ! Répondez ! »

— La voix du peuple ! dit Gladïa. Je suis désolée, D.G., et vous, messieurs, mais on m'ordonne de parler.

Elle regarda le projecteur et dit d'une voix forte :

Je ne sais qui contrôle les lumières, mais allumez l'auditorium et éteignez le projecteur. Je me fiche des conséquences sur les caméras de l'hyperonde. Assurez-vous seulement que le son passe bien. On ne se souciera guère que je ne sois pas très visible si l'on m'entend parfaitement. D'accord ?

— D'accord ! hurla l'auditoire. (Puis on entendit :) Lumières ! Lumières !

Quelqu'un, sur l'estrade, fit des signes frénétiques et l'auditoire fut plongé dans la lumière.

— C'est beaucoup mieux, dit Gladïa. Maintenant je vous vois tous, mes frères. J'aimerais, notamment, voir la femme qui a posé la question, celle qui veut connaître mon âge. J'aimerais m'adresser directement à elle. N'hésitez pas, ne soyez pas timide. Si vous avez le courage de poser la question, vous devriez avoir le courage de la poser en face.

Elle attendit et finalement une femme se leva, au milieu de la foule, ses cheveux bruns tirés en arrière, la peau d'un brun léger. Ses vêtements, collants pour souligner sa silhouette mince, étaient d'un marron plus foncé.

— Je n'ai pas peur de me lever, dit-elle d'une voix un peu stridente. Et je n'ai pas peur de répéter ma question : Quel âge avez-vous ?

Gladïa la regarda calmement et se sentit même heureuse de la confrontation.

Comment cela était-il possible ? Au cours de ses trois premières décennies d'existence, on lui avait soigneusement enseigné à juger comme insupportable la présence d'un seul être humain. Et voilà qu'elle affrontait des milliers de personnes sans trembler. Elle en fut vaguement surprise et tout à fait ravie.

— Restez debout, madame, je vous prie, et parlons. Comment mesurons-nous l'âge ? En années écoulées depuis la naissance ?

Je m'appelle Sindra Lambid, annonça calmement la femme. Je fais partie des élus, et je suis donc l'un des « chers élus » et « honorables dirigeants » du commandant Baley. J'espère être « honorable », en tout cas. (On entendit une cascade de rires, l'assistance semblant se faire de plus en plus bon enfant.) Pour répondre à votre question, je crois que la définition habituelle de l'âge d'une personne est le nombre d'années galactiques standard écoulées depuis sa naissance. C'est ainsi que j'ai cinquante-quatre ans. Quel âge avez-vous ? Si vous nous donniez simplement un chiffre ?

— Je vais vous le dire. Depuis ma naissance se sont écoulées deux cent trente-trois années galactiques standard et j'ai donc vingt-trois décennies – soit un peu plus de quatre fois votre âge.

Gladïa se tenait bien droite et elle savait que sa silhouette petite et mince la faisait paraître extrêmement juvénile dans la pénombre, à cet instant.

On entendit un brouhaha de conversations et une sorte de grognement qui émanait de sa gauche. Un rapide coup d'œil dans cette direction lui révéla que D.G. avait porté la main à son front.

— Mais c'est une façon tout à fait passive de mesurer le temps, poursuivit Gladïa. Une façon toute quantitative qui ne tient pas compte de l'aspect qualitatif. Ma vie s'est écoulée tranquillement, tristement pourrait-on dire. J'ai été plongée dans une routine bien établie, protégée de tout événement fâcheux par un système social parfaitement rodé qui ne laissait place ni au changement ni à l'expérience, et par mes robots qui faisaient écran à toute éventuelle mésaventure.

» Deux fois dans ma vie seulement j'ai connu le souffle de l'exaltation et les deux fois à la suite d'événements tragiques. Une première fois à trente-trois ans, alors que j'étais plus jeune en années que la plupart d'entre vous qui m'écoutez maintenant, j'ai connu une période – assez brève – au cours de laquelle on m'a accusée d'un meurtre. Deux ans plus tard, pendant un temps – pas très long non plus –, j'ai été impliquée dans un autre meurtre. Lors de ces deux occasions, l'inspecteur Elijah Baley se trouvait à mes côtés. Je pense que la plupart d'entre vous connaissent l'histoire telle qu'elle a été rapportée par le fils d'Elijah Baley.

» J'y ajouterai une troisième occasion car, au cours de ce mois, j'ai connu une assez grande agitation qui a atteint son apogée lorsqu'on m'a demandé de paraître face à vous, expérience tout à fait différente de ce que j'ai pu faire au cours de ma longue vie. Et je dois reconnaître que seuls votre bonne humeur et votre aimable accueil m'ont rendu la chose

possible.

» Que chacun de vous imagine la différence avec sa propre vie. Vous êtes des pionniers qui vivez dans un monde de pionniers. Ce monde a évolué au cours de toute votre vie et va continuer à évoluer. Ce monde n'est pas encore fixé et chaque jour qui passe est – et doit être – une aventure. Le climat même est une aventure. Vous connaissez le froid, puis la chaleur, puis de nouveau le froid. C'est un climat riche en vent, en tempêtes et en changements soudains. A aucun instant vous ne pouvez vous reposer et laisser le temps s'écouler paresseusement dans un monde qui ne changerait pas, ou guère.

» Nombreux sont les Baleyworldiens qui sont commerçants ou peuvent décider de l'être et passer alors la moitié de leur vie à parcourir les chemins de l'espace. Et si jamais ce monde finit par être dompté, nombreux sont ses habitants qui peuvent choisir de transférer leur activité sur un autre monde moins développé ou se joindre à une expédition qui découvrira un monde où le pied de l'homme ne s'est pas encore posé et participer à son façonnement, à son ensemencement afin de le rendre apte à l'occupation humaine.

» Si vous mesurez la vie par les événements, les actions accomplies, les succès, je ne suis qu'une enfant, plus jeune que le plus jeune d'entre vous. Le grand nombre d'années que j'ai vécues n'a contribué qu'à me lasser, qu'à m'ennuyer ; le petit nombre des vôtres à vous enrichir, à vous passionner... Dans ces conditions, répétez-moi donc votre âge, madame Lambid.

— Cinquante-quatre *bonnes* années, madame Gladïa.

Elle se rassit et, de nouveau, les applaudissements montèrent, se poursuivirent. D.G. profita du bruit pour demander d'une voix rauque :

— Madame, qui vous a enseigné à maîtriser ainsi un auditoire ?

— Personne, souffla-t-elle. Je n'avais jamais essayé.

— Arrêtez, pendant que vous gagnez. L'homme qui se lève maintenant est le leader de nos faucons. Inutile de l'affronter. Dites que vous êtes fatiguée et asseyez-vous. Nous nous chargerons nous-mêmes de contrer le Vieux Bonhomme Bistervan.

— Mais je ne suis pas fatiguée, protesta Gladïa, je m'amuse.

L'homme qui se trouvait maintenant debout en face d'elle, tout à fait sur sa droite mais assez près de l'estrade, était grand, solide, avec une broussaille de sourcils blancs qui lui tombaient sur les yeux. Blancs également ses cheveux clairsemés tandis que le noir de ses vêtements n'était égayé que par une bande blanche le long des manches et des

jambes du pantalon, comme pour délimiter étroitement son corps. Il dit d'une voix profonde et sonore :

— Je m'appelle Tomas Bistervan et beaucoup me connaissent sous le nom de Vieux Bonhomme, surtout je crois parce qu'ils souhaiteraient que je ne tarde pas trop à mourir et je pense que je ne traînerai guère. Je ne sais comment vous appeler car vous ne semblez pas avoir de nom de famille et parce que je ne vous connais pas assez bien pour vous appeler par votre prénom. Sincèrement, je ne souhaite d'ailleurs pas vous connaître à ce point.

» Apparemment, vous avez contribué à sauver un vaisseau de Baleyworld malgré les pièges et les armes de votre peuple et de cela nous vous remercions. En revanche, vous venez de nous raconter quelques pieuses absurdités sur l'amitié et la fraternité. Pure hypocrisie !

» Quand votre peuple nous a-t-il témoigné la moindre fraternité ? Quand les Spatiens se sont-ils sentis liés à la Terre et à son peuple par quelque parenté ? Certes, vous descendez des Terriens, vous les Spatiens. Nous ne l'oublions pas. Pas plus que nous n'oublions que *vous* l'avez oublié. Pendant plus de vingt décennies, les Spatiens ont contrôlé la Galaxie et traité les Terriens comme d'odieux animaux à la vie éphémère. Maintenant que nous devenons forts, vous nous tendez la main de l'amitié, mais cette main est gantée, comme le sont les vôtres. Vous tentez de vous souvenir de ne pas nous tourner le nez, mais le nez, même s'il n'est pas tourné, est protégé par des obturateurs. Eh bien ? Est-ce que je me trompe ?

— Peut-être, dit Gladïa en montrant ses mains, l'auditoire de cette salle – et plus encore ceux qui me voient en hyperonde – ne savent-ils pas que je porte des gants. Ils ne sont pas très visibles, mais ils n'en existent pas moins. Je ne le nie pas. Et je porte des obturateurs nasaux qui filtrent la poussière et les micro-organismes sans trop gêner la respiration. Et je prends soin de me désinfecter périodiquement la gorge. Et je me lave peut-être un peu plus que l'exigent les seules règles élémentaires d'hygiène. Je ne nie rien de tout cela.

» Mais cela traduit mes défauts, pas les vôtres. Mon système immunitaire n'est pas très résistant. Ma vie a été trop confortable et je n'ai été que trop peu exposée. Il ne s'agit pas d'un choix délibéré de ma part mais du prix à payer. Si l'un d'entre vous se trouvait dans ma fâcheuse position, que ferait-il ? Notamment *vous,* monsieur Bistervan, que feriez-vous ?

— Je ferais comme vous, répondit Bistervan, mécontent. Et je

considérerais cela comme un signe de faiblesse, une preuve que je suis mal adapté à une vie qui ne l'est pas et que je dois donc laisser place à ceux qui sont forts. Femme, ne nous parlez pas de fraternité. Vous n'êtes rien pour moi. Vous êtes de ceux qui nous ont persécutés et ont tenté de nous détruire quand ils étaient puissants et qui viennent à nous en gémissant maintenant qu'ils sont faibles.

L'auditoire s'agita – et pas très amicalement – mais Bistervan tenait bon.

— Vous souvenez-vous du mal que nous vous avons fait quand nous étions puissants ? demanda doucement Gladïa.

— Soyez assurée que nous ne l'oublions pas. Cela demeure présent à notre esprit chaque jour, répondit Bistervan.

— Parfait ! Car vous saurez ainsi ce qu'il faut éviter. Vous avez appris que lorsque le fort opprime le faible, c'est mal. Par conséquent, lorsque la roue tournera, que vous deviendrez puissants et nous faibles, vous ne vous conduirez pas en oppresseurs.

— Oh, oui ! J'ai entendu cet argument. Lorsque vous étiez forts, il n'était pas question d'une morale que vous prêchez avec ardeur maintenant que vous êtes faibles.

— Mais, en ce qui vous concerne, vous aviez pleinement conscience de la morale lorsque vous étiez faibles, et vous étiez épouvantés par le comportement des puissants – et voilà que vous oubliez cette morale maintenant que vous êtes forts. Il est certainement préférable que celui qui était immoral apprenne la morale dans l'adversité plutôt que celui qui était moral oublie sa morale dans la prospérité.

— Nous rendrons ce que nous avons reçu, dit Bistervan en brandissant le poing.

— Vous devriez donner ce que vous auriez aimé recevoir, rétorqua Gladïa en tendant les bras. Du fait que chacun peut avoir une injustice passée à venger, vous prétendez donc, mon ami, qu'il est bon que le fort opprime le faible. Et en disant cela vous justifiez les Spatiens du passé et ne devriez donc pas vous plaindre dans le présent. Je dis, moi, que l'oppression était un mal lorsque nous la pratiquions dans le passé et qu'elle le demeurerait tout autant si vous la pratiquiez dans l'avenir. Nous ne pouvons changer le passé, malheureusement, mais nous pouvons toujours décider de ce que sera l'avenir.

Gladïa s'arrêta. Bistervan ne répondant pas immédiatement, elle demanda :

— Quels sont ceux d'entre vous qui souhaitent une Galaxie nouvelle

et non plus l'éternel recommencement de l'ancienne ?

Les applaudissements commencèrent à crépiter, mais Bistervan leva les bras et cria d'une voix de stentor :

— Attendez ! Attendez ! Ne soyez pas stupides ! Arrêtez !

Les applaudissements se turent lentement et Bistervan déclara :

— Est-ce que vous pensez que cette femme croit ce qu'elle dit ? Est-ce que vous pensez que les Spatiens nous veulent du bien ? Ils se croient toujours forts et ils nous méprisent, et ils ont l'intention de nous détruire… si nous ne les détruisons pas d'abord. Voilà qu'arrive cette femme et, comme des idiots, nous l'accueillons et nous en faisons grand cas. Eh bien, prenez-la au mot. Que l'un d'entre vous demande à se rendre dans un monde spatien et voyons s'il le pourra. Ou si vous avez derrière vous un monde et que vous puissiez user de menaces, comme l'a fait le commandant Baley, pour obtenir l'autorisation de vous poser, comment serez-vous traités ? Demandez donc au commandant s'il a été traité en frère.

» Cette femme est une hypocrite, malgré tout ce qu'elle raconte – non, de par ce qu'elle raconté, plutôt. C'est la publicité de son hypocrisie. Elle gémit et se plaint de son système immunitaire inadéquat, et du fait qu'elle doit se protéger des dangers de l'infection. Bien sûr, elle ne le fait pas parce qu'elle pense que nous sommes pollués et malades. Cette pensée, j'imagine, ne l'a jamais effleurée.

» Elle gémit sur sa vie passive, protégée des mésaventures et des infortunes par une société trop bien régie et par une foule de robots pleins de sollicitude. Comme elle doit détester cela !

» Mais qu'est-ce qui la met en danger, ici ? Quelle sorte de mésaventure va lui arriver sur notre planète, croit-elle ? Cependant, elle a amené deux robots avec elle. Nous sommes réunis dans cette salle pour lui faire honneur bien qu'elle y vienne avec ses robots. Ils sont là sur l'estrade avec elle. Vous pouvez les voir, maintenant que la salle est tout éclairée. L'un est une imitation d'être humain et il s'appelle R. Daneel Olivaw. L'autre est un robot informe, de structure ouvertement métallique, et il s'appelle R. Giskard Reventlov. Saluez-les, chers compatriotes baleyworldiens. Ce sont là les frères de cette femme.

— Echec et mat, grogna D.G. en un murmure.

— Pas encore, répliqua Gladïa.

Des cous se tendaient, dans l'assistance, et des milliers de voix soufflaient le mot « robots ».

— Vous pouvez facilement les voir, annonça Gladïa. Daneel, Giskard,

levez-vous.

Les deux robots se levèrent aussitôt derrière elle.

— Placez-vous de chaque côté de moi, dit-elle, pour que mon corps ne vous masque pas – il n'est pas assez volumineux pour masquer quoi que ce soit, de toute façon.

» Maintenant, je voudrais préciser quelques points à votre intention. Ces deux robots ne sont pas venus pour me servir. Oui, ils aident à la bonne marche de mon établissement sur Aurora, ainsi que cinquante et un autres robots, et je ne fais rien moi-même qu'un robot puisse faire à ma place. C'est là la coutume dans le monde où je vis.

» Les robots varient en complexité, habileté et intelligence, et ces deux-là se situent à une échelle élevée dans ces domaines. Notamment Daneel qui, selon moi, est de tous les robots celui dont l'intelligence rivalise le plus avec l'intelligence humaine dans les domaines où la comparaison est possible.

» Je n'ai amené *que* Daneel et Giskard avec moi, mais ils ne font pas grand-chose pour moi. Si vous voulez le savoir, je m'habille et je me baigne moi-même, je mange toute seule et je marche sans avoir besoin qu'on me porte.

» Est-ce que je les utilise à ma protection personnelle ? Non. Ils me protègent, certes, mais ils protègent tout aussi bien quiconque peut avoir besoin de protection. Sur Solaria, tout récemment encore, Daneel a fait tout ce qu'il a pu pour protéger le commandant Baley et il était prêt à donner sa vie pour me protéger. Sans lui, le vaisseau n'aurait pu être sauvé.

» Et je n'ai certainement pas besoin de protection à cette tribune. Après tout, il y a un champ de force qui s'étend devant l'estrade et cela constitue une protection suffisante. Il ne se trouve pas là à ma demande, mais il y est et il suffit amplement à ma protection.

» Alors, pourquoi mes robots sont-ils avec moi ?

» Ceux d'entre vous qui connaissent l'histoire d'Elijah Baley, qui a libéré la Terre de ses maîtres spatiens, qui fut à l'origine d'une nouvelle politique de colonisation et dont le fils fut le premier humain à arriver sur Baleyworld – pour quelle autre raison l'appelle-t-on ainsi ? — savent que bien avant qu'il me connaisse, Elijah Baley a travaillé avec Daneel. Il a travaillé avec lui sur la Terre, sur Solaria et sur Aurora – à chacune de ses grandes affaires. Pour Daneel, Elijah Baley a toujours été « le camarade Elijah ». J'ignore si l'on mentionne ce fait dans sa biographie, mais vous pouvez me croire sur parole. Et bien qu'Elijah Baley, en bon Terrien, ait

commencé par fortement se méfier de Daneel, une amitié est née entre eux. Lorsque Elijah Baley était mourant, ici sur cette planète, qui n'était qu'un amas de maisons préfabriquées entourées de minuscules jardins, ce n'était pas son fils qui se trouvait avec lui en ses derniers instants. Ce n'était pas moi. (Un instant, elle pensa que sa voix allait se briser.) Il a envoyé chercher Daneel et s'est accroché à la vie jusqu'à ce que Daneel arrive.

» Oui, c'est la deuxième visite de Daneel sur cette planète. J'étais avec lui, mais je suis demeurée en orbite. (Du calme !) Ce fut Daneel seul qui se posa, Daneel qui recueillit ses dernières paroles… Eh bien, cela ne signifie-t-il rien pour vous ?

Sa voix s'éleva d'un niveau dans l'aigu, tandis que, brandissant les poings, elle poursuivait :

— Est-ce à moi de vous le dire ? Est-ce que vous ne le savez pas déjà ? Voici le robot qu'aimait Elijah Baley. Qu'il aimait, oui. Je voulais voir Elijah avant sa mort, pour lui dire adieu ; mais c'est Daneel qu'il voulait… et voici Daneel. C'est celui-ci même.

» Et cet autre est Giskard, qui n'a connu Elijah que sur Aurora, mais qui a réussi à lui sauver la vie.

» Sans ces deux robots, Elijah Baley n'aurait pu atteindre son but. Les mondes spatiens conserveraient leur suprématie, les mondes coloniens n'existeraient pas et aucun d'entre vous ne serait ici. Je le sais. Vous le savez. Je me demande si monsieur Tomas Bistervan le sait ?

» Daneel et Giskard sont des noms honorés sur ce monde. Ils sont couramment portés par les descendants d'Elijah Baley à sa demande. Je suis arrivée sur un vaisseau dont le commandant a pour nom Daneel Giskard Baley. Combien, je me le demande, parmi ceux devant lesquels je me trouve en ce moment – en personne ou par hyperonde – portent le nom de Daneel ou Giskard ? Eh bien, ces robots qui se trouvent derrière moi sont ceux que rappellent ces noms. Et doivent-ils être accusés par Tomas Bistervan ?

Le murmure qui montait de l'auditoire se faisait grondement et Gladïa leva les bras, suppliante.

— Un instant. Un instant. Laissez-moi terminer. Je ne vous ai pas dit pourquoi j'ai amené ces deux robots.

Le silence se fit aussitôt.

— Ces deux robots n'ont jamais oublié Elijah Baley, pas plus que je ne l'ai oublié. Les décennies écoulées n'ont pas le moins du monde estompé son souvenir. Lorsque j'ai été prête à embarquer sur le vaisseau du

commandant Baley, lorsque j'ai su que je me rendrais peut-être sur Baleyworld, comment aurais-je pu refuser d'amener Daneel et Giskard avec moi ? Ils voulaient voir la planète dont Elijah Baley avait rendu l'existence possible, la planète où il a vécu ses dernières années et où il est mort.

» Oui, ce sont des robots, mais des robots intelligents qui ont fidèlement et bien servi Elijah Baley. Il n'est pas suffisant de respecter tous les êtres humains ; il faut avoir du respect pour les êtres intelligents. C'est pourquoi je les ai amenés ici.

(Suivit un dernier cri du cœur qui demandait réponse *:) Ai-je eu tort ?*

Elle reçut sa réponse. Une immense clameur, un « Non ! » retentit dans toute la salle et tous se levèrent, applaudissant, tapant des pieds, hurlant, criant… encore… encore… et encore.

Gladïa regardait, souriante, et tandis que le vacarme se poursuivait, elle prit conscience de deux choses. D'abord, elle ruisselait de transpiration. Ensuite, elle se sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été de sa vie.

On aurait dit que toute sa vie elle avait attendu cet instant… l'instant où elle, qui avait été élevée dans l'isolement, pouvait enfin apprendre, après vingt-trois décennies, qu'elle était capable d'affronter une foule, de l'émouvoir et de la plier à sa volonté.

Elle écouta l'interminable réponse qui, dans le vacarme, montait… montait… montait.

35

Ce fut bien plus tard – elle ne pouvait dire combien de temps exactement – que Gladïa finit par reprendre ses esprits.

Il y avait eu d'abord ce vacarme interminable, la solide barrière des hommes de la sécurité qui lui faisaient traverser la foule, la plongée dans des tunnels sans fin qui semblaient s'enfoncer de plus en plus profondément sous terre.

Très tôt, elle perdit contact avec D.G. et n'était pas certaine que Daneel et Giskard se trouvaient bien avec elle. Elle voulut demander où ils étaient mais seuls l'entouraient des gens sans visages. Elle pensa vaguement que les robots devaient se trouver près d'elle car ils se seraient opposés à toute séparation et elle aurait entendu le tumulte si on avait tenté de les tenir à l'écart.

Lorsque, finalement, elle parvint dans une pièce, les deux robots étaient à ses côtés. Elle ne savait pas exactement où elle se trouvait, mais la pièce était vaste et claire. L'endroit était plutôt médiocre comparé à sa demeure d'Aurora, mais comparé à la cabine du vaisseau il apparaissait luxueux.

— Vous serez en sécurité ici, madame, lui dit le dernier garde en prenant congé. Si vous avez besoin de quelque chose, faites-le-nous savoir, ajouta-t-il en lui montrant un appareil posé sur une petite table à côté du lit.

Elle regarda l'objet, mais le temps qu'elle se retourne pour demander ce que c'était et comment cela fonctionnait, il était parti.

Ma foi, songea-t-elle, je me débrouillerai.

— Giskard, demanda-t-elle d'un ton las, vois laquelle de ces portes donne sur la salle de bains et comment fonctionne la douche. Ce qu'il me faut, maintenant, c'est une douche.

Elle s'assit avec précaution, bien consciente d'être tout humide de transpiration et ne voulant pas mouiller le fauteuil. Elle commençait à ressentir désagréablement cette position peu naturelle quand Giskard reparut.

— Madame, la douche coule, dit-il, et j'ai réglé la température. Il y a un morceau de matière solide que je crois être du savon et une sorte de serviette primitive ainsi que divers autres objets qui pourraient se révéler utiles.

— Merci, Giskard, dit Gladïa en se rendant bien compte que malgré ses assurances véhémentes quant au fait que des robots comme Giskard ne se chargeaient d'aucune tâche domestique, c'était précisément le genre de tâche qu'elle venait de lui demander. Mais nécessité fait loi…

Si jamais elle n'avait autant désiré une douche, jamais non plus elle ne l'apprécia autant. Elle demeura sous l'eau bien plus longtemps que nécessaire et lorsqu'elle en sortit il ne lui vint pas à l'idée de se demander si les serviettes avaient été stérilisées par irradiation avant qu'elle ait fini de se sécher… et c'était alors trop tard.

Elle fouilla dans les divers objets sortis pour elle par Giskard : poudre, déodorant, peigne, dentifrice, sèche-cheveux… mais elle ne trouva rien qui ressemblât à une brosse à dents. Elle renonça finalement et se frotta avec un doigt, ce qu'elle jugea peu satisfaisant. Elle ne trouva pas de brosse à cheveux, ce qu'elle jugea également fâcheux. Elle nettoya le peigne au savon avant de s'en servir mais n'en répugna pas moins à l'utiliser. Elle trouva un vêtement qui lui parut destiné à être passé pour aller au lit. Il sentait le propre mais paraissait beaucoup trop grand.

— Madame, annonça tranquillement Daneel, le commandant souhaiterait savoir s'il peut vous voir.

— Je pense, oui, répondit Gladïa, fouillant toujours à la recherche d'un autre vêtement de nuit. Fais-le entrer.

D.G. paraissait fatigué, défait même, mais lorsqu'elle se retourna pour l'accueillir il eut un sourire las et lui dit :

— Il est difficile de croire que vous avez plus de vingt-trois décennies.

— Quoi ? Là-dedans ?

— Cela permet de se rendre compte. C'est à demi-transparent… Peut-être ne le savez-vous pas ?

Elle baissa un regard hésitant sur la chemise de nuit et répondit :

— Eh bien, si cela vous amuse. Mais il n'en reste pas moins que je suis âgée de deux siècles un tiers.

— On ne le croirait pas à vous voir. Vous avez dû être très belle dans votre jeunesse.

On ne me l'a jamais dit, D.G. Je pensais plutôt ne pouvoir me prévaloir que d'un charme discret… Peu importe, comment utilise-t-on cet instrument ?

— L'appareil d'appel ? Touchez simplement la plaque sur le côté droit et l'on vous demandera ce que vous voulez. Après quoi, c'est à vous de jouer.

— Parfait. J'aurais besoin d'une brosse à cheveux, d'une brosse à dents et de vêtements.

— Je veillerai à ce qu'on vous apporte les brosses. Quant aux vêtements, on y a pensé. Vous trouverez une housse pendue dans l'armoire. Elle contient ce qu'on fait de mieux en matière de mode sur Baleyworld, mais cela ne vous plaira peut-être pas, bien sûr. Et je ne peux garantir qu'ils vous iront. La plupart des femmes de Baleyworld sont plus grandes que vous et certainement plus fortes et plus étoffées… Mais c'est sans importance. Je crois que vous allez demeurer un bon moment dans l'isolement.

— Pourquoi ?

— Eh bien, madame, il semble que vous ayez prononcé un discours ce soir, et, si je me souviens bien, vous avez refusé de vous asseoir, ainsi que je vous l'ai suggéré plus d'une fois.

— Cela m'a paru assez réussi, D.G.

— Effectivement. Un succès retentissant, dit D.G. avec un grand sourire, en se grattant le côté droit de la barbe comme pour soigneusement peser le mot. Mais maintenant le succès a son revers. En ce moment, je dirais que vous êtes la femme la plus célèbre de Baleyworld et tous les Baleyworldiens veulent vous voir et vous toucher. Si nous vous emmenons quelque part, cela va instantanément déclencher une émeute. Du moins jusqu'à ce que les choses s'apaisent. Nous ne savons pas exactement combien de temps cela prendra.

» Et puis il y a même les faucons de guerre qui braillent contre vous. Mais demain il fera jour et une fois dissipés l'hypnotisme et l'hystérie, ils vont être furieux. Si le Vieux Bonhomme Bistervan n'a pas vraiment envisagé de vous tuer sur le coup après votre discours, l'ambition de sa vie, demain, sera certainement de vous faire périr dans de lentes tortures. Et l'on peut penser que les gens de son parti se feraient un plaisir d'aider le Vieux Bonhomme à satisfaire ce petit caprice.

» C'est pourquoi vous êtes ici, madame. C'est pourquoi je ne sais combien de sections de gardes chargés de la sécurité – parmi lesquels, je l'espère, ne se sont pas glissés de crypto-faucons – surveillent cette pièce, cet étage et tout l'hôtel. Et du fait que j'ai été si étroitement associé à ce petit jeu du héros-et-de-l'héroïne, me voilà bouclé moi aussi et je ne peux sortir.

— Oh ! dit Gladïa, ébahie, j'en suis désolée. Vous ne pouvez donc pas voir votre famille ?

— Les Commerciens n'ont guère la tripe familiale, dit D.G. avec un haussement d'épaules.

— Votre petite amie, alors.

— Elle survivra à l'épreuve… probablement mieux que moi, dit-il avec un regard évaluateur sur Gladïa.

— N'y songez même pas, commandant, répondit calmement Gladïa.

— Je ne peux m'empêcher d'y songer, madame, mais je ne ferai rien.

— Combien de temps pensez-vous que je doive demeurer ici ? Sérieusement.

— Cela dépend du Directoire.

— Du Directoire ?

— Notre Exécutif de cinq membres, madame, dit D.G. en levant la main, doigts écartés. Chacun exerçant un mandat de cinq ans échelonné d'année en année, avec un renouvellement annuel auquel s'ajoutent des élections spéciales en cas de décès ou d'incapacité à assumer la charge. Ce qui assure une continuité et limite le danger d'un pouvoir personnel. Cela signifie aussi que toute décision doit faire l'objet d'une discussion et cela prend plus de temps, parfois, que nous ne pouvons nous le permettre.

— J'aurais tendance à penser que si l'un des cinq était déterminé et énergique…

— Il pourrait imposer ses vues aux autres. C'est arrivé parfois, mais pas cette fois-ci… si vous voyez ce que je veux dire. Le Premier Directeur est Genovus Pandaral. Il n'est pas mal, mais c'est un timoré… et cela revient souvent au même. Je lui ai demandé de laisser monter vos robots à la tribune avec vous et cela s'est révélé une mauvaise idée. Pour nous deux.

— Pourquoi une mauvaise idée ? Les gens ont été contents.

— Trop contents, madame. Nous voulions faire de vous notre héroïne spatienne qui nous permettrait d'apaiser l'opinion publique afin que nous ne nous lancions pas dans une guerre prématurée. Vous avez été très bonne sur la question de la longévité ; vous leur avez fait applaudir à la brièveté de leur vie. Mais ensuite vous les avez fait applaudir les robots et nous ne voulions pas de cela. En ce domaine, nous ne sommes pas très enthousiastes à l'idée que le public applaudisse à la notion de fraternité avec les Spatiens.

— Vous ne voulez pas d'une guerre prématurée, mais vous ne voulez pas non plus d'une paix prématurée, c'est bien cela ?

— Parfaitement exprimé, madame.
— Que voulez-vous donc ?
— Nous voulons la Galaxie, *toute* la Galaxie. Nous voulons coloniser et peupler toutes ses planètes habitables et fonder rien de moins qu'un Empire galactique. Et nous ne voulons pas que les Spatiens nous gênent. Ils peuvent demeurer sur leurs propres mondes et vivre en paix à leur guise, mais ils ne doivent pas s'en mêler.
— Mais dans ce cas vous allez les confiner sur leurs cinquante mondes comme nous avons confiné les Terriens sur la Terre pendant tant d'années. La même vieille injustice. Vous êtes aussi mauvais que Bistervan.
— Les situations sont différentes. On avait bouclé les Terriens parce qu'on se défiait de leur potentiel expansionniste. Vous, les Spatiens, ne disposez pas d'un tel potentiel. Vous avez choisi la voie de la longévité et des robots et le potentiel s'est évanoui. Vous n'avez même plus cinquante mondes, désormais. Solaria a été abandonnée. Le tour des autres viendra, en son temps. Les Coloniens n'ont aucun intérêt à pousser les Spatiens sur le chemin de l'extinction, mais pourquoi devrions-nous intervenir dans leur choix ? C'est ce que votre discours tendait à faire.
— J'en suis heureuse. Que pensiez-vous que j'allais dire ?
— Je vous l'ai dit. La paix, l'amitié et vous vous asseyiez. Vous auriez pu terminer cela en une minute.
— Je ne peux croire que vous attendiez de moi quelque chose d'aussi ridicule, dit Gladïa, irritée. Pour qui me preniez-vous ?
— Pour ce que vous vous preniez vous-même… pour quelqu'un qui mourait de frayeur à l'idée de parler. Comment pouvions-nous prévoir que vous étiez une femme insensée qui, en une demi-heure, pouvait persuader les Baleyworldiens de brailler en faveur d'idées que toute leur vie nous les avons persuadés de rejeter ? Mais il ne sert à rien de discuter… (Il se leva lourdement.) J'ai besoin d'une douche moi aussi, et il est préférable que j'aie une nuit de sommeil… si je peux dormir. A demain.
— Mais quand saurons-nous ce que le Directoire a décidé de faire de moi ?
— Quand ils le sauront eux-mêmes, et ce n'est peut-être pas pour demain. Bonne nuit, madame.

36

— Je viens de faire une découverte, annonça Giskard sans la moindre trace d'émotion dans la voix. Je l'ai faite parce que pour la première fois de mon existence j'ai fait face à des milliers d'humains. Si cela s'était produit il y a deux siècles, j'aurais fait cette même découverte. Et si je n'en avais jamais eu autant en face de moi à la fois, je n'aurais jamais rien découvert.

» Songe donc au nombre de choses essentielles que j'aurais facilement pu saisir mais que je n'ai jamais saisies et que je ne saisirai jamais, simplement parce que les conditions idéales ne seront jamais réunies. Je demeure ignorant si les circonstances ne me servent pas et je ne peux compter sur les circonstances.

— Je ne pensais pas, ami Giskard, dit Daneel, que Mme Gladïa, avec ses longues habitudes de vie, pouvait affronter des milliers de personnes avec sérénité. Je pensais qu'elle ne pourrait même pas dire un mot. Lorsqu'il est apparu qu'elle en était capable, j'ai supposé que tu étais intervenu sur son esprit et que tu avais pu le faire sans dommage. Qu'as-tu découvert ?

— Ami Daneel, je me suis simplement permis de relâcher quelques liens d'inhibition, juste assez pour lui permettre de dire quelques mots et qu'on puisse l'entendre.

— . Mais elle a fait bien plus.

Après cette très légère intervention, je me suis tourné vers la multiplicité de cerveaux qui se trouvaient devant moi dans la foule. Jamais je n'en avais vu autant, pas plus que Mme Gladïa, et je me suis trouvé tout aussi déconcerté qu'elle. J'ai découvert, d'abord, que je ne pouvais rien faire au milieu de cette immense imbrication mentale qui battait devant moi. Je me sentais impuissant.

— Et puis j'ai remarqué certains sentiments d'amitié, de curiosité, d'intérêt, teintés – comment dire ? — de sympathie pour Mme Gladïa. J'ai joué avec ce que j'ai pu trouver qui revêtait cette nuance de sympathie, la resserrant et la renforçant. Je souhaitais une petite réaction

favorable envers Mme Gladïa, une réaction qui puisse l'encourager, qui puisse rendre inutile toute tentative de ma part d'insister davantage sur l'esprit de Mme Gladïa. C'est tout ce que j'ai fait. Je ne sais sur combien de fils de la même nuance j'ai tiré. Pas beaucoup.

— Et ensuite, ami Giskard ?

— J'ai découvert, ami Daneel, que je venais de me livrer à une autocatalyse. Chaque fil que je renforçais renforçait un fil voisin de même nature et ces deux fils en renforçaient bien d'autres alentour. Je n'ai pas eu à faire plus. De légers mouvements, de petits bruits, de légers coups d'œil qui semblaient approuver ce que disait Mme Gladïa en encourageaient d'autres encore.

— Et puis j'ai découvert quelque chose de plus étrange encore. Tous ces petits signes d'approbation, que je ne pouvais déceler que parce que les esprits s'ouvraient à moi, Mme Gladïa devait les avoir également perçus d'une manière ou d'une autre car des inhibitions plus profondes tombaient sans que j'intervienne. Elle s'est mise à parler plus vite, avec davantage de confiance et l'auditoire réagissait mieux que jamais… sans que je fasse rien. Et à la fin ce fut l'hystérie, une tempête de tonnerre et d'éclairs mentaux si intense que j'ai dû leur fermer mon esprit pour éviter de surcharger mes circuits.

Jamais, au cours de toute mon existence, je n'ai ressenti quelque chose de semblable et cependant cela a commencé sans que j'introduise davantage de modifications dans cette foule que j'ai pu en introduire jadis dans une poignée de personnes. En fait, je crois que l'effet s'en est répandu au delà de l'auditoire à portée de mon esprit… jusqu'à un auditoire plus vaste atteint par hyperonde.

— Je ne vois pas comment cela peut se faire, ami Giskard, dit Daneel.

— Moi non plus, ami Daneel. Je ne suis pas humain. Je n'ai pas l'expérience directe de la possession d'un esprit humain avec ses complexités et ses contradictions, de sorte que je ne puis saisir les mécanismes par lesquels il réagit. Mais, apparemment, on peut plus facilement manipuler les foules que les individus. Cela paraît paradoxal. Il faut davantage d'efforts pour mouvoir de gros poids que de petits. Il faut davantage d'efforts pour contrebalancer une grande énergie qu'une moindre. Il faut davantage de temps pour parcourir une longue distance qu'une distance courte. Pourquoi, dans ces conditions, est-il plus facile de dominer une foule d'individus que quelques-uns ? Tu penses comme un humain, ami Daneel. Peux-tu m'expliquer ?

— Tu as dit toi-même, ami Giskard, répondit Daneel, qu'il s'agissait

d'un effet autocatalytique, d'une sorte de contagion. Une seule étincelle peut finir par mettre le feu à une forêt.

Giskard, muet, semblait plongé dans ses pensées. Puis il dit :

— Ce n'est pas la raison qui est contagieuse, mais l'émotion. Mme Gladïa a choisi des arguments qui pouvaient toucher les sentiments de la foule. Elle n'a pas tenté de la raisonner. Peut-être est-ce donc que plus la foule est importante, plus facilement on peut la dominer par l'émotion que par la raison.

» Du fait que l'on compte peu d'émotions mais de nombreuses raisons, on peut plus aisément prévoir le comportement d'une foule que d'une seule personne. Ce qui signifie, de ce fait, que si l'on doit tirer des lois susceptibles de prévoir le cours de l'histoire, il faut agir sur de vastes populations. Plus elles seront vastes et mieux ce sera. Cela pourrait bien être la Première Loi de la psychohistoire, la clé de l'étude de l'Humanique. Et cependant…

— Cependant ?

— Je suis frappé de voir qu'il m'a fallu si longtemps pour comprendre cela, simplement parce que je ne suis pas humain. Un être humain pourrait donc instinctivement comprendre son propre esprit assez bien pour savoir comment manipuler ses semblables. Mme Gladïa, sans la moindre expérience de la façon dont il faut s'adresser à des foules énormes, a mené l'affaire de façon experte. Ce serait tellement mieux si nous avions avec nous quelqu'un comme Elijah Baley… Ami Daneel, n'es-tu pas en train de penser à lui ?

— Peux-tu voir son image dans mon esprit ? demanda Daneel. C'est surprenant, ami Giskard.

— Je ne le vois pas, ami Daneel. Je ne peux recevoir tes pensées. Mais je peux sentir les émotions, les états d'esprit… et ton esprit reflète une texture que, par mon expérience passée, je sais associée à Elijah Baley.

— Mme Gladïa a mentionné le fait que j'ai été le dernier à voir le camarade Elijah vivant. C'est ainsi que dans ma mémoire j'évoque de nouveau cet instant. Je repense à ce qu'il a dit.

— Pourquoi, ami Daneel ?

— J'en cherche le sens. Je sens que c'est important.

— Comment ce qu'il a dit pourrait-il avoir un sens au delà de celui des mots ? S'il y avait eu un sens caché, Elijah Baley l'aurait dévoilé.

— Peut-être, répondit lentement Daneel, le camarade Elijah ne comprenait-il pas le sens de ce qu'il disait.

CHAPITRE 10

Après le discours

37

Le souvenir !

Il demeurait présent dans l'esprit de Daneel comme un livre fermé aux infinis détails, toujours disponible. Fréquemment, il s'en rappelait certains passages pour leur information, mais très peu étaient rappelés simplement parce que Daneel voulait en sentir la texture. Ces quelques rares passages étaient, pour la plupart, ceux qui contenaient Elijah Baley.

Il y avait bien des décennies de cela, Daneel était arrivé sur Baleyworld alors qu'Elijah Baley vivait encore. Gladïa était venue avec lui, mais une fois en orbite autour de Baleyworld, Bentley Baley avait sauté dans son petit vaisseau pour les accueillir et était monté à bord. A cette époque, c'était un homme plutôt noueux, entre deux âges.

Il avait regardé Mme Gladïa avec des yeux légèrement hostiles et avait dit :

— Vous ne pouvez le voir, madame.

— Pourquoi ? avait demandé Gladïa qui pleurait.

— Il ne le souhaite pas, madame, et je dois respecter sa volonté.

— Je ne peux le croire, monsieur Baley.

— J'ai un mot manuscrit et un enregistrement de ses paroles, madame. Je ne sais si vous pourrez reconnaître son écriture ou sa voix, mais je vous donne ma parole d'honneur que ce sont les siennes et qu'on ne l'a pas le moins du monde influencé.

Elle se rendit dans sa cabine pour lire et écouter seule. Puis elle en sortit, l'air défait, mais réussit à dire d'une voix ferme :

— Daneel, tu dois descendre le voir seul. C'est son désir. Mais tu dois

me rapporter tout ce qu'il aura dit et fait.

— Oui, madame, dit Daneel.

Daneel descendit dans le vaisseau de Bentley et celui-ci lui dit :

— On n'admet pas les robots sur ce monde, Daneel, mais on fait une exception pour toi parce que mon père le souhaite et qu'on le révère grandement ici. Je ne nourris personnellement aucune animosité contre toi, tu comprends, mais ta présence ici doit être strictement limitée. On te mènera directement auprès de mon père. Lorsqu'il en aura terminé, on te ramènera aussitôt en orbite. Comprends-tu ?

— Je comprends, monsieur. Comment va votre père ?

— Il est mourant, répondit Bentley, délibérément brutal peut-être.

— Je comprends cela aussi, dit Daneel avec un tremblement perceptible dans la voix dû non pas à une émotion ordinaire mais au fait que la prise de conscience de la mort d'un humain, même si elle était inévitable, déréglait les circuits positroniques de son cerveau. Je veux dire, sa mort est-elle proche ?

Il devrait déjà être mort. Il s'accroche à la vie parce qu'il refuse de la quitter avant de t'avoir vu.

Ils atterrirent. Le monde était vaste mais la partie habitée – si elle se limitait à cela – était petite et pauvre. Le ciel était nuageux et il venait de pleuvoir. Les rues larges et droites étaient vides, comme si les habitants, s'il en existait, n'avaient nulle envié de venir voir un robot.

Le véhicule traversa la partie déserte et les conduisit à une maison un peu plus grande et de plus d'allure que la plupart. Ils entrèrent ensemble. Bentley s'arrêta devant une porte.

— Mon père est dans cette pièce, dit-il d'une voix triste. Tu dois entrer seul. Il ne veut pas que j'entre avec toi. Vas-y. Peut-être ne le reconnaîtras-tu pas.

Daneel pénétra dans la pénombre de la chambre. Sa vue se régla rapidement et il aperçut un corps couvert d'un drap à l'intérieur d'un cocon transparent, visible seulement parce qu'il brillait faiblement. La lumière à l'intérieur du cocon se fit un peu plus vive et Daneel put alors clairement distinguer le visage.

Bentley avait raison. Daneel ne retrouva rien de son vieux camarade dans ce visage émacié et décharné. Les yeux étaient clos et Daneel eut l'impression de voir un cadavre. Jamais il n'avait vu le cadavre d'un être humain et lorsque cette pensée le frappa il en tituba et il lui parut que ses jambes n'allaient plus le porter.

Mais les yeux du vieil homme s'ouvrirent et Daneel recouvra son

équilibre tout en continuant à ressentir une faiblesse insolite.

Les yeux se fixèrent sur lui et un faible sourire apparut sur les lèvres pâles et crevassées.

— Daneel. Mon vieil ami Daneel.

On pouvait vaguement reconnaître la voix d'Elijah Baley dans ce murmure. Un bras émergea doucement de sous le drap et Daneel eut l'impression de retrouver Elijah, après tout.

— Camarade Elijah, dit-il doucement.

— Merci… merci d'être venu.

— Il était important que je vienne, camarade Elijah.

— Je craignais qu'on ne t'y autorise pas, peut-être. Les… les autres… même mon fils… pensent que tu es un robot.

— Je *suis* un robot.

— Pas pour moi, Daneel. Tu n'as pas changé, n'est-ce pas ? Je ne te vois pas très bien, mais il me semble que tu es exactement comme dans mon souvenir. Quand t'ai-je vu pour la dernière fois ? Il y a vingt-neuf ans ?

— Oui… et pendant tout ce temps, camarade Elijah, je n'ai pas changé. Vous voyez, je suis *donc* un robot.

— J'ai changé, moi, et beaucoup. Je n'aurais pas dû te laisser me voir comme cela, mais j'étais trop faible pour résister au désir de te rencontrer une dernière fois.

La voix de Baley parut devenir plus ferme, comme fortifiée par la vue de Daneel.

— Je suis heureux de vous voir, camarade Elijah, bien que vous ayez changé.

— Et Mme Gladïa ? Comment va-t-elle ?

— Bien. Elle est venue avec moi.

— Elle n'est pas… ? demanda Baley en essayant de regarder autour de lui, inquiet.

— Elle n'est pas descendue sur ce monde. Elle est demeurée en orbite. On lui a expliqué que vous ne souhaitiez pas la voir… et elle a compris.

— C'est faux. Je souhaite la voir, mais j'ai pu résister à cette tentation-là. Elle n'a pas changé, n'est-ce pas ?

— Elle est la même que lorsque vous l'avez vue la dernière fois.

— Parfait… mais je ne pouvais la laisser me voir ainsi. Je ne pouvais admettre que ce soit là le dernier souvenir qu'elle emporte de moi. Avec toi, c'est différent.

— Parce que je suis un robot, camarade Elijah.

— Cesse d'insister sur ce point, demanda le vieil homme avec mauvaise humeur. Tu ne compterais pas davantage pour moi si tu étais un homme, Daneel. (Il demeura silencieux un instant puis ajouta :) Pendant toutes ces années, jamais je ne lui ai hypervisé, jamais je ne lui ai écrit. Je ne pouvais me permettre de me mêler de sa vie… Est-ce que Gladïa est toujours mariée avec Gremionis ?

— Oui, monsieur.

— Et heureuse ?

— Je ne peux le savoir. Elle ne se comporte pas comme si elle était malheureuse.

— Des enfants ?

— Les deux qui sont autorisés.

— Elle n'est pas fâchée que je ne lui aie pas donné de nouvelles ?

— Je crois qu'elle comprend vos raisons.

— Est-ce… est-ce qu'elle parle parfois de moi ?

— Presque jamais, mais selon Giskard elle pense souvent à vous.

— Comment va Giskard ?

— Il fonctionne correctement… comme vous le savez.

— Tu es donc au courant… de ses capacités ?

— Il m'en a parlé, camarade Elijah.

De nouveau, Baley demeura silencieux. Puis il s'agita et dit :

— Daneel, je voulais que tu viennes pour avoir la satisfaction égoïste de te voir, de constater par moi-même que tu n'avais pas changé, que subsiste un souffle de la grande époque de ma vie, que tu te souviens de moi et que tu continueras à t'en souvenir… Mais je voulais également te dire quelque chose.

» Je vais bientôt mourir, Daneel, et je savais que la nouvelle te parviendrait. Même si tu n'étais pas ici, même si tu étais demeuré sur Aurora, tu aurais appris la nouvelle. Ma mort constituera la nouvelle de la Galaxie. (Sa poitrine se souleva sous un petit rire silencieux.) Qui l'aurait cru, jadis ?

» Gladïa l'aurait appris également, bien sûr, mais Gladïa sait que je dois mourir et malgré sa tristesse elle acceptera le fait. Mais je crains les répercussions sur toi car tu es – ainsi que tu insistes pour le dire et que je le nie – un robot. Au nom du bon vieux temps, tu pourrais croire qu'il t'incombe de m'empêcher de mourir et le fait que tu ne puisses y parvenir pourrait avoir sur toi un effet nuisible et permanent. Laisse-moi donc t'en dire quelques mots.

La voix de Baley se faisait plus faible. Bien que Daneel demeurât immobile, son visage paraissait insolitement refléter une émotion, figé dans une expression d'inquiétude et de chagrin. Baley, les yeux fermés, ne pouvait le voir.

— Ma mort est sans importance, Daneel, dit-il. La mort d'aucun individu, parmi les humains, n'est importante. Lorsqu'on meurt et qu'on laisse une œuvre après soi, on ne meurt pas complètement. On ne meurt pas totalement tant que demeure l'humanité... tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, camarade Elijah, dit Daneel.

L'œuvre de chaque individu apporte sa contribution à l'ensemble et devient ainsi une partie immortelle du tout. Cette totalité des vies humaines – passées, présentes et à venir – constitue une tapisserie qui existe maintenant depuis des dizaines de milliers d'années, qui est devenue plus élaborée et, dans l'ensemble, plus belle au cours de tout ce temps. Même les Spatiens constituent une ramification de cette tapisserie, et ils ajoutent eux aussi au détail et à la beauté du dessin. Une vie individuelle est un fil de la tapisserie et qu'est-ce qu'un fil en comparaison de l'ensemble ?

» Daneel, garde l'esprit fermement fixé sur la tapisserie et ne te laisse pas affecter parce qu'un fil s'estompe. Il y en a tant d'autres, tous précieux, chacun jouant son rôle...

Baley s'arrêta de parler mais Daneel attendit patiemment.

Baley ouvrit les yeux, regarda Daneel et fronça légèrement les sourcils.

— Tu es encore là ! Il est temps que tu t'en ailles. Je t'ai dit ce que je voulais te dire.

— Je ne veux pas partir, camarade Elijah.

— Il le faut. Je ne peux empêcher plus longtemps la mort d'arriver. Je suis fatigué... désespérément fatigué. Je veux mourir. Il est l'heure.

— Ne puis-je pas attendre, pendant que vous vivez encore ?

— Je ne le souhaite pas. Si je meurs pendant que tu es là à regarder, cela peut profondément t'affecter, malgré ce que je t'ai dit. Pars, maintenant. C'est... un ordre. Je veux bien que tu sois un robot si tu le souhaites, mais dans ce cas tu dois obéir à mes ordres. Tu ne peux rien faire qui puisse me garder en vie... Pars ! (Baley leva faiblement le doigt et dit :) Adieu, ami Daneel.

Daneel se retourna lentement, obéissant à l'ordre de Baley avec une difficulté qu'il n'avait jamais rencontrée.

— Adieu, camarade… (Il s’arrêta un instant puis reprit, la voix légèrement rauque :) Adieu, ami Elijah.

— Vit-il encore ? demanda Bentley qui attendait Daneel dans la pièce voisine.

— Il vivait lorsque je suis sorti.

Bentley pénétra dans la chambre et en ressortit presque aussitôt.

— C’est fini, dit-il. Il t’a vu et puis… il a abandonné.

Daneel se rendit compte qu’il devait s’appuyer au mur. Il lui fallut un certain temps avant de pouvoir se tenir normalement debout.

Bentley détourna les yeux, attendit puis regagna le petit vaisseau avant de remonter en orbite où attendait Gladïa.

Elle aussi demanda si Elijah Baley vivait toujours et lorsqu’il lui dit doucement qu’il était mort, elle se détourna, les yeux secs, et alla pleurer dans sa cabine.

37a

Daneel suivit sa pensée comme si le souvenir aigu de la mort de Baley, avec tous ses détails, ne l'avait pas momentanément effleuré.

— Et cependant, je peux peut-être mieux comprendre maintenant ce que disait le camarade Elijah, à la lumière du discours de Mme Gladïa.

— Comment cela ?

— Je ne le sais pas encore très bien. Il m'est très difficile de penser comme j'essaie de le faire.

— J'attendrai aussi longtemps que nécessaire, dit Giskard.

38

Genovus Pandaral était grand et ne paraissait pas très vieux car son épaisse tignasse de cheveux blancs et ses favoris touffus lui conféraient un air de dignité et de distinction. Il émanait de lui une certaine aura de leader qui lui avait permis d'avancer rapidement dans la hiérarchie mais, ainsi qu'il le savait parfaitement lui-même, l'apparence ne correspondait pas tout à fait à la réalité profonde.

Une fois élu au Directoire, l'exultation initiale s'était rapidement estompée. Il avait dépassé ses possibilités et il s'en rendait compte chaque année davantage en avançant d'un cran. Il était maintenant Premier Directeur.

Premier Directeur !

Jadis, ça n'était rien de gouverner. A l'époque de Nephi Morler, il y avait de cela huit décennies, ledit Morler, que les écoliers tenaient toujours pour le plus grand de tous les Directeurs, ce n'était rien. Qu'était Baleyworld, alors ? Un petit monde, un tout petit nombre de fermes, une poignée de villes groupées le long de voies de communication naturelles. La population totale ne dépassait pas cinq millions d'âmes ; la laine brute et un peu de titanium constituaient l'essentiel de ses exportations.

Les Spatiens l'avaient totalement ignoré sous l'influence plus ou moins bienveillante de Han Fastolfe, d'Aurora, et la vie était simple. Les habitants pouvaient toujours retourner visiter la Terre – s'ils voulaient aller prendre un bol de culture ou se plonger dans la technologie – et un flux constant de Terriens arrivaient comme immigrants. La puissante population de la Terre était inépuisable.

Dans ces conditions, comment Morler n'aurait-il pas été un grand Directeur ? Il n'avait rien eu à faire.

Et, dans l'avenir, il serait de nouveau assez simple de gouverner. Tandis que les Spatiens continuaient à dégénérer (on apprenait à tous les écoliers que c'était inévitable, qu'ils allaient sombrer dans les contradictions de leur société – encore que Pandaral se demandait parfois si cela était certain) et que les Coloniens continuaient à croître en

nombre et en puissance, le temps allait bientôt venir où l'existence serait de nouveau sûre. Les Coloniens vivraient en paix et développeraient leur technologie au maximum.

Cependant que Baleyworld se peuplerait, il prendrait les proportions et l'allure d'une autre Terre, comme tous les mondes, tandis que çà et là naîtraient d'autres mondes, en nombre sans cesse croissant, pour constituer enfin le grand Empire galactique de l'avenir. Et Baleyworld, sans doute en sa qualité de plus ancien et plus peuplé des mondes coloniens, tiendrait toujours une place primordiale dans cet Empire, sous la bienveillante et perpétuelle direction de la Patrie Terre.

Mais ce n'était pas dans le passé que Pandaral se trouvait être Premier Directeur. Pas plus que dans l'avenir. C'était maintenant.

Han Fastolfe était mort, mais Kelden Amadiro vivait. Amadiro s'était opposé à ce qu'on autorise la Terre à expédier des Coloniens, il y avait de cela vingt décennies, et il vivait encore, toujours là pour créer des ennuis. Les Spatiens étaient encore trop puissants pour qu'on en fasse fi ; les Coloniens pas tout à fait assez solides pour avancer avec confiance. En quelque sorte, les Coloniens devaient contenir les Spatiens jusqu'à ce que la balance penche suffisamment dans l'autre sens.

Et c'était plus à Pandaral qu'à aucun autre que revenait la tâche de maintenir les Spatiens dans le calme et de conserver des Coloniens tout à la fois résolus et raisonnables – et c'était là une tâche qu'il n'aimait guère ni ne souhaitait assumer.

C'était maintenant le matin, un matin froid et gris, avec la promesse de nouvelles chutes de neige – *cela* du moins ne constituait pas une surprise – et, solitaire, il avançait vers l'hôtel. Il ne voulait pas d'escorte.

Les gardes chargés de la sécurité, dehors en grand nombre, se figèrent au garde-à-vous à son passage et il les salua d'un air las. Lorsque le capitaine s'avança vers lui, il lui demanda :

— Des ennuis, capitaine ?

— Aucun, monsieur le Directeur. Tout est calme.

— Dans quelle chambre a-t-on mis Baley ? s'enquit-il après un signe de tête approbateur... Ah... Et la femme spatienne et ses robots sont sous bonne garde ?... Parfait.

Il poursuivit son chemin. Dans l'ensemble, D.G. s'en était bien tiré. Solaria abandonnée pouvait servir aux Commerciens de réservoir presque inépuisable de robots et rapporter de gros bénéfices – encore qu'il ne fallait pas confondre bénéfices et équivalents naturels de la sécurité mondiale, songea sombrement Pandaral. Mais mieux valait ne pas

toucher à une Solaria piégée. Cela ne valait pas une guerre. D.G. avait bien fait de filer sur-le-champ.

Et d'emporter avec lui cet intensificateur nucléaire. Jusqu'alors, ces appareils étaient si énormes qu'on ne pouvait les utiliser que dans d'immenses et coûteuses installations conçues pour détruire des vaisseaux d'invasion – et même ainsi on n'avait jamais dépassé le stade expérimental. Trop cher. Il fallait absolument des versions moins onéreuses et plus petites, de sorte que D.G. avait eu raison de penser qu'il était plus important de ramener un intensificateur solarien que tous les robots de cette planète. Cet intensificateur devrait considérablement aider les scientifiques de Baleyworld.

Mais si un monde spatien disposait d'un intensificateur transportable, pourquoi pas les autres ? Pourquoi pas Aurora ? Si l'on parvenait à faire des armes assez petites pour être embarquées à bord de vaisseaux de guerre, une flotte spatienne pourrait sans mal balayer des vaisseaux coloniens, quel que soit leur nombre. Où en était-on dans ce domaine ? Et combien de temps faudrait-il à Baleyworld pour progresser dans la même voie grâce à l'intensificateur rapporté par D.G. ?

Il signala son arrivée à la porte de la chambre de D.G., entra sans attendre de réponse et s'assit sans attendre d'y être invité. Il y avait *quelques* petits avantages à être Premier Directeur.

D.G. jeta un coup d'œil par la porte de la salle de bains et dit, à travers la serviette avec laquelle il se séchait les cheveux :

— J'aurais aimé accueillir Votre Excellence de façon plus convenable, mais vous me trouvez dans la situation assez peu digne de l'homme qui vient de sortir de sa douche.

— Oh ! La ferme ! dit Pandaral, de mauvaise humeur.

D'ordinaire, il aimait bien l'irrésistible jovialité de D.G., mais pas en ce moment. A certains égards, il n'avait jamais vraiment compris D.G. D.G. était un Baley, un descendant du grand Elijah et de Bentley, le Fondateur. Ce qui ouvrait tout naturellement à D.G. la voie vers un poste de Directeur, d'autant plus qu'il possédait cette sorte de bonhomie qui le rendait cher au public. Mais il avait choisi d'être commercien, une vie difficile… et dangereuse. Cela pouvait faire de vous un homme riche mais plus probablement vous tuer ou – pire encore – vous faire vieillir prématurément.

De plus, sa vie de Commercien tenait D.G. éloigné de Baleyworld pendant des mois à chaque voyage et Pandaral préférait ses conseils à ceux de la plupart de ses chefs de département. On ne pouvait pas

toujours dire quand D.G. était sérieux mais, cela mis à part, on pouvait l'écouter avec confiance.

— Je ne pense pas que le discours de cette femme ait constitué pour nous le meilleur événement possible, dit Pandaral d'une voix accablée.

— Qui aurait pu le prévoir ? répondit D.G., haussant les épaules.

— Vous. Vous auriez pu vous inquiéter de son passé… si vous aviez décidé de l'emmener.

— Je m'en suis inquiété, monsieur le Directeur. Elle a passé plus de trois décennies sur Solaria. C'est Solaria qui l'a formée et elle y a vécu uniquement avec des robots. Elle voyait les humains par images holographiques, sauf en ce qui concerne son mari – et il ne venait pas souvent la voir. Elle a eu du mal à s'habituer lorsqu'elle est arrivée sur Aurora et même là elle a surtout vécu avec des robots. A aucun moment, en vingt-trois décennies, elle ne s'est trouvée devant plus de vingt personnes à la fois, et moins encore devant des milliers. J'ai pensé qu'elle serait incapable de dire plus de quelques mots – si elle y arrivait. Je ne pouvais pas savoir qu'elle possédait des talents de tribun.

— Vous auriez pu l'arrêter, une fois que vous aviez découvert de quoi elle était capable. Vous étiez assis à côté d'elle.

— Vous vouliez une émeute ? La foule avait plaisir à l'entendre. Vous y étiez. Vous le savez bien. Si je l'avais forcée à s'asseoir, ils auraient envahi la tribune. Après tout, monsieur le Directeur, vous n'avez pas tenté de l'arrêter.

Pandaral se racla la gorge avant d'expliquer :

— J'y songeais, en fait, mais chaque fois que je me retournais je tombais sur le regard du robot… de celui qui a l'air d'un robot.

— Giskard. Oui, et après ? Il ne vous aurait pas fait de mal.

— Je sais. Tout de même, il me rendait nerveux et m'en a en quelque sorte empêché.

Peu importe, monsieur le Directeur. (Il avait fini de s'habiller et apporta le plateau du petit déjeuner à côté du Directeur.) Le café est encore chaud. Prenez des petits pains et de la confiture si cela vous dit… Cela passera. Je ne pense pas que le public va déborder d'affection pour les Spatiens et ruiner notre politique. Cela pourrait même se révéler utile. Si les Spatiens en entendent parler, cela pourrait bien renforcer le parti Fastolfe. Peut-être Fastolfe est-il mort, mais son parti ne l'est pas, pas tout à fait, et il nous faut encourager sa politique de modération.

— Vous savez, dit Pandaral, je suis en train de penser que le Congrès pancolonien doit se réunir dans cinq mois. Et il va me falloir entendre

toutes sortes de réflexions ironiques sur la politique d'apaisement de Baleyworld et sur les Baleyworldiens qui se sont entichés des Spatiens… Je vous le dis, ajouta-t-il lugubrement, plus le monde est petit, plus l'esprit faucon de guerre est grand.

— Eh bien, dites-leur ceci, conseilla D.G. En public, parlez en homme d'Etat, mais en privé regardez-les dans les yeux – à titre non officiel – et dites-leur que la liberté d'expression existe sur Baleyworld et que nous avons l'intention que cela continue ainsi. Dites-leur que les intérêts de la Terre sont chers au cœur de Baleyworld, mais que si l'un quelconque des mondes veut témoigner d'une dévotion plus grande pour la Terre en déclarant la guerre aux Spatiens, Baleyworld suivra les événements avec intérêt, mais sans plus. Cela devrait les calmer.

— Non, dit Pandaral, inquiet. Une telle déclaration filtrerait. Cela provoquerait un esclandre terrible.

— Vous avez raison, et c'est dommage. Mais pensez-y quand même et ne vous laissez pas faire par ces grandes gueules au cerveau étriqué.

— Je suppose que nous nous débrouillerons, soupira Pandaral, mais l'histoire d'hier menace de voir nos plans se terminer sur une fausse note. C'est cela que je regrette.

— Quelle fausse note ?

— Lorsque vous avez quitté Solaria pour Aurora, deux vaisseaux de guerre aurorains se sont également rendus sur Solaria. Vous le saviez ?

— Non, mais je m'y attendais, répondit D.G., indifférent. C'est pour cette raison que j'ai pris le chemin des écoliers pour aller sur Solaria.

— L'un des vaisseaux aurorains s'est posé sur Solaria, à des milliers de kilomètres de vous – pour ne pas paraître vous avoir à l'œil – et le second est demeuré en orbite.

— Raisonnable. C'est ce que j'aurais fait si j'avais disposé d'un second vaisseau.

— Le vaisseau aurorain s'est posé et a été détruit en quelques heures. Le vaisseau demeuré en orbite a annoncé la nouvelle et on lui a ordonné de rentrer… Une station d'écoute de Commerciens a entendu le rapport et nous l'a fait parvenir.

— Le rapport n'était pas codé ?

— Si, bien sûr, mais dans un de ces codes que nous avons déchiffrés.

D.G. hocha pensivement la tête et dit :

— Très intéressant. Je parie qu'ils n'avaient personne qui parlait solarien.

— Manifestement, dit Pandaral d'un ton las. A moins que quelqu'un

découvre où sont passés les Solariens, cette femme, que vous avez amenée, reste la seule Solarienne de la Galaxie.

— Et ils m'ont permis de l'emmener, hein ? C'est dur pour les Aurorains.

— De toute façon, j'allais annoncer la destruction du vaisseau aurorain hier soir. Comme ça, simplement, sans m'en réjouir. Mais même ainsi, cela aurait excité tout les Coloniens de la Galaxie. Je veux dire que nous nous en sommes tirés et pas eux.

— Nous avions une Solarienne avec nous, dit D.G. sèchement. Pas eux.

Parfait. Cela aurait fait de vous et de la femme des héros, également… Mais tout cela n'a servi à rien. Avec ce qu'a fait la femme, toute autre nouvelle aurait paru bien moins importante. Même l'annonce de la destruction d'un vaisseau de guerre aurorain.

— Sans compter qu'après que tout le monde aurait eu fini d'applaudir à la fraternité et à l'amitié, cela aurait détonné – au moins pendant la demi-heure suivante – d'applaudir la mort d'environ deux cents frères aurorains.

— Je le pense, en effet. Et c'est donc un énorme coup psychologique que nous avons raté.

— N'y pensez plus, monsieur le Directeur, dit D.G., les sourcils froncés. Vous pourrez toujours donner dans la propagande une autre fois, à un moment plus opportun. L'important, c'est la signification de l'événement : un vaisseau aurorain a été détruit. Cela signifie qu'ils ne s'attendaient pas à ce qu'on utilise contre eux un intensificateur nucléaire. On a ordonné à l'autre vaisseau de se retirer, ce qui veut dire qu'il n'était pas équipé pour se défendre contre cela – et peut-être ne possèdent-ils pas de quoi s'en défendre. J'en déduis que l'intensificateur portatif – ou semi-portatif, en tout cas – est une arme spécifiquement solarienne et non commune à tous les Spatiens. Voilà une bonne nouvelle pour nous… si elle est exacte. Pour l'instant, ne nous soucions pas de broutilles de propagande. Essayons plutôt de tirer tous les renseignements possibles de cet intensificateur. Il nous faut dépasser les Spatiens dans ce domaine, si c'est possible.

— Vous avez peut-être raison, dit Pandaral après avoir dévoré un petit pain. Mais dans ce cas, qu'allons-nous faire en ce qui concerne l'autre nouvelle ?

Quelle autre nouvelle ? Monsieur le Directeur, allez-vous me fournir les renseignements dont j'ai besoin pour discuter sans paraître idiot ou

préférez-vous les lancer en l'air l'un après l'autre pour me voir sauter afin de les attraper ?

— Ne vous fâchez pas, D.G. A quoi servirait de discuter avec vous si on ne pouvait le faire à la bonne franquette ? Vous savez comment cela se passe à une réunion du Directoire ? Vous voulez ma place ? Vous pouvez la prendre, vous savez.

— Non, merci. Je n'en veux pas. C'est votre nouvelle que je veux.

— Nous avons reçu un message d'Aurora. Un vrai. Ils ont effectivement daigné communiquer avec nous au lieu de faire passer le message par la Terre.

— Nous pouvons donc considérer qu'il s'agit d'un message important – au moins pour eux. Que veulent-ils ?

— Ils veulent le retour de la femme solarienne.

— Donc ils savent manifestement que notre vaisseau s'est échappé de Solaria et qu'il est rentré à Baleyworld. Eux aussi ont leurs stations d'écoute et ils piquent nos communications comme nous piquons les leurs.

— Effectivement, admit Pandaral, irrité. Ils déchiffrent nos codes et nous déchiffrons les leurs. J'ai le sentiment que nous devrions tomber d'accord pour envoyer nos messages en clair. On ne s'en trouverait pas plus mal, ni les uns ni les autres.

— Est-ce qu'ils ont dit pourquoi ils veulent la femme ?

— Evidemment non. Les Spatiens ne donnent pas leurs raisons ; ils donnent des ordres.

— Ont-ils découvert le rôle exact de cette femme sur Solaria ? Etant donné qu'elle est la seule à parler le solarien, est-ce qu'ils veulent qu'elle débarrasse la planète de ses régisseurs ?

— Je ne vois pas comment ils auraient pu le savoir, D.G. Nous n'avons révélé son rôle qu'hier soir. Le message d'Aurora a été reçu bien avant.

Mais peu importe la raison pour laquelle ils la veulent. La question est : Que faisons-nous ? Si nous ne la rendons pas, cela peut provoquer entre nous et Aurora une crise dont nous ne voulons pas. Si nous la rendons, cela fera mauvais effet auprès des Baleyworldiens et le Vieux Bonhomme Bistervan va connaître une heureuse journée à faire observer que nous rampons devant les Spatiens.

Les deux hommes se regardèrent et D.G. dit lentement :

— Il va nous falloir la rendre. Après tout, elle est spatienne et citoyenne auroraine. Nous ne pouvons la garder contre la volonté

d'Aurora. Ce serait faire courir un risque à tout Commercien s'aventurant en territoire spatien pour raisons professionnelles. C'est *moi* qui vais la ramener, monsieur le Directeur, et vous pourrez rejeter la faute sur moi. Dites que les conditions mises à son voyage avec moi sur Solaria étaient que je la ramène sur Aurora, ce qui est exact en fait, même si cela n'a pas été officiellement écrit. Dites aussi que je suis un homme de parole et que j'ai pensé que je devais tenir mes engagements… Et cela pourrait nous être profitable.

— Comment cela ?

— Je vais y réfléchir. Mais s'il faut en passer par là, monsieur le Directeur, il me faudra une remise à neuf de mon vaisseau sur le budget de la planète. Et il faudra accorder à mes hommes une prime substantielle… Allons, monsieur le Directeur, ils vont devoir renoncer à leur permission.

39

Si l'on considère qu'il n'avait pas eu l'intention de remonter à bord de son vaisseau avant trois mois, D.G. paraissait de bonne humeur.

Et si l'on considère qu'on lui avait attribué des quartiers plus vastes et plus luxueux qu'à son précédent voyage, Gladïa paraissait plutôt abattue.

— Pourquoi tout cela ? demanda-t-elle.

— A cheval donné, on ne regarde pas les dents, répondit D.G.

— Simple question. Pourquoi ?

— Tout d'abord, madame, vous êtes une héroïne de tout premier plan et lorsqu'on a remis le vaisseau à neuf on a retapé ce coin à votre intention.

— Retapé ?

— Simple expression. On l'a refait plus luxueusement, si vous préférez.

— On n'a pu tout simplement fabriquer de l'espace. Qui a été lésé ?

— En fait, c'était la salle de repos de l'équipage, mais ils ont insisté, voyez-vous. Vous êtes leur chérie, aussi. En fait, Niss... vous vous souvenez de Niss ?

— Certainement.

— Il voudrait remplacer Daneel auprès de vous. Il dit que Daneel ne prend aucun plaisir à son boulot et qu'il s'excuse sans cesse auprès de ses victimes. Niss dit qu'il détruira le premier qui vous fera le moindre ennui. Avec grand plaisir, et sans s'excuser.

— Dites-lui, répondit Gladïa en souriant, que je ne perds pas de vue sa proposition et que je serais heureuse de lui serrer la main, si l'on peut arranger cela. Je n'ai pas eu l'occasion de le faire avant qu'on se pose sur Baleyworld.

— Vous portez vos gants, j'espère, quand vous serrez des mains.

— Bien sûr, mais je me demande si c'est vraiment nécessaire. Je n'ai même pas eu le moindre petit rhume depuis que j'ai quitté Aurora. Les piqûres que l'on m'a faites ont probablement renforcé merveilleusement

mon système immunitaire. (De nouveau elle regarda autour d'elle.) Vous avez même pensé à des niches murales pour Daneel et Giskard. C'est très délicat de votre part, D.G.

— Madame, nous faisons tout notre possible pour vous être agréables et nous sommes ravis que vous soyez heureuse.

— C'est curieux, dit Gladïa, comme perplexe devant ce qu'elle allait annoncer, mais je ne suis pas vraiment heureuse. Je ne suis pas certaine de vouloir quitter votre planète.

— Non ? Le froid… la neige… une planète lugubre… primitive… des foules qui braillent interminablement partout. Qu'est-ce qui peut bien vous attirer ici ?

— Pas les foules qui braillent, dit Gladïa, rougissante.

— Je veux bien vous croire, madame.

— Non, ce n'est pas cela. C'est bien autre chose. Je… je n'ai jamais rien fait. Je me suis divertie de diverses manières dépourvues d'intérêt, j'ai fait du coloriage de champs de forces, de l'exodesign pour robots. J'ai fait l'amour, j'ai été épouse, mère et… et… jamais dans aucun de ces domaines je n'ai été un individu de quelque importance. Si j'avais soudain disparu ou si je n'étais jamais venue au monde, cela n'aurait rien changé pour personne sauf peut-être un ou deux très bons amis personnels. Maintenant, c'est différent.

— Ah oui ? dit D.G. d'un ton légèrement moqueur.

— Oui ! Je peux avoir une influence sur les gens. Je peux adhérer à une cause et la faire mienne. J'ai choisi une cause. Je veux empêcher la guerre. Je veux voir l'Univers peuplé tout aussi bien de Spatiens que de Coloniens. Je veux que chacun conserve ses caractéristiques propres tout en acceptant librement celles des autres. Je veux m'y consacrer à un point tel qu'après ma disparition l'histoire aura changé grâce à moi et que les gens diront : « Rien ne serait aussi satisfaisant si elle n'avait pas été là. » (Elle tourna vers D.G. un visage radieux.) Savez-vous combien cela peut changer la vie, après deux siècles un tiers pendant lesquels on n'a été personne, de découvrir qu'une existence que l'on croyait vide contient quelque chose, après tout, quelque chose de merveilleux ; découvrir que l'on est heureuse longtemps, bien longtemps après avoir abandonné tout espoir de l'être ?

— Il n'est pas indispensable de rester sur Baleyworld pour avoir tout cela, madame, observa D.G., quelque peu décontenancé.

— Je ne l'aurai pas sur Aurora. Je ne suis qu'une immigrée solarienne sur Aurora. Sur un monde colonien, je suis une Spatienne… quelque

chose d'insolite.

— Cependant, à diverses occasions et avec force vous avez déclaré que vous vouliez retourner à Aurora.

— Il y a quelque temps, oui… mais je ne le dis plus, D.G. Maintenant je ne le souhaite plus vraiment.

— Ce que nous apprécierions énormément, si ce n'était qu'Aurora vous réclame. Ils nous l'ont dit.

— Ils me réclament, moi ? dit Gladïa, manifestement surprise.

— C'est ce que nous annonce un message officiel du Président du Conseil d'Aurora. Nous serions heureux de vous garder, mais les Directeurs ont décidé que cela ne valait pas le risque de déclencher une crise interstellaire. Je ne suis pas certain d'être d'accord, mais ils ont plus de pouvoir que moi.

— Pourquoi me réclameraient-ils ? demanda Gladïa en fronçant les sourcils. Voilà plus de vingt décennies que je suis sur Aurora et à aucun moment ils n'ont paru vouloir de moi… Attendez ! Pensez-vous qu'ils me considèrent maintenant comme la seule personne susceptible d'arrêter les régisseurs sur Solaria ?

— J'y avais pensé, madame.

— Je ne le ferai pas. Ça n'a tenu qu'à un fil quand j'ai empêché l'action de ce régisseur et je ne pourrais peut-être pas le refaire. Je sais que je ne le pourrais pas… En outre, quel besoin auraient-ils d'aller se poser sur la planète ? Ils peuvent détruire les régisseurs à distance, maintenant qu'ils savent de quoi il s'agit.

— En fait, dit D.G., le message demandant votre retour a été envoyé bien avant qu'ils aient pu être au courant de votre conflit avec le régisseur. Ils vous veulent sans doute pour une autre raison.

— Oh ! (Elle demeura un instant interloquée puis reprit feu et flammes :) Je me fiche de leur raison.

Je ne veux pas rentrer. J'ai mon œuvre à accomplir ici et j'entends la poursuivre.

— Je suis heureux de vous entendre dire cela, madame. J'espérais que tel serait votre sentiment. Je vous promets de faire tout mon possible pour vous ramener avec nous lorsque nous quitterons Aurora. Mais, pour l'instant, je dois aller sur Aurora et vous devez venir avec moi.

40

Gladïa regardait s'éloigner Baleyworld avec des sentiments tout différents de ceux qui avaient été les siens lorsqu'elle l'avait vu apparaître. C'était bien le monde froid, gris et triste qu'il lui avait semblé être au début, mais il émanait de ses habitants chaleur et vie. Ils étaient réels, solides.

Solaria, Aurora et les autres mondes spatiens qu'elle avait visités ou vus en hypervision paraissaient tous peuplés d'individus sans substance… gazeux.

C'était bien le mot. Gazeux.

Peu importait que les humains vivant sur un monde spatien ne fussent pas nombreux, ils s'étendaient pour emplir la planète tout comme les molécules de gaz s'étendent pour emplir un flacon. Comme si les Spatiens se repoussaient entre eux.

Et c'est bien ce qu'ils faisaient, songea-t-elle tristement. Les Spatiens l'avaient toujours repoussée. Elle avait ressenti une telle répulsion sur Solaria, et même sur Aurora, lors de ses premières et folles expériences sexuelles dont l'aspect le moins agréable était cette intimité indispensable.

Sauf… sauf avec Elijah… Mais ce n'était pas un Spatien.

Baleyworld n'était pas comme cela. Tous les mondes coloniens non plus, probablement. Les Coloniens se serraient les coudes, laissant autour d'eux, pour prix de ce regroupement, de vastes espaces désolés… des espaces vides, jusqu'à ce qu'ils soient comblés par la population qui se multipliait. Un monde colonien était un monde de bouquets de gens, de rocs, de blocs, pas de gaz.

Pourquoi cela ? A cause des robots, peut-être ! Ils réduisaient la dépendance des individus à l'égard d'autres individus. Ils comblaient les interstices. Ils constituaient l'isolant qui diminuait l'attraction naturelle d'un individu pour un autre, de sorte que le système tout entier ne se composait que d'individus isolés.

Ce devait être cela. Sur Solaria, les robots étaient plus nombreux que

partout ailleurs et l'effet isolant s'était révélé si fort que ces molécules de gaz qui étaient des êtres humains en étaient devenues si totalement inertes qu'elles n'étaient presque jamais liées. (Où étaient partis les Solariens, se demanda-t-elle de nouveau, et où vivaient-ils ?)

Le fait qu'on vivait longtemps devait également avoir son importance. Comment un lien sentimental pouvait-il résister et non se défaire lentement tandis que s'écoulaient les décennies – ou, si l'un mourait, comment l'autre pouvait-il supporter cette perte pendant des décennies ? On apprenait donc à ne pas nouer de liens sentimentaux mais à se tenir à l'écart, à s'isoler.

En sens inverse, les humains, si leur vie était brève, ne pouvaient facilement survivre à la fascination de la vie. Les générations se succédant rapidement, la balle de la fascination passait de main en main sans jamais toucher terre.

Tout récemment encore, n'avait-elle pas dit à D.G. qu'il n'y avait plus rien à faire, plus rien à découvrir ; qu'elle avait connu toutes les expériences, toutes les pensées, que sa vie devait se poursuivre dans un ennui total ?... Et en disant cela, elle n'avait pu imaginer – ni même rêver – que puissent exister des foules d'individus ; qu'elle puisse s'adresser à de telles foules qui se fondaient en un océan de têtes ; qu'elle puisse entendre leur réponse, non pas par des mots mais par des bruits ; qu'elle puisse se fondre avec eux, ressentant ce qu'ils ressentaient, devenant un seul immense organisme.

Ce n'était pas uniquement le fait qu'elle n'eût jamais encore connu une telle chose, c'était aussi que jamais elle n'avait rêvé connaître une telle chose. Combien existait-il encore de choses dont elle ignorait tout malgré sa longue vie ? Que demeurait-il encore à connaître qu'elle ne pouvait même pas imaginer ?

— Madame Gladïa, lui dit doucement Daneel, je crois que le commandant demande à entrer.

— Ouvre-lui donc, répondit Gladïa en sursautant.

D.G. entra, les sourcils levés.

— Voilà qui me rassure, dit-il. Je pensais que vous n'étiez peut-être pas chez vous.

— C'était bien le cas, en un sens. J'étais perdue dans mes pensées. Cela m'arrive parfois.

— Vous avez de la chance, dit D.G. Mes pensées ne sont jamais assez profondes pour que je m'y perde. Etes-vous réconciliée avec l'idée de retourner sur Aurora, madame ?

— Non, pas du tout. Et, entre autres pensées, je songeais que je ne vois toujours pas la moindre raison pour laquelle vous devriez aller sur Aurora. Ce ne peut être uniquement pour me ramener. Le premier cargo spatial aurait fait l'affaire.

— Puis-je m'asseoir, madame ?

— Oui, bien sûr. Cela va sans dire, commandant. J'aimerais que vous cessiez de me traiter en personnage important. Cela devient lassant. Et si c'est là une manière ironique de souligner que je suis une Spatienne, c'est plus que lassant. En fait, je préférerais presque que vous m'appeliez Gladïa.

— Vous me paraissez bien désireuse de renier votre qualité de Spatienne, Gladïa, dit D.G. en s'asseyant et en croisant les jambes.

— J'aimerais autant oublier les différences futiles.

— Futiles ? Pas lorsque vous vivez cinq fois plus longtemps que moi.

— Curieusement, j'ai pensé qu'il s'agissait là d'un avantage plutôt ennuyeux pour les Spatiens… Dans combien de temps atteindrons-nous Aurora ?

— On n'essaie de semer personne, cette fois. Quelques jours pour qu'on s'éloigne suffisamment de notre soleil afin de pouvoir faire un bond à travers l'hyperespace qui nous amènera à quelques jours d'Aurora… et nous y serons.

— Et pourquoi devez-vous aller à Aurora, D.G. ?

— Je pourrais vous répondre qu'il s'agit d'une simple question de politesse, mais en vérité j'aimerais avoir l'occasion d'expliquer à votre Président – ou même à l'un de ses collaborateurs – ce qui s'est passé exactement sur Solaria.

— Ne le savent-ils pas ?

— En gros, si. Ils ont été assez aimables pour pirater nos communications, comme nous l'aurions fait pour les leurs si la situation avait été inversée. Mais malgré cela ils n'en ont peut-être pas tiré les conclusions exactes. J'aimerais rectifier le tir… si c'est bien le cas.

— Et quelles sont les conclusions exactes, D.G. ?

— Ainsi que vous le savez, les régisseurs, sur Solaria, ont été réglés pour ne considérer un individu comme humain que s'il ou si elle parle avec l'accent solarien, comme vous l'avez fait. Cela signifie que les Coloniens ne sont pas les seuls à être considérés comme non humains. C'est également le cas de tout Spatien non solarien. Pour être précis, les Aurorains ne seraient pas considérés comme des êtres humains s'ils se posaient sur Solaria.

— C’est incroyable. Les Solariens n’ont pu souhaiter que les régisseurs traitent les Aurorains comme ils vous ont traités.

— Vraiment ? Ils ont déjà détruit un vaisseau aurorain. Le saviez-vous ?

— Un vaisseau aurorain ! Non, je ne le savais pas.

— Je vous assure que c’est bien ce qu’ils ont fait. Il s’est posé à peu près à la même heure que nous. Nous nous en sommes sortis, mais pas eux. Nous vous avions, voyez-vous, et eux pas. On peut donc – on doit donc – en conclure qu’Aurora ne peut automatiquement traiter les autres mondes spatiens comme des alliés. En cas d’urgence, ce serait chaque monde spatien pour soi.

— Il serait dangereux de généraliser à partir d’un seul fait, dit Gladïa en secouant énergiquement la tête. Les Solariens auront jugé trop difficile de faire réagir les régisseurs favorablement à cinquante accents et défavorablement à des dizaines d’autres. Il était plus facile de les régler sur un seul accent. C’est tout. Ils ont parié qu’aucun autre Spatien ne se poserait sur leur monde et ils ont perdu.

— Oui, je suis persuadé que c’est là ce que diront les gouvernants d’Aurora car il est généralement plus facile de tirer une déduction favorable qu’une conclusion désagréable. Je veux donc m’assurer que l’aspect désagréable ne leur aura pas échappé et que cela les gêne vraiment. Excusez-moi de me montrer présomptueux, mais je ne pense pas que quelqu’un d’autre puisse faire cela aussi bien que moi et je crois donc que c’est moi qui dois aller sur Aurora plutôt qu’un autre.

Gladïa se sentait péniblement déchirée. Elle ne voulait pas être une Spatienne mais simplement un être humain et oublier ce qu’elle venait de qualifier de « différences futiles ». Mais lorsque D.G. parlait avec une évidente satisfaction de contraindre Aurora à une position humiliante, elle se sentait en quelque sorte spatienne. Contrariée, elle répliqua :

— Je présume que les mondes coloniens sont également à couteaux tirés, eux aussi. N’est-ce pas chacun pour soi ?

— Il vous semble peut-être qu’il doive en être ainsi, dit D.G. avec un signe de dénégation de la tête, et je ne serais pas surpris que chaque monde colonien pris séparément ait eu à un moment tendance à faire passer son intérêt avant le bien de tous, mais nous avons quelque chose qui manque aux Spatiens,

— Et quoi donc ? Une plus grande noblesse ?

— Certes non. Nous ne sommes pas plus nobles que les Spatiens. Mais nous avons la Terre. C’est notre monde. Tout Colonien se rend sur la

Terre aussi souvent qu'il le peut. Tous les Coloniens savent qu'existe un monde, vaste, moderne, possédant une histoire incroyablement riche, une diversité de cultures, une complexité écologique extraordinaire et que ce monde lui appartient, qu'il est là chez lui. Il se peut que les mondes coloniens se querellent, certes, mais jamais la querelle ne peut dégénérer en violence ou en rupture permanente des relations car on fait aussitôt appel au gouvernement de la Terre comme médiateur dans toutes les querelles et sa décision suffit, on ne la discute pas.

» Voici les trois avantages que nous possédons, Gladïa : pas de robots, quelque chose qui nous permet de bâtir d'autres mondes de nos propres mains ; des générations qui se succèdent rapidement ; et surtout, la Terre, qui constitue notre noyau central.

— Mais les Spatiens… commença vivement Gladïa qui ne poursuivit pas.

D.G. sourit et reprit avec une pointe d'amertume :

— Alliez-vous dire que les Spatiens descendent aussi des Terriens et que la Terre est également leur planète ? C'est exact dans les faits mais psychologiquement faux. Les Spatiens ont tout fait pour rejeter leur héritage. Ils ne se considèrent pas comme de proches parents – ou même de lointains parents – des Terriens. Si j'étais un mystique, je dirais qu'en se coupant de leurs racines les Spatiens ne peuvent survivre bien longtemps. Mais bien entendu je ne suis pas un mystique et ce n'est pas ainsi que j'exprimerai ma pensée – mais de toute façon ils ne peuvent survivre encore longtemps. J'en suis persuadé.

Et puis, après un bref silence, il ajouta, avec une sorte de gentillesse gênée, comme s'il se rendait compte que dans son exaltation il venait de toucher un point sensible :

— Mais je vous en prie, Gladïa, considérez-vous comme un être humain plutôt que comme une Spatienne et je me considérerai moi-même comme un être humain et non comme un Colonien. L'humanité survivra, que ce soit avec les Coloniens ou les Spatiens ou les deux. Je crois que ce ne sera qu'avec les Coloniens, mais je peux me tromper.

— Non, dit Gladïa, tentant d'étouffer sa passion, je crois que vous avez raison, à moins qu'on ne cesse en quelque sorte de faire la différence entre Spatiens et Coloniens. C'est là mon but… contribuer à ce qu'on cesse.

— Quoi qu'il en soit, dit D.G. en jetant un regard sur la bande faiblement lumineuse qui, tout autour de la paroi, indiquait l'heure, puis-je déjeuner avec vous ?

— Certainement.
— Eh bien, je vais chercher le repas. J'enverrais bien Daneel ou Giskard, mais je ne veux pas prendre l'habitude de me servir de robots. En outre et quelle que soit l'affection que vous porte l'équipage, je ne pense pas qu'elle s'étende à vos robots.
Gladïa n'apprécia guère le repas quand D.G. l'eut apporté. Elle paraissait ne pouvoir s'accoutumer au manque de subtilité dans ces saveurs qui devaient être l'héritage de la cuisine terrienne déshydratée pour une consommation de masse. Aucun des mets n'était cependant particulièrement désagréable. Elle mangea, impassible.
D.G., qui remarqua son manque d'enthousiasme, demanda :
— La cuisine ne vous déplaît pas, j'espère ?
— Non. Je m'y suis habituée, apparemment. J'ai connu quelques expériences assez désagréables la première fois que j'étais à bord, mais rien de grave.
— J'en suis heureux, Gladïa, mais…
— Quoi ?
— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle le gouvernement aurorain souhaite votre retour avec une telle urgence ? Ce ne peut être parce que vous avez maîtrisé le régisseur et ce ne peut être à cause de votre discours. La demande a été expédiée bien avant qu'ils aient eu connaissance de l'un ou de l'autre.
— Dans ce cas, D.G., dit tristement Gladïa, ils n'ont aucune raison de souhaiter ma présence. Ils n'en ont jamais eu.
— Mais il doit y avoir quelque chose. Le message a été adressé au nom du Président du Conseil d'Aurora.
— On a tendance à considérer l'actuel Président comme une potiche.
— Oh ? Qui se trouve derrière lui ? Kelden Amadiro ?
— Exactement. Vous avez donc entendu parler de lui ?
— Oh, oui ! L'homme qui est l'âme du fanatisme antiterrien. L'homme qui a été politiquement écrasé par le Dr Fastolfe il y a vingt décennies survit pour nous menacer de nouveau. Voilà un excellent exemple de nocivité de la longévité.
— Mais le mystère demeure. Amadiro est un homme vindicatif. Il sait que c'est Elijah Baley qui fut cause de la défaite dont vous parlez et Amadiro croit que j'en ai été responsable aussi. Sa haine – sa haine farouche – s'étend à moi. Si le Président me réclame, ce ne peut être que parce que Amadiro me réclame… et pourquoi Amadiro me réclamerait-il ? Il préférerait se débarrasser de moi. C'est probablement pourquoi il

m'a envoyée avec vous sur Solaria. Il espérait certainement que votre vaisseau serait détruit… et moi avec. Et cela ne lui aurait pas causé la moindre peine.

— Pas de larmes irrépressibles, hein ? dit D.G., songeur. Mais ce n'est certainement pas ce qu'on vous a dit. Nul ne vous a dit : « Partez donc avec ce fou de Commercien, cela nous donnera le plaisir de vous savoir morte. »

— Non. Ils ont prétendu que vous aviez terriblement besoin de moi et qu'il était de bonne politique de collaborer en ce moment avec les mondes spatiens. Et que ce serait excellent pour Aurora que je leur rapporte tout ce qui s'était passé sur Solaria, à mon retour.

— Oui, c'est bien ce qu'il fallait dire. Peut-être même le pensaient-ils, dans une certaine mesure. Ensuite, lorsque contre toute attente notre vaisseau s'en est tiré alors qu'un vaisseau aurorain a été détruit, ils auront probablement souhaité obtenir un récit de première main de ce qui s'est passé. C'est ainsi que lorsque je vous ai emmenée sur Baleyworld au lieu de vous ramener sur Aurora, ils ont réclamé votre retour. C'est peut-être bien cela. Maintenant, bien sûr, ils connaissent l'histoire et peut-être ne souhaitent-ils plus votre retour. Encore qu'ils ne sachent que ce qu'ils ont pu voir à l'hypervision baleyworldienne et peut-être ne veulent-ils pas prendre cela pour argent comptant. Cependant…

— Cependant quoi, D.G. ?

— Quelque chose me dit que le désir d'entendre votre rapport ne constitue pas l'unique raison de leur message. Il me semble que l'insistance de la demande allait bien au delà.

— Ils ne peuvent rien souhaiter d'autre, dit Gladïa. Rien.

— Je me le demande.

41

— Je me le demande aussi, dit Daneel depuis sa niche murale.

— Quoi donc, ami Daneel ?

— Je me demande quelle est la véritable signification du message d'Aurora réclamant le retour de Mme Gladïa. Pour moi, comme pour le commandant, le désir d'entendre un rapport ne me semble pas un motif suffisant.

— As-tu autre chose à proposer ?

— J'ai une idée, ami Giskard.

— Puis-je la connaître, ami Daneel ?

— Il m'a semblé qu'en demandant le retour de Mme Gladïa le Conseil aurorain pouvait bien espérer obtenir davantage… et ce n'est peut-être pas Mme Gladïa qu'ils veulent.

— Que peuvent-ils souhaiter de plus que Mme Gladïa ?

— Ami Giskard, est-il concevable que Mme Gladïa rentre sans toi ni moi ?

— Non, mais de quelle utilité serions-nous, toi et moi, pour le Conseil aurorain ?

— Moi, ami Giskard, je ne leur serais d'aucune utilité. Toi, en revanche, tu es unique car tu peux percevoir ce qui se passe dans les esprits.

— C'est exact, ami Daneel, mais ils l'ignorent.

— Depuis notre départ, n'est-il pas possible qu'ils l'aient découvert et se soient mis à regretter amèrement de nous avoir permis de quitter Aurora ?

— Non, ce n'est pas possible, ami Daneel, répondit Giskard sans hésitation perceptible. Comment l'auraient-ils découvert ?

— Voici comment j'ai raisonné, dit prudemment Daneel. Tu as, lors de ta visite sur la Terre avec le Dr Fastolfe il y a bien longtemps, réussi à régler quelques robots pour leur donner une capacité mentale très réduite, tout juste assez pour leur permettre de continuer ton œuvre consistant à influencer les dirigeants de la Terre et leur faire voir d'un œil favorable le processus de Colonisation. C'est du moins ce que tu m'as dit un jour. Il y a donc, sur la Terre, des robots capables d'influencer les esprits.

— De même, et comme nous le pensons depuis un certain temps, l'Institut de Robotique d'Aurora a envoyé sur la Terre des robots humaniformes. Nous ignorons dans quel but précis, mais le moins qu'on puisse en attendre est qu'ils y observent ce qui s'y passe et qu'ils en rendent compte.

» Même si les robots aurorains ne peuvent lire dans les esprits, ils peuvent rapporter que tel ou tel gouvernant a soudain changé d'attitude en ce qui concerne la Colonisation, et peut-être depuis que nous avons quitté Aurora, quelqu'un d'important, sur cette planète, a-t-il commencé à entrevoir la vérité – c'est-à-dire que ce changement d'attitude ne peut s'expliquer que par la présence sur la Terre de robots qui influencent les esprits. Et peut-être a-t-on pu remonter, pour l'expliquer, au Dr Fastolfe

ou à toi.

» Cela aurait pu, également, éclairer certains officiels d'Aurora sur la signification de tel ou tel événement qu'on aurait pu t'imputer plutôt qu'au Dr Fastolfe. En conséquence, ils étaient fort désireux de te voir rentrer, mais ne pouvaient te réclamer personnellement car cela aurait laissé deviner qu'ils étaient au courant. Ils ont donc réclamé Mme Gladïa – demande toute naturelle –, sachant que si elle rentrait, tu rentrerais aussi.

Giskard demeura un instant silencieux puis répondit :

— Voilà un raisonnement intéressant, ami Daneel, mais il ne tient guère. Ces robots que j'ai conçus afin d'encourager la Colonisation ont accompli leur tâche voilà plus de dix-huit décennies et sont demeurés inactifs depuis lors, du moins en ce qui concerne leur influence sur les esprits. En outre, la Terre a banni il y a bien longtemps tous les robots de ses Villes et les a confinés dans des zones non peuplées et non urbanisées.

» Ce qui signifie que les robots humaniformes qui auraient été expédiés sur Terre, ainsi que nous le pensons, n'auraient pu avoir l'occasion de rencontrer mes robots capables d'influencer les esprits ni de se rendre compte de leurs capacités puisqu'ils ne les utilisent plus. Il est donc impossible qu'on ait découvert mes talents tout particuliers ainsi que tu le penses.

— N'a-t-on pas pu les découvrir autrement, ami Giskard ?

— Impossible, affirma Giskard.

— Et cependant, je me demande…

QUATRIÈME PARTIE

AURORA

CHAPITRE 11

Le vieux leader

42

Kelden Amadiro ne se trouvait pas immunisé contre ce fléau humain qu'est la mémoire. En fait, il y était plus exposé que la plupart. Dans son cas, en outre, la ténacité de la mémoire apportait avec elle un contenu insolite par l'intensité de sa fureur et de sa frustration, par sa profondeur, par sa persistance.

Tout se présentait si bien pour lui, il y avait de cela vingt décennies. Directeur fondateur de l'Institut de Robotique (il l'était toujours), il lui avait semblé, un triomphal instant, que le contrôle total du Conseil ne pouvait lui échapper, qu'il allait écraser son plus grand ennemi, Han Fastolfe, et le cantonner dans une opposition impuissante.

S'il avait pu… si seulement il avait pu…

(Comme il essayait de chasser cela de son esprit et comme sa mémoire le lui rappelait sans cesse !

Comme si c'en n'était pas assez de l'affliction et du désespoir.)

S'il avait réussi, la Terre serait demeurée isolée, seule, et il aurait veillé à ce qu'elle décline, s'affaiblisse et finisse par s'effondrer. Pourquoi pas ? Mieux valait que meurent ces habitants éphémères d'un monde malade et surpeuplé – ils étaient cent fois mieux morts que vivant la vie qu'ils s'étaient eux-mêmes contraints de vivre.

Et les mondes spatiens, sereins et sûrs, se seraient encore étendus. Fastolfe s'était toujours plaint que les Spatiens vivaient trop longtemps et trop confortablement sur leurs coussins robotiques pour être des pionniers, mais Amadiro lui aurait prouvé son erreur.

Fastolfe avait gagné. A l'instant où sa défaite ne paraissait plus faire

de doute, il était parvenu – c'était impensable, incroyable – à tirer sa victoire du néant, pour ainsi dire.

C'était ce Terrien, bien sûr, Elijah Baley…

Mais la mémoire d'Amadiro se dérobait devant le souvenir du Terrien. Il ne pouvait revoir son visage, entendre sa voix, se souvenir de ce qu'il avait fait. Le nom seul suffisait. Vingt décennies n'étaient pas parvenues à atténuer d'un iota la haine ou la douleur qu'il ressentait.

Et avec Fastolfe qui décidait de la politique, les misérables Terriens avaient fui leur planète dépravée et avaient envahi les mondes, les uns après les autres. Le maelström des progrès de la Terre avait sidéré les mondes spatiens et les avait figés, paralysés.

Combien de fois, s'adressant au Conseil, Amadiro avait-il fait observer que la Galaxie échappait lentement à l'emprise des Spatiens, qu'Aurora, interdite, observait les événements tandis que des sous-hommes occupaient les mondes, l'un après l'autre, que l'apathie s'installait plus fermement chaque année dans l'esprit des Spatiens ?

— Réveillez-vous ! s'était-il écrié. Réveillez-vous ! Voyez-les croître en nombre. Voyez les mondes coloniens se multiplier. Qu'attendez-vous ? Qu'ils vous prennent à la gorge ?

Et toujours Fastolfe répondait de sa voix apaisante et les Aurorains et autres Spatiens (toujours à la remorque d'Aurora quand Aurora choisissait de ne rien entreprendre) se rassérénaient et retombaient dans leur léthargie.

Ils ne semblaient pas frappés par l'évidence. Les faits, les chiffres, l'indiscutable dégradation de décennie en décennie les laissaient de marbre. Comment, alors qu'on lui criait sans cesse la vérité, alors qu'elle voyait se réaliser les plus sombres prédictions, une majorité constante persistait-elle à emboîter le pas à Fastolfe, à le suivre comme un troupeau de moutons ?

Comment Fastolfe lui-même pouvait-il voir tout ce qu'il préconisait se révéler pure folie et ne jamais varier dans sa politique ? Non pas qu'il s'entêtât dans l'erreur, il semblait tout simplement ne jamais se rendre compte qu'il était dans l'erreur.

Si Amadiro avait été du genre à donner dans le fantasque, il aurait sûrement imaginé qu'une sorte de mauvais sort, d'enchantement s'était abattu sur les mondes spatiens. Il aurait imaginé que quelqu'un, quelque part, possédait le pouvoir magique d'endormir des cerveaux pourtant vifs et d'aveugler des yeux sans cela parfaitement ouverts sur la réalité.

Et pour ajouter encore à ce supplice raffiné, on plaignait Fastolfe

d'être mort en pleine frustration. Frustration, disait-on, de voir que les Spatiens ne pouvaient conquérir des mondes à eux.

C'était précisément la politique de Fastolfe qui les en empêchait ! De quel droit en ressentait-il de la frustration ? Qu'aurait-il fait si, comme Amadiro, il avait toujours discerné et proclamé la vérité sans pouvoir contraindre les Spatiens – un nombre suffisant de Spatiens – à l'écouter ?

Combien de fois avait-il pensé que mieux valait une Galaxie vide que soumise à la domination des sous-hommes ? Si seulement il avait possédé quelque pouvoir magique lui permettant de détruire la Terre – le monde d'Elijah Baley – d'un simple signe de tête, avec quelle joie il l'aurait fait !

Mais c'eût été l'indice d'un désespoir total que de se réfugier dans une telle illusion. D'un autre côté revenait périodiquement ce souhait futile de renoncer et d'accueillir avec joie la mort… si seulement ses robots le lui permettaient.

Et puis vint l'instant où lui fut donnée – malgré lui, en quelque sorte – la possibilité de détruire la Terre. Cela remontait à trois quarts de décennie, lorsque pour la première fois il avait rencontré Levular Mandamus.

43

Le souvenir ! Il y avait trois quarts de décennie…

Amadiro leva les yeux et vit que Maloon Cicis venait d’entrer dans son bureau. Sans doute avait-il signalé son arrivée et il avait le droit d’entrer si on ne répondait pas à son signal.

Amadiro soupira et quitta son petit ordinateur. Cicis était son bras droit depuis la fondation de l’Institut. Il se faisait vieux. Rien de particulièrement remarquable, simplement un air de douce décrépitude générale et un nez paraissant un peu plus asymétrique que jadis.

Amadiro se passa la main sur son nez quelque peu bulbeux et se demanda dans quelle mesure la décrépitude l’envahissait. Naguère, il mesurait 1,95 mètre, une belle taille même selon les normes spatiennes. Il se tenait certainement aussi droit maintenant que jamais mais, en se mesurant récemment, il n’avait pu faire plus de 1,93 mètre. Commençait-il à se voûter, à se tasser, à se ratatiner ?

Il chassa ces tristes pensées qui constituaient ; plus que toutes les toises, l’indice qu’il vieillissait. Il demanda :

— Qu’y a-t-il, Maloon ?

Cicis avait un robot personnel qui lui collait aux talons très moderne et d’une élégance luxueuse. Cela aussi était un signe de vieillissement. Lorsqu’on ne peut conserver un corps jeune, on peut toujours acheter un nouveau robot. Amadiro était bien décidé à ne pas faire sourire les authentiques jeunes en tombant dans ce travers notamment du fait que Fastolfe, qui avait huit décennies de plus qu’Amadiro, ne l’avait jamais fait.

— C’est encore ce Mandamus, chef.

— Mandamus ?

— Celui qui veut sans cesse vous voir.

— Vous voulez dire cet idiot qui descend de la femme solarienne ? demanda Amadiro après un instant.

— Oui, chef.

— Eh bien, je ne veux pas le voir. Ne le lui avez-vous pas encore fait

comprendre, Maloon ?

— On ne peut plus clairement. Il me demande de vous transmettre un mot et dit que vous le recevrez, après cela.

— Je ne crois pas, Maloon, dit doucement Amadiro. Que dit ce mot ?

— Je ne comprends pas ce qui est écrit, chef, ce n'est pas du galactique.

— Dans ce cas, pourquoi le comprendrais-je plus que vous ?

— Je ne sais pas, mais il m'a demandé de vous le donner. Si vous voulez bien y jeter un coup d'œil, chef, et me dire si vous n'avez pas changé d'avis, je retournerai l'éconduire encore une fois.

— Eh bien, voyons donc, dit Amadiro en hochant la tête.

Il regarda le mot, l'air écœuré. Il disait : « Ceterum senseo, delenda est Carthago. »

Amadiro lut le message, leva les yeux sur Maloon, revint au message et demanda finalement :

— Vous avez dû y jeter un coup d'œil puisque vous savez que ce n'est pas du galactique. Lui avez-vous demandé ce que cela signifiait ?

— Je l'ai fait, chef. Il m'a dit que c'était du latin mais cela ne m'en a pas appris davantage. Il a dit que vous comprendriez. C'est un homme très résolu et il a prétendu qu'il attendrait là, toute la journée, que vous le lisiez.

— A quoi ressemble-t-il ?

— Mince. Sérieux. Probablement dépourvu d'humour. Grand, mais moins que vous. Des yeux profondément enfoncés, au regard intense, des lèvres minces.

— Quel âge ?

— D'après le grain de sa peau, je dirais quatre décennies environ. Il est très jeune.

— Dans ce cas, nous devons être indulgents pour la jeunesse. Faites-le entrer.

— Vous allez le recevoir ? demanda Cicis, surpris.

— C'est ce que je viens de dire, non ? Faites-le entrer.

44

Le jeune homme pénétra dans la pièce comme s'il marchait au pas. Il se tint tout raide devant le bureau et dit :

— Je vous remercie, monsieur, de bien vouloir me recevoir. Permettez-vous que mes robots entrent avec moi ?

— Je serais heureux de les voir, répondit Amadiro, levant les sourcils. Me permettez-vous de conserver les miens ?

Il y avait bien des années qu'il n'avait entendu quelqu'un prononcer la vieille formule concernant les robots. Encore une de ces bonnes vieilles coutumes qui tombait en désuétude tandis que s'estompait la notion de politesse et que l'on tenait de plus en plus pour acquis que les robots faisaient partie de l'individu.

— Oui, monsieur, dit Mandamus.

Deux robots entrèrent mais, remarqua Amadiro, pas avant que permission en eût été accordée. Des robots neufs, manifestement efficients, témoignant d'une excellente facture.

— Est-ce vous qui les avez conçus, monsieur Mandamus ?

Les robots présentaient une plus grande valeur lorsqu'ils étaient conçus par leur propriétaire.

— C'est moi, en effet, monsieur.

— Vous êtes donc roboticien ?

— Oui, monsieur. Je suis diplômé de la faculté d'Eos.

— Vous travaillez sous la direction de…

— Pas du Dr Fastolfe, monsieur, dit doucement Mandamus. Sous la direction du Dr Maskellnik.

— Vous n'êtes donc pas membre de l'Institut.

— J'ai fait ma demande pour y entrer, monsieur.

— Je vois. (Amadiro rangea des papiers sur son bureau puis demanda vivement, sans lever les yeux :) Où avez-vous appris le latin ?

— Je ne sais pas le latin assez bien pour le parler ou le lire, mais j'en sais assez pour connaître cette citation et savoir où la retrouver.

— Cela est déjà remarquable. Comment se fait-il ?...

— Je ne peux consacrer tout mon temps à la robotique et j'ai donc quelques passe-temps. L'un d'eux est la planétologie, et notamment la Terre. Ce qui m'a conduit à l'histoire et à la culture de la Terre.

— Voilà qui n'est pas très courant chez les Spatiens.

— Non, monsieur, et c'est dommage. On devrait toujours connaître ses ennemis... comme vous le faites, monsieur.

— Comme je le fais ?

— Oui, monsieur. Je crois que bon nombre d'aspects de la Terre vous sont familiers et que vous êtes plus versé dans ce domaine que moi car vous étudiez le sujet depuis plus longtemps.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai essayé d'en savoir sur vous autant que je le pouvais, monsieur.

— Parce que je suis un autre de vos ennemis ?

— Non, monsieur. Parce que je veux faire de vous un allié.

— Faire de moi un allié ? Vous avez donc l'intention de vous servir de moi ? Vous ne vous rendez pas compte que vous vous montrez quelque peu impertinent ?

— Non, monsieur, car je suis sûr que vous souhaiterez être mon allié.

— Quoi qu'il en soit, dit Amadiro en le fixant, c'est moi qui me rends compte que vous devenez plus que quelque peu impertinent... Dites-moi, est-ce que vous comprenez cette citation que vous avez trouvée pour moi ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, traduisez-la-moi en galactique standard.

— Elle dit : « Selon moi, Carthage doit être détruite. »

— Et que signifie-t-elle selon vous ?

— C'est Marcus Porcius Caton qui a dit cela, un sénateur de la République romaine, une entité politique de l'ancienne Terre. Elle avait vaincu sa principale rivale, Carthage, mais ne l'avait pas détruite. Caton soutenait que Rome ne serait pas en sécurité tant que Carthage ne serait pas totalement détruite... et finalement elle le fut, monsieur.

— Mais que représente Carthage pour nous, jeune homme ?

— Il existe des analogies.

— Ce qui signifie ?

— Que les mondes spatiens ont aussi leur principale rivale qui, selon moi, doit être détruite.

— Le nom de l'ennemi ?

— La planète Terre, monsieur.

Amadiro pianota légèrement des doigts sur le bureau devant lui.

— Et vous voulez faire de moi votre allié dans un tel projet. Vous pensez que je serais heureux et très désireux de l'être… Dites-moi, docteur Mandamus, quand ai-je jamais dit, dans mes nombreux discours et écrits sur le sujet, que la Terre devait être détruite ?

Les lèvres de Mandamus se firent plus minces encore, ses narines se pincèrent.

— Je ne suis pas ici, dit-il, pour vous faire tomber dans quelque piège qui pourrait être utilisé contre vous. Je n'ai été envoyé ici ni par le Dr Fastolfe ni par aucun de ses partisans. Pas plus que je ne suis de ses partisans. Et je n'essaie pas davantage de savoir ce que vous avez en tête. Je ne vous dis que ce qui se trouve dans mon esprit. Selon moi, la Terre doit être détruite.

— Et comment proposez-vous de détruire la Terre ? Suggérez-vous que nous y fassions pleuvoir des bombes nucléaires jusqu'à ce que les explosions, les radiations et les nuages de poussière détruisent la planète ? Parce que si telle est votre idée, comment pensez-vous empêcher, en représailles, des vaisseaux coloniens d'agir de même à l'égard d'Aurora et de tous les autres mondes spatiens qu'ils pourront atteindre ? On aurait pu bombarder impunément la Terre il y a encore quinze décennies. C'est impossible maintenant.

— Je ne songe à rien de tel, docteur Amadiro, dit Mandamus, outré. Je ne détruirai pas inutilement des êtres humains, même s'il s'agit de Terriens. Il existe cependant un moyen de détruire la Terre sans nécessairement tuer tous ses habitants… et sans risque de représailles.

— Vous êtes un rêveur ou peut-être n'avez-vous pas tout votre bon sens.

— Laissez-moi vous expliquer.

— Non, jeune homme. Je dispose de peu de temps, et parce que votre citation, que j'ai parfaitement comprise, a piqué ma curiosité, je me suis déjà permis de vous en consacrer beaucoup trop.

— Je comprends, docteur Amadiro, dit Mandamus en se levant, et je vous prie de m'excuser d'avoir abusé de vos instants. Pensez cependant à ce que je vous ai dit et, si la curiosité vous pique de nouveau, pourquoi ne pas me faire appeler lorsque vous aurez davantage de temps à me consacrer ? Mais n'attendez pas trop parce que, s'il le faut, je m'adresserai ailleurs. Car je détruirai la Terre. Je suis franc avec vous, vous voyez.

Le jeune homme tenta d'esquisser un sourire qui tendit ses joues minces sans autre effet sur son visage.

— Au revoir, et merci encore, dit-il.

Sur quoi il tourna les talons et sortit.

Amadiro demeura un instant songeur puis effleura un bouton sur le côté de son bureau.

— Maloon, dit-il lorsque Cicis entra, je veux qu'on surveille ce jeune homme vingt-quatre heures sur vingt-quatre et je veux connaître les noms de tous ceux à qui il parle. Tous. Je veux qu'on les identifie et qu'on les interroge tous. On m'amènera ceux que je dirai… Mais, Maloon, tout doit être fait discrètement et avec une douce et amicale persuasion. Je ne suis pas encore le maître ici, comme vous le savez.

Mais il finirait par le devenir. Fastolfe était âgé de trente-huit décennies et manifestement il déclinait. Et Amadiro avait huit décennies de moins.

45

Pendant neuf jours, Amadiro reçut des rapports.

Mandamus parlait à ses robots, de temps en temps à des collègues de l'université et plus rarement encore à des gens de l'établissement voisin du sien. Ses conversations étaient des plus banales et, bien avant le neuvième jour, Amadiro avait décidé de ne pas faire attendre le jeune homme plus longtemps. Mandamus n'était qu'au début d'une longue vie et pouvait avoir trente, décennies devant lui ; il n'en restait à Amadiro que huit à dix tout au plus.

Et Amadiro, songeant à ce que lui avait dit le jeune homme, pensa, avec une agitation croissante, qu'il ne pouvait se permettre qu'existe un moyen de détruire la Terre et qu'il l'ignore. Pouvait-il laisser cette destruction se produire après sa mort, et donc sans qu'il en soit témoin ? Ou, ce qui était presque aussi désagréable, qu'elle se produise alors qu'il vivait mais avec quelqu'un d'autre qui s'en chargerait, avec des doigts autres que les siens sur le bouton ?

Non, il lui fallait voir ça, en être le témoin et l'acteur ; sans quoi, pourquoi avoir supporté cette longue frustration ? Mandamus était peut-être un idiot ou un fou, mais dans ce cas Amadiro devait être certain qu'il était idiot ou fou.

Une fois arrivé là dans ses réflexions, Amadiro convoqua Mandamus dans son bureau.

Amadiro se rendait bien compte qu'il s'humiliait en agissant ainsi, mais l'humiliation était le prix à payer pour avoir la certitude que n'existait pas la plus petite chance que la Terre soit détruite sans lui. Et ce prix, il était prêt à le payer.

Il se cuirassa même contre la possibilité de voir arriver Mandamus arborant un sourire suffisant et un air de mépris triomphant. Il lui faudrait supporter cela également. Après quoi, bien sûr, si la suggestion du jeune homme se révélait pure stupidité, il veillerait à ce qu'il soit puni autant que le permettait une société civilisée, mais sans cela…

Il fut donc satisfait quand Mandamus pénétra dans son bureau avec une attitude de raisonnable humilité et le remercia, apparemment sincère, de cette deuxième entrevue. Il parut à Amadiro qu'il devait, lui aussi, se montrer aimable.

— Docteur Mandamus, dit-il, en vous congédiant sans écouter votre plan, je me suis montré coupable d'impolitesse. Dites-moi donc ce que vous avez en tête et j'écouterai jusqu'à ce qu'il soit bien clair pour moi – comme je crois que ce sera le cas – que votre plan est, peut-être, davantage le fruit de votre enthousiasme que de la pure raison. Alors, je vous congédierai de nouveau, mais sans mépris de ma part, et je l'espère, sans aucune colère de la vôtre.

— Je ne pourrais me montrer irrité qu'on m'ait écouté patiemment, docteur Amadiro, dit Mandamus. Mais que se passera-t-il si ce que je vous dis vous paraît sensé et porteur d'espoir ?

— Dans ce cas, dit lentement Amadiro, il est concevable que nous puissions travailler ensemble.

— Ce serait merveilleux, monsieur. Nous pourrions faire bien plus de choses ensemble que séparément. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de plus tangible que le privilège de travailler avec vous ? Une récompense ?

— Je vous en serais reconnaissant, bien sûr, dit Amadiro apparemment mécontent, mais je ne suis qu'un Conseiller et le Directeur de l'Institut de Robotique. Il y aurait des limites à ce que je pourrais faire pour vous.

— Je comprends parfaitement, docteur Amadiro. Mais à l'intérieur de ces limites, ne pourrais-je avoir un acompte ? Maintenant ? demanda Mandamus en fixant Amadiro.

Celui-ci fronça les sourcils devant le regard aigu, déterminé, d'yeux qui ne cillaient pas. Aucune humilité dans ce regard !

— A quoi pensez-vous ?

— A rien que vous ne puissiez m'accorder, docteur Amadiro. Faites de moi un membre de l'Institut.

— Si vous avez les compétences requises…

— Ne vous inquiétez pas. Je les ai.

— Nous ne pouvons laisser le candidat juge. Nous devons…

— Allons, docteur Amadiro, ce n'est pas une façon d'aborder nos nouveaux rapports. Etant donné que vous n'avez cessé de me faire surveiller depuis ma dernière visite, je ne peux croire que vous n'ayez pas étudié mon dossier à fond. Vous devez donc savoir que je possède les compétences requises. Et si, pour quelque raison, vous pensiez que ce

n'est pas le cas, vous n'auriez pas le moindre espoir que je me montre assez ingénieux pour mettre au point un plan visant à la destruction de notre Carthage et je ne me trouverais pas de nouveau ici sur votre demande.

Un instant, Amadiro se sentit brûler de colère. Un instant, il songea que même la destruction de la Terre ne justifiait pas qu'il supporte une telle attitude de la part d'un enfant. Mais cela ne dura qu'un instant. Il recouvra rapidement tout son sang-froid et parvint même à admettre qu'un individu aussi jeune, mais si plein d'audace et si froidement sûr de lui, était le genre d'homme qu'il lui fallait. En outre, il avait étudié le dossier de Mandamus et incontestablement il avait toutes les qualités requises pour entrer à l'Institut.

— C'est exact, vous les avez, dit-il d'une voix égale mais au prix d'une élévation de sa tension.

— Dans ce cas, inscrivez-moi. Je suis sûr que vous avez les formulaires nécessaires dans votre ordinateur. Il vous suffit d'entrer mon nom, celui de l'école dont je sors, l'année d'obtention de mon diplôme ainsi que tous les autres détails statistiques qui pourraient vous être utiles. Après quoi vous n'auriez plus qu'à signer.

Sans un mot, Amadiro retourna à son ordinateur. Il y entra les renseignements nécessaires, retira le formulaire, le signa et le tendit à Mandamus.

— C'est daté d'aujourd'hui. Vous êtes membre de l'Institut.

Mandamus examina le formulaire et le tendit à l'un de ses robots qui le plaça dans une petite serviette qu'il glissa sous son bras.

— Je vous remercie, dit Mandamus, c'est très aimable à vous et j'espère ne jamais vous décevoir ni vous faire regretter votre opinion favorable quant à mes capacités. Il reste donc encore une chose.

— Vraiment ? Quoi donc ?

— Pourrions-nous discuter de la nature de la récompense finale… en cas de succès, bien sûr, de succès total ?

— Ne pourrions-nous plutôt laisser cela, en toute logique, à l'instant du succès total, ou du moins au moment où l'on sera raisonnablement proches de l'atteindre ?

— Au plan rationnel, oui. Mais je suis un être de rêves tout autant que de raison. J'aimerais rêver un peu.

— Eh bien, à quoi aimeriez-vous rêver ?

— Il me semble, docteur Amadiro, que le Dr Fastolfe n'est pas bien du tout. Il est bien vieux et ne pourra éviter la mort bien longtemps.

— Et alors ?

— Lorsqu'il aura disparu, votre parti se fera plus puissant, plus agressif et les partisans les plus tièdes de Fastolfe jugeront peut-être plus pratique de porter leur allégeance ailleurs. Fastolfe disparu, vous emporterez sûrement les prochaines élections.

— C'est possible. Et alors ?

— Vous deviendrez le chef de facto du Conseil et le guide de la politique extérieure d'Aurora qui sera, en fait, la politique des mondes spatiens en général. Et si mes projets connaissent le succès, votre direction sera une telle réussite que le Conseil ne manquera certainement pas de vous élire Président à la première occasion.

— Vos rêves atteignent des sommets, jeune homme. Et si tout ce que vous prévoyez se réalise ?

— Vous auriez difficilement le temps de vous occuper tout à la fois de la direction d'Aurora et de celle de l'Institut. Je vous demande donc qu'au moment où vous déciderez de quitter votre poste de Directeur de l'Institut vous soyez prêt à soutenir ma candidature comme successeur à ce poste. On ne ferait certainement pas fi de votre choix personnel.

— Il existe aussi des conditions à remplir pour ce poste.

— Je les remplirai.

— Attendons, nous verrons bien.

— Je veux bien attendre, mais bien avant d'avoir pleinement réussi vous verrez que vous accepterez de faire droit à ma requête. Je vous prie donc de vous faire à cette idée.

— Et tout cela avant que vous m'ayez dit un seul mot, murmura Amadiro. Eh bien, vous voilà membre de l'Institut et je vais m'efforcer de m'habituer à l'idée de votre rêve personnel. Mais maintenant, trêve de préliminaires : dites-moi comment vous avez l'intention de détruire la Terre.

Presque automatiquement, Amadiro fit le geste indiquant à ses robots qu'ils ne devaient rien se rappeler de cette partie de l'entretien. Et Mandamus, avec un petit sourire, fit de même avec les siens.

— Eh bien, commençons, dit Mandamus.

Mais avant qu'il puisse en dire davantage, Amadiro passa à l'attaque.

— Vous êtes sûr de ne pas être proterrien ?

— Je viens vous proposer de détruire la Terre, répliqua Mandamus, surpris.

— Et cependant vous descendez de la femme solarienne… à la cinquième génération, je crois.

— Oui, monsieur, cela figure dans les registres publics. Quel rapport ?

— La femme solarienne est depuis très longtemps… une proche, une amie une protégée de Fastolfe. Je me demande donc si vous ne nourrissez pas une certaine sympathie pour ses opinions proterriennes.

— Du fait de mon ascendance ? (Mandamus paraissait sincèrement étonné. Un bref instant, ses narines se pincèrent comme sous l'effet de la contrariété ou même de la colère, mais l'impression se dissipa et il dit calmement :) Depuis tout aussi longtemps, le Dr Vasilia Fastolfe est tout aussi proche de vous… votre amie… votre protégée. Et il s'agit de la fille du Dr Fastolfe, sa descendante à la première génération. Je me demande si elle ne partage pas ses opinions.

— Je me le suis demandé également naguère, dit Amadiro, mais elle ne les partage pas et, en ce qui la concerne, je ne me le demande plus.

— Vous pouvez également cesser de vous le demander en ce qui me concerne, monsieur. Je suis un Spatien et je veux voir les Spatiens dominer la Galaxie.

— Parfait, dans ce cas. Vous pouvez exposer votre plan.

— Je vais remonter au tout début, si vous le permettez. Les astronomes conviennent qu'il existe dans notre Galaxie des millions de planètes analogues à la Terre et sur lesquelles les humains pourraient vivre après avoir apporté les modifications nécessaires à l'environnement mais sans qu'il soit besoin de terraformation géologique. Leur atmosphère est respirable, il existe un ou plusieurs océans, le sol et le climat conviennent, la vie existe. En fait, les atmosphères seraient dépourvues d'oxygène natif en l'absence de plancton océanique pour le moins.

» La terre est souvent aride, mais après une terraformation de l'océan – c'est-à-dire après qu'on y aura introduit la vie terrestre –, cette vie prospérera et la planète pourra être colonisée. On a recensé une centaine de planètes de cette nature, on les a étudiées et la moitié environ sont déjà occupées par des Coloniens.

» Et cependant aucune planète habitable, parmi toutes celles qui ont été découvertes à ce jour, ne possède l'énorme variété et l'abondance de vie que possède la Terre. Aucune ne recèle quelque chose de plus gros ou de plus complexe qu'un petit nombre d'invertébrés vermiformes ou insectiformes ou, en ce qui concerne la flore, quelque chose de plus avancé que des fougères. Pas question d'intelligence ou de quoi que ce soit qui s'en approche.

Amadiro, en entendant ces phrases empesées, songea : Il récite comme un perroquet. Il a appris tout cela par cœur. Il s'agita et fit observer :

— Je ne suis pas un planétologue, docteur Mandamus, mais je vous prie de croire qu'il n'y a rien là que je ne sache déjà.

— Comme je le disais, docteur Amadiro, je commence par le commencement… Les astronomes sont de plus en plus convaincus que nous disposons d'une bonne gamme de planètes habitables dans la Galaxie et que toutes – ou presque toutes – sont sensiblement différentes de la Terre. Pour une raison quelconque, la Terre est une planète remarquablement insolite et l'évolution s'y est développée à une allure extraordinairement rapide et de façon extraordinairement anormale.

— L'argument que l'on avance d'ordinaire est que s'il existait une autre espèce intelligente dans la Galaxie, elle aurait pris conscience de notre expansion depuis lors et se serait manifestée à nous d'une manière ou d'une autre.

— Oui, monsieur. En fait, s'il existait dans la Galaxie une autre espèce intelligente plus avancée que nous ne le sommes, nous n'aurions pas eu tout d'abord l'occasion de nous étendre. Il paraît donc certain, dans ces conditions, que nous sommes la seule espèce de la Galaxie capable de voyager à travers l'hyperespace. Il n'est pas absolument certain que nous soyons la seule espèce intelligente de la Galaxie, mais il y a de fortes chances.

Amadiro écoutait maintenant avec un petit sourire de lassitude. Le jeune homme se montrait aussi didactique qu'un monomaniaque pianotant sur un rythme monotone. C'était là un signe de douce excentricité et chez Amadiro s'estompait le faible espoir qu'il nourrissait que Mandamus eût réellement à proposer quelque chose qui changerait le cours de l'histoire.

— Vous continuez à me raconter ce que je sais déjà, fit-il observer, chacun sait que la Terre paraît unique et que nous sommes probablement la seule espèce intelligente de la Galaxie.

— Mais nul ne paraît se poser cette question toute simple : « Pourquoi ? » Ni les Terriens ni les Coloniens ne se la posent. Ils acceptent le fait. Ils font montre d'une attitude mystique à l'égard de la Terre, si bien que sa nature insolite semble aller de soi. Quant à nous, les Spatiens, nous ne nous demandons rien. Nous l'ignorons. Nous faisons de notre mieux pour ne jamais penser à la Terre car, si nous y pensions, nous pourrions aller plus loin et nous considérer nous-mêmes comme des

descendants des Terriens.

— Je ne vois pas l'intérêt de la question, dit Amadiro. Inutile de chercher des réponses complexes au « pourquoi ? ». Le hasard joue un rôle important dans l'évolution, comme en toutes choses d'ailleurs, dans une certaine mesure. S'il existe des millions de mondes habitables, l'évolution peut avancer sur chacun à un rythme différent. Sur la plupart, on assistera à quelque stade intermédiaire ; sur certains, le rythme sera incontestablement lent, sur d'autres manifestement rapide, sur un seul et unique, le rythme sera peut-être extraordinairement lent et sur un autre extraordinairement rapide. Il se trouve que la Terre est le monde où l'évolution a été extraordinairement rapide et c'est ainsi que nous sommes là. Maintenant, si je pose la question « pourquoi ? », la réponse naturelle – et suffisante – est « le hasard ».

Amadiro attendit que la folie de son interlocuteur se manifeste par une explosion de colère devant un argument logique par excellence, présenté sur un ton badin, visant à démolir complètement sa thèse. Mais Mandamus se borna à le fixer quelques instants de ses yeux profondément enfoncés et répondit tranquillement :

— Non. (Il laissa s'écouler deux secondes et poursuivit :) Il faut bien plus qu'un heureux hasard ou deux pour multiplier par mille la vitesse de l'évolution. Sur toutes les planètes, à l'exception de la Terre, le rythme de l'évolution est étroitement lié à celui du rayonnement cosmique dans lequel baigne la planète. Cette vitesse ne résulte pas du tout du hasard mais du rayonnement cosmique qui provoque les mutations à un rythme relativement lent. Sur la Terre, quelque chose provoque des mutations bien plus nombreuses que sur toute autre planète habitable. Et cela n'a rien à voir avec les rayons cosmiques, car ils ne frappent pas la Terre avec une exceptionnelle profusion. Peut-être comprenez-vous mieux, maintenant, pour quelle raison le « pourquoi ? » peut être important.

— Eh bien, docteur Mandamus, puisque je vous écoute toujours avec bien plus de patience que je ne m'en serais cru capable, répondez donc à la question que vous posez avec tant d'insistance. Ou posez-vous simplement la question sans avoir la réponse ?

— J'ai la réponse, fondée sur le fait que la Terre est unique à un autre égard.

— Laissez-moi poursuivre. Vous voulez parler de son gros satellite. Vous n'allez certainement pas prétendre, docteur Mandamus, que c'est là votre découverte ?

— Pas du tout, répliqua Mandamus avec une certaine raideur. Mais

considérez que les gros satellites paraissent monnaie courante. Notre système planétaire en compte cinq, la Terre sept et ainsi de suite. Mais tous les gros satellites, à l'exception d'un seul, contiennent des géants gazeux. Seul le satellite de la Terre, la Lune, contient une planète pas plus grosse que lui.

— Oserai-je de nouveau le mot « hasard », docteur Mandamus ?

— Dans ce cas, c'est peut-être le hasard, mais la Lune demeure unique.

— Même dans ce cas. Quel rapport peut bien exister entre ce satellite et l'abondance de vie sur la Terre ?

— Ce n'est peut-être pas évident et le rapport peut paraître peu plausible mais il est bien moins plausible encore que deux exemples aussi insolites d'un caractère unique pour une seule planète soient absolument sans rapport. Et j'ai trouvé le rapport.

— Vraiment ? dit vivement Amadiro.

Il allait maintenant avoir la preuve manifeste de la douce folie du bonhomme. Il jeta un coup d'œil désinvolte à la bande indiquant l'heure, sur le mur. Malgré toute sa curiosité, il ne pouvait vraiment pas lui consacrer davantage de temps.

— La Lune, dit Mandamus, s'éloigne lentement de la Terre, du fait de l'effet de marée de celle-ci. Les grandes marées de la Terre sont une conséquence unique de l'existence de ce gros satellite. Le soleil de la Terre provoque également des marées, mais elles ne font que le tiers de celles de la Lune en importance – tout comme notre soleil provoque de petites marées sur Aurora.

» Etant donné que la Lune s'éloigne sous l'effet de ces marées, elle se trouvait bien plus proche de la Terre au tout début de l'histoire du système planétaire. Plus la Lune était proche de la Terre, plus importantes étaient les marées. Ce qui faisait jouer continuellement la croûte terrestre au cours de la rotation de la planète qui s'en trouvait ainsi ralentie, à la fois du fait de ce jeu et de la friction des marées océaniques sur les fonds marins peu profonds – de telle sorte que l'énergie rotatoire se trouvait convertie en chaleur.

» En conséquence de quoi, la croûte de la Terre est la plus mince de toutes celles des planètes habitables que nous connaissons et c'est la seule planète habitable où existent une activité volcanique et un système important de plaques tectoniques.

— Mais tout cela n'a peut-être rien à voir avec l'abondance de vie sur la Terre. Je pense, docteur Mandamus, qu'il faut en arriver au fait ou

prendre congé.

— Je vous demande encore un peu de patience, docteur Amadiro. Il est capital de bien saisir l'importance du fait quand nous y serons. Je me suis livré à une sérieuse simulation par ordinateur de l'évolution chimique de la croûte terrestre, tenant compte de l'action des marées et des plaques tectoniques, ce que personne encore n'avait jamais fait avec autant de méticulosité et de sérieux – si je puis dire sans me vanter.

— Je vous en prie ! murmura Amadiro.

— Et il apparaît très clairement – je vous montrerai quand vous le voudrez toutes les données – qu'on trouve de l'uranium et du thorium dans la croûte et le manteau supérieur terrestre dans une proportion mille fois supérieure à celle de tout autre monde habité. En outre, leur répartition est inégale et l'on trouve donc sur la Terre des poches où l'uranium et le thorium sont encore plus concentrés.

— Et, j'imagine, la radioactivité y est dangereusement élevée ?

— Non, docteur Amadiro. L'uranium et le thorium sont faiblement radioactifs et même dans les zones où leur concentration est relativement importante, ils ne sont pas très concentrés au sens absolu du terme… Tout cela, je le répète, du fait de la présence d'une immense Lune.

— Je suppose, donc, que la radioactivité, même si elle n'est pas assez importante pour mettre la vie en danger, suffit pour accroître le rythme des mutations. C'est bien cela, docteur Mandamus ?

— C'est bien cela. On assiste à des extinctions plus rapides, de temps à autre, mais aussi au développement plus rapide de nouvelles espèces – ce qui se traduit par une énorme variété et profusion de formes de vie. Et, enfin, c'est sur la seule Terre que ce phénomène a permis d'atteindre le point de développement d'une espèce et d'une civilisation intelligentes.

Amadiro hocha la tête. Le jeune homme n'était pas fou. Peut-être se trompait-il, mais il n'était pas fou. Et peut-être avait-il raison.

Amadiro n'était pas planétologue et il lui faudrait donc consulter des ouvrages sur le sujet pour voir si Mandamus n'avait pas découvert ce que l'on savait déjà, comme c'était le cas de tant d'enthousiastes. Mais il existait un point plus important qu'il lui fallait vérifier sur-le-champ. Il demanda d'une voix douce :

— Vous avez parlé de la destruction possible de la Terre. Existe-t-il un rapport entre cette destruction et les propriétés exceptionnelles de la Terre ?

— On ne peut tirer avantage de propriétés exceptionnelles que d'une manière exceptionnelle, répondit Mandamus d'une voix tout aussi douce.

— Et… de quelle façon, dans ce cas particulier ?

— Avant de discuter de la méthode, docteur Amadiro, je dois vous expliquer que, sur un point, la question de savoir si la destruction est matériellement possible dépend de vous.

— De moi ?

— Oui, dit fermement Mandamus, de vous. Sans quoi, pourquoi serais-je venu vous trouver avec cette longue histoire sinon pour vous convaincre que je sais de quoi je parle afin que vous puissiez collaborer avec moi d'une manière essentielle à notre succès ?

— Et si je refusais, demanda Amadiro après un long soupir, quelqu'un d'autre ferait-il l'affaire ?

— Il me serait possible de me tourner vers d'autres si vous refusiez. Est-ce que vous refusez ?

— Peut-être pas, mais je me demande dans quelle mesure je vous suis indispensable.

— Je vous répondrai que vous m'êtes moins indispensable que je ne le suis pour vous. Vous devez collaborer avec moi.

— Je le dois ?

— J'aimerais que vous collaboriez, si vous préférez que je m'exprime ainsi. Mais si vous voulez le triomphe d'Aurora et des Spatiens en général, une fois pour toutes, sur la Terre et sur les Coloniens, vous devez collaborer avec moi, que le mot vous plaise ou pas.

— Dites-moi donc, exactement, ce que je dois faire.

— Commencez par me confirmer que, dans le passé, l'Institut a conçu et construit des robots humaniformes.

— Oui, nous l'avons fait. Cinquante en tout. Il y a quinze à vingt décennies.

— Si longtemps ? Et qu'en a-t-on fait ?

— Ce fut un échec, dit Amadiro d'un ton neutre. Mandamus recula dans son siège, l'air horrifié, et demanda :

— On les a détruits ?

— Détruits ? répéta Amadiro, surpris. Nul ne détruit des robots coûteux. On les a entreposés. On a retiré les batteries qu'on a remplacées par une pile spéciale à microfusion pour conserver une vie minimale aux circuits positroniques.

— On peut donc les réactiver complètement ?

— J'en suis certain.

Mandamus pianota de sa main droite sur l'accoudoir de son fauteuil et déclara, résolu :

— Dans ce cas, nous pouvons gagner.

CHAPITRE 12

Le plan et la fille

46

Depuis bien longtemps Amadiro n'avait pas songé aux robots humaniformes. Cette pensée lui était pénible et, avec quelque difficulté, il s'était appliqué à l'oublier. Et voilà que Mandamus, soudain, faisait resurgir le souvenir.

Le robot humaniforme avait constitué l'atout maître de Fastolfe à cette lointaine époque où Amadiro avait été à deux doigts de remporter la partie, atout maître ou pas. Fastolfe avait conçu et construit deux robots humaniformes (dont un existait toujours) et personne à part lui ne pouvait en construire. L'Institut de Robotique tout entier, avec tous ses membres travaillant ensemble, n'avait pu y parvenir.

Amadiro n'avait pu sauver de cette grande défaite que l'atout maître. Fastolfe avait été contraint de rendre publique la nature de la conception humaniforme.

Ce qui signifiait que l'on pouvait construire des robots humaniformes et qu'on en avait effectivement construit. Et voilà qu'on n'en avait pas voulu. Les Aurorains n'en voulaient pas dans leur société.

La bouche d'Amadiro se tordit au souvenir de cette déception qui resurgissait. On avait fini par apprendre l'histoire de la femme solarienne – à savoir qu'elle avait utilisé Jander, l'un des deux robots humaniformes de Fastolfe, à des fins sexuelles. Théoriquement, les Aurorains n'y voyaient aucun inconvénient.

Mais en y réfléchissant un peu plus, les femmes auroraines n'étaient guère séduites à l'idée d'avoir à rivaliser avec des femmes-robots. Pas

plus que les hommes d’Aurora ne souhaitaient rivaliser avec des hommes-robots.

L’Institut avait fait tout son possible pour expliquer que les robots humaniformes n’étaient pas destinés à Aurora mais qu’ils devaient constituer la première vague de pionniers qui iraient défricher et préparer de nouvelles planètes habitables que les Aurorains iraient occuper plus tard, après la terraformation.

Ce qui avait été également rejeté, du fait d’une suspicion et d’objections spontanées. Quelqu’un avait qualifié les humaniformes de « coins qu’on enfonce ». L’expression s’était répandue et l’Institut avait été contraint de renoncer.

Obstinément, Amadiro avait insisté pour mettre en réserve ceux qui existaient pour un éventuel usage futur – usage dont la nécessité n’était jamais apparue.

Pourquoi ce refus des humaniformes ? Amadiro sentit vaguement monter en lui, de nouveau, cette irritation qui lui avait empoisonné la vie, il y avait de cela tant de décennies. Fastolfe lui-même, bien que peu enthousiaste, avait accepté de soutenir le projet et, pour lui rendre justice, il l’avait fait, sans toutefois y mettre l’éloquence qui était la sienne lorsque les projets lui tenaient à cœur. Mais cela n’avait servi à rien.

Et cependant – et cependant – si Mandamus avait maintenant en tête quelque projet qui pourrait se réaliser et qui nécessitait l’utilisation des robots…

Amadiro n’était pas un tenant enthousiaste des élans mystiques tels que : « C’est mieux ainsi. Cela devait être. » Mais il lui fallut un effort pour s’empêcher de le penser tandis qu’il descendait par un ascenseur en un lieu situé bien au-dessous du niveau du sol le seul endroit d’Aurora qui pouvait, dans une bien faible mesure, ressembler aux légendaires Cavernes d’Acier de la Terre.

Mandamus sortit de l’ascenseur sur un signe d’Amadiro et se retrouva dans un couloir obscur, frisquet, où passait une douce ventilation. Il frissonna légèrement. Amadiro le rejoignit. Un seul robot accompagnait chacun des deux hommes.

— Très peu de gens viennent ici, dit Amadiro d’un ton neutre.

— A quelle profondeur sommes-nous ? demanda Mandamus.

— Environ quinze mètres. Il y a plusieurs niveaux. C’est sur celui-ci que l’on conserve les robots humaniformes.

Amadiro s’arrêta un instant, comme réfléchissant, puis tourna résolument à gauche.

— Par ici !

— Pas de panneaux indicateurs ?

— Comme je vous l'ai dit, très peu de gens viennent ici. Et ceux qui y viennent savent où aller pour trouver ce qu'ils cherchent.

A cet instant ils arrivèrent devant une porte qui, dans la demi-obscurité, paraissait monstrueusement solide. De chaque côté se tenait un robot. Ils n'étaient pas humaniformes.

— Ce sont des modèles tout simples, constata Mandamus après un regard critique.

— Très simples. Vous ne voudriez pas qu'on consacre quelque chose de complexe à la simple tâche de garder une porte ? (Amadiro éleva la voix mais sans se départir de son ton calme :) Je suis Kelden Amadiro.

Une brève lueur apparut dans les yeux des robots. Ils dégagèrent la porte qui s'ouvrit sans bruit, glissant vers le haut.

Amadiro fit entrer son compagnon et dit, toujours aussi calmement, en passant devant les robots :

— Laissez-la ouverte et réglez l'éclairage pour qu'on puisse y voir.

— Je suppose que personne d'autre ne pourrait pénétrer ici ?

— Certainement pas. Les robots me reconnaissent et reconnaissent ma voix et il leur faut ces deux critères pour qu'ils ouvrent la porte. (Il ajouta, comme pour lui-même :) Les serrures, les clés ou les combinaisons sont inutiles dans les mondes spatiens. Les robots nous gardent fidèlement et en permanence.

— J'ai parfois songé, dit Mandamus, l'air rêveur, que si un Aurorain pouvait disposer de l'un de ces foudroyeurs que les Coloniens semblent traîner partout avec eux, il n'existerait pas de porte fermée pour lui. Il pourrait détruire les robots en une seconde et aller ensuite où bon lui semble, faire tout ce qui lui plaît.

— Mais quel Spatien aurait l'idée d'utiliser de telles armes sur un monde spatien ? demanda Amadiro, le regard brillant. Nous vivons sans armes et sans violence. Ne comprenez-vous pas que c'est pour cela même que j'ai consacré ma vie à la défaite et à la destruction de la Terre et de son engeance pernicieuse ?... Oui, nous avons connu la violence jadis, mais il y a longtemps, au début de la fondation des mondes spatiens, et nous ne nous étions pas encore débarrassés du poison de la Terre d'où nous arrivions. Et nous ne connaissions pas la valeur de la sécurité robotique.

— La paix et la sécurité ne valent-elles pas que l'on lutte pour elles ? Des mondes sans violence ! Des mondes où règne la raison ! N'avons-

nous pas eu tort d'abandonner des dizaines de mondes habitables à des barbares à la vie éphémère qui, comme vous le dites, portent partout des foudroyeurs avec eux ?

— Mais, murmura Amadiro, êtes-vous prêt à recourir à la violence pour détruire la Terre ?

— La violence passagère – et dans un but précis – est le prix qu'il nous faudra probablement payer pour mettre fin à la violence à jamais.

— Je me sens suffisamment spatien, dit Mandamus, pour souhaiter que même cette violence soit réduite au minimum.

Ils venaient de pénétrer dans une vaste salle et, à leur entrée, murs et plafonds s'éclairèrent d'une lumière diffuse et douce.

— Eh bien, est-ce là ce qu'il vous faut, docteur Mandamus ? demanda Amadiro.

Mandamus regarda autour de lui, stupéfait, et parvint à dire :

— Incroyable !

Toute une troupe d'êtres humains apparaissait là, à peine plus vivants que des statues, mais beaucoup moins, en apparence, que des humains endormis.

— Ils sont debout, murmura Mandamus.

— Ils prennent moins de place ainsi, c'est évident.

— Mais ils ne sont pas debout depuis quinze décennies. Ils ne peuvent plus être en ordre de marche. Leurs articulations sont certainement figées, leurs organes lésés.

— Peut-être, dit Amadiro en haussant les épaules. Mais si les articulations sont abîmées – ce qui n'est pas impossible –, on peut les remplacer. Il s'agit de savoir si on a quelque raison de le faire.

— On en aura une, affirma Mandamus.

Il examina chacune des têtes. Chacune regardait dans une direction différente, ce qui leur conférait un aspect quelque peu inquiétant. On aurait dit qu'ils allaient rompre les rangs.

— Chacun a ses traits particuliers, constata Mandamus, et ils sont différents par la taille, la carrure…

— Oui. Cela vous surprend ? Nous avions l'intention de faire de ceux-ci, et d'autres que nous aurions pu construire, des pionniers dans le développement de nouveaux mondes. Pour cela, nous les voulions aussi humains que possible, c'est-à-dire qu'il fallait les faire aussi particuliers que le sont les Aurorains. Cela ne vous paraît-il pas raisonnable ?

— Tout à fait. Je suis heureux qu'il en soit ainsi. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur les deux protohumaniformes que Fastolfe avait construits

lui-même Daneel Olivaw et Jander Panell. J'en ai vu des holographies et ils m'ont paru identiques.

— Oui, dit Amadiro, impatient. Non seulement identiques mais l'un et l'autre représentant virtuellement une caricature du Spatien idéal. C'était là le romanesque de Fastolfe. Je suis certain qu'il aurait fabriqué une race de robots humaniformes interchangeables, les deux sexes possédant cette séduction éthérée – du moins pensait-il que c'était bien là la séduction souhaitable – destinée à les rendre totalement inhumains. Fastolfe est peut-être un brillant roboticien, mais c'est un homme incroyablement stupide.

Amadiro hocha la tête. Avoir été battu par un homme aussi incroyablement stupide, songea-t-il… mais il chassa cette pensée. Il n'avait pas été battu par Fastolfe mais par cet infernal Terrien. Perdu dans ses songes, il n'entendit pas la question de Mandamus.

— Pardon ? dit-il avec une pointe d'irritation.

— Je disais : « Est-ce vous qui les avez conçus, docteur Amadiro ? »

— Non, par une curieuse coïncidence – qui me frappe comme particulièrement ironique –, ils ont été conçus par la fille de Fastolfe, Vasilia. Elle est aussi brillante que lui et beaucoup plus intelligente… et c'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles ils ne se sont jamais entendus.

— D'après ce que j'ai entendu dire les concernant… commença Mandamus.

— J'ai également entendu ce qu'on raconte, dit Amadiro en l'arrêtant d'un geste, mais c'est sans importance. Il me suffit qu'elle s'acquitte parfaitement de sa tâche et que n'existe pas le moindre risque qu'elle en vienne à sympathiser avec un homme qui, malgré le hasard qui a fait de lui son père biologique, est – et doit demeurer – à jamais un étranger et un être haïssable pour elle. Elle s'appelle même Vasilia Aliena, le savez-vous ?

— Oui, je le sais. Avez-vous les enregistrements des modèles de cerveaux de ces robots humaniformes ?

— Certainement.

— Pour chacun d'eux ?

— Bien sûr.

— Et je pourrais en disposer ?

— S'il existe une raison.

— Il en existera une, affirma Mandamus. Etant donné que l'on a conçu ces robots en vue d'un travail de pionniers, puis-je présumer qu'ils

sont équipés pour explorer un monde et affronter des conditions primitives ?

— Cela me paraît évident.

— C’est parfait… mais des modifications seront peut-être nécessaires. Pensez-vous que Vasilia Fas… Aliena pourrait m’aider… si nécessaire ? Manifestement ce doit être la plus compétente dans ce domaine des structures du cerveau.

— Manifestement. Mais j’ignore cependant si elle voudra vous aider. Je sais que pour l’instant cela lui est matériellement impossible car elle ne se trouve pas sur Aurora.

Mandamus parut surpris et contrarié.

— Où est-elle donc, docteur Amadiro ?

— Vous avez vu ces humaniformes, répondit Amadiro, et je ne souhaite pas demeurer plus longtemps en aussi lugubre compagnie. Vous m’avez assez fait attendre et il ne faut pas vous plaindre si, à mon tour, je vous fais attendre. Si vous avez d’autres questions, allons en discuter dans mon bureau.

47

De retour dans le bureau, Amadiro fit un peu plus traîner les choses.

— Attendez-moi ici, demanda-t-il d'un ton plutôt tranchant avant de quitter la pièce.

Mandamus attendit, tout raide, mettant de l'ordre dans ses pensées, se demandant quand Amadiro allait revenir... ou si même il allait revenir. Allait-on l'arrêter ou simplement le jeter à la porte ? Amadiro s'était-il lassé d'attendre qu'on en arrive à l'essentiel ?

Mandamus refusait d'y croire. Il s'était fait une idée assez précise du désir effréné d'Amadiro 'd'effacer une vieille défaite. Il paraissait évident qu'Amadiro ne se lasserait pas d'écouter tant qu'il lui apparaîtrait que Mandamus pourrait lui apporter sa revanche.

En promenant son regard sur le bureau d'Amadiro, Mandamus se demanda si ne pouvaient exister, dans la mémoire de l'ordinateur qui se trouvait pratiquement sous sa main, quelques renseignements susceptibles de lui être utiles. Il serait intéressant de n'avoir pas à dépendre d'Amadiro pour tout.

Pensée futile car Mandamus ignorait le code d'entrée et, même s'il l'avait su, plusieurs des robots personnels d'Amadiro se tenaient là dans leurs niches et ils ne manqueraient pas de l'arrêter s'il tentait de faire le moindre pas vers quelque chose qui, dans leur esprit, paraîtrait sensible. Même ses propres robots le feraient.

Amadiro avait raison. Les robots étaient si utiles et si efficaces – et si incorruptibles – comme gardiens que le concept même de quelque acte criminel, illégal ou simplement sournois, ne germait dans l'esprit de personne. Cette tendance s'était tout simplement atrophiée – du moins contre d'autres Spatiens.

Il se demanda comment les Coloniens pouvaient s'en tirer sans robots. Mandamus tenta d'imaginer des individualités se heurtant, sans robots pour amortir le choc, sans présence robotique pour leur donner le sentiment salutaire de la sécurité et Faire respecter – sans qu'On s'en rende compte, la plupart du temps – un code moral adéquat.

Etant donné les circonstances, les Coloniens ne pouvaient être que des barbares et on ne pouvait leur laisser la Galaxie. Amadiro avait raison sur ce point et il avait toujours eu raison, tandis que Fastolfe se trompait fabuleusement.

Mandamus hocha la tête, comme s'il venait de se convaincre une fois de plus de la justesse de ce qu'il voulait faire. Il soupira, souhaita que ce ne fût pas nécessaire puis s'apprêta, une fois de plus, à reprendre le raisonnement lui prouvant que c'était nécessaire, quand Amadiro rentra.

Il n'avait rien perdu de son aspect impressionnant bien qu'il fût à un an d'atteindre sa vingt-huitième décennie. Il ressemblait beaucoup à ce que doit être un Spatien, sauf en ce qui concernait l'aspect informe de son nez. Il dit :

— Désolé de vous avoir fait attendre, mais il fallait que je m'occupe de certaines affaires. Je suis le Directeur de l'Institut et cela implique des responsabilités.

— Pouvez-vous me dire où se trouve le Dr Vasilia Aliena ? demanda Mandamus. Je vous exposerai ensuite mon projet.

— Vasilia est en voyage. Elle visite chacun des mondes spatiens pour voir où ils en sont dans le domaine de la recherche robotique. Elle semble penser que puisque l'Institut de Robotique a été fondé pour coordonner la recherche individuelle sur Aurora, la coordination interplanétaire devrait faire évoluer davantage encore les choses. Bonne idée, en fait.

Mandamus se mit à rire et dit, d'un ton égal :

— Ils ne lui diront rien. Je doute que l'un quelconque des mondes spatiens souhaite qu'Aurora prenne une avance encore plus considérable.

— N'en soyez pas trop sûr. L'affaire colonienne nous a tous perturbés.

— Savez-vous où elle se trouve en ce moment ?

— Nous avons son itinéraire.

— Faites-la revenir, docteur Amadiro.

— Je doute que cela puisse se faire aussi facilement, dit Amadiro, fronçant les sourcils. Je crois qu'elle veut demeurer absente d'Aurora tant que son père est vivant.

— Pourquoi cela ? demanda Mandamus, surpris.

— Je n'en sais rien. (Amadiro haussa les épaules.) Et je m'en fiche... Mais je sais, en revanche, que je vous ai consacré assez de temps. Comprenez-vous ! Venez-en au fait ou partez.

Il pointa vers la porte un doigt mécontent et Mandamus se rendit compte que la patience de son interlocuteur était à bout.

— Très bien. Il y a une troisième raison qui rend la Terre unique...

Il parla facilement, tranquillement, sans emphase, comme se livrant à un exposé souvent répété et poli pour Amadiro lui-même. Et Amadiro lui-même se sentit de plus en plus intéressé.

C'était bien cela ! Amadiro fut tout d'abord envahi par un immense sentiment de soulagement. Il ne s'était pas trompé en pariant que le jeune homme n'était pas un fou. Il était parfaitement sain d'esprit.

Puis arriva le triomphe. Cela allait certainement marcher. Certes, les conceptions du jeune homme, telles qu'il les exposait, s'écartaient quelque peu de la voie qu'Amadiro aurait souhaité leur voir suivre, mais on pourrait arranger cela, en fin de compte. On pouvait toujours modifier.

Et lorsque Mandamus eut terminé, Amadiro lui dit, d'une voix qu'il tenta de maîtriser :

— Nous n'aurons pas besoin de Vasilia. L'Institut dispose de la compétence nécessaire pour nous permettre de commencer immédiatement. Docteur Mandamus… (le ton d'Amadiro était maintenant empreint d'un respect perceptible), si cela se déroule comme prévu – et je ne peux m'empêcher de croire que ce sera le cas – vous serez Directeur de l'Institut quand je serai Président du Conseil…

Mandamus eut un bref et mince sourire, tandis qu'Amadiro se calait dans son fauteuil et, tout aussi fugitivement, se permettait d'envisager l'avenir avec satisfaction et confiance, ce qu'il n'avait pu faire depuis vingt longues et tristes décennies.

Combien de temps cela prendrait-il ? Quelques décennies ? Une seule ? Une fraction de décennie ?

Pas longtemps. Pas longtemps. Il fallait hâter les choses par tous les moyens pour qu'il puisse vivre et voir le retournement de la situation et se retrouver maître d'Aurora – et par conséquent des mondes spatiens – et donc (après la perte de la Terre et des mondes spatiens) maître même de la Galaxie avant de mourir.

48

Lorsque le Dr Fastolfe mourut, sept ans après la rencontre d'Amadiro et de Mandamus et le début de leur projet, l'hyperonde annonça la nouvelle avec la force d'une explosion aux quatre coins des mondes occupés. Cela méritait la plus grande attention, partout.

Dans les mondes spatiens, la nouvelle était d'importance car Fastolfe était l'homme le plus puissant d'Aurora et, partant, de toute la Galaxie depuis plus de vingt décennies. Dans les mondes coloniens et sur la Terre, la nouvelle était importante car Fastolfe était un ami – dans la mesure où un Spatien pouvait être un ami – et la question se posait maintenant de savoir si la politique spatienne allait changer et, dans l'affirmative, en quoi.

La nouvelle parvint aussi à Vasilia Aliena et fut ressentie de façon plus complexe du fait de l'âpreté dont, presque dès le début, avaient été empreints ses rapports avec son père biologique.

Elle s'était appliquée à ne rien éprouver à sa mort et cependant elle n'avait pas voulu se trouver sur le même monde que lui au moment où l'événement se produirait. Elle ne voulait pas des questions qu'on ne manquerait pas de lui poser n'importe où, mais surtout et avec davantage d'insistance sur Aurora.

Chez les Spatiens, les rapports parents-enfants étaient, au mieux, marqués par la fragilité et l'indifférence. Compte tenu de la longueur de l'existence, c'était dans l'ordre normal des choses. Nul ne se serait donc intéressé à Vasilia pour cette raison si ce n'était que Fastolfe était un éminent chef de parti et Vasilia une tenante non moins éminente du parti adverse.

Une vraie plaie. Elle s'était donné la peine de faire de Vasilia Aliena son nom officiel et de l'utiliser sur tous les documents, dans toutes les interviews, dans les affaires de toute nature – mais elle savait parfaitement, cependant, que pour la plupart des gens elle était Vasilia Fastolfe. On aurait dit que rien ne parvenait à effacer ce lien de parenté sans signification et elle en était donc réduite à se satisfaire qu'on

l'appelle par son seul prénom. Du moins n'était-il pas courant.

Et cela aussi semblait accroître encore sa ressemblance avec la femme solarienne qui, pour des raisons toutes différentes, avait renié son premier mari comme Vasilia avait renié son père. La femme solarienne, elle non plus, ne pouvait vivre avec les premiers noms qu'on lui avait attribués et se satisfaisait elle aussi d'un seul prénom : Gladïa.

Vasilia et Gladïa, deux inadaptées, deux réprouvées. Elles se ressemblaient, même.

Vasilia jeta un regard sur le miroir pendu dans la cabine du vaisseau spatial. Elle n'avait pas vu Gladïa depuis plusieurs décennies mais elle était certaine que la ressemblance demeurait. L'une et l'autre étaient petites et minces, l'une et l'autre blondes avec un visage aux traits identiques.

Mais c'était Vasilia qui perdait toujours et Gladïa qui gagnait sans cesse. Lorsque Vasilia avait quitté son père et l'avait chassé de sa vie, il avait trouvé Gladïa ; et elle avait été la fille docile et soumise qu'il souhaitait, la fille que Vasilia ne pourrait jamais être.

Malgré cela, Vasilia se sentait pleine d'amertume. Elle était roboticienne, une roboticienne aussi compétente et adroite que Fastolfe l'avait jamais été, tandis que Gladïa n'était qu'une artiste qui s'amusait à colorier des champs de forces et à fabriquer des illusions de vêtements robotiques. Comment Fastolfe avait-il pu se satisfaire de perdre l'une pour ne gagner, à sa place, rien de plus que l'autre ?

Et lorsque ce policier terrien, Elijah Baley, était venu sur Aurora, il était parvenu à contraindre Vasilia de révéler bien davantage de ses pensées et sentiments qu'elle en eût jamais dit à quiconque. Mais il s'était montré la douceur même pour Gladïa et l'avait aidée – ainsi que son protecteur, Fastolfe – à l'emporter sur l'adversité, encore que Vasilia n'eût jamais pu comprendre clairement comment cela avait pu se produire.

C'était Gladïa qui s'était trouvée au chevet de Fastolfe lors de sa dernière maladie, qui lui avait tenu la main jusqu'à la fin, qui avait recueilli ses dernières paroles. Pourquoi Vasilia en concevait-elle du ressentiment, elle l'ignorait, car en aucun cas elle ne se serait souciée de l'existence du vieil homme au point d'aller assister à son passage dans une non-existence au sens absolu plutôt que subjectif du terme et malgré cela elle enrageait contre la présence de Gladïa.

C'est ainsi, se dit-elle avec défi, et je ne dois d'explication à personne.

Et elle avait perdu Giskard, son robot lorsqu'elle était petite fille, le

robot que lui avait donné un père apparemment aimant. C'était grâce à Giskard qu'elle avait appris la robotique et de qui elle avait reçu la première véritable affection. Enfant, elle n'avait pas réfléchi aux Trois Lois ni philosophé sur l'automatisme positronique. Giskard avait paru affectueux, il s'était comporté comme s'il l'était et cela suffisait pour une enfant. Jamais elle n'avait trouvé une telle affection chez aucun être humain – et certainement pas chez son père.

Jusqu'alors, jamais elle ne s'était montrée assez faible pour jouer avec quiconque le stupide jeu de l'amour. L'amertume ressentie à la perte de Giskard lui avait enseigné qu'aucun gain initial ne valait la perte finale.

Lorsqu'elle était partie de chez elle, reniant son père, il n'avait pas permis que Giskard parte avec elle, bien qu'elle l'eût infiniment amélioré par d'habiles reprogrammations. Et lorsque son père était mort, il avait laissé Giskard à la femme solarienne. Il lui avait également laissé Daneel, mais Vasilia se moquait bien de cette pâle imitation d'un homme. Elle voulait Giskard qui lui appartenait.

Maintenant, Vasilia rentrait à Solaria, son voyage terminé. En fait, et pour ce qui était de l'aspect utile, il l'était depuis des mois. Mais elle était demeurée sur Hespéros pour un repos des plus nécessaires, ainsi qu'elle l'avait expliqué dans son rapport officiel à l'Institut.

Mais Fastolfe était mort, maintenant, et elle pouvait rentrer. Et si elle ne pouvait tout à fait abolir le passé, elle pouvait en refaire une partie. Giskard devait de nouveau lui appartenir.

Elle y était fermement décidée.

49

Amadiro était très partagé dans sa réaction au retour de Vasilia. Elle n'était rentrée qu'un mois après que le vieux Fastolfe (maintenant qu'il était mort, Amadiro pouvait plus facilement évoquer son nom) eut été placé dans son urne. Ce qui flattait son sens de la psychologie. Après tout, il avait dit à Mandamus qu'elle avait l'intention de demeurer absente d'Aurora jusqu'à la mort de son père.

Il faut dire, aussi, qu'il était facile de deviner Vasilia. Elle était dépourvue de cette exaspérante qualité de Mandamus, son nouveau favori, qui semblait toujours garder derrière la tête quelque pensée inexprimée alors même qu'il paraissait les avoir toutes énoncées.

Mais, d'un autre côté, elle se montrait difficile à contrôler et peu portée à suivre tranquillement la voie qu'il lui traçait. On pouvait lui accorder d'être allée sonder jusqu'aux os les Spatiens des autres mondes au cours de ces années passées loin d'Aurora, mais on pouvait aussi lui accorder d'en avoir donné son interprétation dans un rapport obscur et énigmatique.

— Vasilia, quelle joie de vous revoir ! L'Institut ne marche que sur trois pattes en votre absence.

— Allons, Kelden ! dit Vasilia en riant. (Elle seule l'appelait par son prénom sans hésitation ni inhibition, bien qu'elle eût deux décennies et demie de moins que lui.) La quatrième patte est la vôtre et depuis quand n'êtes-vous plus persuadé qu'elle est tout à fait suffisante ?

— Depuis que vous faites durer votre absence pendant des années. Avez-vous trouvé Aurora changée ?

— Pas le moins du monde… ce qui devrait peut-être vous inquiéter. L'immuabilité est le commencement du déclin.

— Paradoxe. Il n'est pas de déclin sans un changement pour le pire.

— L'immuabilité est un changement pour le pire, Kelden, si on compare Aurora aux mondes coloniens qui nous entourent. Ils changent rapidement, étendant leur contrôle à des mondes plus nombreux et à chaque monde plus complètement. Ils deviennent plus forts, plus

puissants, plus confiants, tandis que nous restons là à rêver et à constater que notre puissance décline de façon régulière en comparaison.

— Merveilleux, Vasilia ! Je pense que vous avez soigneusement repassé votre leçon au cours de votre voyage de retour. Cependant, la situation politique d'Aurora a connu un changement.

— Vous parlez de la mort de mon père biologique ?

— Si vous voulez. (Amadiro étendit les bras avec une légère inclination de la tête.) Il était largement responsable de notre paralysie et il n'est plus. Je pense donc que nous allons maintenant assister à un changement, encore que ledit changement ne sera pas nécessairement visible.

— Vous me cachez quelque chose ?

— Est-ce que j'en serais capable ?

— Certainement. Ce sourire affecté vous trahit chaque fois.

— Il faut donc que j'apprenne à me montrer sérieux avec vous... J'ai votre rapport. Dites-moi ce que vous n'y avez pas mis.

— Tout y est... presque. Chaque monde spatien proclame avec véhémence qu'il s'inquiète de l'arrogance croissante des Coloniens. Chacun est fermement décidé à leur résister jusqu'au bout, suivant d'enthousiasme la voie tracée par les Aurorains avec ardeur et bravoure.

— Suivre notre voie, d'accord. Et si nous ne la traçons pas ?

— Dans ce cas ils attendront, essayant de dissimuler leur soulagement. A part cela... eh bien, chacun est lancé dans le progrès technologique et chacun répugne à révéler ce qu'il fait exactement. Chacun travaille en indépendant et il n'y a même pas d'unité d'action au sein d'un même monde. Il n'existe nulle part, sur aucun des mondes spatiens, une équipe qui ressemble à notre Institut de Robotique. Dans chacun des mondes, des chercheurs individuels conservent soigneusement leurs découvertes à l'abri du regard des autres.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'ils soient aussi avancés que nous, dit Amadiro avec une certaine satisfaction.

— C'est bien dommage qu'ils ne le soient pas, répliqua aigrement Vasilia. Avec tous les mondes spatiens constituant une salade d'individualités, le progrès est trop lent. Les mondes coloniens se retrouvent régulièrement à des conventions, ils ont leurs instituts et bien qu'ils aient un sérieux retard par rapport à nous, ils vont nous rattraper... Je suis tout de même parvenue à découvrir quelques avancées technologiques sur lesquelles travaillent les mondes spatiens et je les ai toutes indiquées dans mon rapport. Tous travaillent sur l'intensificateur

nucléaire, par exemple, mais je ne crois pas que l'engin ait dépassé le stade des essais en laboratoire sur aucun monde. On n'en est pas encore à quelque chose de pratique, pouvant être embarqué à bord d'un vaisseau.

— J'espère que vous ne vous trompez pas, Vasilia. L'intensificateur nucléaire est une arme qui serait utile à nos flottes car elle exterminerait les Coloniens d'un seul coup. Mais je pense, en général, qu'il serait préférable qu'Aurora possède l'arme avant ses frères spatiens… mais vous m'avez dit que presque tout cela se trouvait dans votre rapport. J'ai bien entendu ce presque. Qu'est-ce qui ne s'y trouve pas, donc ?

— Solaria !

— Ah ! le plus jeune et le plus singulier des mondes spatiens !

— Je n'ai pratiquement rien obtenu d'eux directement. Ils m'ont regardée avec une totale hostilité, comme ils auraient regardé, je crois, tout non Solarien, qu'il soit spatien ou colonien. Et lorsque je dis « regardée », je l'entends dans leur sens. Je suis restée près d'un an sur ce monde, c'est-à-dire bien plus longtemps que sur tout autre, et au cours de ces nombreux mois je n'ai jamais vu un seul Solarien ou une seule Solarienne face à face. Je n'ai pu, chaque fois, que le ou la regarder par hologramme hyperonde. Jamais je n'ai pu traiter avec quoi que ce soit de concret – uniquement avec des images. Le monde était confortable, d'un luxe incroyable, en fait. Et, pour un amoureux de la nature, dépourvu de toute pollution, mais comme il m'a manqué de voir !

— Ma foi, il s'agit d'une coutume solarienne. Nous le savons tous, Vasilia. Vivez et laissez vivre.

— Hum ! Votre tolérance est peut-être mal placée. Vos robots sont-ils réglés pour ne rien répéter ?

— Oui, bien sûr. Et je vous assure qu'on n'écoute pas ce que vous dites.

— Je l'espère, Kelden… J'ai la nette impression que les Solariens sont bien plus près de mettre au point un intensificateur nucléaire miniaturisé que tous les autres mondes, nous y compris. Ils sont peut-être tout près d'en fabriquer un portable et qui consommerait assez peu d'énergie pour qu'on puisse l'installer à bord des vaisseaux spatiaux.

— Comment font-ils ? demanda Amadiro, rembruni.

— Je ne sais pas. Vous ne croyez tout de même pas qu'ils m'ont fait voir les plans, non ? Mon impression est si fugitive que je n'ai pas osé en parler dans mon rapport, mais à partir de petits détails entendus par-ci ou glanés par-là je pense qu'ils réalisent d'importants progrès. Il faudrait sérieusement réfléchir à la question.

— Nous n'y manquerons pas… Souhaiteriez-vous me dire autre chose ?

— Oui… et quelque chose qui ne se trouve pas dans le rapport non plus. Voilà des décennies que Solaria travaille sur des robots humaniformes et je pense qu'ils ont atteint cet objectif. Aucun autre monde spatien – sauf nous, bien sûr – ne s'y est même essayé. Lorsque j'ai demandé, sur chaque monde,' ce qu'ils faisaient en ce qui concernait les robots humaniformes, la réponse a été unanime. Ils ont jugé le seul concept déplaisant et horrifiant. Je pense que tous ont pris conscience de notre échec et en ont tiré la leçon.

— Mais pas Solaria ? Pourquoi ?

— D'une part, ils ont toujours vécu dans la société la plus profondément robotisée de la Galaxie. Ils sont entourés de robots… des dizaines de milliers par individu. Leur monde en est saturé. Si vous deviez le parcourir au hasard, à la recherche d'humains, vous ne trouveriez rien. Dans ces conditions, pourquoi les quelques rares Solariens qui vivent dans un tel monde seraient-ils inquiets à l'idée de quelques robots de plus, simplement parce qu'ils seraient humaniformes ? Et, d'autre part, ce pauvre diable pseudo-humain conçu et réalisé par Fastolfe et qui existe toujours…

— Daneel, souffla Amadiro.

— Oui, celui-là. Il se trouvait sur Solaria il y a vingt décennies et les Solariens l'ont considéré comme humain. Ils ne s'en sont jamais remis. Même si les humaniformes ne les gênaient pas, ils ont été humiliés d'avoir été trompés. Ce fut pour eux l'inoubliable démonstration qu'Aurora était bien plus en avance qu'eux, dans ce domaine précis de la robotique tout au moins. Les Solariens tirent un orgueil démesuré du fait qu'ils doivent être les roboticiens les plus en avance de la Galaxie et, depuis lors, des Solariens isolés travaillent sur les humaniformes ne serait-ce que pour effacer cette humiliation. S'ils avaient été plus nombreux, ou s'ils avaient possédé un institut pour coordonner leurs travaux, ils y seraient sans aucun doute parvenus depuis longtemps. En l'état actuel des choses, je crois que c'est maintenant fait.

— Vous n'avez aucune certitude, n'est-ce pas ? Il s'agit juste d'une hypothèse fondée sur quelques bribes de données glanées ici ou là.

— Parfaitement exact, mais c'est une hypothèse que je crois solide et qui mérite des recherches plus approfondies… Troisième point, enfin, je jurerais qu'ils travaillent sur la communication télépathique. On m'a imprudemment laissé voir certains équipements. Et un jour, alors que je

regardais un de leurs roboticiens, l'écran hyperonde a révélé un tableau avec une matrice de circuit positronique qui ne ressemblait à rien que j'aie jamais vu. Mais il m'a semblé que cette matrice pouvait être celle d'un programme télépathique.

— Je pense, Vasilia, que cette histoire repose sur des fils plus ténus encore que celle des robots humaniformes.

— Je dois reconnaître que vous avez probablement raison, dit Vasilia, l'air gêné.

— En fait, Vasilia, cela me paraît pure imagination. Si le modèle de matrice que vous avez aperçu ne ressemblait à rien que vous ayez déjà vu, comment pouvez-vous penser que cela pourrait correspondre à quelque chose ?

— A vrai dire, dit Vasilia après une hésitation, je me suis moi-même posé la question. Cependant, lorsque j'ai vu le programme, le mot « télépathie » m'est immédiatement venu à l'esprit.

— Même si la télépathie est impossible, même en théorie ?

— On la croit impossible, même en théorie. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Personne n'a jamais pu réaliser le moindre progrès en ce domaine.

— Oui, mais pourquoi ai-je pensé « télépathie » en voyant ce programme ?

— Ma foi, Vasilia, il s'agit peut-être d'une psychoexcentricité personnelle qu'il est inutile d'analyser. A votre place, j'oublierais ça… Autre chose ?

— Encore un détail… et le plus ahurissant de tous. J'ai eu l'impression, Kelden, par un indice ou un autre, que les Solariens projettent de quitter leur planète.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais pas. Leur population, si faible soit-elle, diminue encore. Peut-être veulent-ils prendre un nouveau départ ailleurs avant de disparaître complètement.

— Quel nouveau départ ? Où iraient-ils ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais, répondit Vasilia avec un mouvement de la tête.

— Eh bien, donc, nous allons tenir compte de tout cela, dit lentement Amadiro. Quatre questions : l'intensificateur nucléaire, les robots humaniformes, les robots télépathiques et l'abandon de la planète. Franchement, je ne crois à aucune des quatre, mais je vais convaincre le Conseil d'autoriser des pourparlers avec le régent de Solaria… Et

maintenant, Vasilia, je pense que vous apprécierez un peu de repos, alors pourquoi ne pas prendre quelques semaines de congé et vous refaire au soleil et au beau temps d'Aurora avant de vous remettre au travail ?

— C'est gentil à vous, Kelden, dit Vasilia sans bouger de sa chaise, mais il reste deux questions que je dois aborder.

Amadiro jeta un regard involontaire sur la bande indiquant l'heure. Il demanda :

— Il n'y en aura pas pour longtemps, n'est-ce pas, Vasilia ?

— Cela prendra le temps que cela prendra, Kelden.

— Que voulez-vous donc ?

— Pour commencer, qui est ce monsieur Je-Sais-Tout qui semble se prendre pour le patron de l'Institut, ce machin-truc Mandamus ?

— Ainsi vous l'avez rencontré, dit Amadiro avec un sourire qui dissimulait une certaine gène. Vous voyez bien que les choses changent, sur Aurora.

— Certainement pas en mieux, en l'occurrence, dit sèchement Vasilia. Qu'est-ce que ce bonhomme ?

— Exactement ce que vous avez dit : un monsieur Je-Sais-Tout. C'est un brillant jeune homme, assez calé en robotique mais tout aussi versé en physique générale, en chimie, en planétologie...

— Et quel âge a ce monstre d'érudition ?

— Pas tout à fait cinq décennies.

— Et qu'est-ce qu'il veut faire quand il sera grand ?

— Etre aussi sage que brillant, peut-être.

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre, Kelden. Songez-vous à le former pour faire de lui le prochain Directeur de l'Institut ?

— J'ai l'intention de vivre encore quelques décennies.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que je puisse vous faire.

Vasilia s'agita sur son siège et son robot, qui se tenait derrière elle, jeta des regards à droite et à gauche comme pour se préparer à contrer une attaque – peut-être poussé par le malaise que ressentait Vasilia.

— Kelden, dit-elle, c'est moi qui dois être le prochain Directeur. La question est réglée. Vous me l'avez dit.

— C'est exact, mais en fait, Vasilia, à ma mort c'est le Conseil d'Administration qui décidera. Même si je laisse une lettre faisant part de mon désir de voir quelqu'un me succéder, le Conseil d'Administration peut me désavouer. Cela est clairement précisé dans les statuts de l'Institut.

— Contentez-vous d'écrire la lettre, Kelden, et je me chargerai du Conseil d'Administration.

— C'est là un sujet dont je ne veux pas discuter plus avant pour l'instant, dit Amadiro, les sourcils froncés. Quelle est votre autre question ? Je vous en prie, soyez brève.

Elle le fixa dans un silence courroucé puis dit, semblant aboyer le mot :

— Giskard.

— Le robot ?

— Le robot, bien sûr. Connaissez-vous un autre Giskard dont je pourrais vous entretenir ?

— Bon, et alors ?

— Il est à moi.

Amadiro parut surpris.

— Il est – il était, plutôt – légalement la propriété de Fastolfe.

— Giskard m'appartenait quand j'étais enfant.

— Fastolfe vous le prêtait et il a fini par vous le reprendre. Il n'y a eu aucun transfert officiel de propriété, n'est-ce pas ?

— Moralement, il m'appartenait. Mais quoi qu'il en soit, il n'appartient plus à Fastolfe. Celui-ci est mort.

— Mais il a fait un testament. Et si je me souviens bien, conformément à ce testament, deux robots Giskard et Daneel sont maintenant la propriété de la femme solarienne.

— Mais je ne le veux pas. Je suis la fille de Fastolfe…

— Oh ?

— J'ai un droit sur Giskard, dit Vasilia, rougissante. Pourquoi une étrangère l'aurait-elle ?

— D'abord parce que Fastolfe l'a voulu. Et elle est citoyenne auroraine.

— Qui a dit cela ? Pour tous les Aurorains, elle est « la femme solarienne ».

Amadiro abattit soudain son poing sur le bras de son fauteuil en un geste de colère.

— Vasilia, que voulez-vous de moi ? explosa-t-il. Je n'ai aucune sympathie pour la femme solarienne. En fait, je la déteste profondément et si je pouvais, je… (il jeta un regard rapide sur les robots, comme s'il ne souhaitait pas les inquiéter)… je lui ferais quitter la planète. Mais je ne peux violer le testament. Même s'il existait une possibilité légale de le faire – et il n'y en a pas –, il ne serait pas sage de le faire. Fastolfe est

mort.

— C’est précisément pourquoi Giskard devrait me revenir.

— Et la coalition dont il était le chef éclate, dit Amadiro, ignorant sa remarque. Elle ne tenait, au cours des dernières décennies, que par son charisme personnel. J’aimerais maintenant ramasser quelques débris de cette coalition et les agréger à mes propres partisans. Ainsi pourrais-je mettre sur pied un groupe assez puissant pour dominer le Conseil et enlever les prochaines élections.

— Avec vous comme nouveau Président ?

— Pourquoi pas ? Aurora pourrait trouver plus mal, car cela me fournira l’occasion de changer complètement cette politique annonciatrice d’un désastre avant qu’il ne soit trop tard. L’ennui, c’est que je ne jouis pas de la popularité personnelle de Fastolfe. Je n’ai pas son don de rayonner d’une sainteté masquant la stupidité. En conséquence, s’il apparaît que je l’emporte dans une affaire mesquine et malhonnête sur un homme qui est décédé, cela ne fera pas bon effet. Personne ne doit dire que, battu par Fastolfe vivant, j’ai, par une rancune banale, violé son testament après sa mort. Je ne veux pas qu’une histoire aussi ridicule vienne gêner mon accession aux décisions vitales que doit prendre Aurora. Vous me comprenez ? Il faudra vous passer de Giskard !

— Nous verrons, dit Vasilia qui se leva, raide, le regard fixe.

— C’est tout vu. L’entretien est terminé, et si vous nourrissez la moindre ambition de devenir Directeur de l’Institut, je ne veux plus jamais vous entendre me menacer ainsi, pour quelque raison que ce soit. Si, donc, vous vous apprêtez à proférer une menace, je vous demande de réfléchir.

— Je ne menace pas, dit Vasilia dont tout le corps démentait les paroles.

Et elle tourna les talons, faisant signe – inutilement – à son robot de la suivre.

L’imprévu – ou plutôt la série d’imprévus – se déclencha quelques mois plus tard lorsque Maloon Cicis pénétra dans le bureau d’Amadiro pour l’habituelle réunion du matin.

D’ordinaire, Amadiro aimait bien cela. Cicis constituait toujours un reposant intermède dans le courant d’une journée bien remplie. C’était l’unique membre important de l’Institut à ne nourrir aucune ambition et à ne pas tirer de plans pour le jour où Amadiro viendrait à mourir ou à se retirer. Cicis était, en fait, le parfait collaborateur, heureux de rendre service et ravi d’être dans les confidences d’Amadiro.

C’est pourquoi, depuis un an environ, Amadiro était contrarié par le parfum de décrépitude, la légère concavité de la poitrine, la raideur dans la démarche de ce parfait collaborateur. Etait-il possible que Cicis se fît vieux ? Il n’avait que quelques décennies de plus qu’Amadiro.

Amadiro se sentit fort désagréablement frappé par le fait qu’en même temps que se dégradaient progressivement tant d’aspects de la vie d’un Spatien l’espérance de vie diminuait. Il avait bien l’intention de revoir les statistiques mais oubliait sans cesse – ou peut-être craignait-il inconsciemment de le faire.

Cette fois, cependant, l’âge de Cicis disparaissait sous une violente émotion. Le visage rouge (soulignant le gris de sa chevelure), il paraissait pratiquement éclater sous l’effet de la stupéfaction.

Amadiro n’eut pas à s’enquérir des nouvelles. Cicis les lui donna comme s’il ne pouvait se retenir.

Lorsqu’il eut fini d’exploser, Amadiro demanda, stupéfié.

— Toutes les émissions radio ont cessé ? Toutes ?

— Toutes, monsieur le Directeur. Ils doivent être morts – ou partis. Aucun monde habité ne peut éviter d’émettre certains rayonnements électromagnétiques à notre niveau de...

Amadiro lui fit signe de se taire. Dans l’un des points sur lesquels Vasilia avait insisté – le quatrième, il s’en souvenait –, elle avait précisé que les Solariens se préparaient à quitter leur monde. L’idée lui avait paru absurde ; les quatre points lui avaient d’ailleurs paru absurdes à des degrés divers. Il avait dit qu’il s’en souviendrait et, bien sûr, il n’en avait rien fait. Maintenant, apparemment, il semblait avoir eu tort.

Ce qui avait paru absurde lorsque Vasilia en avait parlé le demeurait toujours. Il reposa la question qu’il avait déjà posée, bien que n’attendant aucune réponse. (Quelle réponse pouvait-on donner ?)

— Où diable iraient-ils, Maloon ?

— Nous n’en savons rien, monsieur le Directeur.

— Bon, et quand sont-ils donc partis ?

— Nous n’en savons rien non plus. Nous avons appris la nouvelle ce matin. L’ennui, c’est la faible intensité des émissions sur Solaria, en tout état de cause. La planète est très peu habitée et ses robots sont bien protégés. L’intensité y est inférieure à celle de tout autre monde spatien ; deux degrés de moins que la nôtre.

— Ainsi, on s’est aperçu un jour que ce qui était très faible était devenu nul, mais personne ne s’est rendu compte de la baisse. Qui l’a remarqué ?

— Un vaisseau nexonien, monsieur le Directeur.

— Comment ?

— Le vaisseau a été contraint de se placer en orbite autour du soleil de Solaria pour effectuer des réparations urgentes. Ils ont demandé l'autorisation par hyperonde et n'ont pas eu de réponse. Ils ont dû se passer d'autorisation, demeurer en orbite et effectuer les réparations. Personne ne leur a demandé quoi que ce soit. Ce n'est qu'après leur départ, et en regardant leurs enregistrements, qu'ils ont découvert que non seulement ils n'avaient pas eu de réponse mais qu'en outre ils n'avaient pas reçu le moindre signal. On ne peut dire exactement quand les émissions ont cessé. Le dernier message en provenance de Solaria a été capté il y a plus de deux mois.

— Et les trois autres observations qu'elle a faites ?

— Pardon, monsieur le Directeur ?

— Rien. Rien, dit Amadiro, le front plissé, perdu dans ses pensées.

CHAPITRE 13

Le robot télépathique

51

Mandamus n'était pas au courant de la situation sur Solaria lorsqu'il rentra, quelques mois plus tard, d'un important voyage sur la Terre.

Lors de son premier voyage, six ans plus tôt, Amadiro était parvenu, malgré quelques difficultés, à l'y faire envoyer comme émissaire accrédité d'Aurora pour discuter d'une vétille concernant des vaisseaux coloniens qui avaient empiété sur un territoire spatien. Il lui avait fallu supporter la cérémonie, l'ennui bureaucratique et il lui avait vite paru évident qu'en qualité d'émissaire sa liberté de mouvement était limitée. Peu importait, car il avait appris ce qu'il était venu apprendre. Et il avait rapporté la nouvelle.

— Je doute, docteur Amadiro, que l'on rencontre la moindre difficulté. Il est impossible, absolument impossible, que les fonctionnaires de la Terre contrôlent les arrivées ou les départs. Chaque année, plusieurs millions de Coloniens viennent en visite sur la Terre, en provenance de dizaines de mondes. Et, chaque année, ils sont aussi nombreux à rentrer chez eux. Les Coloniens semblent penser qu'il leur manque quelque chose s'ils ne vont pas périodiquement respirer l'air de la Terre et parcourir ses espaces souterrains surpeuplés. Ils recherchent leurs racines, j'imagine. On dirait qu'ils ne se rendent pas compte du cauchemar qu'est l'existence sur la Terre.

— Je sais parfaitement cela, Mandamus, dit Amadiro d'un ton las.

— Vous l'imaginez seulement, monsieur. On ne peut vraiment comprendre qu'après l'avoir vécu. C'est alors qu'on se rend compte que tout ce qu'on a cru savoir est bien loin de la réalité. Pourquoi on souhaite

y retourner une fois qu'on en est parti…

— Nos ancêtres n'ont certainement pas voulu y retourner, une fois qu'ils ont eu quitté la planète.

— Non, dit Mandamus, mais les voyages interplanétaires n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Il fallait des mois, alors, et le Bond hyperspatial constituait une véritable aventure. Quelques jours suffisent maintenant et les Bonds, devenus manœuvre banale, sont sans danger. S'il avait été si facile de retourner sur la Terre à l'époque de nos ancêtres, je me demande si nous aurions rompu tout lien comme nous l'avons fait.

— Trêve de philosophie, Mandamus ! Au fait.

— Certainement. Outre le flot incessant des arrivées et des départs de Coloniens, des millions de Terriens quittent la planète chaque année pour émigrer dans un des mondes coloniens. Certains rentrent presque aussitôt, n'ayant pas réussi à s'adapter. D'autres créent de nouveaux foyers mais reviennent très souvent. Il n'existe aucun moyen de garder trace des départs et des arrivées et la Terre n'essaie même pas. Toute tentative d'instaurer des méthodes d'identification et de conservation des traces des passages des visiteurs pourrait tarir le flot et la Terre est parfaitement consciente que chaque visiteur apporte de l'argent avec lui. Le tourisme – si on peut l'appeler ainsi – est l'industrie la plus florissante de la Terre.

— Vous dites, je suppose, que nous n'aurons aucune difficulté à envoyer les robots humaniformes sur la Terre.

— Absolument aucune. Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Maintenant que nous les avons correctement programmés, nous pouvons les envoyer sur la Terre, en une demi-douzaine de fournées, avec de faux papiers. On ne peut rien faire en ce qui concerne leur respect et leur crainte révérencielle pour les êtres humains, mais cela ne les trahira peut-être pas. On considérera cela comme le respect ordinaire des Coloniens pour la planète des ancêtres… Et puis j'ai bien l'impression qu'il est inutile de les lâcher dans un des spatioports d'une Ville. Il n'y a pratiquement personne dans les vastes espaces entre les Villes à part des robots primitifs et les vaisseaux pourront s'y poser sans qu'on les voie ou du moins sans qu'on y prête attention.

— Trop risqué, je crois, dit Amadiro.

51a

On envoya sur la Terre deux fournées de robots humaniformes qui se mêlèrent aux Terriens de la Ville avant de s'installer dans les zones désertes et d'entrer en communication avec Aurora par hyper-rayon protégé.

— Il va falloir que j'y retourne, dit Mandamus. (Il avait bien réfléchi et longtemps hésité.) Je ne suis pas absolument certain qu'ils aient trouvé le bon endroit.

— Etes-vous sûr qu'ils le connaissent, Mandamus ? demanda ironiquement Amadiro.

— J'ai fouillé à fond dans l'histoire ancienne de la Terre, monsieur. Je sais qu'ils peuvent trouver l'endroit.

— Je ne pense pas pouvoir convaincre le Conseil d'envoyer un vaisseau de guerre avec vous.

— Non, je n'en veux pas. Ce serait plus nuisible qu'utile. Je n'ai besoin que d'un vaisseau monoplace, avec juste assez de carburant pour faire l'aller-retour.

Et c'est ainsi que Mandamus effectua son deuxième voyage sur la Terre, se posant dans une région à l'extérieur des plus petites Villes. Avec un soulagement et une satisfaction mitigés, il trouva plusieurs des robots au bon endroit et demeura avec eux pour examiner leur travail, donner quelques ordres relatifs à ce travail et apporter quelques judicieux réglages à leur programmation.

Et, sous l'œil indifférent de quelques robots primitifs conçus par la Terre pour des tâches agricoles, Mandamus partit pour la Ville voisine.

Il prenait un risque calculé et, n'ayant pas l'âme d'un intrépide héros, il sentit son cœur battre désagréablement dans sa poitrine. Mais tout se passa bien. Le gardien, à la grille, manifesta quelque surprise en voyant arriver un humain qui, manifestement, venait de passer pas mal de temps à l'air libre.

Mandamus était porteur de papiers faisant de lui un Colonien et le garde haussa les épaules. Le grand air ne gênait pas les Coloniens et il n'y

avait rien d'insolite à ce qu'ils aillent faire de petites excursions par les champs et les bois qui formaient les couches supérieures des environs d'une Ville.

Le gardien se borna à jeter un coup d'œil sur les papiers et personne d'autre ne les lui demanda.

L'accent étranger de Mandamus (qu'il tenta de rendre aussi peu aurorain que possible) passa sans commentaire et, pour autant qu'il puisse juger, nul ne se posa la question de savoir s'il pouvait être spatien. Pourquoi l'auraient-ils fait, d'ailleurs ? Il y avait deux siècles que les Spatiens ne disposaient plus de postes avancés sur la Terre et les émissaires officiels des mondes spatiens n'étaient guère nombreux et – depuis pas mal de temps – l'étaient de moins en moins. Les Terriens provinciaux ne se souvenaient peut-être même pas qu'existaient des Spatiens.

Mandamus s'inquiétait un peu qu'on pût remarquer les minces gants transparents qu'il portait toujours, ou encore ses obturateurs nasaux, mais cela ne se produisit pas. Aucune restriction ne fut imposée à ses déplacements autour de la Ville ou vers d'autres Villes. Il avait assez d'argent et l'argent comptait énormément sur la Terre (dans les mondes spatiens aussi, à vrai dire).

Il prit l'habitude de n'avoir pas de robots sur les talons et lorsqu'il rencontrait des robots humaniformes d'Aurora dans telle ou telle Ville, il lui fallait leur expliquer qu'ils ne devaient pas lui coller aux talons. Il écouta leurs rapports, leur donna les instructions qui lui parurent utiles et prit des dispositions pour l'expédition d'autres robots à l'extérieur de la Ville. Enfin, il rejoignit son vaisseau et rentra.

Il ne fut pas plus inquiété lors de son retour que lors du voyage aller.

— En fait, dit-il rêveusement à Amadiro, ces Terriens ne sont pas vraiment des barbares.

— Vraiment ?

— Chez eux, ils se comportent de façon tout à fait convenable. En fait, il y a même quelque chose de charmant dans leur amabilité.

— Commencez-vous à regretter la tâche dans laquelle vous vous êtes lancé ?

— C'est horrible, le sentiment que j'éprouve en me promenant parmi eux et en pensant qu'ils ignorent ce qui va leur arriver. Je ne parviens pas à me réjouir de ce que je fais.

— Mais si, bien sûr, Mandamus. Songez qu'une fois la tâche terminée vous serez assuré du poste de Directeur de l'Institut avant longtemps.

Cela adoucira la pilule.

Après quoi, Amadiro eut Mandamus sérieusement à l'œil.

51b

A son troisième voyage, Mandamus se sentait beaucoup plus à l'aise et parvenait presque à se comporter en Terrien. Le projet avançait lentement mais exactement comme prévu.

Il n'avait pas eu le moindre ennui de santé lors de ses précédentes visites, mais à la troisième – trop confiant sans doute – il avait dû s'exposer à quelque chose. Du moins eut-il, pendant un temps, un écoulement nasal inquiétant accompagné de toux.

Une visite à l'un des dispensaires de la Ville se traduisit par une injection de gammaglobulines qui le soulagea instantanément, mais il trouva le dispensaire plus effrayant que la maladie. Il savait que tous ceux qui se trouvaient là étaient vraisemblablement atteints de quelque affection contagieuse ou en contact avec les malades.

Mais il retrouvait enfin, maintenant, le calme et la vie ordonnée d'Aurora et il s'en sentait fort aise. Il écoutait Amadiro lui parler de la crise solarienne.

— Vous n'en avez pas du tout entendu parler ?

— Pas du tout, monsieur. La Terre est un monde incroyablement provincial. Huit cents Villes et un total de huit milliards d'habitants qui ne s'intéressent à rien d'autre qu'aux huit cents Villes et à leurs huit milliards d'habitants. On croirait que les Coloniens n'existent que pour visiter la Terre et que les Spatiens n'existent pas du tout. En fait, les informations, dans une Ville quelconque, ne traitent – à quatre-vingt-dix pour cent – que de cette seule Ville. La Terre est, intellectuellement autant que physiquement, un monde clos et claustrophile.

— Et malgré cela vous dites que ce ne sont pas des barbares.

— La claustrophilie n'est pas forcément de la barbarie. Pour eux, ils sont civilisés.

— Pour eux !... Mais peu importe. L'important, pour l'instant, c'est Solaria. Pas un seul des mondes spatiens ne bougera. Le principe souverain, c'est la non-ingérence et ils maintiennent que les questions intérieures solariennes n'intéressent que les Solariens. Notre propre Président est tout aussi apathique que les autres, bien que Fastolfe soit

mort et que sa main inerte ne pèse plus sur nous. Je ne peux rien faire tout seul… tant que je ne suis pas moi-même Président.

— Comment peuvent-ils croire qu'il s'agit d'affaires intérieures solariennes dans lesquelles nous ne pouvons nous immiscer, alors que les Solariens sont partis ? demanda Mandamus.

— Comment se fait-il que vous vous rendiez compte immédiatement que c'est aberrant et pas eux ? répondit ironiquement Amadiro… Ils disent qu'il n'existe pas de preuve absolue que les Solariens sont tous partis et tant qu'ils demeurent peut-être – certains du moins – sur leur monde, aucun autre monde spatien n'est autorisé à s'en mêler sans qu'on l'y invite.

— Comment expliquent-ils l'absence de toute radiation ?

— Ils disent que les Solariens sont peut-être descendus sous terre ou qu'ils ont découvert quelque moyen technologique qui empêche toute fuite de radiation. Ils disent aussi qu'on ne les a pas vus partir et qu'ils n'ont absolument nul endroit où aller. Bien sûr, on ne les a pas vus partir parce que personne ne regardait.

— Comment justifient-ils que les Solariens n'ont aucun endroit où aller ? Il existe de nombreux mondes vides.

— On donne comme argument que les Solariens ne peuvent vivre sans leurs incroyables foules de robots et qu'ils ne peuvent emmener les robots avec eux. S'ils venaient ici, par exemple, combien de robots pensez-vous qu'on leur autoriserait – si on leur en autorisait ?

— Et que répondez-vous à cela ?

— Rien. Mais qu'ils soient partis ou pas, la situation n'en demeure pas moins bizarre et troublante et il est incroyable que nul ne veuille chercher à comprendre. J'ai mis tout le monde en garde, avec toute la fermeté possible, contre le fait que l'inertie et l'apathie provoqueront notre fin ; que dès que les mondes coloniens se rendront compte que Solaria est – ou peut être – vide, ils n'hésiteront pas, eux, à chercher à comprendre. Ces gens qui essaiment font montre d'une curiosité insensée que je voudrais bien que nous partagions un peu. Ils iront, sans y réfléchir à deux fois, risquer leur vie s'ils pensent en retirer quelque bénéfice.

— Quel bénéfice, en l'occurrence, docteur Amadiro ?

— Si les Solariens sont partis, ils ont, par la force des choses, laissé presque tous leurs robots derrière eux. Ce sont – ou c'étaient – des roboticiens particulièrement ingénieux et les Coloniens, malgré toute leur aversion pour les robots, n'hésiteront pas à se les approprier et à nous les

expédier contre de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes. En fait, ils l'ont annoncé.

» Deux vaisseaux coloniens se sont déjà posés sur Solaria. Nous avons blâmé de, tels agissements, mais ils ne tiendront certainement aucun compte de notre protestation et, tout aussi certainement, nous n'irons pas plus loin. Bien au contraire. Certains mondes spatiens demandent tout tranquillement la nature des robots qui pourraient être sauvés et le prix qu'ils pourraient en tirer.

— C'est peut-être aussi bien, dit calmement Mandamus.

— Aussi bien que nous réagissions exactement comme l'annonce la propagande colonienne ? Que nous réagissions comme si, effectivement, nous étions en pleine dégénérescence, sur la voie de la décadence ?

— Pourquoi répéter leurs scies, monsieur ? Le fait est que nous sommes pacifiques et civilisés et qu'on n'a pas touché notre corde sensible. Si c'était le cas, nous nous défendrions avec vigueur et, j'en suis sûr, nous les écraserions. Nous les devançons encore largement dans le domaine de la technologie.

— Mais nous ne nous en tirerons pas sans dommage, et ce ne sera pas particulièrement plaisant.

— Ce qui signifie que nous ne devons pas nous montrer trop pressés de partir en guerre. Si Solaria est abandonnée et que les Coloniens veuillent la piller ; peut-être devrions-nous les laisser faire. Après tout, je puis vous dire que nous serons prêts à jouer notre carte dans quelques mois.

— Quelques mois ? répéta Amadiro, le visage éclairé par un sourire avide, féroce.

— J'en suis sûr. Il faut donc d'abord éviter qu'on nous pousse à réagir. Nous gâcherions tout si nous nous lancions dans un conflit où nous n'avons rien à faire et subissions des dommages – même si nous l'emportons – dont nous pouvons nous passer. Après tout, dans quelque temps nous allons vaincre totalement, sans combattre et sans dommage… Pauvre Terre !

— Si cela doit vous chagriner, dit Amadiro avec une feinte légèreté, peut-être n'agirez-vous pas.

— Bien au contraire, répondit froidement Mandamus. C'est précisément parce que j'ai tout à fait l'intention d'agir – et que je sais que je le ferai – que je suis désolé pour eux. Vous serez Président !

— Et vous serez Directeur de l'Institut.

— Peu de chose, comparé à vous.

— Et à ma mort ? demanda Amadiro avec une sorte de ricanement.

— Je ne vois pas aussi loin.

— Je suis très... commença Amadiro, qui fut interrompu par le bourdonnement de l'appareil de communication.

D'un geste automatique, sans un regard, Amadiro tendit la main vers la fente de « sortie ». Il regarda la mince bande de papier qui en émergea et un petit sourire apparut sur ses lèvres.

— Les deux vaisseaux coloniens se sont posés sur Solaria... dit-il.

— Et alors, monsieur ? demanda Mandamus, les sourcils froncés.

— Ils ont été détruits ! Tous les deux !

— Comment ?

— Dans une éclatante explosion de radiations qu'on a pu facilement détecter depuis l'espace. Vous voyez ce que cela signifie ? Les Solariens ne sont pas partis, après tout, et le plus faible de nos mondes peut facilement venir à bout des vaisseaux coloniens. C'est, pour les Coloniens, une bonne leçon qu'ils n'oublieront pas... Tenez, Mandamus, lisez vous-même.

— Cela ne signifie pas nécessairement que les Solariens se trouvent toujours sur la planète, dit Mandamus en repoussant le papier. Ils l'ont peut-être tout simplement piégée d'une manière ou d'une autre.

— Qu'est-ce que cela change ? Attaque des Solariens ou piège, les vaisseaux coloniens ont été détruits.

— Cette fois, ils ont été pris par surprise. Mais la prochaine fois, quand ils s'y attendront ? Et s'ils considèrent cela comme une attaque délibérée des Spatiens ?

— Nous répondrons que les Solariens n'ont fait que se défendre contre une invasion délibérée des Coloniens.

— Mais, monsieur, suggérez-vous qu'on en arrive à un conflit entre mondes ? Et si les Coloniens ne se soucient guère de discuter mais considèrent la destruction de leurs vaisseaux comme un acte de guerre et passent immédiatement aux représailles ?

— Pourquoi feraient-ils cela ?

— Parce qu'ils sont aussi insensés qu'on peut l'être quand on est atteint dans son orgueil ; d'autant plus que leur passé est davantage marqué par la violence.

— Ils seront battus.

— Vous reconnaissez vous-même qu'ils nous infligeraient des dommages insupportables, même s'ils sont battus.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Ce n'est pas Aurora qui a détruit ces vaisseaux.

— Persuadez le Président de dire clairement qu'Aurora n'a rien à voir dans cette affaire, que la faute en incombe à Solaria seule.

— Et abandonner Solaria ? Ce serait une lâcheté.

— Docteur Amadiro, s'exclama Mandamus, rouge d'irritation, n'avez-vous jamais entendu parler de retraite stratégique ? Persuadez les mondes spatiens de reculer quelque temps sous quelque prétexte plausible. Ce n'est qu'une question de mois avant que notre plan se réalise. Ce sera peut-être dur pour les autres de reculer et de paraître s'excuser auprès des Spatiens, car ils ne savent pas ce qui se prépare – mais nous le savons. En fait, vous et moi, avec ce que nous savons, pouvons considérer cet événement comme un don de ce qu'on appelait les dieux. Que les Coloniens continuent à se préoccuper de Solaria pendant que se prépare sur Terre – sans qu'ils s'en rendent compte – leur destruction… Ou préférez-vous nous voir échouer au seuil même de la victoire finale ?

Amadiro se sentit battre en retraite sous le regard direct des yeux profondément enfoncés de son interlocuteur.

52

Jamais Amadiro ne connut pires instants que pendant le temps qui suivit la destruction des vaisseaux coloniens. Heureusement, on put persuader le Président d'adopter une politique qu'Amadiro qualifia de « soumission dominatrice ». L'expression, bien qu'antinomique, frappa l'imagination du Président. En outre, il était expert en soumission dominatrice.

Il fut plus difficile de convaincre le reste du Conseil. Amadiro, exaspéré, s'épuisa à dépeindre les horreurs de la guerre et à faire ressortir qu'il convenait d'attendre le moment opportun pour frapper, si guerre il devait y avoir. Il trouva des tas d'arguments vraisemblables pour prouver que ce moment n'était pas arrivé et les opposa aux dirigeants des autres mondes spatiens. Il fallut toute l'influence hégémonique naturelle d'Aurora pour les convaincre de céder.

Mais lorsque le commandant Baley arriva avec son vaisseau et sa requête, Amadiro eut le sentiment qu'il ne pouvait aller au delà. C'en était trop.

— Absolument impossible, dit Amadiro. Faut-il lui permettre de se poser sur Aurora avec sa barbe, ses vêtements ridicules, son accent incompréhensible ? Suis-je censé demander au Conseil de donner son accord pour qu'il emmène avec lui une citoyenne spatienne ? Ce serait là un fait sans précédent dans notre histoire. Une femme spatienne !

— Pour vous, elle a toujours été « la femme solarienne ».

— C'est bien « la femme solarienne » pour nous, mais lorsqu'il s'agit d'un monde spatien on la considère comme citoyenne spatienne. S'il atterrit sur Solaria, comme il dit vouloir le faire, son vaisseau peut être détruit comme l'ont été les autres, et lui et la femme aussi. Mes ennemis pourront alors m'accuser de meurtre, avec quelque raison... et ma carrière politique pourrait bien ne pas y survivre.

— Pensez plutôt que voilà près de sept ans que nous œuvrons à la destruction finale de la Terre et que nous ne sommes qu'à quelques mois de voir notre projet se réaliser, dit Mandamus. Allons-nous risquer la

guerre, maintenant, et du même coup ruiner tout ce que nous avons fait alors que nous sommes si près de la victoire finale ?

— Je n'ai pas le choix en l'occurrence, mon ami, répondit Amadiro, secouant la tête. Le Conseil ne me suivra pas si je tente de les convaincre de donner la femme à un Colonien. Et le simple fait de l'avoir suggéré se retournera contre moi. Ma carrière politique en sera ébranlée et nous pourrions bien avoir, en outre, une guerre sur les bras. De plus, la pensée qu'une femme spatienne trouve la mort au service d'un Colonien est insupportable.

— On pourrait croire que vous êtes très attaché à la femme solarienne.

— Vous savez bien que ce n'est pas le cas. Je souhaiterais de tout cœur qu'elle soit morte il y a vingt décennies, mais pas ainsi, pas sur un vaisseau colonien... Mais je devrais me souvenir que c'est une de vos ascendantes au cinquième degré.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? demanda Mandamus, l'air un peu plus sévère encore qu'à l'accoutumée. Je suis un Spatien, parfaitement conscient de moi-même et de la société dans laquelle je vis. Je n'ai rien d'un membre d'une tribu qui adore ses ancêtres.

Un instant, Mandamus demeura silencieux, son visage mince reflétant une intense concentration.

— Docteur Amadiro, dit-il, ne pourriez-vous exposer au Conseil qu'il ne s'agit pas de considérer mon ancêtre comme une otage spatienne mais comme une femme qui possède une connaissance unique de Solaria où elle a passé son enfance et sa jeunesse ; que cela pourrait lui conférer un rôle essentiel dans l'exploration et que cette exploration pourrait même se révéler tout aussi utile pour nous que pour les Spatiens ? Après tout, en fait, n'est-il pas souhaitable que nous sachions ce que sont devenus ces malheureux Solariens ? La femme nous rapportera sans doute ce qui s'est passé... si elle survit.

Amadiro avança sa lèvre inférieure.

— Cela pourrait marcher, dit-il, si la femme embarquait de son plein gré, si elle annonçait qu'elle comprend l'importance de la tâche et souhaite faire son devoir de patriote. Il est impensable, en revanche, de l'embarquer de force.

— Eh bien, dans ce cas, supposez que j'aille trouver mon ancêtre et que je tente de la persuader d'embarquer de son plein gré ; et supposez, également, que vous ayez une conversation par hyperonde avec le commandant pour lui dire qu'il peut se poser sur Aurora et emmener la

femme s'il peut la convaincre d'accepter de partir avec lui... ou tout au moins de dire qu'elle accepte de partir de son plein gré, que ce soit exact ou pas ?

— Je pense que nous n'avons rien à perdre à essayer, mais je ne vois pas comment nous pourrions gagner.

Cependant, à la surprise d'Amadiro, ils gagnèrent. Il écoutait attentivement Mandamus qui lui rapportait les détails.

— J'ai abordé le sujet des robots humaniformes, dit Mandamus, et il est clair qu'elle en ignorait tout, d'où j'en ai déduit que Fastolfe n'en savait rien. C'est une question qui me harcelait. Et puis j'ai beaucoup évoqué mon ascendance, de manière à la contraindre de parler de ce Terrien, Elijah Baley.

— Et alors ? demanda Amadiro sèchement.

— Rien, sinon qu'elle a parlé de lui et évoqué des souvenirs. Ce Colonien qui veut l'emmener est un descendant de Baley et j'ai pensé que cela pourrait la conduire à examiner la requête du Colonien plus favorablement.

Quoi qu'il en fût, cela avait marché et pendant quelques jours Amadiro se sentit soulagé de la pression constante qui avait pesé sur lui depuis le début de la crise solarienne.

Mais pendant quelques jours seulement.

53

Pendant la crise solarienne, heureusement, Amadiro n'avait pas vu Vasilia.

Le moment n'aurait certainement pas été des plus opportuns pour la rencontrer. Il ne souhaitait pas être ennuyé par cette mesquine affaire de robot dont elle revendiquait la propriété – avec un mépris total pour l'aspect juridique de la question – au moment où une crise véritable mobilisait tout son sang-froid et toutes ses pensées. Pas plus qu'il ne souhaitait se trouver impliqué dans une chicane qui aurait pu facilement éclater entre elle et Mandamus quant à savoir qui prendrait la direction de l'Institut de Robotique après lui.

Quoi qu'il en soit, il avait presque décidé que Mandamus devait être son successeur. Pendant toute la crise solarienne, Mandamus n'avait cessé de se soucier de ce qui était le plus important. Même lorsque Amadiro lui-même s'était senti ébranlé, Mandamus avait conservé un calme glacial. C'était Mandamus qui avait imaginé que la femme solarienne puisse accompagner le commandant colonien de son plein gré et qui l'avait amenée à en décider.

Et si son plan concernant la destruction de la Terre se déroulait comme prévu – comme il devait se dérouler –, Amadiro souhaiterait bien voir Mandamus lui succéder comme Président du Conseil. Et même, ce serait justice, songea Amadiro dans un rare accès d'altruisme.

Ce soir-là, donc, il ne pensait même pas à Vasilia. Il quitta l'Institut accompagné jusqu'à son véhicule par une petite escouade de robots. L'engin, conduit par un robot, avec deux autres robots assis près de lui à l'arrière, roula tranquillement sous une pluie fraîche et dans la semi-obscurité jusqu'à son établissement. Là, deux autres robots l'escortèrent à l'intérieur. Et pendant tout ce temps, il ne pensa pas à Vasilia.

C'est ainsi que lorsqu'il la trouva dans sa salle de séjour, assise devant son poste d'hyperonde à regarder un ballet de robots assez compliqué, avec plusieurs des robots d'Amadiro dans leurs niches et deux des siens derrière son siège, ce ne fut pas tant la colère devant cette

intrusion dans son intimité qui le frappa que la surprise.

Il lui fallut un instant pour maîtriser assez sa respiration pour pouvoir parler et il demanda alors d'une voix sèche, donnant libre cours à son irritation :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Comment êtes-vous entrée ?

Vasilia demeura très calme. Après tout, elle s'attendait à l'arrivée d'Amadiro.

— Je vous attendais, répondit-elle. Il ne m'a pas été très difficile d'entrer. Vos robots me reconnaissent parfaitement et ils connaissent ma situation à l'Institut. Pourquoi ne m'auraient-ils pas permis d'entrer quand je leur ai assuré que j'avais un rendez-vous avec vous ?

— Ce qui n'est pas le cas. Vous avez violé ma vie privée.

— Pas vraiment. Il existe une limite à la confiance que vous pouvez contraindre les robots de quelqu'un d'autre à vous accorder. Regardez-les. Ils ne m'ont jamais quittée des yeux. Si j'avais voulu mettre du désordre dans vos affaires, fouiller dans vos papiers, profiter de votre absence d'une manière ou d'une autre, je vous assure que je n'aurais pu réussir. Mes deux robots ne font pas le poids contre eux.

— Savez-vous, dit amèrement Amadiro, que vous venez de vous comporter d'une manière fort peu spatienne ? C'est méprisable et je ne l'oublierai pas.

Vasilia parut blêmir légèrement à ces mots. Elle répondit d'une voix sèche, basse :

— J'espère que vous ne l'oublierez pas, Kelden, car j'ai fait cela pour vous… et si je devais réagir comme il convient à vos injures je partirais sur le champ et je vous laisserais terminer votre vie dans la peau du vaincu que vous êtes depuis vingt décennies.

— Je ne demeurerai pas un vaincu… quoi que vous fassiez.

— Vous le croyez peut-être, mais, voyez-vous, vous ne savez pas ce que je sais. Je dois vous dire que sans mon intervention vous demeurerez un vaincu. Je me fiche de ce que vous pouvez avoir en tête. Je me moque de ce qu'a pu concocter pour vous ce Mandamus aux lèvres minces et à la triste figure…

— Pourquoi parler de lui ? demanda vivement Amadiro.

— Parce que j'en ai envie, répliqua Vasilia avec une pointe de mépris. Quoi qu'il ait fait, ou qu'il pense faire – et ne vous inquiétez pas car je n'en ai pas la moindre idée –, ça ne marchera pas. J'en ignore peut-être tout mais je sais au moins que ça ne marchera pas.

— Vous bredouillez des inepties, dit Amadiro.

— Il vaut mieux que vous écoutiez ces inepties, Kelden, si vous ne voulez pas que tout s'écroule. Pas seulement vous, mais peut-être aussi les mondes spatiens. Mais peut-être ne voudrez-vous pas m'écouter. Comme il vous plaira. Que décidez-vous ?

— Pourquoi vous écouterais-je ? Pour quelle raison ?

— Tout d'abord, je vous avais dit que les Solariens se préparaient à quitter leur planète. Si vous m'aviez écoutée alors, vous n'auriez pas été aussi surpris quand ils l'ont fait.

— Mais la crise solarienne va tourner à notre avantage.

— Pas du tout, dit Vasilia. Peut-être le croyez-vous, mais ce ne sera pas le cas. Elle vous détruira quoi que vous fassiez pour parer aux circonstances – si vous ne consentez pas à m'écouter.

Les lèvres d'Amadiro, exsangues, tremblaient légèrement. Les deux siècles de défaite dont venait de parler Vasilia l'avaient durablement marqué et la crise solarienne n'avait rien arrangé. Il n'avait pas la force d'ordonner à ses robots de la mettre dehors, comme il aurait dû le faire. Il dit, d'un ton maussade :

— Eh bien, soyez brève.

— Vous ne me croiriez pas. Alors laissez-moi raconter cela à ma manière. Vous pouvez m'arrêter quand vous voudrez mais vous détruirez les mondes spatiens. Evidemment, ils dureront autant que moi et ce n'est pas moi qui resterai dans l'histoire – l'histoire spatienne – comme le plus grand raté de tous les temps. Puis-je parler ?

— Parlez, dit Amadiro en tombant dans un fauteuil. Et lorsque vous en aurez terminé… partez.

— C'est bien mon intention, Kelden, à moins, bien sûr, que vous ne me demandiez – très poliment – de rester et de vous aider. J'y vais ?

Amadiro ne répondit pas et Vasilia commença :

— Je vous ai dit que lors de mon séjour sur Solaria j'ai eu connaissance de plans bizarres de circuits positroniques qu'ils avaient conçus et qui m'ont frappée car ils évoquaient pour moi – de façon insistante – des tentatives de produire des robots télépathiques. Pourquoi avoir pensé cela ?

— Je ne peux deviner quelles pulsions pathologiques gouvernent vos pensées, répondit Amadiro, amer.

D'une grimace, Vasilia balaya la remarque.

— Merci, Kelden… J'y ai réfléchi pendant quelques mois car j'ai été assez avisée pour croire que la question n'avait rien de pathologique mais mettait en cause quelque souvenir subliminal. Mon esprit est remonté à

ma petite enfance, à l'époque où Fastolfe, que je considérais comme mon père, m'avait donné, dans un de ses accès de générosité – cela lui arrivait de temps à autre, voyez-vous – un robot.

— Encore Giskard ? grommela impatiemment Amadiro.

— Oui, Giskard. Toujours Giskard. J'étais adolescente alors et j'avais déjà l'instinct de la robotique ou plutôt, devrais-je dire, j'étais née avec cet instinct. Je ne connaissais pas grand-chose aux mathématiques mais j'étais douée pour les programmes. Les décennies passant, ma connaissance des mathématiques s'est sans cesse enrichie, mais je ne crois pas que mon sens des programmes se soit beaucoup amélioré. Mon père me disait toujours : « Ma petite Vas... – il aimait aussi faire l'expérience de diminutifs affectueux pour voir si j'en étais touchée –, tu as le génie des programmes. » Je crois que c'est bien le cas...

— Je vous en prie, coupa Amadiro, je veux bien reconnaître votre génie. En attendant, je n'ai pas dîné, vous le savez ?

— Eh bien, dit sèchement Vasilia, commandez votre dîner et invitez-moi à le partager.

Amadiro, les sourcils froncés, leva négligemment le bras et fit un geste rapide. Aussitôt, les robots se mirent tranquillement au travail.

— Je m'amusais à fabriquer des modèles de circuits pour Giskard, reprit Vasilia. J'allais voir Fastolfe – mon père, comme je le considérais alors – et je lui montrais un programme. Parfois il hochait la tête, riait et disait : « Si tu ajoutes cela au cerveau du pauvre Giskard, il ne pourra plus parler et va beaucoup souffrir. » Je me souviens de lui avoir demandé si Giskard pouvait réellement ressentir de la souffrance et mon père m'a répondu : « Nous ignorons s'il en ressentirait, mais il se comporterait comme nous le ferions si nous souffrions beaucoup. Et nous pouvons donc dire qu'il ressentirait de la souffrance. »

— Ou encore j'allais lui montrer un de mes programmes et il souriait avec indulgence, disant « Ma foi, cela ne lui fera pas de mal, ma petite Vas, et il peut être intéressant d'essayer.

» Et c'est ce que je faisais. Parfois, je le retirais ensuite et parfois je le laissais. Je ne me contentais pas de bricoler Giskard par pur plaisir sadique, comme je pense que j'aurais pu être tentée de le faire à la place de quelqu'un d'autre. En fait, j'aimais beaucoup Giskard et je n'avais nul désir de le faire souffrir. Quand il me paraissait que l'une de mes améliorations – pour moi, il s'agissait toujours d'améliorations – permettait à Giskard de s'exprimer plus facilement ou de réagir plus rapidement ou d'une manière plus intéressante – sans que cela semble le

léser – je laissais en place le programme.

» Et puis un jour…

Un robot, à côté d'Amadiro, n'aurait osé interrompre un invité sauf en cas de réelle urgence, mais Amadiro n'eut aucun mal à comprendre le motif de sa présence.

— Le dîner est prêt ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Je vous invite à vous joindre à moi pour dîner, dit Amadiro avec un geste d'impatience à l'adresse de Vasilia.

Ils se rendirent dans la salle à manger d'Amadiro, où Vasilia n'était jamais entrée. Après tout, Amadiro avait sa vie privée et il était réputé pour sa négligence à l'égard des mondanités. Plus d'une fois on lui avait dit qu'il réussirait mieux en politique s'il recevait chez lui. Toujours, il avait répondu avec un sourire poli : « C'est trop cher payer. »

Peut-être était-ce parce qu'il ne recevait pas, songea Vasilia, que le mobilier manquait totalement d'originalité ou de créativité. On ne pouvait trouver table et vaisselle plus ordinaires. Quant aux murs, ce n'étaient que des surfaces verticales, unies. Tout cela réuni contribuait plutôt à couper l'appétit, pensa-t-elle.

Le potage par lequel ils commencèrent – un bouillon clair – était aussi peu engageant que le mobilier et elle s'apprêta à l'expédier sans enthousiasme.

— Ma chère Vasilia, dit Amadiro, comme vous le voyez je suis patient. Je n'ai pas d'objection à ce que vous écriviez votre autobiographie, si cela vous chante. Mais avez-vous vraiment l'intention de m'en réciter plusieurs chapitres ? Si c'est le cas, je dois vous dire sans ambages que cela ne m'intéresse pas le moins du monde.

— Cela va vous intéresser prodigieusement dans un tout petit instant, répondit Vasilia. Mais si vraiment vous vous complaisez dans l'échec et que vous souhaitiez continuer à ne rien réussir de ce que vous entreprenez, dites-le-moi. Je mangerai en silence et je me retirerai. C'est cela que vous voulez ?

— Eh bien, continuez, Vasilia, soupira Amadiro.

— Et un beau jour, reprit Vasilia, j'ai réussi un programme plus élaboré, plus agréable et plus séduisant que ce que j'avais pu réaliser jusque-là ou, en fait, que ce que j'ai pu faire depuis. J'aurais bien voulu le montrer à mon père, mais il s'était rendu à quelque conférence sur l'un des autres mondes.

» J'ignorais quand il reviendrait et j'ai rangé mon programme, mais

chaque jour je le considérais avec davantage d'intérêt, davantage de fascination. Finalement, je n'ai plus pu attendre, tout simplement. Il me paraissait si merveilleux que je jugeai absurde l'idée qu'il puisse être nocif. Je n'étais qu'une enfant dans sa seconde décennie et je n'avais pas encore dépassé le stade de l'irresponsabilité. J'ai donc modifié le cerveau de Giskard en y incluant le programme.

» Et cela ne lui a pas nui. Ce fut immédiatement évident. Il me répondait sans aucune gêne, parfaitement et – me sembla-t-il – il comprenait beaucoup plus vite et se montrait beaucoup plus intelligent qu'auparavant. Je le trouvais aussi plus fascinant et sympathique.

» J'étais ravie, mais un peu nerveuse aussi. Ce que j'avais fait – modifier Giskard sans l'accord de Fastolfe – violait les règles que Fastolfe m'avait fixées et j'en étais parfaitement consciente. Mais, de toute évidence, je n'allais pas défaire ce que j'avais fait. Lorsque j'avais modifié le cerveau de Giskard, je m'étais trouvé l'excuse de dire que ce n'était que provisoire et que je neutraliserais cela par la suite. Mais une fois la modification effectuée, il m'est clairement apparu que je n'allais pas la neutraliser. Je ne pouvais pas faire cela. En fait, je n'ai plus jamais modifié Giskard de crainte d'abîmer ce que je venais de faire.

» Je n'ai jamais, non plus, avoué à Fastolfe ce que j'avais fait. J'ai détruit tous les enregistrements du merveilleux programme que j'avais conçu et Fastolfe n'a jamais découvert que Giskard avait été modifié à son insu. Jamais !

» Et puis nous avons chacun suivi notre route, Fastolfe et moi, et Fastolfe n'a jamais voulu abandonner Giskard. J'ai crié qu'il était à moi, que je l'aimais, Fastolfe ne laissa jamais son aimable bienveillance, dont il faisait tellement étalage dans sa vie – son amour de tous, grands et petits – se mettre en travers de ses propres désirs. On m'a donné d'autres robots dont je n'avais que faire, mais il a conservé Giskard pour lui.

» Et lorsqu'il est mort, il a laissé Giskard à la femme solarienne… une dernière et amère gifle pour moi.

Amadiro n'en était parvenu qu'à la moitié de sa mousse de saumon.

— Si tout cela est destiné à faire avancer votre affaire et à transférer la propriété de Giskard de la femme solarienne à vous-même, c'est inutile. Je vous ai déjà exposé les raisons pour lesquelles je ne pouvais faire fi du testament de Fastolfe.

— Il n'y a bien plus que cela, Kelden, dit Vasilia. Beaucoup plus. Infiniment plus. Vous voulez que j'arrête là ?

Amadiro eut une moue attristée et répondit :

— Puisque j'ai été assez fou pour écouter jusque-là, je vais continuer.

— Vous auriez été fou d'en décider autrement car j'en arrive au point crucial… jamais je n'ai cessé de penser à Giskard ni à la cruauté et à l'injustice d'être privée de lui, mais jamais je n'avais songé à ce programme grâce auquel je l'avais modifié sans que personne ne le sache. Je suis tout à fait sûre que je n'aurais pu refaire le programme si j'avais essayé, et d'après ce dont je me souviens maintenant cela ne ressemblait à rien de ce que j'aie jamais pu voir en matière de robotique jusqu'à… jusqu'à ce que j'aperçoive, fugitivement, quelque chose qui y ressemblait lors de mon séjour sur Solaria.

» Le programme solarien m'a paru familier, mais je ne savais pas pourquoi. Il m'a fallu réfléchir intensément pendant des semaines avant que je tire de quelque endroit bien secret de mon inconscient la fugitive pensée de ce programme que j'avais rêvé et créé à partir du néant il y a vingt-cinq décennies.

» Bien que je ne me souvienne pas exactement de mon programme, je sais que le programme solarien n'était rien de plus qu'une faible esquisse du mien. Il ne suggérait que faiblement ce que j'avais miraculeusement saisi d'une manière beaucoup plus complexe. Mais j'ai contemplé le programme solarien avec l'expérience acquise au cours de vingt-cinq décennies de profonde immersion dans la théorie de la robotique et il m'a fait penser à la télépathie. Si c'est là ce que suggérait ce programme simple et de faible intérêt, qu'avait dû représenter mon programme originel… ce que j'avais inventé étant enfant et que je n'ai jamais pu retrouver depuis lors ?

— Vous répétez sans cesse que vous en arrivez au fait, Vasilia, dit Amadiro. Serait-il déraisonnable de ma part de vous prier de cesser de gémir et de rêver au passé pour m'exposer l'essentiel en une simple phrase ?

— Volontiers. Je suis en train de vous dire, Kelden, que sans que je m'en rende jamais compte, j'ai fait de Giskard un robot télépathique et qu'il est demeuré tel depuis lors.

54

Amadiro demeura un long moment à regarder Vasilia et, le récit paraissant terminé, il revint à sa mousse de saumon dont il avala pensivement quelques bouchées.

— Impossible ! dit-il enfin. Vous me prenez pour un idiot ?

— Je vous prends pour un raté, répondit Vasilia. Je ne dis pas que Giskard peut lire les conversations dans les pensées, qu'il peut transmettre et recevoir des mots ou des idées. Peut-être cela est-il impossible, même en théorie. Mais je suis tout à fait sûre qu'il peut détecter les émotions et le canevas général de l'activité mentale et qu'il peut peut-être les modifier.

— Impossible ! répéta Amadiro en secouant violemment la tête.

— Impossible ? Réfléchissez un instant. Il y a vingt décennies, vous aviez presque atteint vos buts. Fastolfe à votre merci, le Président Horder devenu votre allié. Que s'est-il passé ? Pourquoi tout a-t-il échoué ?

— Le Terrien… commença Amadiro, s'étouffant à ce souvenir.

— Le Terrien, répéta Vasilia en le singeant. Le Terrien. Ou était-ce la femme solarienne ? Ce ne fut ni l'un ni l'autre ! Aucun des deux ! C'était Giskard, qui sans cesse était présent. Ressentant. Modifiant.

— Pourquoi se serait-il intéressé à cela ? C'est un robot.

— Un robot loyal à son maître, à Fastolfe. Selon la Première Loi, il devait veiller à ce que Fastolfe ne subisse pas le moindre mal et, étant télépathique, il ne pouvait se contenter d'interpréter la Loi comme signifiant uniquement un mal physique. Il savait que si Fastolfe ne réussissait pas dans son projet, ne pouvait encourager la Colonisation des mondes habitables de la Galaxie, il serait profondément déçu – et cela, dans l'Univers télépathique de Giskard, c'était endurer un « mal ». Il ne pouvait le permettre et il est intervenu pour l'empêcher.

— Non, non, non, dit Amadiro, écœuré. C'est ainsi que vous voulez que cela soit, par quelque désir romanesque et fou, mais ce n'est pas la réalité pour autant. Je me souviens trop bien de ce qui s'est passé. C'était le Terrien. Inutile de faire appel à des robots télépathiques pour expliquer

les événements.

— Et que s'est-il passé depuis, Kelden ? En vingt décennies avez-vous réussi à l'emporter sur Fastolfe ? Avec tous les faits en votre faveur, avec la faillite manifeste de la politique de Fastolfe, avez-vous jamais pu disposer d'une majorité au Conseil ? Avez-vous jamais pu influencer le Président au point de détenir un pouvoir réel ?

» Comment expliquez-vous cela, Kelden ? Tout au long de ces vingt décennies, le Terrien ne se trouvait pas sur Aurora. Voilà plus de seize décennies qu'il est mort, sa vie misérablement brève s'étant éteinte un peu avant huit décennies. Cependant, vous échouez toujours… sans arrêt vous avez échoué.

» Même maintenant que Fastolfe est mort, êtes-vous parvenu à tirer plein profit des débris de sa coalition ou pensez-vous que le succès vous échappe toujours ?

» Que reste-t-il ? Disparu le Terrien. Disparu Fastolfe. C'est Giskard qui n'a cessé d'œuvrer contre vous pendant tout ce temps… et Giskard est toujours là. Il est aussi loyal maintenant à la femme solarienne qu'il l'était à Fastolfe et la femme solarienne n'a aucune raison de vous aimer, que je sache.

Le visage d'Amadiro se mua en un masque de colère et de frustration.

— Non, c'est faux. Tout est faux, dit-il. C'est votre imagination.

Vasilia, sans se départir de son calme, répondit :

— Non, je n'imagine rien. J'explique. J'ai expliqué des faits que vous avez été incapable d'expliquer. Ou avez-vous une autre explication ?… Et je connais le remède. Que Giskard cesse d'être la propriété de la femme solarienne pour devenir la mienne et, soudain, les événements vont commencer à tourner à votre avantage.

— Non. Ils tournent déjà à mon avantage.

— Vous le croyez peut-être, mais ce n'est pas le cas, tant que Giskard œuvre contre vous. Si près que vous soyez de l'emporter, si sûr de la victoire que vous soyez, tout cela se volatilisera tant que vous n'aurez pas Giskard de votre côté… C'est ce qui est arrivé il y a vingt décennies ; c'est ce qui va de nouveau se produire.

Soudain, le visage d'Amadiro s'éclaira et il dit :

— Eh bien, réfléchissez. Peu importe que Giskard ne soit pas de mon côté ni du vôtre car je peux vous prouver qu'il n'est pas télépathique. S'il l'était, comme vous le prétendez, s'il pouvait régir les événements à sa guise ; ou selon le souhait de l'être humain qui est son maître, pourquoi aurait-il permis que la femme solarienne parte vers ce qui sera

probablement sa mort ?

— Sa mort ? De quoi parlez-vous, Kelden ?

— Savez-vous, Vasilia, que deux vaisseaux coloniens ont été détruits sur Solaria ? Ou vous êtes-vous contentée, ces derniers temps, de rêver à des programmes et à l'époque glorieuse de votre enfance, lorsque vous vous amusiez à modifier votre robot-jouet ?

— Trêve de raillerie, Kelden ! J'ai entendu les nouvelles. Et alors ?

— Un troisième vaisseau colonien part enquêter. Il pourrait bien être également détruit.

— Peut-être. Mais le commandant saura prendre ses précautions.

— Il les a prises. Il a demandé et obtenu que la femme solarienne l'accompagne, pensant qu'elle connaît la planète assez bien pour leur permettre d'échapper à la destruction.

— C'est peu probable car elle n'y est pas allée depuis vingt décennies.

— Exact ! Et il y a donc de fortes chances pour qu'elle périsse avec eux. Personnellement, cela ne me gênerait pas. Je serais ravi de sa mort et vous aussi, j'imagine. En outre, cela nous fournirait de bonnes raisons de nous plaindre auprès des mondes coloniens à qui il serait difficile de faire admettre que la destruction des vaisseaux est due à une action délibérée de la part d'Aurora. Irions-nous détruire l'un des nôtres ?... La question est donc, Vasilia, de savoir pourquoi Giskard aurait permis à la femme solarienne de partir de son plein gré vers une mort probable s'il possédait les dons – et la loyauté – que vous lui prêtez.

— Est-elle vraiment partie de son plein gré ? demanda Vasilia, déconcertée.

— Absolument. Il eût été politiquement impossible de l'y contraindre.

— Mais, je ne comprends pas...

— Il n'y a rien à comprendre, sauf que Giskard est un robot ordinaire.

Vasilia demeura un instant figée dans son siège, se caressant le menton d'une main. Puis elle déclara lentement :

— Les Coloniens n'admettent pas les robots chez eux ni à bord de leurs vaisseaux. Ce qui signifie qu'elle est partie seule. Sans robots.

— Non, évidemment pas. Ils ont dû accepter ses robots personnels pour qu'elle consente à partir. Ils ont emmené cette contrefaçon d'homme, Daneel, et l'autre était... Giskard. Qui d'autre ? Donc, le robot-miracle de votre imagination court aussi à sa destruction. Il ne pourrait pas...

Sa voix s'estompa. Vasilia se leva d'un bond, les yeux étincelants, le visage empourpré.

— Vous voulez dire que Giskard est parti ? Hors de ce monde, sur un vaisseau spatien ? Kelden, vous nous avez peut-être tous perdus.

55

Ni l'un ni l'autre ne termina son repas.

Vasilia quitta la salle à manger en hâte et disparut dans la petite pièce que l'on appelait la « Personnelle ». Amadiro, qui s'efforçait de conserver son calme, lui cria à travers la porte, parfaitement conscient de perdre ainsi de sa dignité :

— C'est là une preuve supplémentaire que Giskard n'est rien d'autre qu'un robot. Pourquoi souhaiterait-il se rendre sur Solaria pour y trouver la destruction avec sa maîtresse ?

Les bruits de robinet cessèrent enfin et Vasilia sortit, le visage rafraîchi et presque figé dans un calme apparent.

— Vous ne comprenez vraiment rien, n'est-ce pas ? Vous me surprenez, Kelden. Réfléchissez. Giskard ne saurait se trouver en danger tant qu'il peut influencer l'esprit humain, non ? Pas plus que la femme solarienne tant que Giskard veille sur elle. Le Colonien qui a emmené la femme solarienne a dû découvrir, en la questionnant, qu'elle n'avait pas mis les pieds sur Solaria depuis vingt décennies. Il n'a donc pas pu continuer à croire, après cela, qu'elle pouvait lui être d'une grande utilité. Elle a emmené Giskard avec elle, mais il ignorait que Giskard pouvait lui être utile… ou l'aurait-il su ?

Elle réfléchit un instant et poursuivit :

— Non, je ne vois pas comment il aurait pu le savoir. Si, depuis plus de vingt décennies, personne n'a soupçonné les capacités mentales de Giskard, c'est que manifestement il souhaite que nul ne s'en doute… et dans ce cas personne n'a pu deviner.

— C'est vous qui prétendez avoir trouvé cela ! cracha méchamment Amadiro.

— Je savais bien des choses, Kelden, et même ainsi ce n'est que maintenant que j'ai découvert l'évidence… et seulement grâce à l'indice concernant Solaria. Giskard a dû engourdir mon esprit, sans quoi je l'aurais découvert depuis longtemps. Je me demande si Fastolfe savait…

— Il est bien plus simple, dit Amadiro, tout agité, d'accepter le fait

que Giskard est tout bonnement un robot banal.

— Vous courez tranquillement à la ruine, Kelden, mais je crois que je ne vais pas vous laisser faire, quel qu'en soit votre désir… Le fait est que le Colonien est venu chercher la femme solarienne et l'a emmenée bien qu'il eût découvert qu'elle ne lui serait que de peu d'utilité – ou même d'aucune utilité. Et la femme solarienne a consenti à partir malgré sa crainte de se trouver à bord d'un vaisseau solarien avec des barbares contaminés… et bien que sa destruction sur Solaria lui ait paru plus que probable.

» Je pense donc que tout cela est l'œuvre de Giskard qui a contraint le Colonien à insister, contre toute raison, pour avoir la femme solarienne. Et il a contraint celle-ci à accepter, contre toute raison.

— Mais pourquoi ? Puis-je poser cette simple question : pourquoi ?

— Je suppose, Kelden, que Giskard a jugé important de quitter Aurora… A-t-il pu deviner que j'étais sur le point de percer son secret ? Dans ce cas, peut-être a-t-il douté de sa capacité à me tromper. Après tout, je suis une excellente roboticienne. En outre, il a dû se souvenir qu'il m'appartenait, jadis, et un robot ne peut aisément faire fi des impératifs de loyauté. Peut-être a-t-il pensé que la seule façon de mettre la femme solarienne en sécurité était de fuir mon influence.

Elle leva les yeux sur Amadiro et lui dit fermement :

— Kelden, il faut le récupérer. Nous ne pouvons le laisser chanter la cause colonienne bien à l'abri dans un monde colonien. Il a déjà fait suffisamment de mal chez nous. Il faut le récupérer et vous devez faire de moi sa propriétaire légale. Je peux le manœuvrer, je vous assure, et le faire travailler pour nous. N'oubliez pas ! Je suis la seule qui puisse le maîtriser et le manœuvrer.

— Je ne vois aucune raison de s'inquiéter. Au cas très probable où il ne serait qu'un simple robot, il sera détruit sur Solaria et nous serons débarrassés à la fois de lui et de la femme solarienne. Dans l'hypothèse peu vraisemblable où il serait ce que vous prétendez, il ne sera pas détruit sur Solaria, mais il lui faudra alors rentrer sur Aurora. Après tout, la femme solarienne, bien que non auroraine de naissance, a vécu bien trop longtemps sur Aurora pour envisager de vivre parmi des barbares… et lorsqu'elle insistera pour revenir à la civilisation, Giskard n'aura d'autre choix que de revenir avec elle.

— Après tout ce qui s'est passé, Kelden, vous ne comprenez toujours pas de quoi Giskard est capable. S'il juge important de se tenir éloigné d'Aurora, il peut aisément influencer les sentiments de la femme

solarienne de telle sorte qu'elle supporte de vivre sur un monde colonien, tout comme il l'a fait accepter de voyager à bord d'un vaisseau colonien.

— Eh bien, dans ce cas et si nécessaire, nous pouvons tout simplement ramener sous escorte sur Aurora le vaisseau colonien… avec la femme solarienne et Giskard.

— Comment avez-vous l'intention de procéder ?

— Nous pouvons le faire. Nous ne sommes pas stupides, ici sur Aurora, bien que selon vous, apparemment, vous soyez la seule à faire preuve de bon sens sur la planète. Le vaisseau colonien se rend sur Solaria pour enquêter sur la destruction des deux précédents vaisseaux, mais j'espère que vous ne croyez pas qu'il est dans notre intention de dépendre de ses bons soins ou même de ceux de la femme solarienne. Nous envoyons un de nos vaisseaux de guerre sur Solaria et nous espérons bien qu'il n'aura pas d'ennuis. Si les Solariens sont encore sur la planète, peut-être peuvent-ils détruire des vaisseaux coloniens primitifs, mais ils seront incapables de toucher, un vaisseau de guerre aurorain. Si, donc, le vaisseau colonien, par quelque tour de magie de Giskard…

— Il ne s'agit pas de magie, coupa sèchement Vasilia, mais d'influence mentale.

— Si, donc, le vaisseau colonien, pour quelque raison, parvenait à décoller de la surface de Solaria, notre vaisseau lui barrerait la route et les Coloniens seraient poliment priés de restituer la femme solarienne et ses robots. Il n'y aura là rien d'hostile. Notre vaisseau se bornera à escorter une citoyenne auroraine jusqu'à sa planète. Une fois la femme solarienne et ses deux robots débarqués sur Aurora, le vaisseau colonien aura toute latitude pour regagner sa propre destination.

Vasilia eut un hochement de tête las et commenta :

— Cela semble parfait, Kelden, mais savez-vous ce que je crois ?

— Quoi donc, Vasilia ?

— A mon avis, le vaisseau colonien va décoller de Solaria, mais pas nos vaisseaux de guerre. Giskard peut faire échec à quoi que ce soit sur Solaria, mais à part lui personne, je le crains.

— Si c'est bien là ce qui se produit, dit Amadiro avec un sourire sardonique, je croirai alors qu'il existe, après tout, quelque chose de vrai dans votre imagination… Mais cela ne se produira pas.

56

Le lendemain matin, le principal robot personnel de Vasilia, délicatement conçu pour ressembler à une femme, arriva au chevet de sa maîtresse. Vasilia s'étira et, sans ouvrir les yeux – inutile, car depuis bien des décennies ce robot était le seul à approcher de son lit –, demanda :

— Qu'y a-t-il, Nadila ?

— Madame, dit Nadila d'une voix douce, le Dr Amadiro demande à vous voir à l'Institut.

— Quelle heure est-il ? demanda Vasilia en ouvrant tout grands les yeux.

— Il est 5 h 17, madame.

— Du matin ?

La voix de Vasilia trahit son indignation.

— Oui, madame.

— Quand veut-il me voir ?

— Tout de suite, madame.

— Pourquoi ?

— Ses robots ne me l'ont pas précisé, mais ils disent que c'est important.

Vasilia rejeta ses draps.

— D'abord, le petit déjeuner, Nadila. Et avant cela, une douche. Dis aux robots d'Amadiro de s'installer dans les niches des visiteurs et d'attendre. S'ils demandent qu'on se hâte, rappelle-leur qu'ils se trouvent dans mon établissement.

Vasilia, ennuyée, ne se pressa pas trop. Sa toilette fut plus laborieuse que d'ordinaire, son petit déjeuner lui prit plus de temps qu'à l'accoutumée. (D'habitude, elle ne traînait ni pour l'une ni pour l'autre.) Elle regarda les nouvelles, où rien ne parut justifier la demande d'Amadiro.

Le temps que son véhicule terrestre (où elle avait pris place avec quatre robots – deux d'Amadiro et deux des siens) arrive à l'Institut, le soleil se levait à l'horizon.

Les murs du bureau d'Amadiro étaient encore éclairés bien que toute lumière fût inutile. Il leva les yeux et dit :

— Vous voilà enfin !

— Désolée, répondit-elle sèchement, je me rends parfaitement compte qu'il est terriblement tard, au moment où se lève le soleil, pour commencer à travailler.

— Trêve de plaisanterie, Vasilia, je vous en prie ! Il va falloir que je me rende très bientôt à la chambre du Conseil. Le Président s'est levé bien avant moi... Vasilia, je m'excuse, très humblement, d'avoir douté de vous.

— Le vaisseau colonien a donc tranquillement décollé ?

— Oui. Et notre vaisseau a été détruit, comme vous l'aviez prédit... La nouvelle n'a pas encore été annoncée, mais elle finira par transpirer, bien sûr.

Les yeux de Vasilia s'ouvrirent tout grands. Elle avait prédit cette issue en affichant un peu plus de confiance qu'elle n'en ressentait vraiment, mais manifestement l'instant était mal choisi pour l'avouer. Elle se borna à dire :

— Vous acceptez donc le fait que Giskard est doté de pouvoirs extraordinaires ?

Amadiro répondit, prudent :

— Je ne considère pas le fait comme mathématiquement prouvé, mais je veux bien l'accepter, jusqu'à plus amples informations. Ce que je veux savoir, c'est ce qu'il convient de faire maintenant. Le Conseil ignore tout de Giskard et je n'ai pas l'intention de leur en parler.

— Je suis heureuse de vous voir si bien raisonner, Kelden.

— Mais c'est vous qui comprenez Giskard et c'est vous qui êtes le mieux à même de dire ce qu'il convient de faire. Que dois-je donc dire au Conseil et comment expliquer l'événement sans avouer toute la vérité ?

— Cela dépend. Maintenant que le vaisseau colonien a quitté Solaria, où va-t-il ? Le savons-nous ? Après tout, s'il revient maintenant sur Aurora, il suffit d'attendre son arrivée.

— Il ne vient pas sur Aurora, affirma Amadiro. Là encore vous aviez raison, semble-t-il. Giskard – à supposer que ce soit lui qui tire les ficelles – paraît déterminé à ne pas rentrer. Nous avons intercepté le message du vaisseau adressé à sa planète. Codé, bien sûr, mais il ne reste pas un seul code colonien que nous n'ayons décodé...

— Je pense qu'ils ont décrypté les nôtres, eux aussi. Je me demande pourquoi chacun ne décide pas d'envoyer ses messages en clair pour

éviter tout ce tracas.

— Peu importe, dit Amadiro avec un haussement d'épaules. Le fait est que le vaisseau colonien retourne sur sa planète.

— Avec la femme solarienne et les robots.

— Bien entendu.

— Vous en êtes certain ? On ne les a pas laissés sur Solaria ?

— Nous en sommes sûrs. (Il y avait une certaine impatience dans le ton d'Amadiro.) Apparemment, c'est à la femme solarienne qu'ils doivent d'avoir pu décoller.

— Elle ? Comment cela ?

— Pour l'instant, nous l'ignorons.

— Ce doit être Giskard. Il a fait en sorte qu'on croie que c'était la femme solarienne.

— Et que faisons-nous, maintenant ?

— Nous devons récupérer Giskard.

— Oui, mais je ne peux vraiment pas persuader le Conseil de risquer une crise interstellaire pour obtenir le retour d'un robot.

— Evidemment, Kelden. Demandez le retour de la femme solarienne. Nous avons bien le droit d'exiger cela. Et pensez-vous un seul instant qu'elle reviendrait sans ses robots ? Ou que Giskard permettrait que la femme solarienne rentre sans lui ? Ou que le monde colonien souhaiterait conserver les robots si la femme solarienne rentrait ? Demandez son retour. Fermement. Elle est citoyenne auroraine, prêtée pour une mission sur Solaria. La mission est terminée et il faut maintenant qu'on nous la ramène immédiatement. Prenez un ton de va-t'en guerre, comme s'il s'agissait là d'un casus belli.

— Nous ne pouvons risquer la guerre, Vasilia.

— Vous ne la risquerez pas. Giskard ne peut décider de quelque chose qui pourrait provoquer une guerre. Si les dirigeants coloniens résistent et se montrent à leur tour prêts à se battre, Giskard sera contraint de modifier en conséquence leur attitude pour obtenir que la femme solarienne revienne pacifiquement sur Aurora. Et, bien entendu, il devra revenir avec elle.

— Et une fois qu'il sera de retour, c'est sur nous qu'il va influer, j'imagine, et nous oublierons ses pouvoirs, nous ne lui prêterons pas attention et il pourra toujours mener son plan à bien, quel qu'il soit, observa lugubrement Amadiro.

Vasilia rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Aucun risque. Je connais Giskard, voyez-vous, et je peux le

manœuvrer. Contentez-vous de le surveiller.

CHAPITRE 14

Le duel

57

Gladïa contemplait le globe aurorain sur l'écran. La couverture nuageuse de la planète semblait prise dans un demi-tourbillon suivant le mince croissant qui brillait à la lumière de son soleil.

— Nous ne sommes sûrement pas si près, dit-elle.

— Evidemment pas, répondit D.G. en souriant. Nous la voyons à travers d'excellentes lentilles. Elle se trouve à plusieurs jours, en comptant l'approche en spirale. Si nous avons un jour un système antigravitationnel, auquel les physiciens ne cessent de rêver mais qu'ils paraissent incapables de concrétiser, le vol spatial deviendra bien plus facile et rapide. En l'état actuel, seuls nos Bonds peuvent nous amener en toute sécurité à bonne distance d'une masse planétaire.

— C'est bizarre, observa Gladïa, songeuse.

— Quoi donc, madame ?

— Lorsque nous sommes allés sur Solaria, je me suis dit : « Tu rentres chez toi », mais lorsque nous avons atterri j'ai découvert que je n'étais pas du tout chez moi. A présent, nous nous rendons sur Aurora et je pense « Maintenant, tu rentres chez toi », et cependant… ce monde, là au-dessous, n'est pas davantage chez moi.

— Où est-ce donc, madame ?

— Je commence à me le demander… mais pourquoi persistez-vous à m'appeler « madame » ?

— Préférez-vous « madame Gladïa » ?

— Là encore, c'est du faux respect. C'est ce que vous ressentez pour moi ?

— Du faux respect ? Certainement pas. Mais comment un Colonien

doit-il s'adresser à une Spatienne ? J'essaie de me montrer poli et de me conformer à vos coutumes... de tout faire pour que vous vous sentiez à l'aise.

— Mais cela ne me met pas à l'aise du tout. Appelez-moi simplement Gladïa. Je vous l'ai déjà dit. Après tout, je vous appelle bien « D.G. ».

— Et cela me convient parfaitement, encore que devant mes officiers et mes hommes, je préférerais que vous m'appeliez « commandant » et je vous appellerais « madame ». Il faut maintenir une certaine discipline.

— Oui, bien sûr, approuva Gladïa, l'air absent, regardant de nouveau Aurora. Je n'ai pas de chez-moi.

Elle se tourna vers D.G. et lui demanda :

— Etes-vous sérieux lorsque vous dites que vous m'emmènerez sur la Terre, D.G. ?

— A demi sérieux, répondit-il en souriant. Peut-être ne souhaiterez-vous pas y aller... Gladïa.

— Je crois que je veux y aller, à moins que je ne perde mon courage.

— L'infection existe vraiment, et c'est ce que craignent les Spatiens, n'est-ce pas ?

— Trop, peut-être. Après tout, j'ai connu votre ancêtre et je n'ai pas été contaminée. J'ai vécu sur ce vaisseau et j'ai survécu. Regardez, vous êtes tout près de moi maintenant. Je suis même allée sur votre monde, avec des milliers de personnes autour de moi. Je crois m'être fabriqué une certaine résistance.

— Il faut que je vous dise, Gladïa, que la Terre est mille fois plus peuplée que Baleyworld.

La voix de Gladïa se fit plus chaleureuse :

— Et même. J'ai complètement changé d'avis... sur beaucoup de choses. Je vous ai dit qu'il ne restait rien qui vaille la peine qu'on vive après vingt-trois décennies, et il apparaît que si. Ce qui m'est arrivé sur Baleyworld – mon discours et la façon dont il a touché les gens – est apparu comme quelque chose de nouveau, quelque chose que je n'avais pas imaginé. C'était comme si je renaissais, recommençant à la première décennie. Il me semble maintenant que même si la Terre est cause de ma mort, cela en vaudra la peine, car je mourrai jeune, essayant de lutter contre la mort et non pas vieille, lasse et l'accueillant comme 'une délivrance.

— Eh bien, s'exclama D.G. avec un geste faussement tragique des bras, on croirait entendre une dramatique historique à l'hyperonde ! Vous avez déjà regardé cela sur Aurora ?

— Bien sûr, c’est très populaire.

— Est-ce que vous répétez pour en jouer une, Gladïa, ou êtes-vous sincère ?

— Je suppose que j’ai l’air un peu stupide, D.G., dit-elle en riant, mais le plus drôle, c’est que je suis sincère… si mon courage ne m’abandonne pas.

— Dans ce cas, nous irons. Nous irons sur la Terre. Je ne crois pas qu’ils penseront que vous valez une guerre, notamment si vous faites un récit fidèle des événements, comme ils le souhaitent, et si vous donnez votre parole de Spatienne – si cela se fait – que vous reviendrez.

— Mais je ne reviendrai pas.

— Vous pourriez le souhaiter, un jour… Et maintenant, madame… je veux dire Gladïa… j’ai toujours grand plaisir à bavarder avec vous mais je suis toujours tenté d’y consacrer trop de temps et je suis sûr qu’on a besoin de moi en salle de contrôle. Si ce n’est pas le cas et s’ils peuvent se passer de moi, j’aimerais autant qu’ils ne s’en rendent pas compte.

58

— Est-ce toi qui as fait cela, ami Giskard ?

— De quoi parles-tu, ami Daneel ?

— Mme Gladïa est très désireuse d'aller sur la Terre et peut-être même de ne pas revenir. C'est là un désir si contraire aux aspirations d'une Spatienne comme elle que je te soupçonne fort d'être intervenu sur son esprit pour modifier ses sentiments.

— Je n'ai rien Fait. Il est déjà assez ardu d'influer sur un esprit humain quelconque dans les limites des Trois Lois et il est donc plus difficile encore d'agir sur l'esprit d'un individu dont il nous appartient d'assurer la sécurité.

— Pourquoi donc veut-elle aller sur la Terre ?

— Ses expériences sur Baleyworld ont considérablement modifié son point de vue. Elle a une mission – assurer la paix dans la Galaxie – et elle brûle de s'y mettre.

— Dans ce cas, ami Giskard, ne serait-il pas préférable que tu fasses ce que tu peux pour persuader le commandant, à ta façon, de se rendre directement sur la Terre ?

— Cela créerait des difficultés. Les autorités auroraines tiennent tellement à ce que Mme Gladïa soit ramenée sur Aurora qu'il vaut mieux obtempérer, du moins provisoirement.

— Mais cela pourrait être dangereux.

— Tu penses donc toujours, ami Daneel, que c'est moi qu'ils veulent retenir parce qu'ils ont découvert mes capacités ?

— Je ne vois pas d'autres raisons à leur insistance pour que Mme Gladïa revienne.

— Je constate qu'il existe des inconvénients à penser comme un humain. On peut imaginer des difficultés qui n'existent pas. Même si quelqu'un, sur Aurora, devait soupçonner mes aptitudes, je lèverais ce soupçon grâce à ces aptitudes. Il n'y a rien à craindre, ami Daneel.

— Comme tu voudras, ami Giskard, concéda Daneel, réticent.

59

Gladïa regarda pensivement autour d'elle et congédia les robots d'un geste négligent de la main.

Elle contempla la main qui faisait ce geste comme si elle la voyait pour la première fois. C'était avec cette main qu'elle avait serré celle de chacun des membres de l'équipage du vaisseau avant de monter dans le petit module qui la ramenait sur Aurora avec D.G. Lorsqu'elle avait promis de revenir, ils l'avaient acclamée et Niss avait braillé : « Nous ne partirons pas sans vous, madame. »

Les acclamations lui avaient fait grand plaisir. Ses robots la servaient sans relâche, loyalement, fidèlement, mais ils ne l'acclamaient jamais.

D.G. la regarda curieusement et dit :

— Maintenant, vous êtes certainement chez vous, Gladïa.

— Je suis dans mon établissement, répondit-elle d'une voix sourde. C'est mon établissement depuis que le Dr Fastolfe me l'a donné il y a vingt décennies et malgré cela il me paraît tout drôle.

— Il me paraît tout drôle à moi aussi. Je me sentirai plutôt perdu, seul ici, dit D.G. en contemplant avec un petit sourire le mobilier et ses ornements ainsi que les murs décorés avec recherche.

— Vous ne serez pas seul, D.G. Mes robots domestiques seront là avec vous et je leur ai donné toutes instructions. Ils veilleront à votre confort.

— Est-ce qu'ils vont comprendre mon accent colonien ?

— S'ils ne comprennent pas, ils vous demanderont de répéter et il faudra alors parler lentement et faire des gestes. Ils s'occuperont de vos repas, vous montreront comment utiliser les équipements de l'appartement des hôtes… et ils vous auront également à l'œil pour s'assurer que vous ne vous conduisez pas en invité peu respectueux. Si nécessaire, ils vous empêcheront d'agir, mais sans vous faire de mal.

— J'espère qu'ils ne vont pas me considérer comme un être non humain.

— Comme l'a fait le régisseur ? Non, je peux vous en assurer, D.G.,

encore que votre barbe et votre accent pourront entraîner chez eux une certaine confusion provoquant un retard d'une ou deux secondes dans leurs réactions.

— Et je suppose qu'ils me protégeront contre d'éventuels intrus ?

— Certainement, mais il n'y en aura pas.

— Les gens du Conseil peuvent souhaiter venir me chercher.

— Dans ce cas ils enverront des robots et les miens les renverront.

— Et si leurs robots maîtrisent les vôtres ?

— Impossible, D.G. Un établissement ne peut être violé.

— Allons, Gladïa ! Vous voulez dire que jamais personne n'a…

— Non, jamais personne n'a ! répliqua-t-elle aussitôt. Installez-vous confortablement et mes robots veilleront à satisfaire tous vos désirs. Si vous voulez entrer en contact avec votre vaisseau, avec Baleyworld ou même avec le Conseil aurorain, ils sauront exactement quoi faire. Vous n'aurez pas à lever le petit doigt.

D.G. tomba dans le siège le plus proche, allongea les jambes et poussa un soupir.

— Comme nous avons raison de ne tolérer aucun robot sur les mondes coloniens. Savez-vous en combien de temps on pourrait me convaincre de me plonger dans l'oisiveté et la paresse si je demeurais dans ce genre de société ? Cinq minutes, au maximum. En fait, je me sens déjà corrompu ! (Il bâilla et s'étira voluptueusement :) Ça les ennuierait que je dorme ?

— Bien sûr que non. Si vous dormez, les robots veilleront à ce que ce soit dans le calme et dans le silence.

D.G. se figea soudain.

— Et si vous ne revenez pas ?

— Pourquoi ne reviendrais-je pas ?

— Le Conseil semble souhaiter votre présence d'urgence.

— Ils ne peuvent me retenir. Je suis une citoyenne auroraine et libre et je vais où il me plaît.

— Il existe toujours des circonstances exceptionnelles et dans de telles circonstances un gouvernement peut toujours faire fi des droits.

— C'est absurde. Giskard, est-ce qu'on va me garder ?

— On ne vous gardera pas, madame, répondit Giskard. Le commandant n'a pas à s'inquiéter.

— Eh bien, voilà, D.G. ! Et votre ancêtre, la dernière fois que je l'ai vu, m'a dit que je devais toujours faire confiance à Giskard.

— Parfait ! Excellent ! Tout de même, Gladïa, si je suis venu avec

vous, c'est pour m'assurer de vous récupérer. Ne l'oubliez pas et dites-le à votre Dr Amadiro s'il le faut. S'ils tentent de vous garder contre votre volonté, il leur faudra essayer de me garder aussi… et mon vaisseau, qui se trouve en orbite, est tout à fait capable de réagir à ce genre de chose.

Gladïa parut inquiète.

— Non, je vous en prie. Ne pensez pas à cela. Aurora aussi possède des vaisseaux et je suis certaine que le vôtre est sous surveillance.

— Il existe cependant une différence, Gladïa. Je doute qu'Aurora souhaite entrer en guerre pour vous tandis que Baleyworld y est tout disposé.

— Certainement pas. Je ne veux pas qu'ils entrent en guerre pour moi. Et pourquoi le feraient-ils, d'ailleurs ? Parce que j'étais l'amie de votre ancêtre ?

— Pas exactement. Je ne pense pas que quiconque puisse vraiment croire que vous étiez cette amie. Votre arrière-grand-mère, peut-être, mais pas vous. Même moi, je ne crois pas qu'il s'agissait de vous.

— Vous savez bien que c'était moi.

— Rationnellement, oui. Affectivement, je trouve cela impossible. Il y a vingt décennies de cela.

— Vous raisonnez comme un être à la vie brève, dit Gladïa, hochant la tête.

— Peut-être pensons-nous tous ainsi, mais c'est sans importance. Ce qui vous rend importante aux yeux de Baleyworld, c'est le discours que vous avez prononcé. Vous êtes une héroïne et il faut qu'on vous présente à la Terre. Rien ne doit empêcher cela.

Gladïa se sentit un peu inquiète.

— Présentée à la Terre ? En grande cérémonie ?

— La plus grande.

— Pourquoi jugerait-on cela assez important pour valoir une guerre ?

— Je ne suis pas certain de pouvoir l'expliquer à une Spatienne. La Terre est un monde bien particulier. La Terre est un… monde sacré. C'est le seul véritable monde. C'est là que les êtres humains sont nés et c'est le seul monde où ils ont évolué, se sont développés et ont vécu au milieu d'une floraison de vies. Nous avons des arbres et des insectes sur Baleyworld… mais sur la Terre ils ont des tas d'arbres et d'insectes qu'aucun de nous n'a jamais vus sauf sur Terre. Nos mondes sont des imitations, de pâles imitations. Ils n'existent et ne peuvent exister que par la force intellectuelle, culturelle et spirituelle qu'ils tirent de la Terre.

— C'est tout à fait contraire à l'opinion que professent les Spatiens.

Lorsque nous faisons référence à la Terre, et c'est bien rare, c'est comme à un monde barbare et en pleine décadence.

Le rouge monta aux joues de D.G.

— C'est pourquoi les mondes spatiens ne cessent de s'affaiblir. Vous êtes comme des plantes qui se sont détachées de leurs racines, comme des animaux qui se seraient arraché le cœur.

— Ma foi, j'ai moi-même hâte de voir la Terre, mais il faut que je vous quitte pour l'instant. Je vous en prie, faites comme si vous étiez dans votre établissement en attendant mon retour.

Elle gagna la porte d'un pas alerte, s'arrêta, se retourna :

— Vous ne trouverez pas d'alcool dans cet établissement, ni nulle part sur Aurora. Pas de tabac, non plus, ni stimulants alcaloïdes, rien de ces choses artificielles auxquelles… auxquelles vous pouvez être habitué.

D.G. eut un sourire amer.

— Nous en sommes bien conscients, nous les Coloniens. Vous êtes des gens très puritains.

— Pas du tout, dit Gladïa, se rembrunissant. Trente ou quarante décennies de vie, cela se paie… et c'est là une des façons de payer. Vous ne vous imaginez pas que c'est par pure magie, non ?

— Ma foi, je me contenterai de jus de fruits bien sains, d'ersatz de café parfaitement inoffensif et du parfum des fleurs.

— Vous trouverez tout cela en abondance, dit froidement Gladïa, et lorsque vous regagnerez votre vaisseau, je suis certaine que vous pourrez soigner tous les symptômes de manque ressentis.

— C'est vous seule qui allez me manquer, madame, dit gravement D.G.

Gladïa fut contrainte d'en rire.

— Vous êtes un incorrigible menteur, commandant. A bientôt… Daneel… Giskard.

60

Gladïa se tenait toute raide dans le bureau d'Amadiro. Au cours de ces nombreuses décennies, elle n'avait aperçu Amadiro que de loin ou sur un écran… et elle avait alors coutume de se détourner. Elle ne se souvenait de lui que comme du grand ennemi de Fastolfe et maintenant que, pour la première fois, elle se trouvait dans la même pièce que lui – face à face –, elle devait se composer un visage inexpressif pour ne pas laisser percer sa haine.

Bien qu'Amadiro et elle fussent les seuls êtres humains en chair et en os dans la pièce, une douzaine au moins d'officiels de haut rang – dont le Président – étaient présents par circuit holographique fermé. Gladïa avait reconnu le Président et quelques autres, mais pas tous.

Expérience plutôt sinistre qui ressemblait beaucoup au mode de communication courant sur Solaria auquel elle avait été habituée alors qu'elle était petite fille – et dont elle se souvenait avec tant de répugnance.

Elle fit un effort pour s'exprimer clairement, calmement et de façon concise. Elle répondit aux questions avec toute la brièveté compatible avec la clarté et toute l'indifférence compatible avec la politesse.

Le Président écouta, impassible, et les autres calquèrent leur attitude sur la sienne. Il était manifestement très vieux – les Présidents l'étaient toujours, plus ou moins, car en règle générale on n'accédait à ce poste qu'à la fin de sa vie. Il avait le visage long, des cheveux encore drus, des sourcils touffus. Il parlait d'une voix douce mais pas le moins du monde amicale.

Lorsque Gladïa en eut terminé, il dit :

— Vous prétendez donc que les Solariens ont redéfini « l'être humain » selon des critères restrictifs ne s'appliquant qu'aux Solariens.

— Je ne prétends rien du tout, monsieur le Président. Personne n'a trouvé d'autre explication pour justifier ce qui s'est passé, c'est tout.

— Vous rendez-vous compte, madame, que dans toute l'histoire de la robotique jamais on n'a conçu un robot avec une définition aussi

restrictive de « l'être humain » ?

— Je ne suis pas roboticienne, monsieur le Président, et j'ignore tout des mathématiques des circuits positroniques. Puisque vous dites qu'on ne l'a jamais fait, je le crois, bien sûr. Je ne peux cependant affirmer, de ma propre autorité, que du fait qu'on ne l'a jamais fait on ne pourra jamais le faire dans l'avenir.

Jamais ses yeux n'avaient semblé aussi grands et aussi innocents. Le Président rougit et dit :

— Il n'est théoriquement pas impossible de restreindre la définition, mais c'est impensable.

Baissant les yeux sur ses mains, qu'elle tenait croisées devant elle, Gladïa répondit :

— On a parfois de ces idées bizarres.

Le Président changea de sujet :

— Un vaisseau aurorain a été détruit. Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne me trouvais pas sur les lieux de l'incident, monsieur le Président. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'est passé et je ne peux donc pas l'expliquer.

— Vous vous trouviez sur Solaria et vous êtes née sur cette planète. Compte tenu de votre récente expérience et de votre passé, quel est votre avis ?

On sentait, dans le ton du Président, une impatience difficilement contenue.

— Si je devais formuler une hypothèse, je dirais que notre vaisseau a explosé sous l'action d'un intensificateur nucléaire analogue à celui qui faillit être utilisé contre le vaisseau colonien.

— Et vous n'êtes pas frappée par le fait qu'il s'agit de deux cas différents ? Dans l'un, un vaisseau colonien a envahi Solaria pour s'emparer de robots solariens ; dans l'autre, un vaisseau aurorain s'est posé sur Solaria pour apporter sa protection à une planète sœur.

— Je ne peux que supposer, monsieur le Président, que les régisseurs – les robots humaniformes laissés sur la planète pour en assurer la garde – n'avaient pas été suffisamment instruits pour faire la différence.

Le Président parut choqué.

— Il est inconcevable qu'on ne leur ait pas appris à faire la différence entre des Coloniens et des amis spatiens.

— Puisque vous le dites, monsieur le Président... Cependant, si seul est considéré comme humain quelqu'un ayant l'apparence physique d'un

être humain et pouvant parler comme un Solarien – comme il nous a semblé que c'était le cas, à nous qui étions sur les lieux –, les Aurorains, qui ne parlent pas avec l'accent solarien, ont pu ne pas être considérés comme des humains par les régisseurs.

— Vous prétendez donc que les Solariens ont défini leurs amis spatiens comme non-humains et les ont condamnés à la destruction ?

— Je dis seulement que c'est là une possibilité car je ne vois pas d'autre explication à la destruction du vaisseau aurorain. Des personnes possédant davantage d'expérience que moi pourront sans aucun doute avancer d'autres explications.

De nouveau, ce regard innocent, presque vide.

— Avez-vous l'intention de retourner sur Solaria, madame ? demanda le Président.

— Non, monsieur le Président, ce n'est pas mon intention.

— Votre ami colonien vous a-t-il demandé d'y retourner pour débarrasser la planète de ses régisseurs ?

Gladïa secoua lentement la tête.

— On ne me l'a pas demandé. Et si on me l'avait demandé, j'aurais refusé. Pas plus que je ne suis allée sur Solaria, d'abord, pour une autre raison que pour y faire mon devoir pour Aurora. C'est le Dr Levular Mandamus, qui travaille à l'Institut de Robotique sous les ordres du Dr Kelden Amadiro, qui m'a demandé d'aller sur Solaria. Il m'a demandé de m'y rendre pour donner, à mon retour, un compte rendu des événements… ce que je viens de faire. La requête ressemblait fort à un ordre et c'est comme un ordre que je l'ai prise… un ordre du Dr Amadiro lui-même, ajouta-t-elle avec un bref coup d'œil vers celui-ci.

Ce à quoi Amadiro parut ne pas souhaiter répondre.

— Quels sont donc vos projets pour l'avenir ? demanda le Président.

Gladïa attendit l'espace d'un ou deux battements de cœur puis décida qu'autant valait faire face hardiment à la situation. Elle déclara, d'une voix claire :

— J'ai l'intention, monsieur le Président, d'aller visiter la Terre.

— La Terre ? Pourquoi souhaiter visiter la Terre ?

— Monsieur le Président, il peut être important, pour les autorités auroraines, de savoir ce qui se passe sur la Terre. Du fait que j'ai été invitée par les autorités de Baleyworld à visiter la Terre, et puisque le commandant Baley se tient prêt à m'y emmener, ce serait là l'occasion d'un rapport sur les événements à mon retour, tout comme je viens de rendre compte de ce qui se passe sur Solaria et sur Baleyworld.

Eh bien, songea Gladïa, allait-il donc violer la coutume et la garder prisonnière sur Aurora ? Dans ce cas, il devait exister des moyens de contester la décision.

Gladïa sentit sa tension monter et elle jeta un regard rapide en direction de Daneel qui, bien sûr, demeura totalement impassible.

Le Président annonça, l'air revêche :

— A cet égard, madame, vous avez le droit de faire comme bon vous semble, en qualité de citoyenne auroraine… mais sous votre seule responsabilité. Nul ne vous demande de le faire, comme – selon vous – on vous a demandé de vous rendre sur Solaria. Je dois vous prévenir qu'Aurora ne se sentira pas tenue de vous venir en aide en cas de mésaventure.

— Je comprends parfaitement, monsieur le Président.

Celui-ci annonça brusquement :

— Il nous faudra en discuter plus tard, Amadiro. Je vous ferai signe.

Les images s'évanouirent, et Gladïa et ses robots se retrouvèrent soudain seuls avec Amadiro et ses robots.

61

Gladïa se leva et dit d'une voix sèche, se refusant à regarder Amadiro :

— C'est terminé, je présume, et je vais me retirer.

— Oui, bien sûr, mais j'ai une ou deux questions à vous poser auxquelles, je l'espère, vous voudrez bien répondre.

Sa haute silhouette parut écrasante lorsqu'il se leva, lui sourit et lui dit avec une exquise courtoisie, comme s'ils étaient de vieux amis :

— Laissez-moi vous accompagner, madame. Ainsi donc, vous vous rendez sur la Terre ?

— Oui. Le Président n'y a pas vu d'objection et une citoyenne auroraine peut librement circuler à travers la Galaxie en temps de paix. Et, excusez-moi, mais mes robots – et les vôtres, si nécessaire – suffiront à me raccompagner.

— Comme il vous plaira, madame. (Un robot leur ouvrit la porte.) Je suppose que vous emmènerez des robots avec vous lorsque vous vous rendrez sur la Terre.

— Bien évidemment.

— Lesquels, madame, si je puis me permettre ?

— Ces deux-ci. Les deux robots qui sont avec moi.

Ses talons claquèrent fermement sur le sol tandis que, tournant le dos à Amadiro sans se soucier de savoir s'il l'avait entendue, elle traversait rapidement le couloir.

— Est-ce bien sage, madame ? Ce sont des robots très modernes, des réalisations exceptionnelles du grand Dr Fastolfe. Vous serez entourée de Terriens barbares qui peuvent les convoiter.

— Même si par hasard ils les convoitaient, ils ne les auraient pas.

— Ne sous-estimez pas le danger, ne surestimez pas la protection des robots. Vous serez dans une de leurs cités, entourée par des dizaines de millions de ces Terriens, et les robots ne peuvent faire de mal aux humains. En fait, plus un robot est complexe et plus sensible il se montre aux nuancés des Trois Lois. Et moins il est susceptible de faire quoi que

ce soit qui puisse nuire à un être humain… n’est-ce pas, Daneel ?

— Oui, docteur Amadiro, répondit Daneel.

— J’imagine que Giskard est d’accord avec toi.

— Je le suis, dit Giskard.

— Vous voyez, madame ? Ici, sur Aurora, dans une société non violente, vos robots peuvent vous protéger. Sur la Terre – insensée, décadente, barbare –, deux robots n’auront nul moyen de vous protéger ou de se protéger. Nous ne voudrions pas vous laisser seule. Pas plus que, pour des raisons plus égoïstes, nous ne souhaiterions, à l’Institut et au gouvernement, voir des robots modernes dans les mains des barbares. Ne serait-il pas préférable d’emmener des robots d’un modèle plus ordinaire, auxquels les Terriens ne prêteraient pas attention ? Dans ce cas, vous pourriez en prendre autant que vous le souhaiteriez. Une douzaine, si vous voulez.

— Docteur Amadiro, j’ai emmené ces deux robots à bord d’un navire colonien et j’ai visité un monde colonien. Nul n’a fait le moindre geste pour se les approprier.

— Les Coloniens n’utilisent pas de robots et prétendent désapprouver leur usage. Tandis que sur la Terre ils en utilisent toujours.

— Si je puis me permettre d’intervenir, docteur Amadiro, dit Daneel, je pense que l’on retire graduellement les robots sur la Terre. Il y en a très peu dans les Villes. Presque tous les robots de la Terre se trouvent désormais utilisés à des tâches agricoles ou dans l’industrie minière. Pour le reste, la règle est l’automation non robotique.

Amadiro jeta un bref coup d’œil à Daneel puis se tourna vers Gladïa.

— Votre robot a probablement raison et je suppose qu’il n’y aurait aucun inconvénient à emmener Daneel. Il pourrait parfaitement passer pour humain. Quant à Giskard, il serait préférable qu’il demeure à votre établissement. Il pourrait bien réveiller l’instinct de possession d’une société où cet instinct est très vif… même s’il est exact qu’ils essaient de se libérer des robots.

— Je n’en laisserai aucun, monsieur. Ils viendront avec moi. Je suis seule juge quant à savoir lesquels de mes biens emporter et lesquels laisser.

— Bien entendu, dit Amadiro avec un sourire aimable. Nul ne le conteste… Voulez-vous attendre ici ?

Une autre porte s’ouvrit sur une pièce des plus confortablement meublées. Sans fenêtres, mais éclairée par une lumière douce et baignant dans une musique plus douce encore.

Gladïa s'arrêta sur le seuil et demanda sèchement :

— Pourquoi ?

— Un membre de l'Institut souhaite vous voir et vous parler. Ce ne sera pas long, mais c'est indispensable. Après cela, vous pourrez partir. Vous ne serez même plus importunée par ma présence. Je vous en prie.

Sous les derniers mots, on pouvait déceler comme la froideur de l'acier.

Gladïa tendit les bras en direction de Giskard et de Daneel.

— Nous entrons ensemble.

Amadiro eut un rire cordial.

— Pensez-vous que je veuille vous séparer de vos robots ? Pensez-vous qu'ils le permettraient ? Vous avez passé trop de temps avec les Coloniens, ma chère.

Gladïa regarda les portes fermées et dit entre ses dents :

— Je déteste cet homme Et plus encore lorsqu'il sourit et tente de se montrer rassurant.

Elle s'étira, faisant quelque peu craquer les articulations des coudes.

Quoi qu'il en soit, je suis fatiguée, se dit-elle. Si quelqu'un vient encore me poser des questions sur Solaria et Baleyworld, mes réponses seront brèves, je peux l'assurer.

Elle s'assit sur un canapé qui s'enfonça mollement sous son poids. Elle retira ses chaussures et posa les pieds sur le canapé. Elle esquissa un sourire endormi, respira profondément et s'allongea sur le côté. Tournant la tête à la pièce, elle tomba aussitôt dans un profond sommeil.

62

— C’est heureux qu’elle ait eu naturellement sommeil, dit Giskard. J’ai pu accentuer ce besoin sans lui nuire le moins du monde… Je ne voulais pas que Mme Gladïa entende ce qui va probablement se dire et voir ce qui va se produire.

— Qu’est-ce qui va probablement se produire, ami Giskard ? demanda Daneel.

— Ce qui va se produire, je crois, ami Daneel, résulte du fait que j’avais tort et que tu avais raison. J’aurais dû prendre plus au sérieux tes excellentes déductions.

— Veulent-ils donc te garder sur Aurora ?

— Oui. Et en demandant le retour d’urgence de Mme Gladïa, c’est le mien qu’ils demandaient. Tu as entendu le Dr Amadiro souhaiter qu’on nous laisse. D’abord tous les deux, puis moi seul.

— Se pourrait-il que ses mots ne cachent rien d’autre et qu’il juge dangereux de perdre un robot moderne au profit des Terriens ?

— J’ai décelé une certaine anxiété sous-jacente, ami Daneel, que je pense bien trop forte pour être en harmonie avec ses paroles.

— Peux-tu me dire s’il est au courant de tes capacités particulières ?

— Je ne peux l’affirmer, car je ne peux lire les pensées elles-mêmes. Mais par deux fois au cours de l’entretien avec les membres du Conseil, j’ai constaté une vive élévation de l’intensité émotionnelle dans l’esprit du Dr Amadiro. Des élévations extraordinairement vives. Je ne peux décrire cela par des mots, mais on pourrait peut-être le comparer à une scène vue en noir et blanc et qui, soudain et de façon intense, éclate en couleurs vives.

— Quand cela s’est-il produit, ami Giskard ?

— La seconde fois, lorsque Mme Gladïa a annoncé qu’elle allait se rendre sur la Terre.

— Cela n’a pas provoqué d’agitation perceptible parmi les membres du Conseil. Qu’indiquaient-leurs esprits ?

— Je n’ai pu le lire. Ils n’étaient présents que par holovision et ce

genre d'image ne s'accompagne pas de sensations mentales que je puisse détecter.

— Nous pouvons donc en conclure que si le Conseil est – ou n'est pas – gêné par le projet de voyage de Mme Gladïa sur la Terre, le Dr Amadiro, lui, du moins, est gêné.

— Il ne s'agit pas d'une simple gêne. Le Dr Amadiro paraissait en proie à une anxiété intense ; comme si, par exemple, il avait effectivement en tête le projet dont nous le soupçonnons de détruire la Terre et qu'il craignait qu'on le découvre. Plus encore, lorsque Mme Gladïa a fait part de son intention, ami Daneel, le Dr Amadiro m'a jeté un bref coup d'œil ; c'est le seul instant au cours de tout l'entretien où il m'a regardé. Et l'éclair d'intensité émotionnelle a coïncidé avec ce coup d'œil. Je crois que c'est l'idée de mon départ pour la Terre qui a provoqué son anxiété… Comme on aurait pu s'y attendre s'il avait l'impression que moi, avec mes pouvoirs particuliers, je représentais un danger tout aussi particulier pour ses projets.

— On peut aussi imputer cela, ami Giskard, à la crainte qu'il a exprimée de voir les Terriens tenter de s'approprier ta personne en tant que robot des plus modernes, ce qui serait fâcheux pour Aurora.

— Le risque que cela se produise, ami Daneel, et l'étendue du dommage provoqué à la communauté spatienne sont trop faibles pour justifier une anxiété aussi intense. Quel mal pourrais-je faire à Aurora si j'étais la possession des Terriens ? Si j'étais le simple Giskard pour lequel on doit me prendre ?

— Tu en conclus donc que le Dr Amadiro sait que tu n'es pas simplement le Giskard pour lequel on doit te prendre ?

— Je n'en suis pas certain. Il peut simplement s'en douter. S'il savait ce que je suis, ne ferait-il pas tout pour éviter de dévoiler ses plans en ma présence ?

— Peut-être est-ce simplement une malchance pour lui que Mme Gladïa ne veuille pas se séparer de nous. Il ne peut insister pour que tu restes, ami Giskard, sans trahir qu'il est au courant en ce qui te concerne.

Daneel s'arrêta un instant puis poursuivit :

— C'est un gros avantage que tu possèdes là, ami Giskard, de pouvoir évaluer le contenu émotionnel des esprits… Mais tu as dit que l'éclair émotionnel du Dr Amadiro à la mention du voyage sur la Terre était le second. Quel fut le premier ?

— J'ai décelé le premier à la mention de l'intensificateur nucléaire… et cela me paraît significatif, également. On connaît parfaitement

l’intensificateur nucléaire, sur Aurora. On n’a cependant pas d’appareil portatif ; pas d’engin suffisamment léger et efficace pour être utilisé à bord d’un vaisseau, mais ce n’est pas là une nouvelle qui lui ferait l’effet d’un coup de tonnerre. Pourquoi une anxiété aussi intense, dans ce cas ?

— Peut-être parce que ce genre d’intensificateur a quelque chose à voir avec ses plans concernant la Terre.

— Peut-être.

C’est alors que la porte s’ouvrit, que quelqu’un entra et qu’une voix dit :

— Tiens… Giskard !

63

Giskard leva les yeux sur l'arrivante et dit d'une voix calme :

— Madame Vasilia.

— Tu te souviens donc de moi, constata Vasilia avec un chaleureux sourire.

— Oui, madame. Vous êtes une roboticienne de grande réputation et on vous voit de temps à autre à l'hyperonde.

— Allons, Giskard. Je ne te demande pas si tu me reconnais. N'importe qui peut me reconnaître. Je demande si tu te souviens de moi. Tu m'appelais miss Vasilia, jadis.

— Je me souviens aussi de cela, madame. Il y a bien longtemps.

Vasilia ferma la porte derrière elle et s'assit dans l'un des fauteuils. Elle se tourna vers l'autre robot.

— Et toi, tu es Daneel, bien sûr.

— Oui, madame. Et pour faire la distinction que vous venez de faire, je me souviens de vous car je me trouvais avec l'inspecteur Elijah Baley un jour qu'il vous a interrogée, et je vous reconnais également.

— Tu ne dois plus citer le nom de ce Terrien, dit vivement Vasilia… Je te reconnais pour une autre raison, Daneel. Tu es aussi célèbre que moi, à ta façon. Vous êtes célèbres l'un et l'autre car vous êtes les meilleures créations du défunt Dr Han Fastolfe.

— De votre père, madame, dit Giskard.

— Tu sais parfaitement, Giskard, que je n'attache aucune importance à cette relation purement génétique. Tu ne dois plus parler de lui ainsi.

— Bien, madame.

— Et celle-ci ? demanda-t-elle avec un coup d'œil désinvolte sur la silhouette endormie sur le divan. Puisque vous êtes ici tous les deux, je peux raisonnablement supposer que la Belle au bois dormant est la femme solarienne.

— C'est Mme Gladïa, madame, et je suis sa propriété, dit Giskard. Voulez-vous que je la réveille ?

— Nous ne ferions que la déranger, Giskard, si toi et moi parlons du

passé. Laisse-la dormir.

— Bien, madame.

Vasilia s'adressa alors à Daneel :

— La discussion que nous allons avoir avec Giskard ne t'intéresse pas non plus, Daneel. Veux-tu attendre dehors ?

— Je crains de ne pas pouvoir, madame. Ma tâche est de veiller sur Mme Gladïa.

— Je ne pense pas qu'elle ait besoin qu'on la garde de moi. Tu remarqueras que je n'ai pas mes robots avec moi et dans ces conditions Giskard suffira amplement à la protection de ta dame solarienne.

— Vous n'avez pas de robots dans cette pièce, madame, mais j'en ai vu quatre dans le couloir lorsqu'on a ouvert la porte. Il est préférable que je reste.

— Eh bien, je n'essaierai pas de faire fi des ordres que tu as reçus. Tu peux rester. Giskard !

— Oui, madame ?

— Te souviens-tu de la première fois où tu as été activé ?

— Oui, madame ?

— De quoi te souviens-tu ?

— La lumière d'abord. Puis le son. Puis une cristallisation sur le Dr Fastolfe. Je pouvais comprendre le galactique standard et je possédais certaines connaissances innées, placées dans les circuits positroniques de mon cerveau. Les Trois Lois, bien sûr ; un important vocabulaire, avec le sens des mots ; les devoirs du robot ; les us et coutumes. J'ai appris rapidement bien d'autres choses.

— Te souviens-tu de ton premier maître ?

— C'est le Dr Fastolfe, ainsi que je l'ai dit.

— Réfléchis encore, Giskard. N'était-ce pas moi ?

— Madame, dit Giskard après un instant, on m'avait confié la tâche de veiller sur vous, en ma qualité de robot appartenant au Dr Han Fastolfe.

— Il y avait plus que cela, je pense. Tu n'as obéi qu'à moi pendant dix ans. Si tu obéissais à quelqu'un d'autre, y compris au Dr Fastolfe, ce n'était qu'accidentel, comme découlant de tes devoirs de robot et dans la seule mesure où cela était compatible avec ta fonction principale qui était de me protéger.

— On m'a attribué à vous, c'est exact, madame, mais lé Dr Fastolfe est demeuré mon maître. Lorsque vous avez quitté l'établissement, il a repris l'entier contrôle de ma personne comme légitime propriétaire. Il

l’est même demeuré lorsque, plus tard, il m’a confié à Mme Gladïa. Il fut mon seul maître jusqu’à sa mort. Alors, et selon sa volonté, la propriété a été transférée à Mme Gladïa et il en est toujours ainsi.

— Pas du tout. Je t’ai demandé si tu te souvenais de la première fois où tu as été activé et tu t’en es souvenu. Ce que tu étais alors n’est pas ce que tu es maintenant.

— Mes banques de mémoire, madame, sont incomparablement plus importantes qu’elles ne l’étaient alors et je possède bien plus d’expérience que je n’en avais alors.

— Je ne te parle pas de mémoire, dit Vasilia dont la voix se fit plus sévère, ni de ton expérience. Je parle de tes capacités. J’ai ajouté à tes circuits positroniques. Je les ai modifiés, perfectionnés.

— Oui, madame, avec l’aide et l’accord du Dr Fastolfe.

— Une fois, Giskard, une seule fois, j’ai ajouté une amélioration… une extension tout au moins, et sans l’aide ni l’accord du Dr Fastolfe. T’en souviens-tu ?

Giskard demeura un long instant silencieux puis répondit :

— Je me souviens d’une fois où je ne vous ai pas vue le consulter. J’ai pensé que vous l’aviez consulté alors que je n’étais pas présent.

— Si c’est là ce que tu as pensé, tu t’es trompé. En fait, puisque tu savais qu’il ne se trouvait pas sur la planète à cette époque, tu n’as pas pu le penser. Tu réponds évasivement, pour ne pas dire plus.

— Non, madame. Vous pouviez le consulter par hyperonde. C’est ce que j’ai pensé.

— Quoi qu’il en soit, ce que j’ai ajouté était mon œuvre, à moi seule. Il en est résulté que tu es devenu un robot très différent de ce que tu étais avant cela. Le robot que tu es devenu depuis lors est ma conception, ma création, et tu le sais parfaitement.

Giskard garda le silence.

— Maintenant, Giskard, de quel droit le Dr Fastolfe était-il ton maître à l’époque où tu as été activé ? (Elle attendit un instant puis demanda vivement :) Réponds-moi, Giskard, c’est un ordre !

— J’étais sa propriété parce qu’il était le concepteur et qu’il a supervisé la construction.

— Et lorsque moi, j’ai modifié la conception et que je t’ai reconstruit de manière fondamentale, n’es-tu donc pas devenu ma propriété ?

— Je ne peux répondre à cette question. Il faudrait qu’un tribunal décide, dans ce cas particulier. Cela dépendrait, peut-être, de la mesure dans laquelle j’ai été modifié et reconstruit.

— Te rends-tu compte de l'importance de la modification intervenue ?

De nouveau, Giskard garda le silence.

— C'est puéril, Giskard. Faut-il que je te secoue après chaque question ? Tu ne dois pas m'y contraindre. Dans ce cas, de toute façon, ton silence constitue un aveu. Tu connais la nature de la modification et son caractère fondamental et tu sais que je sais de quoi il s'agit. Tu as fait dormir la femme solarienne parce que tu ne voulais pas qu'elle l'apprenne par moi. Elle ne sait pas, n'est-ce pas ?

— Elle ne sait pas, madame.

— Et tu ne veux pas qu'elle sache ?

— Non, madame.

— Est-ce que Daneel sait ?

— Oui, madame.

— Je m'en doutais, à voir combien il souhaitait rester, dit Vasilia avec un hochement de tête... Maintenant, écoute-moi, Giskard. Suppose qu'un tribunal reconnaisse qu'avant que je te modifie tu n'étais qu'un robot ordinaire et qu'après cela tu es devenu un robot capable de déceler les dispositions d'esprit d'un individu et les modifier à ta guise. Penses-tu que le tribunal pourrait ne pas admettre qu'il s'agit là d'une modification suffisante pour justifier le transfert de propriété entre mes mains ?

— Madame, il serait impossible de porter cela à la connaissance d'un tribunal. Etant donné les circonstances, on déclarerait certainement que je suis devenu propriété de l'Etat, pour d'évidentes raisons. On pourrait même ordonner que je sois inactivé.

— C'est absurde. Tu me prends pour une enfant ? Avec tes capacités, tu pourrais empêcher que le tribunal prenne une telle décision. Mais là n'est pas la question. Je ne propose pas que l'on porte cela devant un tribunal. Je te demande ton avis. Ne reconnais-tu pas que je suis ta légitime propriétaire et que je le suis depuis que j'étais bien jeune ?

— Mme Gladïa se considère comme ma maîtresse et, jusqu'à ce qu'un tribunal dise le contraire, c'est ainsi qu'il faut considérer les choses.

— Mais tu sais, toi, qu'elle se fonde, comme la loi, sur une interprétation erronée. Si tu t'inquiètes pour les sentiments de la femme solarienne, il te serait facile de modifier ses dispositions d'esprit pour qu'elle ne se soucie guère que tu ne lui appartiennes plus. Tu peux même faire qu'elle se sente soulagée que je la délivre de toi. C'est ce que je vais t'ordonner de faire dès que tu seras prêt à reconnaître ce que tu sais déjà : que tu m'appartiens. Depuis combien de temps Daneel est-il au courant ?

— Depuis des décennies, madame.

— Tu peux faire qu'il oublie, lui aussi. Depuis quelque temps, le Dr Amadiro est également au courant et tu peux faire qu'il oublie également. Seuls toi et moi saurons.

— Madame, intervint soudain Daneel, puisque Giskard ne se considère pas comme votre propriété, il peut facilement faire que vous oubliiez et vous serez alors parfaitement satisfaite de laisser les choses en l'état.

— Vraiment ? dit Vasilia en lui lançant un regard glacial. Mais, vois-tu, ce n'est pas à toi de décider qui Giskard considère comme sa maîtresse. Je sais que Giskard sait que c'est moi sa maîtresse. Et c'est donc à moi qu'il se doit entièrement, aux termes des Trois Lois. S'il doit contraindre quelqu'un à oublier et qu'il puisse le faire sans dommage physique, son choix devra se porter sur une autre personne que moi. Il ne peut me contraindre à oublier, ni agir sur mon esprit en aucune manière. Je te remercie, Daneel, de m'avoir fourni l'occasion de préciser cela.

— Mais les sentiments de Mme Gladïa sont tellement pleins de Giskard que s'il la forçait à oublier, il pourrait lui faire du mal, objecta Daneel.

— C'est à Giskard d'en décider... Giskard, tu m'appartiens. Tu sais que tu es à moi et je t'ordonne d'imposer l'oubli à ce robot qui singe les hommes et à la femme qui t'a indûment traité comme sa propriété. Fais-le pendant qu'elle dort et elle n'en souffrira en aucune façon.

— Ami Giskard, dit Daneel, Mme Gladïa est ta légitime propriétaire. Si tu contrains Mme Vasilia à oublier, elle n'en souffrira pas.

— Mais si, dit aussitôt Vasilia. La femme solarienne n'en souffrira pas car il lui faut seulement oublier qu'elle a l'impression d'être la propriétaire de Giskard. Moi, en revanche, je sais que Giskard possède des pouvoirs mentaux. Il sera bien plus difficile de me faire oublier cela et Giskard se rend certainement compte que devant ma ferme détermination de conserver cela présent à mon esprit il ne pourrait éviter de m'infliger des dommages en tentant de me le faire oublier.

— Ami Giskard... commença Daneel.

Vasilia intervint, d'une voix tranchante :

— Je t'ordonne, robot Daneel Olivaw, de garder le silence. Je ne suis pas ta maîtresse, mais ta maîtresse est endormie et elle ne donne pas d'ordre contraire ; c'est donc à mon ordre qu'il faut obéir.

Daneel se tut mais ses lèvres tremblaient comme s'il essayait de parler, malgré l'ordre.

Vasilia l'observa avec un sourire amusé.

— Tu vois, Daneel, tu ne peux pas parler. Et Daneel murmura, d'une voix rauque :

— Je le peux, madame. C'est difficile, mais je le peux, car je me rends compte que quelque chose l'emporte sur votre ordre, qui n'est régi que par la Deuxième Loi.

— Silence, j'ai dit. Rien ne l'emporte sur mon ordre à l'exception de la Première Loi et j'ai déjà montré que Giskard causera beaucoup moins de mal – pas du tout, en fait – s'il me revient. C'est à moi qu'il fera du mal, à moi qu'il est le moins susceptible de nuire, s'il agit autrement. (Elle pointa son doigt vers Daneel et répéta, d'une voix sifflante :) Silence !

Daneel dut faire un immense effort pour émettre un son. La petite pompe implantée en lui et grâce à laquelle, en modulant les flux d'air, il émettait des sons, fit entendre un bourdonnement. On put cependant percevoir son murmure, encore plus faible :

— Madame Vasilia, il existe quelque chose de plus fort même que la Première Loi.

Giskard intervint, d'une voix tout aussi basse, mais sans effort.

— Ami Daneel, il ne faut pas dire cela. Rien n'est plus fort que la Première Loi.

Vasilia fronça légèrement les sourcils, manifestant un certain intérêt.

— Vraiment ? Daneel, je te préviens que si tu tentes de persister dans cette curieuse argumentation, tu vas certainement te détruire. Jamais je n'ai vu ni entendu un robot faire cela et ce serait passionnant de contempler ton autodestruction. Je t'écoute.

Après cet ordre, Daneel recouvra aussitôt sa voix normale.

— Je vous remercie, madame Vasilia… Il y a des années, je me trouvais au lit de mort d'un Terrien dont vous m'avez demandé de ne pas dire le nom. Puis-je le dire, maintenant, ou savez-vous de qui je veux parler ?

— Tu parles de l'inspecteur Elijah Baley, dit Vasilia d'une voix blanche.

— Oui, madame. Il m'a dit, à son lit de mort :

« L'œuvre de chacun contribue à l'ensemble et devient ainsi partie immortelle de cet ensemble. L'ensemble des vies humaines – passées, présentes et futures – forme une tapisserie qui existe depuis maintenant plusieurs dizaines de milliers d'années. Elle s'est faite plus élaborée et, dans l'ensemble, plus belle au cours de tout ce temps. Même les Spatiens constituent une ramification de cette tapisserie et ils ajoutent eux aussi à

l'élaboration et à la beauté du dessin. La vie d'un individu n'est qu'un fil de la tapisserie et qu'est-ce qu'un seul fil comparé à l'ensemble ? Daneel, garde ton esprit fermement fixé sur la tapisserie et ne te laisse pas affecter parce qu'un fil s'estompe. »

— Sentimentalité excessive, murmura Vasilia.

— Je crois que le camarade Elijah tentait de me protéger contre le fait qu'il n'allait pas tarder à mourir. C'est de sa vie qu'il parlait comme ne constituant qu'un seul fil de la tapisserie ; c'était sa vie ce fil qui, en s'estompant, ne devait pas m'affecter. Ses paroles ne m'ont guère protégé.

— Sans doute, mais viens-en au fait de ce qui est plus important que la Première Loi, car c'est cela qui va te détruire maintenant.

— Pendant des décennies, j'ai réfléchi à ce que voulait dire l'inspecteur Elijah Baley et j'aurais sans doute compris sur-le-champ si les Trois Lois ne m'en avaient empêché. J'ai été aidé dans ma quête par mon ami Giskard qui depuis longtemps pense que les Trois Lois sont incomplètes. J'ai également été aidé par certains points du récent discours prononcé par Mme Gladïa sur un monde colonien. Plus encore, la crise actuelle, madame Vasilia, a contribué à aiguiser mes réflexions. Je sais désormais avec certitude en quoi les Trois Lois sont incomplètes.

— Un robot qui est également roboticien, dit Vasilia avec un certain mépris. En quoi les Trois Lois sont-elles incomplètes, robot ?

— La tapisserie de la vie est plus importante qu'un seul fil. Il ne s'agit pas d'appliquer cela au seul camarade Elijah mais de généraliser et... et... nous pouvons alors en conclure que l'humanité est plus importante qu'un seul être humain.

— Tu bégaies en le disant, robot. Tu n'y crois pas.

— Il existe une loi plus importante que la Première Loi : « Un robot ne doit causer aucun mal à l'humanité ou, faute d'intervenir, de permettre que l'humanité souffre d'un mal. » Je la considère maintenant comme la Loi Zéro de la Robotique. La Première Loi devrait être formulée de la manière suivante : « Un robot ne doit causer aucun mal à un être humain ou, faute d'intervenir, de permettre qu'un être humain souffre d'un mal, sauf en cas de violation de la Loi Zéro de la Robotique. »

— Et tu tiens encore debout, robot, railla. Vasilia.

— Je tiens encore debout, madame.

— Je vais donc t'expliquer quelque chose, robot, et nous verrons bien si tu peux survivre à l'explication... Les Trois Lois de la Robotique concernent les êtres humains en tant qu'individus et les robots en tant que robots-individus. Il t'est possible de toucher du doigt un individu

humain ou un individu-robot. Mais qu'est-ce que « l'humanité » sinon une abstraction ? Peux-tu toucher l'humanité ? Tu peux blesser ou éviter de blesser un être individuel et comprendre le préjudice ou l'absence de préjudice. Peux-tu voir un préjudice causé à l'humanité ? Peux-tu le comprendre ? Peux-tu le montrer du doigt ?

Daneel demeura silencieux. Vasilia arbora un grand sourire.

— Réponds, robot. Peux-tu voir un préjudice, une blessure à l'humanité et la montrer du doigt ?

— Non, madame, je ne le peux. Mais je pense que cette blessure peut exister malgré elle, et vous voyez que je tiens toujours debout.

— Eh bien, demande donc à Giskard s'il obéit – ou peut obéir – à ta Loi Zéro de la Robotique.

— Ami Giskard ? demanda Daneel en se tournant vers l'autre robot.

— Je ne peux accepter la Loi Zéro, ami Daneel, dit doucement Giskard. Tu sais que j'ai beaucoup lu l'histoire de l'humanité. J'y ai trouvé de grands crimes commis par des êtres humains contre d'autres êtres humains et toujours on a donné pour excuse que les crimes étaient justifiés par les exigences de la tribu, de l'Etat ou même de l'humanité. C'est précisément parce que l'humanité est une abstraction qu'on peut si aisément en appeler à elle pour justifier tout et n'importe quoi, et ta Loi Zéro est, en conséquence, inadéquate.

— Mais tu sais, ami Giskard, qu'un danger existe maintenant pour l'humanité et qu'il va se concrétiser si tu deviens la propriété de Mme Vasilia. Cela, du moins, n'est pas une abstraction.

— Le danger dont tu parles ne constitue pas une certitude mais découle d'une déduction. Et l'on ne peut fonder nos actions au mépris des Trois Lois pour autant.

Daneel demeura un instant silencieux puis reprit, à voix plus basse :

— Mais tu espères que tes études de l'histoire de l'humanité te permettront d'en tirer les lois régissant le comportement humain, que tu apprendras à prédire et à guider l'histoire de l'homme… ou du moins en jeter les bases afin que quelqu'un, un jour, apprenne à la prédire et à la guider. Tu appelles même cette technique la psychohistoire. N'es-tu pas, en cela, en train de traiter avec la tapisserie humaine ? N'essaies-tu pas de travailler avec l'humanité en tant que tout généralisé plutôt qu'en tant que séries d'êtres humains individuels ?

— Oui, ami Daneel, mais ce n'est jusqu'à présent qu'un espoir et je ne peux fonder mes actes sur un simple espoir, pas plus que je ne puis modifier les Trois Lois en conséquence.

Ce à quoi Daneel ne répondit pas.

— Eh bien, robot, dit Vasilia, toutes tes tentatives n'ont abouti à rien et tu tiens encore debout. Tu es étrangement têtu et un robot qui, comme toi, dénonce les Trois Lois et demeure fonctionnel constitue un réel danger pour tous et pour chacun. Pour cette raison, je crois que tu dois être démantelé sans délai. L'affaire est trop dangereuse pour qu'on attende la lente majesté des tribunaux, notamment parce que, après tout, tu n'es qu'un robot et non l'être humain auquel tu tentes de ressembler.

— Il ne vous appartient certainement pas, madame, de, prendre seule une telle décision.

— Je l'ai cependant prise et dans le cas d'incidences juridiques, j'en ferai mon affaire.

— Vous allez priver Mme Gladïa d'un second robot… et d'un robot dont vous ne revendiquez même pas la propriété, dit Daneel.

— Fastolfe et elle m'ont privée pendant plus de vingt décennies de mon robot Giskard et je ne pense pas que cela les ait le moins du monde gênés, l'un ou l'autre. Cela ne me gênera pas davantage maintenant de l'en priver. Elle possède des douzaines d'autres robots et il en existe bien d'autres, ici à l'Institut, qui veilleront fidèlement à sa sécurité en attendant qu'elle reprenne ses esprits.

— Ami Giskard, dit Daneel, si tu réveilles Mme Gladïa, peut-être pourra-t-elle persuader Mme Vasilia…

— Non, Giskard, dit Vasilia d'une voix sèche, fronçant les sourcils. Laisse dormir la femme.

Giskard, qui avait sursauté en entendant les paroles de Daneel, ne broncha pas.

Vasilia claqua trois fois des doigts de la main droite. La porte s'ouvrit aussitôt et quatre robots entrèrent.

— Tu avais raison, Daneel. Il y avait bien quatre robots. Ils vont te démanteler et tu as ordre de ne pas résister. Après quoi, Giskard et moi réglerons les questions en suspens.

Jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule, elle lança aux robots :

— Refermez la porte derrière vous. Maintenant, vite et bien, démantelez ce robot.

Les robots regardèrent Daneel et demeurèrent un instant sans réagir. Vasilia répéta, impatiente :

— Je vous ai dit que c'est un robot et vous ne devez pas tenir compte de son apparence humaine. Daneel, dis-leur que tu es un robot.

— Je suis un robot, et je ne résisterai pas.

Vasilia s'écarta et les quatre robots avancèrent. Daneel demeura les bras ballants. Il se tourna pour jeter un dernier regard sur Gladïa endormie puis fit face aux robots.

— Voilà qui devrait être intéressant, dit Vasilia avec un sourire.

Les robots s'arrêtèrent. Vasilia leur ordonna :

— Allez-y.

Ils ne bougèrent pas et Vasilia se tourna pour regarder Giskard, stupéfaite. Elle ne put terminer son mouvement : Ses muscles cédèrent et elle s'écroula.

Giskard la rattrapa et l'adossa au mur. Il dit, d'une voix étouffée :

— J'ai besoin de quelques instants, après quoi nous partirons.

Quelques instants s'écoulèrent. Les yeux de Vasilia demeuraient vitreux, fixant le vide. Ses robots restaient immobiles. Daneel était allé vers Gladïa d'un seul bond.

Giskard leva les yeux et dit aux robots de Vasilia :

— Veillez sur votre maîtresse. Ne laissez entré personne avant qu'elle s'éveille. Elle se réveillera paisiblement.

Tandis qu'il parlait, Gladïa s'étira et Daneel l'aida à se lever.

— Qui est cette femme ? demanda-t-elle. A qui sont ces robots… comment a-t-elle…

D'une voix ferme mais empreinte de lassitude, Giskard dit :

— Plus tard, madame. Gladïa. Je vous expliquerai. Pour l'instant, il faut nous hâter.

Et ils sortirent.

CINQUIÈME PARTIE

LA TERRE

CHAPITRE 15

Le monde sacré

64

Amadiro se mordit la lèvre inférieure et jeta un coup d'œil en direction de Mandamus qui paraissait perdu dans ses pensées.

— Elle a insisté, se défendit-il. Elle m'a dit qu'elle était la seule à pouvoir manipuler ce Giskard, qu'elle seule pouvait avoir sur lui une influence suffisante et l'empêcher d'utiliser ses pouvoirs mentaux.

— Vous ne m'avez jamais rien dit de tout cela, docteur Amadiro.

— Je n'étais pas certain qu'il y avait quelque chose à dire, jeune homme. Je n'étais pas certain qu'elle ait raison.

— Vous l'êtes, maintenant ?

— Tout à fait. Elle ne se souvient de rien de ce qui s'est passé…

— De sorte que nous ne savons rien de ce qui s'est passé.

— Exactement. Et elle ne se souvient de rien de ce qu'elle m'a dit précédemment.

— Et elle ne souffre pas ?

— J'ai veillé à ce qu'on lui fasse un électroencéphalogramme d'urgence. Il existe de nettes modifications par rapport aux enregistrements précédents.

— Y a-t-il une chance qu'elle recouvre la mémoire avec le temps ?

— Est-ce bien important ? demanda Mandamus, les yeux toujours baissés, songeur. Nous pouvons considérer que ce qu'elle a dit de Giskard est exact et nous savons qu'il a le pouvoir d'influer sur les esprits. C'est un renseignement capital et nous l'avons… En fait, c'est aussi bien que notre collègue roboticienne ait échoué. Si Vasilia avait pu contrôler ce robot, combien de temps se serait-il écoulé, selon vous, avant que vous soyez

également sous son contrôle… et moi avec, à supposer qu'elle ait pensé que je vaille la peine d'être contrôlé ?

— Je suppose qu'elle pensait peut-être à quelque chose comme ça, dit Amadiro, hochant la tête. Mais pour l'instant il est difficile de dire à quoi elle pense. Elle semble, apparemment du moins, n'avoir subi aucune lésion, sauf pour ce qui est de son amnésie sélective – apparemment elle se souvient de tout le reste – mais qui sait dans quelle mesure cela n'affectera pas ses processus de pensée profonde et ses aptitudes de roboticienne ? Si Giskard peut faire cela à quelqu'un d'aussi habile qu'elle, voilà qui fait de lui un phénomène incroyablement dangereux.

— Vous rendez-vous compte, docteur Amadiro, que les Coloniens ont peut-être raison de se méfier des robots ?

— Presque, Mandamus.

— Si j'en juge par votre air abattu, dit Mandamus en se frottant les mains, toute cette histoire n'a pu être découverte avant qu'ils aient eu le temps de quitter Aurora.

— C'est exact. Le commandant colonien a à son bord la femme solarienne et ses deux robots et se dirige vers la Terre.

— Et où en sommes-nous ?

— Pas du tout battus, répondit doucement Amadiro. Si nous réalisons notre projet, nous avons gagné… Giskard ou pas Giskard. Et nous pouvons le réaliser. Quoi que Giskard puisse faire sur les émotions et les sentiments, il ne peut lire dans les pensées. Il peut dire quand un déferlement d'émotions balaie un esprit humain, ou même distinguer une émotion d'une autre, ou les modifier, ou provoquer le sommeil ou l'amnésie… des choses superficielles de cet ordre. Mais il ne peut agir plus profondément. Il ne peut imposer de véritables mots ou idées.

— En êtes-vous certain ?

— C'est ce qu'a dit Vasilia.

— Peut-être ignorait-elle de quoi elle parlait. Après tout, elle n'a pas réussi à contrôler le robot comme elle a prétendu être certaine de pouvoir le faire. Voilà qui ne témoigne guère en faveur de ses facultés.

— Cependant, je crois que c'est exact. La possibilité de lire effectivement dans les pensées exigerait une telle complexité des circuits positroniques qu'il est tout à fait invraisemblable qu'une enfant ait pu parvenir à l'inclure dans un robot il y a plus de vingt décennies. Cela va bien au delà, même, des connaissances actuelles, Mandamus. Vous êtes certainement d'accord ?

— En effet. Et ils vont sur la Terre ?

— J’en suis sûr.

— Vous pensez que cette femme, étant donné son passé, irait vraiment sur la Terre ?

— Elle n’a pas le choix. Giskard la contrôle.

— Et pourquoi Giskard souhaiterait-il qu’elle se rende sur la Terre ? Est-il possible qu’il soit au courant de notre projet ? Il ne le serait pas, selon vous.

— Je suis certain qu’il ne l’est pas. Peut-être souhaite-t-il se rendre sur la Terre simplement pour se mettre, lui et la femme solarienne, hors de notre atteinte.

— Je ne crois pas qu’il aurait peur de nous puisqu’il a pu maîtriser Vasilia.

Amadiro déclara d’un ton glacial :

— Nous pourrions l’atteindre avec une arme à longue portée. Ses capacités doivent avoir une portée limitée. Peut-être ne se fondent-elles que sur le champ électromagnétique et elles sont par conséquent soumises à la loi de l’inverse du carré. Nous pouvons donc nous mettre hors d’atteinte de son esprit et il se rendra compte, alors, qu’il n’est pas hors de portée de nos armes.

Mandamus se rembrunit et parut mal à l’aise.

— Vous semblez manifester un goût très peu spatien pour la violence, docteur Amadiro. Mais je suppose que dans ce cas il est permis d’utiliser la force.

— Dans ce cas ? Un robot capable de nuire aux humains ? Je crois bien ! Il va nous falloir trouver un prétexte pour envoyer un bon vaisseau à sa poursuite. Il ne serait pas très judicieux d’exposer la véritable raison…

— Non, affirma Mandamus. Songez à tous ceux qui souhaiteraient pouvoir personnellement contrôler un tel robot.

— Ce que nous ne pouvons permettre. Et qui constitue une raison supplémentaire pour considérer que la destruction du robot est plus sûre et préférable.

— Vous avez peut-être raison, convint à regret Mandamus, mais je ne pense pas qu’il serait judicieux de ne compter que sur cette destruction. Il faut que j’aille sur la Terre… tout de suite. Il faut précipiter la conclusion du projet, même s’il manque quelques points sur quelques « i ». Une fois fait, ce sera fait. Même un robot capable d’agir sur les esprits – et contrôlé par quiconque – ne pourra pas défaire ce qui aura été fait. Et peu importera peut-être ce qu’il pourra faire.

— Ne parlez pas au singulier. J'irai avec vous.

— Vous ? La Terre est un monde horrible. Moi, je dois y aller, mais pourquoi vous ?

— Parce qu'il faut que j'y aille, également. Je ne peux plus rester là à me poser des questions. Vous n'avez pas, comme moi, attendu cela toute une vie, Mandamus. Vous n'avez pas, comme moi, un compte à régler.

65

De nouveau, Gladïa se retrouvait dans l'espace et, de nouveau, Aurora apparaissait tel un globe. D.G. était occupé ailleurs et il flottait dans tout le vaisseau un air impalpable mais pénétrant d'urgence, comme si on se trouvait sur le pied de guerre, comme si on était poursuivi ou que l'on s'attendît à l'être.

Gladïa hocha la tête. Ses pensées étaient claires ; elle se sentait bien ; mais lorsqu'elle repensait à ces instants à l'Institut, peu après qu'Amadiro l'eut laissée, elle se sentait prise d'un curieux sentiment d'irréalité. Il y avait un trou dans le temps. Là, elle se trouvait allongée sur le divan, tombant de sommeil, et l'instant d'après se trouvaient dans la pièce quatre robots et une femme qui n'y étaient pas auparavant.

Elle s'était donc endormie mais n'en retrouvait pas trace dans sa mémoire. Il existait un trou, comme si elle avait un instant cessé d'exister.

En y repensant, elle avait reconnu la femme. Il s'agissait de Vasilia Aliena… la fille que Gladïa avait remplacée dans l'affection de Fastolfe. Gladïa n'avait jamais vraiment vu Vasilia, encore qu'elle l'eût aperçue plusieurs fois à l'hyperonde. Pour elle, Vasilia avait toujours été comme un double lointain et hostile. Il y avait cette vague ressemblance que les autres remarquaient toujours mais que Gladïa persistait à ne pas voir… et il y avait ce curieux rapport antithétique avec Fastolfe.

Une fois à bord du vaisseau et seule avec ses robots, elle posa l'inévitable question :

— Que faisait Vasilia Aliena dans la pièce et pourquoi m'a-t-on permis de m'endormir ?

— Madame, je vais répondre à cette question, dit Daneel, car l'ami Giskard aurait du mal à en parler.

— Pourquoi cela, Daneel ?

— Mme Vasilia est venue dans l'espoir de convaincre Giskard de se mettre à son service.

— Et qu'on me l'enlève ? s'exclama Gladïa, indignée.

Elle ne débordait pas d'affection pour Giskard mais cela ne changeait rien. Ce qui était à elle était à elle.

— Et vous m'avez laissé dormir tandis que vous régliez la question tout seuls ?

— Nous avons pensé, madame, que vous aviez bien besoin de dormir. Et puis, Mme Vasilia nous a donné l'ordre de ne pas vous réveiller. Finalement, nous avons conclu qu'en aucun cas Giskard ne se mettrait à son service. C'est pour toutes ces raisons que nous ne vous avons pas réveillée.

— J'espère bien que Giskard n'aurait pas envisagé un seul instant de me quitter. Cela aurait été contraire et à la loi auroraine et, plus encore, aux Trois Lois de la Robotique… Il serait bon de retourner sur Aurora et de la faire traduire devant le tribunal.

— Le moment ne paraît guère opportun, madame.

— Quelle excuse a-t-elle avancée pour revendiquer Giskard ? En avait-elle une ?

— Lorsqu'elle était enfant, on lui avait attribué Giskard.

— Légalement ?

— Non, madame. Le Dr Fastolfe lui permettait seulement de l'utiliser.

— Dans ce cas, elle n'avait aucun droit sur Giskard.

— C'est ce que nous avons fait ressortir, madame. Apparemment, il s'agissait d'un attachement sentimental de la part de Mme Vasilia.

— Puisqu'elle a supporté la perte de Giskard depuis bien avant mon arrivée sur Aurora, elle aurait aussi bien pu continuer sans recourir à des manœuvres illégales pour me déposséder de mon bien… On aurait dû me réveiller.

— Mme Vasilia avait quatre robots avec elle. Si l'on vous avait réveillée et que vous ayez échangé des propos un peu vifs, peut-être eût-il été délicat de faire réagir les robots comme il convenait.

— Je m'en serais chargée, Daneel, je peux t'en assurer.

— Sans doute, madame. De même que Mme Vasilia, et c'est une des plus habiles roboticiennes de la Galaxie.

— Et toi, tu n'as rien à dire ? demanda Gladïa, se tournant vers Giskard.

— Seulement que c'était mieux ainsi, madame.

Gladïa, songeuse, plongea son regard dans les yeux légèrement lumineux du robot, si différents de ceux tellement humains de Daneel, et il lui parut, après tout, que l'incident n'était pas très important. Vétille. Et il fallait songer à autre chose. On se rendait sur la Terre.

Et elle ne pensa plus guère à Vasilia.

66

— Je m'inquiète, dit Giskard dans ce murmure qui faisait à peine vibrer les ondes sonores.

Le vaisseau colonien s'éloignait doucement d'Aurora et nul ne les poursuivait. A bord, on s'était replongé dans la routine et, presque tout étant automatisé, le calme régnait et Gladïa dormait d'un sommeil naturel.

— Je m'inquiète pour Mme Gladïa, ami Daneel.

Daneel comprenait suffisamment les subtilités des circuits positroniques de Giskard pour ne pas avoir besoin de longues explications.

— Il était nécessaire, ami Giskard, d'influer sur Mme Gladïa. Si elle avait insisté, elle aurait pu deviner tes capacités mentales et il aurait été plus dangereux d'influer sur son esprit. La découverte de Mme Vasilia avait fait suffisamment de mal. Nous ignorons à qui – et à combien de personnes – elle a pu confier sa découverte.

— Peu importe, dit Giskard. Je ne voulais pas intervenir. Si Mme Gladïa avait souhaité oublier, j'aurais pu le faire simplement et sans risque. Mais elle insistait pour en savoir plus et était irritée. Elle regrettait de n'avoir pas joué un rôle plus important. J'ai donc été contraint de briser des résistances considérables de forces antagonistes.

— Même ainsi, c'était nécessaire, ami Giskard.

— Mais le risque de lui nuire n'était pas négligeable, en l'occurrence. Si tu imagines une force antagoniste comme une mince corde élastique – l'image est bien pauvre, mais je n'en vois pas d'autre car ce que je perçois dans un esprit est sans analogie avec quoi que ce soit d'extérieur à l'esprit –, les inhibitions ordinaires auxquelles je me trouve confronté sont si minces et si peu substantielles qu'elles disparaissent à mon contact. En revanche, une solide force antagoniste claque, se brise et provoque un recul en se rompant. Et le recul risque alors d'en briser d'autres sans aucune commune mesure avec les forces antagonistes. Ou encore, en frappant d'autres forces comme un fouet et en s'y enroulant,

elle peut considérablement les renforcer. Dans les deux cas peuvent se produire des changements involontaires dans les émotions d'un être humain et dans ses attitudes et cela risque fort d'entraîner de graves ennuis.

— As-tu l'impression d'avoir fait du mal à Mme Gladïa, ami Giskard ? demanda Daneel un peu plus fort.

— Je ne le pense pas. Je me suis montré très prudent. J'ai agi pendant tout le temps que tu lui parlais. J'ai bien pris soin de te faire supporter le poids de la conversation et j'ai couru le risque d'être pris entre une vérité gênante et une contre-vérité. Mais malgré toutes mes précautions, ami Daneel, j'ai pris un risque et je suis conscient d'avoir souhaité prendre ce risque. J'en suis arrivé si près de violer la Première Loi qu'il m'a fallu un effort extraordinaire pour y parvenir. Je suis sûr que je n'aurais pu le faire…

— Oui, ami Giskard ?

— Si tu n'avais pas exposé ta notion de la Loi Zéro.

— Tu l'acceptes donc ?

— Non, je ne peux pas. Et toi ? Confronté au risque de nuire à un individu ou de permettre qu'on lui nuise, pourrais-tu nuire ou laisser nuire au nom d'une humanité abstraite ? Réfléchis !

— Je n'en suis pas certain, dit Daneel dont la voix trembla dans le silence. (Après un effort, il ajouta :) Je le pourrais peut-être. Le seul concept m'y pousse… et toi aussi. Il t'a aidé à prendre le risque d'intervenir sur l'esprit de Mme Gladïa.

— En effet, convint Giskard. Et plus nous pensons à la Loi Zéro, plus cela peut nous aider. Mais je me demande si cela pourrait aller au delà d'un cas unique et exceptionnel. Cela ne nous permettrait-il pas seulement de prendre des risques à peine un peu plus grands que d'ordinaire ?

— Oui, je suis convaincu de la justesse de la Loi Zéro, ami Giskard.

— Je pourrais également en être convaincu si nous parvenions à définir ce qu'on entend par « humanité ».

Après un instant, Daneel demanda :

— N'as-tu pas admis la Loi Zéro, au moins, lorsque tu as arrêté les robots de Mme Vasilia et effacé de son esprit la connaissance de tes pouvoirs mentaux ?

— Non, ami Daneel. Pas vraiment. J'ai été tenté de l'accepter, mais pas vraiment.

— Cependant, ce que tu as fait…

— M'a été dicté par divers motifs. Tu m'as parlé de ton concept de la Loi Zéro et j'y ai trouvé une certaine justesse mais insuffisante pour neutraliser la Première Loi ou même l'usage abusif que faisait Mme Vasilia de la Deuxième dans les ordres qu'elle a donnés. Ensuite, lorsque tu as appelé mon attention sur l'application de la Loi Zéro à la psychohistoire, j'ai senti s'élever ma tension positronomotrice, mais pas assez cependant pour faire fi de la Première Loi ou même de la Deuxième Loi interprétée abusivement.

— Cependant, tu as terrassé Mme Vasilia, ami Giskard.

— Lorsqu'elle a ordonné aux robots de te démanteler, ami Daneel, et qu'elle a clairement manifesté du plaisir à cette idée, la situation critique dans laquelle tu te trouvais, ajoutée à ce que le concept de Loi Zéro avait déjà fait, l'ont emporté sur la Deuxième Loi et se sont opposés à la Première. Ce fut la combinaison de la Loi Zéro, de la psychohistoire, de ma loyauté envers Mme Gladïa et de la situation critique dans laquelle tu te trouvais qui ont dicté mon action.

— Le fait que je me trouve dans une situation critique ne pouvait tellement te toucher, ami Giskard. Je ne suis qu'un robot, et bien que cette situation eût pu m'affecter du fait de la Troisième Loi, elle ne pouvait t'affecter. Tu as détruit sans hésitation le régisseur sur Solaria ; tu aurais assisté à ma destruction sans être poussé à intervenir.

— Oui, ami Daneel, c'est ce qui aurait pu se passer, normalement. Mais lorsque tu as parlé de la Loi Zéro, la force de la Première Loi s'est trouvée anormalement diminuée. La nécessité de te sauver a été suffisante pour faire disparaître ce qui pouvait en rester et… j'ai agi comme je l'ai fait.

— Non, ami Giskard. La pensée de la destruction d'un robot n'aurait pas dû te toucher le moins du monde. En aucun cas elle n'aurait dû contribuer à passer avant la Première Loi, si faible fût-elle devenue.

— C'est bien étrange, ami Daneel. Je ne sais comment cela est arrivé. Peut-être parce que j'ai remarqué que tu continuais à penser de plus en plus comme un humain, mais…

— Oui, ami Giskard ?

— Au moment où les robots se sont avancés vers toi et où Mme Vasilia a exprimé son désir sauvage, mon circuit positronique s'est anormalement modifié. Un instant, j'ai pensé à toi… comme à un être humain… et j'ai réagi en conséquence.

— Tu as eu tort.

— Je le sais. Et cependant… cependant, si cela devait se reproduire, je

crois que se reproduirait aussi le même changement anormal.

— C'est curieux, mais à t'entendre exposer ainsi la situation, j'ai le sentiment que tu as bien fait. Dans le cas d'une situation inverse, j'en arrive presque à penser que moi aussi je… je ferais de même… que je penserais à toi comme à… à un être humain.

Lentement, avec hésitation, Daneel tendit sa main et Giskard la regarda, hésitant lui aussi. Puis, très doucement, il tendit la sienne. Les doigts se touchaient presque et alors, peu à peu, chacun prit la main de l'autre et la serra – presque comme s'ils étaient des amis, ainsi qu'ils s'appelaient.

67

Gladïa regarda autour d'elle, dissimulant sa curiosité. Elle se trouvait dans la cabine de D.G. pour la première fois, une cabine manifestement plus luxueuse que la nouvelle cabine conçue pour elle. Celle de D.G. possédait un écran d'observation beaucoup plus élaboré et une console complexe de lumières et de boutons qui, pensa-t-elle, permettaient à D.G. de demeurer en contact avec le reste du vaisseau, même ici.

— Je ne vous ai pas beaucoup vu depuis que nous avons quitté Aurora, D.G., dit-elle.

— Je suis flatté que vous l'ayez remarqué, répondit D.G. avec un sourire. Et, à vrai dire, Gladïa, j'en ai eu moi-même conscience. Avec un équipage exclusivement masculin, cela saute aux yeux.

— La raison n'est pas particulièrement flatteuse. Avec un équipage exclusivement humain, j'imagine que la différence entre Giskard et Daneel saute également aux yeux. Est-ce qu'ils vous ont manqué autant que je vous ai manqué ?

— En fait, répondit D.G. en regardant autour de lui, ils me manquent si peu que c'est seulement maintenant que je me rends compte de leur absence. Où sont-ils ?

— Dans ma cabine. Il m'a semblé idiot de les traîner avec moi dans l'espace confiné de ce vaisseau. Ils ont paru admettre que je sois seule, ce qui m'a surprise... Non, rectifia-t-elle, j'ai dû leur ordonner plutôt vivement de demeurer à l'écart avant qu'ils y consentent.

— N'est-ce pas plutôt bizarre ? On ne voit jamais les Aurorains sans leurs robots, ai-je cru comprendre.

— Et alors ? Une fois, il y a bien longtemps, lors de mon arrivée sur Aurora, j'ai dû apprendre à supporter la présence effective d'êtres humains, ce à quoi ne m'avait guère préparée mon éducation solarienne. Il me sera probablement moins difficile d'apprendre à me passer de mes robots, à l'occasion, alors que je me trouve parmi des Coloniens.

— Bien. Très bien. Je dois admettre que je vous préfère sans les yeux brillants de Giskard fixés sur moi... et plus encore sans le petit sourire de

Daneel.

— Il ne sourit pas.

— Pour moi, on dirait qu'il arbore un petit sourire entendu et lubrique.

— Vous êtes fou. Daneel ignore totalement cela.

— Vous ne le regardez pas comme moi. Sa présence est très gênante. Elle m'oblige à me surveiller.

— Mais, je l'espère bien !

— Inutile de l'espérer avec tant d'insistance. Mais, peu importe… je voudrais m'excuser de vous avoir si peu vue depuis notre départ d'Aurora.

— C'est tout à fait inutile.

— Je pensais qu'il était de mon devoir de le faire, puisque vous en avez parlé. Mais laissez-moi tout de même vous expliquer. Nous sommes sur le pied de guerre. Nous étions certains, compte tenu des conditions de notre départ, que des vaisseaux aurorains allaient nous poursuivre.

— J'aurais cru qu'ils seraient heureux d'être débarrassés d'une bande de Coloniens.

— Bien sûr, mais vous n'êtes pas colonienne et c'est peut-être vous qu'ils veulent. Ils ont suffisamment montré leur impatience de vous voir revenir de Baleyworld.

— Ils m'ont récupérée. J'ai fait mon rapport, un point c'est tout.

— Ils ne souhaitaient rien de plus que votre rapport ?

— Non.

Gladïa demeura un instant silencieuse, fronçant les sourcils comme si quelque chose s'agitait vaguement dans sa mémoire. Quoi que ce fût, cela disparut et elle répéta, indifférente :

— Non.

— C'est assez curieux, dit D.G. avec un haussement d'épaules, mais ils n'ont pas tenté de nous arrêter alors que nous nous trouvions sur Aurora, vous et moi. Pas plus qu'ensuite lorsque nous sommes montés à bord et que nous nous apprêtions à quitter l'orbite. Je ne m'en plaindrai pas. Nous n'allons pas tarder à faire le Bond, maintenant… et après cela, rien ne devrait plus nous inquiéter.

— Au fait, pourquoi avez-vous un équipage entièrement masculin ? Les vaisseaux aurorains ont toujours des équipages mixtes.

— Tout comme les vaisseaux coloniens. Les vaisseaux coloniens ordinaires. Celui-ci est un vaisseau commercien.

— Qu'est-ce que cela change ?

— Qui dit commerce dit danger. C'est une vie plutôt, fruste. Nous aurions des ennuis avec des femmes à bord.

— C'est stupide ! Quels ennuis ?

— Je ne tiens pas à en discuter. En outre, c'est la tradition. Les hommes ne le toléreraient pas.

— Qu'en savez-vous ? demanda Gladïa en riant. Avez-vous jamais essayé ?

— Non. Mais d'un autre côté les femmes ne se bousculent pas pour revendiquer une couchette à bord de mon vaisseau.

— J'y suis bien, moi. Et cela me plaît.

— Vous jouissez d'un statut particulier… et si ce n'était ce que vous avez fait sur Solaria, nous aurions bien pu avoir pas mal d'ennuis. En fait, nous en avons eu. Mais peu importe. (Il appuya sur l'un des boutons de la console et un compte à rebours apparut fugitivement.) Nous allons faire le Bond dans deux minutes exactement. Vous n'êtes jamais allée sur la Terre, n'est-ce pas, Gladïa ?

— Non, bien sûr.

— Et vous n'avez jamais vu le Soleil, non pas simplement un soleil.

— Non… bien que je l'aie vu dans des dramatiques historiques à l'hypervision, mais j'imagine que ce qu'ils montrent dans les dramatiques n'est pas vraiment le Soleil.

— Je suis certain que non. Si vous voulez bien, nous allons baisser les lumières de la cabine.

Ils baissèrent presque complètement les lumières et Gladïa put distinguer le champ stellaire sur l'écran, avec des étoiles plus brillantes et plus denses que dans le ciel d'Aurora.

— Est-ce une vue télescopique ? demanda-t-elle à voix basse.

— A peine. Puissance réduite… Quinze secondes.

Il compta à rebours. Un changement se produisit dans le champ stellaire et une étoile particulièrement brillante apparut presque au centre. D.G. appuya sur un autre bouton et dit :

— Nous sommes bien à l'extérieur du plan planétaire. Parfait ! Un peu risqué. Nous aurions dû nous trouver plus 'loin de l'étoile auroraine avant le Bond, mais nous étions quelque peu pressés… Voilà le Soleil.

— Vous voulez dire cette étoile brillante ?

— Oui… Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Elle est très brillante, observa Gladïa, se demandant quel genre de réponse il pouvait bien attendre.

Il appuya sur un autre bouton et l'image se fit nettement plus

sombre.

— Oui… et cela n’arrangera pas vos yeux si vous le fixez. Mais ce n’est pas l’éclat qui compte. Ce n’est qu’une étoile – apparemment – mais réfléchissez. C’était le Soleil originel, l’étoile dont la lumière tombait sur une planète qui était la seule planète où existaient des êtres humains. Il a brillé sur une planète où les êtres humains évoluaient lentement, sur une planète où la vie est née il y a des milliards d’années, une vie qui allait se développer pour donner des êtres humains. Il existe trois cents milliards d’étoiles dans la Galaxie et cent milliards de Galaxies dans l’Univers et une seule parmi toutes ces étoiles a présidé à la naissance de l’homme et c’est là cette étoile.

Gladïa allait faire observer : « Ma foi, il en fallait bien une », mais elle préféra dire, sans grande conviction :

— Très impressionnant.

— Ce n’est pas seulement impressionnant, corrigea D.G. Il n’est pas un seul Colonien dans la Galaxie qui ne considère cette étoile comme la sienne. Le rayonnement des étoiles qui brillent sur nos diverses planètes est un rayonnement emprunté, un rayonnement qui ne nous appartient pas. C’est là – exactement là – que se trouve le rayonnement qui nous a donné la vie. C’est cette étoile, et la planète qui tourne autour – la Terre – qui nous lient tous d’un lien solide. Si nous n’avions rien d’autre en commun, nous aurions cette lumière, là sur l’écran, et cela suffirait… Vous, les Spatiens, vous l’avez oubliée et c’est pourquoi vous vous séparez les uns des autres et c’est pourquoi, au bout du compte, vous ne survivrez pas.

— Il y a de la place pour nous tous, commandant, souffla doucement Gladïa.

— Oui, bien sûr. Je ne ferais rien qui pousse les Spatiens à ne pas survivre. Je crois seulement que c’est ce qui va se produire et qui ne se produirait pas si les Spatiens renonçaient à leur irritant complexe de supériorité, à leurs robots et à leur longue vie égocentrique.

— C’est ainsi que vous me considérez ?

— Parfois. Mais vous avez fait des progrès, je le reconnais.

— Merci, répondit-elle avec une évidente ironie. Et, bien que vous ayez peut-être du mal à le croire, les Coloniens ont eux aussi leur orgueilleuse arrogance. Mais vous avez également fait des progrès et je le reconnais.

— Avec toutes mes amabilités et les vôtres, dit D.G. en riant, cela pourrait bien finir par une éternelle inimitié.

— Difficilement, dit Gladïa, riant à son tour.

Elle fut un peu surprise de voir la main de D.G. sur la sienne… et plus surprise encore de voir qu'elle n'avait pas retiré sa main.

68

— Je suis ennuyé, ami Giskard, que Mme Gladïa ne se trouve pas sous notre surveillance directe, dit Daneel.

— Ce n'est pas indispensable à bord de ce vaisseau, ami Daneel. Je ne décèle aucune émotion dangereuse et le commandant se trouve avec elle en ce moment… En outre, il serait intéressant qu'elle trouve agréable de se passer de nous, du moins de temps à autre, lorsque nous serons sur la Terre. Il est possible que toi et moi devions intervenir à l'improviste sans que sa présence et la nécessité d'assurer sa sécurité viennent compliquer les choses.

— Tu as donc influé pour qu'elle se passe de nous ?

— A peine. Bizarrement, j'ai trouvé en elle une forte tendance à imiter la façon de vivre des Coloniens. Il y a en elle, sous-jacent, un vif désir d'indépendance, seulement tempéré par le sentiment qu'elle violerait l'esprit spatien en agissant ainsi. Je ne peux décrire ce sentiment mieux que cela. Il n'est pas facile d'interpréter ce genre de sensations et de sentiments car jamais encore je ne les ai rencontrés chez des Spatiens. Je me suis donc borné à relâcher l'inhibition spatienne par une très légère impulsion.

— Dans ces conditions, est-ce qu'elle va souhaiter se passer de nos services, ami Giskard ? Cela m'ennuierait beaucoup.

— Ce ne devrait pas être le cas. Si elle décide qu'elle souhaite vivre une vie exempte de robots et qu'elle doive en être plus heureuse, c'est ce que nous devons également souhaiter pour elle. Mais, en l'état actuel des choses, je suis sûr que nous lui serons encore utiles. Ce vaisseau est un lieu confiné et particulier où n'existe pas grand danger. En outre, son sentiment de sécurité s'accroît en présence du commandant et limite le besoin de notre présence. Sur la Terre, elle aura encore besoin de nous, mais beaucoup moins, je le crois, que sur Aurora… Comme je l'ai dit, nous souhaiterons peut-être disposer d'une plus grande liberté d'action, une fois sur la Terre.

— Peux-tu donc déjà deviner la nature de la crise que va rencontrer la

Terre ? Sais-tu ce que nous aurons à faire ?

— Non, ami Daneel. Je l'ignore. C'est toi qui as le don de comprendre. Peut-être vois-tu quelque chose ?

Daneel demeura un instant silencieux puis répondit :

— J'ai réfléchi.

— Quelles sont donc tes conclusions ?

— Tu te souviens m'avoir dit, à l'Institut de Robotique, juste avant que Mme Vasilia entre dans la pièce où dormait Mme Gladïa, que tu avais noté chez le Dr Amadiro deux intenses éclairs d'anxiété. Le premier est apparu à la mention de l'intensificateur nucléaire, le second lorsque Mme Gladïa a annoncé qu'elle se rendait sur la Terre. Il me semble que les deux doivent être liés. J'ai l'impression que la crise qui nous occupe implique l'utilisation d'un intensificateur nucléaire sur la Terre, que nous avons le temps d'arrêter cela et que le Dr Amadiro craint précisément que nous y parvenions si nous allons sur la Terre.

— Ton esprit me dit que cette idée ne te satisfait pas. Pourquoi cela, ami Daneel ?

— Un intensificateur nucléaire accélère le processus de fusion existant, au moyen d'un flux de particules W. Je me suis donc demandé si le Dr Amadiro ne projetait pas d'utiliser un ou plusieurs intensificateurs nucléaires pour faire exploser les réacteurs de microfusion qui fournissent à la Terre son énergie. Les explosions nucléaires ainsi provoquées entraîneraient la destruction par la chaleur et la force mécanique, par la poussière et autres produits radioactifs qui seraient projetés dans l'atmosphère. Même si cela est insuffisant pour endommager mortellement la Terre, la destruction de ses sources d'énergie conduirait certainement, à long terme, à l'effondrement de la civilisation terrienne.

— Voilà une idée terrifiante, dit Giskard sombrement, qui apparaît comme une réponse quasi certaine à la question que nous nous posons quant à la nature de la crise. Pourquoi donc ne te satisfait-elle pas ?

— J'ai pris la liberté d'utiliser l'ordinateur du bord pour obtenir des informations concernant la planète Terre. L'ordinateur est, comme on peut s'y attendre à bord d'un vaisseau colonien, riche en informations de cette nature. Il semble que la Terre soit le seul monde humain à ne pas utiliser de réacteurs à microfusion comme sources d'énergie à grande échelle. Elle utilise presque exclusivement l'énergie solaire, grâce à des centrales solaires disposées tout le long d'une orbite géostationnaire. Un intensificateur ne pourrait pas faire grand mal sinon détruire de petits

engins ou de petites installations : vaisseaux de guerre, bâtiments. Les dommages, sans être certes négligeables, ne menaceraient pas l'existence de la Terre.

— Dans ce cas, ami Daneel, le Dr Amadiro possède peut-être quelque engin susceptible de détruire les générateurs solaires ?

— Pourquoi, alors, a-t-il réagi à la mention des intensificateurs nucléaires ? On ne peut en aucun cas les utiliser contre des générateurs solaires.

— « Voilà un point important, constata Giskard en hochant lentement la tête. Et, autre point important, si le Dr Amadiro s'est montré si horrifié à l'idée que nous nous rendions sur la Terre, pourquoi n'a-t-il rien fait pour nous en empêcher alors que nous nous trouvions encore sur Aurora ? Ou, dans l'hypothèse où il n'aurait découvert notre fuite qu'après que nous avons quitté l'orbite, pourquoi n'a-t-il pas envoyé un vaisseau aurorain pour nous intercepter avant notre Bond vers la Terre ? Se pourrait-il que nous fassions complètement fausse route, que nous ayons, quelque part, commis une erreur qui…

Toute une série de bruits intermittents se répercuta à travers le vaisseau et Daneel dit :

— Nous venons de réussir le Bond sans ennui, ami Giskard. Je l'ai senti il y a quelques minutes. Mais nous n'avons pas encore atteint la Terre et je pense que ne va pas tarder l'interception dont tu viens de parler, de sorte que nous ne sommes pas forcément sur la mauvaise piste.

69

D.G. ressentit une certaine admiration perverse. Lorsque les Aurorains se trouvaient contraints d'agir, on se rendait compte de leur capacité technologique. Ils avaient incontestablement envoyé un de leurs vaisseaux de guerre les plus modernes, d'où on pouvait en déduire que la raison qui les y avait poussés leur tenait particulièrement à cœur.

Et ce vaisseau avait détecté la présence de celui de D.G. dans les quinze minutes ayant suivi son apparition dans l'espace normal – et à bonne distance.

Le vaisseau aurorain utilisait un système hyperonde à focalisation restreinte. On ne distinguait nettement la tête de l'interlocuteur qu'en cas de parfaite focalisation. Tout le reste demeurait dans un flou grisâtre. Si la tête de l'interlocuteur se déplaçait de quelque dix centimètres environ par rapport au point de focalisation, elle disparaissait également dans le flou. De même pour le son. Il en résultait qu'on ne pouvait distinguer que le strict minimum du vaisseau ennemi (D.G. le considérait déjà comme le vaisseau « ennemi »), ce qui lui permettait de conserver sa discrétion.

Le vaisseau de D.G. possédait également un système hyperonde à focalisation restreinte, mais, songea D.G., il lui manquait le poli et l'élégance de la version auroraine. Certes, son vaisseau ne constituait pas ce que les Coloniens pouvaient faire de mieux, mais, même ainsi, les Spatiens possédaient une sérieuse avance technologique. Il restait aux Coloniens bien des longueurs à rattraper.

La tête de l'Aurorain apparut si nette et si réelle qu'elle semblait affreusement séparée du corps. D.G. n'aurait pas été surpris qu'il en tombe des gouttes de sang. Un deuxième coup d'œil révéla cependant le cou qui disparut dans la grisaille juste après qu'eut commencé à apparaître le col d'un uniforme incontestablement bien coupé.

La tête s'identifia, avec une pointilleuse courtoisie, comme étant celle du capitaine de frégate Lisiform, commandant le vaisseau aurorain Borealis. D.G. déclina à son tour son identité, avançant le menton pour être bien sûr que sa barbe apparaisse dans toute sa netteté. Il était

convaincu que cette barbe lui conférait un air farouche qui ne pouvait qu'intimider tout Spatien au visage glabre et (pensait-il) au menton fuyant.

D.G. afficha cet air désinvolte tout aussi agaçant pour un officier aurorain que l'était, pour un Colonien, l'arrogance d'un officier aurorain.

— Pour quelle raison me hélez-vous, commandant Lisiform ?

Le commandant aurorain avait pris un ton et un accent que, peut-être, il jugeait aussi impressionnants que D.G. en jugeait de sa barbe. D.G. eut bien du mal à tenter de le comprendre.

— Nous pensons, dit Lisiform, que se trouve à votre bord une citoyenne auroraine du nom de Gladïa Solaria. Est-ce exact, commandant Baley ?

— Mme Gladïa se trouve bien à bord, commandant.

— Je vous remercie, commandant. Avec elle, si mes renseignements sont exacts, se trouvent deux robots de fabrication auroraine, R. Daneel Olivaw et R. Giskard Reventlov. Exact ?

— Exact.

— Dans ce cas, je dois vous informer que R. Giskard Reventlov est devenu dangereux. Peu après que votre vaisseau eut quitté l'espace aurorain, ledit robot, Giskard, a gravement blessé une citoyenne auroraine, en violation des Trois Lois. En conséquence, le robot doit être démantelé et réparé.

— Nous suggérez-vous, commandant, de démanteler le robot à bord de notre vaisseau ?

— Non, commandant, cela ne conviendrait pas. Compte tenu de votre manque d'expérience en matière de robotique, vous ne pourriez convenablement le démanteler et ne sauriez peut-être pas le réparer ensuite.

— Dans ce cas, nous pourrions simplement le détruire.

— Sa valeur est trop grande, commandant Baley. Le robot est de fabrication auroraine et sous la responsabilité d'Aurora. Nous ne voudrions pas être cause de dommages à votre équipage et aux Terriens, si vous vous posez sur leur planète. En conséquence, nous vous demandons de nous le livrer.

— Commandant, j'apprécie votre souci. Cependant, le robot est légalement la propriété de Mme Gladïa, qui se trouve avec nous. Peut-être ne consentira-t-elle pas à se séparer de son robot et, sans vouloir vous apprendre la loi auroraine, je pense qu'il serait illégal de l'y contraindre. Bien que mon équipage et moi-même ne nous considérions

pas liés par les lois auroraines, nous ne souhaitons pas vous apporter notre collaboration dans ce que votre gouvernement pourrait considérer comme une action illégale.

— Il n'est pas question de quoi que ce soit d'illégal, dit le commandant dont la voix trahissait une certaine impatience. Le disfonctionnement d'un robot susceptible de mettre des vies en danger est bien plus important que le droit de son propriétaire. Mais si cela soulève une question, mon vaisseau est tout prêt à accueillir Mme Gladïa et son robot Daneel avec le robot en cause, Giskard. Ainsi donc, Gladïa Solaria ne sera pas séparée de son robot avant son retour sur Aurora. Après quoi la justice suivra son cours.

— Il est possible, commandant, que Mme Gladïa ne souhaite pas quitter mon bord ni permettre que ses biens le quittent.

— Elle ne peut s'y opposer, commandant. Je suis légalement investi par mon gouvernement du pouvoir d'exiger son retour… et en qualité de citoyenne auroraine elle doit obéir.

— Mais je ne suis pas légalement tenu de livrer quoi que ce soit qui se trouve à bord de mon vaisseau sur demande d'un gouvernement étranger. Et si je prétends ne pas déférer à votre requête ?

— Dans ce cas, commandant, je n'aurai pas d'autre choix que de considérer cela comme un acte d'hostilité. Puis-je vous faire observer que vous vous trouvez dans le système planétaire dont fait partie la Terre ? Vous n'avez pas hésité à invoquer la loi auroraine et vous me permettrez donc de vous faire observer que votre peuple juge contraire aux règles d'engager les hostilités dans les limites de ce système planétaire.

— J'en suis conscient, commandant, et je ne souhaite pas d'hostilités. Pas plus que je n'ai l'intention de me montrer inamical. Je dois cependant gagner la Terre d'urgence. Je suis en train de perdre du temps avec cette conversation et j'en perdrais davantage encore si je m'avançais vers vous – ou si j'attendais que vous approchiez de moi – pour que nous puissions procéder au transbordement de Mme Gladïa et de ses robots. Je préfère continuer vers la Terre et assumer la responsabilité officielle du robot Giskard et de ses actes jusqu'au retour sur Aurora de Mme Gladïa et de ses robots.

— Puis-je vous suggérer, commandant, d'embarquer la dame et les deux robots dans un module de sauvetage et de détacher un de vos hommes d'équipage pour les conduire jusqu'à nous ? Une fois la dame et les deux robots à bord, nous accompagnerons le module aux environs immédiats de la Terre et nous vous dédommagerons équitablement pour

votre temps et vos ennuis. Un Commercien ne devrait y voir aucune objection.

— Je n'en vois aucune, dit D.G. en souriant, aucune. Cependant, l'homme d'équipage détaché pour conduire le module pourrait courir un grand péril car il se trouverait seul avec ce dangereux robot.

— Commandant, si la maîtresse du robot le contrôle fermement, votre homme ne courra pas un danger plus grand sur le module qu'à votre bord. Nous le dédommagerons du risque couru.

— Mais, après tout, si le robot peut être contrôlé par sa maîtresse, il n'est certainement pas si dangereux qu'on ne puisse le laisser avec nous.

— Commandant, dit l'autre en fronçant les sourcils, je pense que vous êtes en train de vous moquer de moi. Vous avez entendu ma requête et je souhaiterais qu'on y fît droit sur-le-champ.

— Je pense que je puis m'en entretenir avec Mme Gladïa.

— Si vous le faites immédiatement. Je vous prie de lui expliquer exactement de quoi il s'agit. Si, pendant ce temps, vous tentez de faire route vers la Terre, je considérerai cela comme un acte d'hostilité et prendrai les mesures qui s'imposent. Si, comme vous le prétendez, votre voyage vers la Terre est si urgent, je vous conseille d'aller sans retard consulter Gladïa Solaria et de décider immédiatement de nous apporter votre collaboration. Après quoi, nous ne vous retarderons pas trop longtemps.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit D.G. en éloignant de l'écran un visage impassible.

70

— Eh bien ? demanda gravement D.G. Gladïa paraissait désemparée. Automatiquement, son regard se tourna vers Daneel et Giskard, mais ils demeurèrent silencieux et immobiles.

— Je ne veux pas retourner sur Aurora, D.G., dit-elle. Il n'est pas possible qu'ils veuillent détruire Giskard ; il est en parfait état de fonctionnement, je peux vous en assurer. Ce n'est qu'un subterfuge. C'est moi qu'ils veulent, pour quelque obscure raison. Mais je suppose qu'on ne peut rien faire pour les en empêcher, n'est-ce pas ?

— Il s'agit d'un vaisseau de guerre aurorain, répondit D.G… et d'un gros. Je n'ai qu'un vaisseau marchand. Nous avons des écrans d'énergie et ils ne peuvent nous détruire d'un seul coup, mais ils peuvent finir par nous épuiser – très vite, en fait – et ensuite nous détruire.

— Disposez-vous d'un moyen de les toucher ?

— Avec mon armement ? Désolé, Gladïa, mais leurs écrans peuvent encaisser tout ce que je leur balancerai, aussi longtemps que j'aurai de l'énergie à gaspiller. Ensuite…

— Oui ?

— Eh bien, ils m'ont coincé, en quelque sorte. J'ai cru qu'ils essaieraient de m'intercepter avant le Bond, mais ils connaissaient ma destination. Ils sont arrivés ici les premiers et ils m'ont attendu. Nous nous trouvons à l'intérieur du système solaire – le système planétaire dont fait partie la Terre. Nous ne pouvons livrer combat ici. Même si je le voulais, l'équipage ne m'obéirait pas.

— Pourquoi ?

— Appelez cela de la superstition. Le système solaire est pour nous un espace sacré… si vous voulez donner dans le mélodrame. Nous ne pouvons violer son caractère sacré en combattant.

— Puis-je intervenir dans la discussion, commandant ? demanda Giskard.

D.G. fronça les sourcils et regarda Gladïa.

— Je vous en prie, permettez, dit Gladïa. Ces robots sont très

intelligents. Je sais que vous aurez du mal à le croire, mais…

— J'écoute. Inutile de m'influencer.

— Commandant, dit Giskard, je suis certain que c'est moi qu'ils veulent. Je ne puis être responsable de maux causés aux humains. Si vous ne pouvez vous défendre et si vous êtes certain d'être détruit dans un combat avec l'autre vaisseau, vous n'avez d'autre choix que de me livrer. Je suis sûr que vous pouvez le leur proposer, ils n'auront pas vraiment d'objections à formuler si vous voulez conserver Mme Gladïa et l'ami Daneel. C'est la seule solution.

— Non, dit Gladïa avec force, tu es à moi et je ne te livrerai pas. J'irai avec toi – si le commandant décide que tu dois y aller – et je veillerai à ce qu'ils ne te détruisent pas.

— Puis-je parler également ? demanda Daneel.

— Je t'en prie. Tout le monde parle, dit D.G. en écartant les bras dans un geste de feint désespoir.

— Si vous décidez de livrer Giskard, il faut en saisir les conséquences. Je crois que Giskard pense que si on le livre, les Aurorains ne lui feront pas de mal et le libéreront, même. Je ne le crois pas. Je pense que les Aurorains sont sérieux lorsqu'ils prétendent qu'il est dangereux et ils pourraient bien avoir ordre de détruire le module de sauvetage s'il approche, tuant tous ceux qui se trouveraient à bord.

— Pour quelle raison feraient-ils cela ? demanda D.G.

— Aucun Aurorain n'a jamais rencontré – ni même imaginé ce qu'ils appellent un robot dangereux. Ils ne prendraient pas le risque d'en embarquer un à bord d'un de leurs vaisseaux… Je suggérerais, commandant, que vous battiez en retraite.

Pourquoi ne pas faire un nouveau Bond qui vous éloignerait de la Terre ? Nous nous trouvons assez loin de toute masse planétaire pour ne courir aucun danger.

— Battre en retraite ? Tu veux dire nous enfuir ? Je ne peux faire cela.

— Eh bien, dans ce cas vous devez nous livrer, dit Gladïa avec un air de résignation désespérée.

— Je ne vous livrerai pas. Et je ne m'enfuirai pas. Et je ne peux pas livrer bataille.

— Quelle solution reste-t-il donc ? demanda Gladïa.

— Une quatrième solution. Gladïa, je dois vous demander de rester ici avec vos robots jusqu'à mon retour.

71

D.G. examina les données. La conversation avait duré assez longtemps pour qu'on ait pu préciser la position du vaisseau aurorain. Il se trouvait un peu plus loin du Soleil que le sien et cela était parfait. A cette distance du Soleil, un Bond dans sa direction aurait été risqué ; un Bond latéral serait de la tarte, en comparaison, si l'on pouvait dire. Il demeurait un risque d'accident consécutif à une déviation de probabilité, mais c'était inévitable.

Il avait lui-même donné l'assurance à l'équipage qu'on ne tirerait pas (ce qui ne pourrait que nuire, de toute façon). Manifestement, les hommes avaient une foi absolue en la protection de l'espace terrien tant qu'ils ne profaneraient pas sa paix par la violence. C'était là une manifestation de pur mysticisme que D.G. aurait raillée avec mépris s'il n'en avait été lui-même également convaincu.

Il revint dans le champ de vision. L'attente avait été longue, mais les autres n'avaient pas manifesté d'impatience.

— Ici le commandant Baley, annonça-t-il. Je veux parler au commandant Lisiform.

Il n'eut pas longtemps à attendre :

— Commandant Lisiform. Puis-je avoir votre réponse ?

— Nous allons livrer la femme et les deux robots.

— Parfait ! Sage décision.

— Merci.

D.G. donna le signal et son vaisseau fit le Bond.

Inutile de retenir son souffle, ce fut terminé aussitôt commencé – ou du moins le temps qui s'écoula ne fut pas perceptible.

— Nouvelle position du vaisseau ennemi déterminée, commandant, annonça le pilote.

— Parfait, dit D.G. Vous savez quoi faire.

Le vaisseau avait émergé du Bond à grande vitesse, comparée à celle du vaisseau aurorain, et l'on effectuait la correction de trajectoire (peu importante, on pouvait l'espérer). Suivit une nouvelle accélération.

— Nous sommes tout proches, commandant, dit D.G., reparaissant sur l'écran, et prêts pour le transfert. Vous pouvez tirer si vous le souhaitez mais nos écrans sont en place et nous pourrons vous atteindre avant que vous nous abattiez.

— Est-ce que vous envoyez une navette ?

Le commandant aurorain disparut de l'écran puis reparut, le visage déformé.

— Qu'est-ce que vous faites ? Votre vaisseau se trouve sur une trajectoire de collision.

— On le dirait, oui. C'est la manière la plus rapide de procéder à la livraison.

— Vous allez détruire votre vaisseau.

— Et le vôtre avec. Et votre vaisseau est cinquante fois plus coûteux que le mien, et probablement plus. Mauvaise affaire pour Aurora.

— Mais vous livrez combat dans l'espace terrien, commandant. Vos coutumes vous l'interdisent.

— Ah ! vous connaissez nos coutumes et vous en profitez. Mais je ne m'apprête pas à combattre. Je ne fais que suivre une trajectoire. Il se trouve que cette trajectoire coupe votre position, mais comme je suis certain que vous allez en changer avant la collision, il est clair que je n'ai nulle intention de violence.

— Arrêtez. Nous allons en discuter.

— Je suis las de discuter, commandant. Allons-nous nous dire adieu ? Si vous ne bougez pas, je perdrai peut-être quatre décennies, dont les deux dernières pas très enthousiasmantes, de toute façon. Combien allez-vous en perdre ?

Et D.G. disparut de l'écran.

Un rayon de radiation jaillit du vaisseau aurorain – à titre d'essai, pour voir si les écrans de l'autre étaient bien en place. Ils l'étaient.

Les écrans des vaisseaux résistaient aux radiations électromagnétiques et aux particules subatomiques, même aux neutrinos, et pouvaient supporter l'énergie cinétique de petites masses – particules de poussière et même petites météorites. Les écrans ne pouvaient, en revanche, résister à de plus importantes énergies cinétiques, comme celle d'un vaisseau leur arrivant dessus à vitesse superméteorique.

On pouvait même s'accommoder de masses dangereuses – météoroïdes, par exemple – à condition qu'elles ne soient pas guidées. Les ordinateurs du vaisseau les écartaient automatiquement de la trajectoire du météoroïde si elles étaient trop importantes pour que les

écrans protecteurs puissent s'en accommoder. Mais cette solution ne pouvait convenir contre un vaisseau qui changerait de trajectoire lorsque sa cible modifierait la sienne. Et si le vaisseau colonien était plus petit, il était également plus maniable.

Il n'existait qu'une seule solution pour le vaisseau aurorain s'il voulait éviter la collision…

D.G. regardait l'autre vaisseau grossir sur l'écran de contrôle et il se demanda si Gladïa, dans sa cabine, savait ce qui se passait. Elle avait dû se rendre compte de l'accélération, malgré la suspension hydraulique de la cabine et l'effet compensatoire du champ de pseudo-gravité.

Et l'autre vaisseau disparut tout simplement, ayant bondi. Et D.G., à son vif dépit, se rendit compte qu'il retenait son souffle et que son cœur s'emballait. N'avait-il pas fait confiance à l'influence protectrice de la Terre ou à sa propre analyse de la situation ?

D'une voix qu'il s'efforça de rendre calme, il dit au micro :

— Bien joué, les gars ! Correction de trajectoire et direction la Terre.

CHAPITRE 16

La Ville

72

— Etes-vous sérieux, D.G. ? demanda Gladïa. Aviez-vous vraiment l'intention de percuter le vaisseau ?

— Pas du tout, répondit D.G. Je n'y croyais pas. Je me suis borné à leur porter une botte, sachant qu'ils battraient en retraite. Ces Spatiens n'allaient pas risquer leur longue et merveilleuse vie alors qu'ils pouvaient la sauvegarder.

— Ces Spatiens ? Quels couards ils sont !

— J'oublie sans cesse que vous êtes spatienne, dit D.G. après s'être raclé la gorge.

— Oui… et j'imagine que vous croyez me faire là un compliment. Et s'ils s'étaient montrés aussi fous que vous… s'ils avaient fait montre de cette infantile inconscience que vous prenez pour de la bravoure… s'ils n'avaient pas bougé ? Qu'auriez-vous fait ?

— Je leur serais rentré dedans, murmura D.G.

— Et nous aurions tous péri.

— Le résultat aurait été positif pour nous, Gladïa. Un vieux vaisseau commercien minable pour un monde colonien, contre un vaisseau tout neuf et moderne pour le premier des mondes spatiens.

D.G. appuya de nouveau son siège contre la paroi et croisa les mains derrière la tête.

Il se sentait curieusement bien, maintenant que tout était terminé.

— J'ai vu une fois un hyperdrame historique dans lequel, vers la fin de la guerre, des avions chargés d'explosifs se jetaient délibérément sur des vaisseaux beaucoup plus coûteux pour les couler. Bien sûr, tous les

pilotes y laissaient leur vie.

— Il s'agissait de fiction. Vous n'allez tout de même pas croire que des gens civilisés se livreraient à ce genre de folie dans la réalité, non ?

— Pourquoi pas ? Si la cause en vaut la peine.

— Qu'avez-vous donc ressenti en fonçant vers une mort glorieuse ? De l'exaltation ?… Vous précipitiez tout votre équipage vers le même sort.

— Ils le savaient. Nous n'avions pas le choix. La Terre nous regardait.

— Les Terriens ne le savaient même pas.

— C'est une image. Nous nous trouvons dans l'espace terrien. Nous ne pouvions nous comporter de façon méprisable.

— Oh ! quelle stupidité ! Et vous avez également risqué ma vie.

D.G. baissa les yeux, contemplant la pointe de ses bottes.

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose de fou ? C'était mon seul souci.

— Que je puisse mourir ?

— Pas exactement. Que je vous perde… Lorsque ce vaisseau a ordonné que je vous livre, je savais que je n'en ferais rien… même si vous me le demandiez. J'aurais préféré les percuter ; je ne les aurais pas laissés vous prendre. Et puis, en voyant leur vaisseau grossir sur l'écran, j'ai pensé : « S'ils ne se sortent pas de là, je vais la perdre, de toute façon », et c'est alors que mon cœur a commencé à cogner et que je me suis mis à transpirer. Je savais qu'ils allaient sortir de là, mais malgré cela, la pensée…

Il secoua la tête. Gladïa fronça les sourcils et dit :

— Je ne vous comprends pas. Vous ne vous inquiétiez pas de ma mort mais de me perdre ? Est-ce que les deux ne vont pas ensemble ?

— Je sais. Je ne prétends pas que ce soit rationnel. Je vous ai revue en train de vous précipiter sur le régisseur pour me sauver alors que vous saviez que vous pouviez être tuée sur-le-champ. Je vous ai revue en train d'affronter la foule sur Baleyworld et de la calmer par vos paroles alors que jamais encore vous n'aviez vu une foule. Je vous ai même vue partir pour Aurora alors que, toute jeune femme, vous alliez apprendre un nouveau mode de vie… et survivre… Et il m'a semblé que peu m'importait de mourir, je m'inquiétais seulement de vous perdre… Vous avez raison. C'est tout à fait insensé.

— Avez-vous oublié mon âge ? demanda Gladïa, songeuse. J'avais à peu près l'âge que vous avez maintenant quand vous êtes né. Lorsque j'avais votre âge, je rêvais à votre lointain ancêtre. De plus, j'ai une articulation coxale artificielle. Mon pouce gauche… celui-ci… n'est qu'une

prothèse. On a refait certains de mes nerfs. Mes dents sont toutes des implants de céramique. Et vous parliez comme si vous alliez avouer une extraordinaire passion... Pour quoi ?... Pour qui ?... Réfléchissez, D.G. ! Regardez-moi et voyez-moi telle que je suis !

D.G. remit sa chaise en équilibre sur deux pieds et se frotta la barbe.

— D'accord, vous me faites paraître idiot, mais je vais poursuivre. Ce que je sais de votre âge, c'est que vous allez me survivre et paraître à peine plus âgée que maintenant. Vous êtes donc plus jeune que moi, pas plus vieille. En outre, je me fiche que vous soyez plus âgée. Je voudrais que vous demeuriez avec moi, partout où j'irai... toute ma vie, si possible.

Gladïa allait dire quelque chose, mais D.G. reprit, très vite :

— Ou, si cela vous paraît préférable, que je vous suive partout où vous irez... toute ma vie, si possible... Si vous le voulez bien.

— Je suis une Spatienne. Vous êtes un Colonien, dit Gladïa d'une voix douce.

— Qui s'en soucie, Gladïa ? Vous ?

— Je veux dire, il n'est pas question d'enfants. J'ai eu les miens.

— Qu'est-ce que cela change, pour moi ! Le nom de Baley ne risque pas de s'éteindre.

— J'ai ma propre tâche à accomplir. J'ai l'intention d'instaurer la paix dans la Galaxie.

— Je vous aiderai.

— Et votre commerce ? Allez-vous renoncer aux occasions de vous enrichir ?

— Nous y travaillerons ensemble. Juste assez pour que mon nouvel équipage soit heureux et pour vous aider dans votre tâche d'émissaire de la paix.

— La vie sera morne pour vous, D.G.

— Vraiment ? Il me semble que depuis que vous êtes avec moi elle est bien trop agitée.

— Et vous insisterez probablement pour que je renonce à mes robots.

— C'est là la raison pour laquelle vous tentez de me dissuader ? demanda D.G., l'air égaré. J'accepterais que vous gardiez les deux... même Daneel avec son petit sourire lubrique... mais si nous devons vivre parmi les Coloniens...

— Dans ce cas, je crois qu'il me faudra trouver le courage nécessaire.

Elle rit doucement, tout comme D.G. Il lui tendit les bras et elle mit ses mains dans les siennes, disant :

— Vous êtes fou. Je suis folle. Mais tout est si étrange depuis ce soir

où j'ai regardé le ciel d'Aurora pour tenter d'y trouver le soleil de Solaria que j'ai pensé que la folie était la seule réaction sensée.

— Ce que vous venez de dire n'est pas seulement insensé, c'est fou, mais je le veux ainsi. (Il hésita puis poursuivit :) Non, j'attendrai. Je vais me raser la barbe avant de tenter de vous embrasser. Cela réduira les risques d'infection.

— Non ! Je suis curieuse de voir ce que l'on ressent.

Et elle s'en rendit vite compte.

73

Le commandant Lisiform arpentait sa cabine de long en large.

— Il était inutile de perdre le vaisseau, dit-il. Tout à fait inutile.

Son conseiller politique était tranquillement assis dans son fauteuil, ne se souciant guère de suivre du regard les mouvements de son interlocuteur.

— Oui, bien sûr, convint-il.

— Qu'avaient à perdre ces barbares ? Ils ne vivent que quelques décennies. La vie ne signifie rien pour eux.

— Oui, bien sûr.

— Cependant jamais je n'ai vu un vaisseau colonien se comporter ainsi, et jamais je n'ai entendu dire que cela pouvait arriver. Il s'agit peut-être d'une nouvelle tactique de fanatiques et nous sommes sans défense contre cela. Et s'ils lancent sur nous des vaisseaux télécommandés, écrans remontés et à pleine vitesse mais sans personne à bord ?

— Nous pourrions entièrement robotifier nos vaisseaux.

— Cela ne servirait à rien. Nous ne pouvons nous permettre de perdre le vaisseau. Ce qu'il nous faut, c'est ce perforateur d'écrans dont on parle sans cesse. Quelque chose qui parviendrait à percer les écrans protecteurs.

— Dans ce cas, ils en construiront eux aussi et il nous faudra concevoir un écran antiperforateur et ils en feront autant et nous nous retrouverons de nouveau à égalité, mais à un plus haut niveau.

— Il nous faut donc quelque chose d'entièrement nouveau.

— Ma foi, dit le conseiller, nous allons peut-être trouver quelque chose. Votre mission ne concernait pas en priorité la femme solarienne et ses robots, n'est-ce pas ? Il aurait été plaisant de les avoir contraints à abandonner le vaisseau solarien, mais cela n'était que secondaire, non ?

— Le Conseil ne va cependant pas apprécier.

— C'est moi que cela regarde. Le plus important, c'est qu'Amadiro et Mandamus aient quitté le vaisseau et se dirigent vers la Terre à bord d'un bon engin rapide.

— Ma foi, oui.

— Et vous ne vous êtes pas contenté de distraire le vaisseau colonien, vous l'avez aussi retardé. Ce qui signifie qu'Amadiro et Mandamus ont quitté le vaisseau sans être vus mais aussi qu'ils arriveront sur la Terre avant notre commandant barbare.

— Je le suppose ? Et alors ?

— Je me demande. S'il ne s'agissait que de Mandamus, je ne m'en inquiéterais pas. Il ne présente aucun intérêt. Mais Amadiro ? Abandonner les luttes politiques chez nous à un moment crucial pour venir sur la Terre ? Il doit s'y tramer quelque chose d'absolument essentiel.

— Quoi ? demanda le commandant.

Il paraissait ennuyé de se trouver mêlé de si près à quelque chose qui lui échappait.

— Aucune idée.

— Pensez-vous qu'il puisse s'agir de négociations secrètes au plus haut niveau concernant une totale remise en cause de l'accord de paix négocié par Fastolfe ?

— Un accord de paix ? demanda le conseiller en souriant. Si c'est là ce que vous croyez, vous connaissez mal notre Dr Amadiro. Il ne se rendrait pas sur la Terre pour modifier une clause ou deux d'un accord de paix. Ce qu'il veut, c'est une Galaxie sans Coloniens et s'il se rend sur la Terre… eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que je n'aimerais pas me trouver dans la peau des barbares coloniens en ce moment.

74

— Je crois bien, ami Giskard, dit Daneel, que Mme Gladïa n’est pas du tout gênée de se passer de nous. Peux-tu le dire, à distance ?

— Je parviens à détecter son cerveau faiblement mais sans équivoque, ami Daneel. Elle se trouve avec le commandant et l’on décèle nettement l’exaltation et la joie.

— Excellent, ami Giskard.

— Beaucoup moins pour moi, ami Daneel. Je me sens quelque peu perturbé. Je me suis trouvé dans un état de tension extrême.

— Je suis désolé de l’apprendre, ami Giskard. Puis-je en connaître la raison ?

— Nous sommes demeurés là pas mal de temps, pendant que le commandant négociait avec le vaisseau aurorain.

— Oui, mais le vaisseau aurorain a apparemment disparu, maintenant. Il semble donc que les négociations se soient heureusement terminées.

Le commandant a fait quelque chose dont, apparemment, tu ne t’es pas rendu compte. Moi si… dans une certaine mesure. Bien que le commandant ne se trouvât pas ici avec nous, je n’ai pas eu de mal à ressentir son esprit. On y sentait une tension et une incertitude intenses et, sous-jacents, un immense embarras, une crainte de perdre quelque chose.

— De perdre quelque chose, ami Giskard ? As-tu pu déterminer de quoi il s’agissait ?

— Je ne peux préciser comment j’analyse de telles données, mais cela ne ressemblait guère au genre de perte que j’ai pu, dans le passé, associer à des généralités ou à des projets inanimés. Cela avait la texture – ce n’est pas le mot, mais je n’en vois pas d’autre qui convienne, même imparfaitement – de la perte d’une personne bien précise.

— Mme Gladïa ?

— Oui.

— Ce qui serait tout naturel, ami Giskard. Il s’est trouvé confronté à

l’éventualité d’être contraint de la livrer au vaisseau aurorain.

— C’était trop intense pour cela. Trop plaintif.

— Trop plaintif ?

— C’est le seul mot qui me vienne à l’esprit pour décrire cela. On ressentait une tristesse intense, stressante, associée au sentiment de perte. Comme si Mme Gladïa allait partir ailleurs et qu’on ne pourrait la retrouver. Peut-être est-ce lié, après tout, à quelque avenir. C’était comme si Mme Gladïa allait cesser d’exister… mourir… et qu’on n’allait plus jamais la retrouver.

— Il a donc eu le sentiment que les Aurorains allaient la tuer ? Ce n’est certainement pas possible.

— Pas possible, effectivement. Et ce n’est pas cela. J’ai senti un fil de sentiment de responsabilité personnelle associé à une très profonde crainte de perte. J’ai fouillé dans d’autres esprits, à bord, et en regroupant tout cela j’en suis arrivé à penser que le commandant lançait délibérément son bâtiment contre le vaisseau aurorain.

— Cela non plus, ce n’est pas possible, ami Giskard.

— Il m’a fallu l’admettre. Ma première impulsion fut de modifier le caractère émotionnel du commandant pour le contraindre à changer d’avis, mais je n’y suis pas parvenu. Il était bien trop décidé, son esprit bien trop saturé de détermination et – malgré l’angoisse, la tension et la crainte de la perte – trop plein de confiance en son succès.

— Comment pouvait-il y avoir tout à la fois la crainte d’une perte due à la mort et un sentiment de confiance dans le succès ?

— Ami Daneel, j’ai renoncé à m’étonner de la capacité de l’esprit humain à entretenir simultanément deux sentiments contradictoires. Je me borne à accepter le fait. Dans ce cas, si j’avais tenté de modifier l’esprit du commandant au point de le contraindre à changer la trajectoire de son vaisseau, je l’aurais tué. Je ne pouvais faire cela.

— Mais si tu ne le faisais pas, ami Giskard, des dizaines d’êtres humains à bord de ce vaisseau, y compris Mme Gladïa, et plusieurs centaines d’autres sur le vaisseau aurorain allaient mourir.

— Peut-être n’allaient-ils pas mourir si le commandant avait raison d’avoir confiance. Je ne pouvais provoquer une mort certaine pour en éviter plusieurs simplement probables. C’est là la difficulté, ami Daneel, avec ta Loi Zéro. La Première Loi traite d’individus spécifiques et de certitudes. Ta Loi Zéro traite de groupes abstraits et de probabilités.

— Les êtres humains, à bord de ces vaisseaux, ne sont pas des groupes abstraits. Ce sont plusieurs individus spécifiques réunis en un

même lieu.

— Mais lorsque je dois prendre une décision, c'est un individu particulier que je suis sur le point d'influencer directement, et je dois tenir compte de son sort. Je ne peux m'en empêcher.

— Qu'as-tu donc fait, ami Giskard… ou as-tu été totalement impuissant ?

— Dans mon désespoir, ami Daneel, j'ai tenté de prendre contact avec le commandant du vaisseau aurorain après qu'un léger Bond l'eut amené plus près de nous… Je n'y suis pas arrivé. La distance était trop grande. Cependant, la tentative ne fut pas un échec total. Je suis parvenu à détecter quelque chose, une sorte de faible bourdonnement. Je me suis demandé un bref instant ce que c'était avant de comprendre que je recevais la sensation générale de tous les esprits des humains qui se trouvaient à bord du vaisseau aurorain. Il m'a fallu séparer ce faible bourdonnement des sensations beaucoup plus intenses que je recevais de notre propre vaisseau… tâche ardue.

— Presque impossible, je dirais, ami Giskard.

— Presque impossible, comme tu le dis, mais j'y suis parvenu au prix d'un énorme effort. Malgré tout, je n'ai pu détecter d'esprit individuel… Lorsque Mme Gladïa a affronté cette grande foule d'humains dans l'auditorium, sur Baleyworld, j'ai ressenti la confusion anarchique d'un grand nombre d'esprits, mais je suis parvenu à en sortir des esprits individuels çà et là pendant un instant ou deux. Là, ce ne fut pas le cas.

Giskard demeura un moment silencieux, comme perdu dans le souvenir de la sensation. Daneel dit.

— J'imagine que cela doit être analogue à la manière dont nous percevons telles ou telles étoiles au milieu d'un grand nombre d'autres étoiles, lorsque l'ensemble est relativement proche de nous. Dans une Galaxie lointaine, en revanche, nous ne pouvons repérer d'étoiles particulières. Nous ne distinguons qu'un brouillard faiblement lumineux.

— Voilà une bonne image, ami Daneel… Et tandis que je me concentrais sur le faible mais lointain bourdonnement, il m'a semblé que s'y mêlait une légère nuance de peur. Je n'en étais pas certain, mais j'ai eu le sentiment qu'il me fallait tenter d'en tirer profit. Jamais je n'avais essayé d'exercer une influence sur quelque chose d'aussi lointain, sur quelque chose d'aussi faible qu'un simple bourdonnement… mais j'ai désespérément tenté d'accroître cette peur aussi peu que ce fût. Je ne peux dire si j'y suis parvenu.

— Le vaisseau aurorain s'est écarté. C'est que tu as réussi.

— Pas nécessairement. Le vaisseau aurait pu s'écarter si je n'avais rien fait.

— Peut-être, dit Daneel, paraissant perdu dans ses pensées. Si le commandant avait une telle confiance…

— D'un autre côté, je ne peux être certain que cette confiance reposait sur une base rationnelle. Il m'a semblé que se mêlait à ce que je décelais un sentiment de respect révérenciel pour la Terre. La confiance que j'ai ressentie ressemblait plutôt au sentiment des jeunes enfants à l'égard de leurs protecteurs… parents ou autres. J'ai eu l'impression que le commandant était persuadé qu'il ne pouvait échouer au voisinage de la Terre à cause de l'influence de celle-ci. Je ne dirais pas qu'il s'agissait d'un sentiment absolument irrationnel, mais il paraissait en tout cas peu rationnel.

— Tu as sans doute raison, ami' Giskard. Le commandant, nous l'avons entendu, a parfois parlé de la Terre avec révérence. Du fait que la Terre ne peut vraiment exercer d'action sur le succès d'une entreprise par quelque influence mystique, on peut supposer que ton influence s'est traduite par un succès. En outre…

Giskard, les yeux brillant faiblement, demanda :

— A quoi penses-tu, ami Daneel ?

— Je pensais à la supposition que l'individu est concret tandis que l'humanité est abstraite. Lorsque tu as décelé ce faible bourdonnement émanant du vaisseau aurorain, ce n'était pas un individu que tu détectais mais une fraction de l'humanité. Ne pourrais-tu pas, si tu te trouvais à une distance convenable de la Terre et si le bruit de fond était suffisamment faible, détecter le bourdonnement de l'activité mentale de la population de la Terre dans son ensemble ? Et, partant, ne peut-on imaginer qu'existe dans la Galaxie le bourdonnement de l'activité mentale de l'humanité tout entière ? Comment, dans ce cas, l'humanité serait-elle une abstraction ? C'est quelque chose de palpable. Rapproche cela de la Loi Zéro et tu verras que l'extension des Lois de la Robotique est justifiée… justifiée par ta propre expérience.

Après un long instant de silence, Giskard dit lentement, comme si on lui arrachait les mots :

— Tu as peut-être raison, ami Daneel… Et cependant si nous nous posions maintenant sur la Terre, avec une Loi Zéro que nous pourrions appliquer, nous ignorerions toujours comment l'appliquer. Il nous apparaît, pour l'instant, que la crise qui menace la Terre implique l'utilisation d'un intensificateur nucléaire, mais, pour autant que nous le

sachions, il n’existe rien sur la Terre qu’un intensificateur nucléaire pourrait détruire. Qu’allons-nous donc faire sur la Terre ?

— Je ne le sais pas encore, répondit tristement Daneel.

75

Le bruit !

Gladïa écoutait, étonnée. Il ne heurtait pas l'ouïe. Ce n'était pas le bruit d'une surface frappant une autre surface. Ce n'était pas un cri perçant, ni une clameur ni un fracas, ou tout autre bruit susceptible d'être exprimé par une onomatopée.

C'était plus doux et moins envahissant. Cela montait, retombait avec une certaine irrégularité… tout en demeurant omniprésent.

D.G. la regardait écouter, penchant la tête à droite, à gauche. Il lui dit :

— J'appelle cela le « Bourdonnement de la Ville », Gladïa.

— Est-ce que ça cesse jamais ?

— Jamais tout à fait. Mais quoi ? N'avez-vous jamais écouté, debout au milieu d'un champ, le vent bruire dans les feuilles, les insectes striduler, les oiseaux chanter, l'eau couler ? Cela ne s'arrête jamais.

— C'est différent.

— Pas du tout. C'est la même chose. Ici, le bruit résulte du ronronnement des machines se mêlant aux divers bruits produits par les habitants, mais le principe est exactement le même que celui des bruits qui, dans un champ, ne sont pas le fait de l'homme. Vous avez l'habitude des champs et vous ne faites donc plus attention. Vous n'êtes pas habituée à ce bruit-ci et vous l'entendez donc, le jugeant peut-être gênant. Les Terriens ne l'entendent pas, sauf peut-être dans les rares occasions où ils rentrent de la campagne… et ils sont alors bien heureux de le retrouver. Demain, vous ne l'entendrez plus, vous non plus.

Gladïa regarda pensivement autour d'elle depuis le petit balcon où ils se trouvaient.

— Quel grand nombre d'immeubles !

— C'est exact. Des constructions partout… qui s'étendent sur des kilomètres. Et vers le haut… et le bas également. Ce n'est pas simplement une ville, comme on en trouve sur Aurora et Baleyworld. C'est une Ville – avec un grand V – comme il n'en existe que sur la Terre.

— Ce sont les Cavernes d'Acier. Je le sais. Nous sommes sous terre, n'est-ce pas ?

— Oui. Absolument. Je dois vous dire qu'il m'a fallu du temps pour m'habituer à ce genre de chose la première fois que je suis venu visiter la Terre. Où que vous alliez, dans une Ville, on dirait que vous êtes en un lieu envahi par la foule. Des trottoirs, des rues, des devantures et des foules de gens, avec les douces et omniprésentes fluorescences qui paraissent tout baigner dans une lumière solaire sans ombres… mais ce n'est pas la lumière solaire et, là-haut à la surface, je ne sais pas si le Soleil brille vraiment, ou s'il est obscurci par les nuages, ou si on ne le voit pas du tout et si cette partie du monde se trouve plongée dans la nuit et l'obscurité.

— Cela donne une Ville confinée. Chacun y respire la respiration des autres.

— C'est le cas partout… sur tous les mondes.

— Pas comme ici. Ça sent, dit-elle en reniflant.

— Tous les mondes sentent. Chaque Ville, sur la Terre, a une odeur différente. Vous vous y ferez.

— Est-ce que je le souhaite ? Comment les gens ne s'étouffent-ils pas ?

— Il y a une excellente ventilation.

— Que se passe-t-il lorsqu'elle tombe en panne ?

— Cela n'arrive jamais.

Gladïa regarda de nouveau autour d'elle et dit.

— Tous les immeubles semblent comporter une foule de balcons.

— Signe de standing. Très peu d'appartements donnent sur l'extérieur et lorsque c'est le cas, on veut en avoir tous les avantages. La plupart des habitants des Villes vivent dans des appartements intérieurs, sans fenêtres.

— C'est horrible ! s'exclama Gladïa en frissonnant. Comment s'appelle cette ville, D.G. ?

— New York. C'est la ville principale, mais pas la plus grande. Sur ce continent, les plus grandes sont Mexico et Los Angeles et il existe des Villes plus grandes que New York sur les autres continents.

— Qu'est-ce donc qui fait de New York la ville principale ?

— La raison habituelle. C'est là que se trouve le Gouvernement du Monde. Les Nations unies.

— Les Nations ? dit-elle en pointant un doigt triomphant sur D.G. La Terre était divisée en plusieurs entités politiques indépendantes. Exact ?

— Exact. Des douzaines. Mais c'était avant les voyages hyperspatiaux… à l'époque préhyper. Mais on a conservé le nom. C'est ce qui est merveilleux avec la Terre. C'est de l'histoire figée. Tous les autres mondes sont neufs et superficiels. Seule la Terre est l'humanité dans son essence.

Après avoir murmuré ces derniers mots, D.G. rentra dans la pièce, pas très grande, chichement meublée.

— Pourquoi n'y a-t-il personne ? demanda Gladïa, déçue.

— Ne vous inquiétez pas, dit D.G. en riant. Si vous voulez des défilés et qu'on s'occupe de vous, vous allez être servie. Je leur ai seulement demandé de nous laisser seuls un moment. J'ai besoin d'un peu de calme et de repos, et vous aussi, j'imagine. Quant à mes hommes, il faut qu'ils trouvent un emplacement pour le vaisseau, qu'ils le nettoient, qu'ils renouvellent le ravitaillement, qu'ils aillent faire leurs dévotions…

— Les femmes ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire, encore que j'imagine que les femmes auront leur place, plus tard. Par dévotions, j'entends que la Terre a encore ses religions et qu'elles apportent un réconfort aux hommes. Ici, sur la Terre, du moins. Cela paraît plus important ici.

— Eh bien ! dit Gladïa avec un peu de mépris. L'histoire figée, comme vous dites. Pensez-vous que nous puissions sortir et marcher un peu ?

— Ecoutez-moi, Gladïa, et n'allez pas vous précipiter maintenant. Vous en aurez tout votre saoul quand les cérémonies commenceront.

— Cela aura un caractère si officiel ? On ne peut pas y couper ?

— Pas la moindre chance. Puisque vous avez voulu jouer les héroïnes sur Baleyworld, il va vous falloir faire de même sur la Terre. Mais les cérémonies finiront bien. Lorsque vous aurez récupéré, nous prendrons un guide et nous verrons vraiment la Ville.

— Est-ce que nous aurons du mal à amener mes robots avec nous ? demanda-t-elle avec un geste en direction de Daneel et de Giskard à l'autre bout de la pièce. Ça ne me gêne pas de me passer d'eux quand je suis avec vous à bord du vaisseau, mais je vais me trouver au milieu de foules d'étrangers et je me sens davantage en sécurité lorsqu'ils sont avec moi.

— Nous n'aurons certainement aucune difficulté avec Daneel. C'est un héros, lui aussi. Il a été le camarade de l'Ancêtre et on le prend pour un humain. Pour Giskard, qui est manifestement un robot, on ne devrait théoriquement pas l'admettre à l'intérieur des limites de la Ville, mais on a fait une exception dans son cas et j'espère que cela continuera.

Dommage, au fait, que nous devions attendre ici et que nous ne puissions pas sortir.

— Je ne suis pas certaine de vouloir me trouver au milieu de tout ce bruit pour le moment.

— Non, non. Je ne parle pas des places publiques et des rues. J'aimerais simplement vous emmener dans les couloirs de cet immeuble-ci. Il y en a des kilomètres et des kilomètres – littéralement – et ils constituent un petit morceau de Ville : boutiques, restaurants, distractions, ascenseurs, transways, etc. On trouve plus de couleurs et de diversité sur un seul étage d'un seul immeuble d'une seule Ville de la Terre que dans toute une Ville colonienne ou dans tout un monde spatien.

— J'aurais pensé que tout le monde se perdrait.

— Certainement pas. Tout le monde connaît le coin dans lequel il vit, ici, comme partout. Même les étrangers n'ont qu'à suivre les panneaux indicateurs.

— Je suppose que toute cette marche que les gens sont contraints de faire doit être très bonne pour leur santé, dit Gladïa qui paraissait en douter.

— Pour la vie sociale aussi. Il y a constamment des gens dans les couloirs et il est de coutume de s'arrêter pour échanger quelques mots avec ceux que l'on connaît et même pour saluer ceux que l'on ne connaît pas. Et il n'est pas absolument indispensable de marcher. Il y a des ascenseurs partout, pour les déplacements verticaux. Les couloirs principaux sont des transways et servent aux déplacements horizontaux. A l'extérieur des bâtiments, bien sûr, existe une file conduisant au réseau de Voie Express. Ça, c'est quelque chose. Il faudra le prendre.

— J'en ai entendu parler. Il y a des pistes qu'on traverse et qui vous entraînent de plus en plus vite – ou de plus en plus doucement – quand on passe de l'une à l'autre. Je n'y arriverai pas. Ne me demandez pas de faire cela.

— Bien sûr que vous y arriverez, dit D.G., réconfortant. Je vous aiderai, si nécessaire. Je vous porterai, mais il suffit simplement d'un peu d'entraînement. Chez les Terriens, les enfants de la maternelle y arrivent, comme les personnes âgées avec des cannes. Je reconnais que les Coloniens y sont un peu maladroits. Moi-même, je ne suis pas un miracle de grâce, mais je me débrouille et vous vous en tirerez aussi.

Gladïa poussa un immense soupir.

— Eh bien, j'essaierai donc, s'il le faut. Mais je vais vous dire, D.G.

chéri : il nous faut une chambre raisonnablement tranquille pour la nuit. Je ne veux pas entendre votre « Bourdonnement de la Ville ».

— Je suis sûr qu'on peut arranger cela.

— Et je ne veux pas être obligée de manger dans les cuisines du Quartier.

— Nous pourrons nous faire apporter à manger, dit D.G. qui parut en douter, mais cela vous ferait beaucoup de bien de vous mêler à la vie sociale de la Terre. Je serai avec vous, après tout.

— Plus tard, peut-être, D.G., mais pas tout de suite… et je veux une Personnelle pour moi toute seule.

— Oh, non, ça c'est impossible. Nous aurons un lavabo et une cuvette de toilette dans toutes les chambres qu'on nous donnera, du fait de notre standing, mais si vous avez l'intention de prendre un bain ou une douche, il faudra faire comme tout le monde. Une femme vous expliquera comment cela se passe et l'on vous attribuera une cabine ou quelque chose de ce genre. Vous ne serez pas gênée. Les femmes coloniennes doivent, tous les jours, fréquenter les Personnelles… et vous finirez peut-être par y prendre plaisir, Gladïa. On dit que les Personnelles réservées aux femmes constituent un lieu très fréquenté où l'on s'amuse beaucoup. Dans les Personnelles des hommes, au contraire, on ne dit pas un mot. C'est très triste.

— C'est trop horrible, murmura Gladïa. Comment pouvez-vous supporter le manque d'intimité ?

— Sur un monde surpeuplé, il le faut bien, répondit D.G. d'un ton léger. Ce que vous n'avez jamais connu ne vous manque pas… voulez-vous que je vous serve d'autres aphorismes ?

— Pas vraiment !

Elle paraissait abattue et D.G. lui passa le bras autour des épaules.

— Allons, ce ne sera pas aussi pénible que vous le pensez, je vous assure.

76

Ce ne fut pas exactement un cauchemar, mais Gladïa fut heureuse que sa précédente expérience sur Baleyworld lui eût donné un aperçu de ce qui était maintenant un véritable océan d'humanité. Les foules étaient beaucoup plus considérables, ici à New York, que sur le monde colonien, mais d'un autre côté elle se trouvait plus isolée du troupeau qu'elle ne l'avait jamais été.

De toute évidence, les officiels souhaitaient beaucoup qu'on les vît avec elle. On assistait à une lutte polie, muette, pour se trouver assez proche d'elle afin d'être vu en sa compagnie à l'hypervision. Ce qui l'isolait non seulement de la foule de l'autre côté des cordons de police, mais également de D.G. et de ses deux robots. Cela l'exposait également à une sorte de bousculade polie de la part de gens qui ne semblaient avoir d'yeux que pour la caméra.

Elle entendit d'innombrables discours, lui parut-il, fort heureusement brefs, sans vraiment les écouter. Elle sourit de temps à autre, à la fois aimablement et au hasard, faisant admirer ses implants dentaires à la cantonade.

Gladïa, dans un véhicule terrestre, traversa des kilomètres de voie, avançant au pas tandis qu'une foule innombrable s'alignait sur son passage, l'acclamant et la saluant. (Elle se demanda si un Spatien avait jamais été aussi adulé par les Terriens et fut tout à fait convaincue que son cas était exceptionnel.)

A un moment, Gladïa aperçut au loin un groupe de gens agglutinés devant un écran d'hypervision et elle put fugitivement s'y reconnaître au passage. Ils écoutaient, savait-elle, un enregistrement de son discours sur Baleyworld. Gladïa se demanda combien de fois, en combien de lieux et devant combien de personnes il passait en ce moment, combien de fois on l'avait diffusé depuis qu'elle l'avait prononcé, combien de fois on allait encore le passer et si on en avait entendu parler le moins du monde sur les planètes spatiennes.

Etait-il possible, en fait, qu'on la considère comme traîtresse à son

peuple et cette réception était-elle destinée à en apporter la preuve ?

Peut-être bien, mais elle ne s'en souciait guère. Elle avait sa mission de paix et de réconciliation et elle la mènerait à bien, sans se plaindre, où qu'elle la conduise – même à cette incroyable orgie de bain collectif et d'exhibitionnisme inconscient dans la Personnelle des femmes le matin même. (Sans trop de bobo, en fait.)

Ils arrivèrent à l'une des Voies Express dont avait parlé D.G. et Gladïa contempla, horrifiée, l'interminable file de voitures particulières qui passaient, passaient, passaient sans cesse, toutes occupées par des gens qui ne pouvaient être retardés du fait du cortège (ou qui, simplement, ne voulaient pas être embêtés) et qui considéraient la foule et la procession d'un regard grave.

Après quoi le véhicule plongea sous la Voie Express, à travers un court tunnel qui ne différait en rien du passage supérieur (la Ville n'était que tunnels) et surgit de l'autre côté.

Enfin, le cortège s'arrêta devant un grand bâtiment qui, heureusement, était plus agréable au regard que l'infinité de pâtés de maisons identiques qui constituaient la norme dans le quartier résidentiel de la Ville.

A l'intérieur se déroula une nouvelle réception au cours de laquelle on servit des boissons alcoolisées et divers amuse-gueule. Gladïa, délicate, ne toucha ni aux unes ni aux autres. Un millier de personnes s'y agglutinaient et une file interminable de gens vinrent parler à Gladïa. Apparemment, le bruit s'était répandu qu'il ne fallait pas lui serrer la main, mais certains le faisaient, inévitablement. Gladïa, qui tentait de ne pas montrer son hésitation, tendait brièvement deux doigts qu'elle retirait vivement de la main qui venait de les serrer.

Enfin, plusieurs femmes se préparèrent à gagner la Personnelle la plus proche et l'une d'elles, se conformant à ce qui devait manifestement être un rituel social, demanda à Gladïa, avec tout le tact nécessaire, s'il lui plairait de l'accompagner. Cela ne lui plut guère, mais peut-être une longue nuit l'attendait-elle et il pourrait peut-être se révéler gênant d'avoir à s'éclipser plus tard.

A l'intérieur de la Personnelle, on entendait les bavardages et les rires habituels et Gladïa, cédant aux exigences de la situation et forte de son expérience du matin, utilisa une petite cabine avec des séparations de chaque côté mais rien devant.

Nul ne parut s'en soucier et Gladïa s'efforça de se convaincre qu'il fallait s'adapter aux coutumes locales. Du moins l'endroit était-il bien

ventilé et paraissait d'une propreté immaculée.

Jusque-là, on avait totalement ignoré Daneel et Giskard. Ce qui était un signe de gentillesse, comprit Gladïa. On n'admettait plus de robots à l'intérieur de la Ville, bien qu'il en restât des millions dans la campagne environnante. Remarquer la présence de Daneel et de Giskard aurait posé la question de droit qu'elle soulevait. Il était plus simple de faire, avec tact, comme s'ils n'étaient pas là.

Lorsque commença le banquet, ils prirent tranquillement place à une table avec D.G., pas très loin de l'estrade. Sur l'estrade, Gladïa mangeait du bout des dents, se demandant si la nourriture n'allait pas lui donner la dysenterie.

D.G., peut-être pas très heureux de se trouver relégué au rôle de gardien des robots, regardait sans cesse et nerveusement Gladïa qui, de temps à autre, lui faisait un petit geste de la main et lui souriait.

Giskard, qui surveillait tout aussi attentivement Gladïa, put dire doucement à Daneel, sous le couvert de l'incessant bruit de fond de la vaisselle et des conversations.

— Ami Daneel, il y a dans cette pièce des personnages importants. Peut-être un ou plusieurs d'entre eux auraient-ils des renseignements qui nous seraient utiles.

— C'est possible, ami Giskard. Peux-tu, grâce à tes capacités, me guider ?

— Impossible. Je ne ressens aucune réaction émotionnelle particulière dans toute cette foule. Pas plus que les rares éclairs de ceux qui sont les plus – proches de nous ne me révèlent quoi que ce soit. Cependant, le point culminant de la crise approche rapidement, je le sens, alors que nous demeurons passifs.

— Je vais tenter de faire ce que le camarade Elijah aurait fait et presser les événements.

77

Daneel ne mangeait pas. Il scrutait l’assemblée de son regard calme et repéra celle qu’il cherchait. Vivement, il se leva et se dirigea vers une autre table, regardant une femme qui s’efforçait de manger le plus vite possible tout en soutenant une conversation enjouée avec l’homme assis à sa gauche. C’était une femme robuste, aux cheveux courts, nettement striés de gris. Son visage, bien que plus très jeune, demeurait agréable.

Daneel attendit une pause naturelle dans la conversation mais, comme il ne s’en produisait pas, il demanda :

— Madame, puis-je me permettre de vous interrompre ?

Elle le considéra, surprise et manifestement contrariée, et répondit d’un ton plutôt brusque :

— Oui, qu’y a-t-il ?

— Madame, dit Daneel, je vous prie de nouveau de pardonner mon interruption, mais puis-je vous dire quelques mots ?

Elle le regarda, un instant rembrunie, puis son expression s’adoucit et elle répondit :

— A en juger par votre excessive politesse, vous êtes un robot, n’est-ce pas ?

— Je suis l’un des robots de Mme Gladïa, madame.

— Oui, mais vous êtes le robot humain. Vous êtes R. Daneel Olivaw.

— C’est bien mon nom, madame.

La femme se tourna vers l’homme à sa gauche et lui dit :

— Excusez-moi. Je ne vois pas comment je pourrais dire non à ce… robot.

Le voisin esquissa un sourire incertain et se plongea dans son assiette. La femme dit à Daneel :

— Si vous avez une chaise, pourquoi ne pas l’apporter ici ? Je serais heureuse de vous écouter.

— Merci, madame.

Lorsque Daneel fut revenu et se fut assis, elle demanda :

— Vous êtes vraiment R. Daneel Olivaw, n’est-ce pas ?

— C’est bien mon nom, madame, répéta Daneel.

— Je veux dire celui qui a collaboré avec Elijah Baley il y a si longtemps ? Vous n’êtes pas un nouveau modèle de la même série ? Vous n’êtes pas R. Daneel Olivaw IV ou quelque chose comme ça ?

— Il reste très peu de pièces, en moi, qui n’aient été remplacées au cours des vingt dernières décennies – ou même modernisées, améliorées, mais mon cerveau positronique est le même qu’à l’époque où je collaborais avec le camarade Elijah sur trois mondes différents… et une fois à bord d’un vaisseau spatial. Il n’a pas été modifié.

— Eh bien ! s’exclama-t-elle, admirative. Vous représentez une réussite. Si tous les robots étaient comme vous, je ne m’y opposerais nullement… De quoi vouliez-vous m’entretenir ?

— Avant de gagner nos places, on vous a présentée à Mme Gladïa comme madame Sophia Quintana, sous-secrétaire d’Etat à l’Energie.

— Vous avez bonne mémoire. Ce sont bien mes nom et fonction.

— Votre fonction se limite-t-elle à la Ville ou s’étend-elle à toute la Terre ?

— Je suis sous-secrétaire d’Etat pour l’ensemble du globe, je puis vous en assurer.

— Vous êtes donc parfaitement versée dans le domaine de l’énergie ?

Mme Quintana sourit. Elle ne paraissait pas gênée par les questions. Peut-être jugeait-elle cela amusant ou peut-être se trouvait-elle séduite par l’air de déférente gravité de Daneel ou simplement par le fait qu’un robot pouvait ainsi la questionner. Quoi qu’il en fût, elle répondit, toujours en souriant :

— Je suis diplômée en énergétique de l’université de Californie et j’ai passé un doctorat. Quant à savoir si je suis parfaitement versée dans ce domaine, je n’en suis pas certaine. J’ai consacré trop d’années à l’administration… et cela vous gâte le cerveau, je vous assure.

— Mais vous êtes parfaitement au fait des aspects pratiques des ressources énergétiques actuelles de la Terre, non ?

— Oui, cela je veux bien l’admettre. Que voulez-vous savoir, à ce propos ?

— Il y a quelque chose qui pique ma curiosité, madame.

— De la curiosité ? Chez un robot ?

— Si un robot est assez complexe, dit Daneel en s’inclinant, il peut être conscient d’un besoin d’informations, à l’intérieur de lui-même. C’est analogue à ce que l’on appelle « curiosité », chez les humains, d’après ce que j’ai pu observer, et j’ai pris la liberté d’utiliser ce même terme pour

définir mon propre sentiment.

— Très juste. Qu'est-ce qui éveille votre curiosité, R. Daneel ? Puis-je vous appeler ainsi ?

— Oui, madame. J'ai cru comprendre que l'énergie nécessaire à la Terre est fournie par des centrales solaires en orbite géostationnaire équatoriale.

— Vous avez parfaitement compris.

— Mais ces centrales constituent-elles l'unique source d'énergie de la planète ?

— Non. Ce sont les sources principales, mais non les seules. On utilise beaucoup l'énergie tirée de la chaleur du noyau central, du vent, des vagues, des marées, etc. C'est là un amalgame complexe et chacune des sources a ses avantages. L'énergie solaire est cependant la plus importante.

— Vous ne dites rien de l'énergie nucléaire, madame. N'utilisez-vous pas la microfusion ?

— C'est cela qui pique votre curiosité, R. Daneel ? demanda Mme Quintana, surprise.

— Oui, madame. Qu'est-ce qui justifie l'absence de sources d'énergie nucléaire sur la Terre ?

— Elles ne sont pas totalement absentes, R. Daneel. On en trouve, à une échelle réduite. Nos robots – nous en avons beaucoup, en milieu rural, savez-vous – fonctionnent par microfusion. Au fait, est-ce votre cas ?

— Oui, madame.

— Et puis, poursuivit-elle, on compte quelques engins à microfusion çà et là, mais l'ensemble est insignifiant.

— N'est-il pas exact, madame, que les sources d'énergie destinées à la microfusion sont sensibles à l'action des intensificateurs nucléaires ?

— Certainement. Oui, bien sûr. Les sources d'énergie exploseraient et je suppose que l'on peut donc dire qu'elles y sont sensibles.

— Dans ce cas, ne serait-il pas possible qu'en utilisant un intensificateur nucléaire on lèse sérieusement une part importante des sources d'énergie de la Terre ?

— Non, bien sûr que non, dit Mme Quintana en riant. D'abord, je ne peux imaginer un individu traînant derrière lui un intensificateur nucléaire d'un lieu à un autre. Ils pèsent plusieurs tonnes et l'on ne pourrait les promener à travers les rues et les couloirs d'une Ville. Si quelqu'un essayait, cela se remarquerait certainement. Et même si l'on

parvenait à mettre en marche un intensificateur nucléaire, on ne parviendrait qu'à détruire quelques robots et quelques machines avant qu'on découvre l'auteur et qu'on l'arrête. Non, il n'existe pas le moindre risque – pas le moindre – qu'on puisse nous nuire de cette façon. Est-ce là l'assurance que vous souhaitiez avoir ?

La question mettait pratiquement fin à l'entretien.

— Encore un ou deux petits détails sur lesquels je souhaiterais des précisions, madame. Pourquoi n'existe-t-il pas d'importantes sources de microfusion sur la Terre ? Les mondes spatiens sont tous tributaires de la microfusion, de même que les mondes coloniens. La microfusion est transportable, souple, bon marché… et ne nécessite pas les énormes efforts de maintenance, de réparation et de remplacement qu'exigent des structures spatiales.

— Et, ainsi que vous l'avez dit, R. Daneel, elle est sensible aux intensificateurs nucléaires.

— Et, ainsi que vous l'avez dit, madame, les intensificateurs nucléaires sont bien trop gros et encombrants pour être d'une grande utilité.

— Vous êtes très intelligent, R. Daneel, dit Mme Quintana, hochant la tête avec un grand sourire. Je n'aurais jamais pensé me trouver à table lancée dans une telle discussion avec un robot. Vos roboticiens aurorains sont très astucieux – trop astucieux – et je crains de poursuivre sur ce sujet. Je risquerais, en effet, de vous voir ravir ma place au gouvernement. Voyez-vous, il existe chez nous une légende à propos d'un robot du nom de Stephen Byerley et du haut poste qu'il occuperait au gouvernement.

— Ce doit être pure fiction, madame, dit gravement Daneel. Il n'existe aucun robot à aucun poste gouvernemental sur aucun des mondes spatiens. Nous sommes uniquement… des robots.

— Voilà qui me rassure et je vais donc continuer. La différenciation des sources d'énergie trouve son origine dans l'histoire. A l'époque où l'on a développé les voyages hyperspatiaux, nous utilisions la microfusion, de sorte que ceux qui quittaient la Terre emportaient avec eux des sources de microfusion. C'était nécessaire à bord des vaisseaux spatiaux et également sur les planètes, au cours des générations pendant lesquelles on les adaptait à l'occupation humaine. Il faut plusieurs années pour construire un complexe adéquat de centrales solaires… et plutôt que d'entreprendre une telle tâche, les émigrants conservaient la microfusion. C'est ainsi que cela se passait avec les Spatiens à leur époque et c'est ainsi

que cela se passe avec les Coloniens maintenant.

» Sur la Terre, cependant, ont été développées à peu près dans le même temps la microfusion et l'énergie solaire dans l'espace et l'une et l'autre ont été utilisées de plus en plus. Finalement, nous avons pu choisir entre la microfusion, l'énergie solaire, ou, bien sûr, l'une et l'autre. Et nous avons choisi l'énergie solaire.

— Cela me paraît curieux, madame. Pourquoi pas les deux ?

— En fait, il n'est pas difficile de répondre à cette question, R. Daneel. La Terre, à l'époque préhyperspatiale, avait fait l'expérience d'une forme primitive d'énergie nucléaire et cette expérience ne fut pas très heureuse. Lorsque le moment est venu de choisir entre l'énergie solaire et la microfusion, les Terriens ont vu dans la microfusion une forme d'énergie nucléaire et s'en sont détournés. D'autres mondes, qui n'avaient pas connu notre expérience directe avec la forme primitive d'énergie nucléaire, n'eurent aucune raison de se détourner de la microfusion.

— Puis-je vous demander en quoi consistait cette forme primitive d'énergie nucléaire dont vous parlez, madame ?

— La fission de l'uranium. C'est tout à fait différent de la microfusion. La fission implique la rupture de noyaux massifs, comme ceux de l'uranium. La microfusion implique l'union de noyaux légers, comme ceux de l'hydrogène. L'une et l'autre sont cependant des formes d'énergie nucléaire.

— Je présume que l'uranium constituait le carburant des appareils à fission.

— Oui… ou encore d'autres noyaux lourds comme le thorium ou le plutonium.

— Mais l'uranium et ces autres corps sont des métaux très rares. Les trouvait-on en quantité suffisante pour alimenter une société utilisant la fission ?

— Ces éléments sont rares sur d'autres mondes. Sur la Terre, sans être absolument courants, ils ne sont pas excessivement rares. L'uranium et le thorium sont très répandus dans la croûte, mais en petites quantités, et ils sont concentrés à certains endroits.

— Et est-ce qu'il existe actuellement sur la Terre des appareils provoquant la fission, madame ?

— Non. Nulle part et sous aucune forme. Les hommes préféreraient de beaucoup brûler du pétrole – ou même du bois – qu'utiliser la fission de l'uranium. Le seul mot d'uranium est tabou dans la société polie. Vous ne m'auriez pas posé ces questions et je ne vous aurais pas répondu si

vous aviez été humain et Terrien.

— Mais en êtes-vous certaine, madame ? insista Daneel. N'existe-t-il pas quelque engin secret qui utilise la fission et que, pour des raisons de sécurité…

— Non, robot, répondit Mme Quintana, rembrunie. Je vous le dis… aucun !

Daneel se leva.

— Je vous remercie, madame, et je vous prie de me pardonner d'avoir abusé de votre temps et d'avoir abordé ce qui paraît être un sujet délicat. Si vous le permettez, je vais me retirer.

— A votre service, R. Daneel, dit Mme Quintana avec un geste négligent de la main.

De nouveau elle se tourna vers son voisin, confiante dans le fait qu'au milieu d'une foule jamais on n'essayait de surprendre une conversation, ou du moins ne l'avouait-on pas.

— Imaginez-vous cela ? dit-elle. Une conversation sur l'énergie avec un robot.

Quant à Daneel, il regagna sa place et glissa doucement à Giskard :

— Rien, ami Giskard. Rien d'utile.

Puis il ajouta tristement :

— Peut-être n'ai-je pas posé les bonnes questions. Le camarade Elijah les aurait trouvées, lui.

CHAPITRE 17

L'assassin

78

Le secrétaire général Edgar Andrev, chef de l'exécutif de la Terre, était un homme plutôt grand et imposant, soigneusement rasé à la mode spatienne. Il se déplaçait toujours à pas mesurés, comme s'il se trouvait en représentation permanente et il rayonnait un certain éclat, paraissant toujours satisfait de lui. Sa voix semblait un peu trop aiguë pour son corps, et il s'en fallait de peu qu'elle fût grinçante. Sans être inflexible, il ne se laissait pas facilement influencer.

— Impossible, dit-il fermement à D.G. Elle doit paraître.

— Elle a eu une rude journée, monsieur le secrétaire général, expliqua D.G. Elle n'a pas l'habitude de la foule ni de ce cadre. Je suis responsable d'elle devant Baleyworld et mon honneur est en jeu.

— Je suis bien conscient de votre position, mais je représente la Terre et je ne peux refuser aux Terriens le droit de la voir. Les couloirs sont pleins, les chaînes d'hyperonde sont prêtes et je ne pourrais l'escamoter, même si je le souhaitais ardemment. Après cela – et combien de temps cela va-t-il durer ? une demi-heure ? — elle pourra se retirer et il ne sera pas nécessaire qu'elle apparaisse avant son discours de demain soir.

— Il faut se soucier de son confort, dit D.G., renonçant tacitement à sa position primitive. Et tenir la foule à distance.

— Un cordon de gardes à la sécurité lui permettra de respirer à son aise. On tiendra à distance le premier rang des curieux. Ils sont là, dehors. Si nous n'annonçons pas qu'elle va paraître, nous risquons des désordres.

— On n'aurait pas dû prévoir cela, dit D.G. Ce n'est pas prudent. Ce

sont des Terriens et ils n'aiment pas beaucoup les Spatiens.

— J'aimerais que vous me disiez comment nous aurions pu l'éviter, dit le secrétaire-général en haussant les épaules. Pour l'instant, c'est une héroïne et l'on ne peut l'escamoter. Et tout le monde se contentera de l'applaudir… pour l'instant. Mais si elle ne paraît pas, cela pourrait changer. Allons-y, maintenant.

D.G. recula, mécontent. Il croisa le regard de Gladïa. Elle paraissait fatiguée et plus que mécontente.

— Il le faut, Gladïa. On ne peut faire autrement.

Un instant, elle baissa les yeux sur ses mains, comme si elle se demandait si elle pouvait faire quelque chose pour se protéger, puis elle se redressa et releva le menton – petite Spatienne au milieu d'une horde de barbares.

— Puisqu'il le faut, il le faut. Resterez-vous avec moi ?

— A moins qu'on ne me fasse violence.

— Et mes robots ?

— Gladïa, dit D.G. après une hésitation, comment deux robots pourraient-ils vous être d'une quelconque utilité au milieu de millions d'êtres humains ?

— Je le sais, D.G. Et je sais également qu'il faudra que je finisse par m'en passer si je dois poursuivre ma mission. Mais pas maintenant, je vous en prie, Pour l'instant, je me sentirai plus en sécurité avec eux, que cela soit raisonnable ou pas. Si les officiels de la Terre veulent que je réponde à la foule, que je sourie, que je salue de la main ou je ne sais quoi d'autre, la présence de Daneel et de Giskard me soutiendra… Ecoutez, D.G., je leur cède sur un point très important, même si je me sens mal à l'aise au point de penser que rien ne serait plus agréable que de prendre la fuite. Qu'ils me cèdent donc sur ce petit point particulier.

— Je vais essayer, dit D.G., manifestement découragé, et tandis qu'il se dirigeait vers Andrev, Giskard le suivit tranquillement.

Quelques minutes plus tard, lorsque Gladïa, entourée d'un groupe d'officiels soigneusement triés, s'avança sur un balcon ouvert, D.G. demeura un peu en retrait, flanqué sur sa gauche par Giskard et sur sa droite par Daneel.

— Très bien, très bien, avait acquiescé le secrétaire-général avec regret. Je ne sais comment vous êtes parvenu à me convaincre, mais c'est d'accord.

Il s'était passé la main sur le front, conscient d'une vague douleur à la tempe droite. Il avait croisé le regard de Giskard et s'était détourné,

réprimant un frisson.

— Mais qu'ils ne bougent pas, commandant, souvenez-vous. Et, je vous en prie, arrangez-vous pour que celui qui a l'air d'un robot soit aussi discret que possible. Il me met mal à l'aise et je ne veux pas que la foule se rende compte de sa présence plus qu'il n'est nécessaire.

— C'est Gladïa qu'ils vont regarder, monsieur le secrétaire général. Ils ne verront rien d'autre.

— Je l'espère, avait dit Andrev avec hargne.

Il s'était arrêté pour prendre une capsule-message que quelqu'un lui mettait dans la main. Il l'avait glissée dans la poche et poursuivi son chemin sans plus y penser jusqu'à ce qu'ils arrivent au balcon.

79

Il semblait à Gladïa que chaque fois qu'elle passait d'un lieu à un autre, les choses empiraient : davantage de gens, davantage de bruit, davantage de lumière déroutante, davantage d'invasion de ses perceptions sensorielles.

On criait. Elle entendait son nom qu'on hurlait. Avec peine, elle surmonta son envie de battre en retraite et de demeurer immobile. Elle levait le bras, l'agitait, souriait et les cris montaient en intensité. Quelqu'un prit la parole, sa voix éclatant dans le système de haut-parleurs, son image retransmise sur un grand écran situé au-dessus d'eux pour que toute la foule puisse la voir. On pouvait sans aucun doute la voir également sur d'innombrables écrans d'innombrables salles de tous les quartiers de toutes les Villes de la planète.

Gladïa poussa un soupir de soulagement en voyant que quelqu'un d'autre avait la vedette. Elle tenta de s'abstraire et de laisser les paroles de l'orateur distraire l'attention de la foule.

Le secrétaire général Andrev, qui tentait de s'abstraire tout comme Gladïa, fut soulagé de n'avoir pas à prendre la parole du fait que la préséance avait été donnée à Gladïa. Il se souvint soudain du message qu'il avait glissé dans sa poche.

Il se rembrunit soudain à l'idée de ce qui pouvait bien justifier l'interruption d'une aussi importante cérémonie puis se sentit au contraire irrité à la pensée qu'il s'agissait probablement de quelque chose de tout à fait futile.

Il pressa de son pouce droit la partie légèrement concave de la capsule qui s'ouvrit. Il en retira la mince feuille de plastipapier et la regarda se ratatiner et se briser. Il secoua l'impalpable poussière qui demeurait et fit un signe impérieux à l'adresse de D.G.

Il n'était guère nécessaire de chuchoter, compte tenu du bruit incessant qui régnait sur la place, et Andrev demanda :

— Vous m'avez dit avoir rencontré un vaisseau de guerre aurorain dans les limites du système solaire.

— En effet… et j'imagine que les détecteurs de la Terre l'ont enregistré.

— Oui, bien sûr. Vous avez dit qu'aucune action hostile n'avait été entreprise par les uns ou les autres.

— Il n'a pas été fait usage des armes. Ils ont demandé qu'on leur livre Mme Gladïa et ses robots. J'ai refusé et ils sont partis. J'ai expliqué tout cela.

— Combien de temps cela a-t-il duré ?

— Pas longtemps. Quelques heures.

— Vous voulez dire qu'Aurora a envoyé un vaisseau de guerre simplement pour discuter quelques heures avec vous avant de repartir ?

— Monsieur le secrétaire-général, j'ignore leurs raisons, répondit D.G. avec un haussement d'épaules. Je ne peux que rapporter ce qui s'est passé.

Le secrétaire-général le toisa avec hauteur.

— Mais vous ne rapportez pas du tout ce qui s'est passé. Les renseignements des détecteurs ont maintenant été complètement analysés par ordinateur et il semblerait que vous ayez été attaqué.

— Je n'ai pas tiré un seul kilowatt d'énergie, monsieur.

— Avez-vous pensé à l'énergie cinétique ? Vous avez utilisé votre vaisseau comme projectile.

— C'est peut-être ce qu'ils ont cru. Ils n'ont pas pris la décision de me résister et de voir s'il pouvait s'agir d'un bluff.

— Mais s'agissait-il d'un bluff ?

— Cela aurait pu en être un.

— Il me semble, commandant, que vous étiez tout prêt à détruire deux vaisseaux à l'intérieur du système solaire et provoquer peut-être une grave crise. Vous avez pris là un risque terrible.

— J'ai pensé que nous n'en arriverions pas à une destruction effective et je ne me suis pas trompé.

— Mais tout cela vous a retardé et a distrait votre attention.

— Oui, je le suppose, mais pourquoi me le faire observer ?

— Parce que nos détecteurs ont décelé quelque chose qui vous a échappé… ou du moins que vous n'avez pas rapporté.

— Quoi donc, monsieur le secrétaire général ?

— Le lancement d'un module orbital qui, semble-t-il, avait à son bord deux humains et qui descendait vers la Terre.

D.G. et le secrétaire-général étaient tout à leur discussion. Personne, sur le balcon, ne leur prêtait attention. Seuls les deux robots qui

flanquaient D.G. les regardaient et écoutaient.

C'est alors que l'orateur termina sur ces derniers mots :

— Mme Gladïa, née spatienne sur le monde de Solaria, mais devenue citoyenne de la Galaxie sur le monde colonien de Baleyworld... (Il se tourna vers elle et, avec un grand geste :) Voici Mme Gladïa...

Un long murmure de satisfaction monta de la foule qui se transforma en une forêt de bras qu'on agitait. Gladïa sentit une douce pression sur son épaule et entendit une voix lui murmurer à l'oreille :

— Quelques mots, je vous en prie, madame.

— Peuple de la Terre, commença doucement Gladïa, dont la voix éclata, ramenant le silence. Peuple de la Terre, c'est en être humain comme vous que je me présente. Un peu plus vieille, je l'admets, de sorte qu'il me manque votre jeunesse, votre confiance, votre capacité d'enthousiasme. Mon infortune se trouve cependant tempérée, à cet instant, par le fait qu'en votre présence je me sens absorber un peu de votre feu, de sorte que tombe la chape de l'âge...

Les applaudissements crépitèrent et quelqu'un glissa à quelqu'un d'autre, sur le balcon :

— Elle les rend contents d'avoir une vie brève. Cette femme spatienne est d'une impudence diabolique.

Andrev ne lui prêtait aucune attention. Il dit à D.G. :

— Tout cet épisode avec vous peut bien n'avoir été qu'un truc pour permettre d'envoyer ces hommes sur la Terre.

— Je ne pouvais pas le savoir, se défendit D.G. Mon seul souci était de sauver Mme Gladïa et mon vaisseau. Où se sont-ils posés ?

— Nous l'ignorons. Ils n'ont atterri dans aucun des spatioports de la Ville.

— Je l'imagine volontiers.

— C'est sans grande importance, sauf que cela m'ennuie un peu. Depuis plusieurs années, on compte un certain nombre d'atterrissages de cette nature, bien que jamais préparés avec autant de soin. Il ne s'est jamais rien passé et nous n'y faisons pas attention. La Terre, après tout, est un monde ouvert. C'est le foyer de l'humanité et quiconque, en provenance d'un autre monde, peut aller et venir à sa guise... même les Spatiens, s'ils le souhaitent.

D.G. se gratta la barbe.

— Cependant, leurs intentions pourraient bien ne pas être tout à fait amicales, dit-il.

Gladïa était en train de dire : « Je vous souhaite toute la réussite

possible sur ce monde des origines de l'homme, sur ce monde harmonieux et particulier et dans cette merveilleuse Ville »… Elle accueillait les applaudissements avec un sourire et un geste de la main, laissant déferler l'enthousiasme.

Andrev leva la voix pour se faire entendre :

— Quelles que soient leurs intentions, elles n'aboutiront à rien. Rien, ni de l'intérieur ni de l'extérieur, ne peut briser la paix qui règne sur la Terre depuis que les Spatiens se sont retirés et que la Colonisation a commencé. Voilà maintenant plusieurs décennies, commandant, que nos esprits les plus échauffés sont partis pour les mondes coloniens, de sorte qu'on ne trouve plus guère sur la Terre d'hommes comme vous qui osent risquer la destruction de deux vaisseaux dans les limites du système solaire. Il n'existe pratiquement plus de délinquance importante, plus de violence. Les gardes à la sécurité qui ont pour mission de contenir cette foule n'ont pas d'armes parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Et pendant ce temps, au milieu de l'immense foule anonyme, quelqu'un pointait un foudroyeur vers le balcon et visait soigneusement.

80

Plusieurs événements se produisirent presque simultanément.

Giskard tourna la tête pour fixer la foule, mû par quelque pulsion.

Le regard de Daneel suivit, repéra le foudroyeur pointé, et poussé par un réflexe d'une rapidité surhumaine, le robot plongea.

Le bruit du foudroyeur retentit.

Sur le balcon, tout le monde se figea avant d'éclater en exclamations bruyantes.

D.G. empoigna Gladïa et la tira sur le côté. La foule éclata en un grondement terrifiant.

Daneel, qui avait bondi sur Giskard, le renversa. Sous l'impact du foudroyeur, un trou apparut dans le plafond, derrière le balcon.

Si l'on avait tracé une ligne droite allant du foudroyeur à ce trou, elle serait passée par l'endroit exact occupé un instant plus tôt par la tête de Giskard.

— Ce n'est pas un humain. C'est un robot, murmura Giskard à l'instant où on le contraignit à se baisser.

Daneel, lâchant Giskard, scruta rapidement la scène. Le niveau du sol se situait quelque six mètres au-dessous du balcon. L'espace, juste au-dessous, était vide. Les gardes à la sécurité se frayaient un chemin vers le lieu de l'agitation qui, dans la foule, marquait l'endroit où s'était trouvé l'assassin.

Daneel enjamba le balcon et sauta, son squelette métallique amortissant aisément le choc, ce qui eût été impossible à un humain.

Il courut vers la foule.

Daneel n'avait pas le choix. Jamais il ne s'était trouvé dans une telle situation. Son but suprême était d'atteindre le robot au foudroyeur avant qu'on le détruise et, avec cette idée en tête, Daneel découvrit que pour la première fois de son existence, il ne pouvait s'attarder à l'aimable souci de ne faire aucun mal à des individus humains. Il lui fallait quelque peu les bousculer.

Il les repoussa, en fait, se frayant un chemin en criant :

— Laissez passer ! Laissez passer ! Il faut interroger l'individu au foudroyeur.

Les gardes le suivaient et ils finirent par découvrir « l'individu », à terre et quelque peu abîmé.

Même sur la Terre, qui s'enorgueillissait de sa non-violence, un accès de rage contre un meurtrier laissait des traces. L'assassin avait été empoigné, bourré de coups de poing et de pied. Seule la densité de la foule, en fait, l'avait empêché d'être mis en pièces. Le grand nombre d'assaillants, se gênant mutuellement, n'avait provoqué que relativement peu de dégâts.

Les gardes repoussèrent la foule avec difficulté. Sur le sol, à côté du robot étendu, gisait le foudroyeur. Daneel ne lui prêta guère attention.

Agenouillé à côté de l'assassin prisonnier, il lui demanda :

— Peux-tu parler ?

Un regard brillant se posa sur Daneel.

— Je peux parler, répondit l'assassin d'une voix basse mais parfaitement normale.

— Es-tu d'origine auroraine ?

L'assassin ne répondit pas et Daneel lui dit vivement :

— Question inutile. Je le sais. Où est votre base, sur cette planète ?

Pas de réponse.

— Ta base ? Où est-elle ? Tu dois répondre. Je te l'ordonne.

— Tu ne peux me donner d'ordres. Tu es R. Danec ! Olivaw. On m'a parlé de toi et je n'ai pas à t'obéir.

Daneel leva les yeux, fit signe au garde le plus proche et dit :

— Monsieur, voulez-vous demander à cet individu où se trouve sa base ?

Le garde sursauta, tenta de parler, mais n'émit qu'un son rauque. Il avala, gêné, déglutit, puis aboya :

— Où est ta base ?

— On m'a interdit de répondre à cette question, monsieur.

— Tu dois y répondre, dit fermement Daneel. C'est un fonctionnaire de la planète qui te le demande… Monsieur, voulez-vous lui ordonner de répondre ?

— Je t'ordonne de répondre, dit le garde, en écho.

— On m'a interdit de répondre à cette question, monsieur.

Le garde se baissa pour saisir l'assassin sans ménagement par l'épaule, mais Daneel dit rapidement :

— Je pense qu'il est inutile d'utiliser la force, monsieur.

Daneel regarda autour de lui. L'agitation s'était calmée. L'atmosphère semblait tendue, comme si un million de personnes attendaient anxieusement pour voir ce que Daneel allait faire.

Daneel s'adressa aux nombreux gardes qui s'étaient attroupés autour de lui et de l'assassin à terre. Il leur demanda :

— Voulez-vous me dégager le chemin, messieurs ? Je dois amener le prisonnier à Mme Gladïa. Peut-être pourra-t-elle le contraindre à répondre.

— Faut-il appeler un médecin pour le prisonnier ? demanda l'un des gardes.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Daneel sans autre explication.

81

— Et dire que c'est arrivé, dit Andrev d'une voix forte, les lèvres tremblantes.

Ils se trouvaient dans la pièce donnant sur le balcon et il leva les yeux sur le trou dans le plafond, preuve muette de la violence qui venait de se produire.

D'une voix qu'elle parvint à empêcher de trembler, Gladïa répondit :

— Il n'est rien arrivé. Je n'ai aucun mal. Il n'y a que ce trou dans le plafond, qu'il vous faudra faire boucher, et peut-être d'autres réparations dans la pièce au-dessus. C'est tout.

Alors qu'elle parlait, elle pouvait entendre, au-dessus, qu'on déplaçait des objets pour les éloigner du trou et qu'on évaluait probablement les dégâts.

— Ce n'est pas tout, dit Andrev. Voilà qui ruine nos projets en ce qui concerne votre apparition, demain, pour votre discours le plus important à la planète.

— Bien au contraire. La planète sera d'autant plus désireuse de m'entendre, sachant que j'ai failli être la victime d'une tentative d'assassinat.

— Mais le risque demeure d'une nouvelle tentative.

— Ce qui me confirme dans l'idée que je suis sur la bonne voie... Monsieur le secrétaire-général, j'ai découvert il y a quelque temps que j'avais une mission dans la vie. Il ne m'est pas venu à l'esprit que cette mission pouvait mettre ma vie en péril, mais puisque c'est le cas il me semble que je ne serais pas en danger et que je ne vaudrais pas la peine qu'on m'assassine si je n'avais pas raison. Si le danger constitue un critère d'efficacité, je veux bien en courir le risque.

— Madame Gladïa, intervint Giskard, Daneel est ici avec, je présume, l'individu qui a braqué tin foudroyeur dans votre direction.

Ce ne fut pas seulement Daneel qui apparut – portant une forme inerte, molle – mais aussi une douzaine de gardes. Dehors, le bruit de la foule semblait se faire moins sourd, plus distant. Manifestement, on

commençait à se disperser. De temps en temps on entendait une voix annoncer dans les haut-parleurs : « Il n'y a pas de blessé. Il n'y a pas de danger. Rentrez chez vous. »

— C'est lui ? demanda sèchement Andrev, en congédiant les gardes d'un geste.

— Sans aucun doute, monsieur le secrétaire-général. C'est bien l'individu au foudroyeur. L'arme se trouvait à côté de lui, il y a des témoins et il a avoué.

— Il est si calme, dit Andrev en le regardant, surpris. Il ne paraît pas humain.

— Il n'est pas humain, monsieur. C'est un robot, un robot humaniforme.

— Mais, nous n'avons pas de robots humaniformes sur la Terre... à part toi.

— Monsieur le secrétaire-général, ce robot est, tout comme moi, de fabrication auroraine.

— Mais c'est impossible, dit Gladïa, fronçant les sourcils. On n'aurait pu ordonner à un robot de m'assassiner.

— Un robot aurorain spécialement programmé, grogna D.G., furieux, en entourant d'un bras possessif les épaules de Gladïa.

— C'est absurde, D.G., dit-elle. Impossible. Aurorain ou pas, spécialement programmé ou, pas, un robot ne peut délibérément tenter de nuire à un être humain qu'il sait être un être humain. Si ce robot a effectivement tiré sur moi, il a dû faire exprès de me rater.

— Dans quel but ? demanda Andrev. Pourquoi vous aurait-il ratée, madame ?

— Ne comprenez-vous pas ? Celui qui a donné l'ordre au robot a dû penser que cette seule tentative suffirait à déranger mes plans, ici sur la Terre, et c'est ce qu'on souhaitait. On ne pouvait ordonner à un robot de me tuer, mais on pouvait lui ordonner de me manquer – et si cela permettait de perturber mes projets, c'était bien suffisant... Sauf que cela ne changera rien. Je ne le permettrai pas.

— Ne jouez pas les héroïnes, Gladïa, conseilla D.G. J'ignore ce qu'ils vont tenter maintenant et rien au monde – rien – ne justifie votre perte.

Le regard de Gladïa s'adoucit.

— Merci, D.G., j'apprécie votre réaction, mais je dois prendre le risque.

Andrev se tirait l'oreille, perplexe.

— Que faisons-nous ? Les Terriens prendront plutôt mal la nouvelle

qu'un robot humaniforme a tiré au foudroyeur au milieu d'une foule d'êtres humains.

— C'est certain, dit D.G. Il ne faut donc pas le dire.

— Un certain nombre de personnes doivent déjà savoir – ou avoir deviné – qu'il s'agit d'un robot.

— On ne pourra arrêter la rumeur, monsieur le secrétaire-général, mais il est inutile de la gonfler par une déclaration officielle.

— Si Aurora en arrive à ces extrémités pour… commença Andrev.

— Pas Aurora, interrompit vivement Gladïa. Certains Aurorains seulement, certains boutefeux. Ce genre d'extrémistes belliqueux existe aussi parmi les Coloniens, je le sais, et probablement même sur la Terre. Ne faites pas le jeu de ces extrémistes, monsieur le secrétaire-général. J'en appelle à la majorité sensée des deux parties et il ne faut rien faire qui puisse affaiblir cet appel.

Daneel, qui avait attendu patiemment, put enfin profiter d'un silence assez long pour glisser :

— Madame Gladïa, messieurs, il est important d'obtenir de ce robot qu'il nous dise où se trouve sa base sur la planète. Il y en a peut-être d'autres.

— Ne lui as-tu pas demandé ?

— Si, monsieur le secrétaire-général, mais je suis un robot. Ce robot n'est pas tenu de répondre aux questions d'un autre robot. Pas plus que d'obéir à mes ordres.

— Dans ce cas, je vais lui demander, moi, dit Andrev.

— Cela ne servira peut-être à rien, monsieur. Le robot a reçu l'ordre impératif de ne pas répondre et votre ordre ne l'emportera probablement pas sur le premier. Vous ignorez la manière et l'intonation. Mme Gladïa est auroraine et sait comment pratiquer. Madame Gladïa, voulez-vous lui demander où se trouve sa base sur la planète ?

Giskard commenta à voix si basse que seul Daneel l'entendit :

— Ce ne sera peut-être pas possible. On l'a peut-être programmé pour qu'il se fige de manière irréversible si la question est trop insistante.

— Peux-tu empêcher cela ? murmura Daneel en tournant vivement la tête vers Giskard.

— Pas sûr. Le cerveau a subi des dégâts matériels du fait que le robot a tiré sur un être humain.

— Je suggérerais, madame, dit Daneel en revenant à Gladïa, que vous l'interrogiez sans vous montrer brutale.

— Je ne sais pas trop, répondit Gladïa, sceptique.

Elle se tourna vers le robot assassin, respira profondément et lui demanda d'une voix à la fois ferme et douce :

— Robot, comment puis-je t'appeler ?

— On m'appelle R. Ernett Second, madame.

— Ernett, reconnais-tu que je suis auroraine ?

— Vous parlez comme une auroraine, mais pas tout à fait, madame.

— Je suis née sur Solaria, mais je suis spatienne. Je vis sur Aurora depuis vingt décennies et j'ai l'habitude d'être servie par des robots depuis ma plus petite enfance. Jamais je n'ai été déçue. Répondras-tu à mes questions et accepteras-tu mes ordres, Ernett ?

— Oui, madame, si aucun autre ordre ne s'y oppose.

— Si je te demande où se trouve ta base sur cette planète – quel endroit tu considères comme l'établissement de ton maître –, répondras-tu ?

— Je ne peux pas, madame. Pas plus qu'à aucune autre question concernant mon maître. Aucune.

— Comprends-tu que si tu ne réponds pas, j'en serai cruellement affectée et que je perdrai confiance dans les services que je suis légitimement en droit d'attendre d'un robot ?

— Je comprends, madame, répondit le robot d'une voix faible.

— Est-ce que j'essaie ? demanda Gladïa en regardant Daneel.

— Vous ne pouvez faire autrement, madame. Nous ne nous retrouverons pas plus mal lotis s'il ne répond pas.

D'une voix autoritaire, Gladïa s'adressa au robot :

— Ne me fais pas souffrir, Ernett, en refusant de me dire où se trouve ta base sur cette planète. Je t'ordonne de me le dire.

Le robot parut se raidir. Il ouvrit la bouche mais n'émit aucun son. De nouveau, sa bouche s'ouvrit et il murmura d'une voix rauque :

— ... Mile...

La bouche s'ouvrit une troisième fois, silencieusement... Elle demeura ouverte, la lueur disparut des yeux du robot qui se figea, cireux. Un de ses bras, légèrement levé, retomba.

— Le cerveau positronique s'est gelé, dit Daneel.

— Irréversible ! murmura Giskard à la seule intention de Daneel. J'ai fait tout mon possible, mais je n'ai pu l'empêcher.

— Nous n'avons rien, dit Andrev. Nous ignorons où peuvent être les autres robots.

— Il a dit : « ... mile... », observa D.G.

— Je ne comprends pas ce mot, dit Daneel. Ce n'est pas du galactique

standard comme on le parle sur Aurora. Est-ce que cela signifie quelque chose, sur la Terre ?

— Il a peut-être essayé de dire « Miles », proposa Andrev, déconcerté. J'ai connu un homme dont le prénom était Miles.

— Je ne vois pas comment cela pourrait constituer une réponse – ou une partie de la réponse – à la question, dit gravement Daneel. Et je n'ai pas entendu de « s » à la fin.

Un Terrien âgé, qui n'avait rien dit jusqu'alors, proposa timidement :

— J'ai l'impression qu'un mile est une ancienne mesure de longueur, robot.

— De quelle longueur, monsieur ? demanda Daneel.

— Je ne sais pas. Plus d'un kilomètre, je crois.

— Ne l'utilise-t-on plus ?

— Pas depuis l'époque pré-hyperspatiale.

— Peut-être essayait-il de répondre, dit Andrev. De nous indiquer que sa base se trouvait à une certaine distance d'ici. A tant de miles…

— Dans ce cas, observa D.G., pourquoi avoir utilisé une vieille mesure ? Les Aurorains ne parlent qu'en kilomètres, tout comme les robots aurorains. En fait, le robot se désactivait rapidement et il n'a peut-être qu'articulé des sons incohérents. Il est inutile de chercher un sens à ce qui n'en a pas… Et maintenant, je voudrais m'assurer que Mme Gladïa va se reposer ou du moins qu'on la fasse sortir de cette pièce avant que le reste du plafond s'écroule.

Ils sortirent rapidement et Daneel, s'attardant un instant, souffla à Giskard :

— De nouveau nous échouons !

82

Jamais la Ville ne devenait totalement silencieuse, mais à certaines heures les lumières baissaient, le bruit des Voies Express sans cesse en mouvement s'estompait et seul demeurait, plus faible, le fracas des machines. Dans plusieurs millions d'appartements, les Terriens dormaient.

Gladïa alla se coucher dans l'appartement qu'on lui avait attribué, gênée par l'absence de commodités qui, craignait-elle, allait la contraindre à parcourir les couloirs dans la nuit.

Faisait-il nuit en surface, se demanda-t-elle avant de s'endormir ou ne s'agissait-il que d'une « période de sommeil » arbitrairement fixée pour cette caverne d'acier particulière, conformément à une habitude vieille de centaines de millions d'années et prise par les humains et leurs ancêtres qui avaient vécu à la surface ?

Et elle s'endormit.

Daneel et Giskard ne dormaient pas. Daneel, qui avait découvert un terminal d'ordinateur dans l'appartement, passa une demi-heure plongé dans la recherche des clés, au petit bonheur. Impossible de trouver la moindre instruction (mais qui pouvait en avoir besoin alors que tous les gamins apprenaient à s'en servir dès l'école primaire ?). Heureusement, les fonctions, sans être exactement les mêmes que sur Aurora, n'en différaient pas totalement. Il finit par obtenir la liste des ouvrages de la bibliothèque de la Ville et demanda l'encyclopédie. Des heures passèrent.

— Ami Daneel, appela Giskard à l'heure de moindre intensité du sommeil humain.

— Oui, ami Giskard.

— Je dois te demander d'expliquer ce que tu as fait, sur le balcon.

— Ami Giskard, tu regardais la foule. J'ai suivi ton regard, j'ai vu une arme braquée dans ta direction et j'ai aussitôt réagi.

— Bien sûr, et je crois comprendre pourquoi c'est moi que tu as protégé. Partons du fait que l'assassin était un robot. Ainsi, et quelle que soit sa programmation, il ne pouvait braquer une arme sur un humain

avec l'intention de le toucher. Il n'était guère plus vraisemblable qu'il braque son arme sur toi car tu ressembles assez à un être humain pour que joue la Première Loi. Même si l'on avait avisé le robot qu'un autre robot humaniforme se trouverait sur le balcon, il ne pouvait être certain qu'il s'agissait de toi. Donc, si le robot avait bien l'intention d'abattre quelqu'un qui se trouvait sur le balcon, ce ne pouvait être que moi – qui étais manifestement un robot – et tu as réagi pour me protéger.

» Ou partons du fait que l'assassin était aurorain – humain ou robot, peu importe. Il est probable que c'est le Dr Amadiro qui a ordonné cet attentat, du fait de ses positions extrémistes antiterriennes et du fait aussi, croyons-nous, qu'il complote la destruction de la Terre. On peut raisonnablement penser qu'il a appris mes capacités particulières par Mme Vasilia et qu'il aura accordé toute priorité à ma destruction puisqu'il me craignait tout naturellement plus qu'aucun autre adversaire, humain ou robot. Si l'on pousse ce raisonnement jusqu'au bout il est logique que tu aies agi ainsi que tu l'as fait pour me protéger… En fait, si tu ne m'avais pas renversé, je crois bien que j'aurais été détruit.

» Mais, ami Daneel, tu ne pouvais savoir que l'assassin était un robot ou qu'il s'agissait d'un Aurorain. J'avais moi-même à peine perçu la curieuse anomalie d'un cerveau robotique au milieu de tout ce flou d'émotions humaines quand tu m'as, renversé… et ce n'est qu'après que j'ai eu l'occasion de t'informer. Sans moi, tu ne pouvais que te rendre compte qu'une arme était braquée sur nous par quelqu'un que tu devais logiquement prendre pour un être humain et un Terrien. Dans ce cas, la cible logique était Mme Gladïa, comme d'ailleurs chacun l'a pensé. Pourquoi donc ne t'es-tu pas préoccupé de Mme Gladïa et m'as-tu protégé ?

— Ami Giskard, suis mon raisonnement. Le secrétaire-général avait dit qu'un module aurorain biplace s'était posé sur la Terre. J'ai aussitôt pensé que le Dr Amadiro et le Dr Mandamus étaient arrivés. Et il ne pouvait y avoir à cela qu'une seule raison. Leur projet, quelle qu'en soit la nature, est mûr – ou presque. Maintenant que te voilà sur la Terre, ami Giskard, ils s'y sont précipités pour le mettre aussitôt à exécution avant que tu puisses l'arrêter grâce à tes pouvoirs. Pour plus de sûreté, ils devaient te détruire, si possible. Ainsi, lorsque j'ai vu l'arme braquée, j'ai aussitôt plongé pour t'écarter de la trajectoire.

— La Première Loi aurait dû te pousser à t'occuper d'abord de Mme Gladïa. Aucun raisonnement ne peut changer cela.

— Non, ami Giskard. Tu es plus important que Mme Gladïa. En fait,

tu es actuellement plus important que tout être humain. Tu es le seul à pouvoir éventuellement empêcher la destruction de la Terre. Etant donné que je suis conscient des services potentiels que tu peux rendre à l'humanité, la Loi Zéro exige, lorsque je me trouve confronté à un choix, que je te protège en priorité.

— Et tu n'es pas gêné d'avoir contrevenu à la Première Loi ?

— Non, puisque j'ai agi conformément à la Loi Zéro, prioritaire.

— Mais on ne l'a pas imprimée en toi.

— Je l'ai acceptée comme corollaire de la Première Loi. Comment, en effet, mieux protéger un humain qu'en s'assurant que la société humaine dans son ensemble est protégée et continue à fonctionner ?

Giskard dit, après un instant de réflexion :

— Je vois bien ce que tu veux dire, mais si – en intervenant pour me sauver, et donc en intervenant pour sauver l'humanité – il était apparu que ce n'était pas moi qu'on visait et que Mme Gladïa ait été tuée ? Quels auraient été tes sentiments, dans ce cas, ami Daneel ?

— Je ne sais pas, ami Giskard. Mais si j'avais bondi pour sauver Mme Gladïa et s'il s'était révélé qu'en la protégeant j'avais permis ta destruction et donc, selon moi, compromis l'avenir de l'humanité, comment aurais-je pu survivre à un tel choc ?

Les deux robots se regardèrent, chacun perdu un instant dans ses pensées. Giskard dit enfin

— Tu as peut-être raison, ami Daneel, mais ne conviens-tu pas qu'il est difficile de juger dans de tels cas ?

— J'en conviens, ami Giskard.

— Il est déjà assez difficile, lorsqu'il faut rapidement choisir entre deux individus, de décider lequel peut subir – ou infliger – le plus grand mal. Quant à choisir entre un individu et l'humanité, lorsqu'on ne sait pas avec certitude de quel aspect de l'humanité il s'agit, c'est si difficile que l'on en vient à douter de la validité des Lois de la Robotique. Dès qu'intervient l'abstraction de l'humanité, les Lois de la Robotique se confondent avec les lois de l'humanité… qui peut-être n'existent même pas.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, ami Giskard.

— Cela ne me surprend pas. Moi-même, je ne suis pas certain de comprendre. Mais réfléchis… Lorsque nous pensons à l'humanité que nous devons sauver, nous pensons aux Terriens et aux Coloniens. Ils sont plus nombreux que les Spatiens, plus vigoureux, plus rapides dans leur évolution. Ils font montre de davantage d'initiative parce qu'ils sont

moins dépendants des robots. Ils possèdent un plus grand potentiel d'évolution biologique et sociale car leur vie est brève, encore qu'assez longue pour qu'ils puissent réaliser de grandes choses individuellement.

— Oui, dit Daneel, tu résumes parfaitement cela.

— Et cependant, Terriens et Coloniens semblent manifester une confiance mystique et presque irrationnelle dans le caractère sacré et inviolable de la Terre. Cette mystique ne pourrait-elle se révéler aussi fatale à leur développement que la mystique des robots et d'une longue vie qui entrave les Spatiens ?

— Je n'y ai pas pensé, dit Daneel. Je ne sais pas.

— Si tu avais autant conscience des esprits que moi, tu n'aurais pu t'empêcher d'y penser… Comment choisit-on ? Pense à l'humanité comme étant divisée en deux espèces : les Spatiens, avec une mystique apparemment fatale, d'une part, et les Terriens plus les Coloniens, d'autre part, avec une autre mystique éventuellement fatale. Peut-être existera-t-il d'autres espèces, dans l'avenir, aux caractéristiques moins séduisantes encore.

» Il ne suffit donc pas de choisir, ami Daneel : Il nous faut pouvoir façonner. Nous devons façonner une espèce convenable et la protéger ensuite plutôt que de nous trouver contraints de choisir entre deux – ou davantage – d'indésirables. Mais comment parvenir au désirable sans l'aide de la psychohistoire, cette science dont je rêve sans pouvoir l'appréhender ?

— Je ne me suis pas rendu compte, ami Giskard, de la difficulté qu'on peut avoir à ressentir et influencer les esprits. Est-il possible que tu apprennes trop pour que les Trois Lois de la Robotique puissent parfaitement fonctionner en toi ?

— L'éventualité a toujours été présente, ami Daneel, mais elle n'est devenue réalité qu'à la lumière des récents événements. Je connais le circuit qui produit en moi cette sensibilisation aux esprits et cette faculté de les influencer. Voilà des décennies que je m'étudie soigneusement afin de pouvoir comprendre cette faculté et te la transmettre, pour que tu puisses te programmer et devenir comme moi… mais j'ai résisté à ce pressant désir. Ce ne serait pas gentil pour toi. Cela suffit, avec moi pour porter le fardeau.

— Cependant, ami Giskard, si un jour, à ton avis, le bien de l'humanité l'exigeait, j'accepterais le fardeau. En fait, selon la Loi Zéro, j'y serais obligé.

— Mais cette discussion est sans objet. Il apparaît que la crise est

proche… et comme nous n’avons pu en déterminer la nature…

— Tu te trompes, en cela tout au moins, ami Giskard. Je connais maintenant la nature de la crise.

83

On ne pouvait attendre de Giskard qu'il manifeste de la surprise. Bien évidemment, son visage ne pouvait exprimer quoi que ce soit. Sa voix était modulable, pour qu'elle paraisse humaine sans être monotone ou désagréable. Mais jamais l'émotion n'altérait sa voix de manière perceptible.

Ainsi, lorsqu'il demanda : « Es-tu sérieux ? » son timbre demeura le même que s'il avait exprimé des doutes à propos de ce qu'aurait pu dire Daneel quant au temps du lendemain. Cependant, à sa façon de tourner la tête vers Daneel, à sa façon de lever la main, on ne pouvait douter de sa surprise.

— Je la connais, ami Giskard, répéta Daneel.

— Comment y es-tu parvenu ?

— En partie grâce à ce que m'a dit Mme la sous-secrétaire Quintana lors du dîner.

— Mais n'as-tu pas dit que tu n'avais obtenu d'elle rien d'utile ? Que tu pensais ne pas lui avoir posé les bonnes questions ?

— C'est ce qu'il m'a semblé aussitôt après. Mais, en y réfléchissant, j'ai pu en arriver à des déductions utiles. J'ai passé ces dernières heures à fouiller dans l'encyclopédie de la Terre avec le terminal d'ordinateur…

— Et tu as eu confirmation de tes déductions ?

— Pas exactement, mais je n'ai rien trouvé qui les réfute, et c'est peut-être là ce qu'on peut trouver de mieux, outre une confirmation.

— Mais, une preuve négative suffit-elle pour en arriver à une certitude ?

— Non. Et je n'ai donc pas de certitude. Laisse-moi cependant t'exposer mon raisonnement, et si tu le trouves fautif, dis-le-moi.

— Je t'en prie, ami Daneel.

— On a développé l'énergie par la fusion sur la Terre bien avant l'époque des voyages hyperspatiaux et, par conséquent, à une époque où l'on ne trouvait des humains que sur la planète Terre. C'est bien connu. Il a fallu bien longtemps pour maîtriser pratiquement la fusion contrôlée,

après qu'on l'eut conçue et qu'on eut établi des bases scientifiques solides. La principale difficulté, pour passer de la théorie à la pratique, était la nécessité de porter à une température suffisamment élevée un gaz suffisamment dense pendant assez longtemps pour provoquer la fusion.

» Cependant, plusieurs décennies avant qu'on en arrive à la fusion contrôlée, des bombes à fusion existaient déjà – des bombes à fusion non contrôlée. Mais, contrôlée ou pas, la fusion ne pouvait se produire sans une température de plusieurs millions de degrés. Si les humains ne pouvaient produire la température nécessaire à une énergie par fusion contrôlée, comment parvenaient-ils à provoquer une explosion de fusion incontrôlée ?

» Mme Quintana m'a dit qu'avant qu'on en arrive à la fusion sur la Terre, existait une autre variété de réaction nucléaire… la fission nucléaire. On tirait l'énergie de la rupture – ou de la fission – de gros noyaux comme ceux de l'uranium ou du thorium. J'ai pensé que c'était là un des moyens d'obtenir une température élevée.

» L'encyclopédie que j'ai consultée cette nuit donne très peu de renseignements sur les bombes nucléaires, quelles qu'elles soient. Et, en fait, pas de détails réels. C'est un sujet tabou, je crois, et il doit en être de même sur tous les mondes car je n'ai jamais rien lu là-dessus sur Aurora et je n'ai même jamais entendu personne en parler. C'est une partie de l'histoire dont les humains ont honte, ou peur, ou les deux, et je crois que c'est légitime. Cependant, dans ce que j'ai pu lire sur les bombes à fusion, je n'ai rien vu concernant leur mise à feu qui aurait écarté l'utilisation d'une bombe à fission comme détonateur. Je pense donc, en me fondant en partie sur une preuve négative, que la bombe à fission constituait le mécanisme de mise à feu.

» Mais, dans ce cas, comment mettait-on à feu la bombe à fission ? Les bombes à fission existaient avant les bombes à fusion, et si les bombes à fusion exigeaient pour leur mise à feu une température extrêmement élevée, comme pour les bombes à fusion, il n'existait rien avant les bombes à fission qui puisse provoquer une température suffisante. D'où je conclus – même si l'encyclopédie n'en dit rien – que la mise à feu des bombes à fission pouvait être réalisée à des températures relativement basses, peut-être même à température normale. On a dû rencontrer des difficultés car il a fallu plusieurs années d'efforts incessants après la découverte de la fission pour qu'on puisse fabriquer la bombe. Mais quelles que soient ces difficultés, il ne s'agissait pas de températures extrêmement élevées… Qu'en penses-tu, ami Giskard ?

Giskard n'avait pas quitté Daneel 'des yeux pendant toute l'explication et il répondit :

— Je pense que ton raisonnement comporte pas mal de points faibles, ami Daneel, et il ne peut donc être tout à fait convaincant… mais même s'il était parfaitement solide, cela n'a certainement rien à voir avec la crise qui menace et dont nous nous efforçons de comprendre la nature.

— Un peu de patience, ami Giskard. Je poursuis : en fait, le processus de fusion comme le processus de fission constituent chacun l'une des quatre interactions qui contrôlent tous les événements de l'Univers. En conséquence, ce même intensificateur nucléaire qui provoque l'explosion d'un réacteur à fusion provoque aussi celle d'un réacteur à fission.

» Il existe cependant une différence. La fusion ne se produit qu'à des températures extrêmement élevées. L'intensificateur provoque l'explosion de la partie du combustible à température élevée qui subit activement la fusion ainsi que de la partie du combustible environnant porté à fusion par l'explosion initiale – avant que la matière soit projetée à l'extérieur par l'explosion et que la chaleur se dissipe jusqu'au point où d'autres quantités du combustible présent ne sont plus mises à feu. Une partie du combustible de fusion a explosé, en d'autres termes, mais une grande partie – la plus importante, peut-être – n'a pas explosé. Même ainsi, l'explosion est assez forte, bien sûr, pour détruire le réacteur à fusion et tout ce qui se trouve dans son voisinage immédiat, comme un vaisseau contenant le réacteur.

» D'autre part, un réacteur à fission peut fonctionner à basses températures, peut-être guère plus élevées que la température d'ébullition de l'eau, peut-être même à la température ambiante. Dans ce cas, l'intensificateur nucléaire aura pour effet de provoquer la combustion de tout le carburant. En fait, même si le réacteur à fission n'est pas en fonctionnement actif, l'intensificateur va provoquer son explosion. Bien que, toutes choses égales, je croie que le réacteur à fission provoquera une plus forte explosion que dans le cas d'un réacteur à fusion, car une plus grande masse de carburant explosera.

Giskard hocha lentement la tête et dit :

— Peut-être bien, ami Daneel, mais existe-t-il des centrales à fission sur la Terre ?

— Non, il n'y en a pas… pas une seule. C'est ce que semble indiquer la sous-secrétaire Quintana et que semble confirmer l'encyclopédie. En fait, s'il existe sur la Terre des appareils mus par de petits réacteurs à fusion, il n'existe rien – absolument rien – qui soit mû par des réacteurs à fission,

petits ou gros.

— Dans ce cas, ami Daneel, il n'existe rien sur quoi puisse agir un intensificateur nucléaire. Tout ton raisonnement, bien qu'impeccable, ne débouche sur rien.

— Pas exactement, dit Daneel avec conviction. Il reste à considérer un troisième type de réaction nucléaire.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? Je n'en vois pas de troisième.

— Ce n'est pas facile à imaginer, ami Giskard, car sur les mondes spatiens et coloniens n'existe que très peu d'uranium et de thorium dans la croûte planétaire et donc très peu de radioactivité évidente. En conséquence, le sujet est de peu d'intérêt et, mis à part quelques théoriciens de la physique, il est totalement ignoré. Sur la Terre, en revanche, et ainsi que me l'a fait observer Mme Quintana, l'uranium et le thorium sont relativement courants et la radioactivité naturelle, avec son dégagement extrêmement faible de chaleur et de radiations énergétiques, doit donc constituer une part non négligeable de l'environnement.

— Comment cela, ami Daneel ?

— La radioactivité naturelle est également la manifestation d'une faible interaction. Un intensificateur nucléaire qui peut provoquer l'explosion d'un réacteur à fusion ou d'un réacteur à fission peut également accélérer la radioactivité naturelle au point, j'imagine, de faire exploser une partie de la croûte… si elle contient suffisamment d'uranium ou de thorium.

Giskard demeura un certain temps à fixer Daneel, sans bouger et sans prononcer un mot. Puis il dit doucement :

— Tu penses donc que le projet du Dr Amadiro est de faire exploser la croûte terrestre, de détruire la planète en tant qu'asile de vie et, ainsi, d'assurer la domination de la Galaxie par les Spatiens ?

Daneel acquiesça de la tête et ajouta :

— Ou si le thorium et l'uranium sont en quantité insuffisante pour une explosion de masse, l'élévation de la radioactivité peut produire une excessive élévation de température qui va altérer le climat et un excès de radiations qui va provoquer des cancers ou des anomalies génétiques, ce qui reviendra au même… bien qu'un peu moins rapidement.

— C'est épouvantable. Penses-tu que ce soit effectivement réalisable ?

— C'est possible. Il me semble que depuis plusieurs années maintenant – combien exactement, je l'ignore – se trouvent sur la Terre des robots humaniformes d'Aurora, comme l'assassin. Ils sont assez modernes pour une programmation complexe et capables, si nécessaire,

de pénétrer dans les Villes pour y chercher du matériel. On peut penser qu'ils ont installé des intensificateurs nucléaires en des lieux où le sol est riche en uranium ou en thorium. Peut-être, au cours des années, ont-ils placé un grand nombre d'intensificateurs. Le Dr Amadiro et le Dr Mandamus sont maintenant venus superviser les derniers détails et activer les intensificateurs. On peut penser qu'ils vont s'arranger pour avoir le temps de s'échapper avant la destruction de la planète.

— Dans ce cas, dit Giskard, il faut impérativement aviser le secrétaire-général, mobiliser sur-le-champ les forces de sécurité de la Terre, localiser sans délai le Dr Amadiro et le Dr Mandamus et les empêcher de mettre leur projet à exécution.

— Je ne pense pas que ce soit possible, dit Daneel. Le secrétaire-général va très probablement refuser de nous croire, du fait de la croyance mystique en l'inviolabilité de la planète. Tu en as parlé comme d'une caractéristique qui se retournerait contre l'humanité et je crois que c'est exactement ce qui va se passer. Si l'on met en cause sa croyance dans le caractère unique de la Terre, il ne laissera pas ébranler sa conviction, si irrationnelle soit-elle, et se réfugiera dans un refus de nous croire.

— Et même s'il nous croyait, d'ailleurs, toute décision relative à des contre-mesures devrait passer par la bureaucratie administrative et, malgré toute la hâte possible, il faudrait bien trop longtemps pour en arriver là.

— En outre, même en imaginant une mobilisation instantanée de toutes les ressources de la Terre, je ne crois pas que les Terriens soient capables de localiser la présence de deux êtres humains dans ces immenses étendues sauvages. Les Terriens vivent dans des Villes depuis bien des décennies et ne s'aventurent pratiquement jamais au delà des limites des Villes. Je m'en souviens parfaitement d'après ma première enquête avec le camarade Elijah, ici sur la Terre. Et même si les Terriens faisaient l'effort d'aller errer dans les grands espaces, ils pourraient bien ne pas tomber assez tôt sur les deux humains pour sauver la situation, sauf par la plus incroyable des coïncidences… et nous ne pouvons pas compter sur un tel hasard.

— Les Coloniens pourraient parfaitement organiser une fouille. Ils ne craignent ni les espaces libres ni les environnements bizarres.

— Mais ils seraient tout aussi convaincus de l'inviolabilité de la planète que les Terriens, ils refuseraient tout autant de nous croire et ne pourraient vraisemblablement pas trouver les deux humains assez tôt pour sauver la situation… même s'ils nous croyaient.

— Et les robots terriens ? proposa Giskard. On les trouve en grand nombre dans les espaces qui s'étalent entre les Villes. Certains ont peut-être déjà remarqué la présence d'êtres humains parmi eux. On devrait les questionner.

— Les humains qui se trouvent parmi eux sont des roboticiens experts. Ils n'auront pas manqué de s'assurer que les robots qui peuvent se trouver autour d'eux demeurent dans l'ignorance de leur présence. Pour cette même raison, ils n'ont pas à craindre quoi que ce soit de robots qui pourraient prendre part aux 'recherches. On ordonnerait à l'équipe de recherche de quitter les lieux et d'oublier. Et, ce qui n'arrange rien, les robots terriens sont des modèles relativement simples, conçus pour des tâches simples – s'occuper des récoltes, du bétail et travailler dans les mines. On ne peut facilement les adapter à un travail plus général comme mener à bien une recherche sérieuse.

— As-tu tout envisagé, ami Daneel ? Ou reste-t-il quelque chose à faire ?

— Nous devons trouver nous-mêmes les deux humains et les arrêter… tout de suite.

— Sais-tu où ils se trouvent, ami Daneel ?

— Je l'ignore, ami Giskard.

— Dans ce cas, s'il est tout à fait improbable qu'une équipe de recherche composée d'un grand nombre de Terriens, de Coloniens ou de robots – ou peut-être des trois à la fois – parvienne à découvrir où ils se trouvent, sauf par la plus extraordinaire des coïncidences, comment y parviendrons-nous tous les deux ?

— Je ne sais pas, ami Giskard, mais il le faut. Et Giskard déclara, d'une voix que le choix des mots semblait rendre plus dure :

— Le nécessaire n'est pas suffisant, ami Daneel. Tu as beaucoup fait. Tu as découvert l'existence d'une crise et, petit à petit, défini sa nature. Et tout cela ne sert à rien. Nous voilà plus impuissants que nous ne l'avons jamais été.

— Il demeure une chance… bien faible, désespérée peut-être… mais il nous faut la tenter, nous n'avons pas le choix. Par crainte de toi, Amadiro a envoyé un robot assassin pour te détruire et ce sera peut-être là son erreur.

— Et si cette dernière chance échoue, ami Daneel ? Daneel regarda calmement Giskard et répondit :

— Dans ce cas, nous demeurons impuissants, la Terre sera détruite et l'histoire de l'homme va s'estomper jusqu'à finir par disparaître.

CHAPITRE 18

La Loi Zéro

84

Kelden Amadiro n'était pas content. La gravité à la surface de la Terre lui paraissait un peu trop élevée à son goût, l'atmosphère un peu trop dense, les bruits et les odeurs « extérieurs » subtilement gênants dans leur différence avec ceux d'Aurora. Et il n'existait pas « d'intérieur » qu'on pût qualifier de civilisé.

Les robots avaient bâti une sorte d'abri. Ils disposaient d'un ravitaillement abondant et de lieux d'aisance sans doute fonctionnels mais désagréablement inadéquats.

Pire encore, bien que la matinée fût assez agréable, il faisait très clair et le soleil terrien, bien trop brillant, se levait. Bientôt, la température serait trop élevée, l'air trop humide et les insectes allaient se mettre à piquer. Au début, et jusqu'à ce que Mandamus lui eût expliqué, Amadiro n'avait pas compris les raisons de ces petites boursouflures qui lui démangeaient, sur les bras.

Maintenant, il grommelait, en se grattant.

— Horrible ! Ce sont peut-être des vecteurs d'infections.

— Je crois que c'est parfois le cas, dit Mandamus avec une apparente indifférence. C'est cependant peu probable. Je possède des lotions apaisantes et nous pouvons brûler certaines substances qui repoussent les insectes, encore qu'à mon sens l'odeur en soit également odieuse.

— Brûlez-en.

Mandamus poursuivit, sur le même ton :

— Et je ne veux rien faire, si insignifiant que ce soit – odeur, fumée – qui puisse accroître le risque qu'on nous repère.

Amadiro le considéra d’un œil soupçonneux.

— Vous avez dit et répété que jamais les Terriens ni leurs robots agricoles ne viennent dans cette région.

— C’est exact, mais il ne s’agit pas là d’une proposition mathématique. Ce n’est qu’une observation sociologique et ce genre d’observations peut toujours souffrir des exceptions.

— Le plus sûr, dit Amadiro, renfrogné, est d’en terminer avec ce projet. Vous avez dit que vous seriez prêt aujourd’hui.

— C’est, là encore, une observation sociologique, docteur Amadiro. Je devrais être prêt aujourd’hui. J’aimerais l’être. Je ne peux mathématiquement l’affirmer.

— Dans combien de temps pourrez-vous l’affirmer ?

Mandamus écarta les bras dans un geste d’ignorance et précisa :

— Docteur Amadiro, je crois vous avoir déjà expliqué cela, mais je veux bien recommencer. Il m’a fallu sept ans pour en arriver là. Je comptais encore sur quelques mois d’observations personnelles des quatorze différentes stations-relais établies à la surface de la Terre. Et voilà que je ne peux le faire parce que nous devons terminer avant d’être repérés et – peut-être – arrêtés par le robot Giskard. Cela signifie que je dois me contenter d’un contrôle par communication avec nos robots humaniformes qui se trouvent aux différents relais. Je ne peux leur faire autant confiance qu’à moi. Il me faut vérifier et revérifier leurs rapports et peut-être devrais-je me déplacer une ou deux fois avant d’être pleinement satisfait. Cela prendra des jours… peut-être une semaine ou deux.

— Une semaine ou deux. Impossible ! Combien de temps pensez-vous que je puisse supporter cette planète, Mandamus ?

— Au cours d’une de mes précédentes visites, j’y suis resté près d’un an, monsieur… et plus de quatre mois au cours d’une autre.

— Et cela vous a plu ?

— Non, monsieur, mais j’avais une tâche à accomplir et je l’ai accomplie… sans me ménager.

Mandamus fixait Amadiro d’un regard froid. Amadiro rougit et dit, d’une voix plus calme :

— Bien. Où en sommes-nous ?

— Je suis toujours en train d’examiner les rapports qui me parviennent. Nous ne travaillons pas sur un système parfaitement conçu en laboratoire, voyez-vous. Il nous faut compter avec une croûte planétaire extrêmement hétérogène. Heureusement, les matières

radioactives ne manquent pas, mais elles apparaissent bien minces par endroits et il nous faut placer un relais dans ces endroits et laisser les robots s'en occuper. Si, dans tous les cas, ces relais ne sont pas correctement positionnés en séquence correcte, l'intensification nucléaire va s'éteindre et nous aurons gaspillé en vain toutes ces pénibles années d'effort. Ou encore, une intensification locale pourrait se traduire par une puissante explosion qui laisserait intact le reste de la croûte. Dans l'un et l'autre cas, les dégâts provoqués seraient insignifiants.

» Ce qu'il nous faut, docteur Amadiro, c'est une croissance lente… constante… irréversible (Mandamus martelait ses mots) de la radioactivité et ; partant, de zones assez vastes de la croûte terrestre, de telle sorte que la Terre devienne progressivement de plus en plus invivable. La structure sociale de la planète va se désagréger et c'en sera fait de la Terre comme habitat effectif de l'humanité. Je pense, docteur Amadiro, que c'est bien là ce que vous voulez. C'est ce que je vous ai décrit voilà des années et vous m'avez dit, à l'époque, que c'était ce que vous souhaitiez.

— C'est toujours le cas, ne soyez pas stupide.

— Eh bien, acceptez-en les inconvénients, monsieur… ou partez et je poursuivrai pendant le temps qu'il faudra.

— Non, non, murmura Amadiro. Je dois être présent quand le moment viendra… mais je ne peux m'empêcher d'être impatient. Combien de temps avez-vous décidé de laisser au processus pour s'accomplir ?… Je veux dire, une fois lancée la vague originelle d'intensification, dans combien de temps la Terre deviendra-t-elle inhabitable ?

— Cela dépend du degré d'intensification appliqué originellement. Je ne sais pas, pour le moment, quelle sera l'intensité nécessaire, car cela dépend de l'efficacité d'ensemble des relais. J'ai donc préparé un contrôle variable. Ce que je veux, c'est étaler cela sur une période de dix à vingt décennies.

— Et si vous réduisez l'étalement sur une période plus brève ?

— Plus la période sera brève, plus rapidement des fractions de la croûte deviendront radioactives et plus rapidement la planète s'échauffera et deviendra dangereuse. Ce qui signifie que moins nombreuse sera la population que l'on pourra sauver à temps.

— Est-ce bien important ? murmura Amadiro.

— Plus rapidement la Terre va se détériorer, répondit Mandamus en fronçant les sourcils, et plus grandes seront les chances que les Terriens

soupçonnent une cause technologique… et que ce soit nous qu'on accuse. Les Coloniens nous attaqueront alors avec furie et, au nom de leur monde sacré, ils combattront jusqu'à l'extinction, pourvu qu'ils puissent nous infliger des dommages assez considérables. Nous en avons déjà discuté et il semble que nous soyons tombés d'accord. Il est bien préférable de laisser s'écouler une période plus longue pendant laquelle nous pourrons nous préparer au pire et pendant laquelle une Terre en pleine confusion pourra penser que la lente élévation de la radioactivité est le fait de quelque phénomène naturel qui lui échappe. C'est là, selon moi, quelque chose qui est devenu plus urgent aujourd'hui qu'hier.

— Vraiment ? dit Amadiro, fronçant les sourcils lui aussi. Je vous trouve cet air revêche et puritain qui me donne la certitude que vous avez trouvé le moyen de m'imputer la responsabilité de tout cela.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, ce n'est pas très difficile en l'occurrence. Il a été maladroit d'envoyer un de nos robots pour détruire Giskard.

— Au contraire, il fallait le faire. Giskard est le seul à pouvoir nous détruire.

— Il faudrait d'abord qu'il nous trouve… et il ne nous trouvera pas. Et même s'il nous trouve, nous sommes des roboticiens habiles. Ne pensez-vous pas que nous parviendrions à le tenir ?

— Vraiment ? C'est également ce que pensait Vasilia et elle connaissait Giskard mieux que nous… et malgré cela, elle n'a pas réussi. Et, pour une raison ou une autre, le vaisseau de guerre qui devait s'en occuper et le détruire à distance n'a pu y parvenir. Il se trouve donc maintenant sur la Terre. D'une manière ou d'une autre, il faut le détruire.

— Il ne l'a pas été. On ne l'a pas annoncé.

— Un gouvernement prudent empêche parfois les mauvaises nouvelles de filtrer… et les officiels terriens, tout barbares qu'ils soient, sont sans doute prudents. Et si notre robot a échoué et a été interrogé, il se sera sans doute irréversiblement bloqué. Cela signifie que nous aurons perdu un robot – nous pouvons nous le permettre – mais rien de plus. Et si Giskard court toujours, c'est une raison supplémentaire de nous hâter.

— Si nous avons perdu un robot, nous pourrions bien avoir perdu plus que cela s'ils sont parvenus à découvrir où se trouve ce centre opérationnel. Du moins n'aurions-nous pas dû utiliser un robot local.

— J'ai pris celui qui se présentait. Et il ne révélera rien. Vous pouvez faire confiance à ma programmation, non ?

— Il ne peut éviter de révéler, par sa seule existence, bloqué ou pas,

qu'il est de fabrication auroraine. Les roboticiens terriens – il en existe sur cette planète – en seront convaincus. Raison supplémentaire pour que la radioactivité évolue lentement. Il doit s'écouler suffisamment de temps pour que les Terriens oublient l'incident et ne l'associent pas à l'évolution progressive de la radioactivité. Il nous faut au moins dix décennies, quinze peut-être, ou même vingt.

De nouveau il retourna surveiller ses instruments et rétablir le contact avec les relais six à dix, qu'il jugeait encore inquiétants. Amadiro l'observait avec un dédain mêlé d'antipathie croissante. Il murmura, pour lui seul :

— Oui, mais je ne dispose pas de vingt décennies, ou de quinze, ou peut-être même de dix. Toi oui… mais pas moi.

85

Le jour se levait sur New York, songèrent Giskard et Daneel devant l'activité qui se faisait progressivement plus intense.

— Quelque part, là au-dessus et à l'extérieur de la Ville, c'est peut-être l'aube maintenant, dit Giskard. Une fois, en parlant avec Elijah Baley il y a vingt décennies, j'ai appelé la Terre le Monde de l'Aube. Va-t-il en être ainsi encore longtemps ? Ou n'est-ce déjà plus le cas ?

— Voilà des pensées bien morbides, ami Giskard, dit Daneel. Mieux vaut nous soucier de ce qu'il convient de faire aujourd'hui pour que la Terre demeure le Monde de l'Aube.

Gladïa entra, en robe de chambre et pantoufles, les cheveux fraîchement séchés.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle. Les Terriennes parcourent les couloirs non coiffées et négligées pour se rendre aux Personnelles collectives, le matin. C'est exprès, je pense. Quelles mauvaises manières que de se coiffer en se rendant à la Personnelle. Apparemment, le fait de se montrer décoiffées souligne leur aspect bien soigné, ensuite. J'aurais dû emporter avec moi un attirail matinal complet. Il fallait voir les regards qu'on m'a jetés quand je suis partie en robe de chambre. En quittant la Personnelle, on doit être irréprochable… Oui, Daneel ?

— Madame, puis-je vous parler ?

— Juste un mot, Daneel, répondit Gladïa, hésitante. Comme tu le sais probablement, cela va être un grand jour et mes premiers rendez-vous du matin commencent dans un instant.

— C'est précisément de cela que je veux vous entretenir, madame. En ce jour important, tout se passera beaucoup mieux si nous ne sommes pas avec vous.

— Quoi ?

— L'impression que vous souhaitez produire sur les Terriens sera bien moins favorable si vous êtes entourée de robots.

— Je ne serai pas entourée. Il n'y aura que vous deux. Comment me passer de vous ?

— Il faut que vous appreniez, madame. Lorsque vous êtes avec nous, on vous juge différente des Terriens. Vous paraissez avoir peur d'eux.

— J'ai besoin d'une certaine protection, Daneel, dit Gladïa, troublée. Souviens-toi de ce qui s'est passé hier soir.

— Madame, nous n'aurions pu empêcher ce qui s'est passé hier soir et nous n'aurions pu vous protéger… si cela avait été nécessaire. Heureusement, ce n'était pas vous qui étiez visée hier soir. L'éclair du foudroyeur était destiné à Giskard.

— Pourquoi Giskard ?

— Comment un robot aurait-il pu vous prendre pour cible, vous ou un autre être humain ? Le robot a pris Giskard pour cible pour une raison quelconque. Dans ces conditions, notre présence à vos côtés ne pourrait qu'augmenter le danger pour vous. N'oubliez pas que quand se répandra l'histoire d'hier soir, et bien que le gouvernement puisse tenter de n'en pas dévoiler les détails, on dira bien vite que c'était un robot qui avait l'arme et a tiré. Ce qui va soulever l'indignation publique contre les robots – contre nous – et même contre vous si vous persistez à être vue avec nous. Mieux vaudrait que vous vous passiez de nous.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à la fin de votre mission, madame. Le commandant vous sera d'une plus grande aide que nous dans les prochains jours. Il connaît les Terriens, qui en pensent le plus grand bien… et il pense le plus grand bien de vous, madame.

— Comment savez-vous qu'il pense le plus grand bien de moi ?

— C'est ce qu'il me semble, bien que je ne sois qu'un robot. Et lorsque vous souhaiterez notre retour, nous reviendrons, bien sûr… mais pour l'instant, nous pensons que la meilleure façon de vous servir et de vous protéger est de vous laisser entre les mains du commandant Baley.

— Je vais y réfléchir.

— En attendant, madame, dit Daneel, nous allons demander au commandant Baley s'il est d'accord avec nous.

— C'est cela, dit Gladïa en passant dans sa chambre.

Daneel se tourna vers Giskard et lui demanda à voix basse :

— Est-elle d'accord ?

— Plus que cela. Elle s'est toujours sentie quelque peu mal à l'aise en ma présence et mon absence ne lui sera pas trop pénible. Pour toi, ami Daneel, elle nourrit des sentiments mitigés. Tu lui rappelles beaucoup l'ami Jander, dont l'inactivation, il y a si longtemps, l'a tellement traumatisée. Ce qui a provoqué en elle à la fois attirance et répulsion, et il

n'a donc pas été nécessaire de faire grand-chose. J'ai diminué son attirance pour toi et augmenté sa vive attirance pour le commandant. Elle se passera facilement de nous.

— Eh bien, allons trouver le commandant, dit Daneel.

Ensemble, ils sortirent de la pièce et enfilèrent le couloir qui jouxtait l'appartement.

86

Daneel et Giskard étaient l'un et l'autre déjà venus sur la Terre, Giskard plus récemment. Ils savaient utiliser l'indicateur informatisé qui leur donna la section, l'aile et le numéro de l'appartement attribué à D.G., et ils comprenaient également le code-couleurs des couloirs qui leur indiquait où tourner et quels ascenseurs prendre.

Il était encore assez tôt et il n'y avait pas beaucoup de monde, mais les quelques rares passants regardaient d'abord Giskard avec un air d'intense surprise puis détournaient les yeux, feignant avec peine l'indifférence.

Le temps qu'ils arrivent à la porte de D.G., Giskard parut ne pas marcher tout à fait normalement. Ce n'était pas très perceptible, mais Daneel le remarqua.

— Tu ne te sens pas bien, ami Giskard ? demanda-t-il à voix basse.

— Il m'a été nécessaire de chasser la surprise, l'appréhension et même l'éveil de l'attention chez un certain nombre d'hommes et de femmes – et même chez un enfant, ce qui fut encore plus difficile. Je n'ai pas eu le temps de m'assurer tout à fait que je ne leur faisais pas de mal.

— Il te fallait agir comme tu l'as fait. On ne doit pas nous arrêter.

— J'entends bien, mais je n'assimile pas très bien la Loi Zéro. Je n'ai pas la faculté nécessaire pour cela. (Il poursuivit, comme pour oublier son malaise :) J'ai souvent remarqué que l'hyper-résistance de mes circuits positroniques se fait d'abord sentir dans la station debout et la marche, et ensuite dans la parole.

— Il en est de même pour moi, dit Daneel en composant le code-signal de la porte. Il m'est difficile de conserver l'équilibre lorsque je suis sur mes deux jambes, et plus encore lorsque je marche. J'ai entendu dire, un jour, qu'on avait jadis essayé de construire des robots à quatre jambes et à deux bras. On les appelait des « centaures ». Ils fonctionnaient bien, mais se révélèrent inacceptables du fait de leur apparence essentiellement non humaine.

— Pour l'instant, j'aimerais bien avoir quatre jambes, ami Daneel.

Mais je crois que mon malaise se dissipe.

D.G. ouvrit la porte et les accueillit avec un grand sourire. Après quoi il regarda dans le couloir, de part et d'autre, et son sourire s'évanouit pour laisser place à un air de profonde inquiétude.

— Qu'est-ce que vous faites là sans Gladïa ? Est-ce qu'elle est…

— Mme Gladïa va bien, dit Daneel. Elle n'est pas en danger. Pouvons-nous entrer et vous expliquer ?

D.G. se rasséréna et leur fit signe d'entrer. Du ton autoritaire qu'on prend naturellement pour s'adresser à des machines qui se conduisent mal, il leur dit :

— Pourquoi l'avez-vous laissée seule ? Qu'est-ce qui a pu vous autoriser à la laisser seule ?

— Elle n'est pas plus seule que quiconque sur la Terre, expliqua Daneel… et guère plus en danger. Si vous lui posez la question, plus tard, elle vous répondra, je crois, qu'elle ne peut pas se montrer efficace, ici sur la Terre, avec des robots spatiens qui lui collent aux talons. Je pense qu'elle vous dira que vous constituez pour elle meilleur guide et meilleure protection que des robots. Nous sommes convaincus que c'est là ce qu'elle souhaite… pour le moment du moins. Si elle a besoin de nous, n'importe quand, nous serons là.

— Elle souhaite ma protection, n'est-ce pas ? demanda D.G., de nouveau souriant.

— Pour l'instant, commandant, nous pensons qu'elle est très désireuse de vous voir, plutôt que nous.

— Qui pourrait l'en blâmer ? Je m'habille et je me rends à son appartement dès que possible.

— Mais avant cela, monsieur…

— Il y a donc un « mais » ?

— Oui, commandant. Nous souhaiterions en apprendre le plus possible sur le robot qui a tiré au foudroyeur sur le balcon, hier soir.

— Craignez-vous un nouveau danger pour Mme Gladïa ?

— Pas ce genre de danger. Le robot, hier soir, n'a pas tiré sur Mme Gladïa. S'agissant d'un robot, il n'aurait pas pu. Il a tiré sur l'ami Giskard.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— C'est ce que nous aimerions découvrir. A cet effet, nous souhaiterions que vous appeliez Mme Quintana, la sous-secrétaire à l'Energie, pour lui dire qu'il serait important et que vous lui seriez reconnaissant ainsi que le gouvernement de Baleyworld – si vous voulez bien ajouter cela – qu'elle nous permette de lui poser quelques questions.

Nous souhaiterions que vous parveniez à la persuader de nous accorder cette entrevue.

— C'est ce que vous attendez de moi ? Que je persuade un personnage important et très occupé de répondre aux questions d'un robot ?

— Commandant, dit Daneel, elle acceptera sans doute si vous vous montrez suffisamment persuasif. En outre, comme elle est peut-être très loin, il nous serait utile que vous louiez pour nous un véhicule rapide pour nous déplacer. Comme vous pouvez l'imaginer, nous sommes pressés.

— Ce sera tout avec ça ?

— Pas tout à fait, commandant, dit Daneel. Il nous faudra un chauffeur, que je vous serais obligé de payer grassement afin qu'il consente à transporter l'ami Giskard qui est manifestement un robot. Pour moi, ça ne le gênera peut-être pas.

— J'espère que tu te rends compte, Daneel, que ce que tu demandes est tout à fait déraisonnable.

— J'avais espéré que ce ne serait pas le cas, commandant. Mais puisque vous le dites, il n'y a rien à ajouter. Nous n'avons donc pas d'autre choix que de retourner auprès de Mme Gladïa, ce qui ne lui fera guère plaisir car elle préférerait être avec vous.

Daneel se tourna, faisant signe à Giskard de le suivre, mais D.G. l'arrêta :

— Attends. Il y a un poste public de communication au bout du couloir. Je peux toujours essayer. Attendez-moi ici.

Les deux robots demeurèrent. Daneel demanda :

— As-tu eu beaucoup de mal, ami Giskard ? Giskard paraissait fermement planté sur ses deux jambes, maintenant.

— J'étais impuissant, répondit-il. Il était tout à fait hostile à l'idée d'appeler Mme Quintana. Et tout autant à nous procurer un véhicule rapide. Je n'aurais pu modifier ces sentiments sans dommage. Mais lorsque tu as parlé de retourner auprès de Mme Gladïa, son attitude a changé brusquement et radicalement. Je parie que tu t'y attendais, ami Daneel ?

— Effectivement.

— On dirait que tu n'as guère besoin de moi. Il existe plus d'une façon de modifier les dispositions d'esprit. Je suis tout de même parvenu à quelque chose. Le changement de décision du commandant s'est accompagné d'une forte émotion favorable pour Mme Gladïa. J'en ai profité pour la renforcer.

— C’est pour cela que j’ai besoin de toi. Je n’aurais pu le faire.

— Tu le pourras bientôt, ami Daneel. Très bientôt, peut-être.

D.G. reparut et annonça :

— Croyez-moi ou pas, mais elle va te recevoir, Daneel. Le véhicule rapide et le chauffeur seront là dans un instant… et plus tôt vous partirez, mieux ce sera. Je me rends immédiatement chez Gladïa.

Les deux robots sortirent attendre dans le couloir.

— Il est très heureux, dit Giskard.

— On le dirait bien, ami Giskard, mais je crains que le plus dur ne reste à faire. Nous avons facilement pu persuader Mme Gladïa de nous laisser circuler seuls. Après quoi nous avons persuadé le commandant, non sans mal, de nous obtenir un rendez-vous avec la sous-secrétaire. Mais avec elle nous pourrions bien aboutir à une impasse.

87

Le chauffeur jeta un coup d'œil sur Giskard et son courage parut l'abandonner.

— Ecoutez, dit-il à Daneel, on m'a dit qu'on me paierait double pour emmener un robot, mais les robots ne sont pas admis dans la Ville et je pourrais avoir des tas d'ennuis. Le fric ne me servira pas à grand-chose si je perds ma licence. Je pourrais pas vous emmener tout seul, monsieur ?

— Moi aussi je suis un robot, dit Daneel. Nous nous trouvons maintenant dans la Ville et ce n'est pas notre faute. Nous essayons de sortir de la Ville et vous allez nous aider. Nous allons voir un important personnage qui, je l'espère, va arranger cela et c'est votre devoir civique de nous aider. Si vous refusez de nous prendre, vous allez permettre que deux robots demeurent dans la Ville et l'on pourrait bien considérer cela comme un délit.

Le chauffeur parut se détendre. Il ouvrit la portière et dit d'un ton bourru :

— Montez !

Il prit cependant grand soin de fermer la cloison translucide qui le séparait des passagers.

— As-tu eu beaucoup de mal, ami Giskard ? demanda tranquillement Daneel.

— Très peu, ami Daneel. Ta déclaration avait fait l'essentiel. Il est surprenant de constater qu'une série d'affirmations dont chacune est vraie peut conduire, prises ensemble, à un résultat qu'on ne peut obtenir avec la seule vérité.

— J'ai souvent remarqué cela dans la conversation humaine, ami Giskard, même dans celle d'êtres humains habituellement dignes de confiance. Je pense que, pour ces êtres, cette pratique est justifiée par un but plus élevé.

— Tu veux dire la Loi Zéro ?

— Ou son équivalent… s'il existe un tel équivalent dans l'esprit humain… Ami Giskard, tu as dit tout à l'heure que je disposerais de tes

pouvoirs, bientôt peut-être. Es-tu en train de me préparer à cela ?

— Oui, ami Daneel.

— Pourquoi ? Puis-je le savoir ?

— Du fait de la Loi Zéro, là encore. Le récent accès de tremblement de mes jambes m'a montré à quel point j'étais vulnérable lorsque je tentais de me référer à la Loi Zéro. Avant la fin de cette journée, je devrai peut-être agir conformément à la Loi Zéro pour sauver le monde et l'humanité et peut-être n'y parviendrai-je pas. Dans ce cas, tu dois pouvoir le faire à ma place. Je t'y prépare peu à peu afin qu'au moment opportun je puisse te donner les instructions finales et que tout cela se mette en place.

— Je ne vois pas comment cela pourra se faire, ami Giskard.

— Tu n'auras aucune peine à comprendre, le moment venu. J'ai utilisé la technique à une très petite échelle sur les robots que j'ai envoyés sur la Terre au début, avant qu'on leur interdise les Villes, et ce sont eux qui ont contribué à influer sur l'esprit des dirigeants terriens pour qu'ils prennent la décision d'envoyer des Coloniens.

Le chauffeur, dont le véhicule ne roulait pas sur des roues mais demeurait en permanence à un ou deux centimètres au-dessus du sol, avait emprunté un couloir spécial réservé à ce genre de véhicules et avait filé comme un trait. Il émergeait maintenant dans un couloir ordinaire de la Ville, que jouxtait parallèlement une Voie Rapide. Le véhicule, roulant beaucoup plus lentement maintenant, vira à gauche, plongea sous la Voie Express, ressortit de l'autre côté et, après une courbe de quelque huit cents mètres, s'arrêta devant un bâtiment à l'architecture élaborée.

La portière s'ouvrit automatiquement. Daneel descendit le premier, attendit que Giskard suive puis tendit au chauffeur un billet que D.G. lui avait remis. Le chauffeur l'examina attentivement, les portières se refermèrent sèchement et il disparut à toute vitesse, sans un mot.

88

Un instant s'écoula avant que ne s'ouvre la porte en réponse à leur signal et Daneel pensa qu'on les observait attentivement. Lorsqu'elle s'ouvrit, une jeune femme les conduisit au cœur du bâtiment. Elle évita de regarder Giskard mais manifesta pour Daneel plus qu'une simple curiosité.

Ils trouvèrent la sous-secrétaire d'Etat Quintana assise derrière un grand bureau. Elle sourit et dit avec une gaieté qui paraissait quelque peu forcée :

— Deux robots, non accompagnés par des êtres humains. Suis-je en sécurité ?

— Tout à fait, madame, répondit gravement Daneel. C'est tout aussi insolite, pour nous, de rencontrer un humain sans robots.

— Je puis vous assurer que j'ai mes robots, dit Mme Quintana. Je les appelle des collaborateurs et l'une d'elles vient de vous accompagner jusqu'ici. Je suis surprise qu'elle ne se soit pas pâmée à la vue de Giskard. Cela aurait bien pu se produire si je ne l'avais pas prévenue et si vous-même ne présentiez pas une apparence aussi extraordinairement intéressante, Daneel. Mais peu importe. Le commandant Baley a beaucoup insisté pour que je vous rencontre et il est si important pour moi d'entretenir de bonnes relations avec un puissant monde colonien que j'ai consenti à vous recevoir. Je n'en ai pas moins une journée chargée et je vous serais reconnaissante d'être brefs… que puis-je faire pour vous ?

— Madame… commença Daneel.

— Un instant. Voulez-vous vous asseoir ? Je vous ai vus vous asseoir, hier soir.

— Nous pouvons nous asseoir, mais nous sommes tout aussi à l'aise debout. Peu importe.

— Pas pour moi. Je ne serais pas à l'aise debout… et si je reste assise je vais attraper un torticolis à vous regarder. Je vous en prie, prenez des sièges et asseyez-vous. Merci… Et maintenant, Daneel, de quoi s'agit-il ?

— Madame, vous vous souvenez, je pense, de l'incident au cours duquel on a tiré au foudroyeur hier soir sur le balcon, après le banquet.

— Certainement. Je sais en outre que c'est un robot humaniforme qui a tiré, bien qu'on ne le confirme pas officiellement. Cependant, me voilà assise là avec deux robots en face de moi et sans protection. Et l'un de vous est un humaniforme.

— Je n'ai pas de foudroyeur, madame, dit Daneel avec un sourire.

— Je l'espère bien... Ce robot humaniforme ne vous ressemblait pas du tout, Daneel. Vous êtes une sorte d'œuvre d'art, n'est-ce pas ?

— Je possède une programmation complexe, madame.

— Je parle de votre apparence. Mais que voulez-vous me dire à propos de l'incident ?

— Madame, le robot a une base quelque part sur la Terre et je dois savoir où. Je suis venu d'Aurora pour découvrir cette base et empêcher que de tels incidents viennent troubler la paix. J'ai toute raison de croire...

— Vous êtes venu ? Pas le commandant ? Ni Mme Gladïa ?

— Nous sommes venus, madame. Giskard et moi. Je ne suis pas en mesure de vous raconter toute l'histoire ni de vous donner le nom de l'humain pour lequel nous travaillons.

— Eh bien ! De l'espionnage international ! Comme c'est fascinant. Il est regrettable que je ne puisse vous aider, mais j'ignore d'où venait le robot. Je n'ai aucune idée de l'endroit où peut se trouver sa base. En fait, je ne vois même pas pourquoi vous êtes venus me trouver pour obtenir ce renseignement. A votre place, je serais allée au département de la Sécurité, Daneel. (Elle se pencha sur lui et demanda :) Est-ce de la vraie peau que vous avez sur le visage, Daneel ? Si ce n'en est pas, c'est parfaitement imité. (Elle passa doucement la main sur la joue de Daneel.) C'est même exactement cela, au toucher.

— Ce n'est cependant pas de la vraie peau, madame. Elle ne se cicatrise pas toute seule... en cas de coupure. En revanche, on peut facilement réparer une coupure ou même y mettre une pièce.

— Eh bien ! dit Mme Quintana avec une grimace du nez. Mais nous en avons terminé car je ne peux vous être d'aucune utilité en ce qui concerne le tireur. Je ne sais rien.

— Madame, permettez-moi d'insister. Ce robot fait peut-être partie d'un groupe qui s'intéresse au mode de production primitif d'énergie dont vous m'avez parlé hier soir... la fission. Si l'on admet que c'est bien le cas, qu'ils s'intéressent à la fission et à la teneur de la croûte terrestre en

uranium et en thorium, quel serait le meilleur endroit pour leur servir de base ?

— Une mine d'uranium, peut-être ? J'ignore même où l'on pourrait en trouver une. Vous devez comprendre, Daneel, que la Terre manifeste une aversion quasi superstitieuse pour tout ce qui peut être nucléaire… et notamment pour la fission. Vous ne trouverez presque rien sur la fission dans nos ouvrages populaires sur l'énergie et uniquement l'essentiel dans les ouvrages techniques destinés aux spécialistes. Même moi, je n'en sais pas grand chose, mais je suis une administrative, pas une scientifique.

— Encore un détail, madame. Nous avons questionné l'assassin quant au lieu où se trouvait sa base et nous n'avons pas pris de gants. Il était programmé pour tomber en désactivation totale, pour que se gèlent complètement les circuits de son cerveau en cas d'interrogatoire… et c'est bien ce qui s'est produit. Mais avant d'en arriver là, dans l'ultime conflit entre la réponse et la désactivation, il a ouvert la bouche par trois fois comme pour articuler – peut-être – trois syllabes, ou trois mots, ou trois groupes de mots, ou une quelconque combinaison des trois. La deuxième syllabe, ou le deuxième mot, ou le simple son a été « mile ». Est-ce que cela vous paraît avoir un quelconque rapport avec la fission ?

Mme Quintana secoua lentement la tête.

— Non. Je ne vois pas. Ce n'est certainement pas un mot que vous trouverez dans un dictionnaire de galactique standard. Je suis désolée, Daneel. J'ai eu plaisir à vous revoir, mais j'ai sur mon bureau une pile d'affaires à régler. Vous voudrez bien m'excuser.

Daneel insista, comme s'il n'avait pas entendu :

— On m'a dit, madame, que « mile » pouvait être un mot archaïque désignant quelque ancienne unité de longueur, peut-être plus longue qu'un kilomètre.

— Cela me paraît n'avoir aucun rapport, même si c'est exact. Que pourrait bien savoir un robot aurorain de mots archaïques et…

Elle s'arrêta brutalement, ouvrant de grands yeux, le visage blêmissant.

— Est-ce passible ? dit-elle.

— Quoi donc, madame ? demanda Daneel.

— Il existe un lieu que tout le monde évite… les Terriens comme les robots terriens. Si je voulais faire du mélodrame, je dirais qu'il s'agit d'un lieu sinistre. A un point tel qu'il a pratiquement disparu des mémoires. On ne le trouve même pas sur les cartes. C'est la quintessence de tout ce que représente la fission. Je me souviens d'être tombée là-dessus dans un

vieux film de référence, au début de mes travaux ici. On en parlait sans cesse comme du théâtre d'un « incident » qui a à jamais braqué l'esprit des Terriens contre la fission comme source d'énergie. L'endroit s'appelle Three Mile Island.

— Un lieu isolé, donc, dit Daneel, totalement isolé et à l'abri de toute intrusion éventuelle ; le genre de lieu que l'on trouve certainement en fouillant dans de vieux ouvrages de référence sur la fission et que l'on considérerait aussitôt comme une base idéale si l'on exigeait le secret absolu ; et avec un nom en trois mots dont le deuxième est « mile ». Ce doit être l'endroit, madame… Pouvez-vous nous dire comment nous y rendre et pourriez-vous nous trouver un moyen de quitter la Ville pour Three Mile Island ou l'endroit le plus proche ?

Mme Quintana sourit. Elle paraissait plus jeune quand elle souriait.

— Manifestement, si vous vous trouvez mêlés à une intéressante affaire d'espionnage international, vous ne pouvez vous permettre de perdre du temps, n'est-ce pas ?

— Non, effectivement nous ne le pouvons pas, madame.

— Eh bien, dans ce cas, il est dans mes attributions d'aller jeter un coup d'œil sur Three Mile Island. Si je vous y emmenais par aéronef ? Je sais piloter ces engins.

— Madame, votre travail…

— Personne n'y touchera. Il sera toujours là à mon retour.

— Mais vous sortiriez de la Ville…

— Et alors ? Le passé est révolu. A la triste époque de la domination spatienne, les Terriens ne quittaient jamais leurs Villes, c'est vrai, mais voilà près de vingt décennies que nous sortons et que nous colonisons la Galaxie. Il existe toujours des Terriens, parmi les moins évolués, qui s'en tiennent aux vieilles coutumes, mais la plupart d'entre nous ne sont plus sédentaires. Je suppose que l'idée est toujours présente que nous pourrions finir par rejoindre un groupe de Coloniens. Personnellement, je n'en ai pas l'intention, mais je pilote fréquemment mon aéronef et il y a cinq ans je suis allée jusqu'à Chicago et j'en suis revenue… Ne bougez pas. Je vais arranger cela.

Elle sortit en coup de vent. Daneel la suivit des yeux et murmura :

— Ami Giskard, voilà qui ne lui ressemble guère. As-tu fait quelque chose ?

— Un peu. Il m'a semblé, lorsque nous sommes entrés, que tu plaisais bien à la jeune femme qui nous a conduits. J'étais certain d'avoir décelé le même facteur dans l'esprit de Mme Quintana, hier soir au cours du

banquet, encore que je me trouvais trop loin d'elle et qu'il y eût bien trop de monde dans la salle pour en être sûr. Mais dès le début de notre conversation je n'ai plus eu aucun doute quant à son attirance. Peu à peu, j'ai accentué ce sentiment et chaque fois qu'elle laissait entendre que l'entretien était terminé elle paraissait moins décidée… et jamais elle ne s'est sérieusement opposée à ce que tu poursuives tes questions. Finalement, elle a proposé l'aéronef parce que, je crois, elle en est arrivée au point où elle ne pouvait rater l'occasion de rester un peu plus longtemps avec toi.

— Voilà qui peut compliquer les choses pour moi, dit pensivement Daneel.

— C'est pour la bonne cause. Penses-y en termes de Loi Zéro, dit Giskard, qui aurait paru sourire… si son visage lui avait permis une telle expression.

89

Mme Quintana poussa un soupir de soulagement en posant l'appareil sur une plaque de béton qui convenait parfaitement. Deux robots s'approchèrent aussitôt pour l'examen obligatoire de l'engin et refaire le plein de carburant, si nécessaire.

Elle regarda sur sa droite, se penchant sur Daneel.

— C'est par là, à quelques kilomètres en amont de la Susquehanna. Il fait chaud, aujourd'hui. (Elle se redressa à regret et sourit à Daneel.) C'est là le plus gros inconvénient lorsqu'on quitte la Ville. L'environnement, dehors, est totalement incontrôlé. N'avez-vous pas chaud, Daneel ?

— Je possède un thermostat interne qui fonctionne parfaitement.

— Merveilleux. J'aimerais en avoir un aussi. Il n'existe pas de route par ici, Daneel. Ni de robots pour nous guider car ils n'y vont jamais. Et j'ignore où se trouve l'endroit exact, dans cette région assez vaste. Nous pourrions bien errer à travers tout le coin sans tomber sur la base, même si nous passions à quelques centaines de mètres.

— Pas « nous », madame. Il est bien préférable que vous restiez ici. La suite des événements pourrait se révéler dangereuse et, du fait qu'il n'y a pas de conditionnement d'air, la tâche serait peut-être au-dessus de vos capacités physiques, même s'il n'y avait pas de danger. Voulez-vous nous attendre ici ? Je serais moins inquiet.

— J'attendrai.

— Cela risque de durer des heures.

— Il y a des tas de choses à faire dans le coin et la petite Ville de Harrisburg n'est pas loin.

— Dans ce cas, madame, il nous faut y aller.

Il sauta légèrement de l'appareil, suivi par Giskard, et ils se dirigèrent vers le nord. Il était près de midi et le vif soleil d'été se reflétait sur les parties polies du corps de Giskard.

— Si tu décèles le moindre signe d'activité mentale, ce sera eux. Il ne devrait y avoir personne d'autre à des kilomètres à la ronde, dit Daneel.

— Es-tu certain que nous pourrons les arrêter si nous les

rencontrons, ami Daneel ?

— Non, ami .Giskard, je n’en suis pas du tout certain… mais il le faut.

90

Levular Mandamus grogna et leva les yeux sur Amadiro avec un mince sourire.

— Stupéfiant, dit-il. Et tout à fait satisfaisant. Amadiro s'essuya le front et les joues avec un linge et demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que toutes les stations-relais fonctionnent.

— Nous pouvons donc lancer l'intensification ?

— Dès que j'aurai calculé le degré convenable de concentrations de particules W.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Quinze minutes. Trente.

Amadiro le regarda faire, la mine de plus en plus renfrognée, jusqu'à ce que Mandamus annonce :

— Ça y est. Je l'ai : 2,72 sur l'échelle que j'ai arbitrairement fixée. Cela nous laisse quinze décennies avant que soit atteint l'équilibre maximal qui demeurera sans changement notable pendant des millions d'années. Et à ce niveau nous aurons la certitude que, au mieux, la Terre ne pourra abriter que quelques groupes isolés dans les zones relativement exemptes de radiation. Il ne nous restera qu'à attendre et, dans quinze décennies, tout un ensemble de mondes coloniens complètement désorganisés sera à notre merci.

— Il ne me reste pas quinze décennies à vivre, dit lentement Amadiro.

— J'en suis désolé, dit sèchement Mandamus, mais il s'agit maintenant d'Aurora et des mondes spatiens. D'autres continueront votre œuvre.

— Vous, par exemple ?

— Vous m'avez promis la direction de l'Institut et, comme vous le voyez, je l'ai gagnée. A partir de ce tremplin politique, je peux raisonnablement espérer devenir Président un jour et je mènerai la politique nécessaire pour m'assurer de la dissolution finale des mondes

coloniens qui seront tombés dans l'anarchie.

— Vous voilà bien sûr de vous. Et si, après que vous aurez déclenché le flux de particules W, quelqu'un d'autre tourne le bouton pour arrêter ce flux au cours de ces quinze décennies ?

— Impossible, monsieur. Une fois l'appareil réglé, un dispositif atomique interne le bloque dans cette position. Après quoi le processus est irréversible... quoi qu'il se passe ici. Même si tout le coin est vaporisé, la croûte poursuivra sa lente combustion. Je suppose qu'il serait peut-être possible de reconstruire un système entièrement nouveau si quelqu'un, parmi les Terriens ou les Coloniens, parvenait à copier ce que j'ai fait, mais dans ce cas on ne pourrait qu'augmenter le taux de la radioactivité, jamais le réduire. La deuxième loi de la thermodynamique s'y oppose.

— Mandamus, vous dites que vous avez gagné le poste de Directeur. C'est tout de même moi qui décide, je crois.

— Pas du tout, monsieur, répondit sèchement Mandamus. Avec tout le respect que je vous dois, je suis le seul à connaître les détails de ce processus. Vous les ignorez. Ces détails se trouvent en un lieu que vous ne découvrirez pas, et, même si vous le découvrez, il est gardé par des robots qui le détruiront plutôt que de permettre qu'il tombe entre vos mains. Vous ne pouvez en tirer aucun bénéfice. Moi si.

— Tout de même, les choses iront plus vite pour vous si vous avez mon approbation. Si vous deviez m'arracher le poste contre mon gré, par je ne sais quels moyens, vous vous heurteriez à une opposition continue des autres membres du Conseil qui vous gênerait pendant toutes les décennies au cours desquelles vous exerceriez vos fonctions. Est-ce seulement le titre que vous voulez ou la possibilité de connaître tout ce que permet la véritable autorité ?

— Est-ce bien le moment de parler politique ? Il y a un instant, vous ne teniez plus d'impatience à l'idée que je pouvais m'attarder quinze minutes sur mon ordinateur.

— Il s'agit maintenant de régler le rayon de particules W. Vous voulez le régler sur 2,72 – c'est bien le chiffre ? — et je me demande si c'est une bonne chose. Sur quelle gamme extrême pouvez-vous travailler ?

— Elle s'étend de 0 à 12 mais c'est 2,72 qu'il faut. Plus ou moins 0,05... si vous voulez davantage de précisions. C'est avec ce chiffre que, sur la base des rapports de nos quatorze relais, nous obtiendrons un laps de temps de quinze décennies pour parvenir à l'équilibre.

— Et moi je pense que le bon chiffre est 12. Mandamus le regarda, horrifié.

— 12 ? Savez-vous ce que cela signifie ?

— Oui, cela signifie que la Terre deviendra trop radioactive pour qu'on y vive dans une décennie ou une décennie et demie et que nous tuerons quelques milliards de Terriens du même coup.

— Et que nous provoquerons à coup sûr une guerre avec une Fédération colonienne folle de rage. Que pouvez-vous espérer d'un pareil holocauste ?

— Je vous répète que je ne puis espérer vivre encore quinze décennies et que je veux vivre pour voir la destruction de la Terre.

— Mais vous provoqueriez du même coup d'immenses dommages – pour le moins – sur Aurora. Vous n'êtes pas sérieux.

— Si. J'ai vingt décennies de défaites et d'humiliations à venger.

— Ces décennies sont imputables à Han Fastolfe et à Giskard... pas à la Terre.

— Non, elles ont été le fait d'un Terrien, Elijah Baley.

— Qui est mort depuis plus de seize décennies. Que peut bien valoir un instant de vengeance sur un homme mort depuis si longtemps ?

— Je ne veux pas en discuter. Je vais vous faire une proposition. Le titre de Directeur tout de suite. Je démissionnerai de mon poste à l'instant même où nous regagnerons Aurora et je vous nommerai à ma place.

— Non. Je ne veux pas de la direction dans ces conditions. Des milliards de morts !

— Des milliards de Terriens. Eh bien, dans ce cas, je ne peux vous faire confiance pour le réglage. Montrez-moi comment régler l'appareil de contrôle et c'est moi qui prendrai la responsabilité. Je démissionnerai toujours de mon poste et je vous nommerai à ma place.

— Non. Cela se traduira toujours par des milliards de morts parmi les Terriens et qui sait combien de millions parmi les Spatiens par la même occasion. Docteur Amadiro, je vous prie de comprendre que je ne le ferai à aucun prix et que vous ne pouvez le faire sans moi. Le mécanisme de réglage ne réagit qu'à l'empreinte de mon pouce gauche.

— Je vous le demande de nouveau.

— Vous êtes insensé si vous me redemandez cela malgré tout ce que je vous ai dit.

— Cela, Mandamus, c'est votre opinion. Je ne suis pas insensé au point d'avoir oublié d'envoyer les robots locaux voir ce qui se passe ailleurs. Nous sommes seuls, ici.

La lèvre supérieure de Mandamus se retroussa en une grimace.

— Et de quoi avez-vous l'intention de me menacer ? Allez-vous me tuer, maintenant qu'il n'y a aucun robot pour vous en empêcher ?

— Effectivement, Mandamus, je vous tuerai s'il le faut. (Amadiro sortit un foudroyeur de petit calibre d'un étui qu'il portait à son côté.) Il est difficile d'obtenir ces armes sur la Terre, mais pas impossible… si l'on y met le prix. Et je sais m'en servir. Je vous prie de me croire lorsque je vous dis que je suis bien décidé à vous brûler la cervelle sur le champ… si vous ne posez pas le pouce sur le contact et si vous ne me laissez pas régler le cadran sur 12.

— Vous n'oserez pas. Si je meurs, comment réglerez-vous le cadran sans moi ?

— Ne soyez pas stupide. Si je vous fais sauter la cervelle, votre pouce gauche demeurera intact. Il conservera même un certain temps la température du corps. Je me servirai de ce pouce et je réglerai le cadran aussi facilement que si j'ouvrais un robinet. Je préférerais vous garder en vie car il sera peut-être gênant d'expliquer les causes de votre mort à mon retour sur Aurora, mais pas au point que je ne puisse m'en accommoder. Je vous donne donc trente secondes pour vous décider. Si vous coopérez, je vous céderai toujours le poste de Directeur immédiatement. Si vous refusez, tout se passera quand même comme je le veux et vous serez mort. Je commence. Un… deux… trois…

Mandamus, horrifié, fixait Amadiro qui continuait à compter et à le fixer, lui aussi, d'un regard sans expression par-dessus le foudroyeur. Et Mandamus siffla :

— Posez le foudroyeur, Amadiro, ou nous allons être l'un et l'autre réduits à l'impuissance sous prétexte que nous devons être protégés de tout mal.

L'avertissement arriva trop tard. Plus rapide que le regard, un bras jaillit, saisissant le poignet d'Amadiro, le paralysant sous l'étreinte, et le foudroyeur tomba.

— Je suis désolé de vous avoir fait du mal, docteur Amadiro, dit Daneel, mais je ne peux vous laisser braquer un foudroyeur sur un autre être humain.

91

Amadiro ne répondit pas. Mandamus dit calmement :

— Vous êtes deux robots sans maître dans les parages, pour autant que je puisse voir. En l'absence de tout autre, je suis votre maître et je vous ordonne de partir et de ne pas revenir. Puisque, comme vous le voyez, il n'existe aucun danger pour l'instant pour aucun humain présent, rien ne doit vous empêcher d'obéir à cet ordre. Partez sur le champ.

— Sauf votre respect, monsieur, dit Daneel, il est inutile de vous cacher nos identités ni nos capacités puisque vous les connaissez déjà. Mon compagnon, R. Giskard Reventlov, peut détecter les émotions… Ami Giskard.

— Tandis que nous approchions, ayant détecté votre présence depuis assez loin, j'ai remarqué, docteur Amadiro, que la fureur envahissait votre esprit. Et chez vous, docteur Mandamus, une extrême frayeur.

— La fureur, si fureur il y avait, dit Mandamus, traduisait la réaction du Dr Amadiro à l'approche de deux étranges robots, notamment de l'un d'eux capable d'intervenir sur l'esprit humain et qui a déjà gravement – et peut-être définitivement – endommagé celui de Mme Vasilia. Ma frayeur, si frayeur il y avait, était également due à votre approche. Nous maîtrisons maintenant nos émotions et vous n'avez aucune raison d'intervenir. De nouveau, je vous ordonne de vous retirer définitivement.

— Je vous prie de m'excuser, docteur Mandamus, mais je voudrais seulement m'assurer que nous pouvons sans danger obéir à vos ordres. N'était-ce pas un foudroyeur que tenait le Dr Amadiro lorsque nous sommes arrivés… et n'était-il pas pointé sur vous ?

— Il m'en expliquait le fonctionnement et allait le ranger quand tu le lui as enlevé.

— Dans ce cas, dois-je le lui rendre avant de partir, monsieur ?

— Non, répondit Mandamus sans broncher, car dans ce cas tu aurais une excuse pour demeurer ici afin de… nous protéger, comme tu le dis. Emporte-le en partant et vous n'aurez donc aucune raison de revenir.

— Nous avons quelque raison de penser que vous vous trouvez ici

dans une région où les humains ne sont pas autorisés à pénétrer…

— C'est une coutume, pas une loi. Et qui, en tout état de cause, ne nous est pas opposable puisque nous ne sommes pas terriens. Les robots ne sont d'ailleurs pas davantage admis.

— Nous avons été amenés ici, docteur Mandamus, par un haut fonctionnaire du gouvernement de la Terre. Nous avons des raisons de croire que vous êtes ici pour accroître le taux de radioactivité de la croûte terrestre et infliger à la planète des dommages graves et irréparables.

— Pas du tout… commença Mandamus.

Amadiro le coupa, pour la première fois.

— De quel droit nous interroges-tu, robot ? Nous sommes des êtres humains et nous t'avons donné un ordre. Obéis immédiatement !

Sous son intense autorité, Daneel frissonna et Giskard fit demi-tour. Mais Daneel dit :

— Je vous prie de m'excuser, docteur Amadiro. Je ne vous interroge pas. Je cherche seulement à me rassurer afin de pouvoir tranquillement obéir à l'ordre. Nous avons des raisons de penser…

— Inutile de te répéter, coupa Mandamus. (Puis, à Amadiro :) Permettez-moi de répondre, docteur Amadiro. (Puis de nouveau à Daneel :) Daneel, nous sommes ici pour une mission anthropologique dont le but est de rechercher les origines de diverses coutumes humaines qui influencent le comportement des Spatiens. On ne peut les trouver que sur la Terre et c'est donc ici, sur la Terre, que nous les cherchons.

— Avez-vous la permission de la Terre ?

— Il y a sept ans, je suis allé trouver les fonctionnaires qualifiés et j'ai obtenu leur autorisation.

— Ami Giskard, qu'en dis-tu ? demanda Daneel à voix basse.

— L'esprit du Dr Mandamus indique que ce qu'il dit ne reflète pas la réalité des faits.

— Il ment, donc ? demanda fermement Daneel.

— Je le crois.

Mandamus dit, toujours aussi calmement :

— C'est peut-être ce que tu crois mais ce n'est pas une certitude. Tu ne peux désobéir à un ordre en te fondant sur une simple impression. Je le sais et tu le sais.

— Mais, dit Giskard, dans l'esprit du Dr Amadiro, la fureur n'est contenue que par des forces émotionnelles bien excessives. Il est tout à fait possible que ces forces se brisent, si l'on peut dire, et laissent libre cours à la fureur.

— Pourquoi discuter, Mandamus ? dit Amadiro.

— Pas un mot, Amadiro ! cria Mandamus. Vous faites leur jeu !

Amadiro, furieux, repoussa le bras de Mandamus et s'écria :

— Ils savent la vérité, et après ?... Robots, nous sommes des Spatiens. Bien plus, nous sommes des Aurorains, du monde où vous avez été construits. Bien plus, nous sommes d'importants personnages d'Aurora et vous devez interpréter l'expression « êtres humains » des Trois Lois de la Robotique comme signifiant « Aurorains ».

» Si vous ne nous obéissez pas immédiatement, vous nous faites du mal et vous nous humiliez, de sorte que vous violez les Première et Deuxième Lois. Il est exact que notre action, ici, a pour but de détruire des Terriens, un grand nombre de Terriens, même. Mais cela n'a absolument rien à voir. Vous pourriez tout aussi bien refuser de nous obéir parce que nous mangeons la viande d'animaux que nous avons tués. Maintenant que je vous ai expliqué cela, partez !

Mais ces derniers mots furent dits d'une voix rauque. Amadiro, les yeux exorbités, s'écroula.

Mandamus, avec un cri inarticulé, se pencha sur lui.

— Docteur Mandamus, le Dr Amadiro n'est pas mort, dit Giskard. Il se trouve pour l'instant plongé dans un coma dont on peut le tirer à tout instant. Il aura cependant oublié tout ce qui a trait à ce projet et ne pourra comprendre quoi que ce soit qui s'y rapporte – si, par exemple, vous tentiez de lui expliquer. Il est possible qu'en faisant cela – et je n'aurais pu le faire s'il n'avait reconnu qu'il avait l'intention de détruire un grand nombre de Terriens – j'aie endommagé de façon permanente d'autres parties de sa mémoire et sa faculté de raisonnement. Je le regrette, mais je ne pouvais faire autrement.

— Voyez-vous, docteur Mandamus, dit Daneel, il y a quelque temps nous avons rencontré sur Solaria des robots qui définissaient restrictivement les êtres humains comme étant les seuls Solariens. Nous reconnaissons que si différents robots sont soumis à des définitions restrictives d'une nature ou d'une autre, cela ne pourra se traduire que par d'incalculables destructions. Il est inutile de tenter de nous faire définir les êtres humains comme étant les seuls Aurorains. Pour nous, la définition de l'être humain s'applique à tous ceux qui appartiennent à l'espèce Homo Sapiens, laquelle comprend les Terriens et les Coloniens. Et nous avons le sentiment qu'il est plus important d'empêcher de nuire à des groupes d'êtres humains et à l'humanité dans son ensemble qu'à un seul individu particulier.

— Ce n'est pas ce que dit la Première Loi, observa Mandamus, haletant.

— C'est ce que j'appelle la Loi Zéro et elle a prédominance.

— Vous n'avez pas été programmés ainsi.

— C'est ainsi que je me suis moi-même programmé. Et puisque je sais, depuis notre arrivée ici ; que votre présence a pour but de nuire, vous ne pouvez m'ordonner de partir ni m'empêcher de vous faire du mal. La Loi Zéro l'emporte et je dois sauver la Terre. Je vous demande donc de m'aider – volontairement – à détruire ces appareils que vous avez là. Sans quoi je serais contraint de menacer de vous faire du mal, comme l'a fait le Dr Amadiro, encore que je n'utiliserai pas un foudroyeur.

— Attends ! Attends ! Ecoute-moi. Laisse-moi t'expliquer. C'est une bonne chose que d'avoir contraint le Dr Amadiro à oublier. Il voulait détruire la Terre, mais pas moi. C'est pourquoi il a braqué un foudroyeur sur moi.

— C'est cependant vous qui en avez lancé l'idée, qui avez conçu et fabriqué ces appareils. Sans cela, le Dr Amadiro n'aurait pas tenté de vous contraindre à faire quoi que ce soit. Il l'aurait fait lui-même et n'aurait pas sollicité votre aide. C'est exact ?

— Oui, c'est exact. Giskard peut lire mes émotions et dire si je mens. J'ai construit ces appareils et je m'apprêtais à les utiliser, mais pas comme le souhaitait le Dr Amadiro. Est-ce que je dis la vérité ?

Daneel regarda Giskard qui confirma :

— Pour autant que je puisse l'affirmer, il dit la vérité.

— Mais bien sûr, dit Mandamus. Je provoque une accélération progressive de la radioactivité naturelle de la croûte terrestre. Il s'écoulera cent cinquante ans pendant lesquels les Terriens pourront partir pour d'autres mondes. Ce qui accroîtra la population des mondes coloniens actuels et accélérera la Colonisation d'un grand nombre d'autres mondes. La Terre ne sera plus un immense monde anormal qui constitue une menace permanente pour les Spatiens et qui déshumanise les Coloniens. Cela supprimera un foyer de ferveur mystique qui retient et retarde les Coloniens. Est-ce que je dis la vérité ?

— Pour autant que je puisse le dire, répéta Giskard, il dit la vérité.

— Mon projet, s'il réussit, préservera la paix et fera de la Galaxie un asile pour les Spatiens comme pour les Coloniens. C'est pourquoi lorsque j'ai construit cet appareil…

Il s'en approcha, plaça le pouce gauche sur le contact puis hurla brusquement :

— Figez-vous !

Daneel s’avança et s’arrêta, figé, la main droite levée. Giskard ne bougea pas.

Mandamus se tourna, haletant.

— C’est fait. C’est réglé à 2,72. C’est irréversible. Maintenant, tout va se dérouler exactement comme je le souhaitais. Et vous ne pourrez témoigner contre moi car cela provoquerait une guerre et votre Loi Zéro l’interdit.

Il baissa les yeux sur le corps d’Amadiro et dit, avec un regard de mépris :

— Idiot ! Jamais tu ne sauras comment il fallait faire.

CHAPITRE 19

Seul

92

— Vous ne pouvez me faire de mal, robots, dit Mandamus, car rien de ce que vous pourrez faire ne changera le destin de la Terre.

— Peu importe, dit Giskard d'une voix tremblante, vous ne devez pas vous souvenir de ce que vous avez fait. Vous ne devez pas expliquer aux Spatiens ce qui va se passer.

D'une main hésitante, il tira une chaise à lui et s'assit tandis que Mandamus s'écroulait et sombrait dans ce qui parut être un paisible sommeil.

— Au dernier moment, j'ai échoué, dit Daneel, désespéré, en regardant les deux corps étendus. Alors qu'il me fallait me saisir du Dr Mandamus pour l'empêcher de nuire à des humains qui n'étaient pas présents devant moi, je me suis trouvé contraint d'obéir à son ordre et de me figer. La Loi Zéro n'a pas fait son office.

— Non, ami Daneel, dit Giskard, tu n'as pas échoué. Je t'en ai empêché. Le Dr Mandamus brûlait de tenter ce qu'il a fait et il en était retenu par la crainte de ta réaction probable. J'ai neutralisé sa crainte et je t'ai ensuite neutralisé. Ainsi, le Dr Mandamus a mis le feu à la croûte terrestre, si l'on peut dire... à tout petit feu.

— Mais pourquoi, ami Giskard ? Pourquoi ?

— Parce qu'il disait la vérité. Je te l'ai dit. Lui pensait qu'il mentait. D'après la nature du triomphe dans son esprit, j'ai bien l'impression qu'il croyait que l'augmentation de la radioactivité entraînerait l'anarchie et la confusion parmi les Terriens et les Coloniens, et que les Spatiens allaient les détruire et s'emparer de la Galaxie. Mais j'ai pensé que le scénario

qu'il nous présentait pour nous convaincre était le bon. La disparition de la Terre en tant qu'immense monde très peuplé entraînera la disparition d'une mystique dont j'ai déjà senti qu'elle était dangereuse et les Coloniens en bénéficieront. Ils vont se répandre dans la Galaxie de plus en plus rapidement sans la Terre vers laquelle se retourner sans cesse comme vers un dieu du passé –, ils vont fonder un Empire galactique. Il faut que nous aidions à réaliser cela.

Il se tut un instant et ajouta, d'une voix plus faible :

— Robots et Empire.

— Est-ce que tu te sens bien, ami Giskard ?

— Je ne peux me tenir debout, mais je peux encore parler. Ecoute-moi. Il est temps pour toi de te charger de mon fardeau. Je t'ai réglé pour que tu possèdes la faculté de détection et de contrôle mental. Tu n'as qu'à écouter les derniers circuits tels qu'ils sont imprimés en toi. Ecoute…

Il parla fermement – mais de plus en plus faiblement – en un langage et par des symboles que Daneel pouvait percevoir en lui. Tandis que Daneel écoutait, il sentait les circuits se mettre à fonctionner. Et lorsque Giskard eut terminé, il perçut soudain le ronronnement de l'esprit de Mandamus qui se reflétait sur le sien, et le martèlement irrégulier de celui d'Amadiro, et le mince fil métallique de celui de Giskard.

— Tu dois aller retrouver Mme Quintana, dit Giskard, et t'arranger pour que l'on renvoie ces deux humains sur Aurora. Ils ne pourront plus nuire à la Terre. Veille ensuite à ce que les forces de sécurité de la Terre retrouvent et désactivent les robots humaniformes expédiés sur la Terre par Mandamus.

— Fais bien attention à la manière dont tu utiliseras tes récents pouvoirs, car ils sont nouveaux pour toi et tu les contrôleras imparfaitement. Tu t'amélioreras avec le temps… lentement… si tu prends toujours bien soin de te faire subir un auto-examen à chaque intervention. Applique la Loi Zéro, mais pas pour justifier un mal inutile fait à des individus. La Première Loi est presque aussi importante.

— Protège Mme Gladïa et le commandant Baley… discrètement. Laisse-les être heureux ensemble et que Mme Gladïa poursuive ses efforts pour la paix. Aide à superviser, au cours des décennies, le départ des Terriens de ce monde. Et… encore une chose… si je peux me souvenir… Oui… si tu le peux… trouve où sont partis les Solariens. Cela peut-être… important.

La voix de Giskard s'estompa.

Daneel s'agenouilla à côté de Giskard qui se trouvait assis et prit dans

sa main la main de métal qui ne réagissait plus. Il dit, en un murmure déchirant :

— Reviens, ami Giskard. Reviens. Tu as bien fait, selon la Loi Zéro. Tu as sauvé toutes les vies que tu pouvais sauver. Par humanité, tu as bien fait. Pourquoi tant souffrir alors que ce que tu as fait arrange tout ?

D'une voix si altérée qu'on distinguait à peine ses paroles, Giskard dit :

— Parce que je n'en suis pas certain. Et… si le Dr Mandamus… avait raison… après tout… et si les Spatiens triomphaient… Adieu, ami Dan…

Et Giskard sombra dans le silence, pour ne jamais plus parler ni bouger.

Daneel se leva.

Il se retrouvait seul… seul pour veiller sur une Galaxie.